

**UNIVERSITE AIX-MARSEILLE I – Université de Provence  
U.F.R. Civilisations et Humanités – Département d’Ethnologie**

**N° attribué par la  
bibliothèque**  
□□□□□□□□□□

**THESE**

**pour obtenir le grade de  
DOCTEUR DE L’UNIVERSITE AIX-MARSEILLE I**

**Formation doctorale : ANTHROPOLOGIE**

**Présentée et soutenue publiquement**

**par**

**CHRISTIANE DUNOYER**

**le 22 décembre 2007**

**Titre:**

**DES HOMMES ET DES REINES : LES COMBATS DE BOVINS DANS LES ALPES  
OCCIDENTALES**

**Directeur de thèse : M. Christian Bromberger**

**JURY**

**M. Frédéric SAUMADE, Président**

**M. Jean-Baptiste MARTIN, Rapporteur**

**MM. Christian ABRY, Jean-Pierre Digard, Jean-Yves Durand**

# TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b>	9
<b><u>Première partie :</u></b>	18
<b>TERRITOIRE, VIE SOCIALE ET ECONOMIE AGRO-PASTORALE</b>	
DESCRIPTION GEO-MORPHOLOGIQUE	19
<b>CLOISONNEMENT ET OUVERTURE D'UNE CIVILISATION ALPINE</b>	22
<b>Les échanges par les cols</b>	22
<b>Alphabétisation et ouverture au monde par la voie savante</b>	27
<b>L'impact du tourisme</b>	29
<b>AGRICULTURE ET TERRITOIRE</b>	34
<b>La centralité de l'élevage de la vache</b>	34
<b>L'exploitation saisonnière des pâturages</b>	37
<b>Propriété collective et individuelle</b>	44
Formes de propriété	45
La transmission de la propriété	48
<b>Problématiques liées à l'agriculture</b>	49
<b>Le statut socio-économique des éleveurs</b>	53
<b><u>Deuxième partie :</u></b>	
<b><u>LA RELATION D'ELEVAGE</u></b>	61
<b>LES GESTES RELEVANT DE L'ACTION DOMESTICATOIRE</b>	62
<b>Les gestes quotidiens</b>	65
Les gestes quotidiens pendant la saison d'hivernage	71
L'estivage	78
<b>Les gestes périodiques</b>	79
Les premiers soins aux veaux	82
Les gestes pour soigner et guérir	83

Les soins réservés aux cornes	84
L'importance de la sonnaille	87
Le bâton : outil ou signe ?	89
Le chien de berger ou le signe d'un rapport de domination	94
<b>Les gestes relevant de la sphère affective</b>	<b>95</b>
<b>LA PAROLE</b>	<b>104</b>
<b>Le foisonnement des noms communs</b>	<b>104</b>
Les mots en adresse	104
Les mots en référence	105
<b>Les noms propres attribués aux laitières et aux lutteuses</b>	<b>108</b>
Les fonctions du nom	108
L'origine des noms	109
<b><u>Troisième partie :</u></b>	
<b>UNE ACTIVITE LUDIQUE</b>	<b>115</b>
<b>LE CADRE SAISONNIER ET ADMINISTRATIF</b>	<b>116</b>
<b>Description de la pratique</b>	<b>116</b>
Qu'est-ce qu'une lutte entre deux vaches?	116
Les protagonistes	116
Un passe-temps de berger	118
Vers l'organisation moderne	123
<b>Le temps des combats</b>	<b>126</b>
<u>Les combats informels</u>	128
La <i>decorda</i>	128
L'inalpe	130

Les combats pendant l'estivage	133
<u>Les combats organisés</u>	138
<u>Modalités d'organisation</u>	139
Le Comité de direction	140
Le règlement	142
<b>Déroulement du combat de reines : gestes, conduites et faits de parole</b>	146
L'organisation	146
Le speaker	162
La lutte	165
Lutte "à la valaisane" et "à la valdôtaine"	167
<b>Le public</b>	170
<b>A l'issue du combat</b>	179
Les prix décernés lors des concours	180
Le discours post mortem	182
Le commentaire du combat	184
<b>LES AUTRES ACTIVITES LUDIQUES</b>	186
<b>Combats d'animaux</b>	188
Combats de génissons	188
Combats de chèvres	188
Combats de coqs	192
<b>Les jeux de force et d'adresse</b>	193
Rebatta	194
Fiolet	194
Tsan	195
<b>Autres jeux</b>	197

<b>DU JEU AU SPORT ET AU SPECTACLE</b>	<b>199</b>
<b>Définition du jeu</b>	<b>200</b>
<b>Les phases de la sportivation</b>	<b>214</b>
Du jeu spontané à l'activité organisée	215
Une vache athlète	215
Les contrôles anti-dopage	217
La production laitière	218
La quête du lieu	218
Une activité contrôlée	223
Les différents statuts du propriétaire de reines	225
<b>Un spectacle à vendre</b>	<b>230</b>
L'argent public et la quête du sponsor	230
Affiches, gadgets et publicité	233
La médiatisation	237
<b>Du marqueur identitaire à l'invention de la tradition : la peinture, la sculpture et les nouvelles formes d'art</b>	<b>240</b>
La peinture	241
La sculpture	242
Une bande dessinée	242
<b>Conclusions</b>	<b>244</b>
<b><u>Quatrième partie :</u></b>	<b>247</b>
<b><u>LES COMBATS DE VACHES :</u></b>	
<b><u>REPRESENTATIONS ET ENJEUX SOCIAUX</u></b>	
<b>LE STATUT SYMBOLIQUE DE LA VACHE</b>	<b>248</b>
<b>La représentation d'une race</b>	<b>248</b>
Les caractères de la race	248
Des soucis esthétiques	250

Race bovine, race humaine	252
Animal de rente ou animal intime?	254
Le tempérament	257
La vache par excellence	258
<b>Le processus d'identification entre l'homme et la vache</b>	262
Une vache humanisée	263
Une humanité en quête d'identification	265
<b>Analogies entre la vision de la vache et la vision de la femme</b>	267
<b>L'identification entre l'homme et la vache dans les phases du combat</b>	268
<b>La lutteuse : un idéal hybride, mélange de féminin et de masculin</b>	272
<b>La reine comme incarnation des ancêtres</b>	275
<b>La reine pour les nouveaux propriétaires</b>	279
<b>Les détracteurs des vaches</b>	280
<b>La vache dans l'arène : comme les animaux au cirque?</b>	283
<b>La reine: une représentation de la notion de chefferie</b>	286
<b>DES ASPECTS RITUELS</b>	291
<b>Presqu'un rite saisonnier</b>	291
<b>Des rites de renouvellement et de renouement avec les instances de la nature</b>	292
<b>Les manifestations extérieures du rites</b>	297
Le bouquet de la reine	297
Des analogies significatives avec d'autres pratiques alpines	300
<b>Les matchs en plaine, un rite saisonnier moderne</b>	303
<b>LES RITES DE LA SOCIALISATION</b>	308
<b>Des conflits par vaches interposées</b>	308
Les ennemis historiques	310

Les voisins	311
Une question de prestige	316
<b>Fête de ralliement entre hommes et entre villages</b>	319
<b>Fête de retrouvailles</b>	320
Le binôme ville-campagne et la culture ancestrale	320
L'aspect "artificiel" de certains matchs et la quête de l'authenticité	324
<b><u>Cinquième partie :</u></b>	329
<b><u>DE LA SPECIFICITE ET DE L'AVENIR</u></b>	
<b><u>DES COMBATS DE REINES ALPINS</u></b>	
<b>VALAIS ET VAL D'AOSTE : DEUX IDEOLOGIES DE LA VACHE</b>	330
<b>Les joutes bovines dans les Alpes : similitudes et divergences</b>	330
Des vagues de diffusion	333
Les conditions d'éclosion du jeu structuré	338
<b>Valais et Val d'Aoste : deux évolutions différentes</b>	344
Deux conceptions de la montagne : montagne-frontière et montagne-essence	346
Tradition et modernité	348
<b>SPECIFICITES CULTURELLES ET JEUX AVEC LES BOVINS</b>	352
<b>Vaches et taureaux</b>	352
Le taureau autrefois et aujourd'hui	353
Un taureau lutteur	353
Combats de taureaux dans le monde	356
<b>Combats de vaches et spectacles tauromachiques</b>	367
<b>L'AVENIR DES COMBATS DE REINES ENTRE ATTAQUES ET FOLKLORISATION</b>	376
<b>Les conflits autrefois</b>	376
<b>Les attaques écologistes de nos jours</b>	378
<b>Un engouement sans précédent</b>	380

<b>Une double menace : la condamnation et la folklorisation</b>	<b>382</b>
<b>Conclusions</b>	<b>387</b>
<b>CONCLUSION</b>	<b>392</b>
<b>ANNEXES</b>	<b>396</b>
<b>Règlement de l'Association Valdôtaine Amis des Batailles de Reines</b>	<b>397</b>
<b>Comités de Direction</b>	<b>401</b>
<b>Liste des informateurs</b>	<b>411</b>
<b>GLOSSAIRE FRANCOPROVENÇAL</b>	<b>414</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	<b>421</b>
<b>TABLE DES PHOTOGRAPHIES</b>	<b>437</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS</b>	<b>440</b>

## INTRODUCTION

La région sur laquelle porte notre étude comprend le canton du Valais, la Région autonome de la Vallée d'Aoste et la vallée de Chamonix. Ces trois entités administratives, faisant chacune partie d'un Etat différent, à savoir la Confédération Helvétique, l'Italie et la France, s'étendent autour du mont Blanc à cheval sur les Alpes Graies et Pennines, pour former un paysage naturel et humain assez homogène, caractérisé par une culture montagnarde commune, façonnée à travers des siècles de relations assez étroites, la séparation politique n'étant intervenue qu'avec l'époque moderne. Une même langue, le francoprovençal, actuellement en voie de disparition, y a longtemps côtoyé le français, langue officielle dans la vallée de Chamonix, dans le Valais Romand (le Haut-Valais étant germanophone) et dans la Vallée d'Aoste (où un bilinguisme officiel français-italien a été établi depuis la naissance de la République italienne).

En amont de notre recherche, nous avons posé la relation privilégiée qui s'est tissée entre cette société et ce territoire, d'où surgit de manière évidente la relation avec une race bovine elle aussi montagnarde, alpine, qui façonne à son tour la relation de ces hommes au territoire, à travers l'ensemble des pratiques qui sont à la base de son élevage.

A partir de l'étude des gestes et des faits de parole de cette population, nous entendons analyser les particularités du système domesticatoire en question, en rappelant que « certaines variations ne relèvent ni de la cohérence interne du système technique, ni même des données du milieu naturel ou des caractères biologiques des espèces élevées : seuls des facteurs sociaux et culturels produits d'une histoire peuvent les expliquer » (Digard, 1989 : 220).

Dans cette région alpine, les bovins sont maintenus en communautés denses, c'est-à-dire en troupeaux, dans le cadre d'une agriculture sédentaire s'épanouissant autour du village. Il s'agit d'un type d'élevage semi-pastoral, pour reprendre la distinction que nous livre Leroi-Gourhan dans *Milieu et Technique* entre élevage pastoral et élevage domestique, le premier interdisant ou limitant fortement toute activité agricole et le second étant pratiqué par des agriculteurs. Plus précisément, il s'agit d'une activité impliquant une forme de transhumance, puisque la société agricole délègue temporairement une partie de ses propres membres pour se déplacer derrière les troupeaux.

Ici, les vaches sont reines, pour reprendre le titre d'un ouvrage qui s'était déjà penché sur ces questions<sup>1</sup> : reines, à cause de la place qu'elles occupent au sein de la vie des hommes, reines à cause de leur tempérament, car elles sont fortes et belliqueuses et combattent pour établir leur suprématie à l'intérieur du troupeau, pour conquérir les meilleurs herbages, pour garantir la survie de leur descendance dans un milieu hostile. En effet, dans cette région alpine, que nous décrirons d'une manière assez exhaustive dans notre première partie, caractérisée par les plus hauts sommets d'Europe, par des hivers particulièrement longs et pénibles, par de nombreux dangers rendant l'existence humaine plus incertaine qu'ailleurs, la survie est liée à un effort constant, la force physique et la volonté étant des vertus essentielles, pour les bêtes et pour les hommes.

Justement, les bêtes et les hommes. Car la vie commune qu'ils ont menée et, à certains égards, qu'ils continuent de mener, les rapproche dans un jeu complexe de représentations et d'identifications que nous tenterons d'analyser. La passion avec laquelle les hommes participent à ces combats de vaches, qui sont au cœur de notre recherche, et la manière dont ils admirent et soignent les reines ont forgé une idéologie de la vache, qui devient porteuse des plus grandes vertus humaines, en influençant en retour le regard de l'homme sur l'homme.

La deuxième partie de notre travail sera consacrée à cette relation d'élevage, aux chaînes opératoires, aux gestes et aux manifestations verbales qui lient l'homme à la

---

<sup>1</sup> Crettaz B. et Preiswerk Y., 1986

vache. Principale ressource dans le cadre de l'économie de cette région alpine, la vache entretient avec l'homme un rapport très étroit<sup>2</sup>.

En effet, pendant des siècles, associée au petit bétail, elle a fourni à la société humaine qui l'élevait, le lait et la viande nécessaires pour l'alimentation, dans le cadre d'une étroite cohabitation qui voyait les hommes et les vaches vivre et dormir dans les mêmes locaux, séparés les uns des autres par un simple rideau, là où il y en avait un.

La vache faisait partie de la vie des hommes qui à leur tour l'assistaient tout au long de son existence, dans toutes les phases de sa vie. Il s'ensuivait donc une synchronisation parfaite des rythmes de vie humain et bovin, le calendrier de ces éleveurs étant calqué sur les différentes activités agricoles et sur les déplacements verticaux vers les pâturages, du bas vers le haut pour redescendre de nouveau à la fin de la belle saison, dans un système que nous définirions d'agro-pastoralisme semi-nomade<sup>3</sup>, à la suite du bétail, ce qui impliquait surtout les hommes, les femmes restant plus attachées au village, avec les enfants, et aux cultures végétales.

Aujourd'hui que la mécanisation a bouleversé la vie jusqu'au sommet des montagnes, la société humaine s'est éloignée du monde bovin dans de nombreux moments de la vie, les choix individuels ayant plus de place de nos jours : les habitations humaines se sont séparées des étables et le calendrier bovin ne coïncide plus de la même manière que jadis avec le calendrier.

Cependant, on assiste à une radicalisation de l'élevage de la vache, soit par rapport aux activités agricoles jadis complémentaires, soit par rapport aux autres espèces animales élevées : en tant que ressource économique et en tant qu'animal-référence dans la passion pour les combats, la vache garde donc une centralité étonnante dans la vie de l'homme.

---

<sup>2</sup> Quelques chiffres peuvent nous aider à mieux apprécier les dimensions du phénomène : d'après les rapports des représentants communaux du Comice Agricole valdôtain, « de 1876 à 1881, on calculait que sur une population de 81000 âmes, limitant nos comparaisons aux bovidés, elle en possédait 72000 têtes environ ». En 1907, ce chiffre dépasse les 80000 « soit presque une tête par habitant » (*Almanach de l'Agriculteur Valdôtain*, 1907 : 67). A cette époque presque toutes les familles possédaient au moins une vache.

De nos jours, les têtes de bétail élevées dans la Vallée d'Aoste sont environ 45000 (20600 les vaches recensées, dont 13400 appartenant à la race pie-rouge et 7200 noires), distribuées sur environ 1500 exploitations agricoles : le rapport entre les têtes de bétail et les habitants est parmi les plus hauts d'Europe. Dans le Valais, les têtes de bétail, toutes races confondues, sont un peu moins de 30000 (6000, les vaches adultes appartenant à la race d'Hérens), tandis que les propriétaires de vaches sont environ 900. Quant aux vaches élevées dans la région de Chamonix, qui comprend les quatre communes de Chamonix, Les Houches, Servoz et Vallorcines, elles sont environ 150, dont moins d'un tiers appartiennent à la race d'Hérens.

<sup>3</sup> Nous avançons la définition d'*agro-pastoralisme*, parce qu'il est difficile de remarquer une prédominance de l'activité agricole ou pastorale, mais plutôt une complémentarité. Quant à la notion de *semi-nomadisme* nous estimons qu'on pourrait la préférer à celle de *transhumance*, dans la mesure où le groupe mobile n'est pas formé uniquement de bergers, mais aussi de catégories préposées à la transformation des produits laitiers (le *fruit*) et à des tâches agricoles, soit dans le cadre de l'alpage que dans les stations intermédiaires (*mayens* et *montagnette*). D'ailleurs, dans bien des cas, ces stations intermédiaires accueillaient temporairement toute la famille et de nombreuses familles du village, tant et si bien qu'une école saisonnière pouvait même y avoir lieu.

Si les vaches continuent de se bagarrer, aujourd'hui comme autrefois, dans les hauts pâturages de la montagne, car rien n'a changé dans leur nature, une évolution a eu lieu dans la société des hommes, concernant essentiellement l'expression et la gestion de la violence, et donc par conséquent l'appréhension des combats. Car à un moment donné les hommes ne se sont plus contentés uniquement de combats sporadiques confinés dans la montagne ou limités à quelques moments de rencontre tels que les foires<sup>4</sup> : ils ont commencé à organiser des combats, en constituant des comités, en écrivant des statuts et des règlements, en déléguant des personnes pour les faire respecter, en choisissant des terrains destinés à ces pratiques. Toute une évolution sociale accompagne cette transformation des combats spontanés en activité sportisée, qui fait basculer le folklore local de la vache en une pratique moderne, médiatique et commercialisable : la troisième partie contient une description détaillée de cette pratique ludique, suivie d'une analyse des nombreuses composantes qui caractérisent le jeu et le processus de mutation que celui-ci a connu à partir de l'après-guerre.

Pour approfondir ces thématiques, il nous a fallu parcourir le temps et l'espace à la recherche des lieux et des moments extraordinaires et ordinaires de cette pratique, à la recherche des éleveurs, des propriétaires de reines, des passionnés des combats, des simples spectateurs du dimanche, des touristes curieux jusqu'aux détracteurs. Nous avons sillonné plusieurs fois de nombreuses vallées alpines, notamment la haute vallée de Chamonix, la vallée du Rhône, le val d'Anniviers, le val de Bagnes, la vallée du Grand-Saint-Bernard, le Valdigne, la vallée de Saint-Barthélemy, où nous avons pu assister à de nombreux combats, ainsi qu'à d'autres moments capitaux de la vie de montagne (tels que la désalpe et l'inalpe), tout comme à des moments de la vie ordinaire (journées au pâturage). Les enquêtes, qui ont débuté en 2002, ont duré jusqu'au printemps 2005, avec des prolongements ultérieurs, dans le cadre de brefs entretiens ponctuels motivés par des questions qu'il nous restait à clarifier.

Nous avons visité les alpages, les stations intermédiaires dans l'exploitation de la montagne (les *mayen* et *montagnette*), mais aussi les villages (où a lieu au printemps le mélange du bétail, la première fois que les bovins sortent de l'étable après les mois de l'hiver). De plus, suivre les vaches et leur itinéraire dans l'espace, équivaut à traverser les saisons de l'année, c'est ainsi qu'à côté des moments forts de l'estivage, nous avons fait l'expérience également de ce climat de torpeur (?) et de relax qui caractérise les journées de l'hiver, où l'on vous accueille à la cave pour discuter des reines en toute tranquillité, devant une bonne bouteille de vin du terroir, ou bien dans le salon au coin du feu, où sont conservés les albums de famille ... avec toutes les reines, les *filles* des reines, les *filles des filles*<sup>5</sup>, et quelques taureaux.

Nous avons discuté longuement avec des éleveurs valaisans, valdôtains et savoyards, des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes. Nous présentons nos principaux informateurs en annexe, dans le cadre d'une petite notice. Le choix des personnes à interviewer a été effectué sur la base de critères géographiques, générationnels, sexuels et de statut social. Un questionnaire personnalisé était préparé pour chaque informateur

---

<sup>4</sup> Il arrivait par exemple que l'on fasse lutter deux vaches menées à la foire pour les vendre, afin d'augmenter la valeur pécuniaire de la reine.

<sup>5</sup> Terme courant dans la conversation en français valaisan. Quant aux informateurs valdôtains, qui s'expriment en francoprovençal, le terme utilisé est celui de *vé*, veau.

avant chaque entretien, sur la base des aspects biographiques en notre connaissance. La langue utilisée a toujours été celle choisie par les différents informateurs, à savoir leur langue maternelle, ou en tout cas celle d'usage quotidien dans leur milieu, soit le français, soit le francoprovençal (que nous maîtrisons également).

Nous avons aussi écouté les commentaires et les silences des autres membres de la famille, peut-être moins impliqués dans l'élevage des bovins ou tout simplement n'ayant pas de poids dans les décisions concernant l'exploitation. Nous avons surtout épié les gestes, surtout les plus imperceptibles, les plus cachés et irréfléchis, ceux que la pudeur voudrait effacer aux yeux d'autrui, interrogé les chuchotements, les signes de désappointement, de joie, de rage, dans la vie quotidienne, mais aussi pendant et après les combats. Le jour que l'un de nos informateurs avait été retenu dans un bureau de l'assessorat à l'agriculture, nous avons accepté l'invitation de sa femme pour boire un café ensemble, pendant qu'elle préparait le repas et recevait le vétérinaire. Parfois, à force de nous promener autour de l'arène, nous avons eu l'impression que personne ne faisait plus attention à nous, que notre regard ne gênait plus.

Car ces montagnards ne parlent pas beaucoup et les mots qu'ils lâchent sont toujours très en retrait par rapport à ce qu'ils pensent. Quand ils ont le choix, ils préfèrent toujours décrire les chaînes opératoires, plutôt que les sentiments qui les inspirent et les guident. Rarement leurs langues se délient et dans ce cas on peut être surpris par un fleuve de mots qu'on ne saurait arrêter.

Quant à la méthode de l'enquête, nous commencerons par avouer que nous avons eu recours à plusieurs moyens différents, comme sont différentes les situations que nous avons dû examiner : des enquêtes par questionnaires pour cerner la composition sociale du public, l'observation pour décrypter les comportements de ces différentes catégories autour et à l'intérieur de l'arène, des entretiens dirigés pour aborder les nombreux thèmes qui se croisent autour du monde des reines jusqu'aux analyses comparées des différentes situations produisant des combats de reines, afin de comprendre les mécanismes ayant permis l'éclosion de cette pratique moderne et les représentations qui la sous-tendent.

Néanmoins, la plus grande partie de l'enquête s'est caractérisée par une observation participante, nuancée par le statut hybride du moi enquêtant (la définition *a priori* d'une posture distanciée et objectivante allant à l'encontre de la représentation que les informateurs se font de ce moi et des recherches qu'il mène).

En effet, la recherche ethnologique étant quelque chose d'abstrait et de difficile à cerner, les informateurs ont manifesté dans ce cas une certaine difficulté à encadrer leur interlocutrice, à comprendre ce qu'elle cherchait, d'autant plus qu'elle était souvent connue ou reconnue comme une journaliste à cause de ses précédentes expériences professionnelles : la preuve de ce décalage par rapport au pur statut de "doctorante en ethnologie" est que les informateurs semblaient n'attendre que le moment de lui proposer d'aller voir les vaches à l'étable ou au pâturage, en attendant avec beaucoup d'impatience son commentaire ("d'experte"!) sur les vaches. On lui proposait également de prendre des photos (des photos souvenir, avec toute la famille à côté de la reine) pour les publier (à chaque fois, un membre de la famille hasardait la question : "Pour quel journal local préparez-vous déjà le papier?", avec une réponse

sèche d'un autre membre: "Mais non, puisqu'elle est en train de préparer une sorte de livre...!").

N'ayant pas coutume d'insister ultérieurement sur les objectifs de la recherche en cours, les questions et les conversations qui s'engageaient en gagnaient en spontanéité.

D'autre part, les informateurs tendaient à considérer ce moi enquêtant comme issu de leur milieu et partageant leur même culture, cela pour plusieurs raisons :

- à cause du prestige de ses ancêtres dans le domaine de l'élevage (en réalité, tout se réduit au port du patronyme : les relations avec ces ancêtres ont toujours été très limitées, ce qui ne peut donc pas être à la base d'une familiarité quelconque avec le milieu);
- à cause de la pratique active du francoprovençal : au Val d'Aoste, où tous les éleveurs parlent encore de nos jours le francoprovençal, les premiers contacts ont toujours été pris dans cette langue et la plupart des fois les informateurs n'ont pas souhaité changer de registre pendant toute l'enquête. Au contraire en Valais, les premiers contacts ont toujours été pris en français, quitte à poursuivre par moments en francoprovençal (ou plutôt dans un mélange de français et de francoprovençal), lorsque l'informateur en manifestait l'envie;
- enfin à cause d'un certain nombre d'actions entreprises précédemment, à plusieurs niveaux, ayant pour but la valorisation de ce même patrimoine culturel.

L'interlocutrice demeurait quand même un objet à regarder avec une certaine circonspection (surtout parmi les jeunes, les plus âgés adoptant d'emblée une attitude paternelle), à cause de la difficulté à établir des relations avec les femmes dans un milieu essentiellement masculin.

Or, ce statut, produit de la rencontre d'objectifs scientifiques fixés au préalable et de ce moi dépourvu de la neutralité espérée, présentait de nombreux avantages sur le plan relationnel : une compréhension optimale de la langue des informateurs, du langage allusif et du contexte culturel (y compris les échanges verbaux entre éleveurs tendant à exclure plus ou moins volontairement l'ethnologue), un ensemble gestuel et comportemental faisant sentir aux éleveurs qu'ils étaient face à une personne proche de leur milieu, les laissant seulement gênés par l'écart dans le degré d'instruction, ce qui est souvent ressenti comme une source d'embarras.

Cette homogénéité culturelle et cette bonne acceptation d'une présence extérieure à la vie et aux activités des éleveurs, nous a permis d'accéder aux discours spontanés et aux réseaux de sociabilité du milieu (par exemple, en accompagnant les éleveurs lors des concours, en faisant partie des proches qui passent la journée à côté de la lutteuse, en participant aux repas de famille).

Souvent l'approche participante se complétait par des prises d'image et de son et par la réalisation d'archives photographiques assez importantes.

Dans cette région un peu “surpâturée” (J.-P. Olivier de Sardan, 1985 : 71) en enquêtes de ce type (tout le monde s’intéresse - quoique avec des résultats inégaux - à l’étude du milieu, à partir des classes de l’école primaire jusqu’à la télévision), les gens ne s’étonnent pas trop de se faire filmer et raconter, mais ils ont développé fortement un cliché autour de leur personne, ainsi qu’un discours de circonstance qu’il importe de casser.

En effet, il s’est agi pour nous de creuser et d’aller au-delà de la contradiction apparente existant entre un discours officiel, issu de l’intérieur, consistant dans l’emphase de la tradition, se révélant creux et peu convaincant au premier approfondissement, et un discours ordinaire, naïf en quelque sorte, laissant transparaitre le manque de confiance dans sa propre condition.

Parallèlement, des bribes d’un discours objectivant, provenant du haut et répondant aux clichés des sociétés modernes contemporaines, tendant à rejeter toute pratique pouvant représenter un danger pour les hommes et les animaux, augmentait encore ultérieurement les contradictions.

En poursuivant dans l’observation et l’analyse des conversations (qui ne représentent bien évidemment pas l’ensemble des propos qui se tiennent autour d’une arène ou dans un autre lieu de rencontre, car il serait impensable de collecter tous les discours de tous les acteurs), nous sommes parvenue à établir un réseau d’interactions participant à la construction de l’ensemble de la pratique qui nous intéresse : nous le verrons dans le chapitre axé sur la description du combat, un combat de reines est tout autant constitué par les faits et les gestes qui ont pour acteurs les hommes et leurs vaches que par les récits et les échanges verbaux qui trouvent place dans ce contexte.

Si l’affirmation que “l’écriture d’une anthropologie qui se veut scientifique peut se lire comme une "tentative d’épuisement" des faits sociaux et culturels dont elle traite” (Wendling Th., 2002 : 63), nous paraît trop ambitieuse pour notre projet, nous estimons que cette sélection de faits de parole, aléatoire comme tout corpus constitué de manière empirique (les sciences statistiques nous apprennent l’approche des problèmes par le biais de populations nombreuses à travers le système de l’échantillonnage), devrait tout de même faire ressortir quelques-unes des dynamiques sociales autour desquelles s’articule la société en question.

Or, il existe un revers de la médaille à cette position hybride qui nous a été en quelque sorte imposée par les circonstances sur le terrain d’enquête : le manque de recul par rapport à l’objet étudié.

La nécessité d’adopter une posture objectivante se manifestait de manière impérative.

En effet, lorsque le sentiment d’altérité est presque inexistant, étant donné la proximité de l’objet de la recherche, il importe de mettre en œuvre des techniques pour qu’une

forme de distanciation, indispensable au travail ethnologique, puisse tout de même s'opérer.

D'entrée de jeu, l'approche ethnographique, consistant dans l'observation, la description et l'écriture des faits et des techniques, a favorisé un certain décalage par rapport à l'objet en question.

Deuxièmement, nous avons longuement réfléchi sur le principe que tout fait humain est une construction culturelle : les combats de reines, tels que nous les avons décrits, n'existent pas fatalement à cause du tempérament de ces vaches, mais à cause de la volonté des hommes qui les élèvent d'exploiter cette caractéristique naturelle, de la renforcer et de faire évoluer la pratique dans une certaine direction.

En outre, quelques concepts ethnologiques nous ont également permis d'interroger les faits et de creuser dans le paysage humain, lorsqu'il paraissait n'avoir plus rien à nous dire.

Enfin, l'approche comparative a contribué d'une manière essentielle à cet effet. D'abord l'approche comparative s'est appliquée à l'intérieur de notre objet d'étude, à savoir entre les différentes formes de combats présentes sur le territoire (combats traditionnels, saisonniers et combats organisés) et, encore plus, entre les deux régions principales qui nous ont occupé, le Valais et le Val d'Aoste. En un second temps, cette même approche nous a permis de mettre en relation l'objet de notre étude avec des réalités assez éloignées, mais présentant des analogies du point de vue de la pratique du combat entre animaux. Notamment, nous avons eu plusieurs entretiens avec des informateurs tyroliens et portugais, ce qui nous a permis de faire ressortir certains traits particuliers de cette région alpine.

“Malgré l'existence de nombreux travaux ethnologiques sur les sociétés européennes, perdure l'idée qu'un ethnologue n'est pas à même de distinguer les principales cultures régissant sa propre société car la familiarité des faits sociaux nuit à leur observation” (Wendling Th., 2002 : 26) : face aux difficultés et aux risques se recelant dans un tel projet de recherche, nous espérons avoir su dépasser avec succès le stade de la description ethnographique en contribuant de quelque manière à la réflexion anthropologique.

Dans cette optique, les combats de reines, en tant que pratique ludique et sportive, deviennent un “observatoire privilégié” (Bromberger, 1998 : 11) des différents processus d'identification qui travaillent la société en question, ainsi que de la représentation et de la gestion des émotions individuelles et collectives. La quatrième et la cinquième partie sont en effet consacrées à ces aspects interprétatifs, à partir de deux notions capitales pour la compréhension de cette pratique, à savoir les notions de rite et de jeu.

En outre, le riche système d'interactions que nous venons d'évoquer nous offre également des éléments de réponse aux interrogations sur l'imbrication des

nombreuses facettes de l'identité que les combats de reines savent solliciter: identités villageoise, communale, régionale ou cantonale, sociale, professionnelle se croisent autour de l'arène et se combinent au gré des circonstances; les différends hérités de l'histoire y jouent leur rôle, de même que l'hostilité pour le voisin le plus proche ou la réserve suscitée par un adversaire éloigné.

En effet, l'observation de ces phénomènes et du réseau de relations qui se tissent autour d'une reine, favorisée par la mise en scène presque théâtrale et par leur concentration spatiale et temporelle, nous permet d'avancer quelques réflexions quant aux valeurs fondamentales qui façonnent cette société.

Si ce long cheminement qui nous a conduit des combats de reines à l'ensemble des réseaux interpersonnels qui régissent la population de la région étudiée, a contribué à la réflexion sur une pratique ludique fortement greffée sur une condition et un métier qui n'ont pas grand chose de ludique, et qui au contraire se caractérisent par un travail très dur et peu valorisé, alors peut-être aurons-nous quelques éléments supplémentaires pour interpréter les sociétés valaisane et valdôtaine dans leur devenir, notamment dans leur oscillation entre la modernité et le maintien de la tradition.

Première partie

TERRITOIRE, VIE SOCIALE ET ECONOMIE AGRO-PASTORALE

*Nec citra nec ultra,  
sed intra montes  
(Mgr. Bailly)*

## **DESCRIPTION GEO-MORPHOLOGIQUE**

Le Val d'Aoste est un quadrilatère de 3262 km carrés limité par d'imposants massifs cristallins : le mont Blanc à l'ouest, le mont Rose au nord et le Grand-Paradis au sud. La présence de ces structures montagneuses, qui coïncident avec les points culminants de toute la chaîne alpine, élève l'altitude moyenne de la région à 2106 m.

Le Valais a une forme plus trapézoïdale d'environ 5200 km carrés : au sud, il est bien calé entre le mont Blanc à l'ouest et le mont Rose à l'est, avec une série de pics dépassant tous 4000 mètres, de la Dent d'Hérens au Grand Combin, en passant par le Cervin (Matterhorn), tandis que l'altitude moyenne baisse sensiblement sur le versant nord, adossé à l'Oberland bernois, dominé par la majestueuse Jung Frau au nord-est.

Enclavés par les plus hautes montagnes d'Europe, la Vallée d'Aoste et le Valais sont deux régions ayant une identité marquée à partir de leur structure morphologique. Il s'agit en effet de deux vallées alpines, comme leur nom l'indique : Valais, c'est la vallée (Wallis en allemand), pour la Vallée d'Aoste, le nom est encore plus explicite.

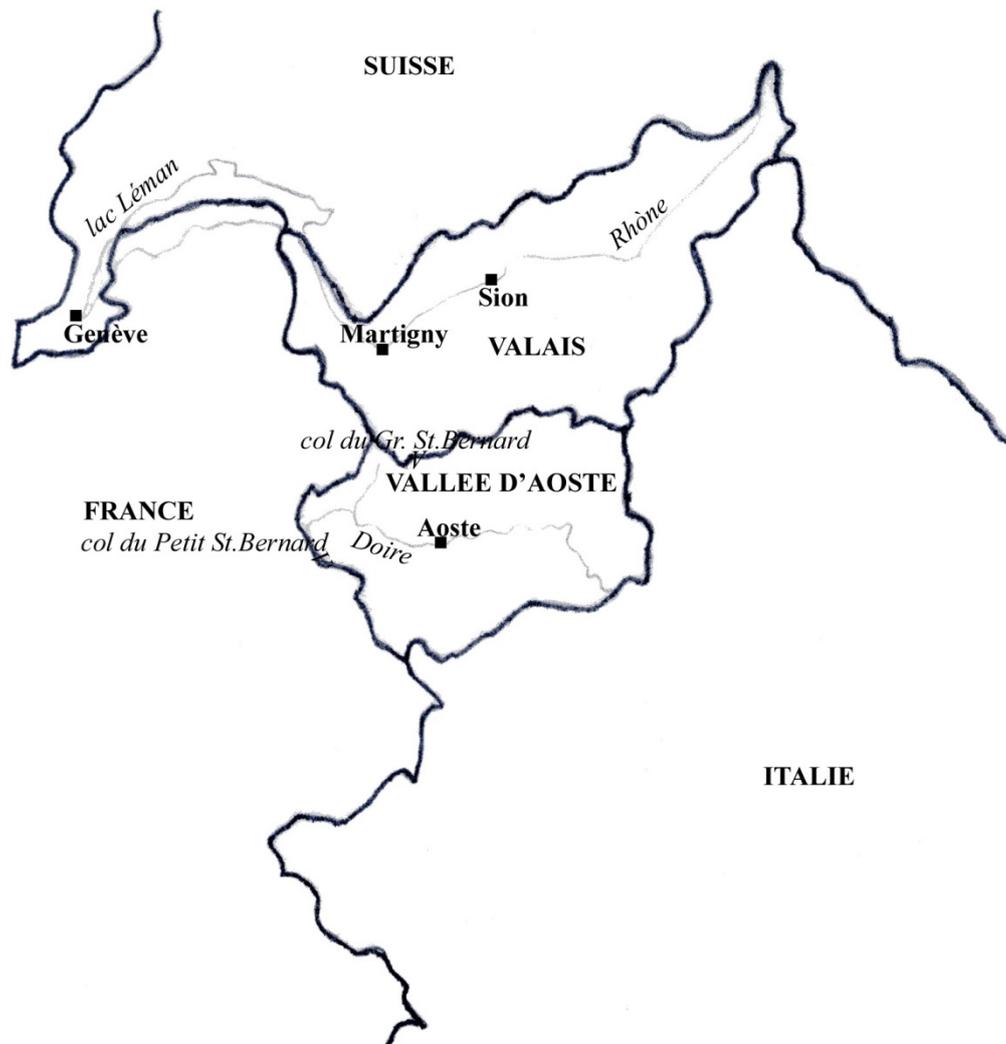
En effet, les deux régions sont constituées d'une vallée centrale et de toute une série de petites vallées latérales, abruptes et étroites, creusant les deux versants de l'adret et de l'ubac.

Pour reprendre l'expression de Pierre Dubuis (1999 : 11), ces deux régions peuvent être assimilées à « deux sœurs en tête bêche » : deux sœurs donc se tournant le dos, appuyées en symétrie inversée sur les Alpes Pennines.

Bernard Janin nous propose une intéressante lecture géo-morphologique sur la base de la répartition du territoire par tranches d'altitude :

« Au-dessous de 1500 m, niveau que les cultures ne dépassent guère, on ne trouve qu'un cinquième de la superficie (20,2%) ; entre 1500 et 2700 m., limite supérieure des alpages, les 3/5 (58,8%) et, au-delà, un cinquième encore (21%). C'est à peu près la situation du Valais intérieur, avec ce privilège qu'ici le niveau intermédiaire est mieux représenté au détriment du niveau supérieur. D'ailleurs, les glaciers occupent une place moindre en Val d'Aoste : 190 km carrés (5,9%) contre 850km carrés (18,3%) en Valais. »

Pour ce qui est du Valais, la surface improductive correspond à 49,8% du territoire.



## I. Le Valais et le Val d'Aoste

Si l'on jette un coup d'œil aux densités, on se rend compte que le contraste entre les deux régions s'atténue un peu : 48 Valaisans et 36 Valdôtains par kilomètre carré de surface totale.

Le climat du Val d'Aoste et du Valais est souvent vanté pour ses caractéristiques de limpidité du ciel et d'ensoleillement prolongé, ainsi que pour ses températures clémentes par rapport aux autres régions alpines. Il est en effet vrai que ces régions, protégées par l'écran massif, échappent aux courants extérieurs. Cependant le climat, de type semi-continentale, est marqué par la montagne et caractérisé par une certaine rudesse.

Quant à la végétation, elle n'est pas luxuriante : les forêts (notamment de sapins et de mélèzes) couvrent une superficie de 66.156 hectares, ce qui correspond à 20% de la surface totale du Val d'Aoste et à 30% de la surface exploitable, les rochers et les sols arides sont aussi nombreux.

Au-dessus des forêts, se déploient les immenses étendues des alpages : 25% de la surface totale, au Val d'Aoste, proportion qui dépasse celle de la Maurienne (22%), égale presque celle de la Tarentaise (26%).

De semblables étendues ne pouvaient qu'attirer l'intérêt des hommes de la montagne qui, au fil des siècles, réussirent à tirer profit de ces hautes terres, en inventant, nous verrons comment par la suite, un système agricole basé sur les cycles saisonniers et sur une organisation sociale bien réglementée : ce sont ces verts pâturages qui ceignent d'un bandeau continu toutes les hautes terres jusqu'au pied des rochers qui constituent les vraies montagnes pour les autochtones, auxquelles ils ont consacré une toponymie d'une extrême richesse<sup>6</sup>, beaucoup plus que les hauts sommets et les pics qui s'élèvent solitaires dans le ciel.

A titre d'exemple, dans la commune valdôtaine de La Thuile, on compte 15 alpages qui constituent 65% de la surface totale et 80% du terrain destiné aux activités agropastorales :  $\frac{3}{4}$  des pâturages sont communaux et le reste appartient à des particuliers. Quelques-uns de ces alpages dépassent les 2400 mètres d'altitude et rejoignent les glaciers qui fournissent l'eau pour l'irrigation des prairies.

En définitive, l'homme a su s'adapter à ce climat de montagne : notamment, il a su contrecarrer la pénurie estivale des précipitations, qui, unie à la présence presque constante des vents, dessèche les terres, avec l'irrigation et avec son réseau de canalisations courant au flanc des pentes, les « rus » (Val d'Aoste) et les « bisses » (Valais), qui desservent toute la région et qui constituent l'une des caractéristiques saillantes de cette civilisation alpine. Ce réseau paraît être « le plus complet et ardu des Alpes » (I. Cossard, 1988 : 76) : réalisé au fil des siècles à partir du Moyen Age, la tradition relate qu'autrefois il était beaucoup plus complet qu'aujourd'hui « parce que, dans la période qui a suivi la peste de 1630, la main d'œuvre étant rare, plusieurs vieux rus ont été abandonnés » (I. Cossard, 1988 : 76).

---

<sup>6</sup> BESSAT (H.), 1993

## CLOISONNEMENT ET OUVERTURE D'UNE CIVILISATION ALPINE

Le moment est donc venu de nous intéresser à ces hommes établis sur ces terres, qui ont mis en place un système d'échanges équilibrés visant la subsistance de la collectivité et l'épanouissement d'une civilisation tout en transformant le paysage naturel au fil des siècles. Car de cette géo-morphologie, de ce climat, de cette distribution des étages de végétations, dérive, sans pour autant tout réduire à un simple déterminisme géographique, loin de là, un certain système d'adaptation d'un groupement humain à un territoire, par le biais d'activités agro-pastorales qui revêtent une importance majeure dans l'économie du pays.

### Les échanges par les cols

L'histoire humaine du Val d'Aoste est étroitement associée aux fluctuations de la circulation par les cols du Petit et du Grand-Saint-Bernard, celle du Valais par les cols du Grand-Saint-Bernard et du Simplon. En effet, la précocité du peuplement va de pair avec le succès des passages de ces cols, au cours de la préhistoire et durant la domination romaine.

La conquête des Romains fut assez tardive : la conquête des vallées alpines a lieu même après la capitulation de la Gaule méridionale, et ce malgré l'intérêt stratégique des cols du Petit et du Grand-Saint-Bernard. Le Valais est intégré à l'Empire Romain en 15 av. J.-C., le Val d'Aoste, en 23 av. J.-C. Par la suite, et pendant quelques siècles, le mode et le cadre de vie romains furent adoptés en douceur et sans contrainte. Deux faits majeurs sont la conséquence de la domination romaine : la christianisation et l'adoption d'une nouvelle langue.

Mais à partir de la moitié Vème siècle, ces deux vallées retrouvent une autonomie intra-alpine, leur fonction de carrefour venant à manquer, à cause du déclin de l'Empire romain et du déplacement des centres de gravité politiques et commerciaux : le Val d'Aoste et le Valais axent leurs réseaux de relations dans une autre direction.

Les grandes routes internationales devenues désormais impraticables, les contacts avec les voisins reprennent de plus belle à travers les humbles pistes de la montagne qui sillonnent et franchissent les montagnes dans tous les sens. C'étaient « des caravanes de bergers accompagnés de leurs troupeaux, de maquignons convoyant leur bétail, de marchands avec leurs mulets, ou tout simplement d'émigrants. » (B. Janin, 1991 : 125)<sup>7</sup>.

On peut bien affirmer que le bétail a joué un grand rôle dans les relations transfrontalières entre le Val d'Aoste, le Valais et la Savoie : cela n'a rien d'étonnant si l'on pense que les bovins se trouvaient dans les alpages pendant tous les mois d'été, et

---

<sup>7</sup> Cependant, les relations pastorales ne constituaient qu'un aspect de la circulation par les cols alpins. Par exemple, un véritable trafic avait lieu à travers le col du Théodule (3317 m.) depuis le Ve siècle au moins : bien qu'il s'agisse du plus élevé de tous, ce col garantissait le passage des marchandises entre le nord de l'Europe et la Méditerranée, à travers la célèbre Krämerthal, la vallée des marchands.

que ceux-ci, fort étendus de part et d'autre de la montagne, mettaient tout naturellement en contact les populations des deux versants.

« Le système complexe de la propriété féodale, que les montagnes ne gênaient aucunement, y a aussi contribué. Au XIIe siècle, l'église de Zermatt avait des pâturages à Ayas. Pendant plus de trois siècles, les Valdôtains possédèrent l'alpage de Chermontane, en Val de Bagnes, et ne le perdirent qu'au XVe siècle. Les relations s'avéraient quelquefois orageuses, émaillées de disputes pour la possession des pâturages. Du Valpelline au Grand-Saint-Bernard, la toponymie est riche en Plan de Bona Mort, Plan de Mala Mort, Plan de la Bataille. Là s'affrontèrent bergers valdôtains et pâtres valaisans. » (B. Janin, 1991 : 126)<sup>8</sup>.

Pour se rendre compte des relatives facilités de trafic offertes au bétail, il suffira d'examiner ce qu'était le rayon de quelques foires à la fin du XVIIIe siècle et au commencement du XIXe : les éleveurs des alentours d'Aoste et de la vallée du Grand-Saint-Bernard se rendaient à la Foire de Sainte-Foy-en-Tarentaise, les Valaisans d'Evolène à celle de Valpelline<sup>9</sup>, voire à Aoste<sup>10</sup>. A plusieurs reprises, au cours de ces pages, on mentionnera à titre paradigmatique les communes d'Ollomont (Vallée d'Aoste) et d'Evolène (Valais) pour leur rôle joué dans l'élevage bovin et dans le maintien de la passion pour les combats.

La commune d'Ollomont est située à 1450 mètres d'altitude, à la tête d'une petite bifurcation de la vallée du Grand-Saint-Bernard, au centre d'un important réseau de communications par de petits cols aujourd'hui abandonnés, entre le Valais et la Vallée d'Aoste.

Evolène, 22.000 hectares de superficie, qui comptait 1626 habitants au recensement du 1er janvier 2004, est une commune de haute montagne se caractérisant par des diversités considérables dans les paysages, les territoires et l'habitat humain, avec de nombreux

---

<sup>8</sup> W.A.B. Coolidge rappelle que par la Fenêtre Durand, il passa 2000 vaches en juillet et en août 1816, en direction du Valais (*I Colli di Fenêtre e di Crête Sèche nella storia*, extrait Riv. del CAI, vol. XXXII, n°12, 1913, 5p.) : « Lorsque la neige était détrempée dans la dernière partie du trajet, on devait les traîner à plat sur la neige » écrit J.M. Henry (in *Chronique Alpine d'Augusta Praetoria*, 1920) en décrivant le commerce des vaches qui passaient par le col Collon, où le trafic n'a cessé qu'en 1890.

Pour ce qui est de la frontière savoyarde : « Sur cette frontière également, le bétail a été un objet de trafic. Les pistes, mal tracées, étaient assez bonnes pour lui. Les villages frontaliers avaient leurs foires (...) Les Savoyards venaient sur place proposer des mulets réputés. Les Valdôtains, qui n'en faisaient pas l'élevage, en avaient grand besoin. Rhêmes et Introd s'étaient spécialisés dans le trafic des mulets, achetés l'automne, et revendus aux foires de printemps à Aoste. Les Tarins, à l'image de leurs ancêtres les Ceutrons, fournissaient aussi le sel. Ils repartaient avec les brebis et les vaches que le Val d'Aoste élevait en surnombre. » J.-B. De Tillier (*Historique de la Vallée d'Aoste*, IV éd., p.97).

<sup>9</sup> La foire de Valpelline, qui compte parmi les plus importantes de la Vallée d'Aoste, est encore vivante de nos jours : bastion de l'élevage des noires, Valpelline constitue avec sa foire, qui ne s'étale cependant plus sur trois jours, un moment de fête et de retrouvailles pour les éleveurs, même si actuellement les transactions commerciales se font aussi par d'autres réseaux.

<sup>10</sup> La foire d'Aoste aussi était autrefois l'occasion de grands déplacements d'hommes et de vaches : « *Et ba eun Veulla, de cou, le bitche restaon ghenca totte pe le pro de la fèira, fayè euncò n'en appeuillé foua. N'en min-ou de inque ba a pià, adon n'ayè pa de camion* », voilà le témoignage d'un vieil éleveur d'Ollomont. (Et en bas à Aoste, parfois le pré de la foire ne contenait pas toutes les vaches. Il fallait encore en attacher dehors. On les descendait à pied jusqu'à Aoste : à cette époque il n'y avait pas de camions).

A Aoste, un coin de la foire s'appelait la place d'Hérens, tellement la présence valaisane était massive, surtout celle des Evolénards, les habitants de la commune d'Evolène, située à la tête du Val d'Hérens, derrière le Valpelline.

villages périphériques parmi lesquels les quatre dits « Sur les rocs », situés à plus de 1700 mètres d'altitude, comptant une centaine d'habitants chacun.

Moments de rencontre et d'échange entre les gens des Alpes, les foires étaient un aspect incontournable du commerce du bétail : s'il est vrai que les animaux constituent une marchandise qui se déplace d'elle-même, en tant que denrée vivante, ils requièrent un "contrôle particulièrement minutieux de la part de l'acquéreur; on ne pourrait sans déboire les acheter par procuration ou par correspondance"<sup>11</sup>.

Nous avons vu que le transport du bétail était celui auquel la mauvaise viabilité faisait le moins gravement obstacle : 1237 bœufs, 6212 porcs, 41791 moutons, c'est l'ensemble du bétail ayant passé par le Mont-Cenis du 1er janvier 1341 au 1er septembre 1344, pour ne citer qu'un exemple<sup>12</sup>.

En outre, le transport des sous-produits fournis par l'élevage du bétail était assez bien adapté aux difficultés des communications : le beurre et le fromage rentrent en effet dans la catégorie des produits agricoles qui diminuent de volume et augmentent de valeur, par condensation de la matière première.

En dépit du courage et de la détermination des populations locales, les communications étaient quand même difficiles : les documents anciens mentionnent fréquemment de mauvaises passerelles sur les torrents ou de petits ponts en bois sans garde-fou, des sentiers étroits à forte dénivellation, sans compter les risques d'avalanches et d'éboulements. A titre d'exemple, Philippe Arbos rappelle que l'aller-retour Abondance – Annecy durait six jours, avant l'époque moderne (Ph. Arbos, 1914 : 136).

Ces pistes de montagnes furent aussi un lieu de passage privilégié pour des caravanes d'émigrants, temporaires et saisonniers : « marchands ambulants, ramoneurs, vachers et moissonneurs que les riches campagnes tarines réclamaient. Les échanges humains ont été actifs avec les Savoyards, favorisés qu'ils étaient par une union politique étroite et durable. » (B. Janin, 1991 : 127)

La commune de La Thuile, située à une altitude allant de 1441 mètres à 3486 mètres, sur la route internationale du Petit-Saint-Bernard, connut des flux ininterrompus de travailleurs saisonniers et de marchandises intéressant le commerce local. En outre, dans les moments les plus difficiles, les Thuilens, comme toutes les populations vivant en proximité d'une frontière, surent rendre leurs existences moins précaires en pratiquant la contrebande, notamment sous l'Empire, le commerce illégal du riz vers la Savoie et le Dauphiné prit des dimensions importantes.

Jusqu'au début des années soixante, La Thuile était aussi le théâtre d'un rendez-vous incontournable de la vie communautaire de jadis : la foire aux bestiaux du 6 septembre, qui suivait de près la foire du Bourg de Saint-Maurice qui avait lieu le 4 et le 5

---

<sup>11</sup>Allix (A.), 1914, *La foire de Goncelin*, Rec. Trav. I.G.A., II, p.314

<sup>12</sup>Bruchet (M.), 1908, *La Savoie d'après les anciens voyageurs*, Annecy, in-12, p.15

septembre. C'était l'une des premières foires d'automne, à l'occasion de laquelle les maquignons établissaient le prix de base des échanges.

*« La veille, lo cinque de settembro, l'ére euncò lo pi dzen de tot perqué totte ceutte vatse eunson-aillaye que partchon de tcheut le mayen, di montagne qui avoué tri, quatro, qui avoué queunze, veun : vegnavon ba euncò le modze de Vioula, que y-on renomaye adon. L'ére an gran bella fèira ... Se bettavon lé pe le pra, yaou ara l'an fa de garage, de plaçal. Lèi dijan la berdjà à la veille de la fèira » (La veille, le cinq septembre, c'était encore le plus beau, parce que toutes les vaches avec leurs sonnailles partaient des mayens, des montagnes, les uns avec trois ou quatre vaches, les autres avec quinze, vingt vaches : descendaient aussi les génisses de Youlaz, alors très renommées. C'était une grand belle foire ... Ils s'installaient là dans les prés, là où maintenant il y a les garages, les parkings. On disait la « berdjà » à la veille de la foire »).*

En effet, comme l'explique Philippe Arbos dans sa description de la vie pastorale du début du XXe siècle, « L'automne multiplie les réunions commerciales (...) le bétail qui descend des alpages est en forme ... les uns se préoccupent de constituer leur cheptel d'hiver, les autres se débarrassent des bêtes que leur provision de foin ne leur permettrait pas de nourrir. Septembre n'est pas seulement le mois où il y a le plus de foires dans les Alpes du nord, c'est aussi celui où ont lieu les plus importantes qui concentrent, à Moutiers et à Bourg-Saint-Maurice, le bétail descendu des alpages de la Tarentaise et réunissent à chaque fois 4000 à 6000 têtes de gros bétail » (Ph. Arbos, 1914 : 662).

Ces hauts chemins de la montagne avaient d'autant plus leur raison d'être que la pratique des alpages battait son plein et que l'habitat permanent se hissait à des altitudes beaucoup supérieures par rapport à la moyenne de nos jours. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, « la Vallée d'Aoste avait une physionomie tout autre que sa physionomie actuelle. Elle était habitée toute l'année jusqu'à 2000 mètres et au-dessus.(...) Là à 2000 mètres et plus, ils cultivaient le blé, ils avaient des moulins, des fours, même des gabelles de sel. » (Abbé J.-M. Henry, 1967 : 292)

Il paraît qu'il y a deux cents ans, on pouvait compter plus de 14 villages permanents au-dessus des 2000 mètres.<sup>13</sup>

---

<sup>13</sup> « A Cogne, en 1673, le village du Crêt (1900 m.) avec sa grande chapelle, comptait encore 80 familles ; et celui de l'Eclosur, 70 familles. A Ollomont, la plaine de By, avec sa chapelle (2042 m.) et son village appelé la « ville de By », était habitée toute l'année : la tradition rapporte que, le dernier hiver, on y dansa pendant toute la durée des fêtes de Noël ; dans la nuit, un violent incendie détruisit le village, qui ne fut plus rebâti. A Bionaz, Prarayé (2000 m.) avec sa chapelle, Lo Noaillo, Vacheresse, La Nouva, La Léchère avec sa chapelle, le Grand Chamen (2020 m.) étaient habités toute l'année ; il y a encore, en 1602, 18 familles à Prarayé et, en 1786, 6 familles à La Léchère. (...) »

Campés qu'ils étaient ainsi au milieu des montagnes, ce n'était qu'un jeu pour nos ancêtres, de passer de l'autre côté, en Suisse, en France ou en Piémont. (...) Le 30 juin 1381, les habitants de Torgnon, d'Antey, de Valtornenche, d'un côté, et ceux de Macugnaga, de l'autre, se pardonnent mutuellement leurs vols et offenses, et vont conclure à Prabornaz (Zermatt), devant le notaire Jean Muleti de Mognyò (Torgnon), un traité de paix et de pacification. Ce que nous appelons aujourd'hui un col, était appelé au Moyen-Age une fenêtre, comme pour indiquer combien ces passages étaient faciles, usuels, et presque domestiques. (...) Le Col Saint-Théodule (3324 m.), aujourd'hui couvert de glaces, était un chemin muletier, une route

La montagne était vraiment habitée toute l'année et vivifiée par ce réseau d'échanges et par une économie qui prenait son essor sur ses versants, à des altitudes aujourd'hui désertées.

« Le peuplement se dilatait vers le haut , à la recherche des « fenêtres » par lesquelles les Valdôtains échappaient, dans une certaine mesure, à l'isolement. Bien des raisons expliquent le déclin, puis l'abandon de ces itinéraires : les crues glaciaires, le dépeuplement des hautes vallées, peu à peu désenclavées, et la circulation infiniment plus facile par les grandes voies transalpines rénovées. » (B. Janin, 1991 : 128)

Compte tenu de l'importance des cols alpins, des routes carrossables ont été construites sur ces cols, en 1805, au Simplon, situé à 2008 mètres d'altitude, en 1871, au Petit-Saint-Bernard, situé à 2188 mètres, et en 1893, au Grand-Saint-Bernard, situé à 2473 mètres.

Suivirent les tunnels, d'abord entre 1898 et 1905 celui du Simplon qui avec ses 19803 kilomètres est la plus longue percée ferroviaire des Alpes, ensuite le tunnel du Grand-Saint-Bernard, inauguré en 1964, et celui du mont Blanc, inauguré en 1965, qui avec ses 11,6 kilomètres était à l'époque le plus long tunnel routier du monde.

Parallèlement au percement des différents tunnels, mais surtout parallèlement à un mouvement centralisateur de la politique des Etats respectifs, la Vallée d'Aoste et le Valais s'ouvrent aussi par en bas : chemins de fer et routes carrossables rapprochent la montagne de la plaine et des grandes villes qui exercent de plus en plus leur hégémonie, ce qui ouvre la voie à de nouveaux réseaux et à de nouveaux genres d'échanges commerciaux et à de nouveaux équilibres politiques.

Duché autonome dans les Etats de Piémont Sardaigne, le Val d'Aoste devient une simple province à la suite de l'Unité Italienne, en 1861 : le chemin de fer arrive à Aoste en 1886, ce sera la meilleure grammaire d'italien, comme l'annonçait le poète valdôtain Jean-Baptiste Cerlogne.

En 1860, le chemin de fer désenclave le Valais, qui rentre dans la Confédération Helvétique en 1815 : la ligne du Simplon arrive à Sion. Par la suite, les trains connaissent un développement important.

“Ainsi le dehors pouvait offrir ses produits aux Alpes et les Alpes pouvaient envoyer les leurs au dehors. Il devenait licite aux paysans de ne plus récolter sur place, comme ils l'avaient fait, jusqu'ici, tout ce qu'il leur fallait pour vivre; ils pouvaient se spécialiser dans l'élevage, devenu intensif et rationnel.”(Ph. Arbos, 1914 : 233).

---

internationale, qui menait d'Ayas ou de Valtorrenche dans le Haut Valais : il y avait un gros transit de vin valdôtain qu'on faisait passer dans des outres en peau chargées sur des mulets. De Torgnon, la route menait par le Col de Chavacour (2965 m.) à Prarayé, où il y avait une foire célèbre, et de Prarayé à Evolène (où les Valdôtains avaient leur place désignée sur le champ de la foire) par le Col Collon (2132 m.), actuellement recouvert de glaciers. Les habitants d'Ollomont traversaient la Fenêtre Durand (2812 m.), avec leurs vaches, pour investir et dévestir l'alpe de Charmontane sur le versant suisse ; en 1816, on fit encore passer par ce col 2000 vaches, pour approvisionner le Valais. Les Cogneins investissaient de leur bétail l'alpe d'Arnad, dans la Maurienne, et, pendant plus de cinq siècles, l'alpe d'Ondezzana, sur le versant piémontais. » (Abbé J.-M. Henry, 1967 : 293)

## **L'ouverture au monde par la voie savante : l'exemple de l'école au seuil de la modernité.**

Au Val d'Aoste, un événement lourd de conséquences vient marquer de manière nette le processus de centralisation : une population italophone vient s'infiltrer dans cet îlot francophone de l'Etat italien. Au début le phénomène touche la ville d'Aoste : en 1848 elle comptait 6.920 habitants francophones, en 1861 elle compte 8.231 habitants, à cause de l'arrivée massive de fonctionnaires piémontais attirés par les bureaux administratifs de la ville qui vient de devenir le chef-lieu de l'arrondissement.

Si cette tendance commence au XIX siècle, c'est au XX siècle, notamment dans l'entre-deux-guerres, que cela prend des dimensions importantes, lorsque parallèlement au flux immigratoire, les Valdôtains émigrent, chassés par le régime fasciste et par la misère.

« Le phénomène d'immigration n'a donc pas seulement, comme à l'ordinaire, un simple intérêt démographique et économique. Il a des répercussions sociologiques, linguistiques et politiques » (Janin, 1991 : 280)

Parallèlement à ces mouvements de populations, le fascisme vient transformer ultérieurement la situation linguistique ainsi que le visage de l'instruction valdôtaine : l'enseignement se fait désormais entièrement en langue italienne, seulement après la guerre, la langue française fera de nouveau son apparition à l'école, mais cette fois en tant que langue étrangère.

A tous ces bouleversements, correspond du côté valaisan une grande stabilité politique au niveau de l'Etat fédératif, formé par l'alliance de 22 cantons souverains s'étant fédérés entre eux à partir du XIIIe siècle, autour d'un noyau central (les *Waldstätten*). Etat indépendant, le Valais entre petit à petit dans les engrenages de la Confédération, au fil des réformes constitutionnelles qui caractérisent le XIXème siècle. Quant à la limite des langues, elle a très peu varié depuis le haut Moyen-Age : la frontière linguistique et ethnique coupe le Valais en deux, en amont de Sierre : le haut Valais est donc germanophone, avec une population qui correspond à environ 33% de la population totale, tandis que le bas Valais et le Valais central sont francophones et plus précisément appartiennent à l'aire francoprovençale, comme le Val d'Aoste.

En ce qui concerne la situation de l'enseignement, on enregistre pour le Valais une progression constante dans le domaine. Si jusqu'au début du XXe siècle, le manque de ressources et l'esprit conservateur des campagnes n'encouragent guère les études supérieures<sup>14</sup>, actuellement le Valais présente des taux de scolarisation supérieurs à la moyenne de la Suisse Romande.

Au contraire, on constate que « les taux de scolarité du Val d'Aoste, pour les mêmes tranches d'âge, sont inférieurs à la moyenne italienne, dans les écoles secondaires supérieures (52% contre 58% pour les 14/18 ans en 1986-87) et surtout à l'université (14% contre 24% pour les 20/24 ans) : ainsi la population active valdôtaine a-t-elle un niveau d'instruction plus faible que celle du reste du pays et, à niveau égal, la structure

---

<sup>14</sup>«Les examens d'aptitude au service militaire et les échecs universitaires révèlent que les Valaisans sont à la traîne dans ce domaine» (Raboud I., 1992 : 23-24)

n'est pas aussi satisfaisante (les scientifiques, juristes, médecins et économistes, dont on aurait le plus besoin, ne constituent que 45% des « laureati » au lieu de 55% en Italie). » (Janin, 1991 : 614)

Si l'on jette un coup d'œil aux taux d'abandon scolaire, les chiffres sont aussi parlants : que l'on considère l'école élémentaire, l'école moyenne, ou encore l'enseignement supérieur les résultats sont assez alarmants (Regione Autonoma Valle d'Aosta, Assessorato Istruzione e Cultura, *L'insuccesso scolastico nelle scuole di ogni ordine e grado della Valle d'Aosta, Situazione ed evoluzione del fenomeno nel periodo 1990/91 – 2000/2001*, Ufficio Promozione del successo scolastico : rilevazioni statistiche U.I.T. - Aosta)<sup>15</sup>.

Si l'on pense que jusqu'à l'Unité italienne le Val d'Aoste présente des pourcentages d'alphabétisation pour les hommes compris entre 70% et 100%, ce qui est considérable<sup>16</sup>, on peut soupçonner qu'il existe quelque part un problème social et culturel assez complexe, symptomatique d'un malaise certain, qu'on ne rencontre pas dans le cas du Valais, que nous nous efforceront de mettre en relation par la suite avec d'autres éléments de notre recherche, étant donné que celle des élèves est parmi les catégories sociales les plus touchées par les problèmes de la scolarisation<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Voir aussi : 1974, *Compendio statistico dei comuni, Valle d'Aosta*, Torino

<sup>16</sup> M. Restano (1983 : 155). L'auteur établit une comparaison entre le Val d'Aoste et le Piémont et la Lombardie, les deux régions italiennes présentant les valeurs les plus hautes d'Italie, avec des pourcentages d'alphabétisation qui atteignent 66%, pourtant nettement inférieurs aux pourcentages valdôtains. Un autre exemple : en 1858 la province d'Aoste comptait le plus haut nombre d'écoles de tout le duché, avec une école tous les 206 habitants. Suivaient Chambéry avec une école tous les 276 habitants, Annecy avec une école tous les 467 habitants et Turin avec une école tous les 626 habitants (M. Cuaz, 1989 : 108)

<sup>17</sup> Parmi les hypothèses que les experts ont avancées pour expliquer cette attention vis-à-vis de la scolarisation des enfants, typique de tous les pays alpins, il y a la nécessité d'un degré d'instruction permettant de tirer profit des échanges assez dynamiques qui existaient avec les populations de passage : que ce soit au niveau commercial par les cols alpins (dans notre cas, on peut penser à un type de commerce précis, tel que le marché des bovins), ou au niveau des structures d'accueil, telles que les auberges, ou encore au niveau des péages et des douanes administrés par les habitants du lieu. Cf. R.K. Burns (1963 : 130), M. Cuaz (1989 : 108), H.J. Graff (1989 : 108), Ghignone (1993 : 172 – 180) et B. Janin (1991 : 280 et 614).

## L'impact du tourisme

L'essor des activités touristiques est un autre point sur lequel nous entendons nous arrêter, pour les nombreuses conséquences qu'elles ont eu sur le paysage naturel et social, sur les activités agricoles et aussi, de manière plus spécifique, sur les combats de vaches que nous allons bientôt étudier : conflit, concurrence, cohabitation, compénétration, tous les cas de figure sont présents dans le panorama socio-économique de la Vallée d'Aoste et du Valais.

Le développement touristique a été assez tardif.

Aux premiers voyageurs anglais, imbus de romantisme et férus d'alpinisme, qui sillonnèrent les pays alpins à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'intéressant quasi exclusivement aux grands massifs et aux sommets les plus hauts, ne firent suite pendant longtemps que quelques « *villégiateurs* » qui prirent d'assaut les stations thermales : Saint-Vincent et Courmayeur au Val d'Aoste, Davos et Montana au Valais.

La commune de La Thuile par exemple, en tant que passage obligé vers le col du Petit-Saint-Bernard a vu le passage de nombreux pèlerins et voyageurs qui étaient les dépositaires d'une culture éloignée de la culture locale : ils se bornaient donc à passer en observant vaguement les paysages, sans que leurs descriptions nous apportent vraiment quelque chose sur les mœurs de l'époque. Même un observateur attentif comme Horace Bénédicte de Saussure n'a pas l'air de s'intéresser aux villages qu'il traverse en descendant du col.

Aux visiteurs anglais s'ajoutèrent rapidement des Suisses, des Français et des Allemands, qui reprirent de plus belle à sillonner les cols alpins après la Révolution et les campagnes militaires dans les Alpes.

En 1897, ouvre ses portes l'Hôtel Jacquemod, un édifice très caractéristique avec sa tourelle belvédère ornée de peintures, que l'on apercevait depuis le grand escalier intérieur.

En 1934, La Thuile propose le premier dépliant touristique : tous les attraits de la commune « station de villégiature très en vogue » (comme on peut y lire) y sont mis en relief.

De 1948 à 1960, plusieurs petits hôtels furent construits pour accueillir les premiers groupes de skieurs. Dès 1948, une centaine de petits actionnaires donne le coup d'envoi à l'essor de la station de ski, avec un télésiège en deux tronçons, La Thuile-Les Suches et Les Suches-Chaz Dura : sa longueur totale approche les 4 km et sa portée horaire totale est de 310 personnes. Il faut en moyenne 40 minutes pour arriver à 2581 mètres d'altitude. C'est ainsi que le ski devient le sport préféré de la jeunesse à partir des années 50, en même temps qu'un moyen d'existence : plusieurs jeunes Thuiliens deviendront moniteurs de ski et champions, ouvrant ainsi la voie à tous les skieurs d'aujourd'hui.

En Suisse, la saison d'hiver supplante la saison d'été dès 1865-1874, dans les localités de Saint-Moritz et Davos. A la multitude des activités proposées s'ajoute petit à petit le ski, mais il tarde à s'imposer : le ski alpin, vrai moteur de la saison touristique hivernale de nos jours, est absent aux premières Olympiades d'hiver de Chamonix de 1924!

C'est avec le XXe siècle que les touristes ont commencé à se répandre dans toutes les communes de montagne, et surtout à partir des années '50.

« Tous ces 20-30 mille villégiateurs, en été font changer de face la Vallée d'Aoste, et sont pour elle la source de millions de revenus » (Abbé J.-M. Henry, 1967 : 479)

La poussée de la saison d'hiver est à la base d'un développement touristique sans précédent en Valais, où cinq stations (Zermatt, Saas-Fee, Crans-Montana, Loèche et Verbier) renferment près de la moitié de la capacité totale d'hébergement<sup>18</sup>.

Afin de mieux illustrer notre propos, nous allons décrire le développement touristique de la commune valaisane d'Evolène.

Le premier établissement hôtelier fut l'Hôtel Dent Blanche, construit en 1857. Cinquante ans plus tard, en 1907, on totalisait 49 hôtels et pensions, ce qui fut à la base de la prospérité de plusieurs ménages de la vallée, grâce aussi aux emplois saisonniers que cela créa pour un certain nombre de personnes. Paradoxalement, depuis 1907, il ne s'est construit que quatre établissements, dont le dernier en 1965.

Une chaîne d'hôtels fut aussi créée à une époque où la motorisation était à ses débuts et les routes à peine carrossables : les clients étaient pris en charge au Grand Hôtel de Sion, ensuite transportés en calèche ou diligence au Grand Hôtel d'Evolène où un nouveau séjour s'imposait avant de monter à Arolla à dos de mulet, à l'Hôtel du Mont Collon : tout un périple pour des hôtes aisés!

Depuis 1965, Evolène a aussi une saison d'hiver, avec l'implantation des remontées mécaniques, un télésiège et les skilifts en amont du village : après ces débuts encourageants, la commune connaît une certaine stagnation, avec une certaine prépondérance de la saison estivale : le 15 août, la rue principale du chef-lieu peut accueillir jusqu'à 4000 visiteurs pour assister au célèbre défilé du cortège folklorique.

Au Val d'Aoste, le mois d'août présente encore un pic avec ses présences qui dépassent les 700.000 unités, suivi du mois de juillet, avec un peu moins de 500.000 présences. Mais la saison hivernale est maintenant bien établie, avec les mois de janvier, février et mars où les présences ondoient entre les 350.000 et les 400.000 unités (ISTAT, 2001)<sup>19</sup>.

La capacité d'accueil du domaine skiable est estimée à 60 000 skieurs, dont 40% pour les deux leaders incontestés (Valtournanche-Breuil et Courmayeur) et 40% pour leurs

---

<sup>18</sup> D'autre part, d'après les chiffres datant de 1990, un Valaisan sur trois vit du tourisme et, plus globalement, le Valais abrite 45% des capacités d'hébergement suisse, à savoir 1/6 des nuitées totales et 1/4 des nuitées para-hôtelières (M.CI.Morand, 1992 : 156).

<sup>19</sup> D'après les recensements de l'ISTAT de 2001 (Ufficio Regionale per il Piemonte e la Valle d'Aosta), les hôtels sont 489 sur l'ensemble du territoire valdôtain, pour un total de 23.225 personnes hébergées.

quatre dauphins (Ayas, Gressoney, La Thuile, Gressan-Pila) » (B. Janin, 1991 : 544). Dans quatre domaines skiables les pistes dépassent les 100 km : il s'agit des pistes du Breuil avec 295 km, suivies de celles de La Thuile avec 150 km., du mont Rose (Ayas – Gressoney) avec 146 km et Courmayeur avec 100,6 km.

Face au gigantisme de certaines stations, comme Courmayeur au Val d'Aoste et Zermatt dans le Valais (tout comme Courchevel et les Arcs en terre savoyarde), le tourisme vert représente une alternative de plus en plus prisée. Tout en connaissant un certain développement au Val d'Aoste, il doit cependant encore faire de gros efforts pour atteindre les niveaux de réussite du Valais, par exemple.

En effet, les Alpes suisses, comme les Alpes autrichiennes, d'ailleurs, présentent cette particularité qu'une part élevée de l'activité touristique est assumée par la paysannerie locale, au contraire de ce qui se passe dans les Alpes françaises et italiennes où l'accueil des étrangers est une profession spécifique.

Au Val d'Aoste, la cohabitation du tourisme et de l'agriculture n'est pas des plus faciles : les situations de conflits sont encore assez régulières et souvent manque la conscience des ressources que pourrait mettre en branle l'alliance de ces deux types d'activités, avec des résultats inégalés à plusieurs niveaux.

A ce propos, le témoignage de Fabien Praz de La Thuile est très intéressant : resté le dernier éleveur de la commune, il est un cas emblématique de la difficile ou presque impossible coexistence avec les mœurs urbaines que le tourisme a fini par imposer à la montagne.

Il rappelle cette époque entre les deux guerres où toutes les parcelles de terrain étaient encore soigneusement cultivées, où le cheptel de la commune était riche de quelque 300 vaches dont le lait était transformé dans quatre fromageries de village.

*“De lèiteri deun lo ten n'ayè quatro et apré son véruye à tri, à dave et pi pi-que ira et apré pamé. N'ave ira todzor à Pont-Serrand, ira à la Goletta, groussa, et pi n'ave ira i Batchaou, ira eun Veulla et ira i Thovex. La Goletta et lo Thovex l'éron le pi grousse... Mé me rappello que dèi que n'en arréyà la société d'élevage adon l'éron tri cen vatse, senza conté le-s-agô. Et donque ll'ére de betail...”*(Il y avait quatre laiteries autrefois, puis trois, deux, rien qu'une et maintenant plus du tout. Il y en avait une à Pont-Serrand, une à la Golette, grande, une au Bathieu, une à la ville (chef-lieu) et une à Thovex. Celles de la Goletta et du Thovex étaient les plus grandes. Je me souviens encore que dès que nous avons mis sur pied la société d'élevage, il y avait trois cent vaches, sans compter les bêtes sans lait. Il y en avait du bétail...)

La dégradation due partiellement au tourisme, et plus en général à l'abandon de la montagne, est l'un des aspects de cette cohabitation qui pose problème.

*« Mè trovo que, si pa se l'est la degradachon, to l'eunsemblo erbon mouèn. Belle ya pe cette raye l'est pami fran comme devan. Tchéca le laventse vignon ba, porton ya la teppa, cice partché foura n'a mouèn »*(Je trouve que ... est-ce que c'est de la dégradation?... il y a moins d'herbages. Ce n'est plus comme avant...Un peu c'est auss à cause des avalanches : elles emportent la terre...)

D'autre part, il n'y a pas longtemps de ça, dans ces *mayens* de dix ou vingt vaches il y avait des vieux ou des enfants qui entretenaient les petits sentiers, qui fauchaient partout, même les prés marécageux : les coûts de la main d'œuvre ne permettent plus tout cela. Ainsi, faute d'un entretien régulier, les éboulements emportent plus facilement les plaques terreuses et mettent à nu les pierres et les morènes .

Les conflits existant entre agriculture et tourisme nous amènent à évoquer un autre type de conflit, lié au premier, causé par une migration ascendante de gens venus de l'extérieur pour y investir des capitaux ou pour être employés dans le secteur du tourisme : ces deux catégories s'affrontent sur des questions inhérentes à la relation avec le territoire, à la notion de propriété, à l'urbanisation des espaces ruraux et souvent ce sont les éleveurs de vaches qui en font les frais.

Chamonix, prototype de l'habitat montagnard, ne compte plus que 40,9% habitants nés dans la commune, dès 1960. Parmi les actifs, les paysans ne constituent que 9,85% en face des employés du secteur touristique qui comptent pour 70,5% .

Un exemple de litiges dus à la rencontre de deux systèmes de valeurs différents nous a été relaté par un avocat valdôtain : au cours des années cinquante, dans les villages de montagne il y avait encore des personnes âgées qui appliquaient la coutume locale. En cas d'avalanche, les parcelles de forêt traînées en aval appartenaient au propriétaire du terrain en amont, d'après le Coutumier. Cependant, les nouveaux habitants, se référant au code civil, prétendaient qu'on leur reconnaisse la pleine propriété du bois descendu avec l'avalanche sur leur terrain.

Voici un autre exemple, toujours à propos des avalanches.

Les agglomérations étaient autrefois implantées à l'aval d'une forêt, d'un promontoire ou d'une crête, pour se protéger des avalanches : le 21 février 1999, une immense avalanche causa la mort de douze personnes à Evolène. L'immense masse de neige déferla sur deux villages en emportant 25 chalets, granges et couverts d'alpage et traversa la route cantonale qui resta bloquée pendant plusieurs jours, l'épaisseur de l'avalanche atteignant les cinq mètres de hauteur. Les Evolénards savent combien les avalanches peuvent être imprévisibles : leur capacité d'accepter les caprices des forces de la nature s'oppose à l'attitude d'un survivant d'une famille emportée qui cherche vainement les responsables.

Des zones marécageuses, non idoines à la culture et délaissées par les autochtones, se vendirent à des prix exorbitants dès que la logique du développement touristique les repéra comme des terrains très prisés pour y bâtir des villas.

Ces bouleversements sont survenus d'une manière assez brutale, sans que les mentalités aient eu le temps d'évoluer et de s'adapter au nouvel état des choses, ce qui est à la base d'un sentiment nostalgique portant sur tous les changements survenus au cours d'une vie:

*« A La Forclaz (village d'Evolène), il y avait un four public au centre du village, sur le chemin qui monte à la chapelle; aujourd'hui s'y trouve un parking pour trois voitures ».*



## **AGRICULTURE ET TERRITOIRE**

Il est maintenant opportun de placer l'accent sur cette activité agro-pastorale si importante pour le Val d'Aoste et le Valais au cours de leur histoire et qui revêt encore un caractère de primauté et d'excellence dans l'image que ces régions veulent donner d'elles-mêmes à l'extérieur, notamment dans le cadre de la promotion touristique. Nous allons donc analyser l'ensemble du phénomène en partant du rôle capital de l'élevage bovin dans ce type d'économie, pour examiner en suite les stratégies agricoles adoptées dans une optique d'optimisation de l'exploitation foncière, à travers l'utilisation saisonnière des pâturages et la répartition des propriétés individuelles et collectives, pour terminer par quelques considérations d'ordre général sur les problèmes les plus urgents que ce type d'agriculture se doit d'affronter.

### **La centralité de l'élevage de la vache**

Le bétail a été pendant les derniers siècles la richesse principale des habitants de la région, avec la vigne qui lui procure aussi de considérables bénéfices de la vente du produit.

Néanmoins, un changement sensible s'est opéré au fil du temps en matière d'élevage : car si pendant des siècles presque toutes les familles possédaient une ou deux vaches et peut-être une chèvre ou un mouton, de nos jours le nombre de paysans s'est énormément réduit, mais la proportion entre habitants et têtes de bétail est presque invariée. Une nuance importante s'impose à ces affirmations et c'est là qu'entre en jeu le rôle des bovins dans l'ensemble de l'élevage. En effet si autrefois le petit bétail l'emportait numériquement presque partout sur les bovins, de nos jours la proportion s'est inversée.

Quelques chiffres pourront mieux illustrer ces derniers propos.

En 1782, la haute montagne se caractérise par un rapport de 80 bovins et 140 moutons et chèvres pour 100 habitants, tandis que la moyenne montagne, avec les taux de 53 et 116, se trouve à égalité avec la grande vallée.

Au Val d'Aoste, à cette époque, les bovins ne l'emportent que dans quatre communes de haute montagne : Chamois, Gressoney-Saint-Jean, Ollomont, Valtournanche.<sup>20</sup>

En dépit de ses exigences alimentaires et des soins plus importants qu'il exige, le gros bétail se maintient constamment au même niveau numérique au cours des deux derniers siècles, alors que le petit bétail poursuit sa décadence : de constitution robuste et ne nécessitant pas beaucoup de soins, pendant l'été, les chèvres et les moutons accompagnaient les vaches à l'alpage où les pacages médiocres et rocailleux leur étaient

---

<sup>20</sup> Voir Archivio di Stato di Torino, Ila Archiviazione, Capo 10, n°10  
Archivio di Stato di Torino, Aoste Cité et Duché, paquet 3 d'addition, n°18  
Archivio di Stato di Torino, Aoste Cité et Duché, paquet 4 d'addition, n°17, feuille 18  
Archivio di Stato di Torino, Aoste Cité et Duché, paquet n°6 d'addition, n°15

réservés. Cependant, c'est sur les bovins que misèrent de plus en plus les éleveurs et les pouvoirs publics, avec des mesures et des prises de positions qui aboutirent à d'intéressantes réalisations.<sup>21</sup>

L'exemple d'Ollomont va tout à fait dans cette direction : au début des années soixante, il n'y avait pas encore de grandes étables. Une famille seulement possédait 18 voire 20 vaches. Une autre en possédait 13, tandis que tous les autres ménages n'élevaient que trois ou quatre têtes.

Plus précisément, dans le cadre de l'élevage bovin, c'est la vache qui occupe la place centrale (60%) suivie des veaux (20%) et des genisses (17%), les bœufs et les taureaux ne comptant que pour 3 % : il s'agit d'un élevage essentiellement laitier, marginalement finalisé à la reproduction et à l'abattage systématique, en définitive, un élevage « assez coûteux à entretenir, dans un pays où les prés de fauche sont encore plus rares que les terres arables » (B. Janin, 1991 : 144).

Quant aux races bovines élevées sur le territoire, le Valais romand se caractérise par une situation plus nette, avec une seule race autochtone, la race d'Hérens, opposée aux races importées dans le cadre d'élevages de type industriel, la Vallée d'Aoste se partage entre deux races autochtones, la noire-châtain élevée essentiellement dans la portion de la vallée centrale allant d'Aoste à Nus et dans le Valpelline et la pie-rouge occupant le reste de la vallée centrale et toutes les autres vallées latérales.

Un informateur d'Ollomont, qui vante soixante-dix estivages dans les alpages de la combe d'Ollomont, raconte : « *J'avais aussi des troupeaux de Doues. Et surtout des troupeaux de Saint-Christophe. Et presque toutes étaient de race pie-noir. A Ollomont, il n'y avait que des noires. C'est le facteur le premier qui a acheté trois rouges. A Doues également il n'y avait presque pas de rouges, deux troupeaux, c'est tout. Moi, j'ai remarqué qu'avec les rouges, c'était plus facile de payer mes dettes ... A Doues, il y avait un troupeau de blanches et noires.*

*A l'époque, je pense que la noire était plus productive que maintenant. Après, avec cette histoire des batailles de reines. Alors il fallait tarir les vaches et on les gardait toutes pourvu qu'elles luttent. Je n'avais que des noires, mais elles étaient plus bonnes. »*

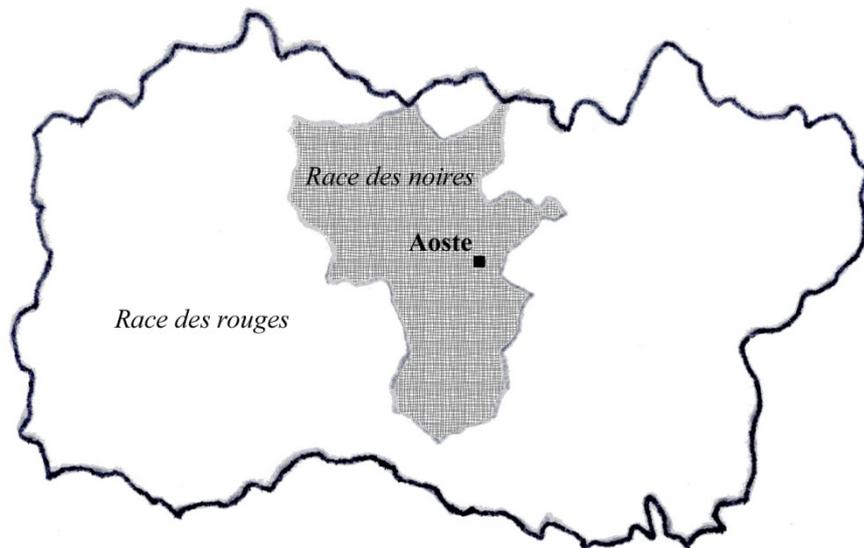
Quelques chiffres nous permettront de mieux apprécier la répartition des têtes de bétail : sur 47.620 bovins recensés en 1995 la pie rouge est la plus nombreuse avec 27.667 unités (58,1% de l'ensemble du cheptel), suivent la châtain avec 13.905 unités (29,2%), et la pie noire avec 4.048 unités (8,5%)(L. Bordet, 2000 : 31). La race des lutteuses, qui réunit les deux tonalités de manteau, à savoir le noir et le châtain, est donc minoritaire dans le panorama valdôtain, mais non moins prisee, comme nous le verrons par la suite.

Quant au cheptel de la race d'Hérens, il s'élève à environ 13 000 têtes de bétail dont 20% élevées dans le Haut-Valais. La Fédération d'élevage de la race d'Hérens regroupe 67 syndicats auxquels sont affiliés 1100 éleveurs qui possédaient en 2004 8578 animaux inscrits au Herd-Book. Les vaches déclarées au contrôle laitier sont au nombre de 3890.

---

<sup>21</sup> En 1734, on recensait 41.842 têtes de bétail. En 1990, 40.131. Le rapport de 1 bovin pour trois habitants est le plus haut d'Italie. (C. Cerise, 1997 : 45)

Les transformations survenues dans l'élevage traditionnel sont sensibles dans l'interprétation des chiffres que nous venons d'énoncer : la chute de l'élevage du petit bétail indique clairement la centralité acquise par la vache au cours de ces deux derniers siècles. Loin d'être stabilisé, le rapport entre les différents animaux d'élevage a encore subi des mutations intéressantes avec le changement dans l'organisation du travail, notamment avec le déclin de la dernière génération encore fortement empreinte des valeurs de la société rurale, née entre les années vingt et les années trente : au Val d'Aoste, entre 1990 et 2000, l'élevage du lapin a subi une diminution de 53,9% (ISTAT, 2003). Il s'agit d'un exemple éclairant concernant un type d'élevage domestique (le surplus pouvait être vendu, mais le revenu n'était pas décisif pour le ménage), assuré surtout par les femmes, dans le cadre d'une famille encore entièrement consacrée à l'activité agro-pastorale.



## II. Aperçu schématique de la distribution des vaches

La vache noire était élevée principalement dans les communes de la plaine d'Aoste et dans le Valpelline. De nos jours, même dans la zone des noires, les éleveurs gardent beaucoup de rouges, ayant attribué aux premières la vocation pour la lutte et aux deuxièmes la vocation laitière. Dans la zone traditionnelle d'élevage de la race rouge, on voit de plus en plus souvent apparaître des noires, la passion des combats étant en plein essor.

Avec la spécialisation de l'activité agro-pastorale et avec la mécanisation de plus en plus poussée qui rend possible la gestion de l'ensemble des tâches à une rose restreinte de personnes, on assiste donc à une ultérieure radicalisation dans l'élevage de la vache qui s'accompagne d'une rationalisation des efforts en vue d'obtenir le maximum de bénéfices.

Une preuve ultérieure de la centralité de la vache dans la vie sociale et économique de la Vallée d'Aoste nous est donné par la longue histoire de la fontine, ce fromage à pâte semi-molle, fabriqué en grosses meules, nécessitant d'importantes quantités de lait de

vache frais, qui constitue une production étroitement liée à l'élevage bovin. Des exemples analogues existent pour le Valais, notamment pour le fromage de Bagnes (le fromage à raclette), à pâte semi-molle, fabriqué en meules correspondant à peu près à la moitié d'une fontine, travaillé deux fois par jour à partir de lait de vache frais.

D'anciens documents mentionnent déjà la fontine décrétant par là l'importance de la vache dans le panorama valdôtain : un parchemin écrit en latin, datant de 1357, trouvé dans les archives paroissiales de Valgrisenche contenait les engagements de "Guillaume Gerba, Sulpice Planta et Jacquemin Planta, tous de Valgrisanche" qui devaient "à noble Pierre de Chezallet et à feu François, son frère, deux seras chaque année". L'existence du seras implique une technique fromagère aboutissant à une production semblable à celle de la fontine.

Un autre parchemin, datant celui-ci de 1396, mentionne un échange dans lequel entrent en jeu "houit livres de vacherins", où la dénomination de vacherin peut être considérée comme synonyme de gruyère et de fontine<sup>22</sup>.

De nos jours, la production laitière demeure fondamentale, oscillant entre 500 000 et 550 000 quintaux par an : environ 70% sont transformés en fromage, essentiellement en fontine, dont une petite moitié est produite dans les alpages.

### **L'exploitation saisonnière des pâturages**

Les sociétés établies dans ces régions, organisées dans une forme d'exploitation de la montagne de type agro-pastoral, conservent un attachement très fort à la terre, comme tous les paysans d'Europe.

Depuis la fin du Moyen âge, les « laboureurs » devinrent assez rapidement de libres paysans, en acquérant le droit de transmettre la terre cultivée à leurs enfants. Le Val d'Aoste et le Valais, y compris le Haut-Valais germanophone, appartiennent à l'aire d'habitat latin, avec des villages d'ancienne constitution remontant au XIIIe siècle et un système de dévolution de la propriété établi sur base égalitaire.

L'habitat humain se caractérise par des agglomérations d'édifices très serrés dans le but d'économiser le sol destiné aux cultures, qui relevait de la propriété individuelle. Alors que sur les versants escarpés et situés à l'ubac s'étendaient les pâturages, relevant de la propriété collective, sur laquelle nous reviendrons plus loin. Ces communautés vivaient

---

<sup>22</sup> En effet, jusqu'à une époque assez récente, des productions semblables se caractérisaient par une rose de dénominations interchangeable, car les productions n'avaient pas encore rejoint un très haut degré de standardisation et de spécialisation, de même qu'il n'y avait pas encore eu une quelconque prise de conscience identitaire de la part des populations qui par la suite partageraient leur territoire entre zone à gruyère, zone à fontine et zone à vacherin.

Il faut attendre le XVIIIe siècle pour constater une utilisation du nom fontine approprié et étroitement réservé à une production uniformisée.

Vers 1731, la dénomination fontine était déjà courante et indiquait un fromage précis et renommé. Nous lisons dans le *Repertoire des Differentes matières traités par le Conseil des Commis du Duché d'Aoste depuis 1658 à 1745* que

"...Le Conseil fait conduire au dit lieu par un convoi de voitures expresses du vin rouge et muscat des vaux de Cogne un bouc et des fontines et du gibier pour être présenté au Roy au nom de ses fidèles sujets du Duché d'Aoste..."

La même remarque vaut également pour les compte-rendus présents à l'Ospice de Charité d'Aoste, qui mentionnent le nom *fontine* et les prix de cette dernière, du gruyère, fromage maigre, beurre, etc.

dans un esprit de collaboration assez poussé, à cause des maigres ressources et des menaces toujours présentes dues à un environnement difficile, avec un contrôle social très fort sur les agissements des différents membres. D'autre part, il est opportun de ne pas trop exagérer l'importance de l'esprit collectif : « L'augmentation des zones d'habitat en fermes dispersées, la fréquence de l'exploitation individuelle sur les alpages communaux ou corporatifs, les échecs répétés de laiteries coopératives de village et d'autres entreprises collectives, tout cela donne à penser que les montagnards n'entreprennent d'action commune que sous l'empire de la nécessité, étant toutefois entendu qu'elle s'impose plus souvent à eux qu'aux habitants des plaines » (P. Guichonnet, 1980 : 75, II). Le seul niveau de développement poursuivi avec acharnement était celui de l'exploitation familiale et c'est à celle-ci que profitait l'entraide.

Le village constitue le point de départ de tous les déplacements annuels visant l'exploitation de la montagne.

Entre octobre et avril, selon l'altitude et la disponibilité des pâturages, les bovins sont élevés dans un système de stabulation permanente dans des étables plus ou moins grandes selon l'importance de l'exploitation. Les autres mois de l'année, les bovins suivent les rythmes de l'exploitation saisonnière des herbages en altitude, qui se caractérise par la mise en place de trois étages successifs, selon les modalités habituellement définies de la grande montagne<sup>23</sup>. Ces trois étages sont les suivants :

- a) les villages permanents au voisinage des prés de fauche et des cultures
- b) l'étage forestier (mayens ou montagnettes)
- c) l'étage alpin (alpages)

Pratique généralisée, les alpages constituent l'élément prépondérant, presque le seul, pour l'entretien des troupeaux pendant l'été. De plus en plus rares sont ceux qui gardent une ou deux vaches à l'étable tout l'été pour l'alimentation de la famille ou pour une question affective.

Un alpage est une structure d'habitude assez grande qui peut accueillir jusqu'à 120 têtes de bétail, voire plus, gérée par un entrepreneur qui en plus de son propre bétail prend en location le bétail d'autres éleveurs.

Le terme de montagne est le plus utilisé localement pour définir l'alpage. Nous signalons ici une définition de montagne qui nous paraît assez pertinente (P. Pétrequin, 1995 : 79) : "pâturage de transhumance, alpage. Chaque montagne a son nom propre. Elle est elle-même divisée en quartiers selon l'altitude, l'exposition ou le relief et les barrières naturelles. Chacun de ces quartiers porte un nom ou fait l'objet d'une exploitation spécifique".

---

<sup>23</sup> Nous avons trouvé une description très pertinente dans l'ouvrage de Charles Parain (1979 : 373) : « les troupeaux passent de longs mois d'hiver dans des exploitations agricoles, en stabulation prolongée, pour aller séjourner pendant les mois d'été sur des pâturages d'altitude, situés ordinairement à une journée de marche au plus.(...) la production du fumier par le bétail pendant la stabulation constitue la base indispensable de cultures, soit réduites aux dimensions de l'autosubsistance, soit élargies en vue de la vente sur le marché ».

L'étage alpin se subdivise à son tour en plusieurs niveaux, car souvent les vaches font plusieurs étapes dans la montagne, notamment après la station principale, qui à son tour se partage entre un dessous et un dessus, il existe la station la plus haute, dite *tša*<sup>24</sup>, quant au terme *tsaléque*, il définit "le pâturage situé sur les habitations d'une section d'alpage"<sup>25</sup>

Comprendre l'importance des alpages du point de vue de la superficie par rapport au territoire qui les englobe, leur fonction liée à l'emplacement et leurs modalités de gestion, tout cela nous permettra de nous familiariser avec ces éleveurs de vaches dont l'existence se combine d'une manière très subtile à la pratique de l'estivage, même quand ils s'adonnent à une activité ludique telle que les combats de reines.

Cette organisation de la vie humaine et cette modalité d'exploitation de la montagne par étagements successifs constituent « la grande loi anthropogéographique des Alpes », pour reprendre la définition de Philippe Arbos (1914 : 443). Tout est lié dans un système d'interdépendance et de complémentarité : les alpages, tous situés en principe au-dessus des 1800 mètres, c'est-à-dire au-dessus de la limite supérieure de l'étage de la forêt, la zone forestière qui occupe transversalement la presque totalité de la région, de largeur variable suivant la nature du relief ou l'état d'avancement de la déforestation, les portions de territoire situées aux étages inférieurs et comprises entre la zone des alpages et les villages permanents.

« Dans ces conditions, l'utilisation au mieux des possibilités naturelles conduit à combiner avec la stabulation hivernale dans les villages permanents situés, pour la commodité, fréquemment à l'intérieur ou à la limite supérieure de la zone des cultures, au-dessous de la forêt, et avec l'estivage sur les pâturages d'altitude, au-dessus de la forêt, un séjour au printemps et à l'automne du bétail et de ses gardiens, avant et après la montée sur l'alpage, dans les clairières aménagées au sein de la forêt, clairières utilisées au moins partiellement sous forme de prairies de fauche, la forêt elle-même pouvant en outre servir de pacage au bétail » (Ch. Parain, 1979 : 380)

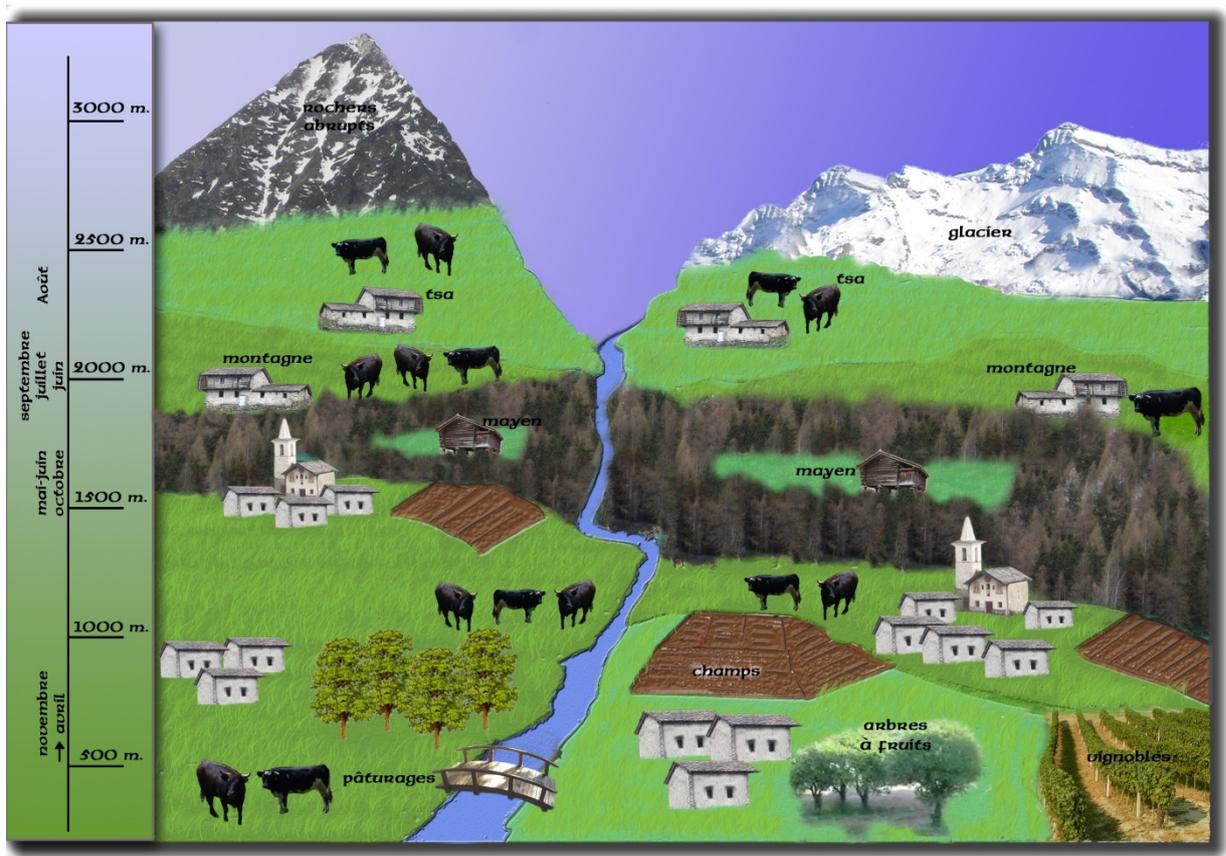
Dans l'exploitation périodique et cyclique du territoire et de ses différents étages entrent en jeu les stratégies humaines visant à obtenir le maximum de chaque moment de l'année et de chaque zone destinée au passage animal. Chèvres et moutons, se contentant des sols beaucoup plus pauvres, se voient destiner les pâturages les plus arides. En outre, l'altitude joue aussi son rôle et la robustesse de ces espèces, ainsi que leur très haut degré de rusticité, font en sorte qu'on assiste souvent à l'étagement bovins – ovins.

---

<sup>24</sup> Le mot *tša* du radical semblerait dériver du pré-latin *calm*, latinisé en *calmis* (FEW, II, 1, p. 100, s.v. *calma*, lande, terre inculte) d'après S. Favre (1997). En outre : "Il y avait dans la partie supérieure de l'alpe une grande étendue de pâturages communs qu'on ne fauchait pas et où les particuliers de l'alpe mettaient ensemble leurs vaches : c'était la *chaz*. Aujourd'hui le mot *chaz* signifie simplement le pâturage le plus élevé de l'alpe avec maisons annexes, le tramail supérieur" (J.-M. Henry, 1925 : 32-33).

<sup>25</sup> Nous avons trouvé cette définition dans le *Dictionnaire de Patois Valdôtain*, Chenal-Vauterin, XII – 187-188.

D'autre part, un autre partage s'opère à l'intérieur des différents étages : les zones les plus productives en herbe sont réservées aux animaux producteurs de lait, ovins ou bovins, les vaches notamment ayant droit aux meilleurs pâturages par rapport aux autres catégories (veaux, génissons, génisses).



### III. Aperçu schématique de l'exploitation verticale de la montagne.

“Les riches paysans des Alpes possèdent des prairies et même des habitats à différentes hauteurs; ils vivent en hiver au fond de la vallée; mais ils la quittent au printemps et montent graduellement, ils redescendent ensuite aux approches de l'automne par les mêmes gradations” H.B. De Saussure, Voyages dans les Alpes, 4 vol., in 8°, Neuchâtel, 1780, Genève, 1786, III vol., p.221

Fait également partie de ces stratégies l'organisation du travail qui s'est élaborée dans le cadre de ce système agro-pastoral. Si l'étage moyen, à savoir la zone des *mayens* et des *montagnettes*, est organisé sur base familiale, à cause du relatif isolement des clairières, avec fabrication de petits fromages, au niveau des alpages tout le travail acquiert un autre degré de spécialisation.

Les avantages de l'exploitation collective des alpages sont en effet essentiellement au nombre de deux : d'un côté une optimisation de la productivité de la main-d'œuvre, et de l'autre la possibilité d'une division plus rationnelle du travail, permettant la spécialisation des tâches, ce qui a pour conséquences l'amélioration de l'utilisation du pâturage et de la qualité des produits, notamment la production des fromages, de laquelle dépend une bonne partie du rendement de l'exploitation.

Le fait de conduire un alpage a toujours exercé, surtout autrefois, un charme sur les agriculteurs qui ont une vocation pour ce genre d'activité. Diriger un alpage, même loué, est une source d'orgueil, « *Parce que cela signifiait qu'on avait du courage* », comme on nous l'a expliqué.

D'autre part, cette responsabilité apporte à celui qui sait l'assumer la confiance et l'estime de toute la communauté et lui procure parfois d'autres charges au niveau local.

Il y a aussi des motivations d'ordre sentimental qui font de l'estivage une expérience unique : tous ceux qui ont vécu dans les alpages en parlent abondamment et, s'ils ne peuvent plus monter là-haut à cause de l'âge ou à cause de quelques empêchements familiaux, avec une grande nostalgie.

« *Quand on se lève le matin, que le ciel commence à blanchir, on se dit qu'on a bien de la chance de vivre là-haut, même si le travail est dur. L'air est fort, il sent les fleurs et l'herbe. Puis ils disent qu'on est seul, mais il y a les marmottes pour nous faire compagnie, et pas un jour que tu ne vois ou des chamois ou une autre bestiole. C'est le paradis...* ».

Un autre informateur, qui dit avoir la montagne dans le sang, après avoir passé presque tous ses étés à l'alpage, avoue qu'il faudra bientôt mettre un terme à ces estivages, maintenant qu'il vient de passer le cap des soixante-quinze ans : « *Cette fois, il me faudra bien quitter. Pas quitter l'alpage, mais arrêter de monter là-haut l'été : je ne peux plus souffler. Les derniers pâturages en haut, c'est trop haut : 2500 mètres. L'année dernière, j'ai encore été en champ, les derniers pâturages sont vers les 2700, 2800 mètres, jusqu'au col. Tout gentiment, tout gentiment, je suis bien arrivé en haut, tout seul. Puis ma femme est arrivée aussi, voir si j'étais encore vivant* ».

A côté de tous ces avantages, la vie à l'alpage, à cause des conditions très dures d'autrefois, conserve une connotation en partie négative, malgré que les conditions de travail se soient améliorées de nos jours.

Des témoignages du début du XXe siècle nous révèlent combien ce genre de vie était perçue comme difficile : « Les employeurs se plaignaient, en 1914, que les employés ne

voulussent plus que du lait non écrémé; une salade, quelques cerises sont un régal peu fréquent” (Ph Arbos, 1914 : 448). Dans le même ouvrage, nous trouvons la mention de ce qu’était la rétribution d’un fruitier pour les trois mois d’inalpage, à Saint-Bon (vallée de Bozel), en 1913 : 400 F. de salaire, un fromage de chèvre pesant 5 à 6 kg; trois litres d’eau-de-vie; une livre de tabac; une paire de galoches; un tablier; une peau de mouton (Ph. Arbos, 1914 : 442).

Parfois, les bergers étaient obligés de passer la nuit dehors avec le troupeau. Encore au milieu du XIXe siècle, des ours pouvaient faire leur apparition : les bergers réveillés par les manifestations de frayeur des vaches, sortaient de leur "bouète" ou boîte transportable, “tiraient des coups de fusil, battaient du tambour, sonnaient de la trompette, excitaient les chiens” (Ph. Arbos, 1914 : 447)

D’autres témoignages, remontant toujours au début du siècle passé, nous rappellent la présence de bêtes féroces : “Il y a des chamois sur les hauteurs, des bouquetins vers les glaciers, peu d’ours, mais beaucoup de loups et même des cerviers qui font beaucoup de mal aux troupeaux” (Vignet des Etoles, 1907: 170). En outre, dans un autre ouvrage, nous pouvons lire une description plus riche en détails : “Les ours et les loups ont infesté pendant longtemps nos forêts. Ils avaient leurs repaires assurés dans les grands bois noirs. Ils rôdaient autrefois nombreux (...) sans manquer d’en sortir pour troubler la paix des villageois” (Châtel, 1991 : 26).



**IV. Un exemple d'une zone riche en alpages.**

## Propriétés collectives et individuelles

Il nous reste à examiner les modalités d'utilisation des alpages par les différentes communautés et par les différentes classes agro-pastorales, mais cela nous amène à prendre en considération la question des formes de la propriété, car il existe des alpages communaux, des alpages appartenant à des particuliers et des alpages rentrant dans le cadre des propriétés indivises.

En réalité, la montagne a commencé très tôt à éveiller des envies auprès des pasteurs-éleveurs alpins. Au Moyen Age, tous les terrains étaient la propriété des seigneurs locaux ou du Duc de Savoie qui les donnait en fief en échange de cens fixés dans les reconnaissances. Les zones étaient laissées ou inféodées, après paiement de cens en nature ou en argent, à des particuliers ou à des groupes de personnes qui appartenaient à un hameau. Dans ce cas-là, se formaient des consortages : l'histoire nous a laissé de nombreux témoignages de luttes interminables pour la conservation des droits sur les alpages qui constituaient une vraie richesse pour les communautés.

A titre d'exemple, nous mentionnons le cas de l'alpage de Chermontane, dont s'emparèrent les Valaisans en 1551, dont le récit nous a été transmis par l'abbé Henry : « L'alpe de Chermontane était un fief de la Maison de Savoie. Celle-ci, depuis 1398, l'avait albergée aux gens d'Ollomont. Mais les Valaisans, qui, en 1475, s'étaient déjà rendus indépendants de la Maison de Savoie, voulurent en 1539 s'emparer de cette alpe, qui, il faut bien le reconnaître, appartenait géographiquement à leur territoire » (abbé J.-M. Henry, 1967 : 225). D'après la tradition, c'est le propos d'une femme qui mit fin aux discussions : « Si les Valdôtains veulent être propriétaires de l'alpage, qu'ils prennent aussi l'eau ! » ce qui était impossible, car les eaux coulaient dans la Dranse (affluent du Rhône) sur le versant suisse » (F. Mathiou, 1991 : 289) : un vrai contre-sens, l'eau du torrent coulant dans l'autre sens.

« Afin de survivre dans cette montagne, il faut pouvoir exploiter aussi bien la partie qu'on appelle la plaine, que celle qu'on appelle dans notre patois la montagne proprement dite, la montagne verte, la montagne des vaches. Il faut que le bétail monte à l'alpage pendant l'été pour que l'on puisse engranger le foin dont il se nourrira pendant l'hiver. C'est de ce rapport étroit entre la montagne et la plaine que dérive un paysage économique et juridique original. » (M. Andriane, 1996 : 43).

En effet, les historiens du droit et des institutions affirment désormais à l'unanimité que, bien avant la constitution des communes (municipalités), les populations locales organisées au sein du village commencèrent à gérer les bois et les pâturages d'une manière collective. Chaque village nommait son syndic et ses procureurs, parmi les détenteurs d'un « feu » (foyer), conformément à ce qui était énoncé dans le Coutumier : « Confrairies et communautés constitueront procureurs pour l'administration des affaires publiques » ( art.LXXVII, livre VI, tit.VI).

Par la suite, au fur et à mesure que les villageois s'affranchissaient des seigneurs, une partie importante des alpages fut gérée de la même façon par les hameaux en consortherie.

D'après les données relatives à l'année 2003, recueillies auprès de l'Assessorat valdôtain de l'Agriculture, des Ressources Naturelles et de la Protection civile, les titres de propriétés des alpages se répartissent de la façon suivante :

#### Forme de propriété

Propriété individuelle en location	23.932
Propriété communale en location	1.305
Propriété de consortages et consorterries en location	418
Propriété de l'Administration régionale en location	237
Propriété du clergé en location	176
Propriété individuelle gérée directement par le propriétaire	3.008

D'après ces chiffres, la propriété individuelle prime de manière écrasante, mais il ne nous semble pas inutile d'approfondir la question de l'indivision, qui caractérise de manière remarquable la relation au territoire dans cette région, ainsi que l'organisation des travaux agricoles, car cette photographie de la distribution de la propriété est fort éloignée de la situation d'il y a moins d'un siècle et qui a caractérisé l'histoire sociale et économique de la Vallée d'Aoste au moins depuis le Moyen âge.

En effet, il existe encore une partie des alpages qui sont de nos jours constitués en consorterries, la consorterie étant une forme très ancienne et très particulière de propriété, inaliénable et indivise. Pour ce qui est du Valais, la presque totalité des alpages sont encore indivis.

A Evolène, par exemple, la copropriété d'alpage est constituée de biens fonds qui se nomment cuillerées : il faut cinq cuillerées pour alper une vache à l'alpage de Bréonnaz ou du Tsaté.

D'après les études approfondies menées par Me Mario Andrione (1957), on ne peut pas faire rentrer la consorterie dans la catégorie de la société civile, car on ne peut pas dissoudre une consorterie (conformément à l'article 2272 du code civil), il s'agit donc d'une forme toute particulière de communauté de propriété.

D'après de nombreuses études, cette forme de propriété (sujet de droit privé) est probablement d'origine germanique. Déjà la *lex Burgundiorum* en vigueur en Vallée d'Aoste depuis le Ve siècle en porte mention, prévoyant « spécifiquement que les *silvae et pasqua comunes*, c'est-à-dire les forêts, les bois et les pâturages – on parle de montagne – étaient de propriété commune. Cette propriété commune s'était organisée autour des *villae*. » (M. Andrione, 1996 : 44)

La plupart de ces consorceries se régissent, semblerait-il, sans aucun règlement (car s'il y a des règlements ceux-ci sont conservés jalousement loin des regards étrangers), basées sur de simples accords intervenus entre les consortistes, selon le droit coutumier<sup>26</sup>.

Il n'existe en effet pas en Vallée d'Aoste un seul type de consorterie, mais autant de droits coutumiers qu'il y a des alpages et des consorceries, chaque petite vallée latérale ayant appliqué le droit coutumier selon les nécessités des habitants, selon les impératifs dictés par le territoire en question.

Les riches durent lutter énormément pour le maintien de leurs anciens privilèges, de façon que l'on peut remarquer une alternance de deux conceptions.

« D'un côté, la conception que la jouissance effective des biens communaux n'est pas due à tous, mais que ceux-ci ne sont en réalité, suivant une expression qui revient çà et là, qu'une annexe des propriétés privées dont ils étaient le complément indispensable, que par conséquent le droit d'envoyer des bêtes sur ces pâturages devait être proportionné à l'étendue des propriétés privées, conception qui tout naturellement privilégiait les possédants<sup>27</sup>.

De l'autre côté, la conception qu'il était nécessaire, certes, mais suffisant, d'être membre d'une communauté pour avoir même droit aux avantages qu'offrait l'utilisation de la propriété communale, conception essentiellement égalitaire » (Ch. Parain, 1979 : 388).

Un informateur de La Thuile nous rappelle que la finalité principale des pâturages communs, ceux à côté des villages comme ceux situés en altitude, était celle d'assurer un soutien aux familles les plus démunies.

*« Et ll'ére eun reillemen précì yaou baillave le droé pe l'eurba, ma lo tracas l'ére étô ci de èidjé lo pouro, lo pi fèiblo et ll'ére de partché reservà a leur. Belle dedeun lo reillemen ll'éron pi avantadjà le petchou que le grou » (Il y avait un règlement précis qui établissait les droits à l'herbe, mais il y avait aussi le souci d'aider le pauvre, le faible : il y avait des pâturages réservés à eux. Le règlement aidait davantage les petits éleveurs que les grands)*

Des parcelles collectives étaient gérées par un règlement très strict à La Thuile, en proximité des villages, c'étaient les « communs printaniers », les pâturages utilisés avant la Saint-Jean, à savoir avant l'inalpage.

*« Le quemon de l'éforyì ll'éron reservà renque a cice di post et avouì le bitche de lor. Le bitche contavon de La Tchouillie ceulle que éron eunvernaye à La Tchouillie, dèi Sen Marteun canque lo 24, 25 d'avri. » (Les communs du printemps étaient réservés aux autochtones et à leurs bestiaux. Une vache était de La Thuile si elle avait passé l'hiver à La Thuile, depuis la Saint Martin jusqu'au 24-25 avril)*

Au contraire, en altitude, si la partie basse des alpages, les *tsalec*, appartiennent aux propriétaires privés, la partie haute, à savoir le grand domaine des *tsa*, fait partie du patrimoine communal en raison d'une sentence de 1862.

---

<sup>26</sup> Coutumier du Duché d'Aoste, Livre III, Titre XVI, art.I

<sup>27</sup> «Le territoire en dessus constitue la dot du territoire en dessous, c'est-à-dire qu'il y a un lien organique indissoluble entre la plaine et la montagne». (M. Andrione, 1996 : 47).

« Inque la groussa partia di quemon son cice « pascoli ad uso civico » que son de la quemeun-a et nen dzouson totte le montagne eun proporchon a la quantité di vatse et à la portaye de la montagne » (Chez nous, la grande partie des communs, définis « pascoli ad uso civico », appartiennent à la commune et servent toutes les montagnes proportionnellement à la quantité des vaches et à l'étendue de la montagne).

Pour ces populations de montagne, la propriété communale donnait seule à l'exploitation du bétail un caractère pleinement rémunérateur, ce qui explique l'acharnement déployé dans la défense de ces propriétés collectives contre toutes tentatives d'appropriation individuelle.

Les gens d'Abondance (Chablais) s'exprimaient ainsi en 1782, à propos des communaux, qui étaient "d'une nécessité absolue et indispensable pour leur soutien et aliment"<sup>28</sup>.

A partir du XVIIIe siècle, la guerre livrée à la propriété collective est très acharnée : « la communauté rurale, longtemps république paysanne où les co-propriétaires liés par serment gèrent ensemble leurs biens, devient une unité "politique" organisée maintenant pour servir d'autres intérêts que ceux immédiats de ses membres. Pour achever de dissoudre son autonomie, l'autorité s'attaque, en vain il est vrai, à son fondement économique, la propriété collective » (P.Rambaud et M. Vincienne, 1964 : 33).

Evidemment, dans les communes rurales, là où la paysannerie était encore nombreuse et forte et où les intérêts économiques prévoyaient le respect des consorceries, la propriété collective a été maintenue et les grandes consorceries ont ainsi été sauvées. Plusieurs autres propriétés collectives ont été, au contraire, divisées par les propriétaires, ou elles sont rapidement tombées en friche, ou bien encore elles ont été cédées au domaine communal » (M. Andriane, 1996 : 46), ce qui explique en partie les chiffres affichés en début de paragraphe.

Des systèmes juridiques différents se sont succédé dans le temps en faussant complètement les valeurs pré-existantes : pour l'ancienne société agro-pastorale la terre est placée au sommet de la hiérarchie des valeurs. « *Lo bien* » en francoprovençal, c'est la propriété de la terre (au singulier, sans distinction entre le bien et les biens), ce qui permet d'exister individuellement, mais surtout socialement.

Il y a deux manières de posséder la terre : la propriété du sol et la jouissance des herbages. Dans le cas des propriétés collectives, il s'agit uniquement de la jouissance des herbages.

Cette particularité juridique qui marque encore de nos jours le territoire alpin et l'organisation du travail nous paraît un élément constitutif de cette civilisation, dans sa relation à la propriété aussi bien que dans sa relation aux autres membres de la communauté.

Il s'agit en effet de communautés agro-pastorales qui ont préservé un lien très fort avec la terre, où le droit du sang prévaut sur le droit du sol : de nos jours, les autochtones ont

---

<sup>28</sup>M. Bruchet., *Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790, Haute Savoie, Archives Civiles, E 974, Annecy, 1904, in-4°*

de plus en plus de mal à faire valoir leur priorité, car les enjeux de l'agriculture sont bafoués par tout le monde, alors que d'autres logiques régissent maintenant les rapports sociaux et les rapports de pouvoir. En ce qui concerne le Valais, qui n'a pas connu de grands flux migratoires, comme le Val d'Aoste, et qui a été aussi moins influencé par le code napoléonien, a conservé le droit de bourgeoisie, qui privilégie le lien ancestral à la terre.

### La transmission de la propriété

Parallèlement à l'héritage des droits sur les pâturages de montagne, le système de dévolution traditionnelle prenait en compte aussi les propriétés individuelles, notamment les prés, les champs, les bâtiments et le bétail.

Sur la base des articles du Coutumier et des témoignages nous relatant les différentes pratiques successorales, nous pouvons conclure que la société traditionnelle privilégie le système à parentèle avec un principe de parenté agnatique puissant. Le mariage virilocal endogamique (à savoir entre ressortissants de la même communauté) est la norme et l'aïeul vivant est le maître tout-puissant de la maisonnée.

Le but étant la conservation des biens à l'intérieur de la lignée (celui qui porte le nom), il fallait limiter toute dispersion de la propriété à travers les femmes : la douairière, par exemple, une figure capitale dans la société traditionnelle, ne devait pas se remarier si elle voulait conserver son statut.

Le partage égalitaire entre les frères est à la base de ce système d'inspiration lignagère. Toutefois, plusieurs dispositifs sont recherchés afin de limiter le morcellement excessif de la propriété : à cet effet, le chef de famille dotait certains enfants de façon à ce qu'ils n'aient plus rien à attendre de l'héritage. Egalement, en maintenant l'indivision entre frères, on évitait le morcellement de la propriété, tout en conservant à demeure une importante force de travail.

Les filles, quant à elles, recevaient la légitime, à savoir une fraction du patrimoine parental, et de ce fait elles contribuaient, dans une mesure plus ou moins importante, à la richesse du nouveau ménage.

Le code napoléonien a imposé l'adoption contrainte d'une règle d'héritage égalitaire, toutefois la règle de succession a permis de conserver certaines traditions familiales : par exemple, si au Val d'Aoste un morcellement très sévère de la propriété s'est instauré, contribuant de manière décisive à l'appauvrissement de la population, avec la constitution de parcelles trop petites pour une exploitation familiale, en Valais, les chefs de famille ont pratiqué des choix différents sur le destin des enfants, en désignant l'aîné ou le cadet, en tant que successeur de la ferme, les autres enfants recevant l'équivalent en argent.

Nous avons également constaté qu'avec l'établissement de différentes catégories de biens ne suivant pas les mêmes lignes successorales, certaines familles ont pu préserver l'intégrité d'un certain héritage au fil des générations, en distinguant entre les biens constituant le patrimoine lignager (donc à forte valeur symbolique) et le reste. C'est le cas de certaines familles d'éleveurs qui, par tradition familiale, ont désigné jusqu'à nos jours des successeurs de sexe masculin dans la dévolution du troupeau de vaches, ce

qui permet d'établir des généalogies parallèles entre certaines lignées de vaches (de mère en fille) et certaines lignées humaines, où la passation de la position sociale, dans ce cas il s'agit du rôle d'éleveur, se fait de père en fils.

## **Problématiques liées à l'agriculture**

Les problèmes dont souffre cette agriculture de montagne sont multiples et se situent à différents niveaux, la productivité en est un, mais il y a lieu aussi de prendre en compte l'étagement social qui est à la base des activités agricoles, les pourcentages de population jeune, les pourcentages de femmes employées dans le secteur, la crise de la main d'œuvre, la répartition de la propriété, les difficultés du travail à l'alpage, sans oublier les conséquences complexes de l'exode montagnard et les autres implications sociales dont toutes ces problématiques finissent par être la source.

A un niveau plus théorique, on pourrait poser aussi la question de la place et du rôle de l'activité consciente des hommes, afin « d'analyser comment jouent les différents facteurs dans la constitution des structures qui règlent la conduite des hommes, étant bien entendu qu'avec les facteurs objectifs joue le facteur subjectif, que peut intervenir, non par une imprécise spontanéité humaine, mais une action consciente, délibérée pour infléchir et à l'occasion contre-balancer la pesée des données objectives, une action dont les points d'application restent limités. » (Ch. Parain, 1979 : 376).

Souvent les exploitations sont trop petites pour subvenir de manière adéquate aux exigences économiques des agriculteurs. De plus, les agriculteurs de nombreux territoires éparpillés et situés à une distance considérable les uns des autres, ce qui ne contribue qu'à augmenter les difficultés dans le travail et de conséquence les coûts de production.

Dans le Valais de 1874, 20.000 familles possèdent 832.444 parcelles de terre, à savoir 40 parcelles par famille<sup>29</sup>.

On tend souvent à attribuer cet état des choses aux modalités des partages de l'hérédité, qui prévoit les mêmes droits pour tous les héritiers. En réalité, la fragmentation de la propriété obéit à des principes de maximisation de la rente de la terre, dans un milieu particulièrement hostile : afin d'obtenir les meilleurs résultats, les hommes partagèrent le territoire selon ses potentialités et ses vocations productives, qui dépendaient de l'altitude, de l'ensoleillement, du type de terrain, chacun ayant droit à une portion de toutes ces unités. Ce système constituait certainement un frein à l'initiative individuelle, car il impliquait qu'une partie au moins du travail soit gérée au niveau communautaire et que la collectivité puisse contrôler les agissements des particuliers.

Avec l'introduction des nouvelles techniques et plus en général des principes agricoles modernes, les aléas de la production sont moins importants qu'autrefois, chaque

---

<sup>29</sup>Salamin M, 1978

exploitation se veut indépendante et tend à considérer la fragmentation du sol comme une source d'ennuis et de dysfonctionnements dans l'organisation du travail.

Le cadastre nous fournit des données précieuses sur le phénomène de la dispersion de la propriété. Dans la commune de La Thuile, les champs destinés à la culture des céréales dépassent rarement les 3000 mètres carrés, mais souvent ils sont autour des 330-350 mètres carrés.

Les revenus agricoles sont en effet très bas : « celui qui se consacre à la production du fromage classique valdôtain n'est pas rémunéré proportionnellement aux autres catégories de travailleurs. Rappelons-nous que notre calcul a été fait en partant des données d'une année où les prix étaient considérés satisfaisants par le producteur, et que l'on n'a pas tenu compte des années déficitaires. On peut donc conclure que les paysans valdôtains abandonnent fréquemment l'activité agricole parce que les revenus de cette activité ne sont pas au niveau des autres secteurs. » (F. Mathiou, 1991 : 192).

La tendance valaisane au double emploi, associant une autre activité à l'activité agricole traditionnelle, révèle le même genre de difficulté économique. Mais en réalité cela ouvre des perspectives nouvelles quant aux possibilités de maintenir une activité traversant une crise profonde, investie d'une forte valeur affective, entre autre importante pour le maintien des zones d'habitations à la montagne et des structures socio-économiques dans des régions périphériques et pour l'entretien du paysage : en 1980, le Valais ne compte plus que 5% de paysans à plein temps. Cependant 80 % de la population a des attaches avec la propriété foncière, la majorité des domaines étant exploitée de manière accessoire par des paysans amateurs pour lesquels cette activité représente une source de revenu complémentaire.

Le déclin des activités agricoles a pris des proportions alarmantes depuis 1951-1956 : au Val d'Aoste, « entre les recensements de 1951 et 1961, la population active agricole s'effondre ainsi de 36 % en haute montagne (...) Cette population apparaît considérablement vieillie (...) au sein des familles qui vivent uniquement de l'agriculture, les moins de 30 ans constituent à peine 16% de la main d'œuvre, tandis que les travailleurs ayant dépassé l'âge de la retraite (65 ans) comptent pour 26%.(...) » (B. Janin, 1991 : 268).

Globalement, en 2000, la population agricole active ne représente plus que 5,1%. Si l'on jette un coup d'œil aux surfaces agricoles utilisées, on se rend compte qu'entre 1990 et 2000 on est passé de 9.180 hectares à 6.595 hectares) (ISTAT)

Au début du XXe siècle, les Valaisans étaient un peuple de paysans, en 1975, 51,7% était employé dans le secteur tertiaire<sup>30</sup>.

Cette crise concerne particulièrement la haute montagne, où les revenus sont plus faibles et où l'essor progressif des activités touristiques offre une alternative beaucoup plus rémunératrice. En effet, si une bonne partie de la paysannerie se reconvertit dans le tourisme, cela permet aussi d'expliquer pourquoi l'exode montagnard sévit avec plus de virulence en moyenne montagne qu'au sommet des vallées. « Les motifs de

---

<sup>30</sup>Bétrisey G., 1981

comportements aussi différents ne font guère de doute. En moyenne montagne les problèmes de l'emploi se posent avec acuité. La solution simple et sûre est encore d'émigrer. La haute montagne trouve dans le tourisme un appoint économique. » (B. Janin, 1991 : 272), contrairement à ce qui s'était produit de 1862 à 1911, c'est-à-dire antérieurement à l'avènement du tourisme, où c'était justement la haute montagne qui présentait les plus hauts niveaux d'émigration.

De toute façon, l'exode montagnard représente partout un grave problème : il suffit de penser qu'entre 1912 et 1961 il sévit à raison d'un taux annuel moyen de 7,9%, avec un pic de 17,7% dans la période 1922-31.

La migration interne est également un phénomène important : dans la décennie 1961-70, au Val d'Aoste, comme au Valais, on assiste à une constante concentration de la population dans les villages de la vallée centrale, surtout dans les communes avec plus de 2000 habitants, alors que les communes avec moins de 200 habitants ont connu une diminution nette de la population (-10%). D'un point de vue altimétrique, on assiste à une concentration de la population dans les zones les plus basses : 80% des habitants sont concentrés sous les 1000 mètres, tandis qu'à la fin du XIX siècle 1/3 de la population vivait au-dessus des 1000 mètres.

Voici un aperçu schématique de la migration interne au Val d'Aoste :

1871	%	1971	%
53.099 habitants sous les 1000 mètres	65%	79.577	79%
28.209 habitants sur les 1000 mètres	35%	21.382	21% <sup>31</sup>

Nous pouvons conclure que la crise de l'économie pastorale ne peut en aucun moment se dissocier de celle de la vie rurale : entre 1961 et 1966 on constate une diminution de 20% dans les activités agricoles « En 1961, 8 107 exploitations pratiquaient l'élevage bovin : elles ne sont plus que 6 500 en 1966 » (B. Janin, 1991 : 264)

Le nombre des exploitations a continué à chuter : elles étaient 8107 en 1961 (B. Janin, 1991 : 264) 5.225 en 1974 (Compendio) et 2.676 en 2001, à savoir 21% des entreprises totales (ISTAT).

Le mouvement anagraphique des entreprises ne laisse pas beaucoup de place à l'optimisme non plus: en 2002 les entreprises ayant cessé leur activité étaient 174 contre 56 nouvelles inscrites (ISTAT).

<sup>31</sup>Voir Archivio di Stato di Torino, Ila Archiviazione, Capo 10, n°10

Archivio di Stato di Torino, Aoste Cité et Duché, paquet 3 d'addition, n°18

Archivio di Stato di Torino, Aoste Cité et Duché, paquet 4 d'addition, n°17, feuille 18

Archivio di Stato di Torino, Aoste Cité et Duché, paquet n°6 d'addition, n°15

Voir aussi P. Gajo, 1964, Aspetti e vicende della economia della Valle d'Aosta. Osservatorio Nazionale di economia montana e forestale, Firenze, Tip. B.Coppin e C.

« En aucun endroit la déroute agricole mérite mieux son nom. Le taux de population active agricole s'effondre de 88% à 68% entre 1951 et 1961. Un tiers de la paysannerie disparaît. A cette évaluation, l'élément féminin prend une part prépondérante. Le déchet atteint 25% pour les cultivateurs, 62% pour les cultivatrices. Nulle part la contribution de la femme au travail de la terre n'est aussi faible (19% de la main-d'œuvre) et ne diminue aussi vite (en 1951, elle était d'un tiers, comme partout ailleurs). » (B. Janin, 1991 : 316).

D'après les enquêtes de l'ISTAT (10e et 11e recensement général de la population) relatives à la population active des années 1961-71, on peut établir le schéma suivant:

Agriculteurs occupés en 1961	% pop. Active	Agriculteurs occupés en 1971	% pop. active
11.756	26,7%	5.683	13,6%

L'abandon de l'activité agricole par les femmes est en effet un autre signal assez fort de la crise que traverse le secteur, avec un déchirement de plus en plus évident de l'ensemble du tissu social.

« Il est donc inquiétant de constater que le contingent de main d'œuvre féminine s'amenuise beaucoup plus vite que celui des cultivateurs. La diminution atteint presque 54% en haute montagne pendant la décennie 1951-61. » (B. Janin, 1991 : 268). L'exode féminin vers le fond des vallées est important et les taux de nuptialité des jeunes hommes demeurant liés aux activités agricoles chutent verticalement.

Pour la même période, les données dont nous disposons, relatives à d'autres vallées alpines, sont du même ordre : en Maurienne, « les femmes partent plus nombreuses (65,8%) que les hommes (56,8%), les campagnes deviennent plus masculines que les villes » (P. Rambaud et D. Vincienne, 1964 : 48)

« Les filles de la campagne, plus sensibles aux commodités des ménages, préfèrent un mari ouvrier à un agriculteur, parce qu'elles voient la possibilité de faire une vie plus facile et moins dure. » (F. Mathiou, 1991 : 193)<sup>32</sup>

Les jeunes aussi s'éloignent progressivement de ces activités : en 1996, 5,5% seulement des exploitants agricoles était sous le seuil des 34 ans (C. Cerise, 1997 : 13).

Un exemple d'une commune de montagne jadis florissante nous vient d'Ollomont qui comptait encore 300 habitants au début des années 1950 et qui ne compte plus que 160 résidents (dont une centaine de résidents effectifs), à cause d'un flux émigratoire très important vers la France, vers la Suisse et vers l'Amérique .

---

<sup>32</sup>Nous retrouvons les mêmes considérations dans l'ouvrage de Paul Guichonnet (1980 : 301, II) : «Aussi la modicité d'un genre de vie frugal, accepté par habitude ou résignation par les personnes âgées, engendret-elle, chez les jeunes, surtout les jeunes filles, un sentiment de désaffection pour la montagne».

A l'époque, il y avait encore une quarantaine de familles qui élevaient des vaches, contre les dix d'aujourd'hui. Les contraintes de la production laitière d'autrefois rendaient nécessaire le fonctionnement de deux fromageries, alors que de nos jours une seule fromagerie est opérationnelle.

*« Ceux qui habitaient à plus vingt minutes de marche de la laiterie, on ne leur acceptait pas le lait, parce qu'il fallait le filtrer qu'il soit encore tiède, pas comme maintenant que le lait reste même toute la journée sur la plateforme du camion »*

Parfois l'exode montagnard et l'abandon de l'agriculture ne vont pas avec une baisse de la démographie : l'exemple de La Thuile est intéressant, car au fur et à mesure que la commune perdait son ancienne population rurale, une nouvelle population à vocation touristique venait occuper la place vide, si bien que au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle on comptait environ 760 habitants (d'après le document rédigé par l'évêque d'Aoste Mgr Paul Joseph Solar de Villeneuve Solar lors de sa visite pastorale du 29 août 1785, il y avait à La Thuile 769 habitants subdivisés en 160 ménages), exactement comme deux cents ans plus tard.

### **Le statut socio-économique des éleveurs de reines**

Compte tenu de toutes les limites des schématisations excessives et avant d'attaquer la question vraie et propre des relations d'élevage et de cette pratique basée sur l'observation des combats de vaches, nous estimons pertinent de tenter de broser quelques portraits d'éleveurs de reines, afin de mieux visualiser les protagonistes de cette pratique ludique qui pour être l'expression d'une catégorie socio-professionnelle très réduite ne manque pas d'avoir un certain impact sur une partie consistante de la population locale.

Nous avons vu que pour une large majorité les éleveurs à plein temps appartiennent à une tranche d'âge au-dessus des cinquante ans.

Si nous partons d'une série d'indicateurs habituellement désignés pour déterminer le statut socio-économique de certaines tranches de population, nous pouvons constater que les éleveurs ont dans la presque totalité des cas la propriété de nombreux biens immeubles, ce qui ne doit pas être interprété comme un signe de richesse, mais comme la preuve de l'ancienneté d'un lien avec la terre et d'une transmission de génération en génération de prés, de champs et de bâtiments.

Un clivage existe entre les résidents propriétaires de patrimoine foncier et ceux qui n'ont aucune attache avec le sol, venus d'ailleurs, ne témoignant pas d'une histoire familiale pluriséculaire sur cette terre, car le partage de l'héritage en parts égales a toujours placé tous les descendants d'une lignée dans la même position par rapport au non autochtone.

Si la propriété de la terre est au cœur du statut social du montagnard, l'habitation familiale l'est beaucoup moins : patrimoine familial, mais se situant dans des époques historiques très différenciées, vantant une ascendance plus ou moins facile à identifier, en l'absence d'un droit précipitaire, privilégiant l'aîné, l'unité habitative se combine au fil des générations.

L'habitation peut donc se trouver à l'intérieur du village : elle est alors une vieille maison rénovée, doublée d'une ou plusieurs petites étables également à l'intérieur du village, peu fonctionnelles et hautement contrastées par les voisins non éleveurs. Si elle a été bâtie à l'extérieur du village, mais à proximité de celui-ci, elle constitue alors un tout avec les locaux de l'entreprise agricole, donc l'étable, le fenil, les garages, l'ensemble remontant dans la plupart des cas tout au plus aux années 80.

A l'aspect très soigné de ces fermes du côté valaisan (avec pelouses, platebandes de fleurs, rangement scrupuleux des engins mécaniques, parfois une petite piscine pour les enfants), correspond plus souvent une impression de laisser-aller du côté valdôtain (avec les mauvaises herbes qui infestent les talus autour de l'étable et les engins mécaniques abandonnés un peu partout).

Une approximation que l'on retrouve aussi dans la conduite de l'élevage, avec une faible attention aux doses des aliments concentrés pour les vaches ou aux modalités d'administration des médicaments : il est vrai que cette attitude on la retrouve de moins en moins chez les jeunes, étant caractéristique surtout de la génération chez laquelle ces produits nouveaux ont été introduits sans probablement avoir été assimilés du point de vue culturel. L'idée est dure à chasser qu'en excédant dans les doses, lorsqu'un produit est bon et fait du bien, le bénéfice ne pourra qu'augmenter.

A l'intérieur de l'habitation, au-delà des choix personnels en matière de mobilier et de disposition des pièces, on est frappé par les photos des vaches, pendues aux murs ou trouvant place un peu partout dans des porte-photos. Les gestes accueillant le visiteur dès qu'il franchit le pas de la porte sont tous à l'honneur de ces gens qui font preuve d'une modestie et d'une hospitalité remarquables : la mère de famille vous dirige vers une chaise ou un canapé, en faisant des remarques sur la possibilité que la maison ne soit pas bien propre, à cause de leur travail, à cause surtout des hommes qui salissent sans trop prêter attention à ces détails. Empressée, elle vous propose un café ou un verre de vin et puis, une fois la conversation engagée, souvent avec la famille réunie, l'hospitalité est des plus chaleureuses, même quand le devoir les appellerait à la besogne.

Il s'agit la plupart des fois de familles de type traditionnel, mais avec une tendance très marquée au vieillissement des fils qui sont restés sur la propriété, ce qui laisse entrevoir dans dix ou quinze ans un grand nombre d'entreprises gérées par des hommes célibataires cinquantenaires.

Pour ce qui est du revenu moyen par exploitation, il n'est pas aisé de calculer tellement les situations sont différenciées et les revenus complémentaires à la pure et simple activité d'élevage peuvent être variés et plus ou moins faciles à quantifier.

Au Val d'Aoste, une exploitation moyenne de 25 à 30 vaches, gérée par un homme, avec un soutien bénévole de la part de quelques membres de la famille, notamment pour la période des foins, permet de gagner environ 20.000 euros par an, s'il n'y a pas d'amortissements financiers en cours, relatifs aux bâtiments ou aux machines. Ce cas de figure, qui est le plus optimiste, nous laisse donc entrevoir une perspective de salaire légèrement supérieure à celle d'un ouvrier, mais avec un engagement horaire plus élevé d'un tiers, sans congé et sans repos hebdomadaire.

Dans le cas d'une exploitation plus grande, les bénéfices n'augmentent pas proportionnellement aux frais de la main d'œuvre.

Pour ce qui est du Valais, le calcul n'est pas plus facile, la pratique de la gestion en consortage, qui est très répandue, complique ultérieurement toute tentative d'estimation. Toutefois, la situation nous paraît assez analogue, comme il ressort des travaux de la Fondation Michellod présentés au public lors du Colloque annuel ayant eu lieu le 5 novembre 2005 à Verbier. Une hypothèse moyenne retenue parmi les plusieurs cas de figure illustrés par l'auteur de la conférence, Jean-Jacques Zufferey, nous laisse percevoir des revenus du même ordre de grandeur (63.875 Sfr. bruts), le coût de la vie en Suisse étant plus élevé, pour un engagement horaire toujours très élevé par rapport aux autres catégories professionnelles (en moyenne 60 heures hebdomadaires)

On se rend compte que jusqu'à nos jours être éleveur n'a pas représenté un choix, mais une voie à suivre dans le respect de la tradition, à laquelle quelques membres de la famille, notamment les femmes, ont parfois échappé en alimentant un flux important vers les villes.

La plupart n'ont pas choisi d'être éleveurs de vaches : ils sont restés accrochés à ce qu'est l'activité familiale en réalité par inertie, plutôt que ce qu'on dit par « *passion* ».

Nous avons constaté une tendance au laisser aller aussi dans les relations avec les enfants et une certaine absence de conviction dans leurs capacités, ce qui a souvent produit des enfants rebelles, inadaptés à l'école, dont ils sont partis dès la fin de l'enseignement obligatoire. C'est le cas par exemple des frères P., pourtant issus d'une grande famille d'éleveurs, aisée et prestigieuse, jusqu'à la génération de leurs parents : eux-mêmes portent encore la réputation de la maisonnée, cependant ils avouent avoir toujours souffert d'une mise à l'écart de la part des camarades non éleveurs, finissant par se replier dans l'activité familiale, en vieux célibataires déçus (ils abordent maintenant la quarantaine).

Les récits portant sur l'envie de l'enfant de pratiquer le métier paternel sont surabondants, notamment les fuites pour aller à l'alpage contre la volonté des parents :

« *Moi, j'ai presque toujours fait les saisons d'alpage. A l'âge de six ans, je suis allé en montagne, aux Crottes. Ils ne voulaient pas me laisser aller et je me suis sauvé. J'avais neuf ans quand mon père a été rappelé au temps de la guerre contre la France, en 1939 : je portais déjà le lait à peine traité au fromager et je massais les trayons des vaches pour la traite, neuf ans !* »

En réalité, le récit de ces formes de rébellion nous paraît presque une tentative de justification du choix (ou non-choix) de la part des enfants de poursuivre l'activité familiale, presque comme si les parents voulaient se dégager de quelque responsabilité vis-à-vis du statut socio-professionnel de leurs enfants.

Toutefois, en ce qui concerne les enfants nés à partir des années 90 nous avons l'impression de voir évoluer les stratégies éducatives, de voir apparaître de nouvelles ambitions, probablement à cause du vécu de ces parents nés dans les années 60, qui constituent la première génération qui a vraiment enduré le choc de la confrontation entre le monde rural traditionnel et la modernité.

Les modes de vie de la société dans son ensemble sont d'un bon niveau, aussi si l'on tient compte des services disponibles dans les différentes communes, qu'elles soient à dominante rurale ou touristique. En ce qui concerne l'instruction, au-delà des problèmes qui caractérisent cette société, auxquels nous avons consacré un paragraphe, l'accès aux écoles est facilité par une diffusion capillaire des établissements, notamment pour le niveau de l'école maternelle et primaire, qui sont distribués presque sur l'ensemble des communes (exception faite pour les communes les plus petites qui garantissent alors un service de transport gratuit vers la commune voisine, au cas où le minimum d'écoliers requis ne serait pas rejoint).

A l'école primaire de La Forclaz (un village d'Evolène situé à plus de 1700 mètres) il y avait sept enfants en 2003.

Du point de vue de l'assistance sanitaire, le rapport patients/médecin est discret au Val d'Aoste, avec un médecin généraliste pour environ 1000 habitants, et excellent en Valais, avec un médecin tous les 520 habitants<sup>33</sup>. Un hôpital régional à Aoste dessert une population d'environ 114.000 habitants, alors que les Valaisans disposent de 9 hôpitaux publics sur leur territoire.

Tout le monde peut compter au moins sur un commerce de première nécessité à pas plus de dix minutes de voiture, d'un service de transports communs assez efficace vers le fond de la vallée et la ville. En outre, presque toutes les communes rurales ont leur bureau de poste et une bibliothèque reliée au service bibliothécaire régional.

La capillarité des services valaisans dépasse parfois les chiffres relevés pour le Val d'Aoste, notamment pour les structures sanitaires, mais les effets de la globalisation (la rationalisation des entreprises et autres notions similaires) ne se font point attendre.

A titre d'exemple, jusqu'en 2003, la commune d'Evolène comptait encore des bureaux de poste périphériques : un à La Sage et un à Arolla. En 2001, une grande manifestation eut lieu pour protester contre la menace de fermeture de l'un de ces bureaux. Un cortège à pied partit des Haudères (village d'Evolène) et descendit jusqu'à la place de la Planta à Sion, en arborant la Matse, le symbole valaisan de la révolte populaire : malheureusement "le géant jaune" demeura sourd face au mécontentement de la population et ferma le Bureau de poste le 30 juin 2003.

Quant à la vie sociale à l'intérieur des villages, elle est inégale selon les différentes réalités communales, avec des moments de rencontre plus ou moins fréquents : les

---

<sup>33</sup>Cette donnée est relative à l'année 2004 (Office Cantonal de la statistique et finances communales – Etat du Valais)

bistrot, les marchés saisonniers, les fêtes champêtres et traditionnelles, d'éventuelles manifestations de plus large envergure, voilà les lieux principaux de la sociabilité.

Par ailleurs, nous avons remarqué un attachement assez prononcé aux aspects traditionnels et une attitude de forte prudence face à la nouveauté, avec une forme de passéisme nostalgique, qui est à la base d'une certaine résistance au changement, auquel on tend à opposer la re proposition du connu et du vécu personnel, plutôt qu'une vraie connaissance des aspects culturels locaux<sup>34</sup>.

L'abus d'alcool est un aspect culturel avant d'être une donnée du mauvais fonctionnement social de cette catégorie : il représente une exutoire, comme le rire et la danse, « au sein même de l'encadrement ... comme si ce peuple de croyants, soumis au curé, faisait ainsi savoir sa liberté ».(Crettaz B., 1982 : 309). C'est une habitude renforcée par la conviction que puisqu'on travaille durement dans l'effort physique on a besoin de boire du vin ou en tout cas on peut s'accorder ce plaisir. C'est aussi un trait du machisme qui est assez dominant dans cette société, avec le mépris pour ceux qui ne boivent pas, traités en femmelettes.

Du point de vue alimentaire, les problèmes de surpoids sont évidents, surtout au Val d'Aoste, même chez les jeunes : les boissons sucrées à table sont une habitude généralisée, ainsi qu'une grande consommation de produits dérivés directement de l'élevage des vaches, fromage, beurre, viande, charcuterie, caractérisent cette société qui dit « manger à la mode vieille », en réalité n'ayant adopté que les erreurs du boom économique de l'après-guerre. Comme pour l'alcool, ils se sentent légitimés à manger beaucoup sous prétexte qu'ils sont des travailleurs de force, mais à l'heure de la mécanisation poussée la dépense énergétique est assez faible.

Plus en général, nous avons remarqué une tendance au laisser-aller sur le plan physique, avec des tenues vestimentaires peu soignées et chez les femmes, surtout au Val d'Aoste, des soins esthétiques presque inexistantes.

Nous mentionnons ici le cas de deux sœurs jumelles issues d'une famille d'éleveurs, la première ayant évolué vers des positions de promotion sociale est partie à la ville, mariée à un policier italien, la deuxième ayant laissé aussi son village pour le village du mari également éleveur. Leur aspect physique, au départ d'un très haut degré de ressemblance, est emblématique de leurs respectifs choix de vie, notamment dans le cas de la deuxième on retrouve tous les clichés de la ruralité subie, ce qui n'a rien à voir avec l'exécution matérielle d'un certain travail, parce qu'aucune des deux sœurs ne travaille directement au contact des vaches, leurs profils professionnels étant presque identiques (elles travaillent dans le domaine de l'assistance socio-sanitaire dans deux domaines tout à fait équivalents).

Nous avons constaté une forme de fierté dans le travail qui va jusqu'au refus de la consommation non productive du temps : comme leur travail coïncide avec leur mode de vie reconnu et accepté, ces éleveurs, surtout les hommes, en tirent un certain orgueil, ce qui met en marche toute une série de formes de compétition basées sur la

---

<sup>34</sup>Isabelle Raboud a analysé avec beaucoup de sensibilité cette tendance que l'on retrouve au Val d'Aoste comme au Valais, dans "les traits d'une société qui, tout en progressant vers la modernité, secrète néanmoins des forces de résistance aux changements". (Raboud, I., 1992 : 37).

démonstration de la force, de l'efficacité et de la négation de la paresse. L'esprit d'émulation qui en dérive débouche sur une recherche de la performance dans le travail et dans la pratique ostentatoire d'un certain type de parcimonie, présentée comme la conséquence évidente d'une vie marquée par le travail et par la quasi absence de temps libre.

A la limite, le plaisir esthétique et la recherche des loisirs sont considérés comme une faiblesse et comme une preuve du manque d'aptitude au travail, ce qu'on peut pardonner chez les femmes (considérées comme plus faibles dans le cadre d'une société centrée sur l'exhibition de la virilité), mais que les hommes refusent pour eux-mêmes dans un sursaut de machisme.

Pour les hommes, le signe durable du travail productif doit rester à l'intérieur du domaine du travail: le produit matériel ne sera donc pas un accessoire de mode, mais plutôt une jeep, par exemple, un outil investi d'un rôle précis dans le travail à la montagne. La consommation, en tant que marque de l'efficacité du travailleur (Veblen, 1899 : 56-80), se concentre sur des objets utilitaires, sur leur puissance, sur leur solidité, sur leur efficacité dans le travail.

Ces attitudes mentionnées ici dans le spécifique reflètent la tendance générale de toutes les sociétés rurales, surtout celles plus fermées, par rapport aux sociétés urbaines, plus soucieuses des apparences : dans la réalité que nous nous apprêtons à étudier, les gens préfèrent manger abondamment, mais moins raffiné peut-être, plutôt que suivre à tout prix les caprices de la mode.

Nous avons entendu ces hommes qui vivent un peu dans l'ostentation de l'univers du travail, insister sur le goût (stupide selon eux) des femmes pour les vêtements et faire montre d'une certaine réticence à l'accepter lorsqu'elles prétendent les habiller à neuf, ce qui a lieu à l'occasion d'un mariage ou d'une autre occasion analogue.

« *Te sa beun, le couteillon di femme...* » Tu sais bien les robes des femmes, une formule qui de nos jours apparaît pour le moins ridicule, étant donné la variété des accessoires féminins, et qui apparaît plus comme une forme d'ostentation d'indifférence à ce sujet que comme une vraie ignorance en la matière.

En effet, une autre caractéristique de cette société est le renoncement presque systématique aux vacances : avec quelques exceptions pour les ménages les plus jeunes, là où il y a des enfants en bas âge. Alors c'est la mère de famille qui part quelques jours, rarement plus d'une semaine, dans une localité à la mer avec les enfants. Nos informateurs justifient l'absence de vacances par la difficulté à trouver un remplaçant face à un continuum auquel on peut avec grand peine mettre une parenthèse: « *Tout l'hiver, deux fois par jour, les soins aux vaches, les fécondations, puis commencent les travaux de la campagne, puis quand les vaches montent à l'alpage, il faut attaquer les fenaisons (une tâche très engageante, nous l'avons expliqué dans notre deuxième partie) et puis l'irrigation des prés, la deuxième taille, les visites à l'alpage, d'autres travaux d'aménagement, puis la descente de l'alpage, les dernières journées de pâturage, les vélages et ainsi de suite.* »

Mais surtout, au-delà de toutes les difficultés objectives, partir en vacance n'est pas encore entré dans les mœurs de cette catégorie, notamment chez les hommes, plus disposés à faire des sacrifices, moins influencés par les tentations de la société des loisirs, ayant maintenu un mode de vie plus frugal, ayant peur de la dissipation, redoutant, nous le verrons dans le cadre de l'activité ludique, les dérives du jeu.

Sans trop généraliser, deux tendances semblent tout de même se dessiner : si en Valais les femmes ont fait évoluer les hommes vers ces nouvelles modes, au Val d'Aoste les femmes sont parties ailleurs, avec d'autres hommes.

Dans la manière d'envisager le travail et dans l'organisation de l'exploitation, on constate aussi une tendance conservatrice, qu'on analysera longuement dans nos derniers chapitres, ce qui ne va pas aider la reprise du secteur, ainsi qu'une certaine forme de résignation, qui finit par ralentir toute innovation visant la rentabilité et l'amélioration des conditions de travail, sans pour autant parvenir à lui seul à garantir la qualité et l'authenticité du produit. On sent très bien cet état d'esprit dans ces quelques lignes d'interview qui ont été publiées par François Mathiou :

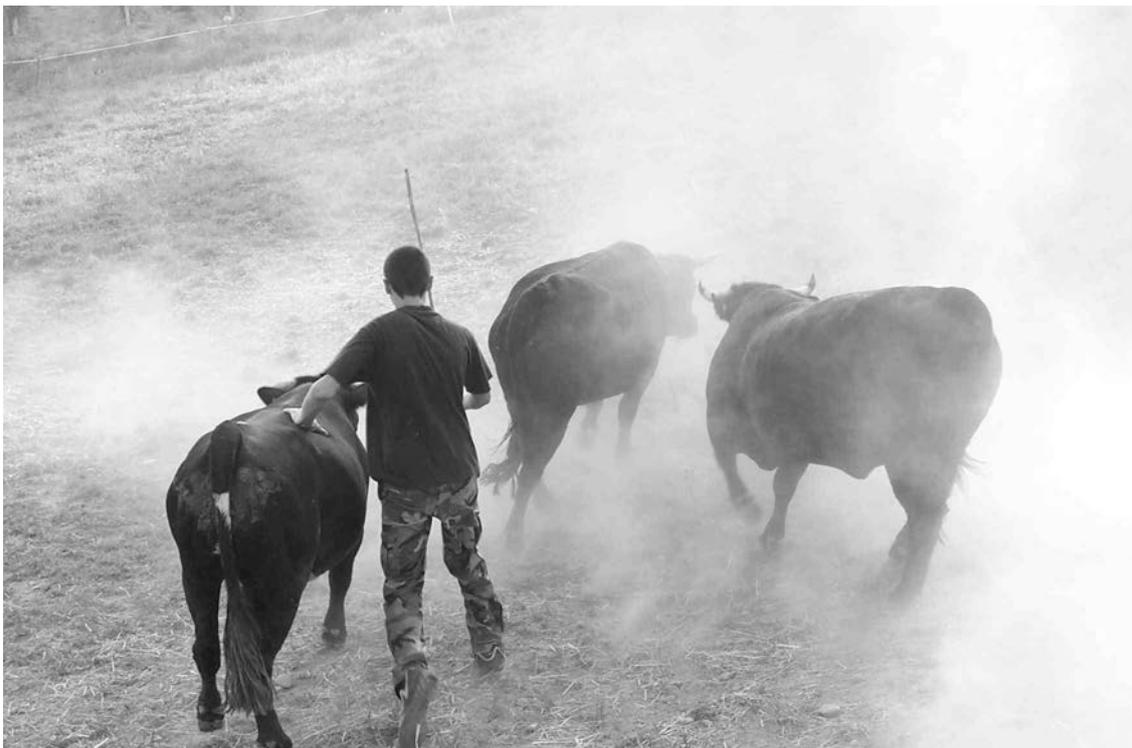
*« Nous, les agriculteurs, devons avoir la foi et espérer toujours. Le nôtre, est un métier plein de surprises, qui nous donne beaucoup de satisfactions morales, mais qui, par contre, nous fait gagner peu. Il faut s'attendre à des périodes improductives et déficitaires. Cela fait partie de notre situation et de notre risque »* (F. Mathiou, 1991 : 295).

« Le Valdôtain est conservateur par nature. Les changements lui pèsent : il les subit plus qu'il ne les accepte ; à plus forte raison, n'est-il guère disposé à les assumer. » (B.Janin, 1991 : 593) Si cette tendance a permis de maintenir vivant l'amour de la tradition du paysan et du pâtre, notamment sous la forme de la passion pour les fêtes champêtres, telle que les « batailles de reines » que nous aborderons bientôt, ou les sports populaires de plein air (tsan, rebatta, fiollet), ou encore le désir d'être « maître chez soi », elle est aussi responsable dans une certaine mesure de la lutte des clans, de l'instabilité politique, de l'« esprit de clocher » qu'enveniment des querelles personnelles. D'autre part, ces formes de conservatisme stérilisant peuvent aussi être le reflet d'une société traumatisée par son évolution rapide, comme l'explique Bernard Janin.

Il est en effet un amour qui lie ces personnes à la montagne et à l'élevage du bétail, un amour indéniable et très intense qui leur permet de se consacrer à une activité pleine de sacrifices sans considérer uniquement le côté économique, une activité ayant des retombées positives pour toute la collectivité, pour l'entretien du paysage montagnard, pour la conservation d'une culture née de la rencontre de ce territoire et de ces gens, mais une question doit être posée en conclusion de cette première partie : où va-t-il les mener, ces gens, cette culture, ce territoire, un travail passionné, mené de l'avant avec courage et abnégation, certes, mais qui ne serait pas régi par une vision plus rationnelle, plus globale, plus détachée de l'agriculture, une vision qui prendrait en compte aussi d'éventuelles transformations, même radicales, dans l'organisation du travail ?



**4. Un moment du combat : cornes contre cornes (photo C. Dunoyer)**



**5. Le berger sépare une troisième génisse dans un nuage de poussière (photo C. Dunoyer)**

*Deuxième partie*  
**LA RELATION D'ELEVAGE**

*Tout va très vite. Les vieux  
secouent la tête, ne  
comprennent pas. Si les  
Anciens voyaient ça,  
disent-ils... Ce sont eux  
tout à coup les Anciens,  
rejetés vivants, dans un  
passé fabuleux.*

(M. Zermatten, 1965 : 14)

Avant d'entrer dans le vif du sujet, à savoir ces combats assez spectaculaires où s'affrontent à coups de cornes des vaches lutteuses, toutes noires, accompagnées de leur propriétaire, sous le regard attentif d'un public nombreux, il nous semble important d'analyser le cadre dans lequel ces manifestations ont lieu. Ce chapitre se propose donc l'étude de ce système domesticatoire particulier, à travers les gestes et les faits de parole propres à cette communauté d'éleveurs.

## **LES GESTES RELEVANT DE L'ACTION DOMESTICATOIRE**

En interrogeant les représentations des populations locales, on a l'impression que cette forme d'élevage, avec les gestes qui y sont liés, remonte aux temps préhistoriques, comme si les hommes de ces terres avaient vécu une relation intime avec les bovins depuis toujours.

En effet, les gestes que nous allons analyser forment un tout, unique et cohérent, enraciné dans le comportement humain et dans la vie quotidienne : plusieurs éléments témoignent, nous le verrons, d'un long passé de domestication, à partir de l'architecture, avec les ruines d'étables, datant de plusieurs siècles, sur les montagnes, ainsi que le mode de cohabitation homme-animal, répété génération après génération, jusqu'à la langue, si riche et foisonnante, dans ses fonctions descriptives comme dans ses valeurs connotatives, en passant par les objets, pauvres et rudimentaires, transmis de génération en génération là aussi, dans la forme au moins, quand il fallait les remplacer à cause de l'usure et en fabriquer des neufs.

Mais cette histoire, on s'en doutait, est moins vieille que ce qui semble.

L'ethnologue Yvonne Preiswerk, grande spécialiste de la race d'Hérens et des combats de reines, a mentionné à plusieurs reprises deux trouvailles exceptionnelles dans l'histoire des origines de l'élevage bovin dans cette zone alpine<sup>35</sup> : le crâne de taureau de Sion datant d'il y a six mille ans et le « taureau tricorne » trouvé dans la basilique du Forum de Martigny, une sculpture en bronze datant du I<sup>er</sup> ou du II<sup>ème</sup> siècle après Jésus Christ.

---

<sup>35</sup>Notamment , ces propos ont été recueillis lors d'une interview effectuée par la TSR et retransmise le 9 mai 1999, à l'occasion de la Finale Cantonale d'Aproz de 1999.



**V. Le taureau tricorne de Martigny**

Cependant, si quelques vaches existaient déjà, éparses sur le territoire, depuis quelques millénaires, jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle l'homme élevait essentiellement des ovins : dans les anciens écrits médiévaux, il n'est jamais fait mention de bovins, alors qu'on trouve des références à la « dîme en agneaux naissants » ou à d'autres obligations de donner des ovins aux seigneurs pour payer des rentes sur certaines propriétés. En outre, les historiens mettent en relation l'essor de l'élevage bovin avec la création des « rus » d'arrosage qui remonte au XIII<sup>e</sup> siècle, alors que les débuts de la société villageoise alpine se situe vers les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, époque à laquelle on assiste à la naissance de la gestion collective d'un certain nombre de biens, à l'apparition de règles communautaires, aux premiers groupements de propriétaires. Les vaches étant des animaux beaucoup plus exigeants que les ovins quant à l'herbage, leur élevage n'a été possible qu'en transformant les prairies naturelles en pâturages cultivés (à travers l'arrosage et le fumage). Ce n'est donc probablement que dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle que « les vaches commencent à représenter une ressource non négligeable pour l'économie locale » (Gerbore, 2002 : 92), sur les deux versants de la montagne (Abry, 1992 : 238). Cependant, au XV<sup>e</sup> siècle, les bovins ne représentent qu'environ 25% de l'ensemble des animaux élevés : il faudra attendre l'époque moderne « pour que les vaches et les veaux s'assurent la première place dans l'élevage, au moins dans les parties les plus riches en herbages de la Vallée d'Aoste » (Gerbore, 2002 : 100).

Dès le début, cet élevage naît avec la finalité de la production laitière, ce qui est déclaré clairement dans les anciens règlements d'alpage, avec des troupeaux constitués donc essentiellement d'exemplaires féminins, notamment des vaches à lait, et un ensemble d'éléments liés à l'équipement d'élevage (chaînes et cloches pour le bétail, mais surtout les précieuses chaudières pour la fabrication du fromage), dûment répertoriés dans les inventaires après décès de l'époque, qui nous montrent combien peu de transformations ont subies les techniques d'élevage au fil des siècles.

A partir de ce moment, la dichotomie vache-chèvre acquiert une signification importante : la chèvre, « mangeant jusqu'à la racine, broutant les rejetons les plus tendres » (Gadoud M<sup>lle</sup> M., rec. Trav. I.G.A., V, 1917, p.10), que l'on accuse à juste titre de causer la désertification de la montagne, est traitée en véritable ennemi public (abbé P.Guillaume, *Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790*, Hautes Alpes, t.I, Archives Civ., série A1-A16, Gap, 1887, in 4<sup>o</sup>). Les paysans eux-mêmes tâchent d'y porter remède en interdisant ces animaux ou en limitant leur nombre : de nombreux règlements de pâturage mentionnent la condition « *non tenendis capris* » et les règlements des laiteries tournaires interdisent le lait de chèvre.

Jusqu'à notre époque, la consommation de la viande est presque négligeable : les statistiques fiscales du Duché de Savoie de 1759 indiquent que la consommation moyenne annuelle est de 5 kg. par personne, alors que les bovins représentent depuis des siècles une grande richesse aux yeux de leurs propriétaires, tant et si bien qu'il ne serait pas excessif de les placer carrément au sommet de la hiérarchie des valeurs : c'est ainsi que l'éleveur n'estime pas la valeur d'une montagne par rapport à sa surface, mais par rapport au nombre de vaches ou de génisses qu'elle peut nourrir. D'ailleurs, la confusion entre nombre et richesse, en fait de bétail, a été à la base d'une surexploitation des pâturages : trop longtemps le paysan des Alpes « avait voulu entretenir autant de bêtes que "ses pères", de même qu'il voulait récolter autant de blé » (Ph. Arbos, 1914 : 232).

La crise économique du XIXe siècle est reliée à cette erreur d'évaluation : l'économie rurale ne s'était pas modifiée, alors que le nombre des hommes et des animaux aux besoins desquels elle devait subvenir avait augmenté. Le manque de fourrages et les mauvaises conditions de la stabulation furent donc à la base de toute une série de transformations sociales dont dépendent encore l'agriculture de montagne de nos jours et la population qui s'y adonne.

Unité de vente d'une propriété quelconque, la famille s'accrochait à la vache, souvent unique dans un ménage, qui occupait le haut de l'échelle des valeurs dans une société obsédée par la production de la nourriture. Toute la famille avait le devoir de la choyer, parce que de la vache, mère nourricière, dépendait la survie de toute le monde : la perte d'une vache entraînait la misère et elle était probablement plus redoutée que la perte d'un enfant (il en naissait tellement et il était tellement pénible de les nourrir<sup>36</sup>), dans une civilisation habituée à côtoyer la mort avec une certaine fréquence et dominée par le sentiment d'impuissance face à la maladie et aux nombreux accidents. Un peu comme pour les paysans décrits par Emilie Carles, la vie qu'ils menaient était « si âpre, si misérable, que la mort ne pouvait guère les émouvoir et puis, le taureau de commune était autrement important que la mort d'un enfant. Toute la vie du village en dépendait » (E. Carles, 1978 : 12). Rivés à la terre et à son exploitation, ils « avaient bien souvent plus de prévenance pour la vache prête à vèler, plus d'attention pour le veau nouveau-né qu'ils n'en avaient pour leur propre femme ou leurs enfants » (E. Carles, 1978 : 14).

La modernité a bien évidemment transformé les sensibilités et amélioré les modes de vie de ces montagnards, mais déjà avant d'aborder la description des gestes qui sont à la base de cette relation domesticatoire, il nous semblait important d'illustrer le cadre dans lequel ceux-ci ont lieu de s'épanouir.

### *Les gestes quotidiens*

Dans *L'homme et les animaux domestiques*, J.-P. Digard explique que toute action domesticatoire vise l'accomplissement de trois exigences fondamentales, à savoir la reproduction, l'alimentation et la défense contre les agressions. Ce schéma est valable aussi pour le système domesticatoire que nous nous apprêtons à étudier : nous allons nous en inspirer dans cette analyse des gestes de l'éleveur, soit en rappelant la polyfonctionnalité des techniques de domestication, c'est-à-dire qu'il est presque impossible d'exercer une action sur un point sans, du même coup, agir sur les autres, soit en effectuant une distinction ultérieure entre les opérations répétées quotidiennement et les opérations scandées par des rythmes plus espacés, à fréquence périodique, voire annuelle.

---

<sup>36</sup> Y.Preiswerk, 1982

Comme notre attention se focalise sur la relation homme-vache, nous placerons l'accent de manière particulière sur les opérations, les gestes et les postures entraînant un contact direct entre l'éleveur et la vache. Nous constaterons d'ailleurs souvent que la plupart des opérations implique des gestes « mains nues », le manque d'outils s'expliquant « par la place prépondérante occupée, dans tous les processus de domestication, par la richesse des savoirs fondés sur une observation très fine du comportement animal et du milieu, et par la complexité des opérations mentales que suppose la gestion dans le temps et dans l'espace d'un stock souvent important d'animaux » (J.-P. Digard, 1989 : 209). En effet, « la technique est à la fois geste et outil, organisés en chaîne par une véritable syntaxe qui donne aux séries opératoires à la fois leur fixité et leur souplesse. La syntaxe opératoire est proposée par la mémoire et naît entre le cerveau et le milieu » (A.Leroi-Gourhan, 1995 : 164).



**6. Quelques outils du métier : tabourets à traire et licous (photo C. Dunoyer)**

**7. D'autres outils : brosses et étrilles ("Allez, prenez ça en photo, les objets que personne ne veut utiliser") (photo C. Dunoyer)**





**8. Encore quelques objets pendus au mur : l'élevage ne compte pas beaucoup d'outils de travail (photo C. Dunoyer)**

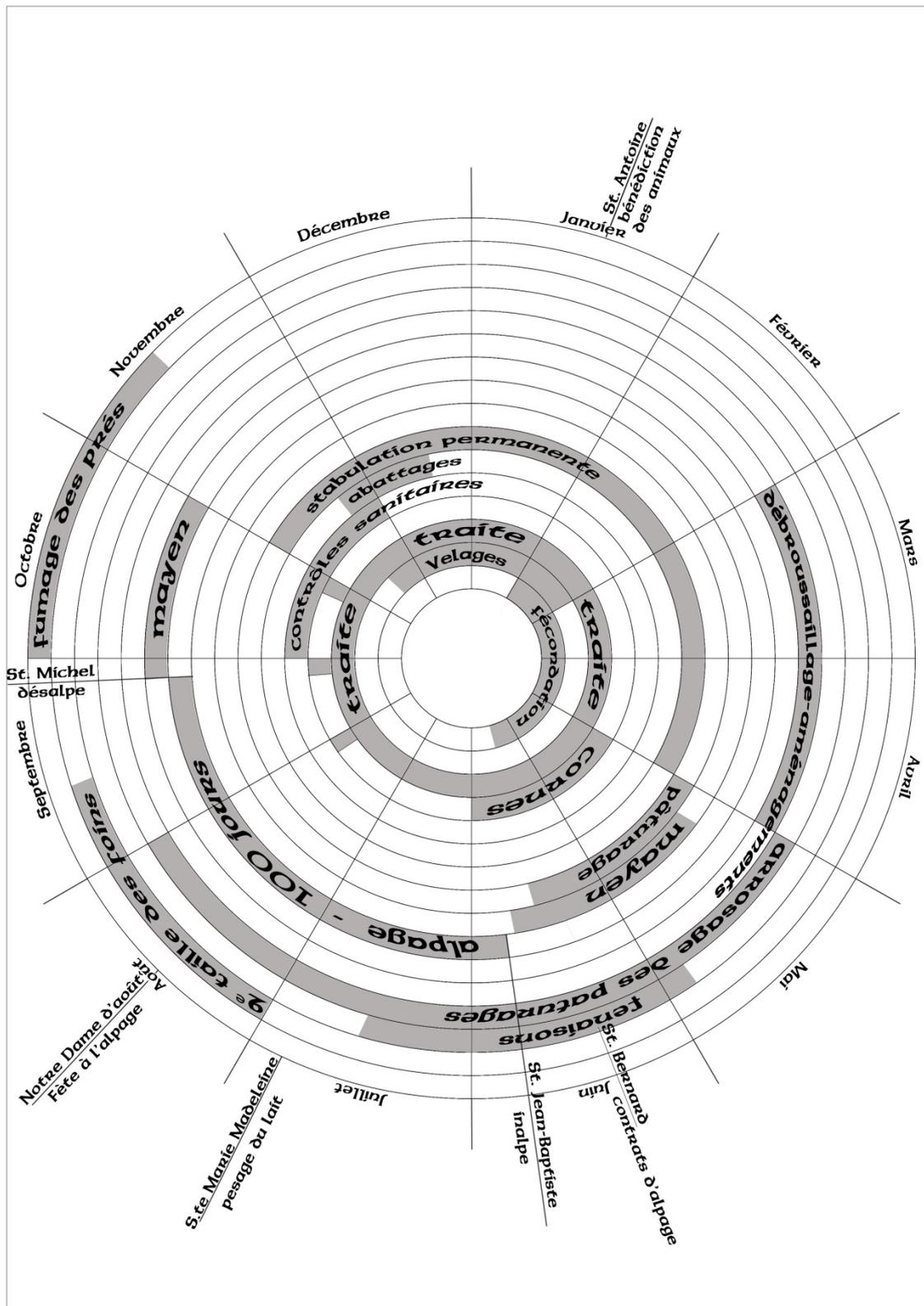
Là où les outils sont nécessaires, il s'agit toujours d'objets assez rudimentaires, fabriqués directement par l'éleveur ou repérés facilement dans le réseau social environnant. La première solution est pratiquement en train de disparaître avec les nouvelles générations et avec la conscience du coût élevé de la main d'œuvre. Mais les propriétés physiques de cette technologie, comme partout ailleurs, ne sont pas aussi significatives que les rapports entre l'outil et l'utilisateur. Dans le cas de cette société d'éleveurs, l'outil est une extension artificielle de l'individu, un appendice du corps dont il accroît l'efficacité mécanique, qui libère l'énergie et l'adresse humaines plutôt que de libérer lui-même sa propre énergie et sa propre adresse. Les gestes et les savoir-faire ont donc encore une grande importance dans l'ensemble de ce système de relations à l'animal.

L'entretien de l'étable, notamment le nettoyage du plancher où le bétail peut se coucher ou se tenir debout, la préparation et la distribution de la nourriture, la traite, l'abreuvement, les opérations de toilettage des bêtes, voilà quelques-unes des opérations qui jalonnent la journée de l'éleveur. Puis, avec une fréquence plus espacée dans le temps, la désinfection des locaux, les contrôles sanitaires sur le bétail, les opérations liées à la reproduction.

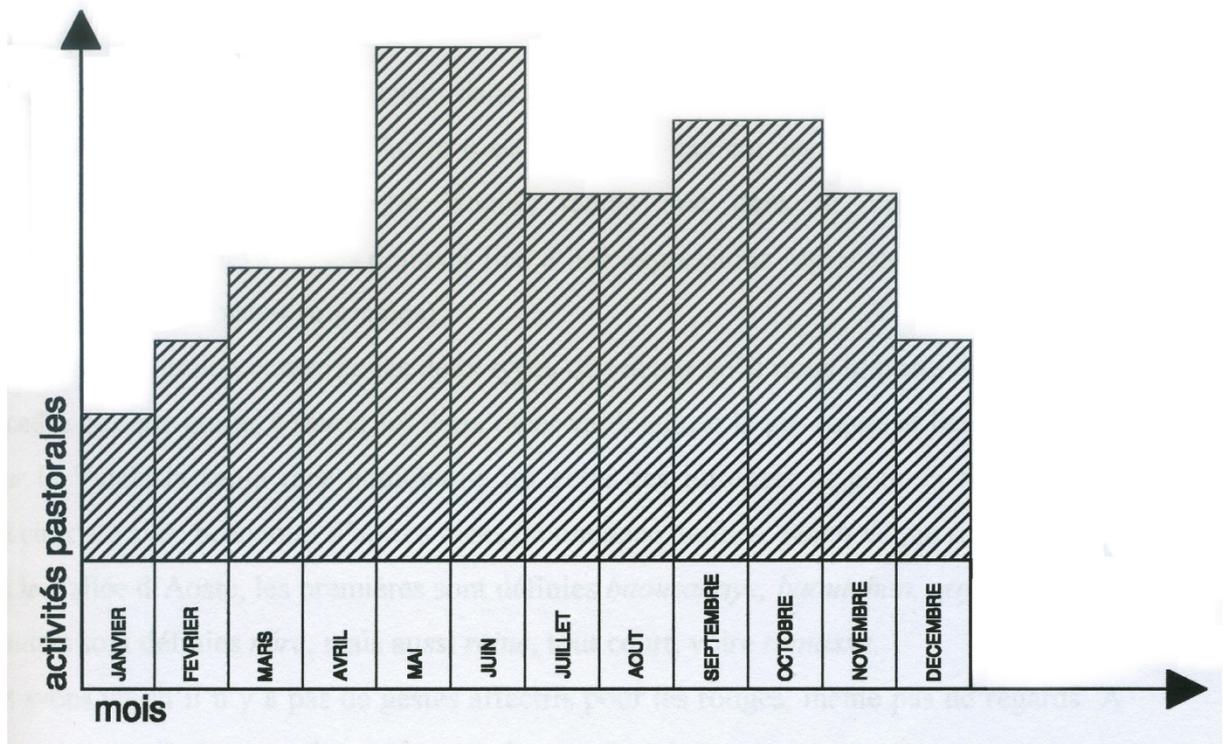
Il s'agit d'actions répétitives et strictement codifiées garantissant le bon entretien du bétail et une organisation du travail humain scellée par l'expérience de plusieurs générations d'ancêtres éleveurs de vaches.

Nous avons vu au chapitre précédent que l'ensemble des activités pastorales se partagent entre la période d'estivage et la période d'hivernage. Les gestes et faits de parole que nous nous apprêtons ici à analyser sont également tributaires de ces deux phases du calendrier des activités.

*A quelques variations près, tous les éleveurs répètent les mêmes gestes, dans les mêmes temps et aux mêmes moments de la journée. Pour plus de précision dans notre description et dans une intention paradigmatique, nous avons pris ici en considération la norme de cinq exploitations constituant à notre avis un peu la synthèse de l'ensemble des variantes que l'on peut rencontrer sur le territoire.*



VI. Schéma annuel des activités pastorales



**VII. Répartition quantitative des activités pastorales mois par mois**

Nous allons donc commencer par la description des opérations effectuées quotidiennement, en respectant l'ordre chronologique dans lequel se déroule la journée de l'éleveur.

Les gestes de l'éleveur changent selon les saisons sur la base de l'alternance préalable, car on passe d'un régime hivernal complètement basé sur une alimentation sèche distribuée dans l'étable à un régime d'alpage où la vache se nourrit essentiellement au pâturage, en passant par des saisons intermédiaires où la vache reçoit un peu de nourriture sèche dans sa mangeoire en complément de l'herbe broutée dans les prés. En outre, les gestes en contact avec la vache vont de pair avec d'autres types d'activités dont il ne sera pas question ici, mais dans lesquelles l'éleveur doit s'investir durement, notamment tout ce qui a trait à la gestion des ressources naturelles : débroussaillage, fumage et ensemencement des prés, fenaisons, clôturages divers, aménagement des itinéraires de parcours.

Il y a encore quelques années, certains éleveurs observaient toute l'année l'heure solaire, en respectant ainsi les cycles biologiques des vaches : maintenant, la totalité des éleveurs change d'heure en passant de l'heure d'hiver à l'heure d'été, en respectant les règles de la société globale, même si les cycles de lactation des vaches demanderaient des temps d'adaptation, car ce qui est plus pressant de nos jours c'est l'interaction avec les autres engrenages de la société, personne ne pouvant survivre en régime d'autarcie. Comme les fromageries, les ouvriers agricoles, les bureaux concernant les éleveurs, ainsi que toute la société, marchent à ce rythme, les éleveurs ont fini par s'aligner sur ce système.

### **Les gestes quotidiens pendant la saison d'hivernage**

La journée de l'éleveur commence vers 4h30 du matin, avec de légères variations selon la saison, l'importance du troupeau et les caractéristiques de l'étable.

Il entre à l'étable et il commence à donner un peu d'aliment concentré qu'il dépose dans chaque mangeoire avec une sorte de louche.

Après avoir tranquilisé momentanément les bêtes par cette nourriture, il peut nettoyer rapidement le plancher à l'aide d'un râcloir.

Lorsque la saison ne permet pas de sortir au pâturage, c'est-à-dire pendant l'hiver, à cause de la neige, et au début du printemps, quand le gazon n'est pas encore assez touffu pour le donner en pâture, les bêtes sont nourries à l'intérieur de l'étable, ce qu'on dit en francoprovençal *fère lo tor* ou *resseгри* (ou encore *asseгри*)<sup>37</sup>. L'éleveur donne du foin en déposant la ration de chaque vache dans sa mangeoire, c'est-à-dire environ 10-12 Kg par jour par vache, ce qui correspond à peu près à trois quarts d'une balle de foin.

La distribution de la nourriture a lieu selon des modalités différentes qui dépendent du type d'étable : dans les vieilles, on a accès aux mangeoires (crèches) en se faufilant entre les vaches, avec un contact très fort entre l'homme et l'animal, car ce dernier tente d'arracher la nourriture des bras de l'éleveur, en se tournant vers celui-ci et en l'empêchant ainsi d'avancer vers la mangeoire. Les vaches sont ici disposées côte à côte sur un ou deux rangs, avec les mangeoires longeant le ou les murs de l'étable : le couloir passe derrière les membres postérieurs des vaches, entre les deux caniveaux creusés à

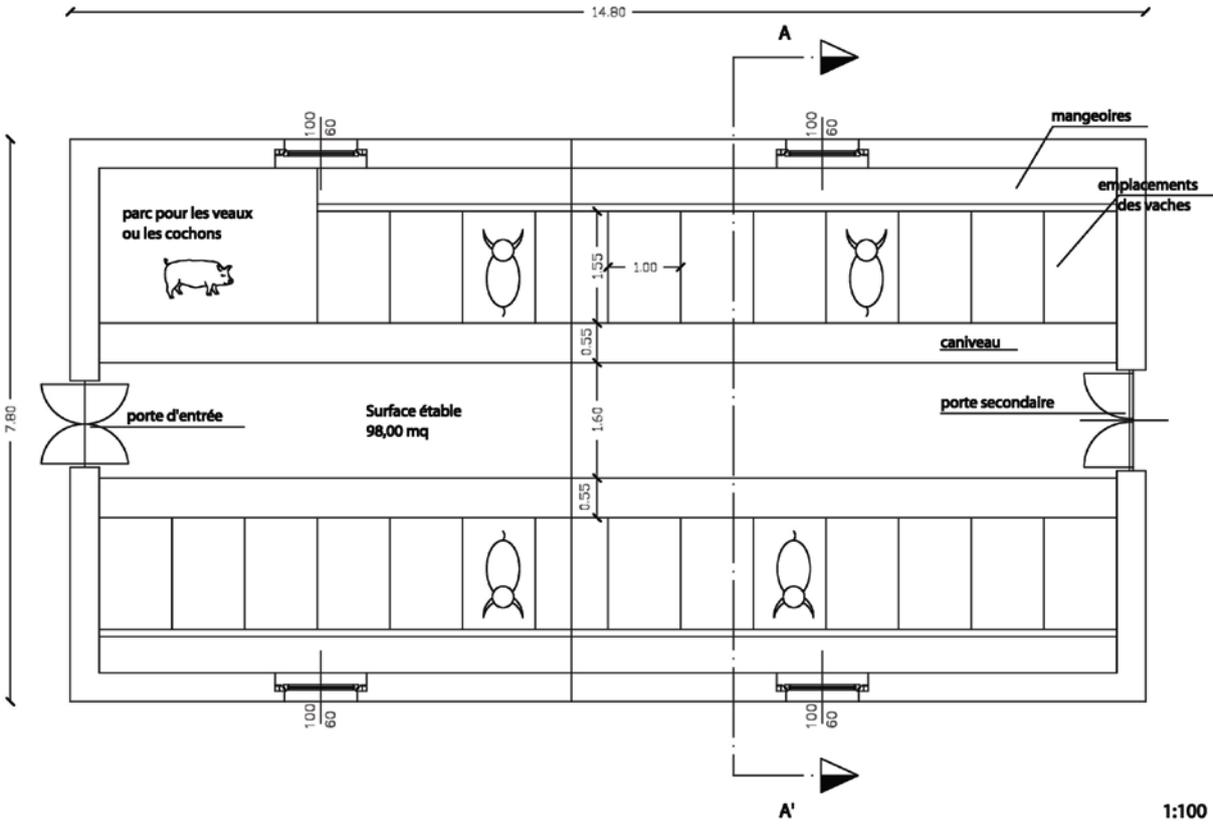
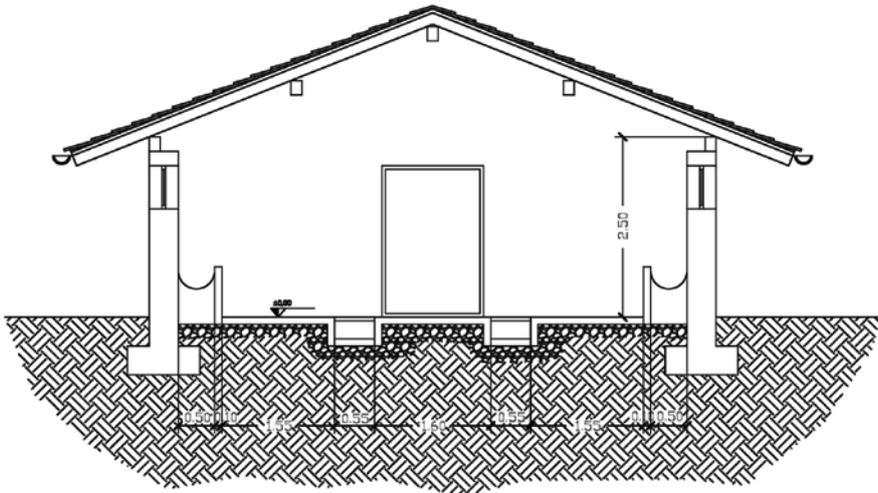
---

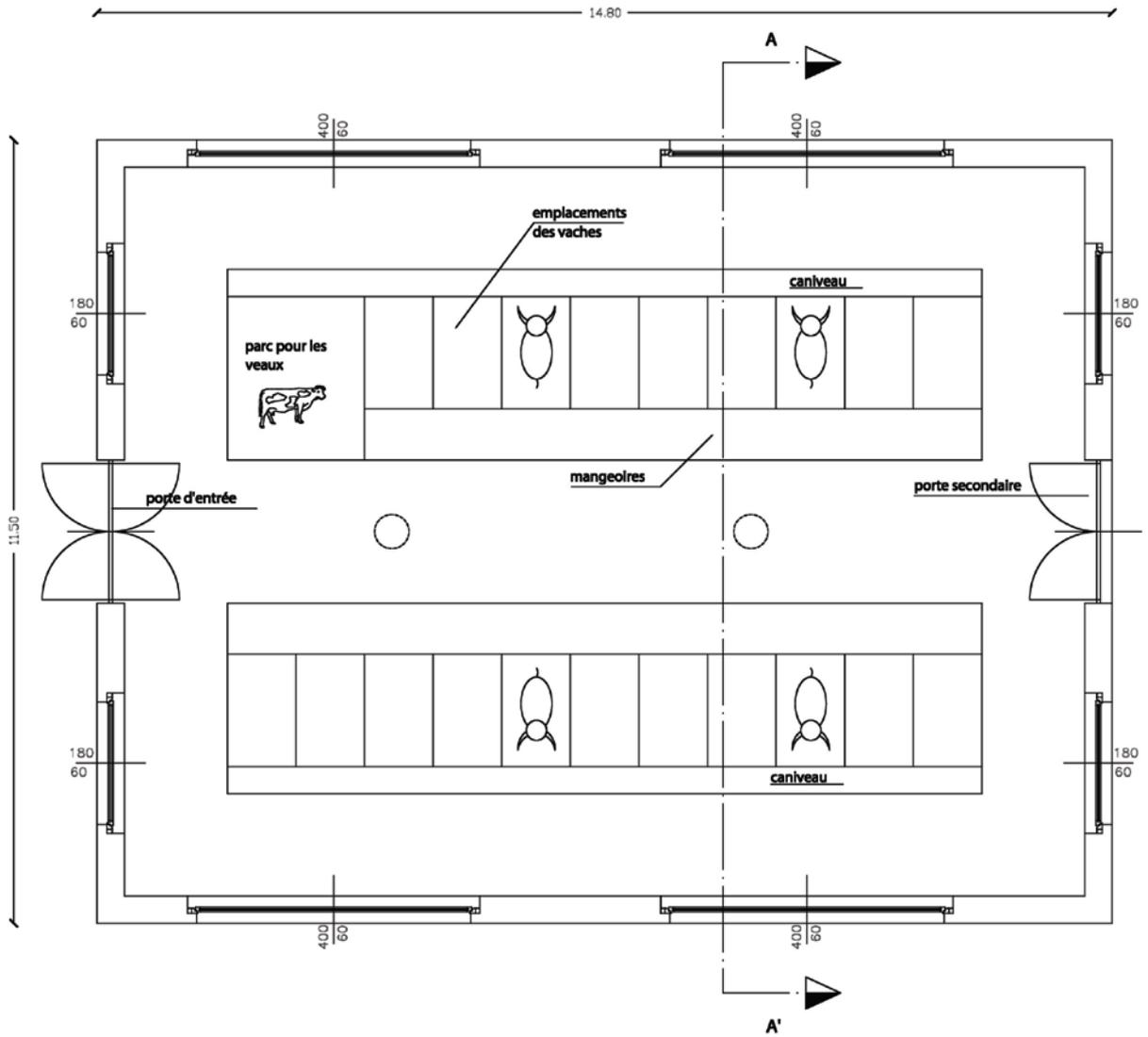
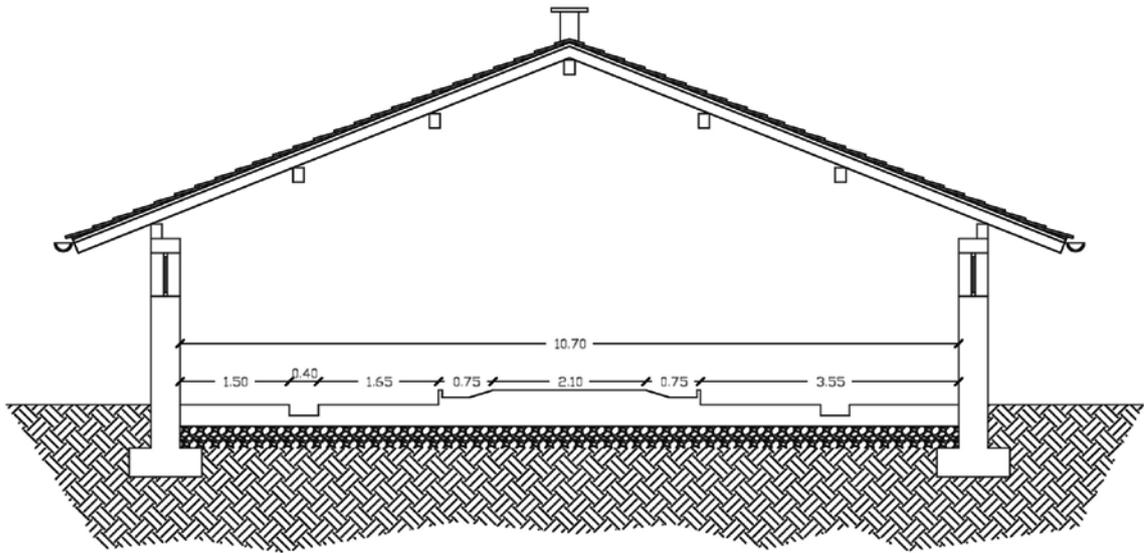
<sup>37</sup> Deux sources sont à la base des mots en francoprovençal que nous citons : la parole des informateurs et l'Atlas des Patois Valdôtains consulté au B.R.E.L. (Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique).

même le sol servant au collectage des excréments et à l'évacuation du purin. Elles sont attachées chacune à sa mangeoire au moyen d'une chaîne qui leur ceint le cou. Elles couchent sur un plancher en bois sur lequel l'éleveur jette quelques brassées de paille de seigle ou d'avoine ou des résidus de foin, en guise de litière. Ces étables ont un plafond généralement assez bas, ce qui permet de maintenir une bonne température à leur intérieur, même pendant les mois les plus froids, mais le travail de l'homme y est pénible et l'air presque irrespirable.

Dans les étables modernes, il n'y a plus du tout de contact avec la vache pendant la distribution du foin, car l'éleveur circule librement dans le couloir existant entre les mangeoires, les vaches étant disposées sur deux rangs parallèles, tête contre tête, avec un large couloir entre les deux rangs de mangeoires, et deux couloirs plus étroits longeant les murs de l'étable. Les mangeoires et les planchers sont en ciment, le plafond très haut et de grandes fenêtres permettent une bonne circulation de l'air, ainsi que le passage de la lumière du soleil.

VIII. Plan de différents types d'étables : une étable traditionnelle et une moderne





Dans une étable moyenne ces opérations sont effectuées à peu près en une heure de temps.

Le moment de la traite arrive (*aryé*, *bietsé* ou *gueppé* en francoprovençal) : il s'agit d'un travail assez fatigant surtout s'il est effectué à la main, à exécuter avec beaucoup de soin et d'attention parce que de la qualité du lait dépend le rendement de l'étable.

D'habitude, l'homme commence par attacher les queues si elles n'ont pas déjà été attachées auparavant, afin d'éviter les éclaboussures pendant la traite. Le dispositif d'attache consiste en un fil placé à une hauteur supérieure à celle des vaches, courant le long du plafond sur la partie postérieure des vaches, auquel on noue de petits lacets de ficelle.

Dans la première phase de la traite, qu'il s'agisse de traite à la main ou à la machine, l'éleveur est accroupi contre la vache, s'appuyant sur le siège du trayeur, il examine la tétine par un rapide massage qui sert d'abord comme nettoyage et aussi comme stimulant de la lactation.

Par la suite, il procède à la traite ou bien il attache la trayeuse. La première méthode est considérée par ceux qui la pratiquent comme plus hygiénique, garantissant un plus haut rendement et un contrôle systématique de la tétine. La deuxième méthode permet une considérable économie du point de vue des forces humaines et du temps.

Cette opération, comme toute autre opération autour de la vache, peut s'accompagner d'attouchements plus ou moins délicats, selon la situation, à l'aide de la main notamment sur la croupe de l'animal, ou à l'aide d'un objet que l'éleveur est en train de manipuler (comme le râcloir, le siège du trayeur ou un bâton), notamment sur les jarrets, afin de communiquer à l'animal s'il doit ou non bouger dans une certaine direction. Ce geste va du simple contact, à la claque, voire au coup de bâton, si vraiment l'animal n'obéit pas. Comme il s'agit d'animaux assez dociles l'éleveur n'a recours à ces gestes que très occasionnellement.

Après la traite, l'éleveur s'occupe avec plus d'attention des autres animaux présents dans l'étable, notamment des veaux, qui ne se nourrissent pas encore de foin : il s'agit de leur donner à boire une partie du lait trait ou d'autres types de liquides, comme du petit-lait, mélangés à des farines.



**9. Le dispositif pour boire dans les étables modernes (photo C. Dunoyer)**

Il faut encore nettoyer le plancher d'une manière plus soignée, à l'aide du râcloir, puis d'un balai, et jeter de la paille ou de la sciure sur le plancher pour que les vaches soient bien au sec.

Jusqu'aux années soixante et soixante-dix, à savoir avant la construction des étables modernes, toutes dotées d'eau courante, les éleveurs devaient accompagner les vaches à l'abreuvoir du village deux fois par jour, tous les jours de l'année, même pendant la période de stabulation permanente, même en présence de fortes précipitations neigeuses.

De nos jours, ces sorties n'ont plus lieu et la plupart des vaches sont gardées sans interruption à l'étable entre octobre et avril. En effet, dans les étables modernes chaque mangeoire est dotée d'une sorte de coupe constamment approvisionnée en eau, ce qui permet à la vache de boire à sa soif quand elle le désire. Chaque vache boit en moyenne environ 25-30 litres d'eau par jour.

Au passage, nous signalons qu'un autre élément indispensable à la santé du bétail est le sel que l'homme donne à lécher aux vaches dans sa propre main, en prenant des petites poignées à chaque fois dans un gros sac.

Pour ce qui est du toilettage, il s'agit essentiellement de brosser et d'étriller l'animal. L'éleveur se sert d'une brosse et s'appuie légèrement contre la vache avec la main libre. Parfois, il doit soulever la queue de la vache, ce qui demande un geste ferme, car, ayant tendance à toujours la secouer, elle accepte mal cette limitation de ses mouvements.

Dans certaines circonstances (changement de saison, préparation pour la désalpe, pour une bataille de reines, deuil, etc.<sup>38</sup>) il faut mettre ou enlever les sonnailles aux bêtes : cette opération est celle qui implique un contact plus important entre l'homme et la vache, et même un petit risque de se faire blesser par un coup de corne<sup>39</sup>. L'homme se place sur un côté de la vache, d'habitude à sa droite, tourné dans le même sens qu'elle et l'embrasse en faisant passer la courroie sous le menton pour la boucler enfin sur un côté du cou. Parfois il s'appuie légèrement du dos contre le flanc de la vache si elle tourne la tête de l'autre côté, en faisant ainsi obstacle à l'opération de l'éleveur.

Toutes ces opérations sont répétées encore l'après-midi, environ entre 15h30 et 19h30.

Si la saison implique la sortie au pâturage (*allé en tsan, lardzé, allé berdjé di vatse* en francoprovençal), l'éleveur doit aussi attacher et détacher le bétail à l'emplacement désigné et contrôler la sortie et l'entrée de l'étable (*betté foura* et *emboué*).

L'opération d'attacher et de détacher le bétail est rapide, même si elle implique un contact direct entre l'homme et la vache, tandis que les sorties et les entrées peuvent causer des désordres dans l'étable, ou juste autour de l'étable, dûs à la conduite exubérante ou craintive de quelque vache : alors l'éleveur doit faire avancer les vaches

---

<sup>38</sup> En cas de mort d'un membre de la famille, les éleveurs incluent les vaches dans les pratiques du deuil, en leur enlevant les sonnailles pendant une année. Faisant partie de la famille, les vaches doivent faire preuve comme les humains d'une conduite plus mesurée.

<sup>39</sup> Dans de nombreux élevages modernes en Europe, l'homme affirme avoir peur d'être blessé par des coups de corne de vaches beaucoup plus inoffensives que celles-ci, si bien qu'on procède presque systématiquement à l'élimination des cornes. Cette attitude nous paraît un excellent exemple de deux types de relation de domestication très différents : dans cette civilisation alpine, l'intimité existant entre la vache et l'homme est à la base d'une confiance réciproque presque totale. En effet, non seulement les hommes n'ont pas peur, mais les accidents sont très rares car les vaches répondent avec docilité aux gestes de l'homme.

en file, une à une, à un rythme le plus régulier possible. La même attention de l'éleveur continue aussi dehors pour que le déplacement de l'étable au pâturage ait lieu dans des conditions de sécurité pour le troupeau et pour les éventuels objets ou personnes rencontrés sur le passage.

### L'estivage

A la stabulation permanente, accompagnée de la distribution d'aliments secs, s'oppose la saison d'estivage avec l'exploitation des hauts pâturages constitués essentiellement de prairies naturelles.

Selon le principe que les bêtes doivent être rentrées le soir, et attachées, pour faciliter les opérations de traite qui ont lieu matin et soir, des étables à l'image de celles bâties au village jalonnent les sentiers parcourus par les vaches sur les pentes des montagnes. D'habitude, on retrouve une étable à chaque étage de l'exploitation estivale : le *mayen*, dans les clairières existant à l'intérieur des forêts, la montagne d'alpage vraie et propre, les différents tramouails et enfin la *tsà*.

Vu la quantité considérable des vaches inalpées qui se trouvent réunies dans une même étable, la traite prend des proportions encore plus importantes pendant la saison d'alpage. Qu'elle soit réalisée à la main ou à la machine, elle requiert la participation de plusieurs personnes ne serait-ce que pour l'apprêtement de la tétine, pour la surveillance de la trayeuse et pour le transport du lait, sans compter le travail vrai et propre de la traite, là où ce sont les hommes en première personne qui l'assument. Rares sont les femmes à l'alpage, encore plus rares celles qui accomplissent des tâches autres que celles ménagères comme la traite, par exemple, alors qu'au village la traite est souvent une tâche féminine.

Si l'on pense que dans la plus grande montagne du Val d'Aoste, l'alpage de Champillon dans la commune de Doues, qui inalpe 180 vaches à lait, on peut arriver à traire, dans le moment de pleine production, jusqu'à 1000 litres de lait par *souye*<sup>40</sup>, comme on dit, c'est-à-dire à chaque fois, pour fabriquer par la suite vingt meules de fromage (fontine) par jour, on peut facilement se rendre compte de ce que comporte un travail pénible et harassant comme la traite à la main, en termes de temps et de fatigue, dans des conditions de ce type.

A Champillon, comme dans la plupart des alpages et des étables de nos jours, les hommes ont opté pour la traite mécanique, qui permet d'économiser beaucoup d'énergies et qui surtout n'exige pas une main d'œuvre spécialisée : cependant, même dans ces conditions, la traite demeure une tâche ardue qui exige l'intervention de huit personnes trayant chacune environ 25 vaches et s'investissant dans cette opération pendant 2 heures et demie voire 3 heures, deux fois par jour, tous les jours pendant toute la saison d'alpage.

A Grimondet, un alpage de la commune de Gressan, on effectuait encore la traite à la main jusqu'en 2004 : avec 55 vaches à lait et une quantité de lait qui atteint les 600 litres par jour quand les vaches sont au maximum de leur lactation, trois personnes s'adonnaient à la traite manuelle pour un temps total de deux heures et demie deux fois par jour. En 2005, avec l'introduction de la traite mécanique, deux personnes suivaient le travail des machines qui durait environ une heure et demie deux fois par jour.

---

<sup>40</sup> La *souye* est à la fois le repas des vaches (en tant qu'unité temporaire), la portion de pâturage nécessaire à cette fin et aussi l'ensemble du cycle de travail assuré par l'homme deux fois par jour, comprenant donc le repas des vaches, la traite et les autres soins aux animaux.

## Les gestes périodiques

Enfin, il y a également des gestes plus sporadiques qui obéissent à la nécessité de pratiquer sur la vache des contrôles sanitaires variés, soit pour en vérifier l'état de santé, soit pour vérifier le bon développement des fonctions productives et reproductives. L'éleveur observe son bétail d'un œil clinique et avec des gestes d'inspection simple mais accomplis avec l'assurance et la froideur dues à la longue pratique et à la proximité avec la vache, perçue en ces circonstances comme un objet mécanique dont il connaît le fonctionnement de tous les engrenages.

De tous temps et à toutes les latitudes, la réalisation des opérations liées à la reproduction « qui constitue l'obsession de tous les éleveurs, a suscité un ensemble de pratiques, de stratégies et de représentations » (J.-P. Digard, 1989 : 203). Cela, encore une fois est vrai pour cette région alpine, et doublement vrai dans le cas des reines.

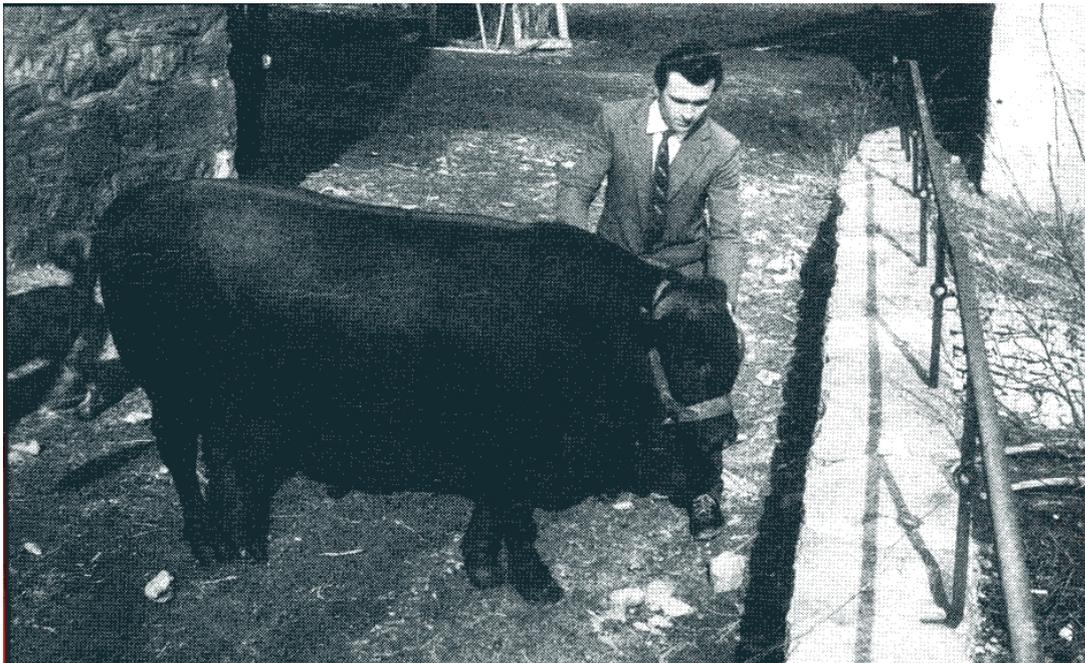
Le choix d'un moment unique pour la fécondation de tout le troupeau (qui a lieu en début d'année, entre février et mars) a comme conséquence le regroupement des mises-bas, ce qui permet de surveiller de manière globale les différents moments de la gestation et de la parturition, ainsi que les soins à réserver aux nouveaux-nés, à leur sevrage, à leur séparation de la mère, à leur marquage.

Pour les reines, certains passionnés des combats ont tendance à varier la date pour une meilleure forme physique au moment des combats. Par exemple, dans certaines zones du Valais, les propriétaires de reines anticipent la fécondation au mois de janvier, de façon que la lactation de la vache soit déjà dans sa phase descendante au moment de l'inalpe.

Dans le cas des reines, on peut rencontrer aussi un autre problème qui cause un décalage ultérieur dans la période des vêlements : si la fécondation n'a pas lieu au moment désigné, le propriétaire insiste pendant plusieurs mois avant de se résigner à ce que la bête ne soit pas portante pour l'année en cours (alors que dans le cas d'une vache laitière, il penserait directement à l'abattage), ce qui comporte, de retard en retard des mises-bas en janvier ou en février, voire plus loin).



10. L'ancien dispositif pour les saillies : *lo besse* (photo C. Dunoyer)



11. “*Le taureau est la moitié de l'étable*” (photo famille Dunoyer)

Quant aux techniques adoptées en matière de fécondation, on va de la monte libre à l'insémination artificielle, mais il existe beaucoup de pratiques illégales et clandestines (choix d'un taureau différent par rapport à ceux qui sont assignés par les institutions préposées au contrôle de la reproduction, et autres escamotages) tellement les enjeux liés à la reproduction des reines sont importants et mettent en éveil de multiples réflexes, des projections, des hantises, des préjugés jamais effacés<sup>41</sup>.

Globalement, les éleveurs rencontrés placent surtout l'accent sur l'importance du lignage et ont toujours présent à l'esprit que pour un jour de gloire (somme toute très aléatoire) il faut compter sept ans de travail (depuis le moment de la fécondation à l'âge de la reine), et peut-être déjà trois générations de vaches.

En effet, les résultats de la sélection ne sont pas immédiatement visibles. La maîtrise de ce processus « suppose en effet de la part des éleveurs une projection dans le futur » (J.-P. Digard, 1989 : 204). L'instrument principal de ces stratégies est la sélection des reproducteurs, basée encore une fois sur des critères variés, des plus « sentimentaux » aux plus « productivistes ». Un peu comme pour l'histoire des races chevalines mentionnées par B. Lizet, on constate « le travail de deux forces contraires. La première, pragmatique, matérielle, marchande, tend à modeler la force animale en fonction de l'offre et de la demande (...). La seconde résiste, en investissant l'animal anachronique de fortes valeurs affectives et symboliques » (B. Lizet, 1988 : 20).

Ce conflit est représenté dans notre région par les institutions préposées au contrôle et à l'amélioration de la race (A.NA.BO.RA.VA., Association Nationale Bovins de Race Valdôtaine, et Fédération Valaisanne des Eleveurs de la Race d'Hérens) dont le souci principal est l'augmentation de la productivité, souvent opposée aux visées des éleveurs qui appliquent des critères différents conciliant plus ou moins bien la productivité, l'esthétique et éventuellement l'aptitude au combat. Nous reviendrons plus loin sur ces questions.

*« Avoué le rèine, gneun dèi se permettre de beutté lo na dedeun lo baou »(Avec les reines, personne ne doit se permettre de fourrer le nez dans l'étable)*

Plus concrètement, nous avons assisté à des situations de tension où les responsables des services vétérinaires conseillaient chaudement un certain exemplaire qui devait améliorer la production laitière et la conformation générale de la lignée, alors que l'éleveur avait fait ses calculs en examinant d'autres caractéristiques, afin de renforcer par exemple les cornes de la descendance là où il y avait déjà des exemplaires très doués pour la lutte, d'une grande force et robustesse, mais présentant des « armes » un peu fragiles.

Plusieurs autres fois nous avons entendu les éleveurs se plaindre de quelques caractéristiques morphologiques de la descendance qu'ils imputaient sans hésiter aux choix génétiques des services vétérinaires. Sans mettre en question la bonne foi des propos des uns et des autres, nous avons tout de même constaté une évaluation différente de certaines caractéristiques (très prisées chez les uns et négligées chez les autres) et surtout une manière différente de faire le bilan entre les avantages et les désavantages de certains aspects de la bête.

---

<sup>41</sup> A titre d'exemple, nous pouvons citer la croyance selon laquelle la première monte du taureau serait la meilleure, avec toutes les conséquences que cela impliquait au niveau de la fécondation des reines notamment.

En outre, il paraît que « les éleveurs du passé étaient tellement obnubilés par les dangers de la consanguinité qu'ils croyaient même à l'« imprégnation » des femelles par les mâles (télégonie) ; pour y échapper ils avaient tendance à remplacer systématiquement les reproducteurs issus de leur propre élevage par d'autres qu'ils allaient chercher ailleurs » (J.-P. Digard, 1989 : 205)

Par exemple, la taille des oreilles, qui doivent être petites selon les éleveurs, fait souvent l'objet de nombreuses récriminations.

Un autre cas est celui de la couleur du pelage. En effet, il arrive parfois que le taureau conseillé par les services vétérinaires soit porteur de surprises désagréables, personne ne pouvant contrôler entièrement les mécanismes de la transmission génétique : il semblerait que la communication n'est pas toujours aisée et que la parole des techniciens prête souvent à des malentendus.

La gestation et la parturition ne demandent pas de soins particuliers, dans la plupart des cas.

Pour l'éleveur, il s'agit principalement de surveiller les vaches et d'observer d'éventuels éléments étranges. Bêtes sensibles, ces vaches ont besoin d'une atmosphère tranquille et trop de va-et-vient, surtout pendant la mise-bas, pourrait les énerver.

Certes, le regard porté sur la reine est plus chargé d'appréhension, sans plus.

*« Se te véi la réina énérvéye, t'é pi tracachà, ma bon... » (si tu vois la reine énérvée, tu te préoccupes davantage, c'est clair, mais bon...)*

L'attente est toujours tranquille, comme tous les moments importants sont vécus ici, avec dignité, chez soi, en silence ou presque, sans gestes éclatants.

Pour les passionnés des reines, le moment de la mise-bas est chargé de curiosité, parce qu'un veau femelle est une reine potentielle, mais cela aussi est vécu assez intérieurement et ne fait pas l'objet de beaucoup d'explications dans la parole de nos informateurs.

*« Le réine ou son vouide ou fan de bou » (les reines ou elles ne sont pas gravides ou elles font des mâles)*

C'est ce qu'on dit couramment à haute voix, pour se faire courage, pour ne pas trop se faire prendre au piège des illusions. Mais si le veau est femelle, alors d'habitude l'éleveur a déjà un nom prêt dans sa tête. Dans le cas d'un veau mâle, d'habitude le propriétaire souhaite le garder pour la reproduction, autrement il pourra faire l'objet d'une bonne vente.

Un éleveur nous racontait une fois que la plus grande reine de son étable venait de faire son huitième veau mâle : c'était pour lui une grande frustration de ne pas pouvoir exprimer le potentiel de cette prestigieuse lignée bovine à l'intérieur de l'arène.

*« Toujours de belles bêtes qu'on a très bien vendues, qui ont rapporté beaucoup, il faut le reconnaître, c'est important aussi, mais les veaux femelles ... c'est autre chose, bon... ».*

### **Les premiers soins aux veaux**

La plupart des éleveurs valdôtains préfèrent séparer très tôt le veau de sa propre mère, car le lait de la vache peut être commercialisé à partir du huitième jour après la naissance du veau. D'habitude, les éleveurs approchent le veau nouveau-né de sa mère qui le lèche, l'aide à acquérir une certaine vitalité et au bout d'un quart d'heure le séparent avant que le lien se renforce et que le veau commence à têter la vache.

En Valais, par exemple, dans le cas de propriétaires de reines négligeant complètement l'aspect laitier au profit de la lutte, les veaux restent à côté de leur mère parfois même pendant trois ou quatre mois.

Nourrir le veau artificiellement au biberon est une tâche qui demande beaucoup de soins à l'éleveur et qui en même temps ne fait qu'accroître ce lien déjà fort entre l'homme et l'animal. Il s'agit bien là de l'une de ces habitudes auxquelles se réfère

J.P.Digard (1974 : 30) “qui contribuent davantage encore à marquer l’animal de l’empreinte humaine, et qui, réciproquement, témoignent chez l’homme d’un attachement presque sentimental pour l’animal”.

Au cours de ses quinze premiers jours de vie, le veau subit aussi un marquage, à travers la mise en place d’une marque auriculaire dotée d’un numéro d’immatriculation. Il s’agit d’une opération rendue nécessaire par les contrôles de tous genres s’imposant sur le bétail d’élevage, afin de pouvoir en établir avec précision la descendance, l’ascendance, l’origine géographique, les stratégies prophylactiques mises en place. Pour les éleveurs, l’opération est superflue, puisqu’ils connaissent un à un tous les animaux de leur étable, sans avoir recours à aucun marquage de la sorte. Nous reviendrons sur cette question des marques auriculaires quand nous traiterons la question délicate des rapports avec les pouvoirs, car l’investissement émotif est tel dans le cadre de ce type d’élevage que même un objet de moindre importance comme ces plaquettes peut déclencher de nombreuses polémiques.

#### Les gestes pour soigner et guérir

Font également partie des gestes périodiques tous les soins relevant de la médecine vétérinaire, préventive et curative, traditionnelle et scientifique.

Les éleveurs ont un savoir ancien basé sur l’observation des animaux et de la nature, ils cueillent des herbes pendant la belle saison, qui constitueront autant de remèdes pour les différentes maladies. Ces remèdes rapprochent une fois de plus l’homme et l’animal, car il s’agit souvent des mêmes dans les deux cas : infusions de violettes, en cas de maladies liées au refroidissement, boissons à base de racine de gentiane pour les problèmes de digestion et pour « purger » le sang, utilisation de graines de lin pour favoriser les mises-bas, voilà quelques exemples de connaissance des plantes médicinales. Petit à petit, avec l’interdiction de cueillir les plantes et les fleurs de la montagne et avec la perte de confiance dans ces soins naturels, ces savoirs se sont perdus et l’on a de plus en plus souvent recours au vétérinaire qui intervient avec sa science, car tout le monde reconnaît que la science permet d’éviter beaucoup d’ennuis, surtout quand c’est la santé d’une reine qui est en jeu.

L’éleveur accompagne toujours le vétérinaire, observe attentivement et dans certains cas répète les mêmes gestes afin de pratiquer les soins nécessaires pour la guérison<sup>42</sup>.

En outre, un phénomène assez nouveau concernant exclusivement certaines reines est celui de l’hospitalisation en clinique : il s’agit d’un phénomène que l’on rencontre de manière plus fréquente en terre valaisanne et qui nous amène à affronter la question des animaux hyperdomestiqués. En effet, quand on commence à constater des cas de ce genre ou tout simplement on entend les éleveurs affirmer dépenser beaucoup (voire beaucoup trop) d’argent pour le vétérinaire, on peut remarquer, comme Digard, qu’il existe « dans l’action de l’homme sur l’animal ou dans la dépendance du second vis-à-vis du premier, un seuil à partir duquel cette action ou cette dépendance commencent à diverger, voire même à entrer en contradiction avec la valeur d’usage économique des animaux » (J.-P. Digard, 1989 : 213). Il semblerait en effet, et cela apparaîtra de mieux en mieux dans les pages qui suivent, que « le stupéfiant zèle domesticateur de l’homme ne s’explique donc pas autrement que par la recherche de la domestication pour elle-même et pour l’image qu’elle renvoie d’un pouvoir sur la vie et les êtres. Même quand elle sert aussi à autre chose, l’action domesticatoire contient sa propre fin » (J.-P. Digard, 1989 : 215).

---

<sup>42</sup> Trois contrôles obligatoires existent dans la Vallée d’Aoste : la cuti-réaction pour déceler la TBC (effectué une fois par an) et un examen sérologique (effectué tous les six mois) pour déceler la brucellose et la leucose.

D'autres types de soins étaient autrefois mis en place par des sorciers ou guérisseurs reconnus à l'échelle du village, voire plus loin, mais on n'en a plus que des échos dans quelques récits : on avait recours à eux quand les vaches présentaient des difficultés au moment de vêler ou quand elles manifestaient des symptômes qu'on ne savait soigner par soi-même. Parfois, il s'agissait de sortilèges lancés par les voisins jaloux, comme dans le cas de graves maladies mettant en danger la survie du bétail ou face au manque de lait (c'était la voisine malveillante qui soutirait le lait directement du pis des vaches ou du chaudron) ou encore face à l'impossibilité de produire du beurre (on tournait la beurrière en vain, tandis que la voisine faisait étalage de tout son « fruit » en éveillant les soupçons de tout le village). Ces exemples nous renvoient à des circonstances analogues largement répertoriées (par Van Gennep, entre autres) où les membres d'une communauté se disputent des biens disponibles en quantité limitée et ont recours à la magie dans l'espoir de changer l'état des choses et pour tenter de s'expliquer tant d'injustices (Cirese, 1995 : 95-112).

Parfois, le diable en personne s'en mêlait. Les récits des nonagénaires abondent de cas, auxquels ils auraient assisté directement, de deux vaches beuglant dans l'étable, incroyablement liées à la même mangeoire par la même chaîne (alors que la longueur de la chaîne ne dépasse guère la circonférence du cou de la vache) : rien qu'un sorcier réputé pouvait défaire ce qu'aucun homme n'aurait pu faire à lui tout seul, il prenait une chaîne dans l'étable, il la chauffait dans les flammes, il la frappait de plusieurs coups de marteau et il allait la déposer dans des endroits précis. Quand on retournait à l'étable, tout était rentré dans l'ordre<sup>43</sup>.

De nos jours, l'une des rares survivances de ces pratiques magiques est le recours à ces quelques guérisseurs qui existent encore sur le territoire, dont on dit qu'ils détiennent le « secret », auxquels les gens (ruraux et citadins, croyants ou non) ont recours (d'ailleurs souvent avec succès) en cas de dartres ou d'autres maladies de la peau, en cas de migraines, de problèmes de sommeil, de douleurs variées : ces guérisseurs, qui soignent hommes et bêtes, suivent tous la même démarche, à savoir ils demandent le nom et la date de naissance de l'individu en question, ils récitent rapidement une formule incompréhensible, moitié latin, moitié français, et ils congédient le demandeur d'aide en le rassurant que tout va passer dans les meilleurs délais, parce qu'ils vont se mettre à « travailler toutes les nuits » jusqu'à complète guérison. L'efficacité, qui n'a jamais été prouvée scientifiquement, existe dans de nombreux cas.

Enfin, les « rabeilleurs » sont ceux qui ont appris à soigner les luxations des articulations et à réparer les fractures, par l'expérience et l'intuition, mais sans aucun savoir théorique. Il s'agit d'hommes forts, aux grosses mains, faisant preuve d'une grande sensibilité à l'égard des animaux, la plupart des fois mettant à disposition leur art de manière gratuite : dans ce cas, l'efficacité est très haute et attestée par radiographie.

### **Les soins réservés aux cornes**

Entre le soin esthétique et le soin médical, trouvent place également toutes les attentions réservées aux cornes depuis le plus jeune âge de la bête. L'homme contrôle plein d'appréhension (ce n'est plus la froideur clinique qu'on mentionnait plus haut) leur solidité, leur croissance, leur forme : ce constat est fait au seul regard. En effet les cornes doivent répondre à des critères d'ordre esthétique et en même temps doivent se

---

<sup>43</sup>Les derniers sorciers, d'ailleurs des personnes menant une vie des plus ordinaires, sont tous décédés avant la fin du siècle dernier. Il faut tout de même remarquer qu'il ne s'est jamais plus produit d'accident où deux vaches se trouvaient attachées à la même chaîne.

révéler de bonnes armes aussi bien dans la défense que dans l'attaque : elles doivent être robustes, bien proportionnées, ni trop larges, ni trop écartées, ni trop tournées vers le haut ou vers le bas.

Plus hautes, plus basses, plus ouvertes, plus serrées, plus droites, plus en boucle, les cornes sont des armes et relèvent des différentes techniques de lutte.

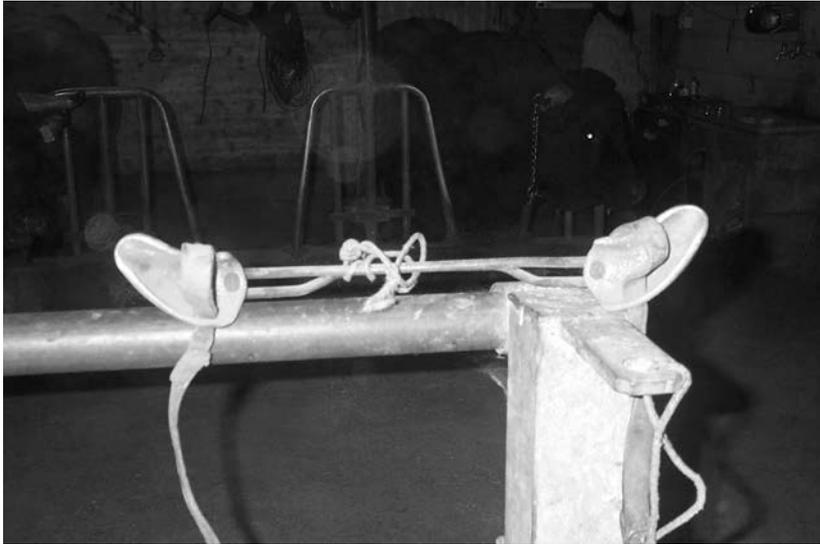
Si « *on ne peut pas partir à la guerre sans armes* », comme on dit dans le milieu, certains éleveurs préfèrent laisser faire la nature, selon le principe « chaque vache ses cornes », d'autres préfèrent intervenir, le cas échéant, pour en corriger la forme, pour « donner la direction » et même parfois pour donner leur empreinte personnelle à la bête. Quelques-uns commencent à *tsapotté* (sculpter au couteau) les cornes du veau quand il a l'âge de six mois et à intervenir de manière graduelle jusqu'à ce qu'il ait un an, lorsqu'on commence à lui faire porter un *mouèino* ou guide-cornes. D'autres, pour donner les premiers coups de couteau, attendent que les veaux aient un an, la semaine entre la lune noire et le premier quartier, plus précisément quand la lune a trois jours de croissance, *lo trèi de leunna* (le trois de lune)<sup>44</sup>. Un autre éleveur encore nous a dit qu'il intervient sur les cornes déjà avant le sixième mois, en les limant sur le côté extérieur et surtout (« *c'est un truc de Valaisan* ») en rasant les poils du front, au point d'attache des cornes, ce qui contribue à les faire se refermer en avant.

Il y a aussi des éleveurs qui recourent à des produits notamment de l'industrie orthopédique, tels que des enduits ou des emplâtres, utilisés pour renforcer les cornes. Ces opérations s'accompagnent d'un regard sérieux, fortement soucieux, et presque toujours, entre deux gestes, il y a une caresse pour la vache.

En cas de fracture (qui peut se vérifier lors d'un combat), l'homme intervient pour réparer la corne de la vache, ou bien il recourt à l'habileté de quelques professionnels, afin de redonner tous ses atouts à sa reine. Il s'agit de coller un bout de corne d'une autre vache sur la corne cassée. Mais les éleveurs sont rarement enthousiastes des résultats car les risques d'une nouvelle fracture sont considérables et la reine, consciente d'avoir une prothèse, semble moins sûre dans les combats.

---

<sup>44</sup> Comme pour justifier cette coutume, un informateur nous a expliqué que la lune dans cette phase de sa croissance a la forme exacte des cornes idéales.



**12. Guide-cornes en métal (photo C. Dunoyer)**

**13. Un instrument de l'intervention humaine dans les aptitudes au combat (photo C. Dunoyer)**



**14. L'éleveur utilise un enduit pour renforcer les cornes des vaches (photo C. Dunoyer)**

Enfin, la corne, en tant que partie morphologique de la vache, directement liée à l'aptitude au combat, peut faire aussi l'objet d'une sélection spécifique, afin d'engendrer des exemplaires de plus en plus parfait du point de vue de la lutte.

Dans le domaine des soins esthétiques, chaque automne au moment de la désalpe, l'homme effectue une tonte partielle à valeur signalétique, réservée à la reine des cornes, à savoir la reine d'alpage, consistant dans le rasage des poils de la queue de façon à dessiner un anneau à son extrémité (c'est la *verdsetta* en francoprovençal).

### **L'importance de la sonnaille**

Le geste de mettre la sonnaille à la vache est aussi porteur d'une valeur affective, dans la mesure où les sonnailles changent selon le type de vache<sup>45</sup>. A Chamonix il s'agit carrément de deux types d'objets différents selon que ce soit pour une laitière ou pour une lutteuse: en effet pour les premières on utilise des clochettes en bronze « *nous les nommons les campaines* », pour les autres les grosses sonnailles. D'ailleurs, au dire de nos informateurs, les noires, savent mieux porter les sonnailles que les autres : elles en sont fières et elles savent les faire balancer au bon rythme, ce qui exalte la pureté du son de la sonnaille.

Au Val d'Aoste, il n'y a pratiquement que le second type de sonnailles, pour toutes les vaches (*sonaye*, *carà*, *bondjón*, *toupén*, en francoprovençal<sup>46</sup>), seulement celles de la race pie-rouge (*baousanaye* en francoprovençal) portent les toutes petites, les noires, les plus grosses, les reines, les plus belles en absolu, c'est-à-dire les plus beaux colliers et les plus belles sonnettes (celles que le propriétaire choisit pour leur sonorité, car chaque sonnaille a un son unique). Elles sont en fer forgé et ont une forme légèrement rectangulaire, à la base un peu allongée.

---

<sup>45</sup> Les passionnés des vaches sont aussi de fins connaisseurs de sonnailles : ils reconnaissent au son le numéro de la sonnaille, à savoir sa taille, et sa maison de fabrication, ils partagent les tintements en féminins et masculins, ils méprisent les sonnailles qui présentent des défauts et définissent *casseroles* les clochettes en bronze des races laitières.

<sup>46</sup> En réalité les noms des sonnailles sont beaucoup plus nombreux, selon les usages des différentes localités, selon la taille et la forme de l'objet (nous citons par exemple le diminutif *caralet*, pour une sonnaille plus petite, et la dénomination onomatopéique *blon-blou*, grosse sonnaille utilisée pour le désalpage), enfin selon la maison de fabrication (on utilise aussi couramment les noms *chamoni*, *bagnar*, *réan* pour indiquer des sonnailles ayant telle provenance).



**15. L'importance de la sonnaillie (photo C. Dunoyer)**

Les sonnailles ont une utilité pratique en tant que dispositif de protection, car elles permettent de reconnaître les reines même à distance et donc de contrôler le troupeau et ses mouvements, même quand une dénivellation du terrain empêche le berger de voir ses vaches : ses oreilles expérimentées savent donner la juste signification au rythme, à la direction, à l'intensité et aussi au timbre des sonnailles.

Mais ce choix obéit sans aucun doute aussi à un critère d'ordre affectif, dès qu'intervient le facteur esthétique, avec la surenchère de la valeur qu'il entraîne.

*« Celle que te l'ame de pi, te le recogné to de suite » (tu reconnais tout de suite tes préférées)*

Avant de conclure, après les sonnailles, il nous reste à analyser deux autres outils et auxiliaires du berger, à savoir le bâton et le chien, qui sont à la base de tout un ensemble de gestes et de postures.

### Le bâton : outil ou signe ?

En effet le bâton revient souvent dans les gestes de ces éleveurs de reines, dans plusieurs phases différentes de leur activité.

Au début de cette partie, nous avons placé l'accent sur la pauvreté technologique de ce domaine d'activités. Le bâton est sans doute parmi les objets les plus récurrents, en effet « dans aucun ensemble technique peut-être, on ne trouve autant d'éléments à la fois polyvalents individuellement et complémentaires les uns des autres » (J.-P. Digard, 1981 : 52) que dans celui des éleveurs.

Du point de vue morphologique, on peut considérer qu'il existe deux types de bâtons.

Le premier, fin et flexible, fait à partir d'une branche de coudrier ou de frêne, tel qu'un petit fouet, suit toujours l'éleveur qui s'en sert dans ses gestes de contact avec la bête. Le deuxième, plus épais, plus rigide, se rapprochant du gourdin, utilisé surtout par les bergers, accompagne et soutient l'homme dans sa marche en montagne : dans les contacts avec la bête, il sert davantage à toucher qu'à frapper.

Le bâton sert à guider les animaux dans le trajet de l'étable au pâturage et inversement, aussi bien que dans les mouvements ou postures que l'homme prétend de la vache, lors de la traite, par exemple, mais également pendant toutes les opérations qui impliquent un contact direct avec la vache (distribution de nourriture, étrillage, soins médicaux, etc.). Dans ce cas, l'homme utilise le bâton pour exercer une pression sur les flancs de la bête ou sur une partie précise de son corps si le but est de faire déplacer une patte par exemple. D'ailleurs, la fonction de guider la vache lors des déplacements est remplie également par les enclos, par les chiens qui accompagnent, et parfois remplacent le berger, ainsi que par les cloisons placées le long du parcours.

Guider le troupeau signifie bien sûr le conduire, le diriger vers l'emplacement désigné, et donc exercer un rôle de dissuasion vis-à-vis de ces vaches qui s'arrêtent à brouter l'herbe sur leur passage ou qui tentent de changer de direction, mais également

le protéger contre tout éventuel danger qui pourrait se présenter, de nos jours notamment les voitures. Souvent, lors de ces déplacements, le bâton est aussi utilisé comme un prolongement du bras tendu horizontalement, en guise de barrière, afin que les vaches avancent dans la direction voulue.

Le bâton sert aussi, bien que plutôt rarement, à corriger le bétail ou encore les chiens qui parfois se montrent trop zélés dans leur rôle de bergers et poursuivent trop méchamment les vaches, alors dans ce cas il frappe, avec plus ou moins de force, selon le tempérament de l'homme et selon la gravité du moment.

« Il n'est pas sans signification que ce soit par les mêmes procédés que l'on assure la protection des animaux et du même coup leur asservissement », écrit encore J.-P. Digard (1981 : 52).

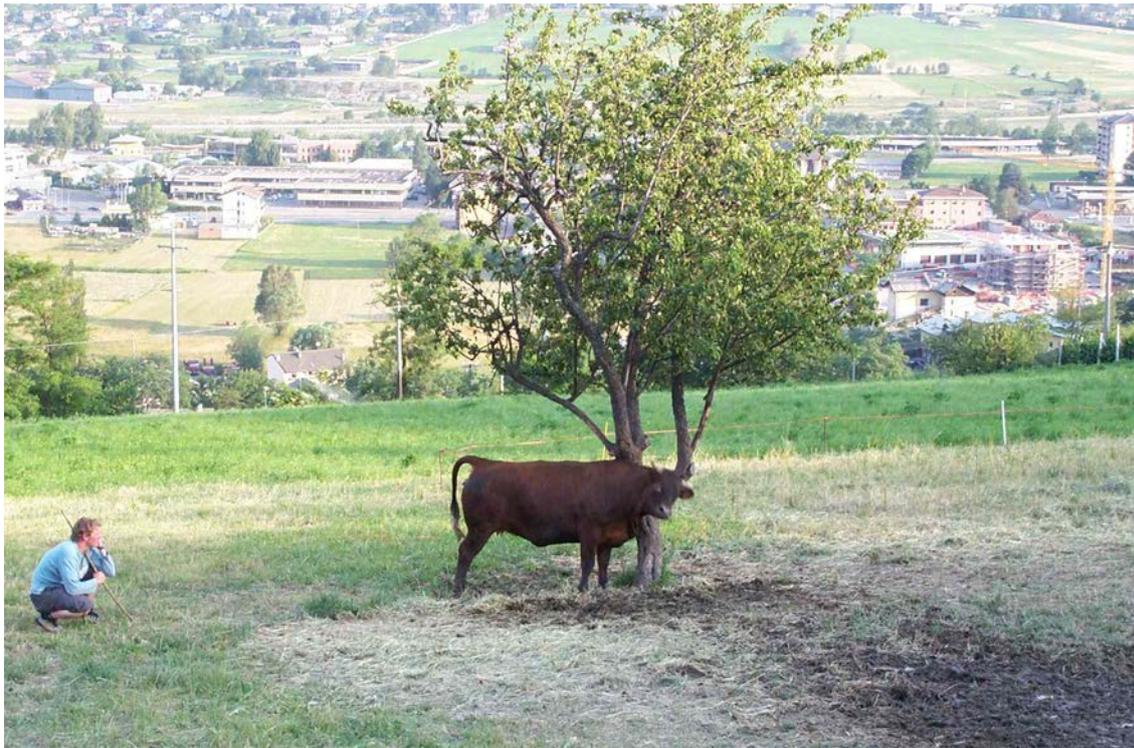
Outil sans aucun doute, le bâton dépasse cependant cette fonction pour devenir également signe.

Signe d'une activité, celle de l'élevage des vaches, certes, mais aussi signe d'un rapport de domestication entre l'homme et la bête, de ce rapport que nous avons décrit longuement au chapitre précédent, et de l'autorité que présuppose toute domestication. Signe, encore, d'une relation étroite, telle qu'elle se développe dans le cadre de la garde et de la conduite des troupeaux au pâturage, lorsque le berger, souvent seul humain au milieu de tous ces animaux, observe les comportements, les attitudes, la psychologie des différentes bêtes.

De plus, dans le cadre du combat, le bâton acquiert encore une autre valeur. Dans la manière dont il est gardé ou fait voltiger en l'air, il dit, ou plutôt masque, l'attente frénétique de l'issue du combat, les tensions, les espoirs de l'homme. Le berger debout, statique, peut s'appuyer sur le bâton, sur le côté, les jambes croisées. Il peut également le faire voltiger derrière son dos, les mains croisées derrière, les pieds bien plantés par terre.



**16. Le bâton assure un contact minimal entre la vache et son propriétaire (photo C. Dunoye)**



**17. Berger agenouillé avec son bâton (photo C. Dunoyer)**



**18. Le berger chasse une vache à l'aide du bâton (photo famille Charbonnier)**



**19. Le berger et ses deux  
auxiliaires : le bâton et le  
chien**

**(photo famille Grimod)**



**20. Le bâton :  
prolongement des bras  
de l'éleveur ... (photo C.  
Dunoyer)**



**21. ... outil de la domestication,  
signe de l'autorité, point d'appui  
... (photo C. Dunoyer)**



**22. ... symbole d'un métier  
(photo C. Dunoyer)**

Pendant les combats, on a souvent remarqué des éleveurs accroupis, au milieu de l'arène ou juste à côté, en tout cas en face de leur lutteuse, un genou par terre, une main appuyée sur le bâton, comme pour cacher l'embarras de ces mains travailleuses qui soudain ne savent plus comment s'occuper.

### *Le chien de berger ou le signe d'un rapport de domination*

Enfin, l'auxiliaire indispensable du berger est le chien : s'il est intelligent et bien dressé, le berger avoue se sentir sûr de ce qu'il doit faire, sans besoin d'une autre personne. Le chien s'oppose à tous les autres animaux domestiques, car il est du côté du patron, souvent il fait corps ensemble, il sommeille sur le pas de la porte ou sous son fauteuil, il mange ses restes. S'il s'agit d'un bon chien de berger, sa présence suffit pour diriger le troupeau dans ses déplacements, pour inciter les bêtes qui s'égarèrent à retrouver le bon chemin et pour retenir celles qui risquent d'accélérer la marche, car le troupeau ne doit jamais courir. Souvent sa présence seule suffit, comme les vaches sont assez dociles et intelligentes. Mais quand cela est nécessaire, le chien détale en courant autour du troupeau, parfois il aboie, toujours sensible aux désirs du berger qui l'incite à agir, qui le gratifie lorsqu'il agit correctement, qui le reprend quand il fait du zèle : le chien de berger doit comprendre la bonne mesure dans les ordres qui lui donne l'homme, ne jamais être fougueux, ni trop méchant, s'il ne veut pas se faire rosser et accabler des pires insultes. Parfois, le berger peut aussi faire des signes au chien, par les mains ou par la voix, pour qu'il continue dans son travail si les vaches n'obéissent pas, il lui indique la direction ou il lui signale des vaches qui s'éloignent. Parfois, le berger siffle pour mettre en alerte le chien qui commence à se regarder autour en comprenant tout seul ce que l'homme s'attend de lui, parfois des mots accompagnent le sifflement. Il peut même arriver que le berger hurle au chien « *Taca!* » (Attaque!), en faisant d'amples gestes avec la main ou avec le bras, alors le chien peut aller jusqu'à pincer les bêtes aux jarrets, mais il ne doit jamais mordre : les chiens qui ont l'habitude de mordre, on les tue. A chaque réussite du chien, le berger répond avec des « *Bravo!* » suivis du nom du chien, prononcés sur un ton calme et rassurant. A la fin, le berger appelle le chien « *Vé-ci ! Vé-ci !* » et le caresse en le tapotant sur la tête contre sa cuisse. Il peut même sortir un morceau de pain de sa poche pour le calmer et le récompenser : un berger a toujours des morceaux de pain dans ses poches et un peu de sel pour encourager les animaux.

Contrairement aux vaches, les chiens ont presque tous le même nom (ce qui est quand même moins vrai de nos jours à cause d'influences multiples, souvent d'ailleurs de nos jours les chiens ont des noms anglais) : traditionnellement, les noms de chiens étaient Titti et Médor, si bien qu'il arrivait souvent que des générations de chiens se succèdent dans une famille sans qu'il y ait un souci quelconque de changer de nom ou de caractériser davantage le chien actuel par rapport aux précédents.

Quant à la race, on ne peut pas en définir une véritable, car il n'existe pas de croisements spécifiques.

« *Si tu regardes bien, ils ont tous à peu près la même physionomie, mais il n'y en a pas deux identiques* », nous faisait remarquer un berger, un jour.

Souvent les éleveurs font des croisements avec le Border Collie ou le Beauceron, mais tout est très arbitraire et l'on agit surtout sur la base de ses propres connaissances :

on apprécie les chiens de quelqu'un ou bien on a pu remarquer qu'un éleveur a toujours de bons chiens bergers, alors on prend un caniche chez lui, par exemple.

D'habitude, tout le monde veut des chiennes, car on dit qu'elles sont meilleures, plus obéissantes, plus dévouées à la tâche. En plus, les bergers considèrent que les meilleurs chiens sont ceux qui ont la poitrine noire et l'« *écarron dobbio* », à savoir une sorte d'éperon double à la base de la patte.

Lorsqu'on a la possibilité de choisir, dans une nichée, on prend le premier que choisit la chienne : on déplace tous les caniches à quelques mètres de la niche et l'on attend que la chienne aille les chercher. Il paraît que c'est toujours le même qu'elle reporte en arrière en premier : celui-là est le meilleur.

### **Les gestes relevant de la sphère affective**

*« Le matin, lorsque nous rentrons dans l'étable, première chose, nous allons dire bonjour aux vaches, nous leur donnons un bout de pain ».*

Voilà le début du récit du travail quotidien d'une famille d'éleveurs, tel qu'il nous a été fait par un informateur : loin d'être des objets, les vaches sont des sujets avec lesquels on va partager la journée, que l'on salue et que l'on retrouve avec plaisir, chaque matin.

Il est en effet une composante de « sociabilité » des animaux dans le cadre de toute domestication « qui fait que l'homme ne s'implique pas de la même manière, ni avec la même intensité émotionnelle avec les animaux que dans la culture des plantes » (J.-P. Digard, 1989 : 220). L'implication émotive que l'on retrouve dans le système domesticoire qui nous concerne est encore supérieure à ce qui se passe dans la plupart des modèles d'élevage de bétail européens. Déjà l'expression *bétail*, en tant que nom singulier collectif, s'accorde difficilement avec les attentions individuelles portées à certaines vaches, dont nous allons maintenant analyser le contenu.

*« Les vieux sont plus réfléchis dans leurs gestes, ils traitent toutes les vaches d'une façon plus équitable, alors que les jeunes, s'ils s'énervent, ils s'en prennent à la rouge, jamais à la noire »*

Néanmoins, dans le cadre d'élevages valdôtains mixtes, les jeunes aussi bien que les vieux disent préférer les noires : les rouges, par exemple, ne reçoivent que des soins ordinaires, sans aucun échange affectif avec l'homme.

Un jeune éleveur nous racontait comment se déroulent les opérations quotidiennes à l'intérieur de l'étable familiale. A notre question s'il existait une différence dans le traitement des noires et des rouges, il avait avoué :

*« Je m'efforce de regarder tous les veaux de la même façon, parce que c'est juste, et parce que le veau de la reine ne sera peut-être pas une reine »* (implicitement, il répondait en ne pensant qu'aux noires), puis en riant d'ajouter :

*« Ma mère ne regarde pas les rouges, même pas les veaux : quand elle est en train de leur donner à boire, elle pense à autre chose, elle se regarde autour, elle ne leur parle pas ».*

Une indifférence qui nous paraît incroyable quand on a vu le plaisir de cette dame à parler de ses vaches (elle ne parle que des noires, évidemment) ou à les caresser : une indifférence qui ne se justifie que par la nette séparation qui se fait entre ces deux races, l'une aimée et l'autre élevée (avec la passion du métier, mais sans ce lien intime avec chaque spécimen, qui caractérise l'élevage des noires).

La dame en question nous confirme les propos du fils :

« *Les noires, je n'arrête pas de les chouchouter (tchotchollé, gnoignollé)* »

Alors qu'à propos des rouges, elle ajoute :

« *Je ne leur fais pas de misères, mais je ne les regarde pas* » (*je ne les maltraite pas...*)<sup>47</sup>



**23. “Tè, te beuttèn-poué eun tsan de çalle su-lé” (“Toi, on te mettra berger de celles-là”) : le mépris des vaches rouges à travers le regard des bergers**

(photo C. Dunoyer)

---

<sup>47</sup> A ces affirmations s'opposent celles des éleveurs qui n'ont pas la passion des combats, qui se bornent à traire les vaches, à s'en occuper avec passion, mais sans prendre plaisir aux luttes. Ces derniers insistent sur la valeur de la laitière, en ajoutant : “On ne peut pas traire les vaches par les cornes”.

Toute occasion de contact et toute opération rentrant dans les tâches quotidiennes de l'entretien du bétail s'accompagne d'une distribution de caresses. Les éleveurs affirment caresser les noires parce qu'ils les aiment davantage et parce qu'elles manifestent un vif plaisir à se faire cajoler : elles attendraient les câlins et exprimeraient à l'homme leur gratitude. Au contraire, il semblerait que les vaches de la race pie rouge n'apprécient pas particulièrement ces gestes ou tout au moins ne manifestent aucune réaction : en effet, on ne retrouve pratiquement pas de traces de ces gestes dans le rapport entre l'homme et la vache laitière pie rouge, rarement quelques petites claques affectueuses sur la croupe d'une bonne laitière ou quelques caresses à un petit veau, mais rien de plus.

C'est dans les relations qui s'établissent avec les noires qu'on est frappé par ces gestes qui traduisent affection, sympathie au sens véritable de communion de sentiments que l'homme aime à croire réciproques.

*« C'est fou, ce qu'elles aiment les câlins. Puis elles sont reconnaissantes et elles nous aiment de retour ».*

Un éleveur nous confiait une fois ces quelques mots pour justifier son choix de continuer le métier d'éleveur malgré toutes les difficultés.

Ces propos, ces gestes, ces sentiments pleins d'amour, sont en effet l'affaire d'une bonne partie des éleveurs traditionnels dans cette région, des hommes comme des femmes, ce qui peut paraître bizarre quand on remarque la place de la pudeur dans cette civilisation, où les épanchements sont peut-être tolérés chez les femmes, sans être jamais encouragés, mais certainement condamnés chez les hommes.

Mais quand on parle des vaches tout change : quand nous les avons accompagnés dans leurs étables, nous avons remarqué ces comportements. Ils entrent à l'étable et ils commencent à sourire aux vaches, ils les présentent au visiteur, une à une, en les caressant, en leur faisant tourner la tête du bon côté, en lui adressant quelques mots d'une voix douce.

*« Volène, viens ici, allez, tourne-toi bien... »* Et puis au visiteur : *« Vous avez vu? Quel regard! Ah! La coquine, elle sait que j'ai toujours un bonbon pour elle... Et en plus vous savez, elle nous donne encore 7 litres de lait, maintenant... »*



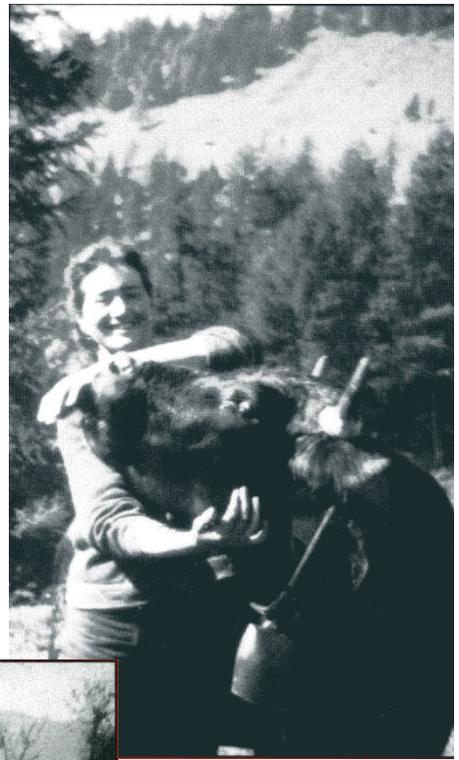
**24. L'éleveur étrille et brosse longuement ses vaches : encore un contact prolongé entre l'homme et la vache (photo C. Dunoyer)**



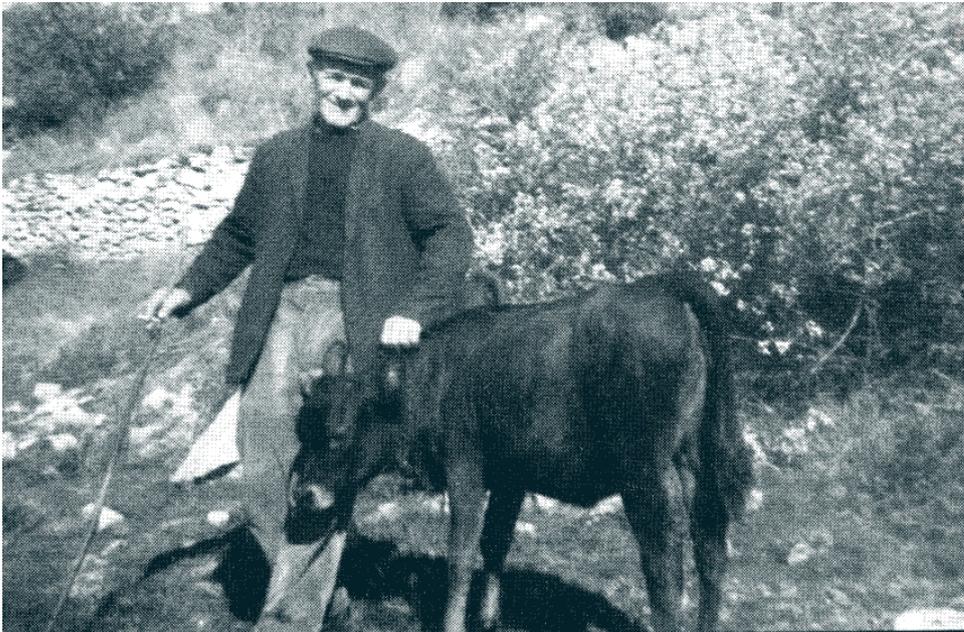
**25. L'homme se laisse lécher la main après avoir donné du sel à la vache (photo C. Dunoyer)**



**26. Les câlins aux veaux (photo C. Dunoyer)**



**27. Des câlins à la reine (photos familles Charbonnier, Marquet et Reboulaz)**



**28. Le veau cherche les caresses (photo famille Perron)**

Tous ces gestes et ces mots, on les découvre pendant les entretiens, en fréquentant le milieu, plutôt qu'en écoutant parler les éleveurs, car dans leur discours ces comportements sont mentionnés d'une manière rapide, ce qui dénote à notre avis le peu d'importance que l'informateur leur attribue dans le cadre d'une recherche ethnologique, plutôt que le peu d'importance que ces comportements ont dans la vie réelle d'un éleveur, mais également un manque de réflexion de la part des acteurs sur la quantité considérable de manifestations affectives exprimées à travers les gestes dans le cadre d'une normale journée de travail. Car il s'agit de gestes machinaux, dictés par les sentiments, par l'état d'âme du moment, et souvent accomplis dans l'intimité de l'étable, en tout cas en solitude, loin du regard indiscret de personnes étrangères à la vie de l'étable.

Suite à plusieurs entretiens avec des vétérinaires locaux, basés sur des observations d'ordre scientifique, dans le cadre de leurs études visant l'amélioration de la race, nous pouvons affirmer que les noires sont objectivement plus intelligentes que d'autres races, d'où probablement la préférence de nombreux éleveurs pour cette race, là où deux ou plusieurs races cohabitent, au-delà de l'engouement pour les combats.

*« Ne serait-ce que pour la nécessité de devoir survivre dans un milieu inhospitalier, en pleine nature, en altitude, ces vaches ont l'esprit plus éveillé : on le remarque immédiatement à l'œil vif qu'elles ont, à la capacité à savoir évaluer les dangers et détourner les obstacles »*

A notre connaissance, de véritables études comparatives sur les intelligences bovines n'ont pas encore été effectuées, mais le rôle de la rusticité de ces bêtes est sans doute capital dans leur comportement : au-delà des différences génétiques, il est en effet probable que la relation qui s'établit entre l'homme et la vache influence le développement de celles-ci par rapport aux vaches des élevages industriels, car elles sont plus sollicitées, tout comme les aptitudes qu'elles doivent développer dans le milieu naturel de la montagne. En outre, les recherches menées par l'éthologue comportementaliste canadien Pierrick Plusquellec<sup>48</sup> (sur lesquelles nous reviendrons plus loin), abordant la question de l'agressivité de ces lutteuses, sont en train de dévoiler des aspects intéressants sur cette relation d'élevage tout à fait privilégiée.

Nous avons pu constater que, dans l'élevage de la vache noire, le facteur passion joue un rôle de premier plan : l'amour pour cette race, et pour le bel exemplaire, intervient dans les choix de l'éleveur qui se sent aimé de retour par ces bêtes, alors que dans le cadre d'autres élevages la vache est considérée plus prosaïquement comme une machine à produire du lait ou de la viande.

Nous avons vu nos informateurs s'approcher des noires qui allongent le cou pour se faire gratter sous le menton et qui restent en attente d'une autre caresse, dès que l'homme retire son bras.

L'homme caresse aussi longuement les flancs de la vache, en admirant silencieusement son noir pelage luisant, ou encore il serre dans ses bras le cou de la vache en posant sa joue sur son cou, en regardant dans la même direction qu'elle.

---

<sup>48</sup> Rapport du 8ème colloque de la Fondation Michellod ayant eu lieu à Verbier, le 8 novembre 2003. Pour plus de précisions nous renvoyons à PLUSQUELLEC (P.), 2005

Il lui donne du sel, qu'il sort de ses poches et se laisse longuement lécher la main par la langue rugueuse de la vache qui en redemande, en le regardant fixement, pendant que de sa main gauche il la caresse au milieu des cornes ou sur le chanfrein.

Quand il brosse une noire, il redouble d'attentions, afin que son pelage se manifeste dans toute sa splendeur, que les formes qu'il aime tant soient valorisées.

Néanmoins, hommes et femmes sont unanimes à affirmer que les femmes, avec leur instinct maternel, se perdent parfois à faire trop de câlins aux vaches, par rapport aux hommes qui maintiennent une attitude un peu plus détachée. Trop de caresses seraient en effet néfastes dans le cas d'une lutteuse, parce qu'elle finirait par perdre son agressivité et se transformer en une bestiole apeurée qui serait toujours à la recherche de son maître.

*« ... sinon après elles ne combattent plus : les hommes ne les dominent plus »*

D'ailleurs si tout le monde admet avoir des gestes extrêmement affectueux, personne n'avoue excéder dans ce sens, le trop étant toujours chez quelques voisins plus ou moins éloignés.

*« Je leur fais beaucoup de câlins, mais pas vraiment trop, trop. Trop, ça va pas »*

Enfin il y a la dimension du jeu qui intervient dans le comportement humain avec les vaches noires, à savoir l'envie de stimuler cette énergie et cette intelligence par de petits jeux qui révèlent aussi combien la jeune vache aura le tempérament de la reine.

*« Pe dire, se euna véla a trèi dzor brélye dza, commenso a pènsé que pourrè être an réinassa » (par exemple, si un veau de trois jours commence déjà à « brailler » je pense qu'elle pourrait devenir une reine)*

C'est une délectation, à chaque phase du travail, question de comprendre « à qui on a affaire », car l'éleveur est subjugué par la personnalité de ces vaches.

*« Le modzon : dz'é beuttò-lè foura pe chouvre... te vèi ... tò de suite ... baillavon de crép a çalle rotoballe ... plèyavon le dzeugnou »*(les génissons... je les ai sortis pour les saillies. Tu vois tout de suite ceux qui ont envie de lutter... ils donnaient des coups aux balles de foin... ils pliaient les genoux) : l'opération de la saillie devient presque un spectacle, un moment de plaisir qui se charge d'émotions et d'espairs.

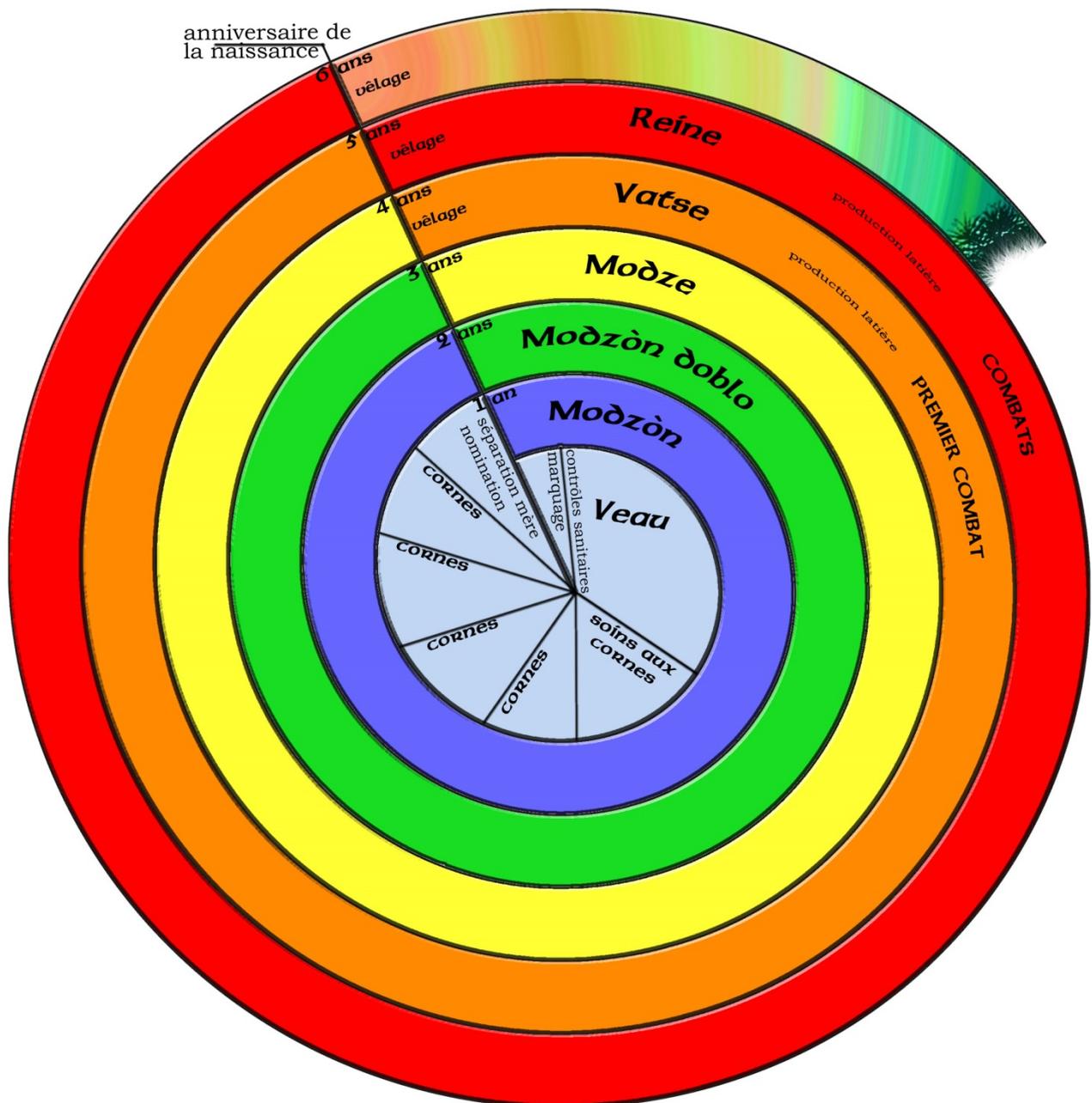
L'observation est aiguë dans toutes les phases du travail et s'accompagne aussi de petits gestes qui ressemblent presque à des formes d'entraînement ou en tout cas à une mise en éveil d'inclinations encore endormies. Par exemple, quand l'éleveur balaie le plancher de l'étable, il jette ces résidus de foin et autres matériaux sur les sabots de la jeune vache pour voir si elle a déjà l'instinct de bouger les sabots.

Plus en général, on peut dire que loin d'être une occupation, un métier, de quelques membres de la famille, l'élevage des vaches est ressenti ici comme un mode de vie qui concerne toute la famille, les adultes et les enfants, toutes générations confondues. En effet, les parents font participer les enfants à la vie de l'étable, notamment à la naissance

des veaux qui sont parfois attribués aux différents enfants, qui les baptisent à leur guise et les couvrent d'attentions, en établissant avec eux des relations très étroites.

Comme l'a écrit J.P. Digard à propos de la Maurienne, « la garde et la conduite des troupeaux tiennent une place importante dans la vie des pasteurs, non seulement par le temps qui leur est consacré, mais surtout parce qu'elles favorisent, plus peut-être qu'aucune autre activité, l'intimité de l'homme et de l'animal et la connaissance qu'ils peuvent avoir l'un de l'autre » (J.P. Digard, 1974 : 34).

# La vie d'une reine



## IX. Les âges d'une reine

## LA PAROLE

### Le foisonnement des noms communs

#### Les mots en adresse

Les gestes s'accompagnent toujours, ou presque, de mots adressés à l'animal.

Ces pratiques sonores qu'utilise l'homme pour entrer en contact avec les bovins font appel à différents modes de communication : instrumental (utilisation de bâtons, d'instruments sonores, tels que les cors autrefois, de grelots et de sonnettes), corporel (claquements de mains, tapotements, mouvements divers) et vocal (cris, mimologismes, paroles).

Les systèmes langagiers actuellement en usage au Val d'Aoste dans le cadre de cette fonction sont au nombre de deux : le francoprovençal et les paralangages se caractérisant par des sons et des bruits dotés d'une valeur de communication codifiée à l'intérieur du groupe en question. Pour ce qui est du Valais, un troisième système langagier vient s'ajouter aux deux précédents : le français, que l'on pourrait définir comme complémentaire du francoprovençal, soit sur le plan diachronique (le francoprovençal étant en train de se faire remplacer par le français, à peu près indifféremment dans toutes les fonctions du langage), soit sur le plan synchronique (là où nous avons pu constater personnellement la coexistence des deux idiomes, chez des individus différents, mais parfois aussi chez le même individu).

Ces pratiques sonores s'organisent en huit groupes parmi ceux mis en évidence par Jacques Coget (1987 : 132) : apaiser (lorsque la bête voudrait lutter et qu'on l'en empêche par exemple), appeler (lors des départs vers et depuis les pâturages, le berger appelle la ou les vaches censées conduire tout le troupeau), commander (pour que la bête se déplace à l'intérieur de l'étable par exemple, lors de la traite ou du nettoyage du placher), converser (pour lutter contre l'ennui ou pour se confier, quand l'homme est seul avec la vache, au pâturage par exemple ou avant les combats de reines), inciter (pour la prise de nourriture surtout dans le cas des veaux ou pour la prise de sel), nommer (pour distinguer et classer), rassembler (lors des départs vers et depuis les pâturages) et réprimander (pour une bête indisciplinée).

A la suite de nombreuses observations, nous avons pu constater que plus augmente la considération pour l'animal, plus le langage se fait riche et structuré : les paralangages non langagiers constituent presque la seule forme de communication existant entre l'homme et les rouges, alors que des phrases plus longues et complexes caractérisent les relations entre l'homme et la reine.

En outre, on peut aussi attacher de l'importance au mode d'énonciation.

Le ton peut être par exemple plus doux ou plus ferme, selon que l'on s'adresse à une bête indisciplinée ou à un petit veau : « *beurta bétche* » peut être occasionnellement une

appellation traduisant la colère de l'homme vis-à-vis d'une bête qui ne répond pas aux ordres, énoncée sur un ton ferme et avec une forte intensité sonore.

La durée des pratiques est assez variable, car elle dépend de nombreuses circonstances, mais elle est souvent proportionnelle à la considération qu'on a pour la bête en question et à l'importance du message communiqué. Il est vrai aussi que dans la plupart des cas, la duplication est un procédé qui accompagne la durée de la pratique, beaucoup plus que l'allongement de la formule.

Nous avons pu constater que la hauteur et le timbre interviennent surtout au niveau des différentes tranches d'âge des bestiaux qui peuplent l'étable : le veau, qui est souvent appelé simplement veau (surtout dans la forme enfantine *yelo*), comme s'il n'avait pas encore pu révéler son individualité, en dépit du nom qui lui a été attribué depuis sa naissance, est associé à des tonalités plus aiguës, des mots puisés dans le répertoire linguistique infantin, d'ailleurs souvent des phonèmes onomatopéiques à base francoprovençale (basés sur la reproduction des émissions sonores des mêmes bestiaux auxquels on s'adresse), avec une surabondance de palatales et de répétitions de syllabes. Quand le berger appelle un petit veau pour qu'il s'approche de lui ou pour qu'il se mette en marche, il lui dit :

« *Tchou vé, tchou vé* » répété plusieurs fois sur un ton très aigu (contraction des mots francoprovençaux *petchou*, petit, et *vé*, veau), ou bien de manière analogue : « *ti...ti... vyèn... ti...ti...vyèn* »<sup>49</sup> (viens, petit veau).

La tendance à reproduire des ensembles vocaliques plus sombres décelée dans les communications avec les bovins adultes, déjà relevée par Jacques Coget (1987 : 133) dans le cadre d'autres catégories animales, nous fait penser à l'influence d'une fonction d'imitation de la bête, dans ce genre de pratique, un choix opéré inconsciemment par ces locuteurs.

A une époque où tout le monde s'accorde à remarquer « que les nouvelles techniques d'élevage, en particulier l'accroissement de la mécanisation et de la stabulation qui diminuent le contact avec les animaux et leur manipulation, influent sur l'importance des communications et par là-même sur les rapports de convivialité entre l'homme et ses animaux » (J. Coget, 1987 : 77), on peut affirmer que les sentiments qui lient ces vaches lutteuses à l'éleveur sont à la base d'une telle richesse dans la communication qu'aucun apauvrissement évident ne pourrait être enregistré dans cette optique.

### Les mots en référence

Après le langage en adresse, la parole en référence.

Cette relation privilégiée entre l'homme et la vache se traduit d'abord par un foisonnement assez important de noms et d'adjectifs utilisés pour définir les différents types de vache, selon leur aspect physique (morphologie, couleur du pelage), leur âge, leur rôle dans la chaîne productive, leur comportement (vis-à-vis des autres vaches ou vis-à-vis des hommes), leur tempérament<sup>50</sup>.

---

<sup>49</sup> *Atlas des Patois Valdôtains*, Emarèse

<sup>50</sup> Pour plus de précision, nous renvoyons au glossaire francoprovençal en annexe.

Nous allons donc examiner maintenant dans le détail cette richesse linguistique, propre au francoprovençal, (en Vallée d'Aoste c'est encore le cas car les informateurs sont très souvent de bons locuteurs de cette langue, tandis qu'en Valais ces termes francoprovençaux se sont francisés donnant lieu à des expressions régionales qui sont quand même très proches des formes originales)<sup>51</sup>.

La première distinction concerne les deux types de vaches qu'il nous importe de distinguer dans le cadre de cette étude, à savoir les deux races valdôtaines: la pie-rouge et la noire (pie-noire et châtain), tandis que pour le Valais la seule race autochtone est celle des lutteuses et pour la Savoie cette dernière coexiste avec beaucoup d'autres races (abondance, tarines, *patcholé* pie rouge).

Au Val d'Aoste, les premières sont nommées *rodze*, *baousanaye*, *baoutchan*, *gaye*.

Les autres sont nommées *nèire*, mais aussi *rèine*, tout court, voire *rèinassa*.

Nous avons vu qu'il n'y a pas de gestes affectifs pour les rouges, même pas de regards. A part le nom propre, il n'y a pas de paroles en adresse, non plus.

Quant aux termes de référence, les rouges sont dites couramment *baousanaye*, nom qui est lourdement connotatif, car dans le langage courant il est utilisé pour indiquer un esprit borné, par exemple dans l'expression "*baoutchan vei l'erba*", pour dire que même quelqu'un de très limité sait discerner ce qui est indispensable pour sa survie.

« *baoutchan* » peut être également un terme d'adresse pour une noire, une véritable insulte, dirions-nous, utilisé par l'éleveur dans un moment de colère, à cause d'une conduite désagréable de la part de la vache.

Les informateurs définissent souvent les rouges aussi au moyen de la comparaison "comme les moutons" : cette expression utilisée sans ironie, d'un ton neutre et objectif, se justifie par le tempérament très docile de cette race, dépourvue d'initiative individuelle, se caractérisant par des comportements adoptés en masse.

« *Le baousanaye son comme le maouton, van bien pe lo portafolye plen, mé pe-atro...* » (*les rouges sont comme les moutons, elles vont bien pour le porte-monnaie plein, sinon...*)

Ensuite, s'il y a trois noms différents pour désigner l'âge du bœuf, c'est-à-dire *vé*, *boryet* et *bou* (veau, jeune bœuf et bœuf adulte), il y a quatre noms pour désigner les âges de la vache, c'est-à-dire *véla*, *modzon*, *modze*, *vatse* (veau, jeune génisse, génisse, vache adulte). On peut remarquer que le veau a deux genres, selon le sexe de l'animal, compte tenu de l'importance du sexe pour l'éleveur.

Nous donnons ici quelques-uns des noms qui expriment la morphologie de la vache :  
*bracotta* (Arnad) vache robuste et ramassée, aux jambes courtes  
*borsalua* (Valgrisenche), vache maigre, à la croupe mince et au ventre plat  
*dèhcornaye* (Arnad), vache présentant une corne cassée  
*ensellèye* (Gressan), vache au dos embâté  
*pippassa* (Gressan), vache présentant l'attache de la queue haute  
*petrouilléye* (Gressan), vache grosse de poitrine  
*cavallot* (Gressan), vache haute et maigre, sans forme

---

<sup>51</sup> Les termes en francoprovençal, reportés en italique, sont parfois suivis du nom de la localité entre parenthèses où le mot a été recueilli, ce qui ne signifie pas que le mot n'existe pas ailleurs, mais qu'il présente peut-être des variations phonétiques. La graphie utilisée est la graphie courante établie par le B.R.E.L. (Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique).

Maintenant quelques noms traduisant la couleur de la robe :

*tsatagnaye* (Aoste), vache au manteau brun

*gayolay* (Champorcher), vache au manteau bigarré

*botsardaye* (Aoste), vache présentant des taches sur le museau

*couedzaye* (Aoste), vache noire présentant la queue, le ventre et les pieds blancs

*motelaye* (Aoste), vache présentant des taches sur le museau rappelant les couleurs de la belette

*ètèilay* (Champorcher), vache présentant une tache sur le chanfrein rappelant le dessin d'une étoile

*leunetta* (Champorcher), vache présentant une tache sur l'œil rappelant le dessin d'une lunette

*machurà* (Fontainemore), vache présentant une tache noire rappelant une tache de suie

*patcholée* (Valais), vache pie noire (Evolénarde)

En outre, il y a les noms qui désignent la fonction de la vache dans la chaîne productive :

*éterpa*, *anòlyon* ou *modze de douz an* est la vache précoce (qui est gravide un an avant les autres)

*tsotaéla*, *seupiye*<sup>52</sup>, *mézonée* est la vache qu'on n'envoie pas à l'alpage et qu'on garde à la maison pour avoir du lait frais pour la famille

*agotta*, est la vache tarie, qui ne produit pas de lait

*veysiva*, *toura* ou *manzère* est la vache qui ne porte pas de veau<sup>53</sup>

*boc* (bouc) est une vache ayant très peu de lait (voire rien).

*modzòn dobblo*, est la bête qu'on féconde avec un an de retard, pour qu'elle prenne du poids et se renforce ultérieurement (en vue par exemple d'une carrière de reine).

Enfin, quelques noms exprimant la conduite de la vache et son tempérament :

*mafienta* est la vache craintive

*malina* est la vache lutteuse, qui se fait respecter

*mourfiouna* est la vache qui ne mange pas n'importe quelle herbe, qui rechigne

*bordalla*, vache qui ne tient pas le veau et qui par conséquent est constamment en rut

*leufra*, vache qui tente toujours de profiter de la situation pour s'accaparrer la meilleure herbe

*pantoufla*, vache tranquille qui ne lutte pas

---

<sup>52</sup> A cause de l'importance des notions qu'il véhicule, ce terme mérite quelques précisions : *seupiye* dérive du terme francoprovençal *soupe*, métaphore de l'importance de la production laitière de cette vache dans le cadre de l'alimentation de la famille (le lait étant d'ailleurs consommé souvent aussi sous la forme d'une soupe au lait). Quant aux deux autres termes synonymes, *tsotaéla* dérive du terme francoprovençal *été*, car c'était la vache gardée à la maison pendant l'été, et *mézonée* dérive de *maison*, au sens véritable de famille (en francoprovençal *nom de famille* se dit *nom de maison*).

<sup>53</sup> Il est intéressant de remarquer ici les deux derniers termes, qui dérivent du latin *taurum* et *mandius* (taureau et taurillon) : les fonctions liées à la reproduction et à la lactation étant typiquement féminines, en leur absence, la vache se voit affubler des attributs masculins (il en est de même pour le mot qui suit). En outre, c'est le cas aussi de la dénomination *modzòn*, attribuée à la jeune vache qui n'a pas encore vêlé.

## Les noms propres attribués aux laitières et aux lutteuses

### Les fonctions du nom

« Prénommer un animal, c'est à la fois le classer (parmi les animaux qu'on prénomme) et le distinguer (de ceux qu'on ne prénomme pas). Y a-t-il un trait commun aux entités que l'on affuble d'un nom ? Non pas l'humanité (...) mais plutôt la reconnaissance d'une existence sociale et/ou symbolique particulière qui les singularise par rapport aux autres entités » (Chr. Bromberger, 1982 : 112).

En effet, les noms propres revêtent une importance capitale dans le cadre de cette analyse des relations qui lient la vache à l'homme.

Dans cette région alpine, le nom propre attribué aux vaches n'obéit pas seulement à la fonction de classer les différentes bêtes gardées dans une étable, mais aussi à celle d'identifier chaque vache d'une manière unique. En effet, l'éleveur connaît une à une toutes ses vaches, leurs caractéristiques physiques, leur tempérament, leur production laitière, leur généalogie, leur biographie : le nom propre est utilisé couramment soit en adresse soit en référence, car les vaches connaissent chacune leur nom et sont mentionnées par leur nom dans la conversation des hommes. Pour constater que chaque nom est attribué à une individualité précise, prise en compte par l'éleveur, il nous suffit d'accompagner un berger au pâturage pour nous rendre compte de la précision des commentaires qui associent chaque vache à son nom :

*« Ceutta l'è brivva : fa fére attenchon a comme te lèi prèdze. L'é pa flatteusa, te pou pa lèi totché la téta, prèn pa la sa comme si ollye... Llieu, l'è comme eun tseun : te chou yaou t'a voya » (celle-ci est nerveuse : il faut faire attention à comment on lui parle. Elle est méfiante, tu ne peux pas lui toucher la tête, elle ne prend pas le sel n'importe comment... Elle, c'est comme un chien : elle te suit où tu veux).*

Ce système de nomination n'est pas porté à la perfection d'un point de vue logique, mais dans son caractère approximatif, où la relative liberté d'attribution des noms est préservée, il répond quand même bien aux exigences des éleveurs et plus en général de la communauté humaine qui entre en relation avec le monde bovin. En plus de correspondre au goût de celui qui l'attribue, le nom propre est presque toujours « un membre concevable de la classe des noms » (Cl. Lévi-Strauss, 1962 : 219) de vache, voire de cette race, comme nous le verrons plus loin, c'est-à-dire qu'il connote de manière assez rigoureuse l'appartenance de l'animal nommé au groupe des vaches.

La fonction de classement répond principalement à deux critères : l'année de naissance et la lignée. Il s'agit donc aussi d'un nom ordinal.

Souvent dans les exploitations toutes les vaches nées la même année se voient attribuer un nom commençant par la même lettre, suivant année après année l'ordre alphabétique. Quant à la lignée, cela concerne surtout les reines, les hommes peuvent attribuer au veau le nom de la grand-mère (on rencontre également le même processus dans la société humaine où le nom de la grand-mère ou du grand-père est attribué à la petite-fille ou au petit-fils) ou bien ils choisissent pour toute la descendance un nom différent mais commençant par la même lettre alphabétique.

La deuxième fonction, celle d'identification, se justifie par l'attention portée à chaque vache considérée comme un être à part, doté d'une individualité qui lui est propre.

Dans la Vallée d'Aoste, une différence apparaît immédiatement si l'on compare l'attribution du nom aux rouges et aux noires. Cette différence concerne encore une fois la sphère affective et traduit une attention différente portée aux deux races, soit qu'elles coexistent dans la même exploitation, soit qu'elles appartiennent à des éleveurs différents. En effet si pour les noires on déploie tout un bagage d'énergies, pour choisir un nom, faisant recours à des listes de noms préexistants, à des répertoires écrits, à des livres, tout cela quand le veau n'est même pas encore né, pour les rouges on se contente d'un nom quelconque, sans aucune volonté de frapper qui que ce soit par la beauté du nom. Au contraire, pour les noires certains informateurs affirment choisir des noms de reines sélectionnés avec l'intention de créer un lien secret et magique entre un nom et une idée (*nomen omen* dit le latin), plus prosaïquement dans l'espoir précis que l'homonymie soit porteuse d'une similitude entre le destin de leur vache et le destin de la reine évoquée par le nom. Le choix des noms porterait dans ce cas plutôt sur des noms désincarnés (selon la distinction de Gardiner, entre noms incarnés et noms désincarnés<sup>54</sup>), à savoir choisis dans une liste restreinte (les noms transmis oralement de génération en génération et immortalisés dans les annales des combats de reines) et portés simultanément et successivement par un grand nombre d'individus. Mais une large place est laissée quand même aussi aux noms incarnés, fruit de l'imagination de l'éleveur, de ses coups de cœur, véritable consécration, de par leur unicité, du statut de reine réservé à certaines vaches.

Enfin, nous affirmions plus haut que le système d'attribution des noms est loin d'être parfait, une grosse marge de liberté étant laissée à l'imagination de l'éleveur, à ses coups de cœur. En effet mentionner une vache simplement par son nom ne suffit pas pour évoquer clairement une bête parmi d'autres, même pas chez les connaisseurs de reines, car il y a beaucoup de cas d'homonymie. Mais dans le discours le nom de la vache est presque toujours suivi du nom du propriétaire, comme une sorte de patronyme qui s'étendrait au-delà des membres de la famille, au cheptel bovin de l'étable, comme l'écrivait Van Gennep à propos du rite de la dénomination chez l'enfant : « ... après son baptême, l'enfant est définitivement agrégé à la communauté locale, dans laquelle il est un nouveau arrivé » (A. Van Gennep, 1943 : 142-145). Un peu comme les enfants, les vaches font partie de la famille et le nom du père, ajouté au nom qui leur est propre, leur permet d'être catégorisées dans la vie terrestre.

### L'origine des noms

Maintenant il est intéressant d'analyser les types de noms choisis dans le but de répondre à la fonction d'identification.

Parallèlement à la lecture des annales des batailles de reines, de dizaines de pages de généalogies et autres listes de noms, nous avons analysé en particulier certains documents qui nous donnent un cadre assez complet de la situation.

Il s'agit d'un cahier d'un berger valdôtain, un certain Jean-Pierre Nex, de la liste des vaches participant au combat de reines de Salgesch (Valais), du 1er octobre 1995, et de la liste des vaches participant à la troisième bataille de reines de Vallorcine (Haute-Savoie), du 19 mai 2002.

---

<sup>54</sup>Gardiner (A.H.), 1954, *The Theory of Proper Names. A controversial Essay*, London, 2<sup>nd</sup> ed.

Le cahier de Jean-Pierre Nex, fils de Jean-François Nex est daté du 30 mars 1818 et terminé à la date du 27 février 1820. Parmi d'autres notations concernant la fécondation des vaches, leur mise à l'alpage, ainsi que leur prix à la vente (12£ l'une), nous trouvons une liste de noms.

La presque totalité des noms relève du francoprovençal, ou tout au moins de cet univers linguistique alliant l'officialité de l'écrit au caractère informel propre à l'oral, à savoir le français écrit et le francoprovençal parlé, car pour mieux faire la part des choses il faudrait connaître la prononciation exacte de ces noms, alors qu'il nous faut nous contenter de leur transcription. En tout cas on remarque une source culturelle bien précise à laquelle les propriétaires de vaches puisent pour choisir les noms.

Deuxièmement, sur le plan strictement morphologique, on remarque la présence évidente des diminutifs en *-in*, en *-on* et en *-ettaz*, ayant une claire valeur affective (Courtin, Morin, Rainon, Merliton, Pomettaz, Rogettaz), ce qui se justifie d'un côté par l'affection portée à la vache et de l'autre par son caractère féminin, qui demande un supplément de grâce à l'expression linguistique.

Nous avons choisi, pour les présenter, de subdiviser ces noms sur la base de leur champ sémantique:

- série zoologique : Quardellin (le chardonneret en francoprovençal)
- univers de la lutte (= caractère lutteur, fort, rebelle de la vache) : Bataillon, Marquison, probablement aussi Mandrin (personnage aux mille prouesses, hors-la-loi), Allerta (halerte, vive), Rainon (diminutif de reine)
- série morphologique : Borsaiza (dos embâté), Quaision (queue blanche), Etaila (tache blanche en forme d'étoile sur le chanfrein), Farcon (vache présentant une ligne plus foncée le long de l'épine dorsale ou, variante locale, présentant des cornes très ouvertes), Chalanda (vache caractérisée par les flancs et le ventre blancs), Courtin (vache trapue), Merliton (noire comme un merle), Pomettaz et Rogettaz (manteau rouge), Morin (vache noire), Bruna, Lombardeun (manteau brun tacheté de blanc)
- série morale (projection des sentiments de l'éleveur) : Plaiseintaz
- série géographique : Grenoble, Venise, Limosa (pour Limoges?), Toscana, Province (au lieu de Provence?), Bernaisa (de Berne).
-

Mémoire des raches qui ont  
 Pri le 6euf de Lan 1818  
 A Jean Francois Nex  
 Morin la pri le 1 Mars 1818  
 Quardellin la pri le 15 mars  
 Marquison la pri le 16 mars  
 Limose la pri le 24 mars  
 Plaisainta la pri le 31 mars  
 Limose la pri le 27 avril  
 Toscana la pri le 10 avril  
 Plaisainta la pri le 12 Mai  
 Limosa la pri le 14 Mai

Quaison la pri le 29 Mai, province la  
 meriton la pri le 1er mai de Juin  
 Courtin la pri le 1er mai de Juin  
 Venise la pri le 12 Juin  
 Gorzaisa la pri le 15 Juin  
 Courtin la pri le 6euf 16 Juin  
 Gorzaisa la pri le 6euf le 6 Juillet  
 Province la pri le 6euf le 12 Juillet  
 Gorzaisa la pri le 20 Juillet  
 Gorzaisa la pri le 6euf le 28 Juin

X. Une page du cahier de Jean-François Nex, berger en 1818

En analysant la liste des reines participant au combat valaisan de Salgesch/Salquenen (1er octobre 1995), un phénomène saute aux yeux dès la première lecture, à savoir la présence de certains prénoms de femme attribués aux reines (Juliette, Scheila, Lolita, Maya, Tina, Dorina, Susi, Romy, Cora).

En outre, la présence du francoprovençal est fortement minoritaire par rapport au français (3 noms sur 180), contrairement à ce que nous avons pu vérifier au Val d'Aoste où le francoprovençal est plus vivant. Il faut rappeler que dans ce contexte il y a aussi la présence de l'allemand à cause de l'existence d'éleveurs hauts-valaisans "convertis" à la race d'Hérens (7 sur 180).

Encore faut-il signaler la présence de noms espagnols (Samba et Siesta<sup>55</sup>), d'un nom italien (Primavera) et d'un nom anglais (Darling), toujours chez des éleveurs haut-valaisans, qui autrement attribuent des noms rentrant entièrement dans la tradition.

Nous pouvons enfin remarquer le nombre élevé de noms se terminants par le suffixe *-ette*, ce qui est fortement révélateur du regard que l'homme porte sur ces vaches.

Les catégories ci-dessus peuvent être utilisées aussi dans ce cas, pour la subdivision des noms selon leur champ sémantique:

- série zoologique : Perdreau, Coucou, Flicka (= papillon en allemand), Panthère, Papillon, Jena (= hyène en francoprovençal), Lion, Pinson, Marmotte, Tigresse.
- caractère lutteur : Vampir, Mobydick, Frisson, Bandit, Dragon, Tzardon (= chardon en francoprovençal, idée de résistance), probablement aussi les noms Sirocco et Mistral (renvoyant à la force du vent), en plus il faut mentionner les noms d'origine animale qui renvoient à cette notion, à savoir Panthère, Hyène, Lion et Tigresse.
- noblesse : Dauphine, Madona (Madone en francoprovençal), Baronne, Couronne, Renette, Altes(se), Donner (en allemand), Faruk.
- série exprimant les sentiments de l'homme pour la vache : Coquette, Mignon(ne ?), Mascotte, Fleurette, Barbi, Nonette, Farinette, Mirette, Darling (= charmante en anglais).
- série géographique : Milan, Brésil, Turin
- série morphologique : Brunette, Vampir, Canelle, Violette (poils noirs et rouges entremêlés). Les noms reportés ici renvoient uniquement à l'aspect chromatique, à savoir la couleur de la robe, bien que dans l'attribution de noms d'origine animale la similitude avec les différents animaux puisse avoir une valeur d'évocation d'autres caractéristiques physiques.

Enfin, dans l'analyse des noms contenus dans la liste des vaches participant à la troisième bataille de reines de Vallorcine (Haute-Savoie), ayant eu lieu le 19 mai 2002, nous reprenons encore une fois la subdivision sur une base sémantique:

- caractère, tempérament : Lutteuse, Tourmente, Friponne, Tigresse, Eclair(e), Dragon, Tempête, Diabliesse, Venin, Charmante, Migale (du nom de l'araignée fousseuse mygale)
- série zoologique : Panthère, Marmotte, Flika, Libellule, Oursonne, Raton
- pierres précieuses (statut de reine) : Agathe, Rubis, Baccara (de Baccarat, célèbres cristalleries)

---

<sup>55</sup> *Siesta* est un mot d'origine espagnole, mais couramment utilisé en italien. Nous ignorons l'intention qui est la base de ce choix.

- statut de reine : Venus, Farouk, Glorieuse, Bellone, Princesse, Junon, Maya
- caractères physiques : Noisette, Charbonne, Negro, Negrita, Etoile, Obélix(e), Chataigne, Myrtille, Mirabelle
- noms géographiques: Venise, Berlin, Voleine (probablement de la commune valaisane d'Evolène), Inuit (nom d'un peuple exotique)
- caractère féminin: Tina, Marlene, Pinope (de *pin-up*, symbole royal dans le domaine de la beauté, de la mode, de l'élégance, apothéose du féminin), Sirène, Fleurette
- noms de montagnes (synonymes de force et de caractère inébranlable): Cervin, Combin

Ces schématisations débouchent sur quelques réflexions sur la signification des noms propres.

En effet, le nom propre peut « être paraphrasé par une description définie qui sert de représentation identifiante du nom propre (...) mais un nom propre n'est en général pas réductible à un ensemble déterminé, quel qu'il soit, de descriptions définies » (J. Molino, 1982 : 16).

S'il est certain que le nom propre signifie, « il faut bien prendre garde aux ambiguïtés du mot : le nom propre signifie, mais il signifie pour qui ? Pour l'ethnologue, pour le donneur du nom, pour le porteur de nom ? Il importe de distinguer les règles de réception, de compréhension du nom propre, et les règles de sa production » (J. Molino, 1982 : 18).

« La difficulté d'une analyse des fonctions symboliques des noms propres réside précisément dans la mise au jour de ces intentions hiérarchisées ou entremêlées. Peu d'auteurs ont étudié rigoureusement les mécanismes précis du choix du nom, les valeurs qu'on leur attribue, indépendamment des fonctions classificatoires qu'on leur assigne et sans sombrer sous le flot d'une interprétation exégétique qui dévoile, sous chaque mot, une prolifération de symboles. En fait, trois révélateurs permettent de « mesurer » l'importance symbolique du nom : les conditions qui en régissent l'usage, les fonctions propitiatoires qu'on leur reconnaît, l'apparemment explicite que l'on établit entre le dénommé et le personnage éponyme, mythique ou légendaire » (Chr. Bromberger, 1982 : 118).

A ce propos, nous nous bornons à signaler quelques noms propres que nous situons dans un cadre interprétatif polysémique.

*Margotta* dérive probablement de l'adjectif *margottò* (présence de petites taches rouges sur les reins), mais il est inévitable de penser à la reine Margot ainsi qu'au substantif *margota*, l'œillet en francoprovençal.

Quant à *Markiza*, il devrait dériver de l'adjectif *marquijà* (vache tachetée, pie noir ou rouge, ou bien personnalité inconstante), mais nous pensons aussi au titre de Marquise.

Enfin, il y a tous les noms relevant de la série zoologique, dont la signification peut renvoyer à un aspect morphologique, à une similitude de couleur ou encore à un trait de caractère.

Par l'acte de la nomination, on peut remarquer que la vache acquiert d'emblée une valeur individuelle forte, soit pour la globalité de ses aspects de caractère, notamment ceux qui renvoient à la lutte, soit pour le lien affectif qui s'établit entre l'éleveur et sa vache, soit pour ses caractères physiques qui ont une importance prépondérante dans l'amour pour cette race, définie et appréciée dans ses moindres détails (bien au-delà de la poursuite d'un idéal de productivité).

Les noms ayant une origine géographique (ce qui est une manière très banale et répandue de nommer) sont ici minoritaires. Il faut encore ajouter que, dans le cas du premier document, la liste examinée n'est pas une liste de reines, mais une liste de vaches d'une étable, donc probablement les noms géographiques ne sont pas attribués aux vaches qui incarnent davantage les espoirs de l'éleveur.

Nous avons une preuve ultérieure du lien existant entre ces hommes, ces vaches lutteuses et la fonction d'identification inhérente à l'attribution des noms propres, dès que nous déplaçons notre regard sur une exploitation se caractérisant exclusivement par l'élevage de vaches laitières, que ce soit dans la Vallée d'Aoste ou dans le Valais, voire dans une région voisine située dans les Préalpes, au sein du même domaine francoprovençal, présentant des ressemblances évidentes dans les aspects socio-économiques, telle que la Gruyère. La situation est ici pratiquement renversée, car les noms géographiques dominent, tandis que les noms renvoyant aux caractéristiques de la vache ne dépassent jamais le seuil de la généralité : ce sont en effet la plupart des fois des noms qui n'obéissent pas à la fonction d'identification, tels que Charmante ou Coquine, mais qui tendent plutôt à reproduire un environnement bucolique, caractérisé par des vertus telles que la douceur d'esprit et la beauté.

Pour les reines, nous l'avons vu, il s'agit d'un répertoire à part. Et encore l'éleveur choisit le nom à dessein, selon les caractéristiques de la reine, selon les espoirs que celle-ci fait naître en lui.

Des listes des noms que nous venons d'illustrer ressortent surtout deux caractères en partie au moins antinomiques : d'un côté, des noms féminins mettant en exergue la beauté de ces vaches que l'homme admire, ainsi que leur caractère suave et gentil, et de l'autre, des noms masculins, liés au domaine de l'agressivité, de la violence et de la force sauvage.

Il faut remarquer aussi que les noms attribués aux reines peuvent très bien aussi appartenir au sexe ou au genre masculin : des symboles de féminité et de virilité se côtoient d'une manière étrange pour traduire l'énigme représentée par ces vaches qui allient des vertus viriles (force, solidité, caractère belliqueux) à l'essence de la féminité (maternité, sensibilité), devenant par là un modèle de puissance et de séduction dans la société humaine, et peut-être un mythe.

*« C'est vrai les noms de reines sont souvent peu féminins, ils sont ... grossiers... ».*

En effet, la fonction d'identification dépasse la vache à laquelle le nom est attribué pour se reporter sur celui qui nomme, qui s'identifie aussi à son tour, à travers l'acte de nommer.

**Troisième partie**  
**UNE ACTIVITÉ LUDIQUE**

*Homme de jeu  
devient gueux.  
(dicton)*

## LE CADRE SAISONNIER ET ADMINISTRATIF

### Description de la pratique

#### Qu'est-ce qu'une lutte entre deux vaches ?

Il s'agit d'un affrontement à coups de cornes.

Pour combattre, les vaches se poussent simplement, front contre front, en comptant surtout sur leur masse musculaire, sur la force de la nuque, sur un avant-train très solide, sur leur poids bien calé sur des jambes courtes.

Quant aux cornes, que chaque vache utilise d'une manière personnelle, elles constituent le premier point d'appui pour pousser l'adversaire, le but étant de tenter de rentrer dans le cou de l'autre lutteuse afin d'en atteindre l'estomac, ce qui est douloureux pour elle et la fait partir.

Les vaches peuvent se battre tout simplement en frappant leurs cornes contre celles de l'adversaire, sinon elles peuvent adopter une technique plus fine, consistant en quelque sorte à jouer avec les cornes, à piquer leur adversaire avec la pointe d'une corne, on dira alors que *ça tricote*. Elles peuvent imprimer un mouvement de torsion sur le cou de leur adversaire, une technique que les spécialistes appellent le *maillage*. Enfin, pour ne mentionner que quelques techniques de lutte, il existe aussi des vaches qui réussissent la prise de l'adversaire sur l'arrière de la tête, avec les deux lutteuses en *blocage*, qui ont peu de possibilités de bouger, ce qui peut constituer un moment de récupération pendant le combat.

La durée d'une lutte peut varier de quelques secondes à peine jusqu'à plus de demi-heure, dans des cas exceptionnels : des moments plus statiques, où les deux adversaires se toisent, semblant s'ignorer pour mieux surprendre l'autre, ou reprennent le souffle chacune de son côté, ou bien mesurent leurs forces réciproques en se tenant immobiles, front contre front, alternent avec des moments hautement spectaculaires, pleins de mouvement, avec des rebondissements, des torsions, des sortes de pas de danse, le tout souligné par le bruit des sonnailles des deux lutteuses, qui reproduit fidèlement la dynamique de la lutte, presque imperceptible dans les moments statiques, très violent et saccadé dans les moments forts du combat.



**29. Une phase spectaculaire du combat (photo C. Dunoyer)**

### Les protagonistes

Les combats qui ont lieu dans cette région alpine intéressent des bovins femelles de la race valaisane d'Hérens et de la race noire-châtain valdôtaine, y compris dans la variante à manteau noir et blanc, dite *patcholée* par les Valaisans et *couèdzaye* par les Valdôtains.

La tendance naturelle à la lutte typique des bovins en général, très accentuée dans cette race, a été façonnée par l'homme pour en faire une activité ludique à sa mesure : l'instinct belliqueux est donc accentué par la sélection, nous verrons plus loin spécifiquement à travers quelles modalités et à quelles fins, et en même temps limité par un choix restrictif des vaches destinées à la compétition, qui doivent avoir un certain nombre de caractéristiques, que nous allons également énumérer, et notamment elles doivent être toutes, de manière impérative, portantes, nous reviendrons sur cet aspect en partie au moins paradoxal.

Compte tenu de ces caractéristiques, les aspirantes lutteuses sont toutes placées sur pied d'égalité, qu'elles soient à leur première expérience de combat ou qu'elles soient déjà des vétérans.

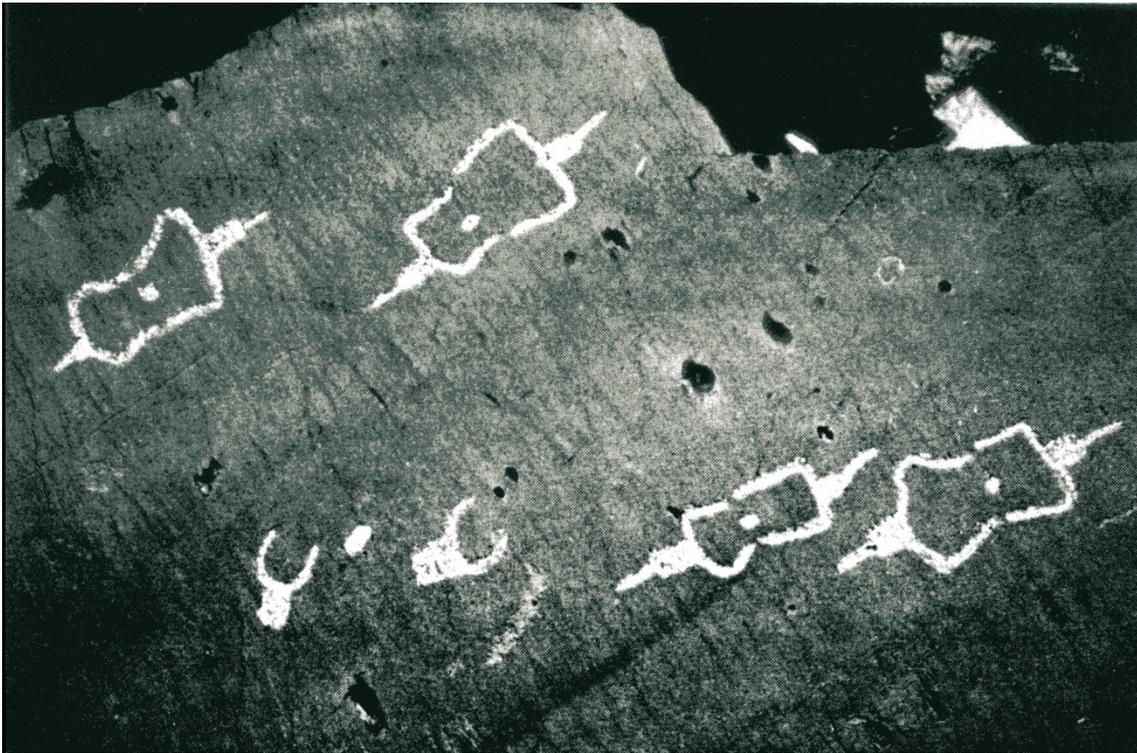
### Un passe-temps de berger

Un témoignage des plus anciens nous suggère l'existence de ces pratiques déjà à l'époque préhistorique, dans une autre région alpine, plus précisément sur les rochers du Mont Bego, dans la Vallée des Merveilles (Alpes Maritimes)<sup>56</sup>. Sur une surface mesurant environ 150 cm x 300 cm. s'affrontent quatre couples de vaches, évoquant d'une manière précise une bataille de reines, tandis qu'un cinquième couple a été immortalisé dans l'instant où la perdante renonce au combat et fuit.

Comme l'aptitude à la lutte est une caractéristique assez importante du monde bovin, il n'y a rien d'étonnant dans une trouvaille de ce type, si ce n'est le regard que l'homme porte sur cet aspect du comportement animal : le repérage d'incisions rupestres, plutôt que de l'existence de ces combats, est donc révélateur de l'attention que l'homme préhistorique devait y accorder.

---

<sup>56</sup> L. Gibelli, 1982 : 103



#### **XI. Les incisions rupestres du Mont Bego (L. Gibelli, 1982 : 103)**

De mémoire d'homme, et d'après quelques rares mentions dans quelques anciens documents, il paraît que les bergers de cette région alpine s'amusaient à observer les vaches du troupeau se chamailler, plus ou moins méchamment, au début de la saison du pâturage, tout comme l'arrivée à l'alpage où des vaches de provenances différentes se rencontraient pour la première fois. De ces affrontements non sanglants, sortait une gagnante, à savoir la vache qui prenait la tête du troupeau, la plus forte.

Il arrivait aussi que lorsque les troupeaux de deux alpages voisins se rencontraient à la frontière des pâturages les bergers ne dédaignaient pas que leurs vaches respectives se rencontrent, afin de voir laquelle des deux gagnerait.

Au village, les jeunes vachers ("valets" en francoprovençal) se chicanaient les jours de fête : de la moquerie à la provocation, et de la provocation au défi, ils en arrivaient à parier sur les vaches de l'étable où ils prêtaient service, cherchant le prétexte à les faire se rencontrer, quand ils ne pouvaient demander ouvertement à leur maître de défier l'adversaire sur le pré de la foire ou sur la place de l'église. Les chefs de famille aussi cédaient parfois à ces chicanes, fiers de leur troupeau, image de la prospérité de la maison. Lors des foires, par exemple, on arrivait parfois à faire lutter deux vaches, pour

en prouver la force, la ruse, la supériorité bref : on avait recours à ces méthodes pour rehausser la valeur d'une vache, certes, mais aussi pour s'amuser, car à la foire les hommes s'amusaient, ils buvaient beaucoup aussi, et au fil des heures les défis se faisaient plus pressants.

Un autre témoignage nous permet d'appréhender le jeu tel qu'il avait lieu à la montagne pendant la saison d'alpage :

“Le matin, ils montaient aux pâturages communs, tandis que les enfants dormaient. Par contre, l'après-midi, c'était aux jeunes de garder les vaches dans les prés au-dessous de l'étable. Ainsi les anciens en profitaient pour aller boire un coup au bistrot. Comme Adolphe avait disparu derrière le talus, les petits bergers s'amusaient à enlever la sonnaille à sa reine. Immédiatement deux ou trois vaches se lançaient sur elle. Lorsqu'ils le voyaient réapparaître, ils remettaient la sonnaille au cou de la vache.

La vache, bousculée par la lutte, s'écartait “Qu'est-ce qu'il y a maintenant? Ah, elles se sont battues! Ce n'est pas possible, quand je ne suis pas là, elles ne font que se battre!” Alors il la caressait longuement, puis il l'approchait à ses adversaires et une autre lutte avait ainsi lieu.

C'était celui-là l'un des amusements des petits bergers là-haut, tout comme jouer aux palets ou planter les chevilles ou faire des *cornailles* à l'aide de l'inséparable couteau”<sup>57</sup>

Les *cornailles* sont des vaches rudimentaires sculptées directement par les enfants dans des petits morceaux de bois : ces jouets d'antan prouvent combien les combats de vaches étaient présents dans l'âme de tout le monde et notamment dans celle des petits bergers, qui devaient inventer des activités pour passer en gaieté les longues heures de permanence dans les pâturages. Imitation des activités des adultes, le jeu des enfants repropose en effet, à une échelle plus petite, les mêmes gestes et les mêmes enjeux qu'on connaît dans le monde des adultes. Comme l'écrit R. Caillois (1967 : 132), les enfants « trouvent plaisir à se conduire comme des adultes, à feindre pour un moment qu'ils sont adultes. C'est pourquoi toute cérémonie, plus généralement toute activité réglée, pour peu qu'elle soit frappante ou solennelle (...) sert normalement de support à un jeu qui la reproduit à vide ». Cela est vrai aussi dans le cas des batailles de reines.

---

<sup>57</sup>(témoignage de Fabien Praz de La Thuile, paru dans le Bulletin d'information de l'Association Régionale Eleveurs Valdôtains, “Rodze et Nèire”, année 2003, p.94)

Les *cornailles* consistent en un tronc en cylindre muni de deux extrémités pointues, représentant des vaches. Les enfants, qui étaient tous ou presque tous de petits bergers, jouaient aux combats de reines, chacun portant fièrement sa vache, qu'il s'était façonnée à son gré (en choisissant le morceau de bois, en le sculptant lui-même selon ses propres capacités et ses propres visées), et défiait le ou les adversaires, en imitant les mouvements et les stratégies de combat des reines aussi bien que les gestes et les paroles des adultes.

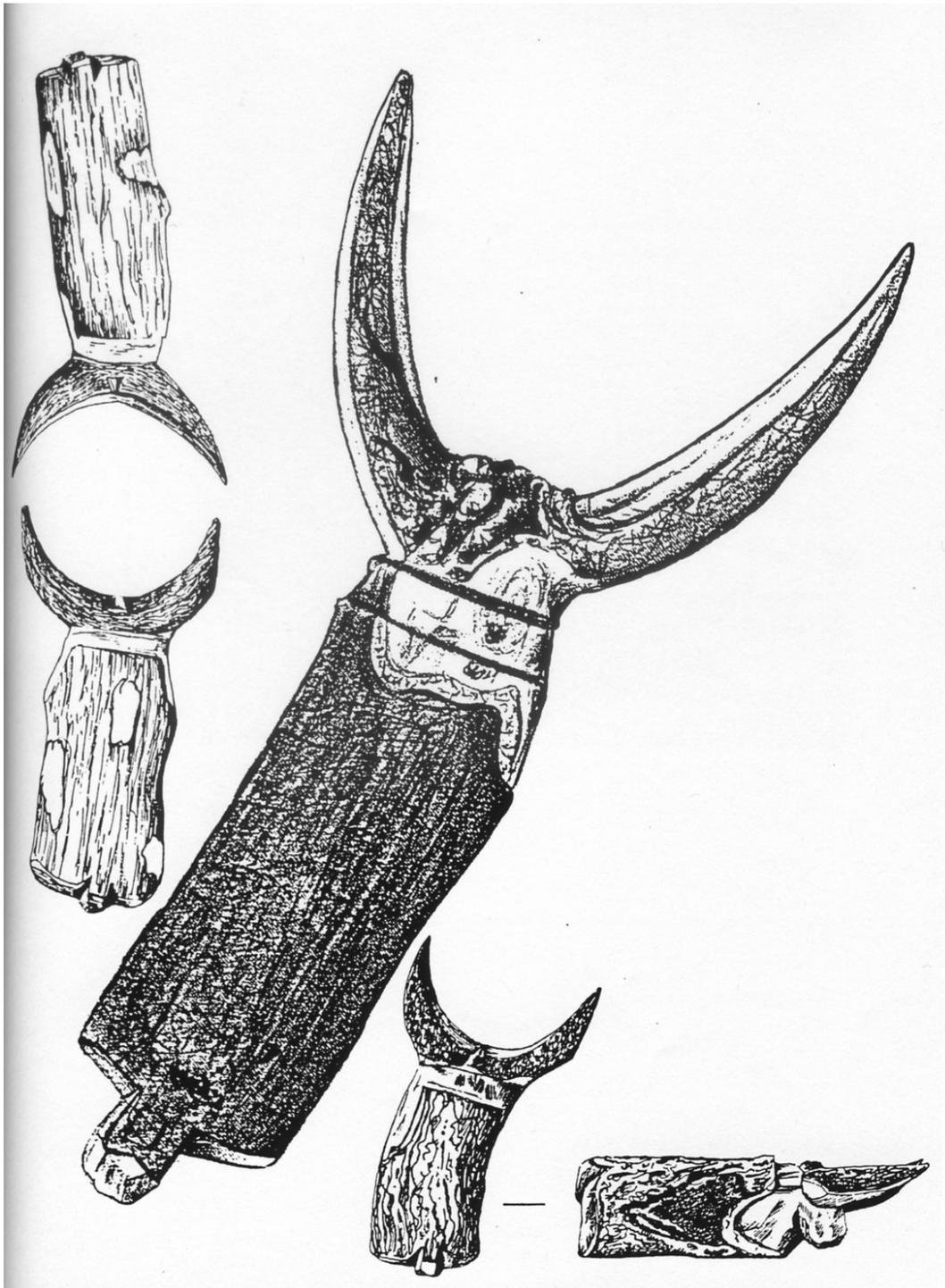
La communication de S. Fumagalli (1956 : 71-79) au XXXI Congresso Storico Subalpino d'Aoste s'est révélée très précieuse pour les descriptions détaillées d'un troupeau de vaches sculptées par un petit berger (Casimir B.) âgé de 9 ans en 1939<sup>58</sup>.

Au départ c'était des branchettes présentant une bifurcation, ce qui suggérait le tronc de la bête et les cornes. L'enfant avait augmenté l'ampleur des cornes en ôtant du bois le long de la partie intérieure des cornes qu'il avait rendues très pointues. Ensuite, il avait aplati le ventre, afin de donner à la bête une surface plate où l'appuyer, tandis que l'extrémité postérieure du tronc finissait par une partie très pointue représentant la queue.

Dans l'ensemble du troupeau, on remarque deux pièces présentant des dimensions plus importantes : le taureau, auquel l'enfant avait conservé l'écorce (ce qui contribue à renforcer l'idée d'un manteau rêche et foncé), et la reine, privée de l'écorce celle-ci, plus féminine, ce qui suggère l'idée d'un manteau luisant. Les autres pièces sont plus petites, soit avec l'écorce, les taurillons, soit sans écorce, les autres vaches.

---

<sup>58</sup> Ces pièces de bois se trouvent au Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie de l'Université de Turin.



**XII.** Quelques dessins reproduisant des vaches en bois utilisées comme jouets par les bergers d'antan (P.Daudry, 1990, *Jeux et jouets de la tradition valdôtaine*, RAVA, Aoste)

La première caractéristique qui frappe l'œil est l'extrême stylisation de ces objets, fabriqués d'une manière instinctive par un jeune garçon, comme tant d'autres de sa génération et des générations qui l'avaient précédé. Le détail mis en évidence est l'exaspération des cornes, soit pour les dimensions, soit pour la précision morphologique qui les sépare du reste du corps, juste suggéré par un tronc rudimentaire.

On peut également constater que le jeu de l'enfant est calqué sur les activités des adultes, sans aucune « dégradation d'une activité sérieuse en amusement enfantin, mais plutôt présence simultanée de deux registres différents » (R. Caillois, 1967 : 133) : toute la communauté traditionnelle partage les mêmes intérêts, les mêmes passions, avec une implication différente et proportionnée à son rôle de chacun de ses membres.

### Vers l'organisation moderne

A partir des années cinquante, les Valaisans et les Valdôtains se sont organisés dans des associations, afin de mettre en place des combats structurés en éliminatoires, avec des règlements, des jurys, des prix et surtout une finale prestigieuse. Comme toute relance, car il s'agit de cela, ce phénomène de récupération n'est pas isolé, mais au contraire bien intégré dans un mouvement général de réappropriation d'un patrimoine culturel et de valorisation d'un territoire (voir C. Bromberger et D. Chevallier, 2004 : 14) : au Val d'Aoste, l'après-guerre est marqué par la fondation d'innombrables groupes folkloriques, chorales et associations de jeux traditionnels.

Les premiers grands combats de reines organisés sont passés à l'histoire : ils précèdent la naissance de ces associations et constituent les prémisses de l'organisation moderne de ces joutes bovines. Une « nouvelle mise en forme et en sens » (C. Bromberger et D. Chevallier, 2004 : 14) s'annonce, afin de répondre, de part et d'autre de la montagne, à cette nouvelle exigence de dépasser le stade de l'identité villageoise (comme dans le cas d'un combat d'alpage spontané), afin de mettre de l'avant un sentiment identitaire valdôtain ou valaisan, sollicité de plus en plus par l'arrivée massive des touristes et par la pression toujours plus forte du pouvoir central (notamment le fascisme au Val d'Aoste). Nous allons donner une brève description historique de ces événements fondateurs de l'organisation moderne dans les pages qui suivent, mais nous reviendrons sur ces moments cruciaux dans notre dernière partie pour approfondir ce mouvement général de relance, voire d'invention d'une tradition dite séculaire, afin de tenter de décrypter les mécanismes qui l'ont déclenché et qui

continuent de maintenir ce genre de manifestations.

En ce qui concerne le Val d'Aoste, la première bataille de reines répertoriée eut lieu le 6 mai 1924, à Châtillon, organisée par les frères Sarteur : trente vaches participaient à la manifestation, venues de tous les villages voisins. La fanfare et un public nombreux contribuèrent au prestige de la manifestation. Le fascisme et la guerre empêchèrent tout autre spectacle similaire par la suite.

Après la Libération, en 1947, est formé le Comité Organisateur des Batailles de Reines qui gère une grande kermesse valdôtaine où se trouvaient associées deux activités fondatrices de la culture valdôtaine : les batailles de reines et le jeu du *fiolet*. C'était le 15 mai 1947 au stade Puchoz d'Aoste : 4000 spectateurs sanctionnèrent le succès de l'initiative, qui fut répétée le dimanche 26 octobre de la même année et puis encore en 1948. Malheureusement, par la suite les autorités ne renouvelèrent plus l'autorisation à utiliser le stade Puchoz, si bien qu'il faut attendre 1954 pour voir de nouveaux combats de cette ampleur.

En 1958, c'est un nouveau Comité qui voit le jour, avec une organisation plus performante et un véritable règlement, qui fixe notamment les nouvelles catégories d'appartenance pour les reines<sup>59</sup> ainsi que le nombre et la nature des batailles au cours de l'année.

Le but à poursuivre avec cette nouvelle organisation, c'était une réglementation plus efficace, afin d'éviter des discussions inutiles entre les différents comités et des situations difficiles à gérer, telles que l'établissement de plusieurs combats le même jour.

---

<sup>59</sup> Périodiquement les poids de référence des différentes catégories sont revus à la hausse, pour des raisons liées à la sélection et aux progrès de la zootechnie. Jusqu'en 1961, les catégories étaient réparties ainsi : 3<sup>e</sup> catégorie jusqu'à 420 Kg., 2<sup>e</sup> catégorie entre 420 et 470 Kg., 1<sup>e</sup> catégorie à partir de 470 Kg. En 1961, on procéda à un premier ajustement : 3<sup>e</sup> catégorie jusqu'à 500 Kg, 2<sup>e</sup> catégorie entre 500 et 550 Kg., 1<sup>e</sup> catégorie à partir de 550 Kg. Suivirent d'autres subdivisions, jusqu'à la plus récente qui prévoit deux séries de catégories différentes selon la saison : 3<sup>e</sup> catégorie jusqu'à 500 Kg (automne : jusqu'à 530 Kg.), 2<sup>e</sup> catégorie entre 500 et 550 Kg. (automne : jusqu'à 580 Kg.), 1<sup>e</sup> catégorie au-delà de 550 Kg (automne : au-delà de 580 Kg.), ce qui permet de tenir compte de la naturelle augmentation du poids de la vache au courant de l'année.

En Valais, les catégories sont subdivisées sur la base de la circonférence du thorax. 1<sup>e</sup> catégorie : au-delà de 190 cm. ; 2<sup>e</sup> catégorie : entre 185 et 189 cm.; 3<sup>e</sup> catégorie : jusqu'à 184 cm; 4<sup>e</sup> catégorie : vaches primipares ou génisses vélées de 3 ans et ½ « nées après le 1<sup>er</sup> septembre » ; 5<sup>e</sup> catégorie : génisses de 2 ans et ½ « nées après le 1<sup>er</sup> septembre ». Le jour du combat les vaches sont pesées. Elles sont ensuite réparties en trois catégories en fonction du poids. Les bêtes les plus lourdes, qui constituent le premier tiers, combattent dans la première catégorie. Les bêtes faisant partie du tiers des plus légères combattent dans la catégorie trois. Et évidemment les bêtes restantes combattent dans la catégorie deux. De cette manière, les trois catégories ont un nombre de lutteuses égal, alors qu'au Val d'Aoste, il peut exister des situations de déséquilibre.

Les Savoyards, quant à eux, ont adopté les catégories établies par les Valaisans : le jour du combat on corrige la mesure du thorax avec la pesée.

Petit à petit, on arrive à l'organisation actuelle, avec le calendrier que nous connaissons, comptant 20 concours éliminatoires partagés entre le printemps, l'été et l'automne et aboutissant à une finale régionale. Un nouveau règlement est aussi rédigé au début des années 80, lorsque les organisateurs ont la nécessité d'être dotés d'un instrument légal capable de mieux faire face aux nouvelles exigences de l'Association, qui naît comme « un organismo a cui affidare il compito di sviluppare e diffondere la tradizione degli allevatori valdostani e in particolare delle Batailles de Reines » (Procès-verbal du 01-07-1982).

Enfin, vingt ans après la fondation de leur association, les Valdôtains voient leur institution reconnue officiellement : le président de la Commission régionale signe le décret qui reconnaît officiellement et « pleinement » l'existence de l'organisation.

Depuis 1958, toutes les années, l'organisation a pu mettre en place les combats tels que prévus par le calendrier, à part quelques rares exceptions, notamment en 2000, à cause des inondations ayant eu lieu le 14 et le 15 octobre (18 morts, des routes, des maisons et des ponts détruits), le dernier éliminatoire et la Finale Régionale ont dû être annulés. En 2001, la situation ne s'annonçait guère mieux pour les Batailles, à cause du risque de fièvre aphteuse : heureusement en mai tout rentre dans l'ordre et les joutes éliminatoires, qui auraient dû avoir lieu au printemps, sont rattrapées en automne, avec des batailles organisées le samedi et le dimanche.

Pour l'année 2007, de grandes célébrations officielles sont prévues pour fêter la cinquantième édition du concours Batailles de Reines.

L'historique des combats valaisans repropose un peu le même schéma. Le premier match dont on conserve un témoignage écrit eut lieu à Sion en 1889, un autre eut lieu à Montana en 1922. Dans l'après-guerre, la mise en place d'une organisation moderne se fait un peu plus lentement : il faut attendre 1967 pour qu'une véritable organisation transforme des combats sporadiques en un calendrier structuré et consécutif. Actuellement, l'organisation prévoit une dizaine de combats par an, avec deux ou trois matchs éliminatoires en automne (parmi lesquels figure le Match du Comptoir, ayant lieu début octobre à Martigny lors de la Foire du Valais), qui servent de qualification pour l'année suivante, des éliminatoires ayant lieu au cours du printemps et la finale cantonale ayant lieu un dimanche de mai, qui souvent coïncide avec le dimanche de l'Ascension, à Aproz : le calendrier valaisan n'est pas aussi chargé que le valdôtain,

car pour les Valaisans le vrai prestige est encore surtout donné par les reines d'alpage et par les combats ayant lieu le jour de l'inalpe.

Pour la Haute-Savoie, l'organisation est beaucoup plus récente. Un groupe d'éleveurs constitués en comité a commencé à organiser des combats voici une bonne quinzaine d'années, avec une édition biennale à Vallorcine, en mai, et une édition annuelle à l'automne, ayant lieu dans une des communes suivantes : Les Houches, Argentière, Les Contamines-Montjoie et Samoëns.

Voici la nouvelle reportée par la presse valaisane : « La passion pour les reines dépasse les frontières valaisanes et nationales. Le premier combat de printemps de Haute-Savoie 10 mai (1997). Il est organisé à Vallorcine par Patrick Ancey. La chaîne de télévision France 3 et *Le Dauphiné Libéré* couvrent l'événement auquel participent 43 bêtes. Berlin de Bernard Simon des Houches emporte la finale des finales ».

Cependant des combats spontanés existaient comme dans les autres régions : « chaque montagne avait sa reine choisie parmi les plus belles et les plus fortes du troupeau. Cet usage existe encore (1887) à la montagne de Pormenaz (commune de Servoz) ; mais c'est à la montagne de Balme seulement que le rôle de la reine du troupeau a conservé toute son ancienne splendeur » (A. Van Gennep, 1943 : 2421).

### **Le temps des combats**

Actuellement, les combats de vaches intéressent trois saisons sur quatre : le printemps, l'été et l'automne, l'hiver étant la saison de l'inactivité, de l'immobilité et de la stabulation permanente.

Pour ce qui est des combats spontanés, ils ont lieu au printemps lors des premières sorties de l'étable et puis plus tard dans l'année, à chaque nouveau mélange de bétail, lorsque les vaches rencontrent d'autres vaches et qu'il s'agit pour elles de rétablir la hiérarchie dans le troupeau. Les combats spontanés correspondent aux moments cruciaux de ce calendrier scandé par les différentes étapes dans l'exploitation des pâturages.

Essentiellement, il s'agit de trois moments successifs : la sortie de l'étable (la *décorda*), le premier mélange au *mayen*, le jour de l'inalpe.

Avant d'analyser dans le détail ces trois journées, il faut rappeler qu'il ne s'agit plus

d'étapes incontournables dans la vie des éleveurs et des amateurs de reines, comme c'était autrefois, et ce pour deux raisons, l'une agricole et l'autre tenant à la logique des batailles de reines. En effet, avec la modernisation de l'agriculture, les habitudes des différents éleveurs et les stratégies d'exploitation de la propriété ont subi beaucoup de changements : la sortie de l'étable est une étape que de plus en plus d'éleveurs sont forcés d'abandonner pour des raisons tenant à la libre circulation des vaches à proximité des routes et des centres habités. Si l'on ne possède pas une étable au milieu des pâturages, il peut être compliqué de déplacer le bétail : selon les communes, il faut des permis pour emprunter les routes, il faut nettoyer les routes après le passage des vaches, il faut disposer d'un nombre suffisant de bergers pour garantir la viabilité des voitures et la sécurité des personnes dans les centres habités. En outre, le manque chronique de main d'œuvre, met souvent les éleveurs dans une situation d'impossibilité vis-à-vis des contraintes de la mise au pâturage, alors que la mécanisation de l'industrie fourragère permet à un homme seul d'engranger de grosses quantités de foin en peu de temps, là où autrefois il fallait beaucoup de main d'œuvre et un travail harassant. Pour toutes ces raisons, les éleveurs préfèrent garder les vaches à l'étable un peu plus longtemps et faucher les prairies à proximité de l'habitat permanent. Donc, souvent il n'y a plus à jouir des spectacles de la *décorda*, lorsque les vaches qui enfin peuvent sortir de l'étable au bout de cinq ou six mois de stabulation continue sont comme folles et dans l'euphorie du moment se lancent dans des combats assez violents.

Parfois, ce moment est renvoyé à la montée au *mayen*, parfois même pas, parce que les passionnés des batailles ont souvent peur des accidents qui pourraient survenir lors de ces affrontements informels et qui pourraient porter préjudice aux résultats espérés lors des combats organisés. Il en va de même pour les combats le jour de l'inalpe, en tout cas pour ce qui est du Val d'Aoste, alors que le Valais est resté beaucoup plus accroché à la valeur et au prestige des combats informels, pour des raisons tenant à l'évolution de l'agriculture et aussi pour des raisons d'ordre social ou socio-culturel, car la population est encore massivement impliquée dans les faits agricoles et liée affectivement aux vaches, aux reines locales et à ces moments de rencontre.

« *Quand commencent les batailles de reines, c'est la plus belle période de l'année : on voit ces vaches, on s'amuse, on fait la fête* ».

### Les combats informels

Ces combats ne sont donc pas inclus dans le calendrier officiel des batailles de reines: la participation est libre, l'intervention de l'homme réduite au minimum, l'intérêt est souvent local et concerne principalement un public villageois, faits de parents, d'amis et de voisins.

La date est souvent fixée peu de jours à l'avance, rendue publique par le bouche à oreille des connaisseurs et des passionnés, et dépend en bonne partie du temps météorologique, de l'organisation du travail à l'intérieur de l'exploitation, et aussi un peu de quelques considérations magico-propitiatoires que prend en compte le propriétaire des reines, quant au jour de la semaine par exemple, dans l'espoir que le choix du bon jour influence positivement toute la saison pastorale. En effet, on estime qu'il est bien de sortir le bétail le jeudi ou le samedi, jamais le vendredi : d'ailleurs les jours fastes sont les mêmes pour toutes les activités traditionnelles concernant les animaux mais aussi les hommes.

Le samedi en particulier avait réputation d'être un jour de soleil, une condition très prisée pour les travaux à l'extérieur, comme le rappelle le dicton « le soleil de préférence au samedi fait référence ». Un autre dicton, celui-ci en francoprovençal, ajoute : « Lo dessando la Sainte Vierdze steurie le lindzo i z-andze » (le samedi la Sainte Vierge repasse le linge aux anges).

Les mariages d'autrefois étaient célébrés le jeudi ou le samedi. D'ailleurs, un dicton semble faire le rapprochement à travers les deux notions de soleil et d'amour : « Y et pa de feille senza amour ni de dessando senza solèi » (Il n'y a pas de filles sans amour ni de samedi sans soleil).

### La *décorda*

La *décorda* a lieu en principe pendant le mois de mai (parfois fin avril), vers 18h00, à l'heure habituelle de la sortie des vaches pour se rendre au pâturage : les vaches, qui sortent de l'étable pour la première fois après des mois de stabulation, s'affrontent sur le pré à proximité de l'étable. Elles sont agitées, nerveuses, elles mugissent plus que d'habitude, elles se frottent contre le tronc des arbres, là où il y en a, courent, sautent parfois.

Les hommes aussi sont un peu euphoriques : c'est la belle saison et après un si long hiver il fait bon de rester dehors en fin d'après-midi. On redécouvre la passion pour les luttes et surtout on se retrouve autour de cette passion avec des amis, des connaissances

et on fait la fête. On scrute les vaches : c'est le moment des premières prévisions, on commente beaucoup tout ce qui a trait aux combats, on parle aussi d'autre chose, de l'état de santé des vaches, des veaux nés pendant l'hiver, des fécondations du printemps, de la pousse des herbages, de la sécheresse ou de la pluie, mais on rit aussi, on raconte des histoires plus légères, on boit du vin. Ce sera plutôt du rouge pour le Val d'Aoste, du blanc pour le Valais.

Il y a souvent un vrai banquet qui attend le petit public de passionnés : une table préparée avec beaucoup de simplicité, mais croulant sous les fromages, les charcuteries, le pain noir, les gâteaux, les tartes et les boissons.

La *décorda* peut durer quelques heures : vers 20h00, on rentre les vaches à l'étable, avec une bonne ration dans la mangeoire. Mais pour les hommes ce n'est pas fini : la fête se prolonge souvent encore dans la soirée avec un groupe animé debout devant l'étable, qui prend des verres, parle encore des vaches, et parfois chante avant de se dissoudre.





**30. Trois moments de la *decorda* (photo C. Dunoyer)**

### Le combat au *mayen*

Ceux qui n'ont pas pu « décorder » les vaches en plaine, parfois décident de le faire au *mayen* et de laisser les animaux se défouler librement « comme au bon vieux temps », c'est-à-dire à combattre librement sans l'intervention de l'homme pour les séparer.

Dans les petits *mayens*, les vaches appartiennent toutes au même propriétaire, dans les plus grands, il arrive que les vaches de deux ou plusieurs propriétaires se côtoient.

Cet événement a lieu au moment de la montée au *mayen*, donc fin mai, début juin, selon la localité, selon que la saison soit plus ou moins propice, toujours en fin d'après-midi, à l'heure de la sortie au pâturage.

Le cadre de la moyenne montagne, les prairies enclavées dans les forêts, l'air frais, l'isolement qu'on ressent, dû à l'éloignement de tout autre habitat humain, tout cela contribue à créer un univers en quelque sorte théâtral, destiné à frapper le spectateur. Le public est ici un groupe de passionnés qui s'est organisé pour le déplacement, individuellement ou en compagnie, laissant peut-être plus tôt que d'habitude le lieu de travail, prévoyant si c'est le cas une voiture adaptée aux routes des *mayens*. Il s'agit toujours d'un public local, restreint, de personnes du secteur.

### L'inalpe

Après le *mayen*, étape intermédiaire, l'inalpe constitue vraiment la montée à la montagne. Nous avons déjà vu dans le détail combien d'émotions, d'espoirs et de projections se greffent sur ce moment si important. Pour les éleveurs de reines, c'est

encore autre chose : il ne s'agit plus que de rendement, de soins au bétail, de saison bien avancée, mais aussi de la reine : qu'elle se trouve bien, que les bergers soient aux petits soins avec elle, qu'ils fassent attention qu'elle ne se blesse pas lors de combats inattendus, qu'elle ait une bonne place à l'intérieur de l'étable, etc.

Comme pour la *décorda*, aussi pour l'inalpe, au Val d'Aoste, on rencontre de plus en plus de réticence à laisser les vaches se livrer librement dans des combats à l'arrivée à l'alpage: on redoute beaucoup les accidents, on veut conserver à tout prix les meilleures énergies pour les combats du calendrier officiel, d'autre part les passionnés des reines désertent de plus en plus les inalpes, ce qui est à la fois une cause et une conséquence des choix des éleveurs qui inalpent.

Pour le Valais, au contraire, les combats ayant lieu le jour de l'inalpe conservent une valeur et un prestige inégalés : comme on dit souvent, la reine d'alpage est la reine de cent jours, alors que la reine du match n'est que la reine d'un jour, parce qu'à l'alpage la reine qui gagne au combat doit défendre le titre jour après jour (ce qui n'est pas toujours le cas) et démontrer aux autres vaches d'être vraiment la plus forte et la plus intelligente. En réalité, les Valaisans dissocient les combats d'alpage des combats organisés, plaçant une notion d'authentique sur les premiers qui les rend hautement appréciés, parce que l'alpage est senti comme un bien commun par ceux qui restent en bas, gardant une forte implication dans la vie qui se déroule là-haut. Ces sentiments ont peut-être leur origine dans un phénomène presque inexistant au Val d'Aoste, celui des étables coopératives finalisées en bonne partie à l'élevage de reines pour les combats, financé par des personnes employées ailleurs, ayant peu ou pas du tout de liens avec le monde agricole local. Ce phénomène a donc probablement renforcé le sentiment d'appartenance au milieu agricole de la part des éleveurs "classiques" qui placent les combats de reines (qu'ils soient spontanés ou organisés) dans un contexte économique et culturel qui n'en fait pas une activité ludique à l'état pur comme pour les propriétaires de reines qui ambitionnent le podium aux matchs en plaine.

La partie la plus intéressante des affrontements a lieu l'après-midi, après la traite. Le pâturage se remplit de vaches à la recherche de l'herbe : la plupart d'entre elles ne combattent presque pas, n'ayant aucune ambition, mais les plus fortes flairent l'air nerveuses, parcourent le pré à la recherche des adversaires, anxieuses de « présenter la bataille » à celles qui aspirent comme elles à la direction du troupeau. Les hommes les encerclent amusés et inquiets, pleins d'espoir pour la nouvelle saison d'alpage qui vient

de commencer. Dès le début de la bataille, toute conversation, typique de l'inalpe, portant sur les herbages, sur les vices et vertus du « fruitier » et sur la production laitière, s'estompe et l'attention est toute pour les reines.

*« La reine du premier jour n'est pas nécessairement la reine d'alpage. Je dirais même que c'est la seule qui ne peut pas avancer plus puisqu'elle gagne toutes. Alors, son risque c'est de défendre son titre et de ne pas perdre en cours de saison. Pour nous, la reine d'alpage est celle qui descend en fin de saison. Ça fait plaisir le premier jour, mais celle qui reste dans les annales c'est la reine du dernier jour »*

*« Mè, dze sé to lo tsòtèn en montagne, adon veyo que quan le vatse son 120 dzor ensemblo la rèina yan da soletta. L'è pa ni lo berdjé, ni lo propretéo, ni rèn : cèn l'è lo caratéo de la béhe.*

*Lo premé dzor fa pa conté : de cou vegnon maè rèine lo mèi d'ou, quan l'an tchéca pi bon tèn, calon lo lahé, vegnon tchéca pi forte, adon bouinon tchéca de pi. La rèina de ma montagne l'è veuna rèina eutre i mèi d'ou ... bouinon pò pu queut le dzor ».*

(Moi, je passe tout l'été à l'alpage, alors je vois que quand les vaches passent 120 jours ensemble la reine se fait toute seule. Ce n'est ni le berger, ni le propriétaire, ni rien : c'est le caractère de la bête. Il ne faut pas compter le premier jour: parfois, la reine n'est reine qu'au mois d'août, quand elles sont un peu plus tranquilles, elles ont moins de lait, elles sont un peu plus fortes, alors elles luttent plus. La reine de ma montagne est devenue reine en août... elles ne luttent pas tous les jours).

A propos de l'inalpe de Chermontane, nous lisons dans la *Gazette des Reines*, le journal de l'Association valaisane des combats de Reines : « Chaque année, le troupeau de Chermontane ne cesse d'augmenter en qualité, de plus en plus de bonnes lutteuses étant présentes sur l'alpage. Le fait qu'une bête se classe dans les dix premières représente déjà une réelle satisfaction pour l'éleveur, tant la concurrence est rude ». Dans l'impossibilité de donner une liste exhaustive des lutteuses, le journaliste fournit au lecteur un classement des principales lutteuses, après quelques jours d'alpage.

## **Les combats pendant l'estivage**

Si les combats les plus rudes ont lieu le jour de l'inalpe, comme nous venons de le voir, il faut du temps au troupeau pour définir sa hiérarchie, avant que toutes les vaches aient trouvé leur véritable place.

Des combats de plus en plus sporadiques s'ensuivent donc au cours de l'estivage, suivant des fluctuations variables, influencées en partie par les déplacements successifs dans la montagne et par la diminution de la production en lait, physiologique à partir du milieu de l'été. Ces combats ont lieu devant peu de spectateurs : parfois quelques propriétaires de vaches montés à l'alpage pour contrôler la situation, mais plus souvent rien que quelques *arpians*, notamment les bergers, qui suivent avec une grande passion ces ajustements progressifs dans la hiérarchie lors de combats souvent imprévus dont ils sont les seuls à jouir.

En outre, pendant l'estivage, il arrive que des troupeaux de montagnes voisines se côtoient à un moment donné de l'exploitation des pâturages : il s'agit d'un rendez-vous attendu avec beaucoup de plaisir par les travailleurs de l'alpage qui, pendant quelques jours, peuvent ainsi échapper à l'isolement de la montagne. Souvent des fêtes sont organisées à cette date, auxquelles s'associent aussi les gens d'en-bas, égayées par des combats entre les vaches des différents troupeaux.

# Inalpe de Chermontane

Chaque année, le troupeau de Chermontane ne cesse d'augmenter en qualité, de plus en plus de bonnes lutteuses étant présentes sur l'alpage. Le fait qu'une bête se classe dans les 10 premières représente déjà une réelle satisfaction pour l'éleveur, tant la concurrence est rude.

En ce 11 juin, le mot de la journée pour toutes ces reines: l'attaque à outrance, sans se faire de cadeau. Donner ci-après une liste des luttes n'est pas possible, tant celles-ci ont été nombreuses en ce premier jour. Nous allons donc nous contenter de donner le classement des principales après quelques jours d'alpage.

**Perd de 1:**

Tonnerre (31), Tristan Fellay, Lourtier (plus avancée en 2004)

**Perd de 2:**

Courage (98), Patrick Ungemacht, Champsec (4e en 2004)

**Perd de 3:**

Carnot (103), Carlos Fonseca, Lourtier, reine de Sery 2003

**Perd de 6:** Maguy (53), Fabien Maret, Lourtier

**Viennent ensuite:**

Matraque (26), Gilbert Guigoz, Lourtier  
 Negro (42), Jean-Louis Bruchez, Lourtier  
 Gazelle (49), Thierry Maret, Lourtier  
 Ramona (64), Etienne Bruchez, Lourtier  
 Violette (97), Patrick Ungemacht, Champsec  
 Linda (99), Patrick Ungemacht, Champsec

Dans le jeune bétail, 2 second veaux ont particulièrement bien lutté, soit Clairon (38) de Tristan Fellay et Berlin (47) de Thierry Maret. Crapule (29, 2eme des primipares au Châble), de

Gilbert Guigoz, a également été très active. Dans les génisses, Fakir (reine du combat du Châble) de Jeannette Herin, Moustique et Jacoby du duo Maret-Perreten ainsi que Dragon et Farouk de Patrick Ungemacht ont également montré de belles qualités de lutteuses et de belles promesses pour l'avenir.



Carnot de Carlos Fonseca

*Liste du bétail*

1 à 19	Bernard Bruchez	61 à 67	Fabrice Ungemacht et Etienne Bruchez
20	Daniel Bruchez	68 à 70 + 78 à 80	Eric Maret & Frédéric Perreten
21 à 24	Nicolas Bruchez	71 à 77	Jean-Claude Besse
25 à 29	Gilbert Guigoz	81 à 100 + 112 à 113	Patrick Ungemacht
30 à 40	Tristan Fellay et Jeannette Herin	101 à 111	Francis Perraudin et Carlos Fonseca
41 à 44	Jean-Louis Bruchez		
45 à 46	Eric Maret & Frédéric Perreten		
47 à 50 + 57	Thierry Maret		
51 à 56	Fabien Maret		
58 à 60	Francis Perraudin et Carlos Fonseca		

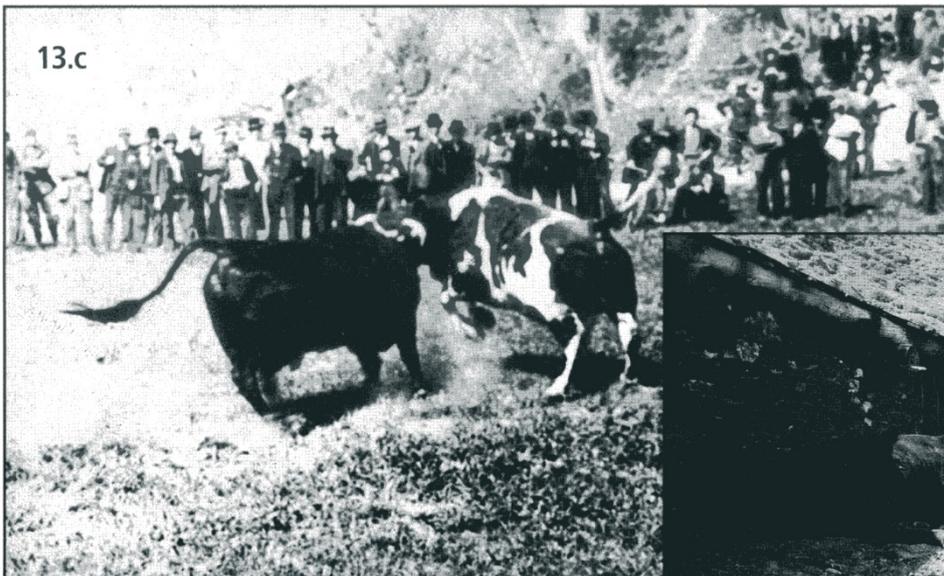
## XIII. Un exemple de classement lors d'un combat d'alpage (*La Gazette des Reines*, juillet 2005)



**31. Un moment de lutte lors d'un combat spontané : la vache frotte le sabot et soulève la terre (photo C. Dunoyer)**



**32. L'instant de la fuite (photo C. Dunoyer)**



**33.Des combats d'autrefois à l'alpage (photos famille Dunoyer)**

Un témoignage très détaillé de ce genre de rencontres paysannes nous vient d'un poème datant du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, composé en francoprovençal par le poète valdôtain Jean-Baptiste Cerlogne. Il s'agit probablement de la description la plus ancienne d'un combat de reines, présenté comme une récurrence habituelle, répétée toutes les années (« comme cen se fait tseut le-s-an », comme cela se fait toutes les années).

Parmi les éléments les plus importants de ce texte, il y a la dimension de la fête, à travers les préparatifs, où la tenue vestimentaire joue un rôle essentiel :

« In arreuven i Breuil dzi vu, come euna fêta ;  
Tot lo mondo achouedzà di pià tanque a la têtta.  
Le femalle, ci dzor, l'ayan de dzen pitset,  
Fran come voulon kleur ; cen restàve se ret !  
L'ayan leur bò faouder lliat atot de levreye,  
Leur dzen motsaou di cou di pi bò qu'in troveye ;  
L'ayan leur sardze rodze a baste pe lo fon ;  
Ci dzor, l'an dzaratà tanqu'i fon de l'artson.  
Le berdzé leur ettot l'an trét leur vesta grise ;  
L'an bettà la tanetta et la dzenta tsemise. »

*(En arrivant au Breuil j'ai vu, comme en un jour de fête,  
tout le monde en toilette des pieds jusqu'à la tête.  
Les femmes, ce jour-là, avaient de belles dentelles,  
vraiment comme elles le veulent : cela restait si raide !  
Elles avaient leur beau tablier, lié avec des rubans,  
et, autour du cou, un mouchoir des plus jolis que l'on trouve ;  
elles avaient leur robe de serge rouge avec des pinces au fond ;  
ce jour, elles ont remué jusqu'au fond de leur coffre.  
Les bergers, eux aussi, ont enlevé leur veste grise ;  
ils ont mis l'habit tanné et la belle chemise.)*

Quand les troupeaux sortent de leurs étables respectives pour se rencontrer au pâturage, c'est la fête qui commence dans l'impatience générale et dans le vacarme des sonnailles:

« L'aoura approtse : in sent dzà lo trouno di sonnaille ;  
In veit trei grou troupe pe la Revenna in tsan :  
Son le vatse di Breuil, di Frà, de Dzovensan  
Qu'impachente attendzan l'aoura de la bataille. »

*(L'heure approche : on entend déjà le bruit des sonnailles  
on voit trois grands troupeaux paître à la Revine ;  
ce sont les vaches du Breuil, des Frà, de Jovensan  
qui, impatientes, attendaient l'heure de la bataille)*

A l'impatience des vaches fait pendant l'impatience des paysans :

« Le berdzé, le s-arpian, le métre, le fretére,  
Que perduche la leur, l'ayant dza tseut penchére : (...)  
Gneun semblave mé guei ; tsacun s'impachentave ... »  
*(Les bergers, les arpian, les maîtres, les fruitières,  
appréhendaient déjà que la leur perdît la bataille (...)  
Nul ne semblait plus gai ; chacun s'impatientait...)*

Enfin les combats s'amorcent et tout le monde se concentre sur ces luttes :

« Tot lo mondo formave un cerclio ator de leur (...)  
Lo mondo ator de leur, tot court, s'impin, s'amatse ;  
L'an tseut le jeu fichà dessus le dove vatse »  
*(Tout le monde faisait un cercle autour d'elles (...)  
Le monde, autour d'elles, court, se pousse, s'entasse :  
tous ont les yeux fixés sur les deux vaches)*

Moment puissant de socialisation, ce troisième dimanche de juillet, constitue une étape du calendrier des éleveurs de vaches, une rupture dans la vie plutôt solitaire et monotone des travailleurs de l'alpage, une célébration des vaches les plus belles et les plus fortes.

### **Les combats organisés**

Si les combats spontanés intéressent indistinctement toutes les vaches du troupeau, mélangées dans l'arène, libres d'engager la bataille avec qui elles préfèrent ou libres de se défiler et de brouter l'herbe en tranquillité dans un coin, les combats organisés ne

concernent que les vaches que les propriétaires choisissent de mener dans l'espoir d'avoir la reine, sur la base de critères en partie communs et en partie subjectifs, où interviennent la généalogie, la conformation physique, la force, la solidité et la forme des cornes, le comportement et la méchanceté du regard.

### Modalités d'organisation

Nous avons précédemment souligné que la mise en place d'une organisation moderne des combats a débouché dans l'établissement d'un calendrier annuel, avec un choix de dates et de localités : le calendrier valdôtain compte donc vingt concours éliminatoires, du printemps jusqu'à l'automne, culminant dans la Finale Régionale, tandis que le calendrier valaisan compte dix concours de l'automne au printemps, la Finale Cantonale ayant lieu début mai. Quant aux localités intéressées par le calendrier des combats de reines, les Valaisans privilégient la plaine du Rhône, alors qu'au Val d'Aoste elles se partagent entre la plaine et la montagne, avec une tendance à privilégier la haute montagne lors des concours d'été, dans un souci de se rapprocher un tant soit peu de l'itinéraire suivi par les vaches vers les plus hauts pâturages. D'autre part, l'Association Régionale « Amis des Batailles de Reines » est conçue comme une fédération de Comités de zone existant sur l'ensemble du territoire valdôtain : il existe donc une volonté de distribuer ces combats de la manière la plus équitable possible parmi les localités intéressées par la manifestation. Si nous prenons en considération le calendrier ci-joint, nous pouvons en effet constater que les concours ayant lieu les mois d'avril et de mai sont tous organisés dans des localités de la plaine, à savoir situées dans la vallée centrale.

Avec la fin du mois de mai, commence le cycle d'exploitation des pâturages en altitude : les vaches partent vers les mayens, puis vers les alpages, ce qui justifie ce moment d'arrêt dans le calendrier des batailles. En effet, les vaches doivent s'adapter aux nouveaux changements, parfois elles doivent se remettre des premiers jours de combats lors de l'inalpe : il serait contreproductif de plusieurs points de vue de les faire participer encore à des combats organisés dans cette phase un peu délicate.

Fin juillet, les concours de l'été reprennent de plus belle au Val d'Aoste. Ils ont lieu quand les vaches se trouvent toutes à l'alpage : c'est ainsi que l'organisation prévoit des concours plus près des alpages à ce moment de l'année, afin que les propriétaires puissent participer avec leurs vaches sans trop devoir les déplacer. Une seule exception

dans ce schéma est représentée par la Bataille ayant lieu à Aoste, dans l'arène de la Croix Noire, le 15 août au soir, sur laquelle nous reviendrons plus loin, pour son caractère particulier et ses finalités qui la différencient des autres.

La même logique de proximité avec les alpages est encore valable pour les deux premiers concours d'automne, qui ont lieu en septembre, lorsque les vaches n'ont pas encore désalpé.

Les trois derniers concours, organisés pour le mois d'octobre, après la désalpe, donc, ont lieu dans des localités situées de nouveau dans la vallée centrale.

# Calendrier des combats

## Calendrier des combats valdôtains

### Combat de printemps Lieu

20 Mars	Pont-Saint-Martin
28 Mars	Quart
3 Avril	Saint-Marcel
10 Avril	Jovençan
17 Avril	Gignod
24 Avril	Montjovet
30 Avril	Pollein
15 Mai	Villeneuve

### Combats d'été

24 Juillet	Col di Joux (Saint-Vincent)
31 Juillet	Vertosan (Avisè)
7 Août	Valtournenche
15 Août	Aosta
21 Août	Petit-Saint-Bernard (La Thuile)
28 Août	By (Ollomont)
4 Septembre	Brusson

### Combats d'automne

11 Septembre	Valgrisenche
25 Septembre	Cogne
2 Octobre	Saint-Christophe
9 Octobre	Gressan
16 Octobre	Nus

### Finale régionale

23 Octobre	Aosta
------------	-------

## Calendrier des combats valaisans

- 28 mars: Combat de la Vifra à Rarogne (arène de Goler)
- 3 avril: Combat de Rarogne (arène de Goler)
- 10 avril: Combat d'Ayent
- 17 avril: Combat de Martigny
- 23-24 avril: Combat au Châble
- 1er mai: Combat à Aproz
- 5 mai: Combat d'Evolène
- 8 mai: Finale cantonale à Aproz
- 31 juillet: Combat d'été à Grächen
- 25 septembre: Combat de Rarogne (arène de Goler)
- 2 octobre: Combat de la Foire du Valais à Martigny

**ANDRÉ TERRETTAZ & FILS**  
Machines agricoles  
1941 Vollèges  
NEWHOLLAND-BUCHER  
REFORM-STIHL



Vente et réparation toutes marques  
☎ 027 785 11 56      Natel 079 220 35 76  
fax 027 785 22 56      078 606 56 33

## XIV. Un exemple de calendrier annuel des combats organisés

### Le Comité de direction

Afin de mieux illustrer l'organisation de ces combats, il nous semble opportun d'analyser de plus près le fonctionnement, la composition et les finalités de l'une de ces associations : étant donné le haut degré de ressemblance de ces aspects organisationnels de part et d'autre de la frontière, nous avons choisi de n'en présenter

qu'une seule à titre d'exemple, à savoir l'Association Régionale valdôtaine « Amis des Batailles de Reines », tout en nous réservant de compléter le cadre descriptif par quelques allusions à l'organisation valaisane, là où celle-ci se différencie de la première.

L'association a évidemment son statut, où sont définis ses buts, à savoir « promouvoir et diffuser chez les éleveurs et chez ceux qui agissent dans et pour le monde agricole la passion pour les " Batailles de Reines " en sauvegardant aussi la culture et les traditions locales et en favorisant l'amélioration et la sélection des vaches pie-noir et pie-châtain de la Vallée d'Aoste ». L'association s'occupe principalement d'organiser les Batailles de Reines, mais elle peut aussi promouvoir des activités visant l'amélioration des connaissances et des techniques parmi les éleveurs et des manifestations culturelles finalisées à la valorisation du monde agricole.

Comme toutes les associations, les Amis des Batailles de Reines ont un président, un vice-président, un secrétaire, ainsi que des organes divers : un conseil directif, un collège des réviseurs aux comptes, un collège des prudhommes et un comité d'honneur composé par les anciens présidents de l'association et par l'Assesseur à l'Agriculture du moment.

Enfin, cinq personnes font partie de la commission de discipline qui fait respecter le règlement.

Sociologiquement, les membres des différents directifs ont subi une transformation importante au fil de ces 60 ans. Au départ, il s'agissait de quelques membres issus des grandes familles d'éleveurs de la plaine autour de la ville d'Aoste : c'étaient de grands propriétaires (de terres et de vaches), des notables locaux qui, grâce au prestige de leur maisonnée, avaient l'habitude de sortir du monde paysan pour se mélanger à la bourgeoisie de la ville et aux politiciens locaux et qui avaient aussi la possibilité de se délivrer en partie de la besogne quotidienne en faisant recours à de la main d'œuvre payée. Au contraire, de nos jours, le prestige de la famille n'est plus un critère décisif, exception faite pour la charge du président, qui est actuellement Monsieur Bernard Clos : issu d'une grande famille d'éleveurs très connue et très réputée, qui vante toutes les années des reines à la Finale Régionale, il est employé de banque, tout en secondant ses frères éleveurs dans la tradition familiale. Comme autrefois, il semblerait que les membres du directif sont un peu à cheval de deux mondes, celui de la paysannerie et celui de la petite bourgeoisie, de nos jours : il s'agit en effet souvent d'employés issus

d'une famille d'éleveurs ou d'éleveurs à mi-temps ayant un niveau d'instruction un peu supérieur à la moyenne et souvent des relations à l'intérieur de la ville.

En plus du directif central, les Batailles de Reines ont lieu grâce à l'aide précieuse des comités de zone qui à tour de rôle s'activent bénévolement pour organiser les concours de dimanche en dimanche. Ces éleveurs (car l'association est composée à 90% par des éleveurs) sacrifient une journée de travail pour que la journée soit réussie de tous les points de vue : les dimensions de l'arène provisoire, le repas, le parking, sans oublier les prix.

Chaque comité local élit deux représentants pour participer aux assemblées : la participation y est très forte si l'on pense que les présents sont souvent environ 60 sur 64.

### **Le règlement**

Le règlement des Batailles est composé de 34 articles qui règlent dans le détail les comportements et les obligations des éleveurs participant aux concours éliminatoires ayant lieu sur le territoire valdôtain et à la Finale Régionale.

Loin d'être intouchable, le règlement des Batailles a déjà subi maintes retouches : en plus des modifications relatives à l'augmentation du poids des bovines au cours des décennies, ce qui a entraîné une révision des catégories sur base pondérale, d'autres articles se sont adaptés aux nouvelles exigences des éleveurs, dans le but de rendre toujours spectaculaires les concours étalés sur l'année, tout en montrant le respect dû à l'élevage des vaches, en tant qu'activité économique.

Un exemple nous est donné par l'article 17 auquel vient de s'ajouter l'article 17 bis, à partir du 15 juillet 2005, concernant les vaches à faible production de lait, qui désormais peuvent accéder aux Batailles, y compris celles du printemps, pourvu qu'elles aient vêlé régulièrement (avec la relative certification) et que le propriétaire soit en mesure de déclarer que l'analyse et l'accouplement de l'ADN mère-fils est possible.

Les Délégués Régionaux assistent à chaque concours et contrôlent les opérations préliminaires: pesage et attribution d'un numéro à chaque vache, contrôle de l'aptitude à concourir de cette dernière, signature des fiches des concurrentes, tirage au sort des affrontements ; ils font également office d'arbitres sur le terrain et constituent le Jury Arbitral.

Si l'on regarde le règlement dans son ensemble, on se rend compte que les plus gros efforts normatifs concernent les aspects extérieurs à l'arène, préalables au combat, notamment les caractéristiques des vaches admises aux batailles et les comportements des éleveurs: attestations du vétérinaire, déclarations du propriétaire concernant la date du vêlage, un éventuel avortement, une vente ou un abattage, fiches d'inscription de la vache, rendez-vous à la zone du pesage, entière disponibilité pour tout éventuel contrôle vétérinaire supplémentaire: les aspects bureaucratiques pèsent lourd dans toutes ces prescriptions.

Par contre, la conduite à tenir dans l'arène n'est pas traitée longuement : le propriétaire (ou la personne désignée par ce dernier) accompagne la vache dans l'arène attachée à son licol et munie d'une sonnaille. Plus en général, il est écrit que tous les comportements doivent être "conformes aux principes traditionnels observés dans les alpages". En réalité, la conduite pendant le combat obéit en quelque sorte à un code réglementaire et esthétique qui est instinctif et qui tend à évoluer selon les mœurs du temps : le respect de la vache, sur lequel on reviendra plus loin, dont tout le monde parle comme d'une valeur absolue, est certainement redevable de la transformation des sensibilités typiques de la modernité, si bien que les éleveurs de nos jours renoncent spontanément au combat beaucoup plus souvent que jadis, faisant preuve d'une nouvelle attention au bien-être de leur vache.

Beaucoup de monde proteste pour le règlement, qui est très strict sur maintes questions techniques, mais après presque tout le monde finit par bien se conduire, d'après le directif de l'association.

*"Que fisse djeusto ou pa, l'è paré"* (Juste ou pas, c'est comme ça) disent les éleveurs en haussant les épaules.

*"L'association tente de disposer les choses pour le mieux"* nous explique Paolo Noz, ancien secrétaire de l'Association, *"Ensuite, c'est au jury d'exercer son contrôle. Mais surtout, nous confions dans le contrôle mutuel des éleveurs : ce n'est pas de la délation, mais une volonté de bien agir pour l'intérêt commun"*.

L'association telle qu'elle existe aujourd'hui est le fruit de plusieurs ajustements successifs : née en 1958, suite à la dissolution du premier comité, l'association acquiert sa personnalité juridique en 1982 le but étant la « costituzione di un organismo a cui affidare il compito di sviluppare e diffondere la tradizione degli allevatori valdostani ed

in particolare delle Battaglie di Reine », comme nous lisons dans le procès-verbal du 1er juillet 1982. En outre depuis 2003, la publication de l'Association a été enregistrée au Tribunal, afin d'en officialiser la parution conformément aux lois italiennes sur la presse.

Actuellement, les nouveaux objectifs sont de l'ordre de l'amélioration administrative, avec l'informatisation du tirage au sort et de tout le fichier relatif aux vaches participantes : à travers l'utilisation d'un microprocesseur (puce) appliqué aux vaches, les organisateurs pourront désormais utiliser un système numérique permettant d'identifier immédiatement la bête et d'avoir accès à l'ensemble des données disponibles.

Tous les aspects qui viennent d'être analysés rendent évident comment un jeu spontané, ayant un intérêt très local, est devenu un sport, une activité codifiée régie par une organisation complexe. Avant d'analyser les facteurs responsables de ce processus de sportivisation, ainsi que les éléments de cette transformation, nous allons nous pencher sur les Battaglie di Reine pour en étudier le déroulement à travers les gestes, les conduites et les faits de parole.



34. Les étendards des comités de zone (photo C. Dunoyer)

## Déroulement du combat de reines : gestes, conduites et faits de parole

### L'organisation

Lors des concours éliminatoires, qui ont lieu le dimanche, dès la veille, les organisateurs préparent l'arène provisoire, qui mesure environ 30 mètres de diamètre, entourée de cloisons métalliques. Pour la Finale Régionale, l'arène utilisée est celle de la Croix Noire, aux portes de la ville d'Aoste : les travaux d'aménagement sont un peu différents et concernent essentiellement la définition des aires de parking, l'organisation de la billetterie, ainsi que la mise en place de tous les services, etc. Le procès-verbal du 9 octobre 1990, dont voici un extrait, fournit un bon exemple de l'organisation considérable qui se cache derrière la Finale.

*Distribution des tâches suivantes:*

*a- délégué aux communications avec la RAI : Laurino Réan*

*b- chef de groupe responsable du Jury : Pino Chadel*

*c- Jury sur le terrain : Muin, Marino Denarier, Lillaz Corrado, Pession Antonio, Viérin Edy, Savioz Vincenzo, Jeantet Sandro*

*d- pesage des vaches : Fiou Elviro, Réan Laurino*

*e- responsables des portes de la zone de pesage<sup>60</sup> : Comé, Hérin, Lombard, Barmasse*

*f- responsables du contrôle des cornes<sup>61</sup> : Béthaz Dino, Jordan Italo*

*g- préposés à la numérotation des vaches : Béthaz Livio, Dandrès*

*h- préposés à la distribution des autocollants : Viérin Carlo, Consol Silvio*

*i-contrôle et signature des fiches : Quendoz et Moussanet*

*l- responsables du tirage au sort :*

*1e catégorie : Vallet, Quendoz et Chadel*

*2e catégorie : Fiou, Pomat et Bianquin*

*3e catégorie : Consol, Moussanet et Favre*

---

<sup>60</sup> Ces contrôleurs font en sorte que les opérations de pesage aient lieu dans l'ordre et le sérieux requis par le règlement. En outre, comme les lutteuses sont des bêtes qui peuvent dépasser même de beaucoup les 500 kilos, il est important que dans toutes les opérations de la journée des membres de l'organisation puissent intervenir promptement en cas de danger, afin de limiter au maximum les dangers.

<sup>61</sup> Nous reviendrons dans le détail sur cette opération très importante qui consiste à contrôler les cornes des lutteuses : si elles sont trop pointues on les lime pour éviter les blessures aux adversaires.

*m- responsables du portail principal : Viérin Carlo et Consol Silvio*

*n- responsables des portes de l'étable : Buillas, Béthaz Livio, Perrod, Dauphin*

*o- responsables de l'entrée à la passerelle : Meynet et Vigon*

*p- responsables du parking des camions : Denarier E., Subet, Rosset, Donzel Marino*

*q- responsables des portes d'accès, côté nord : Comé, Béthaz Dino*

*Le service de billetterie est confié comme l'année dernière à Monsieur Diémoz Rhemy d'Aoste.*

En Valais, l'organisation de la Finale Cantonale, comme d'ailleurs celle des autres combats, repose sur l'énergie et la détermination de beaucoup de personnes : plus de 350 bénévoles s'activent sur le site le jour dit, tandis que « durant les six mois précédant cette journée mythique, plus de 20 personnes auront travaillé d'arrache-pied » lisons-nous dans une feuille d'information : « Difficile d'estimer précisément le nombre d'heures de travail, mais le chiffre de 7 à 10.000 heures ne nous paraît pas exagéré. ». Ceci sans compter tous les maîtres d'œuvre auxquels il est fait appel et tous les partenariats avec des entreprises valaisannes et hors canton.

Le dimanche matin à 9h00 commence le pesage des concurrentes. Les éleveurs désirant porter une ou plusieurs vaches à un éliminatoire chargent la ou les bêtes sur le camion et partent vers le lieu de la bataille. S'ils ont déjà eu la reine lors de quelques concours, ils répèteront ces mêmes opérations le jour de la finale, et en attendant ils peuvent retenter leur chance à d'autres concours, avec d'autres vaches.

D'habitude, dans le choix des vaches à mener au combat et dans le choix des localités où les mener interviennent plusieurs facteurs. En début de saison, on commence d'habitude par les plus jeunes : les vaches bonnes laitières, qui sont en pleine production au printemps, on les laisse tranquilles jusqu'au milieu de l'été.

*« Tu sais, il me faut aussi traire ... »*

Voilà quelle peut être la réflexion d'un éleveur valdôtain en début de saison : passionné par les combats, il doit pourtant bien penser aussi à la production, alors tant que la lactation est forte il laisse un peu de côté les luttes ou tout au moins il ne mène aux combats que les vaches moins productives.

En outre, on tient compte aussi de ce que font d'autres éleveurs, afin d'éviter que certaines vaches se rencontrent entre elles et que la victoire de l'une nuise à l'autre. Les éleveurs, qui se rencontrent régulièrement dans le cadre des combats et des marchés-concours, se concertent donc sur leur participation respective. Parfois, ils se téléphonent pendant la semaine, afin de prendre conseil ou de se confier.

*« Tu mènes Volène au combat de dimanche? Alors je garde Tigresse à la maison. Ce sera peut-être dans deux dimanches, alors... »*

Un autre critère qui entre en jeu dans les choix des propriétaires de reines est celui des localités désignées pour les combats et établies par le calendrier annuel : les éleveurs affirment tenir compte de la distance, du genre de route à parcourir, de la météo, de la tradition familiale, mais aussi de certains éléments d'ordre magico-propitiatoire, selon les événements et les expériences ayant eu comme théâtre une localité plutôt qu'une autre. Quand une vache est reine pendant plusieurs années consécutives lors d'un même concours éliminatoire, par exemple, la localité en question se charge d'une valeur extrême pour l'éleveur qui ne va plus le percevoir comme un lieu quelconque tellement les enjeux ont été grands.

D'autre part, chaque concours éliminatoire est un peu axé sur la participation certaine des grandes familles d'éleveurs de la zone qui d'année en année s'arrachent les meilleurs classements, ce qui ne signifie cependant pas qu'ils y mènent leurs meilleures vaches ni toutes leurs vaches : ils tentent leur chance avec une ou deux, les autres les réservant pour d'autres concours, privilégiant une autre localité ou une autre période de l'année.

Parfois, c'est le souci de préserver la bête : le propriétaire d'une jeune vache qui promet beaucoup ne va pas l'envoyer au massacre dans un concours auquel participent de nombreuses reines confirmées. Parfois, dans le milieu se mettent en place des rivalités entre éleveurs : alors un éleveur pourrait avoir intérêt à passer inaperçu pendant un certain temps, dans l'espoir de voir capituler certaines reines plus redoutées, avant de se faire remarquer grâce aux exploits de sa propre reine.

Sur place, l'organisation prévoit toujours un parking pour les camions à proximité de l'arène. Rares sont ceux qui peuvent ou veulent s'en passer : trop faire marcher une vache signifie la fatiguer inutilement avant le combat, d'après les éleveurs. Même un long voyage en camion sur les routes de montagne est un stress nuisible à la vache : en effet, les éleveurs tentent de mener leurs vaches aux batailles les moins éloignées.

*« Co ceutte bataille son pi de triggo ... çalle que bouinon te pou pó le vardé eunsèmbo. Ara, la rèina de l'an passò la mando su eun montagne : me fa-pi allé su la qué-è a setènbre »* *Quelle affaire, que ces batailles... celles qui luttent on ne peut pas les garder ensemble. Maintenant, la reine de l'année dernière, je l'envoie à l'alpage ...et je vais la reprendre en septembre ...(pour la mener au combat).*

Descendus des camions, hommes et vaches approchent du lieu du pesage : après avoir passé l'examen des cornes, qui ne doivent pas être trop pointues afin de ne pas blesser l'adversaire, une vache à la fois monte sur la balance, pendant qu'un membre de l'organisation remplit la fiche d'inscription de la vache que le propriétaire devra signer.

*« 104 : Frison, vouidda a décembre. 545 Kg »(Frison, vide à décembre)*

*« Quan vèle ? – Janvié »(elle vèle en janvier)*

Voilà les propos que s'échangent les hommes en zone de pesage.

On note le nom de la vache, le nom du propriétaire, le code reporté sur la plaquette fixée à l'oreille de la vache, la date du dernier vêlage et le poids, utile pour l'établissement de la catégorie d'appartenance lors des affrontements.

Si les papiers sont en ordre et si le poids de la vache permet de l'inclure dans la catégorie souhaitée par l'éleveur, elle est admise aux combats. Alors, sur les deux côtés de la vache on écrit au spray blanc le numéro de participation. L'éleveur prend sa vache au licou et va s'installer dans la zone réservée aux combattantes, toutes un peu nerveuses, au milieu des mugissements prolongés et du bruissement des sonnailles.

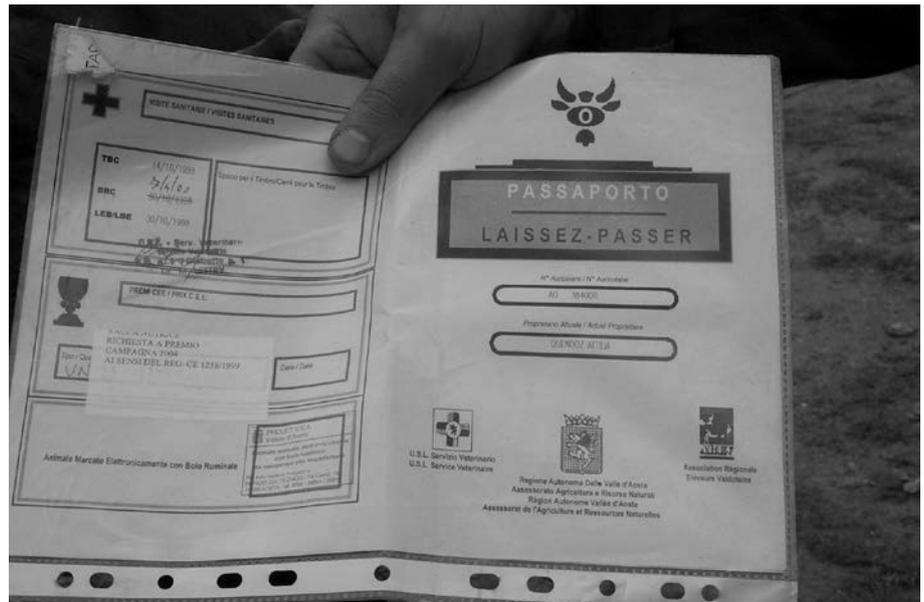
Au contraire, si les papiers ne sont pas complets ou si la vache présente des signes de malaise ou qu'elle n'est pas « en ordre », comme on dit, c'est -à-dire qu'elle présente des problèmes au niveau de la gestation ou qu'elle semble être sous l'effet de drogues ou de l'alcool, elle ne sera pas acceptée. En outre, il peut arriver que, lors des opérations de pesage, la vache dépasse peut-être de quelques kilos à peine le plafond d'une catégorie : dans ce cas, en général le propriétaire retire sa vache et rentre à la maison pour éviter de l'envoyer au jeu du massacre dans une catégorie supérieure où elle serait la plus légère.



Dans la zone réservée aux lutteuses en attente de combattre, les vaches sont attachées à des chaînes et les propriétaires souvent en compagnie de quelques membres de la famille ou de quelques amis organisent un petit coin d'étable, avec du foin, des seaux pour donner à boire à la vache et quelque nourriture pour casser la croûte : quelqu'un s'organise surtout pour la boisson, de sorte à pouvoir offrir à boire aux personnes qui passent lui rendre visite, regarder la vache, le féliciter.



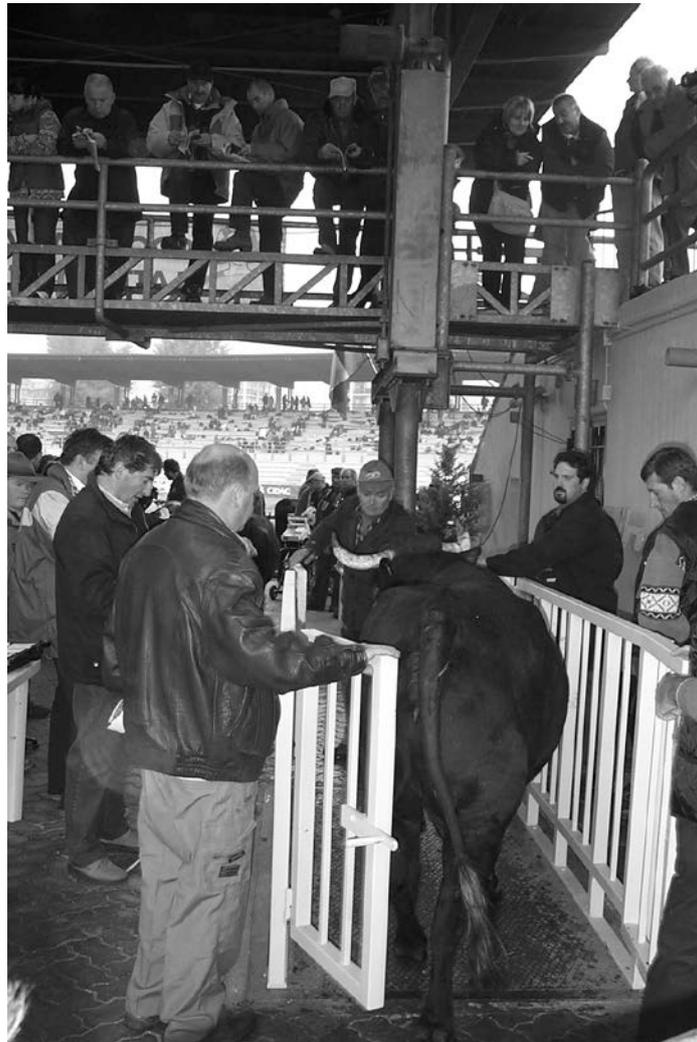
**35. Concours éliminatoire : on approche du contrôle (photo C. Dunoyer)**



**36. Gros plan sur les papiers (photo C. Dunoyer)**



**37. La vache athlète aura son numéro (photo C. Dunoyer)**



**38. Paroles et gestes autour de la vache qu'on pèse et contrôle pour le combat (photo C. Dunoyer)**

D'autres, installent de vraies cuisines de camp pour rôtir des saucisses, avec des tables pliables chargées de charcuterie, de fromage, de pain et de gâteaux. Il y a en effet un aspect très convivial dans ces attentes et même pendant les combats : si la séparation entre organisateurs, éleveurs et spectateurs est de plus en plus poussée, sans être absolue, et les relations qui s'établissent entre ces catégories de plus en plus codifiées, il est tout de même vrai que ni les uns ni les autres n'agissent pas en vase clos, l'aspect socialisant faisant intimement partie du jeu, à l'intérieur d'une forme d'alliance entre l'observation et la participation que l'on rencontre souvent dans les pratiques empreintes de mœurs rurales.

D'une manière similaire à ce qui se passe lors d'un tournoi d'échecs, on peut affirmer comme Wendling qu'un combat de reines « est tout autant constitué par ce qu'y font les joueurs (les lutteuses dans notre cas) que par les histoires que (les éleveurs de reines) y racontent » (Wendling, 2002 : 65).

En effet, au cours de toute la matinée, jusqu'au moment des combats et même pendant les combats, il existe un flux continu de spectateurs plus introduits que d'autres vers la zone des vaches. On regarde les vaches, on bavarde, on fait des prévisions, mais surtout on partage un moment : rester ensemble entre amis et parents renvoie automatiquement, dans la pensée comme dans le geste, à boire et peut-être aussi à manger quelque chose ensemble.

Le discours est riche et varié dans ces occasions. Les hommes discutent de quelques détails liés à l'organisation, ils se racontent des anecdotes concernant les différentes vaches, des événements survenus à quelques propriétaires. En outre, comme dans le milieu on connaît pratiquement tous les propriétaires, mais pas toutes les vaches, alors on demande, on se renseigne, on discute.

« *Rèn que euna !* » (Rien qu'une) dit un éleveur arrivé à la Finale Régionale à un ami qui passe en regardant sa reine « *L'atra l'a perdu-me pe entré a Sèn Crehòblo* » (*L'autre a manqué de se classer à Saint-Christophe*), le sens de ce très bref échange de mots étant que le visiteur étonné de voir son ami en compagnie d'une seule reine admise à la Finale demande des nouvelles. L'éleveur explique alors que l'autre aspirante reine ne s'est pas classée lors du dernier concours-éliminatoire, ayant perdu lors de la demi-finale.

« Dz'è fa an bicca. Quettò-la tò lo tsòtèn en montagne avoué le modzòn. Su ou Pekiou Sèn Bernar, l'ayè pò voya ... Bò a Nus, lè... (geste de la main) Se ouì la voya comme bò lé... » (J'ai fait une erreur : je l'ai laissée tout l'été à l'alpage avec les génissons. Au Petit-Saint-Bernard, elle n'avait pas envie de lutter... mais à Nus, là... Si aujourd'hui, elle a envie comme là-bas), raconte un autre éleveur à quelqu'un en train de lui rendre visite avant le combat : il admet d'avoir trompé de stratégie pendant l'été, en ayant laissé trop de temps la vache dans un milieu où elle triomphait trop facilement, mais il est fier d'être admis à la Finale et il espère que la reine saura répéter l'exploit qui l'a conduite jusque là.

Tous les passionnés des reines, qu'ils soient à leur tour des propriétaires de reines ou de simples observateurs, font preuve d'une mémoire très détaillée, étalée sur plusieurs années, mais qui relève plutôt de la mémoire individuelle, à notre avis. Ce qui manque, par rapport à d'autres pratiques ludiques analogues, c'est une vraie mémoire historique collective des débuts de l'Association Amis des Batailles de Reines, voire d'avant, ou des premiers grands combats organisés, des fondateurs.

Les reines font l'objet de longues descriptions.

« *Promesse est arrivée dans notre étable encore veau : je l'ai élevée avec le biberon plein de lait et je sentais qu'elle était pas comme les autres : la force, la sympathie, l'envie de jouer et d'être la première. Entre moi et elle, ç'a été un amour coup de foudre.*

*Son instinct la portait à chercher le combat depuis toujours, et nous avons commencé à penser qu'elle serait peut-être reine un jour »*

Les défis aussi occupent nombre de conversations, la plupart des fois cela a lieu de manière allusive, sur un ton rieur. Parfois, il y a des paris, mais nous verrons plus loin qu'il s'agit d'une pratique somme toute innocente, qui n'a pas grand-chose à voir avec les vrais paris qui se font dans d'autres milieux.

De longs silences marquent ces conversations, habités par des gestes, des regards, des gorgées de vin.

Ils entament, disions-nous plus haut, des pourparlers sur de possibles ventes ou achats de bétail, de reines, de filles de reines, de taureaux, un peu comme dans le cadre d'une foire.

Parfois ils se confient leurs craintes et leurs espoirs, en peu de mots, toujours mesurés.

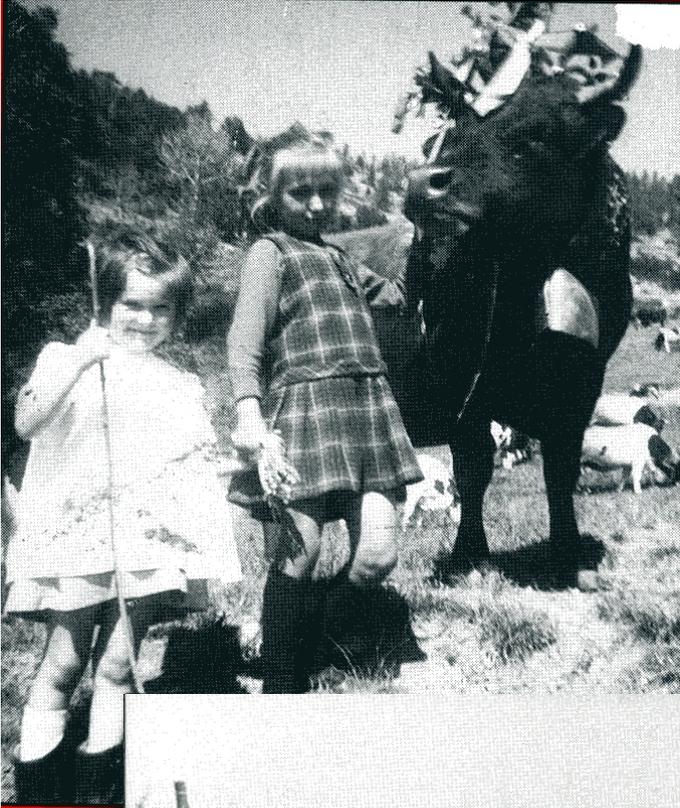


**39.**“*Surtout pas risquer de rester sans vivres!*” : la fête dans le partage en compagnie des reines (photo C. Dunoyer)

**40.**Un peu comme dans l'étable : le foin, les seaux, les licous, etc. (photo C. Dunoyer)



**41.** Les vaches, les hommes, les enfants, le casse-croûte, vus d'en haut (photo C. Dunoyer)



**42.La fierté d'avoir une reine (photos famille Fiou)**

Les amis les plus intimes d'un éleveur aiment souvent vivre avec lui ces moments, ressentis avec beaucoup de gravité, surtout si la vache continue de gagner tout au long de l'après-midi, encore plus s'il s'agit de la finale.

Nous constatons par ce qui précède que les liens avec la société qui les englobe sont très forts : la micro-société des joueurs s'épanouit à l'intérieur de la société des éleveurs, il ne s'agit pas d'un groupe à part.

Il y a en effet un fort ancrage social de la part des différents acteurs du jeu : par exemple, on n'utilise pas de surnoms pour les propriétaires de reines, comme cela arrive dans d'autres milieux ludiques, tels que le monde des échecs, pour n'en citer qu'un. Ces surnoms, qui isolent les personnes de la vie réelle, en en faisant des personnages n'existant qu'à l'intérieur du terrain de jeu, ne pourraient pas s'appliquer au monde des combats de vaches, car chaque éleveur est issu d'une famille bien concrète, facilement repérable, existant dans la conscience des autres éleveurs.

A 11h30, les opérations de pesage terminées, au Val d'Aoste, les responsables commencent le tirage au sort des trois catégories et la rédaction des schémas des combats qui débutent vers 13h30. C'est un moment vécu avec beaucoup de trépidation : de ces premiers résultats dont le hasard est le seul responsable on peut déjà commencer à tirer quelques réflexions sur les luttes de l'après-midi, car un bon tirage au sort peut offrir un coup de pouce supplémentaire à quelqu'un tout comme un mauvais tirage peut empirer une situation déjà peu favorable.

S'il est vrai qu'il y a toujours quelqu'un qui est prêt à affirmer que si une vache est reine, elle sera reine, quoi qu'il arrive, il faut tout de même reconnaître que les récits des batailles débordent de considérations autour de la chance ou de la malchance dérivant d'un tirage au sort ayant permis à une certaine vache de passer plusieurs éliminations ou en ayant rejeté immédiatement une autre qui avait rencontré d'emblée une adversaire des plus redoutables.

Un éleveur à qui on a demandé s'il avait été chanceux au tirage au sort, répond laconique :

« La chance ... La noutra, lo premé combà l'è contre Venise » La chance ... la nôtre, la première lutte, c'est contre Venise : autrement dit, comment parler de chance quand on commence une journée de combats en se mesurant à la reine sortante?



43. Les panneaux du tirage au sort (photo C. Dunoyer)



44. La cohue devant le tableau d'affichage (photo C. Dunoyer)

Être chanceux au tirage au sort n'est pas toujours un bien, car le public des connaisseurs ne va pas apprécier de la même manière une éventuelle victoire contre des adversaires considérées comme faciles. La chance peut presque se transformer en une malchance que l'éleveur s'acharne à combattre. Le propriétaire d'une reine régionale, qui avoue avoir souffert de la chance au tirage au sort, nous raconte :

*« Tout le monde nous reprochait qu'elle avait lutté contre des adversaires faibles. Je pense que toute cette médisance n'a pas qu'offensé moi et ma famille, mais tous les propriétaires des reines affrontées dans l'arène. Pendant douze mois, j'ai eu une seule pensée, partagée avec ma femme, mes parents et mes beaux-parents : démontrer que Promesse valait le titre de reine régionale : elle en avait la force physique, la ruse et la fierté. »*

*« A chaque entrée dans l'arène, il y a eu une lutte dure et longue. Pas une seule bataille facile : si elle avait pu arriver un peu plus fraîche à la finale, va savoir...Mais ça va quand même »*

En tant que lieu de parole aussi bien que lieu de combat, l'arène est une formidable "machine à rêves" (Wacquant, 2000 : 253). Pas tellement de rêves "de gloire, de réussite et d'argent" comme dans le cas des boxeurs de Wacquant, parce que l'enjeu matériel est très dérisoire, nous le verrons, mais de rêves où il est question d'honneur, de force, de prestige acquis et d'amour.

*« Je suis assez satisfait des résultats de ma G., parce qu'elle a eu un après-midi de combats très durs, par rapport à la gagnante »*

*« Je pense que dimanche dernier nous n'avons pas eu beaucoup de chance, car G. ne méritait pas de perdre à la finale et que Brunette, éliminée aux huitièmes de deuxième catégorie, méritait plus aussi.*

Ces propos constituent l'un des thèmes privilégiés des conversations se tenant lors des batailles, ou à l'issue de celles-ci ou les jours suivants. Il est vrai aussi que la question de la chance, qui en même temps déclenche d'énormes séries de « si », hypothèses de combats n'ayant pas eu lieu, de couples de vaches destinés à s'affronter, de schémas de combats plus équitables, fait peut-être surtout l'objet de paroles dites

pour évacuer le trop-plein émotif des jours de bataille, car la plupart des fois on remarque chez ces personnes un fond assez fataliste, une acceptation de la malchance qui est vue comme secondaire par rapport au mérite dont la reine finit par faire preuve si c'est une vraie reine.

*« Tan pi se gagne pó : l'eunportan que bouinisse pe fére euna joulià figueuva » (Tant pis si elle ne va pas gagner : l'important c'est qu'elle lutte avec acharnement pour qu'elle se fasse bien remarquer)*

*« L'è allò paré » (C'est comme ça)*

*« Son totte de rèine : la chance l'è tanque lé » (Elles sont toutes des reines : la chance ne vaut que pour une moindre part)*

*« Tante gagne la pi forta » (De toute façon, c'est la plus forte qui gagne)*

Quant aux conclusions, elles sont toujours assez laconiques.

Surtout chez les hommes, les femmes au contraire, quant à elles, tiennent souvent des propos plus accablants : si la malchance les frappe lors d'une bataille, voilà la preuve que la chance sourit toujours aux mêmes et que les pauvres gens seront toujours des pauvres gens, peut-être parce qu'elles sont moins objectives, moins prêtes à reconnaître les limites de leur vache, ou peut-être parce qu'elles acceptent moins la logique méritocratique dans la société et donc elles sont plus tentées d'attribuer un poids plus important au hasard.

Il est cependant difficile de pousser plus loin cette comparaison car la parole est surtout masculine et les femmes qui s'expriment sur la question ne sont que très rarement dans la condition d'extérioriser librement leurs opinions, toujours sujettes à des formes de moquerie gentille de la part des hommes de la famille, comme s'il n'y avait que les hommes pour comprendre vraiment les combats de vaches. En effet, ces derniers tendent à minimiser les échecs, ou en tout cas à manifester moins ouvertement leurs sentiments et à tenir un discours plus objectivant.

En rendant visite à une famille qui possède des reines, nous avons assisté une fois à un débat exemplaire de ce genre.

Après un début de conversation jovial avec le chef de famille qui nous accueillait

souriant en disant que ça allait, que « le travail ne manquait pas » (qu'ils étaient très pris par l'ensemble des tâches), mais qu'il n'y avait pas à se plaindre, la femme se mit à nous raconter que la vie était pourtant bien dure, qu'il avait encore fallu appeler le vétérinaire pour une vache qui avait eu des problèmes à la tétine et que l'on perdait toujours beaucoup de temps avec ces histoires de reines sans qu'ils aient encore eu des résultats appréciables pour la saison.

Le mari en riant avait alors ajouté :

*« Oh, oh, c'est normal : ce n'est pas tous les jours dimanche. Tout ne va pas toujours comme on aimerait. Oh ... »* puis en s'adressant à nous *« La femme ... si les choses ne vont pas toutes comme elle voudrait... »*

*« Non, ce n'est pas ça, mais ... ce que je dis, c'est qu'il y a toujours des embêtements. Je suis pas contre les batailles, quand une vache gagne c'est bien joli, oui, enfin, c'est une passion comme une autre, mais nous, on a trop de travail, on ne peut pas s'en occuper comme les vrais mordus ... »*, protestait-elle.

Alors le fils répliquait à la mère :

*« Et qu'est-ce qu'ils font eux, que nous ne pouvons pas faire? allez... Toi, tu penses à P., qui a gagné contre la nôtre : ça c'est de la chance, une fois pour eux, une fois pour nous, ç'a toujours été comme ça... »*

Et elle d'enchaîner:

*« Oui, mais c'est toujours les mêmes qui ont de la chance... »*

Dès que le tirage au sort est conclu, tous les éleveurs se ruent sur les panneaux d'affichage et prennent note des adversaires que leur vache devra affronter. Il y a beaucoup de frénésie dans tout ceci, mais en même temps c'est aussi une libération : désormais les dés sont tirés et les combats vont commencer.

### Le speaker

En effet, vers 13h30 les premiers affrontements ont lieu : tout le monde, c'est-à-dire les membres du jury, le speaker, le président de l'association préposée à l'organisation des combats, viennent de prendre place dans la tribune officielle, qui rarement est constituée d'une estrade et dans la plupart des cas d'un camion à remorque ouvert d'un côté sur toute sa longueur. Le public vient progressivement occuper les places libres autour de l'arène : surtout dans le cas de matchs importants, on observe l'arrivée ostentatoire des politiciens, comme dans une célébration officielle.

C'est alors que le speaker entre en scène : il donne la bienvenue et sanctionne le début des affrontements, en informant le public de l'ordre d'apparition des vaches d'après le tirage au sort qui détermine les couples qui devront s'affronter. En outre, il annonce les vaches (en disant le numéro et le nom du propriétaire) au fur et à mesure qu'elles entrent dans l'arène pour combattre, il commente les luttes et guide les éleveurs et les vaches à l'intérieur de l'arène. Au Val d'Aoste, par exemple, lors des premières éliminations, plusieurs couples de vaches s'affrontent simultanément dans des portions différentes de l'arène : le speaker demande alors à l'éleveur de se placer au bon endroit, afin que sa vache et l'adversaire soient assez éloignées des autres couples et en même temps bien visibles du public.

« *Pierangelo, va su contre Marcoz* » (*P., va à côté de Marcoz, s'il te plaît*)

« *41 contre 49 : allade tchéca pi su* » (*allez un peu plus au fond de l'arène*)

Il guide aussi les éleveurs et les organisateurs dans leurs déplacements, dans leurs mouvements.

« *Attèrchòn a pa vo fére de mou* » (*Attention à ne pas vous faire mal*)

Au niveau sonore, avec le bruit saccadé des sonnailles, le speaker constitue la véritable bande son des batailles de reines . En effet, il connaît tout et tous. Il donne la bienvenue à tout le monde, il s'occupe des remerciements aux sponsors et aux autorités présentes, il commente l'ensemble des événements, il explique tout ce qui se passe dans l'arène.

Il résume, quand les luttes durent longtemps :

« *Adon 67 contre 18* » (*Alors 67 contre 18*)

Il prend des renseignements auprès du jury, quand la situation n'est pas immédiatement claire :

« *Cé commèn jury ? Fa tourna approtché, Claudio ? (Ici, c'est comment? Claudio, faut-il de nouveau approcher les bêtes)*

*Tornèn approtché !* » (*Allez! On approche de nouveau*)

« *Lè l'a gagnà lo 18 ? L'a gagnà lo 18...* » (*Là, est-ce la numéro 18 qui a gagné? Oui, c'est la numéro 18 qui a gagné*)

Il annonce les entrées et les sorties, les perdantes et les gagnantes.

« *Le propriétaire de la numéro 56 est prié de ramener sa vache* »

« *La 19 de M.R. contre la 67 de G.L.* »

« *Crièn la 186, 162, 135* »(Nous appelons la 186, la 162, la 135)

« *Adòn, lo 156 que l'è eun camp avoué lo 183.*

*Marcoz avoué lo 155 é lo 190 de Chabod. Lo 155, Marcoz Mauro, rèina demendze passò, i concours de Nus de IIIa catégorie.*

*183 contre 156. »(Alors, la numéro 156 est en face de la numéro 183. Marcoz avec la numéro 155 en face de la numéro 190 de Chabod. 155, Marcoz Mauro, reine dimanche dernier au concours de Nus, troisième catégorie)*

Lorsqu'une vache perd, on entend parfois le speaker s'adresser directement à l'homme qui l'accompagne : « *Merci au propriétaire de la numéro 56* » : le propriétaire attache la vache en question, qui est éliminée.

De sa voix sûre, il articule bien les noms des vaches et ceux des propriétaires ainsi que les numéros attribués aux vaches.

« *Cè gagne lo 166 di Frères Machet è nò crièn eun atra bataille : lo 79 Zara de Yeuillaz Sergio contre 188 Papillon de Dalbard Frères : 79 contre 188* »(Ici gagne la 166 des Frères Machet et nous annonçons une autre bataille : 79, Zara, de Y.S. Contre 188, Papillon, des frères D. : 79 contre 188)

Il utilise un langage sec et neutre : tout un chacun pensera à broder.

Au Valais, où l'on applique le principe de territorialité des langues, le speaker s'exprime en français, l'allemand n'étant utilisé que dans les éliminatoires ayant lieu dans le Haut-Valais (il en est de même pour les affiches): lors de la finale cantonale, où la présence des éleveurs haut-valaisans est de plus en plus massive, le speaker double son commentaire en français de traductions en allemand. Au Val d'Aoste, si le speaker s'exprime uniquement en francoprovençal lors des différents concours-éliminatoires, lors des batailles considérées comme les plus officielles, ayant lieu dans l'arène de la Croix Noire, il a adopté une manière fluide de parler en alternant le francoprovençal, le français et aussi un peu d'italien : les différentes phrases enchaînées sont à mi-chemin entre la traduction et le commentaire, les unes des autres, sans être une répétition fastidieuse pour un public censé connaître dans la plupart des cas les trois langues, donnant en même temps de petits éléments de compréhension supplémentaire aux

locuteurs de chaque langue, selon leurs exigences.

A titre d'exemple, on pourrait mentionner un segment du discours du speaker où quelques phrases en italien contenant de petites notions descriptives à l'intention des touristes (« *Queste mucche che hanno passato tutta la stagione estiva negli alpeggi della nostra regione...* », *ces vaches qui ont passé toutes la saison d'été dans les alpages de notre région...*) sont suivies par des phrases en francoprovençal adressées à quelques éleveurs présents dans l'arène (« *Ba-lé, atenchòn a la vatse de Bétemps...* », *là-bas attention à la vache de Bétemps*), suivies à leur tour par un petit résumé en français sur la situation dans l'arène (*Nous assistons, chers spectateurs, à la demi-finale de la troisième catégorie, où s'affrontent depuis 5 minutes ...*), suivies encore par sa traduction en italien, et ainsi de suite.

Mais au-delà de sa fonction d'information, il joue un rôle fondamental : il entretient la dramatisation, un peu comme un directeur d'orchestre.

« *Vous assistez, Mesdames et Messieurs, pendant cette finale, à des combats de toute beauté* »

« *Vèiade to de chouitte de dzente bataille avoué dove rèine : la rèina de ...* » (*Vous voyez dès maintenant de belles luttes avec deux reines : la reine de ...*)

Quand son ton de voix monte, un moment solennel prend place, aménageant le suspense quant à l'issue du combat, à l'identité de la future reine.

« *Lé gagne lo 75, Brocard Patrick. Gagne lo 75* » (*Là-bas, gagne la numéro 75, B.P.. Gagne la numéro 75*)

A chaque fois qu'un événement remarquable a lieu dans l'arène, sa voix le souligne pleine d'émotion pour faire monter la tension auprès des spectateurs, pour attirer l'attention de ceux qui seraient distraits, en train de regarder une autre vache, en train de bavarder ou de boire à la buvette.

### La lutte

Pour l'homme accompagnant sa vache et la vache elle-même, la journée se caractérise par de brefs moments de lutte alternés à de longues attentes et pendant celles-ci il y a une oscillation due au flux des connaisseurs qui passent rendre visite aux vaches et à leurs propriétaires, ce qui fait qu'aux moments de rencontre et de fête se succèdent des moments d'intimité entre l'homme et la vache, où celui-ci parle à sa

vache, la caresse longuement, conserve un contact continuuel avec la bête, afin de la tranquilliser, et de se tranquilliser soi-même, malgré la confusion ambiante.

S'il est vrai que l'éleveur parle tous les jours de l'année à ses vaches, surtout aux « reines potentielles » comme l'on dit, à savoir celles qui incarnent un peu plus ses espoirs de gloire, le jour du combat ce lien existant entre l'homme et la vache est renforcé par le climat émotif de la manifestation. Toute l'attention de l'homme est concentrée sur la vache : avant et pendant le combat (parfois même après) on le voit en retrait par rapport au monde, formant une sorte de couple avec sa vache, enfermé dans un dialogue fait de gestes et de paroles.

Avec les caresses et les morceaux de sucre, surtout quand le couple est seul, l'homme multiplie les mots doux, proférés de manière que personne ou presque ne les entende, si bien qu'ils sont secrets, à cause de la pudeur qui les accompagne.

*« Lèi prèdzavo. La coccolavo » (Je lui parlais, je lui faisais des câlins)*

*« Qu'est-ce que je lui dis ?... Comme ça, ce que j'ai sur le cœur, je lui fais des câlins... »*

Il lui parle comme à une personne, presque comme à une fiancée.

*« On est là, on attend et on sait que tout dépend de la vache, de comment elle va lutter : on espère tellement... »*

La vache se fait caresser, elle cherche les câlins, la protection de l'homme. Et l'homme l'incite, il l'encourage, il la supplie de gagner, mais aussi il se confie, il lui avoue ses peurs et ses joies.

Dans la zone réservée aux vaches, dès que l'éleveur entend son nom et celui de sa vache, il détache rapidement la bête, il la prend par le licou et se dirige à grands pas vers l'arène. Tantôt il doit retenir sa vache, qui voudrait courir furieuse dans l'arène, flairant l'air nerveuse, cherchant de tous ses sens les adversaires, tantôt il doit l'encourager, la tirer légèrement, car elle se montre plus incertaine quant à ce qui va se produire dans cette arène inconnue, avec ces vaches qui mugissent incompréhensiblement. Là, il détache la vache, souvent il la caresse une dernière fois et puis il fait quelques pas en arrière, selon la coutume.

A l'ordre du speaker de « lâcher le bétail » qui envoie dehors les éleveurs valaisans (seul les rabatteurs demeurent dans l'arène, alors qu'au Val d'Aoste les propriétaires restent à côté des lutteuses) l'homme se transforme en une créature impuissante et vulnérable, à la merci de sa vache qui le couvrira de gloire ou qui le renverra dans

l'opacité de l'existence d'un éleveur quelconque.

Après le fatidique « *Place au combat* » des speakers valaisans, l'homme est comme suspendu, entièrement projeté dans le combat, dans les mouvements de la vache, bovinisé, tellement la vache recueille tous ses espoirs. Le visage pétrifié de l'homme en traduit l'extrême tension, comme d'ailleurs ses jambes qu'il bouge sans arrêt ou ses mains qui se cramponnent autour du licou, ou qui se serrent machinalement sur une cigarette, qui se consume avant d'être fumée, ou encore qui manient nerveusement un bâton.

*« Je ne saurais expliquer à quoi je pensais. C'était tellement irréal. A chaque victoire j'étais plus incrédule. Puis, l'entrée dans l'arène pour la finale ... il n'y a pas de mots pour ça ! »*

*« Quan t'é lé, te sa pa cèn que capite. Te te rèn pa contcho. » (Quand tu es là, tu ne sais pas bien ce qui se passe. Tu ne te rends pas compte.)*

*« Je ne pourrais jamais oublier l'émotion de poser les pieds sur l'herbe de l'arène pour cette finale : la deuxième place qu'elle a eue dans sa lutte avec Promesse, pour moi vaut comme une première place »*

*« J'ai toujours eu cette passion : mais avant j'étais un spectateur, maintenant je suis le protagoniste »*

Ces propos illustrent combien le fait de participer est ressenti avec intensité, au-delà des possibilités concrètes de gagner. Comme les boxeurs de Wacquant, pour lesquels « le seul fait de monter sur le ring est une promotion » (Wacquant, 2000 : 254), les éleveurs de reines sont flattés d'entrer dans une arène avec leur reine, « la défaite ne marque pas l'homme au fer rouge, loin s'en faut. On ne la redoute pas, on ne l'évite pas à n'importe quel prix » (Wacquant, 2000 : 254).

#### Lutte « à la valaisane » et « à la valdôtaine »

A cause du règlement qui diffère légèrement entre la Vallée d'Aoste et le Valais, les postures et les gestes des éleveurs, nous l'avons indiqué plus haut, varient sensiblement. En effet, au Val d'Aoste, l'homme se trouve à quelques mètres seulement de sa vache, lui tourne autour, l'encourage de sa présence, tandis que dans les combats valaisans seulement les rabatteurs ont le droit de rester à côté des vaches, l'éleveur étant rejeté en dehors des cloisons : le couple séparé, l'homme est plus ramassé sur soi-même, il intériorise davantage.

Dans les deux cas, on a la sensation que l'homme agit comme s'il n'y avait que lui et sa vache, insoucieux de tous ces regards braqués sur eux.

*« Ouèi, l'a pa empègna-se : semblaè que l'aè voya e tot, è apré l'è allaè yà è apré n'è pòmè arreuvd a l'approtsé »(Aujourd'hui, elle ne s'est pas appliquée : on aurait dit qu'elle avait envie et pourtant elle s'en est allée et je n'ai plus réussi à l'approcher)*

Quand la lutte est finie, en cas de victoire ou de défaite, l'homme court vers sa vache, qu'il soit à l'intérieur de l'arène ou à l'extérieur, l'embrasse, la caresse, lui donne de petites claques sur la croupe. S'il est très ému, il pose carrément son visage contre la peau de la vache. Si sa vache, perdante, fuit l'adversaire, il la protège pour éviter que la gagnante, prise par la fureur de la bataille, puisse la poursuivre encore quelques mètres et lui infliger un méchant coup.

Ensuite il lui remet le licou et la ramène à l'emplacement désigné.

Souvent les éleveurs sont fiers de raconter que leur vache les a suivis à l'intérieur de l'arène tout docilement sans qu'il ait été nécessaire de lui enfiler le licou.

*« Elle entrait toute seule dans l'arène, elle me suivait comme si elle avait su ce qu'elle devait faire »*

Après le combat les éleveurs se serrent la main et le public applaudit.

Une autre différence technique entre les combats valaisans et les valdôtains, concerne la disposition des vaches à l'intérieur de l'arène. Au Val d'Aoste, les vaches, tirées au sort par couples, s'affrontent deux à deux, selon le principe de l'élimination directe, c'est-à-dire que celle qui perd est éliminée et celle qui gagne sort de l'arène triomphante en attendant d'être de nouveau rappelée pour lutter contre une autre adversaire. Quant au Valais, dix ou douze vaches sont appelées à s'affronter ensemble, selon le principe de l'élimination progressive, c'est-à-dire que la vache, libre de se choisir ses propres adversaires dans le groupe, peut aussi se permettre de perdre, mais jamais plus de trois fois, sinon elle est éliminée : le nombre de luttes auxquelles se livre chaque vache peut varier également et souvent les reines ne sont pas celles qui luttent le plus.

A chaque éliminatoire les reines en lice diminuent de nombre, jusqu'au combat final qui consacre la reine de chaque catégorie. En Valais, lors de certains combats, à la fin,

on dispute le titre de reine des reines, où les reines des quatre premières catégories s'affrontent deux à deux.

Pour les passionnés des batailles de reines, ces différences techniques ne posent aucun problème dans l'appréciation du spectacle : la méthode valdôtaine paraît plus facile pour le jury aussi bien que pour le public, car le résultat de chaque lutte est sous les yeux de tout le monde, alors que lors des combats valaisans il y a chaque année beaucoup de polémiques, le jury devant juger les combats mêlés de 10 ou 12 reines, tenir le compte des gagnantes et des perdantes, ainsi que le compte des adversaires affrontées pour chaque vache.

Cependant les Valaisans défendent leur système :

*« En Vallée d'Aoste, c'est pas la même lutte que chez nous, moi, je trouve qu'il y a plus de chance ici. Deux par deux, ma foi, si elle perd, il n'y a plus moyen de se tourner de l'autre côté, c'est fini. Nous, on préfère comme ce que nous faisons ».*

Comme il n'y a pas d'élimination directe dans les arènes valaisanes, la vache peut en effet perdre une ou deux luttes mais gagner le combat.

*« Dans le Val d'Aoste, lorsqu'une vache a perdu, elle a définitivement perdu, tandis qu'ici, il y a une possibilité dans l'arène, si jamais elle revient en arrière, de pouvoir reprendre quelque chose ».*

*« Les bêtes les meilleures sont celles qui savent revenir et gagner après avoir perdu, comme à l'alpage ».*

Quant aux Savoyards, ils ont adopté l'organisation à la valdôtaine, qu'ils considèrent comme plus égalitaire, d'autant plus que de cette façon les vaches ont moins peur, vu qu'il s'agit de petits troupeaux. En outre, les organisateurs affirment que *« pour des spectateurs qui ne connaissent pas le principe c'est plus facile ».*

Finalement ces différences sont peu de chose dans l'ensemble de la manifestation, si bien que Valdôtains, Valaisans et Savoyards partagent le même regard sur l'événement, sur ses enjeux et sur ses significations, que nous allons analyser au fil des pages qui suivent.

*« Ça fait peut-être six ou sept années que je viens à Aoste : je ne viens pas toutes les années, mais je viens assez souvent. Ça nous appartient un peu, c'est nos vaches, notre race : les Hérens, on peut les mettre comme on veut deux à deux ou à groupes de dix, elles lutteront toujours, la race d'Hérens, c'est formidable! ».*

### **Le public**

En l'absence de données précises sur la composition du public (extraction sociale, origine géographique, sexe, statut professionnel, etc.) pour lesquelles un vrai sondage s'avérerait nécessaire, et hautement significatif d'un point de vue scientifique, nous devons nous contenter des informations glanées pendant les combats et lors des entretiens avec les personnes interviewées.

D'après les estimations de l'Association des Amis des Batailles de Reines de la Vallée d'Aoste, l'affluence de public aux batailles varie, pour ce qui est des éliminatoires, de 1000 à 3000 personnes, les concours de l'été étant les moins suivis, avec un pic de 4500-5000 personnes au Col du Petit-Saint-Bernard. Ces chiffres sont approximatifs puisqu'il n'y a pas d'entrée payante aux éliminatoires. Pour la Finale Régionale à l'Arène de la Croix-Noire, le public peut dépasser les 10000 unités, alors que la finale cantonale valaisane compte environ entre 8000 et 10000 spectateurs.

Les combats éliminatoires du Valais attirent environ 3000 personnes.

Quant à la Savoie, le combat de l'automne, aussi bien que le combat qui a lieu tous les deux ans à Vallorcine, attire un public qui varie entre 3000 et 5000 personnes.



#### **45. Un public attentif (photo C. Dunoyer)**

Pour mieux appréhender l'importance du phénomène des batailles de reines, il nous paraît intéressant de rapporter ces chiffres à la population totale de ces différentes régions : la Vallée d'Aoste compte environ 115.000 habitants, le Valais environ 250.000 (environ 160.000 si l'on prend en compte exclusivement le Valais romand) et la région de Chamonix moins de 50.000.

On se rend donc facilement compte que le phénomène intéresse des pourcentages somme toute assez importants de la population. Les différentes finales, rapportées à la population locale, donnent les résultats suivants :

- Val d 'Aoste : 8,69%
- Région de Chamonix : 8%
- Valais romand : 6,16%

Il est évident que ces combats de vaches jouissent d'une faveur considérable auprès du public local, avec de nombreuses conséquences que nous allons analyser plus loin.

Cependant, si l'on rappelle que les contacts entre ces différentes régions sont nombreux et qu'il s'agit de régions touristiques, on se rend compte que la proportion avec la population locale perd en partie de sa signification. En tout cas, pour ne mentionner qu'un exemple, la Finale Régionale d'Aoste, demeure la plus grande manifestation payante ayant lieu dans la région.

D'autre part, le pourcentage calculé pour le Valais ne tient compte que de la partie romande du Valais, car c'est dans cette partie que le phénomène est né et est encore largement majoritaire.

*« Yé tan de touriste, 'co de Chouisse, de Savoyar » (il y a beaucoup de touristes, et puis des Suisses et des Savoyards), remarquent les Valdôtains, heureux de retrouver autant de monde à chaque combat.*

*« No s-ami savoyar, leur l'amon bien vére nostra bataille, mémo se leur l'an pa lo mémo bétaille, l'an pa le même caractéristique, leur tégnon a leur vatse, a la tarine, l'é pi euna race a lacé, la noutra l'é an race a lacé é vianda ensèmblo, l'a tchéca la caractéristique de la bataille bon : tsaqueun tégnèn a noutre baggue, sèn tchéca jalou, tsaqueun de noutra race » (Nos amis savoyards aiment bien assister à nos batailles, même s'ils n'ont pas le même bétail, ils n'ont pas les mêmes caractéristiques, ils tiennent à leur vache, la tarine, qui est surtout une race à lait, alors que la nôtre est une race à lait et à viande ensemble, qui a un peu la caractéristique de la bataille, bon : chacun de nous tient à ses choses, un peu jaloux de sa propre race).*

Les Savoyards en question de renchérir :

*« On avait des tarines, on aimait bien les voir bagarrer : elles sont moins bagarreuses que celles-là, mais ça nous plaisait, étant jeunes, de les voir bagarrer ».*

Dans le cadre du combat vrai et propre, le public est confiné à un rôle apparemment passif de spectateur. En réalité, le spectateur est un observateur et un juge intransigeant : l'existence du public, surtout quand il est très nombreux, sanctionne l'importance du moment et augmente la gloire de la reine.

*« L'intérêt des combats ... c'est de la gloriole ! »*

Le jour de la Finale Régionale d'Aoste par exemple, un public plus fervent et plus nombreux que celui des combats éliminatoires donne du prestige à la manifestation.

Pour l'éleveur, il s'agit de la démonstration de son travail : il est très fier.

*« Ce n'était pas comme aux autres concours : c'était différent. Une vraie émotion : les yeux de tout le public posés sur moi et ma reine... ».*

Un éleveur, issu d'une prestigieuse famille valdôtaine de propriétaires de reines (11 reines régionales en 25 ans), raconte l'émotion violente de la victoire à la Finale Régionale :

*« C'est toujours comme la première fois : après la victoire sur Guerra, j'ai été assailli par une forte émotion, même si c'était la deuxième fois pour Venise et la onzième pour moi ».*

Passé l'émotion de la première fois, la vie continue, d'autres éditions de batailles de reines s'ensuivent et il n'est pas toujours évident pour ceux qui ont gagné : au-delà de l'espoir de répéter l'expérience, il y a une véritable gêne vis-à-vis du public.

Cela engendre beaucoup de stress chez l'éleveur qui vit la suite du programme avec beaucoup de tension.

*« Ceutta fameille... l'an lo problème que l'an ayou la rèina è ara bèiché tourna l'è dificilo » (Cette famille ... ils ont le problème qu'ils ont eu la reine et maintenant redescendre n'est pas chose facile).*

De plus, le public participe à l'ensemble de l'événement en créant une ambiance de fête autour de l'arène, ce que nous ne manquerons pas d'analyser au chapitre suivant, et en tissant tout au long de la journée des relations avec les éleveurs qui accompagnent leurs reines.

Plutôt que d'évoquer un public et des spectateurs, le terme d'assistance serait en effet probablement plus approprié car la dimension du spectacle est à notre avis secondaire, si ce n'est pour les touristes qui demeurent cependant une petite minorité. Aucun élément ne pourrait nous faire trancher pour une distinction entre les événements qui seraient cachés dans les coulisses et ceux qui occuperaient le devant de la scène : tout se déroule dans la plus complète spontanéité et s'accompagne de la conscience de vivre un moment à part véhiculant des significations profondes communes à tous les intervenants, à ceux positionnés sur les gradins, tout comme à ceux qui restent à côté des vaches.

Les gens s'installent autour de l'arène, s'il faut conquérir des gradins ou des places assises, ils le feront même longtemps avant le début des combats. Quelques-uns font passer le temps en jouant aux cartes. Puis, dès que les combats commencent, tout le monde prend place dans un silence quasi total, car le public n'hurle pas, ne chante pas, n'incite pas, seulement de temps en temps il applaudit ou bien il grogne lorsqu'il se produit des irrégularités dans l'arène, mais même dans ces cas la plupart des fois il s'agit de réactions individuelles.

Certains spectateurs sortent des jumelles, des coussins gonflables, des chaises pliables, des couvertures. D'autres commencent à faire circuler des bouteilles de vin et des verres, d'autres encore étalent des nappes destinées à recevoir un vrai et propre pique-nique. D'autres enfin ne détachent pas les yeux de l'arène, munis parfois de crayon et de papier pour noter les résultats des différents éliminatoires et pour mieux effectuer des pronostics.

Chacun nourrit une plus forte sympathie pour une ou plusieurs reines qu'il connaît pour les avoir déjà longuement admirées et pour les avoir vues lutter lors de précédents combats : dans ce cas, il pourrait mentionner dans l'ordre les noms de toutes les adversaires affrontées, ainsi que les moments saillants des luttes, avec une infinité de détails.

*« Pour moi, Saphir reste la grande favorite : il paraît qu'elle est encore plus grande que l'année dernière...ça va pas être facile de la faire reculer ».*

*« T'as vu Sansfolie à Martigny? Elle est incroyable cette vache. Et en plus sa fille, Samourai, celle qui s'est classée deuxième à Martigny, c'est une belle génisse. Elle commence bien sa carrière en tout cas. »*

Parfois, ces reines sont les plus aimées pour une question affective liée à la proximité : par exemple, on a tendance à défendre les reines des amis ou des parents, ou en tout cas les reines de son propre village. Parfois, le spectateur choisit de prendre parti pour une reine qui incarnerait son idéal de vache et son idéal de la lutte : quelqu'un admire la force brute et la masse imposante, quelqu'un privilégie l'agilité et la finesse des mouvements (« C'est une vache technicienne », commentent les Valaisans), quelqu'un s'attache à certaines caractéristiques physiques, comme l'encornure ou la couleur du manteau, quelqu'un enfin croit deviner la lutteuse qui emportera le titre en la jugeant à l'œil méchant ou à d'autres particularités.

Voilà quelques commentaires et réflexions que l'on entend autour de l'arène, parmi les spectateurs.

*« Tu verras ... c'est comme pour les gens, l'œil dit beaucoup de choses »*

*« Voleine : elle est lourde, mais elle sait pas assez bien lutter pour être reine »*

*« Moi je te dis qu'elle sait pas perdre, cette vache. T'as vu au comptoir? Elle peut se faire massacrer, elle abandonne pas. Moi je crois qu'elle peut aller un bon bout »*

Alors, chaque spectateur aura tendance à suivre au mieux certains combats par rapport à d'autres, ce qui permet quelques petits déplacements, plus ou moins fréquents, du côté de la buvette, toujours entourée d'une certaine foule.

Si l'on veut hasarder un parallélisme entre une bataille de reines et un match de football, il est clair qu'il y a une différence énorme dans l'esprit partisan qui caractérise les deux publics : en effet, si dans le cas du football les deux équipes qui s'affrontent créent dans les gradins une opposition nette entre deux factions rivales, cela ne se voit pas pendant les Batailles, car les reines qui s'affrontent sont très nombreuses. Il y a donc plutôt un étiolement de la partisanerie dans le public, sans compter que l'attitude des spectateurs, même celle des connaisseurs, nous paraît comme plus fataliste, plus prête à accepter les combats tels quels et que la meilleure gagne.

Même quand à travers l'élimination directe on évolue vers la finale et que la rose des reines se resserre, on ne va pas assister à une bipartition du public : si l'on sent monter la tension autour de l'arène, c'est que le public devient plus attentif, plus concentré. Parfois quelqu'un de plus va soutenir une reine au fur et à mesure qu'elle gagne, parce qu'elle est considérée comme la plus forte, parce que le propriétaire est un copain, pour une question de proximité, pour une question esthétique, mais cela n'est pas très palpable. Là où l'on a une sensation de partisanerie plus forte c'est en se promenant en bas, au milieu des vaches et de leurs propriétaires, alors là les attitudes neutres se font plus rares : au fur et à mesure que le temps s'écoule et que l'on approche de la finale il se forme des foyers de soutien plus ou moins forts autour de certaines reines. Pendant les luttes qui concernent ces vaches, la tension monte considérablement : tous les éleveurs accoudés aux barrières ou debout sur les cloisons

à côté de leur vache, attendent anxieusement de voir laquelle des deux vaches va l'emporter.

Néanmoins, le francoprovençal est dépourvu d'un mot traduisant l'esprit de partisanerie : il n'y a rien d'analogue au mot italien « tifoso », par exemple.

Parfois un certain sentiment de localité va jaillir, mais très timidement autour de l'arène : lors de certaines luttes, ils se forment en effet des zones homogènes quant aux sympathies pour une certaine reine, ce qu'on remarque clairement avec les applaudissements massifs d'un groupe compact de spectateurs ayant tous le même regard immobile dans une direction donnée. Parfois, il s'agit de groupes arrivés ensemble par le car depuis le Valais si on est à Aoste ou depuis le Val d'Aoste si on est à Martigny ou à Aproz. Dans ce cas aussi il y a des phénomènes de sympathie pour une reine dont la généalogie renvoie de l'autre côté de la montagne, qu'elle soit réelle ou fictive, car les légendes sur les reines prolifèrent, ou qu'elle soit vraiment légale, car les croisements entre les bovins valaisans et les valdôtains ne sont pas toujours autorisés, comme nous l'avons vu à propos de la sélection.

*« On aime les vaches, la race d'Hérens, les vaches qui luttent... Alors on va à Aoste et puis, quand on va là-bas, on connaît des vaches qui sont parties d'ici, alors on va voir ce qu'elles font, si elles luttent, leur génération. »*

Une partie du public est constituée de spectateurs attentifs, passionnés, acharnés sur les moindres détails. Comme les éleveurs accompagnant leurs vaches et comme les membres de l'organisation, ils commentent longuement les combats.

*« C'est en 1962 ... oui, en 1962, elle a bien lutté à l'inalpe. Elle était jeune, elle avait 5 ans. Elle a mis 3 ans pour devenir la reine de l'alpage, puis elle est restée reine 5 ans. Puis elle a gagné aussi des combats... C'est la principale que j'ai gardée... »*

*« Ç'a une longue histoire, cette vache ... Elle a cassé la mâchoire, on a dû la désalper, on l'a amenée un mois à l'hôpital de Berne. Ils l'ont opérée de la mâchoire. On l'a ramenée à l'alpage l'année d'après, on savait pas si elle allait lutter et puis elle a été reine de premier veau. Maintenant on va voir ce qu'elle a dans le ventre »*

Pendant le combat, ce sont surtout des exclamations, de fines notations, de courts commentaires : il s'agit en effet d'un public sage, poli, très retenu. Il s'agit aussi d'un public très silencieux qui se fait entendre rarement : nous mentionnons à titre d'exemple un épisode de sifflements prolongés et répétés lors de la Finale 2005, lorsqu'un éleveur dont la vache s'était un peu éloignée de l'adversaire avait voulu la rapprocher, interprétant qu'elle avait encore envie de combattre. Le jury n'avait vu dans le geste aucune irrégularité, mais le public toujours très tranquille, s'était déchaîné dans des sifflements pleins de blâme qui durèrent plusieurs minutes, en tout cas durant toute la dernière partie du combat, jusqu'à la victoire de la reine en question, la raison de la désapprobation étant l'intervention humaine dans la lutte, interprétée comme une prévarication de l'homme sur la vache.

Nous avons recueilli le témoignage du propriétaire sifflé dès sa sortie de l'arène :

*« Le spetateur pourian aèi tchica pi de respé pe lo travail, que nò beutèn 10 an pe teryé foua euna vatse pèi : l'è normal que t'ache voya de la vère bouiné.*

*La vatse de mè l'a sopendu a demé la bouina. Quan l'atra allave pa vià, dz'è eunsistò eun moman. Trouo pi corret que le spetateur fissan spetateur, que l'aychan tchica pi de respé pe le z-eleveur que sèn i menten di vatse è que fan tan de sacreficho pe teryé su cette vatse. »(Les spectateurs pourraient avoir un peu plus de respect pour le travail, car il nous faut peut-être dix ans de travail pour avoir une vache comme ça : c'est normal qu'on a envie de la voir lutter. Ma vache a arrêté à moitié la lutte. Vu que l'autre ne partait pas, j'ai voulu insister un peu. Je trouve plus juste que les spectateurs fassent les spectateurs, qu'ils aient un peu plus de respect pour les éleveurs qui sont toujours au milieu des vaches et qui font tellement de sacrifices pour les élever)*

Après une minute, il ajoutait :

*« Lye allave pa vià. Lye dominave la bouina è tot . La vatse de Natalino l'è 'na gran rèina, l'è 'na vatse que dificileman va ya è tot, l'a çalla coutuma que recuelle è va jamé ya. Son de vatse que son accotemèye a gagné è a se tramé. Çalla de lyu l'è euna vatse que l'è vardèye eun plan, que va pamé eun tsan avoué gneun d'atre. Itte sempre réta lé. »(Elle ne s'en allait pas. Elle dominait le combat. La vache de N. Est une grande reine, c'est une vache qui part difficilement : elle est fate comme ça, elle recule et puis elle ne part pas. Il y a des vaches qui ont l'habitude de gagner et de partir. La*

*sienne est une vache gardée en plaine, qui ne va plus au pâturage avec personne d'autre. Elle ne bouge pas).*

Voici la nouvelle reportée dans un journal local, où prévaut le regard plus extérieur de la journaliste valdôtaine :

*« Sempre in questa fase si apre un episodio poco gradevole tra R.B. e N. R., che la tirano per le lunghe nel confronto tra le due bovine, la possente Ardìa, regina del peso con 810 Kg., e la giovane e promettente Suisse, qualificata ad Aosta. I due sembrano non sapersi mettere d'accordo su come definire la battaglia, ma intanto il tempo passa, i 32imi di terzo peso sono già finiti da un pezzo quando finalmente Ardìa spinge via Suisse. Il pubblico reagisce rumorosamente, il rapporto allevatori-spettatori è sempre molto particolare, e le reazioni di Bonin saranno ricordate nella fase successiva. Comunque Suisse ha lasciato le sue tracce sulla fronte della massiccia Ardìa »(Toujours dans cette phase du combat a lieu un épisode plus agréable entre R.B. et N.R. qui hésitent à se mettre d'accord sur les deux bovines, la puissante Ardìa, reine au poids avec ses 810 kg, et la jeune et prometteuse Suisse, qui a eu sa qualification à Aoste. Les deux éleveurs semblent ne pas savoir comment s'accorder quant à l'issue du combat, mais le temps passe et les 32èmes de finale sont finis depuis un moment lorsque Ardìa pousse Suisse qui s'éloigne. Le public réagit bruyamment, le rapport entre spectateurs et éleveurs est toujours très particulier et les réactions de B. Seront rappelées dans la phase suivante. En tout cas, Suisse a laissé la marque de ses cornes sur le front de Ardìa)*

Dans les mots de la journaliste on voit fuser une légère perplexité vis-à-vis de l'attitude de l'homme sur la vache : sa nervosité exprimée par des mots contre l'autre éleveur et par la suite, un geste éloquent aidant, contre le public.

Une autre différence entre les combats de reines et les matchs de football est constituée par l'absence de cette « rage de paraître » (Bromberger, 1998 : 85) qui caractérise le public des *tifosi*, à la recherche d'une manifestation claire d'une identité collective à l'intérieur du stade. Dans les arènes des reines, il n'y a rien d'aussi spectaculaire et exhibitionniste : certes, le spectacle et le climat de fête sous-tendent une forme d'identité collective, un sentiment commun, un plaisir d'être ensemble. On peut même affirmer que les spectateurs expriment un désir d'exister en tant que membres d'une communauté à travers les relations qu'ils établissent, individuellement

ou par petits groupes, avec les propriétaires des reines, afin de souligner leur lien avec le monde des éleveurs, en refusant de se cantonner au pur rang d'observateurs d'un spectacle.

Nous l'avons vu, il ne s'agit pas d'un public passif, mais d'un public qui n'a pas franchi le seuil de la spectacularisation de son rôle, dont la jouissance de la manifestation demeure assez intériorisée, personnelle, et par conséquent d'une interprétation malaisée pour un observateur à jeun de toute connaissance des systèmes relationnels qui caractérisent cette société.

### **A l'issue du combat**

Après le combat, qu'il soit satisfait ou non des résultats obtenus, la plupart des fois, l'éleveur fait preuve de sa profonde reconnaissance vis-à-vis de la vache, en la caressant longuement, en lui offrant du sucre, en la couvrant d'une couverture si elle a transpiré beaucoup, en lui donnant à boire et à manger. Certainement, s'il est très heureux, ces gestes en seront accentués. S'il a eu la reine, il fera le tour de l'arène avec la gagnante, qui fera étalage de son trophée, à savoir le bouquet rouge de la reine.

*« Confondu, tramourti, imbrasse Moutseillon et cllierie po que llie lo letse de pertot » (confondu, en état de choc, il embrasse Moutseillon et ne s'aperçoit pas qu'elle le lèche partout)*

D'habitude, si dans la famille il y a des enfants, ceux-ci accompagnent la reine, à pied si leur âge le permet, sinon carrément à cheval de la reine.

Ensuite, petit à petit les éleveurs commencent à charger de nouveau leurs vaches dans les camions ou dans les bétailières pour les reconduire à l'étable.

Mais chacun de ces gestes a encore lieu dans un climat de convivialité : on continue à boire des verres, à plaisanter et surtout commencent des pourparlers, plus ou moins sérieux, de nature commerciale sur la base des résultats des combats. Alors, ce sont encore des gestes, des regards répétés, qui insistent, interrogatifs ou méprisants, des mains raides et noueuses qui miment des chiffres, qui hasardent silencieuses des propositions d'achat, plus ou moins facétieuses.

Quant au public, si une partie s'en va aussitôt, une autre partie approche des reines et de leurs propriétaires et le combat de reines transcolore dans la fête des hommes qui se prolonge très tard dans la nuit.

A la conclusion des combats de la Finale, l'organisation prévoit encore un dîner, où sont invités tous les propriétaires des reines, qui a lieu sous un chapiteau placé à côté de l'arène, ainsi qu'un bal à palquet avec buvette, celui-ci ouvert à tout public, qui accompagne les noceurs assez tard dans la nuit.

### Les prix décernés lors des concours

A la fin des combats, les autorités politiques présentes et les responsables de l'organisation distribuent les prix et félicitent les gagnants.

Toutes les recettes de l'Association valdôtaine des Amis des Batailles de Reines (constituées essentiellement par la publicité, les sponsors et les entrées payantes à la nocturne du 15 août et à la Finale Régionale) sont retournées aux propriétaires de reines sous forme de prix et de remboursements : en plus des sonnailles et des bouquets distribués à la fin des combats, tous les éleveurs ayant une reine reçoivent un prix de 360 euros lors des concours éliminatoires, tandis qu'à la finale, le prix décerné aux éleveurs est d'environ 400 euros pour la troisième, environ 450 euros pour la deuxième et environ 500 pour la première.

Tous les finalistes reçoivent des prix : une sonnaille et une photo souvenir.

En outre, il existe des prix offerts par différents organismes : une sculpture en bois offerte à la première par la Présidence du Conseil de la Vallée, un bas-relief ou une *grolle*<sup>62</sup> offerts à la deuxième par cette même Présidence et un plateau en étain offert à la troisième par l'Association elle-même. Enfin, il y a le prix de l'AREV (Association Régionale des Eleveurs Valdôtains), le prix de la Commune d'Aoste, le prix du siège Régional de la RAI pour la Vallée d'Aoste, etc.

Un concours aussi permet de gagner une des sept génisses offertes par les sponsors, qui sont distribuées par tirage au sort parmi tous les participants aux éliminatoires.

Pour ce qui est des sonnailles, avant c'était pour tout le monde les fameuses Chamonix des frères Devouassoud : depuis 2004, l'organisation distribue des Vaquin (fabriquées à Sion) aux concours éliminatoires et des Chamonix à la Finale, et ce dans

---

<sup>62</sup>La *grolle* est une coupe en bois, travaillée au tour et finement ciselée, typique de l'artisanat local : elle est le symbole de l'amitié pour sa valeur de partage du vin dont on la remplit. On la fait remonter au Saint-Graal du roi Arthur.

le souci de préserver la valeur des Chamonix qui commençaient à subir une certaine inflation et pour économiser un peu sur un prix important, mais qui ne doit pas devenir le point principal de la manifestation.

En ce qui concerne les prix valaisans, pour un combat comme la finale cantonale, chaque propriétaire touche 250 francs suisses par bête (30 francs pour les combats qualificatifs), plus une indemnité de 1 franc par kilomètre parcouru pour se rendre jusqu'à l'arène de Aproz. Les six bêtes classées de chaque catégorie reçoivent chacune une sonnette montée d'une valeur d'environ 500 francs, comme récompense pour leur prestation. Les quatre finalistes reçoivent une deuxième sonnette montée.

Les recettes étant plus importantes au Valais, grâce aussi à des taux d'imposition fiscale moins prohibitifs fixés sur les entrées par la législation suisse, l'argent restant peut être investi dans le secteur agricole pour financer des projets locaux.

En fait, il est facile de constater que, face à la passion qui anime ces pratiques, un combat ne rapporte pas grand chose aux propriétaires, si l'on compte les déplacements en camion, les soins particuliers, l'organisation dans le travail quotidien (opérations de pesage et de nettoyage avant les combats), auxquels une reine oblige l'homme qui s'en occupe, ce que l'on pourrait quantifier autour des 300 euros, d'après une estimation de l'AREV (Association Régionale des Eleveurs Valdôtains) effectuée dans un but analogue, à savoir les déplacements occasionnés par les marchés-concours, ce qui revient au remboursement prévu pour les propriétaires de reines valaisans.

A cela, il faudrait encore ajouter la perte en termes de revenus dans la production laitière pour les vaches qu'on mène aux combats (soit qu'elles soient taries précocement, soit qu'elles produisent moins de lait pendant la période des combats), ce qui est d'ailleurs largement compensé en cas de vente d'un veau issu d'une lignée de reines.

Cette simplicité rassure un peu tout le monde : on ne peut pas vraiment craindre de dérive, en dépit de l'engouement de plus en plus important qui caractérise ces combats et le milieu qui les accueille.

*« Tant qu'il n'y aura pas directement de l'argent en jeu, tout va bien se passer. Une reine augmente la valeur de l'élevage, mais quand on gagne une sonnette on est*

*content comme ça* », nous a confié un éleveur valaisan qui s'est mis à l'heure des reines depuis 1994.

### Le discours *post-mortem*

Le lendemain, le surlendemain et ainsi de suite, ce ne sera plus que le film mental que les hommes reparcourrent en commentant les séquences importantes, mais tout l'appareil technologique, Dvd, VHS, mini-DV, lecteurs, magnétoscopes, tout sera utilisé pour encore parler des reines et des perdantes (quand on a du mal à se résigner), de leur force, de leur ruse, mais aussi de l'injustice, de l'espoir, du désespoir.

Dans ces conversations, émergent deux conceptions différentes des batailles de reines : d'un côté, ceux qui privilégient la « *dzenta bara* », donc l'élégance de la lutte, la finesse de la bête, sa ruse, sa technique, sa légèreté, et de l'autre ceux pour qui prime la « *bouinna* », donc la force brute, la casse, la suprématie des muscles et du poids.

*«Mè l'amo 'co la bara pi malin-a, ma la vatse que che empègne, que che balye da fare » (Moi, j'aime aussi la lutte plus méchante, mais surtout la vache engagée dans le combat, qui démontre de l'acharnement), nous avoue une femme avec sa reine, toute prise par les combats.*

Ils réexaminent à l'infini toutes les séquences, ils zooment sur le détail, ils vérifient au ralenti, ils appuient sans cesse sur la touche *replay*.

*« La téta su in l'air semblaie dère a tseut : "la reina dze si mé !" » (la tête en l'air, elle semblait dire "la reine c'est moi !").*

*« Pour moi, c'était quand même une reine, même si elle avait perdu à la finale. Elle avait tellement lutté, tellement au-dessus de nos espoirs, avec une telle énergie : en vérité, elle avait presque gagné, mais le coup qu'elle avait donné à l'adversaire manquait de conviction et de force ... l'inexpérience ... elle est encore tellement jeune... Mais la prochaine année ».*

*« C'est bien dommage que ma lutteuse soit blessée, parce que c'était une reine potentielle et elle a perdu sa chance aujourd'hui ».*

Ils commencent tranquilles, paisibles, et petit à petit ils s'enflamment, ils se contredisent bruyamment, parfois ils en arrivent aux mains.

*« Apré deusqueuton, mé de cou l'è pomé l'ommo que prèdze : l'è 'co bien lo veun, ço euitre pi tar »(Plus tard, ils discutent encore, mais parfois ce n'est plus l'homme*

*qui parle: c'est surtout le vin, mais ça plus tard).*

Un spectateur passionné nous décrivait ainsi ces longues conversations à l'issue du spectacle.

Pour chaque moindre détail, ils ont un mot approprié, un verbe pour chaque action de la vache, un adjectif pour chaque état d'âme, pour chaque sensation physique, et des noms pertinents et des comparaisons imagées et efficaces.

Nous donnons ici quelques exemples de cette richesse lexicale.

*Baré*, lutter corne contre corne

*Bedzolé*, comportement caractéristique des vaches qui aux heures les plus chaudes du jour cessent de brouter et courent agitées en levant la queue.

*Boralé*, mugir

*Bornèyé, borèyé, bordolé*, regarder en écarquillant les yeux, la tête de travers

*Bordalé*, comportement anomal de la vache qui tente de chevaucher l'adversaire, souvent révélateur de l'impossibilité de garder le veau

*Brélyé, bralyé*, beugler

*Carpèyé*, gratter par terre

*Cavallé, tsarèyé*, chevaucher

*Cornaté, cornaillé, cornèyé*, donner des coups de corne

*Dzaraté*, remuer la terre du sabot

*Embranqué, empouagné, enforqué*, s'accrocher par les cornes

*Fyeure*, attaquer l'adversaire

*Pomblé*, sauter dessus, entrer dedans avec force

En outre la vache peut se montrer :

*Appelyènta, Attaquènta*, déterminée à engager le combat

*Esarvadzaye*, apeurée

*Inforochaye*, pleine d'agressivité

*Malin-a*, méchante, agressive

voire se mériter l'appellatif peu honorable de

*Cllavetta*, vache qui ne lutte pas

La vache qui refuse le combat est un cas intéressant qui mérite un peu d'attention, car cela représente une authentique menace au jeu, voire un danger pour le déroulement de la manifestation et tout ce qu'elle représente.

Plusieurs fois, nos informateurs, rencontrés avant un combat important, nous ont avoué leur espoir, non pas de gagner, mais au moins de voir lutter leur vache, car une vache qui lutte et qui démontre un esprit belliqueux, au-delà du résultat du combat, rend honneur à elle et à son propriétaire.

Quand la vache refuse le combat, ce qui est très rare tout compte fait, le propriétaire repart avec sa bête en silence, il ne l'insulte pas, il lui porte le même respect que toujours, mais il vit une grande frustration, comme le public d'ailleurs, qui s'interroge sur les raisons de la vache, car la tendance à justifier ces luttes est assez répandue.

Parfois, on met en relation la perte de l'instinct belliqueux avec des expériences désagréables lors de luttes précédentes et si l'on ne comprend pas les raisons de la bête on la respecte tout de même.

*« Des fois quand une reine perd comme ça, elle ne veut plus lutter : difficile de savoir ce qui se passe dans leur tête »*

### Le commentaire du combat

Au-delà des films d'amateurs, la télévision est de plus en plus présente dans ces manifestations (aussi bien la Télévision Suisse Romande que le siège régional de la RAI pour le Val d'Aoste<sup>63</sup>) : notamment la TSR, qui a retransmis pour la première fois la finale cantonale de Aproz en 1998, remettant par la suite l'ouvrage sur le métier en 1999 et 2003, 2004 et 2005, a obtenu de fabuleuses audiences, avec une part de marché de 18,4% lors des trois heures de direct du combat de Aproz.

Comme pour la presse écrite, on remarque une langue extérieure au monde des reines, souvent peu appropriée à décrire ces luttes et ces vaches.

Parallèlement, il existe désormais aussi une presse spécialisée avec des journalistes

---

<sup>63</sup>Le Val d'Aoste, étant donné sa spécificité culturelle et linguistique, dispose de quelques heures hebdomadaires de programmation régionale : c'est dans le cadre de cette programmation que sont diffusées environ deux heures de batailles de reines lors de la Finale Régionale. Malheureusement, la finale des finales n'est jamais transmise en direct, car elle a souvent lieu après 19h00, à savoir pendant le téléjournal national.

qui sont de profonds connaisseurs des batailles, souvent issus eux-même du monde rural. Voici un exemple d'une description signée par un journaliste préparé :

« *Venise è un condensato unico di potenza e di tecnica, in pochi istanti prende le misure dell'avversaria e quando testa a testa preme nessuna può resisterle. La più brava è Vallon di Elena Ducler che riesce a metterla in difficoltà due volte in semi-finale, sfruttando il suo unico punto debole : quella corna più corta. La prima volta sull'attacco quando Vallon, molto intelligentemente, mette le sue basse corna di traverso stringendo in una sorta di tenaglia la testa di Venise, la seconda volta durante il combattimento quando Vallon, usando la stessa tecnica, riesce a creare non pochi problemi alla bovina dei Clos che comincia ad agitare la coda, patendo fino a quando non riesce a liberarsi dalla stretta delle corna di Vallon, portandosi testa contro testa e chiudendo alla grande il confronto* » (*La Vallée*, sam 29 oct 2005)(Venise est un condensé unique de puissance et de technique, en peu de minutes elle jauge l'adversaire et quand elle se place tête contre tête aucune vache ne peut lui résister. La meilleure est Vallon d'E.D. qui parvient à la mettre en difficulté deux fois pendant la demi-finale, en exploitant son unique point faible : la corne plus courte. La première fois, cela a lieu au moment de l'attaque, lorsque Vallon, très intelligente, met ses cornes basses de travers en serrant comme dans un étau la tête de Venise, la deuxième fois pendant le combat, lorsque Vallon, en utilisant la même technique, crée beaucoup de problèmes à la vache des frères C. Qui commence à agiter sa queue jusqu'à ce qu'elle arrive à se libérer de l'étreinte et à se replacer en tête à tête et à conclure de manière victorieuse le combat).

Autrement, le manque d'une terminologie appropriée et souvent aussi d'une connaissance un peu approfondie du milieu les oblige à puiser leurs mots dans des champs sémantiques extérieurs à la pratique en question et à utiliser des images et des comparaisons avec des réalités plus ou moins analogues et comparables.

La comparaison avec la *corrida* en est un exemple. Le seul point en commun entre les deux pratiques c'est qu'il s'agit d'un spectacle organisé par les hommes avec des bovins noirs. Autrement tout diffère, à partir du sexe des animaux, nous verrons plus loin les éventuels points de contact entre ces combats et la *corrida*, dans une optique comparative. En outre, dans le cas de la *corrida*, l'homme assiste à une lutte non pas entre bêtes mais entre l'homme et la bête, qui en plus est sanglante et se termine par la

mort du *toro* alors que dans le cas de nos reines l'homme évite autant que possible la moindre blessure.

D'ailleurs ces comparaisons hasardées finissent par créer des ambiguïtés et des prises de position injustifiées auprès du grand public qui interprète librement la comparaison et applique à une pratique non connue les caractères de l'autre. C'est ainsi que ce rapprochement entre les combats de reines et la *corrida* a certainement favorisé les jugements négatifs des milieux animalistes sur cette pratique alpine.

Un autre exemple de dérive stylistique nous vient de l'anthropomorphisme sportif.

Les journalistes décrivent souvent les gestes des vaches dans l'arène comme s'il s'agissait d'athlètes se produisant dans leurs performances. Si l'intention est valorisante et permet dans une certaine mesure d'élucider les comportements des reines avec un langage connu de tout le monde, il existe quand même un risque. En effet, on finit trop souvent par oublier les logiques animales qui règlent ces combats et par investir ces vaches d'intentions et de stratégies trop humaines, comme si elles ne luttaient plus par instinct mais à la suite d'un entraînement subtil et hautement technique. Un peu comme dans le cas du cheval, « on sait que cet animal n'a ni gueule ni pattes, mais une bouche et des pieds, l'anthropomorphisme atteint désormais des sommets : la littérature équestre courante ne parle pas d'éthologie mais de psychologie du cheval » (J.-P. Digard, 1987 : 175).

Face au discours riche en nuances des experts, des passionnés issus de la culture des reines, le langage des journalistes et des politiciens est souvent pauvre et excessivement basé sur une notion générale de « tradition », qui justifie tout, explique tout, rend bon, beau et significatif tout ce qui se passe dans l'arène et en dehors.

## **LES AUTRES ACTIVITES LUDIQUES**

Tout ce cycle de transformations au cours de la deuxième moitié du XXe siècle ne devrait pas étonner, si l'on tient compte d'autres transformations analogues étant survenues dans tous les domaines sportifs, au niveau mondial, tout comme au niveau local de la Vallée d'Aoste et du Valais. Nous allons bientôt nous pencher sur ce monde

ludique et sportif pour en examiner un peu le cadre global et peut-être pour tracer à son intérieur quelques traits communs ainsi que les principales différences.

Mais auparavant, il nous tient à cœur de rappeler que le courant qui a si rapidement transformé les Batailles de Reines est le même qui a traversé cette agriculture de montagne et aussi la société paysanne qui en sert de cadre. En effet, au moins en partie, les innovations dans le domaine agricole et pastoral ayant débuté vers la fin du XIXe siècle ont aussi joué leur rôle dans la relance de cette pratique et du processus de sportivation qui l'a accompagnée. Le courant rationaliste qui a influencé les éleveurs, qui a amené dans leurs étables des modes de sélection du bétail plus scientifiques, des critères d'ordre économique plus rigoureux, ainsi que la mécanisation des travaux des champs, ont permis à ces hommes de s'adonner avec plus d'énergie à cette pratique qui quelques décennies auparavant n'était encore qu'un passe-temps de berger.

Notamment, dès la fin de la deuxième guerre mondiale, quelques grandes familles agricoles des alentours d'Aoste, du fait du nombre important de bovins élevés dans leurs étables, ont pu entamer une sélection aussi dans le sens de la corne, aidées par les contacts outre-mont qu'elles entretenaient depuis des siècles.

Les lois fascistes ne permettant aucun échange entre le Valais et la Vallée d'Aoste, on finissait par croiser entre elles des vaches ayant un patrimoine génétique trop semblable. Poussé par la nécessité d'aller chercher plus loin pour améliorer sa race, E.D. importait clandestinement des vaches depuis 1947, en passant par le Col de By (Ollomont). Malgré les problèmes hygiéniques qui pouvaient se présenter, les bêtes étant importées sans aucun contrôle vétérinaire, ce trafic se révéla très profitable : premièrement pour des raisons économiques (au moins au début), car acheter une reine en Valais était moins dispendieux, mais surtout pour l'amélioration de la sélection, car on pouvait y trouver des vaches plus robustes et plus lutteuses. En 1962, E.D. importa aussi un taureau, parmi les premiers taureaux valaisans qui entrèrent au Val d'Aoste dans l'après-guerre : en raison de 200 saillies par année, au bout de six mois, il avait déjà réalisé des entrées doubles par rapport au prix du taureau. Vendu à un autre propriétaire des alentours d'Aoste, le taureau eut un triste destin : sorti de l'étable au printemps, il s'attaqua à un génisson et pendant le combat tomba dans la fosse à purin. Il ne se reprit jamais de la chute : atteint par une forme d'orchite, on le tua, stérile, tout en étant devenu un taureau-raceur mythique.

Afin de mieux comprendre le système de relations existant entre cette pratique

ludique et l'ensemble de la société traditionnelle, il nous paraît important de situer les combats de reines dans un panorama plus large, en faisant un détour à travers les autres formes ludiques présentes sur le territoire.

### **Combats d'animaux**

Les combats de génissons et les combats de chèvres sont très à la mode, grâce à l'engouement pour les combats de reines.

### **Combats de génissons**

Les combats de génissons sont dits au Val d'Aoste « Bataille di moudzon ». Au Valais, ces combats ne font pas l'objet d'une pratique autonome, parce qu'on a l'habitude de faire concourir aussi ces bêtes dans les concours officiels des reines, qui sont ainsi partagés en 5 catégories, afin d'avoir plus de participants.

Les premiers combats de génissons ont été organisés au cours des années 70 : leur caractéristique principale est leur ancrage local : en effet ne peuvent participer que les *modzon* résidant dans la commune où est organisée la bataille. En 1997, est née l'Association « Compagnons Batailles de Moudzon », calquée sur l'Association des Amis des Batailles de Reines : le règlement est en ligne avec le règlement des batailles de reines, pour ce qui est des conduites à observer dans l'arène, avant et après les combats. Les animaux sont classés en trois catégories : génisses de trois ans, génisses de quatre ans et génissons d'un an. D'année en année, l'association établit le calendrier, qui compte une quinzaine de rencontres annuelles, la plupart organisées au printemps. L'intérêt de ces batailles « junior » est le même qu'on retrouve dans les autres : les génissons et les génisses n'ont pas encore la force, ni la capacité de travailler des cornes, ni la ruse qu'a une vache, les combats sont plus lents, plus statiques, basés plutôt sur la résistance, et donc forcément plus longs. Seulement, ici, il y a la frénésie de l'éleveur de reines de « tester » avant le temps le talent de ses bêtes. Même si l'évolution d'une lutteuse est toujours aléatoire, il est certain que mener à la bataille une génisse très belliqueuse, qui fait preuve de courage et d'une bonne dose d'envie de combattre, donne de l'espoir au propriétaire et le remplit de fierté.

### **Combats de chèvres**

Quant aux chèvres, leur élevage avait été des plus délaissés au cours des dernières décennies : définie la vache des pauvres, la chèvre ne jouissait plus de beaucoup de sympathie. Mais très récemment, grâce à la renommée que sont en train d'acquérir les

fromages de chèvre et à la mode des batailles de chèvres, lancée par un groupe de jeunes éleveurs, cette activité mineure a repris de l'élan.

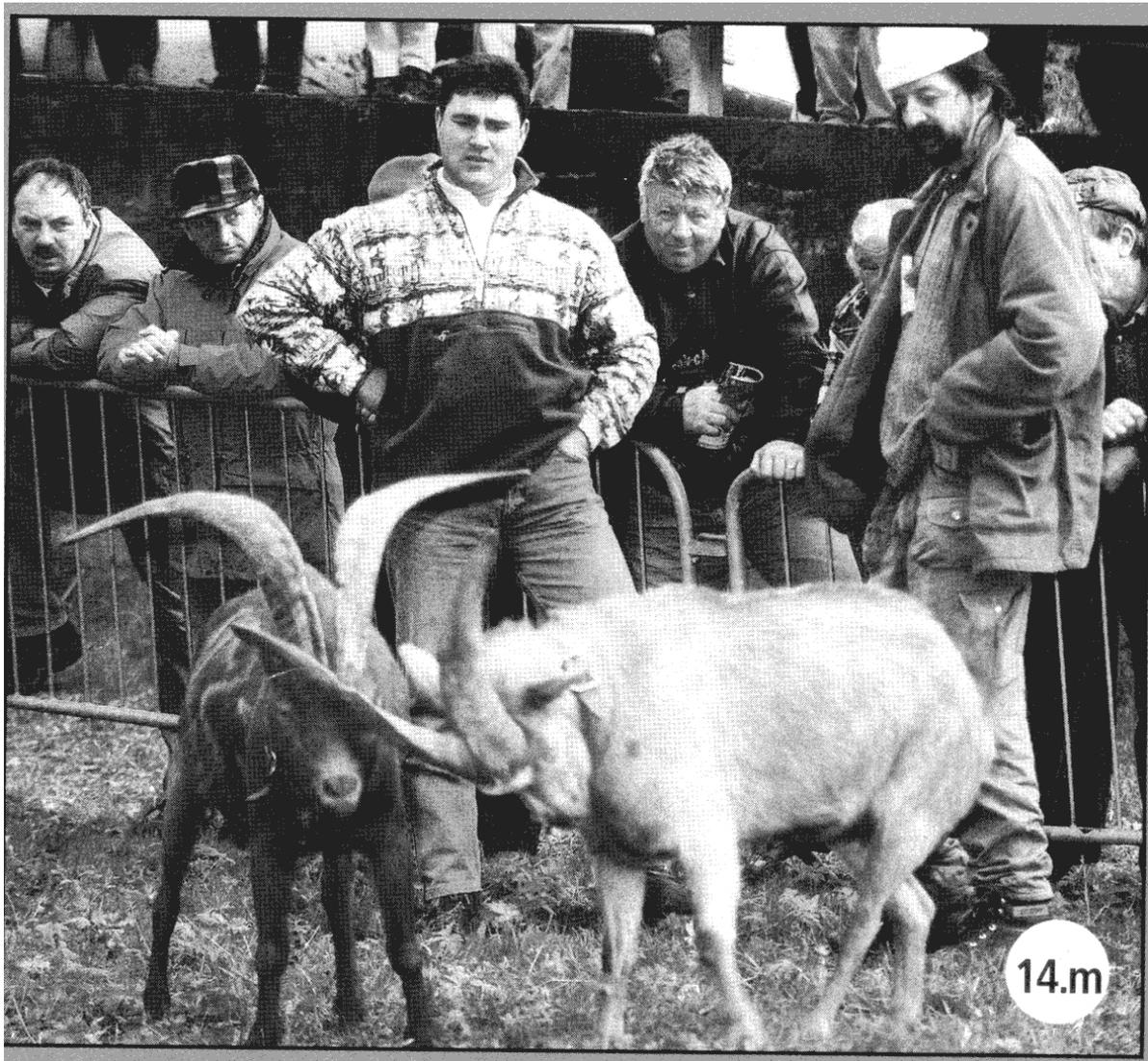
*« Vèndre a 15 euro 800 gramme de fromadzo : mè me balyavo lagne i commèncemèn. Nò vendèn a 7 euro é 50 lo kilo de fromadzo » (Vendre à 15 euros 800 grammes de fromage : je me gênais au début. Nous, on vend le fromage de vache à 7 euros 50 le kilo)*

Même la viande se vend très bien, notamment les bêtes jeunes à Pâques.

Sans compter que la chèvre a une fonction importante sur l'environnement, car elle broute les mauvaises herbes que les vaches laissent sur place.

*« Eun montagne son utile : i cu di bouque, se t'a de bouèisson, leur peucon tot. Tegnon proprio. » (A la montagne elles sont utiles : à l'orée du bois, s'il y a des broussailles, elles broutent tout. Elles gardent en ordre)*

Hélas, leur zèle brouteur a un revers de la médaille qui a toujours pesé lourdement sur la renommée de ces bestioles : *« Quan te veun ba de montagne de pou pamé le beutté foura. Se yèt de fleur devant le métcho ou d'abro a frui, peucon tot » (Quand tu désalpes, tu ne peux plus les sortir au pâturage. S'il y a des fleurs devant la maison ou des arbres à fruit, elles broutent tout).*



#### **46. Un combat de chèvres (photo famille Marquet)**

En novembre 1997, naît le premier comité qui établit le calendrier annuel des « Batailles de chèvres », fait de 6 concours éliminatoires, trois organisés au printemps et trois en automne, en plus de la Finale ayant lieu fin octobre à Perloz (la Tour d'Héréraz), une commune très pauvre où l'élevage des chèvres a toujours été très important. Il y a quatre catégories : les trois premières établies sur la base du poids et la quatrième réservée aux bêtes jeunes (*bime*). La manifestation qui n'a rien à perdre par rapport aux Batailles de Reines en terme de nombre (la finale compte dans les 170 participantes), se conclut par une distribution de sonnettes à toutes les chèvres en concours. Une bataille de chèvres n'est peut-être pas aussi attrayante qu'une bataille de vaches, mais c'est quand-même passionnant pour un jeune éleveur, d'autant plus qu'il se trouve dans un milieu plus familier, où une plus large part est laissée à la spontanéité.

Un jeune éleveur de vaches, qui a découvert la passion pour les chèvres avec d'autres copains, nous explique ce que représentent pour lui les batailles de chèvres:

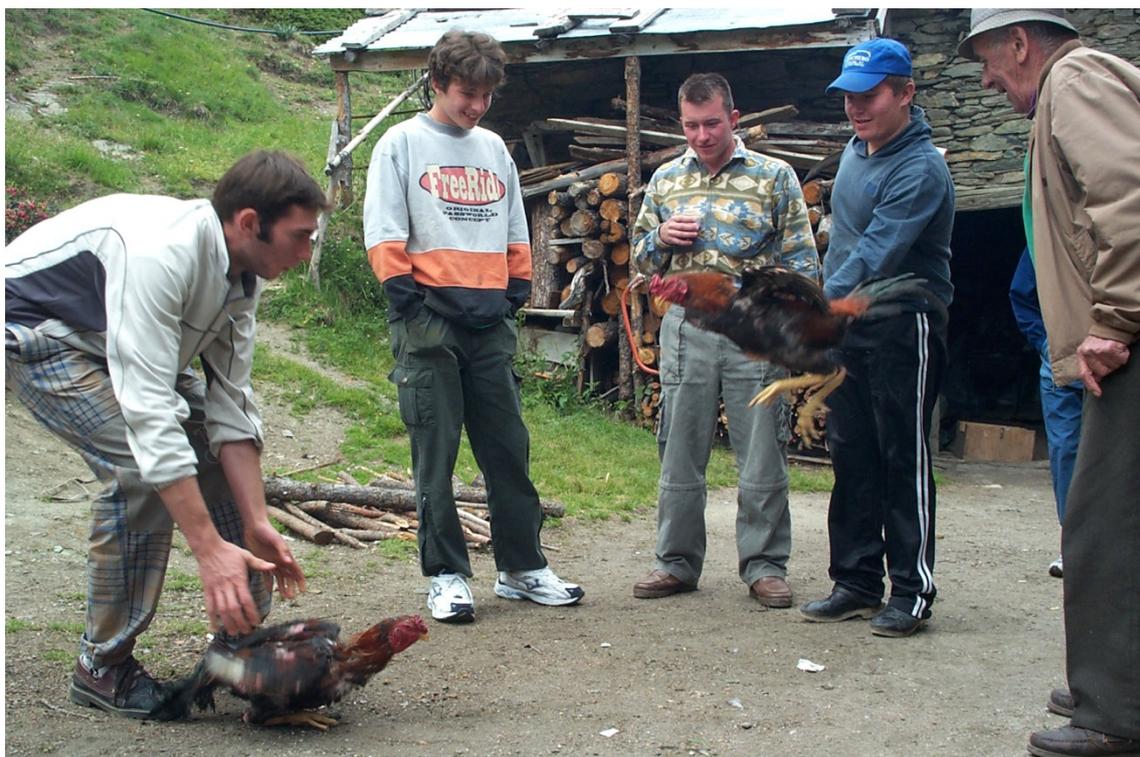
*« Te le meun-e pe fé-e féta. Nò, sèn euna queunzèn-a d'ami que n'èn beuttò su de tchivre : le fèyèn pe ri-e. Lo mateun te prèn la tchivra é vià » (Tu les mènes pour faire la fête. Nous, on est une quinzaine de copains qui élevons des chèvres : on le fait pour rire. Le matin du combat, tu prends la chèvre et c'est parti)*

Les batailles de chèvres représentent donc pour beaucoup de jeunes un moment d'aggrégation, un prétexte à faire la fête.

*« Te dèjusse resté lé tò lo dzor a vére baré, te te beutteruye a bèire pe la disperachòn : de cou me demandò finque se baron. Euna tètò é son vià. »(Si tu devais rester là toute la journée et voir les luttes, tu te mettras à boire du désespoir : parfois je me demande si elles ont lutté. Un coup de tête et c'est fini)*

La comparaison avec les vaches est inévitable : celle-ci demeure la vraie passion.

*« Ço l'è fran eun émochòn. Atro què... Gnanca prèdjé de meudjé ouï : trò prèi de la baga. Apré la premuye bara l'è-pu dza to pu facilò, ma lo mateun ... »(Les combats de vaches, c'est une vraie émotion. Ça oui ... On n'en parle même pas de manger, aujourd'hui : on est trop pris. Après la première lutte, tout est déjà plus facile, mais le matin...)*



**47. Le combat de coqs : on lache les deux rivaux (photo C. Dunoyer)**



**48. Un vieillard facétieux parle aux coqs (photo C. Dunoyer)**

### Les combats de coqs

Plus clandestins et marginaux, les combats de coqs sont tout de même une pratique courante. Il faut distinguer cependant les combats improvisés entre deux ou trois personnes se rencontrant par hasard, à l'occasion d'une fête villageoise ou quelque chose d'analogue, et les combats, ceux-là vraiment clandestins, organisés dans un circuit de mordus, qui commercialisent les œufs, empruntent des techniques scientifiques dans le couvage des œufs et l'élevage des poussins. Ces derniers, comme tous les mouvements clandestins, subissent des fluctuations importantes, existent par vagues : très répandus au cours des années 80, on peut dire qu'ils sont actuellement inexistantes.

Les premiers comptent sur un public plus neutre, qui se trouve dans un endroit pour une autre raison et assiste amusée au spectacle : il s'agit souvent des coqs appartenant à quelques jeunes issus d'un milieu agricole qui parmi d'autres animaux domestiques

élèvent aussi un peu de volaille et donc quelques coqs « méchants » (*pou de la bataille* en francoprovençal). La finalité du geste est la rigolade, d'habitude, que l'on pourrait résumer par la curiosité enfantine de « voir ce qui se passe », quitte par la suite à prendre sur soi les mérites du coq. D'habitude, dans ces contextes, on laisse les coqs se déchaîner pas plus que quelques minutes, pour qu'ils ne se blessent pas trop grièvement, car les combats de coqs sont très sanglants : on n'aime pas trop les épanchements de sang et surtout il y a une forme de compassion à l'égard des animaux qui souffrent qui empêche de se réjouir de semblables spectacles.

En ce qui concerne les combats organisés clandestinement, dont on n'a eu que des témoignages oraux, n'ayant pas pu y assister personnellement, il paraît que tout y est plus pervers, à partir de l'élevage, exclusivement finalisé à la bataille, souvent délié de toute autre forme d'élevage, les passionnés étant eux-mêmes des hommes n'ayant pas ou pas beaucoup de liens avec le milieu agro-pastoral. Quant aux femmes, elles seraient rarissimes.

En outre, le spectacle du sang est ici prisé : on ne rit pas beaucoup, on prend plutôt du plaisir à regarder agoniser un coq, tandis que l'autre s'acharne sur le perdant. On en rajoute même, car on va jusqu'à fixer des lames de rasoir aux pattes du coq, afin qu'il arrive à blesser l'adversaire plus que ce que ne le pourraient ses griffes et son bec.

### **Les jeux de force et d'adresse**

Au-delà du foisonnement des combats d'animaux, dans cette région, on compte encore de nombreux autres jeux de force et d'adresse, tous pratiqués avec beaucoup d'entrain, ce qui laisse deviner une forte inclination de la part de cette société pour ce genre d'épreuves qui amènent les hommes à se défier entre eux et surtout à fixer toujours très haut les notions de force physique, d'habileté et surtout de virilité, car tous ces jeux ne concernent rigoureusement que la moitié masculine de la population (mis à part quelques exceptions rarissimes).

Autrefois, au Val d'Aoste il y avait des jeux de lutte entre les jeunes des villages : le gagnant était dit "la rèina", comme dans le cas des luttes de vaches. Cette dénomination au féminin pour un emblème de la virilité du village, vraie et propre transgression des genres, laisse deviner un phénomène d'identification très poussé de

la vache comme symbole de force, mais nous reviendrons plus loin sur cette question. Pour le moment, on peut affirmer que la force est encore de nos jours une valeur importante dans une culture basée sur le travail physique. En Valais, de nos jours, la lutte suisse est très suivie, alors qu'au Val d'Aoste il n'existe rien de semblable.

Au contraire les jeux d'adresse sont très répandus : il s'agit de jeux typiques de la région (*tsan, fiollet et rebatta*), auxquels s'ajoutent les palets, le jeu de boules et la pétanque.

Les trois premiers, qui dans la forme que nous connaissons n'existent apparemment qu'au Val d'Aoste (des témoignages valaisans laissent supposer que quelque chose d'analogue existait aussi en Valais, mais il n'en reste aucune trace à l'époque actuelle), sont apparentés entre eux quant à la technique de jeu et aux objets utilisés : il s'agit de frapper une petite boule de bois à l'aide d'un bâton, et de l'envoyer le plus loin possible, à l'intérieur d'un terrain délimité et aménagé à cet effet.

#### La rebatta

Dans le jeu de la *rebat*, la boule est une petite sphère de bois cloutée. On la pose sur la *fiolletta*, un levier en bois en forme de pipe, long environ 20 cm., placé par terre : avec un bâton long 100-140 cm, la *massetta*, on frappe la *fiolletta*, afin de projeter en l'air la *rebat*, qui sera frappée à son tour par le bâton avec l'objectif de l'envoyer le plus loin possible.

Le terrain de jeu est une pelouse en forme de rectangle dont les côtés mesurent 200m et 70 m. Les joueurs de *rebat* sont actuellement quelque 400, regroupés en 13 sociétés sportives correspondant en ligne de principe à la commune de résidence. Ils font partie de l'Association Valdôtaine *Rebat*, qui a été fondée en 1957.

#### Le fiolet

Le *fiolet* est basé sur les mêmes principes que la *rebat* : seulement, on place la boule en bois, qui est ovoïdale, sur une pierre lisse et arrondie. On frappe le *fiolet* avec un bâton plus court que celui de la *rebat* (*eima*, le bâton proprement dit, et *matchocca*, l'extrémité plus épaisse) qu'on tient avec une seule main, afin de projeter en l'air la petite boule, avant de la frapper pour une deuxième fois pour la lancer le plus loin possible.

Le terrain de jeu est une pelouse en forme de secteur circulaire d'une longueur minimum de 150 mètres.

Le jeu est basé sur la compétition entre deux équipes de 7 joueurs.

Les joueurs sont réunis dans l' "Association Valdôtaine Fiolet" née en 1953.

### Le tsan

Pour le *tsan*, le principe est le même, mais la dynamique du jeu est beaucoup plus complexe : première chose, le jeu n'est pas individuel, mais basé sur un travail d'équipe. Deux équipes de 14 joueurs (12 effectifs plus 2 remplaçants) s'affrontent sur le terrain, un trapèze de 135 mètres de long minimum.

Sur une perche inclinée, longue 4,5-5mètres, dont le point le plus haut est à environ 160-180 cm du sol, on place une boule (dite *tsan*), que l'on frappe avec un bâton pour l'envoyer dans le camp des adversaires. La boule a un diamètre de 4 cm, pèse entre 30 et 35 grammes, d'un côté elle est plate pour la positionner sur la perche. L'équipe adverse doit neutraliser le lancé en frappant la boule avec une planchette en bois (*palet*).

La deuxième phase du jeu, nommée *servia*, voit un joueur d'une équipe placé à 20 mètres de la perche, lancer la boule de façon qu'elle tombe verticalement à proximité de la perche, à l'intérieur d'un cercle de 17 mètres de diamètre autour de la perche. Dans ce cercle, l'autre équipe doit frapper la boule avec une autre planchette (*boquet*).

A la fin, on compte les mètres conquis par l'équipe en mesurant la distance entre la perche et le point de chute de la boule. Gagne l'équipe qui a totalisé le plus de mètres.

Les joueurs sont réunis dans l' "Association Valdôtaine Tsan" depuis 1947.

Les associations regroupant les joueurs de *tsan*, *fiolet* et *rebatta* se sont réunies et ont fondé en 1974 la "Federaxon Esport de Nohtra Tera" : en guise de prémisses, cette fédération porte en haut de son statut une phrase de la Charte Internationale de l'Education Physique et du Sport, rédigée par l'Unesco en novembre 1978.

"Chacun, en accord avec la tradition sportive de son pays, doit voir toutes les possibilités de pratiquer l'éducation physique et le sport, d'améliorer sa condition physique et de parvenir au niveau de performance sportive correspondant à ses dons".

L'accord avec la tradition sportive du pays est le point de départ de cette fédération qui entend par là sauvegarder, promouvoir et réglementer ces pratiques ludiques.

La F.E.N.T. , qui a ouvert ses portes aussi à l'Association Régionale Palet le 14

octobre 1975, fait partie à son tour de la “Federazione Italiana giochi e sport tradizionali”. Ces disciplines sportives sont toutes associées au CONI (Comitato Olimpico Nazionale Italiano).

Le Conseil Régional s’intéresse à la F.E.N.T. et le 11 août 1981 il approuve la loi n° 53 “Discipline et sauvegarde des jeux traditionnels valdôtains” : “les jeux traditionnels fiolet, palet, rebatta et tsan sont organisés par sections sportives locales faisant partie des respectives associations régionales; l’activité dans son ensemble est contrôlée, coordonnée et dirigée par la “Federaxon Esport Nohtra Tera”, l’organisme constitué par les dirigeants des différentes associations régionales” (art.2).

Deux autres lois régionales (n°98, 24 décembre 1982 et n°85, 30 octobre 1987) réglementent les interventions financières de la part de l’administration régionale.

Pour conclure, ce petit tour d’horizon des jeux traditionnels valdôtains nous permet de placer l’accent sur une première articulation entre sportivation et financements publics : par rapport à l’activité ludique précédente, la mise en place d’une association, d’un statut et d’un calendrier déclenche un processus de sportivation qui s’accompagne d’une émission de financements publics. Le jeu institutionnalisé, monté au rang de tradition, devient l’objet d’une quête de promotion et de sauvegarde à laquelle le pouvoir répond par des subventions.

La deuxième articulation met en relation la réglementation et la fonction de contrôle: à travers le règlement, écrit et voté par les membres de l’association, des formes de jeu libres et spontanées deviennent des activités codifiées où chaque joueur est protégé des dangers potentiels inscrits dans la logique du jeu ou provoqués par la conduite d’autres joueurs. La réglementation limite les risques et les accidents à travers l’adoption de certaines conduites et l’utilisation de certains types d’objets, en outre elle pénalise toute attitude basée sur l’éversion et l’improvisation. C’est ce que nous lisons à l’intérieur de l’article 2 de la F.E.N.T., au paragraphe “prévention du danger des jeux et institution de formules d’assurance idoines” : un exemple de cette sensibilité nous est donné par la réglementation stricte des dimensions, matériaux et poids des boules utilisées dans le jeu.

Enfin une troisième articulation existe entre organisation et mise en place d’une réflexion sur la pratique elle-même. C’est en effet à partir du moment de la

codification que les joueurs et les membres de l'association abandonnent la spontanéité du jeu pour adopter une posture d'auto-analyse, un regard introspectif s'accompagnant parfois d'une mise en perspective historique ou pseudo-historique.

Dans le livret contenant le statut et le règlement du jeu du fiolet (*Dzoà di fiolet*, édition 1989) nous lisons par exemple :

“Le jeu du fiolet est né probablement de l'exigence de pratiquer un sport, tout en recherchant une occasion de distraction et d'agrégation.

Les origines du fiolet nous ont été transmises à travers des témoignages oraux de quelques anciens joueurs passionnés, étant donné qu'il n'existe aucune attestation écrite”.

### **Autres jeux**

Les jeux basés sur le hasard sont les moins répandus : on peut mentionner quelques jeux de cartes, mais, même dans ce cas-là, l'habileté du joueur, sa ruse, sa mémoire, comptent plus que la chance. Autrefois, on jouait aussi à la toupie, mais ce n'était pas pris très au sérieux : dans un plat légèrement creux, doté de petits trous sur le bord, on disposait de petites billes de quelques millimètres de diamètre. En faisant tourner une petite toupie au centre du plat, les petites billes commençaient à zig-zaguer dans le plat, en allant parfois s'arrêter dans les petits trous en haut auxquels on attribuait différentes valeurs.

Mis à part ces quelques exemples, le hasard ne semble pas tenter beaucoup les habitants de ces contrées.

Enfin les pratiques se caractérisant par la dominance de l'*ilinx* sont à notre avis les plus représentatives de l'ensemble de cette civilisation, où les gens sont très sérieux au quotidien, travaillent d'habitude assez dur et n'admettent pas trop d'épanchements. L'*ilinx* devient donc une composante importante dans tous les moments “extraordinaires”, les fêtes, les pratiques ludiques, le temps libre.

Aux activités codifiées par la tradition, s'ajoutent de nos jours des hobbies assez prisés comme le ski, la moto, le parapente, où l'ivresse du vide et de la vitesse tente considérablement les jeunes de la région.

Dans un certain nombre de villages, le carnaval était et demeure probablement encore, à certains égards et pour certaines tranches de la population, la fête la plus importante de

l'année. Comme tous les carnivals, il s'agit de parenthèses dans la vie ordinaire, où les règles de la société sont suspendues au profit d'une forme d'ivresse collective face à laquelle tous sont égaux. Les conduites admises sont celles reconnues par la tradition, partagées et acceptées par tous les participants à la fête. N'ayant pas fait l'objet d'une véritable codification, ces manifestations s'accordent mal avec la présence de personnes extérieures : face aux touristes de plus en plus nombreux, et aux spectateurs venus de la ville, les gens réagissent soit par un refus de l'ouverture, qui peut osciller entre la situation de malaise à faire la fête sous des regards "étrangers" et la fermeture vraie et propre, soit par un renoncement à pratiquer ce genre de coutumes, en ne conservant que la pratique extérieure, à savoir la mascarade, le défilé, le bal, sans l'aspect de déchaînement collectif, d'ivresse fusionnelle et de spontanéité qui pour ceux qui s'y adonnent font l'essentiel de ces pratiques.

## DU JEU AU SPORT ET AU SPECTACLE

Nous avons tenté de donner un aperçu assez complet du déroulement et de l'organisation des Batailles de Reines. La description des combats devrait permettre de visualiser au moins en partie pour le moment l'intérêt que ces joutes bovines ont aux yeux d'un public toujours très nombreux. Nous avons affirmé qu'il s'agit d'une fête, d'un jeu, presque d'une activité sportive, d'un spectacle, encore que de manière moins importante. Le moment est venu de motiver ces définitions par une analyse attentive aux différentes composantes, afin de pouvoir par la suite placer cette manifestation dans le contexte plus vaste des activités ludiques de cette société alpine.

Bataille, combat, lutte, match, le conflit existe à partir de la dénomination de cette pratique, mais apparemment il ne concerne que les vaches adultes qui s'affrontent pour imposer leur autorité souveraine sur le reste du troupeau. Il s'agit d'un phénomène d'ordre sociologique, inhérent à cette espèce bovine, ayant pour but d'établir une suprématie hiérarchique.

La société humaine, quant à elle, les considère comme un jeu, avec tout ce qu'il y a de jubilatoire, d'intense, d'émotionnellement vrai dans toute activité ludique (ce que la langue anglaise traduit admirablement bien avec un seul petit mot, *fun*, comme le souligne Huizinga<sup>64</sup>).

La compétition des vaches entraîne aussi les hommes dans la compétition, dans leur impulsion, codifiée dans toutes les sociétés, à montrer leur supériorité les uns sur les autres, ce qui est une forme ludique, le jeu étant à l'origine de toute compétition, selon Huizinga<sup>65</sup>.

Il s'agit donc d'un jeu à forte composante agonistique, avec une exaltation des attitudes à la lutte, et donc la force, la ruse, l'intelligence, l'envie de dominer, mais où le hasard a son mot à dire.

A la question s'il faut plus de force ou plus chance, on nous répond :

« *Tchoue dou : force i cèn pe cèn, voya de battre è co de chance* » (Tous les deux : la force à cent pour cent, l'envie de lutter et aussi la chance)

« *Dedeun l'arena fa co avèi de forteun-a* » (Dans l'arène, il faut aussi avoir de la chance)

---

<sup>64</sup> Huizinga, 1949 : 20

<sup>65</sup> Huizinga, 1949 : 134 et suivantes

Dans un journal local, suite à la reconfirmation de deux reines régionales sortantes, sur trois catégories, le journaliste tranche nettement :

*« Deux reines régionales sur trois se reconfirment : ce résultat n'est certainement pas le fruit du hasard. Venise des frères Clos et Promesse de Patrick Brocard sont effectivement supérieures à toutes leurs adversaires. »*

### **Définition du jeu**

Pour revenir aux Batailles de reines, les vraies, il s'agit effectivement aussi d'une manifestation ludique, si nous prenons en considération la définition de l'activité du jeu que nous donne Caillois (R. Caillois, 1967).

Ces joutes bovines constituent bien une activité libre et volontaire : en effet seuls les éleveurs qui le désirent participent aux combats et seul les vaches qui manifestent l'envie de combattre sont menées aux combats et, même une fois dans l'arène, la vache choisit librement si affronter les adversaires ou non, car l'usage prévoit seulement d'approcher les reines pas de les forcer à s'empoigner. « Toutes les reines appelées à se mesurer dans l'arène ne luttent pas. Certaines, bien que reines incontestées dans les alpages ne manifestent aucune envie de se battre dans les différents groupes, refusent le combat organisé »<sup>66</sup>.

Huizinga écrit aussi que le jeu est superflu, que c'est le besoin de jouer, imposé par le désir, qui le rend urgent.

Le jeu, quant à lui, peut être une activité très sérieuse, qui peut s'emparer entièrement du joueur. Sans en arriver aux formes pathologiques, il est vrai quand même que pour les passionnés des reines, les batailles occupent tout leur temps libre, influencent leur organisation du travail et constituent leur plus grand investissement émotif. En effet, les éleveurs, qui ont des journées déjà assez chargées du point de vue de l'emploi du temps, doivent encore déployer des énergies supplémentaires dans les soins réservés à la reine : par exemple, séparer les lutteuses de façon qu'elles ne risquent pas de se battre et de se blesser dans des combats imprévus signifie prévoir plusieurs zones de pâturage en même temps, voire disloquer le troupeau dans deux ou trois étables, ce qui augmente de beaucoup le travail de l'éleveur qui devra faire face à plus de déplacements et à plus de tâches d'entretien des locaux.

S'il n'existe pas de véritables opérations visant l'entraînement à la lutte, il est vrai tout de même que dès qu'on a une aspirante reine dans l'étable les soucis augmentent :

---

<sup>66</sup> *Le Flambeau*, n°123, 1987, p.24

principalement, il s'agit de la protéger, et donc de préserver son état de santé général, de faire en sorte que sa vie reproductive évolue bien et qu'aucun accident ne compromette sérieusement ces rêves de réussite.

En outre, la passion des reines comporte de nombreux moments de socialisation (visites à d'autres éleveurs, participations aux combats et aux sorties des troupeaux, réunions au sein de l'association préposée à organiser les combats) qui pour être du ressort du temps libre finissent tout de même par être assez engageantes.

Les vaches qui luttent font la reine, la reconnaissent en tant que telle : elles l'entourent de respect, se tiennent à une certaine distance, la suivent sans hésiter.

Quant aux hommes, pour eux aussi, la reine, c'est la reine : c'est parce qu'ils ne sont pas indifférents à ce que ce soit l'une ou l'autre qui gagne. Elle reste telle, objet privilégié de discussion, bijou de l'étable, source de joie et de satisfaction : nous ajouterons d'autres connotations au fil des pages.

En outre ces combats ont le statut d'occupation séparée, à savoir isolée du reste de l'existence et accomplie dans des limites précises de temps et de lieu, dans lesquelles s'inscrit l'espace du jeu : les vaches se disputent leur titre de reine dans des arènes naturelles, qui peuvent être par exemple le pré devant l'étable, ou artificielles, construites à dessein par l'homme<sup>67</sup>, dans le cadre d'un calendrier des combats, de nos jours, ou plutôt dans des circonstances désignées par la coutume, comme la foire ou certaines festivités.

Des idées de futile, voire de néfaste, continuent à peser sur toute approche des jeux au niveau savant comme au niveau populaire : ces hommes si passionnés vivent quand même une déchirure dans leur profond, parce qu'ils ont un sentiment de culpabilité un peu refoulé de s'adonner à une activité non productive, ce qui est le résultat d'un

---

<sup>67</sup> A ce propos, nous pouvons citer deux exemples très différents d'arènes artificielles. La première est l'arène de Martigny, constituée par l'ancien amphithéâtre romain que la municipalité a accepté de vouer à une telle activité ainsi qu'à de nombreuses manifestations musicales et théâtrales dans le but d'en faire un lieu vivant. La deuxième est l'arène de la Croix-Noire, placée à la sortie d'Aoste, bâtie dans ce but précis et utilisée par la suite pour d'autres manifestations, notamment des concerts. A Aoste « six combats de reines peuvent s'y dérouler en même temps, l'axe majeur des arènes mesurant 105 mètres et le mineur 70 mètres. La tribune couverte, divisée en sept secteurs, compte 1680 places assises sur les gradins ; tandis que la tribune découverte, elle aussi divisée en secteurs, en a 3070, pour un total de 4750 places. Les vastes espaces restants peuvent être également utilisés lors d'affluences supérieures. Le pré de la foire peut accueillir 280 têtes de bétail adulte dans les stalles et 60 têtes à côté de la clôture » (*Le Flambeau*, n°123, 1987, p. 12)

surdimensionnement de l'importance du travail typique des sociétés paysannes<sup>68</sup>.

Les définitions que nos informateurs nous ont fournies de leur fièvre des reines sont assez symptomatiques de ce malaise : *pachón* (passion) est le seul terme positif, les autres étant *maladie*, « *l'est mat pe le bataille* » (il est fou), « *l'est vià* » (il est perdu, il n'est plus de ce monde), toujours exprimé avec un ton d'appréhension à cause des dérives que cela peut avoir.

Un éleveur, véritablement gêné par la question et par la prise de son qui l'accompagnait, nous a répondu laconiquement : « *çò yé pó euna pachòn : yé euna maladie* » (ce n'est pas une passion : c'est une maladie), refusant toute autre explication, même sans microphone.

Enfin, nous rappelons un dicton connu dans la région : « homme de jeu devient gueux ». Une menace plane sur la passion du jeu et constitue un véritable frein à la pratique dans son ensemble.

A notre avis, ces attitudes sont le résultat d'une civilisation comportant assez peu de traits ludiques, il y a encore une ou deux générations. La vie humaine se caractérise par un sens très aigu de la réalité, par une certaine rigueur morale, souvent par l'importance accordée aux considérations d'ordre pratique, aux aspects matériels de base, sans trop de possibilité pour exprimer la fantaisie et peu de soucis d'ordre esthétique. Cela est vrai pour la vie ordinaire, mais en temps de fête on trouve la dimension ludique (la fantaisie qui manque autrement, la volonté de s'amuser, la recherche de quelque plaisir), comme légitimée de par son cloisonnement à l'intérieur de moments définis, bien séparés du quotidien, des parenthèses comme des garde-fous.

Par contre, dans la vie de tous les jours, cela est vrai jusqu'aux années soixante, les chants dans les pauses du travail et les veillées (chansons, danses, jeux, contes, joutes verbales) constituaient presque les seuls aspects ludiques pour les adultes.

Occupation séparée, surtout du point de vue moral, la passion pour les combats s'inscrit pourtant dans une forme de continuité sous le signe de la vache : les activités

---

<sup>68</sup>De nombreux dictons, dont voici quelques exemples, insistent sur la valeur du travail, notamment à travers les vertus du sacrifice et de la constance :

“l'è pa lo tsan que baille a pequé, l'è la sappa et lo piaton” (ce n'est pas le champs qui nourrit, mais la pioche et la charrue);

“la première année, l'ivraie dit au laboureur : “Arrache-moi si tu veux”, la seconde année, elle lui dit : “Arrache-moi si tu peux”, la troisième année, elle lui dit : “ Il te faut la paire de bœufs”;

“la bouna economia va pi que gran recorta” (la bonne économie vaut plus qu'une récolte abondante).

productives et ludiques ont en commun la même relation à la vache, exactement comme cela se vérifie dans la plupart des jeux traditionnels et contrairement à la pratique des sports et jeux modernes et urbains qui sont nettement séparés de l'activité professionnelle de ceux qui s'y adonnent.

Plus encore que la communauté dans la relation avec la vache, la continuité entre travail et jeu est significative dans la compénétration du calendrier des combats de vaches avec celui des activités agro-pastorales, comme nous l'avons illustré au début de cette partie, ce qui révèle comment la transition a lieu d'une manière souple (quand on prend la vache et que l'on part au combat, l'on ne fait qu'abandonner le lieu de l'activité productive pour un lieu spécialisé, créé pour le jeu se déroulant dans une temporalité rendue libre par le travail que la plupart des joueurs ont en commun), parfois même imperceptible, surtout dans le cas des combats spontanés (quand on sort les vaches au pâturage en début de saison, c'est le jeu qui entre de prépotence dans le travail et finalement qui prend le dessus pendant un moment : si l'homme ne trouvait aucun plaisir ou amusement dans la contemplation de ces combats, voire s'il était contraire à ces manifestations d'agressivité, ces mêmes sorties au pâturage seraient beaucoup plus sérieuses, tandis que l'homme devrait se charger d'un travail supplémentaire pour séparer les bagarreuses).

En réalité, il nous semble pertinent d'attribuer cette continuité entre jeu et travail à la séparation morale très forte qui existe entre l'activité ludique et l'activité productive : à notre avis, c'est cette opposition qui a permis le développement de cette pratique justement parce qu'elle n'entraîne pas les joueurs en dehors du monde sérieux de l'activité principale. Contrairement à ce qui se passe dans la classe des loisirs analysée par Thorstein Veblen<sup>69</sup>, où l'on fait montre du caractère inutile et dispendieux de ses propres occupations, dans cette société encore fortement empreinte des valeurs conservatrices de la paysannerie, il s'agit de camoufler le jeu dans le travail afin que l'on soit le moins possible sujet au jugement moral qui condamne tout gaspillage de temps et d'argent.

Si l'on reprend la distinction entre *ludus* et *paidia* que nous donne Caillois, à savoir entre le principe de divertissement, turbulence, improvisation libre et épanouissement insouciant, et la tendance à se plier à des conventions arbitraires, impératives et à dessein gênantes, nous constatons que l'ensemble de la manifestation conserve cette

---

<sup>69</sup> VEBLEN (Th.), 1899, *The Theory of the Leisure Class*, MacMillan Company, London

contradiction. En effet, le goût de la règle et le contentement d'avoir gagné suivant cette règle inspirent tous les participants ainsi que les spectateurs, qui se soumettent à tout l'apparat organisationnel et qui râlent contre les injustices dès qu'un soupçon fuse quelque part.

Cependant, on constate tout un « prurit de mouvements, de couleurs, de bruits » qui confère à ce genre de manifestation un caractère de turbulence collective qui stimule et nourrit à son tour l'ivresse collective.

*« Moi j'aime l'ensemble de la manifestation, parce que c'est un moment de rencontre pour notre communauté et surtout parce que c'est un jour de fête »*

Encore une fois, une distinction peut être opérée entre l'intérieur et l'extérieur de l'arène : l'intérieur de l'arène est le lieu des combats, soumis à l'ensemble des règles d'un jeu d'*agon*, l'extérieur de l'arène est le lieu des hommes, propriétaires des reines et spectateurs, de leurs jeux d'oppositions véritables ou supposées, de leurs revanches éventuelles, du débridement collectif, de la fête populaire.

Tout contribue à l'atmosphère d'ivresse : affluence de gens excitée et bruyante, agitation continue et épuisante des vaches et des hommes, mugissements, sonnailles, remue-ménage qui incite au laisser-aller, chaos verbal qui invite à la familiarité, à l'effronterie débonnaire.

De plus, le caractère cyclique de ces batailles de reines, ajoute à la rupture dans l'espace une scansion de la durée, qui oppose un temps du paroxysme au déroulement monotone de l'existence quotidienne.

*« Une bonne bouteille de fendant, de bonnes vaches qui luttent, c'est ce qui nous réchauffe un peu le cœur. Pour les gens du terroir, pour les autres, c'est autre chose, mais pour nous c'est comme ça. C'est quelque chose qu'il faut maintenir le plus longtemps possible, le plus que l'on peut ».*

Ce n'est pas un hasard si entre le jeu et la fête existent des relations très étroites : nous verrons aussi par la suite comme il est difficile de séparer les deux aspects à l'intérieur de cette société. La suspension de la vie ordinaire, le ton joyeux dominant mais non indispensable (car la fête aussi peut être une activité très sérieuse), la délimitation dans le temps et dans l'espace, la sévère détermination des règles et l'élan

de la liberté, tout cela crée une tension émotive forte qui apparente le jeu et la fête, dont l'essence est cette intensité qui fait délirer, pour reprendre l'expression de Huizinga.

Ordre et tension nous amènent à considérer les règles du jeu, car au-delà du désir anxieux de gagner présent dans tous les joueurs, il existe une volonté de se tenir à l'intérieur des bornes fixées par le jeu. Les règles sont précises, arbitraires, irrécusables, demeurant une activité incertaine quant à leur issue : on ne peut pas savoir au préalable laquelle des vaches inscrites au combat pourra l'emporter sur les autres, chaque lutte mettant en jeu un tel nombre de compétences (force, structure physique, agressivité, motivation, état d'âme, etc.) dans des domaines très différents.

La recherche de l'égalité des chances au départ est le principe essentiel. Dans nos combats, ce principe est respecté au niveau des affrontements entre vaches : on établit des classes différentes à travers les trois catégories de poids, on contrôle que toutes les vaches soient gravides, que leurs cornes ne soient pas trop pointues, que leur comportement soit normal pendant les combats, et non altéré par des substances excitantes par exemple. Il est cependant vrai que le principe de l'égalité des chances est valable seulement au niveau des combats vrais et propres, en effet pour les hommes les chances peuvent varier d'une manière même considérable. En effet, les gros propriétaires non seulement peuvent compter sur plus de reines potentielles à cause de l'entité du troupeau, mais ils disposent également de plus de ressources pour soigner celles qu'ils mènent aux combats et finissent donc par avoir plus souvent des reines que les petits propriétaires qui dans leurs étables voient naître une reine seulement une fois de temps en temps.

Au niveau du jeu des hommes, la pratique est loin d'être égalitaire : le propriétaire qui a sept vaches sélectionnées pour la finale régionale a évidemment plus de chances que celui qui en a une seule. Les conflits latents que se livrent les hommes entre eux difficilement peuvent chambouler l'ordre social, encore que tout le monde ait sa chance à jouer, du moment que les plus forts, les plus riches et les plus considérés ont plus de chances de l'emporter.

La notion de loyauté est inscrite dans la logique du jeu, ce qui n'exclut pas l'existence de la tricherie et des tricheurs, mais découverts, ils sont immédiatement

écartés du jeu par les autres joueurs.

A la suite d'un épisode plutôt rare de disqualification, un éleveur nous expliquait :

*« Cèn son de pouè-a : te pou pò porté baré euna vatse pò a-poste... trèi s-an que fajè pò lo vé.*

*Dèjòn pò lo fé-e payé. Lé pò djeusto : le quatre vatse que l'a fé pèdre aron pohu être a la Régionale »(Ceux-là, c'est des cochons : on ne peut pas mener au combat une vache pas en ordre... trois ans sans vèler. Il ne fallait pas lui faire qu'une amende. Ce n'est pas juste : les quatre vaches qu'il a fait perdre auraent pu être à la Régionale).*

Contre les tricheurs, il y a vraiment un acharnement de la part de tous, comme pour préserver la pureté du jeu, vu comme un refuge, une fuite de la réalité quotidienne assez décevante : de plus, il y a l'amour pour la vache, fortement idéalisé, dont il faut à tout prix préserver la pureté.

*« Montrons ces gens du doigt pour que la société les condamne moralement pour avoir manqué de respect à l'animal que nous chérissons le plus. »*

En posant la question de la justice, tout le monde répond que dans l'arène il y a beaucoup d'honnêteté, mieux que dans le monde de tous les jours :

*«... dedeun la sociétéou, tchéca moèn »(dans la société, un peu moins)*

*« Ils ne sont jamais contents, toujours en train de se plaindre, de grommeler, au nom de l'injustice. »* nous avoue un des organisateurs.

En effet, les éleveurs, tout en acceptant l'existence des règles, n'ont jamais arrêté de rouspéter, de porter un regard critique ou polémique sur le jeu, sur les règles, sur les décisions du jury.

Il est aussi vrai que « l'histoire des jeux enseigne comment ceux-ci se sont transformés à la suite de la discussion des règles par les joueurs (...) Seul le principe de la Règle se situe "au-delà de toute discussion » (Wendling, p.45).

Construction sociale, la règle est le fondement du jeu : comme nous l'avons vu, le premier règlement des batailles de reines n'est pas celui qui a été écrit lors de la fondation du premier comité organisateur, mais celui qui était transmis oralement de génération en génération et qui était appliqué dans les alpages, affiné au fil des siècles, sur la base des discussions des bergers d'autrefois.

“Inversement, l’acceptation des règles a pour effet la création, plus ou moins temporaire, d’un groupe social ... micro-société ludique” (Wendling, 2002 : 46). Nous allons analyser bientôt les implications sociales de cette activité ludique.

Toujours selon la définition de Caillois, ce jeu devrait se caractériser par un déplacement de propriété, mais non par une production de biens : occasion de dépense pure, cette activité ne crée aucune forme de richesse au sens propre du terme. Or, de nos jours, avec l’institutionnalisation des *matches*, mais aussi avec la promotion des combats d’alpage en Valais, l’image touristique de la région acquiert du prestige, sans compter que l’agriculture elle-même en tire des bénéfices, car les batailles offrent un moment de distraction aux éleveurs dans leur temps libre, mais elles leur permettent aussi de se motiver dans leur travail, de souder des liens d’amitié et de collaboration à l’intérieur de la catégorie. D’ailleurs plusieurs informateurs nous ont fait remarquer que si ce n’était pas pour les batailles de reines, de nombreux jeunes éleveurs auraient déjà abandonné la profession.

C’est un peu ce que nous lisons dans les considérations de Wendling : « Maintenir que le jeu est "improductif", en ne considérant que l’univers matériel, revient à ignorer la nature sociale des échanges dans tout système économique » (Wendling, 2002 : 35)

A la suite d’une émission télévisée de la TSR, les dessous financiers d’un combat régional ont été dévoilés au public et reportés dans un article de la *Gazette des Reines* (mai 2005, p.13) :

« Le carnet de fête a rapporté quelque 110.000 francs, dont 6.500 provenait du sponsor principal, le Casino de Crans-Montana. Le jour du combat, les 5250 spectateurs, parmi lesquels figuraient 300 VIP, ont permis de boucler les comptes du jour. Les 70.000 francs encaissés le jour du combat ont permis de couvrir les 70.000 francs de frais nécessaires à la mise sur pied de l’événement , un chiffre largement diminué grâce à l’engagement massif, à Ayent comme dans tous les combats, d’une foule de bénévoles. Moralité il restera aux organisateurs une somme d’un peu plus de 100.000 francs, soit l’apport du carnet de fête. Cet argent servira à des organisations agricoles de la région.

A ces aspects sonnants et trébuchants, il faut ajouter l’apport médiatique que ce combat de reines a apporté à la commune d’Ayent et à ses produits viticole et agricole (troupeau des vaches de la race d’Hérens inclus), ainsi qu’à la station d’Anzère,

étroitement associée à l'événement, notamment à travers d'un spot télé »<sup>70</sup>

Cet article nous fait rendre compte que des combats de reines bien gérés et bien organisés peuvent rapporter même beaucoup d'argent et avoir des retombées certaines sur le pays, sur son agriculture, mais aussi plus en général sur toute son économie et donc sur sa société.

En effet, les combats de reines sont désormais gérés comme des événements médiatiques : grâce à la présence de vaches haut-valaisannes à la finale cantonale, maintenant la télévision suisse alémanique semble aussi intéressée à faire accroître l'audience de l'événement, aussi bien que France 3 Savoie, à cause des combats de reines qui s'y organisent également. A un niveau plus international, la première chaîne mondiale de télévision, TV5, s'est intéressées aux combats et on n'exclut pas non plus le possible partenariat avec la chaîne japonaise NHK.

« *C'est une publicité du tonnerre pour nous. Les quelques minutes où l'on parle du Valais sur des chaînes comme ça, c'est de l'or en barre!* » Voilà le commentaire enthousiaste d'un éleveur d'Hérens, engagé dans les combats depuis toujours.

D'ailleurs quand Caillois écrit que le jeu est sans conséquence pour la vie réelle, nous nous rendons compte que ce n'est vrai que partiellement dans le cas des Batailles de reines, même au niveau individuel : au-delà des paris, qui, nous le verrons, sont presque inexistants dans cette réalité, il y a quand même une réelle possibilité d'enrichissement avec les reines, à savoir le commerce des reines affirmées, de leurs veaux et des reines potentielles, surtout là où les nouveaux propriétaires font entrer de l'argent nouveau dans le circuit. Car l'éleveur de reines, comme tout autre éleveur, est aussi quelqu'un qui commerce du bétail : avoir des reines est une manière d'augmenter la valeur de son propre cheptel. Si un éleveur a la chance d'avoir une reine un jour, les choses changent pour lui, car son étable prend du prestige et cela se ressentira à chaque transaction commerciale qu'il voudra entreprendre dans l'année. L'éleveur qui a la reine prend aussi du prestige en tant qu'éleveur, en tant qu'homme : dans les réunions et les assemblées, il devient quelqu'un à écouter. Nous y reviendrons plus loin.

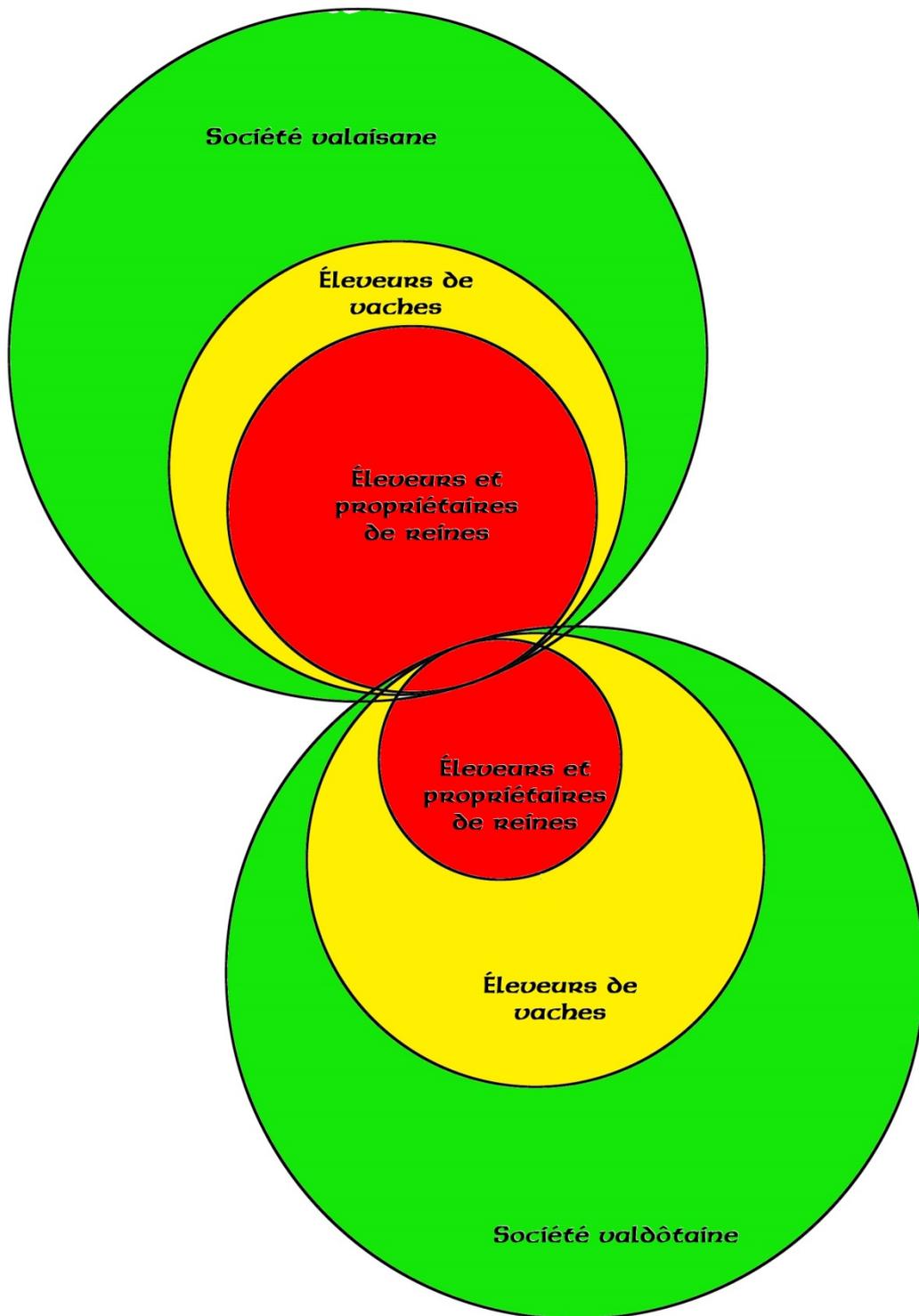
« *Fa être bon euncó a vèndre : l'è pi facilò dée na que oué, quan fa vèndre* » (Il faut être

---

<sup>70</sup> Un autre exemple nous vient du carnet de la Finale Cantonale de Aproz (8 mai 2005) : les dons d'honneur ont rapporté un montant de 7674 francs, auquel il faut ajouter les tarifs des nombreuses insertions publicitaires et des sponsors, ainsi que les entrées payantes ( y compris les billets d'entrée pour la zone réservée aux VIP) et les recettes des différents stands et buvettes.

*capable de vendre : il est plus facile de dire « non » que « oui », quand il faut vendre).*

## **Micro-société ludique**



### **XV. Résumé schématique d'une micro-société ludique**

Ce type de commerce (qui souvent relève plutôt de la circulation de richesses que d'une production vraie et propre) est intimement lié aux combats de reines, l'un sans l'autre ne pourrait subsister. En effet, ces utilisations ludiques donnent lieu à une production d'animaux hyper-spécialisés. Les véritables fortunes que valent certains de ces animaux (dont on ignore tout, car les transactions sont couvertes par le plus grand secret : les seuls prix dont on entend parfois parler semblent n'appartenir qu'au domaine du ragot ou de la légende, d'après les connaisseurs<sup>71</sup>) confèrent à leur élevage un caractère de finalité économique, mais à condition que le circuit puisse s'élargir de plus en plus, que de nouveaux capitaux puissent entrer de temps en temps, car ces animaux n'ont pas de valeur d'usage, ils n'ont qu'une valeur d'échange.

« S'ils valent tant, c'est parce qu'ils peuvent rapporter gros ; s'ils peuvent rapporter gros c'est parce qu'il existe des *aficionados* (...) dont les motivations sont tout sauf économiques » (J.-P. Digard, 1989 : 196).

« *Mè, le mine réine le vendo pó. Fuche pe leur arón tò vendù* » (*moi, mes reines, je ne les vends pas. Si c'était pour eux, les autres membres de la famille, ils auraient tout vendu...* ).

On pourrait presque voir dans ce marché des reines un escamotage pour inventer des revenus supplémentaires dans un circuit qui ne garantit pas une production de biens au-delà d'un certain plafond. Historiquement, il en a effectivement été ainsi : certaines grandes familles des alentours d'Aoste, pouvant se permettre de faire une certaine sélection sur leur bétail, surent réellement exploiter les ambitions de quelques passionnés en leur vendant des reines potentielles plutôt qu'en essayant de les mener au combat.

Il faut quand même rappeler que dans la plupart des cas le lendemain d'une bataille tout recommence comme d'habitude, la parenthèse amusante se referme et l'éleveur reprend l'activité de la veille, routinière, dévalorisante, source de frustrations.

Comme la reine est une seule (en tout cas une par catégorie), la chance est en quantité limitée et insuffisante : pour que quelqu'un soit heureux et chanceux, tous les autres doivent peiner. C'est un peu ce que l'on croit deviner dans les propos recueillis

---

<sup>71</sup>Il paraît que le prix établi pour une reine cantonale à la fin des années '90 était autour des 40.000 francs suisses, à savoir environ 160.000 francs français à l'époque (25.000 euros).

lors des batailles, quand on nous affirme qu'il est fort rare que la chance abandonne quelqu'un pour sourire à un autre, mais cela peut arriver, d'où cet espoir infini qui accompagne les batailles, cette confiance dans les vaches, chargées de la mission de rétablir un peu l'ordre, de mieux partager justice et injustice.

*“Toteun, l'an totte chance : l'è pa-pi djeusto”(Dis-donc, ils ont toutes les chances: ce n'est pas juste).*

Sans trop anticiper ce que seront nos considérations sur la société dans son ensemble, on peut tout de même déjà affirmer que les Batailles de Reines constituent probablement une forme de compensation par rapport à ce qui se passe dans la société. Dans une société où la mobilité sociale est moindre, le jeu donne une chance aux malchanceux les plaçant dans une situation égale à celle des chanceux : un jeu où les participants ont l'espoir d'avoir la reine devient une pratique permettant la mobilité sociale et donc la modification du statut de certains individus.

Enfin, comme dans le cadre de tout autre jeu, il s'agit d'une activité fictive, à cause de la conscience spécifique qui habite les hommes de « réalité seconde », plutôt que « de franche irréalité » par rapport à la vie courante. Dans ce cas, les éleveurs traditionnels, qui vivent de la production agricole, savent pertinemment qu'ils doivent traire beaucoup de lait et produire du fromage, avant de penser au combat, même si l'on entend de plus en plus souvent des plaintes visant une augmentation des subventions de la part des pouvoirs publics, en particulier aux propriétaires de reines, prétextant qu'ils entretiennent une tradition et qu'il s'agit d'une race à plus faible rendement par rapport à d'autres.

Les Batailles de reines constituent certainement un moment de pure évasion : en rendant visite aux éleveurs dans leurs étables, on constate combien ils parlent volontiers des batailles. En montrant les différentes vaches ou les jeunes veaux, ils aiment à répéter toutes les filiations, les qualités des mères, les espoirs que chaque bête incarne, mais, laissés libres de s'exprimer, la conversation bascule sur une question beaucoup plus brûlante pour eux : ils se plaignent du mauvais traitement qu'ils reçoivent, de la difficulté à continuer ce métier et surtout de la bureaucratie qui complique chaque instant de leur travail.

Quant aux nouveaux propriétaires, leurs revenus venant d'ailleurs, ils font plus facilement le partage entre l'activité professionnelle et l'activité ludique. S'adonnant dans la plupart des cas à des professions libérales, ils ont une notion très développée du temps libre, avec les moyens financiers pour le meubler.

*« Moi et ma femme, on le fait pour se faire plaisir »*

A notre avis, une phrase bien suisse, qu'aucun Valdôtain, issu du monde paysan, ne pourrait prononcer.

Après avoir analysé les différentes composantes qui caractérisent cette activité ludique, on se rend compte que ces combats de vaches se situeraient à l'extrême fin d'un processus de transformation typique des jeux de force et d'adresse en jeux intellectuels et en jeux de hasard (P. Boratav et H. Tremaud, 1958 : 13): similairement à ce qui se passe pour les jeux de dés ou pour le jeu de dames et d'échecs, où « la force, l'agilité, l'adresse du joueur sont remplacées, dans pareils cas, par la seule force « magique » des dés, par la force du hasard suppléée par la capacité intellectuelle ou par la seule capacité intellectuelle » (P. Boratav, H. Tremaud, 1958 : 13), l'homme demeure à l'extérieur du terrain de jeu (l'arène des reines, aussi bien que l'échiquier ou le parcours de l'oie), tout en vivant de fortes émotions et une tension psychologique, même très soutenue, en regardant ce qui se passe à son intérieur.

Il s'agit donc d'une sublimation de l'agressivité de l'homme qui s'exerce indirectement, à travers des mécanismes d'identification, tout en conservant de nombreux enjeux au niveau social, comme nous le verrons plus loin.

C'est ce que Norbert Elias définit un « déplacement du plaisir de la sphère de l'action dans celle du spectacle » (N. Elias, 1976 : 295), typique de la société civilisée qui transforme les plaisirs de l'agressivité active en un plaisir passif « des yeux ».

En effet, si l'on se tient à l'analyse de Norbert Elias et que l'on accepte qu'il y a « interdépendance étroite entre structures sociales et structures émotionnelles » (N. Elias, 1976 : 292), on se rend compte que les combats de vaches deviennent un exutoire socialement admis, dans le cadre d'une société qui ne permet plus à ses membres de régler ses conflits internes que sous la forme du jeu et du spectacle. Si autrefois des manifestations d'agressivité visant l'imposition de la supériorité physique, telles que des querelles sanglantes, des duels ou des vengeances, étaient non seulement tolérées, mais admises couramment, avec l'avènement de la modernité

l'homme a dû apprendre à refréner ses passions et à contrôler ses pulsions. Dans l'après-guerre, de nouvelles règles et interdictions sociales, « qui se sont transformées en autant d'auto-contraintes » (N.Elias, 1976 : 280) ont encore façonné une activité ludique de plus en plus « émoussée » et « civilisée » en constituant une enclave spatio-temporelle où le jeu libre d'autrefois est devenu une activité sportisée, encadrée par une société beaucoup plus large où la dépendance entre ses membres n'a fait qu'augmenter.

Si autrefois un combat plus ou moins spontané avait lieu à l'échelle de quelques villages d'une vallée, de nos jours le calendrier des combats a un impact sur une société à l'échelle régionale ou cantonale, voire nationale ou internationale, si l'on pense au flux de touristes qui caractérise certaines saisons, ce qui oblige les acteurs du jeu de se mettre à l'heure de cette nouvelle sensibilité dominante et d'en accepter ses nombreuses interdictions et barrières idéologiques.

En conclusion, nous croyons avoir illustré d'une manière assez complète l'aspect ludique des Batailles de reines, une pratique assez circonscrite quant à sa diffusion géographique, quant à sa temporalité (très liée au calendrier des activités agropastorales) et de surcroît intéressant une portion réduite de la société, sauf dans le cas de fêtes aux alpages où une population plus consistante pouvait donc assister aux combats, sans être pourtant arrivée sur place expressément pour ces luttes. Cette activité ludique a subi un processus de sportivation qui lui a permis d'acquérir une existence définie du point de vue spatio-temporel et de se médiatiser. Ce processus entamé, mais non achevé, nous laisse encore quelques interrogations quant à son évolution ultérieure : peut-on imaginer encore une expansion de la pratique ? et si oui, dans le sens d'une ouverture plus importante aux touristes ou dans la logique des relations à l'intérieur du milieu des éleveurs ? Le côté *agôn* va-t-il prendre le dessus et contenir la dimension d'amusement, de fête, d'ivresse collective, ou bien y aura-t-il encore un équilibre entre ces deux composantes, peut-être avec une évolution dans la manière de vivre la fête, en repoussant les frontières en dehors du monde de l'élevage ? Car il s'agit bel et bien d'une fête, nous l'avons vu, et il ne serait pas correct d'isoler le combat, au niveau de faits de gestes et de parole ayant lieu dans l'arène, sans tenir compte de l'état émotionnel de l'assistance et du système de relations dans lequel cette pratique est insérée.

## Les phases de la sportivation

Nous allons donc aborder les modalités du processus de sportivation de cette pratique ludique.

*Bataille, combat, match, lutte*, loin d'être des synonymes, tous ces mots occupent une place bien précise dans l'univers des reines.

« Bataille » est le terme utilisé couramment au Val d'Aoste, en français aussi bien qu'en francoprovençal.

« Combat » est le terme utilisé par les Valaisans.

Quant au mot « match », il a été introduit plus récemment au Valais pour définir les combats organisés ayant lieu en plaine et constituant le calendrier annuel, afin de les distinguer des combats d'alpage.

Pour ce qui est de la Vallée d'Aoste, il n'y a pas deux termes différents pour distinguer ces deux types de combats, le mot bataille étant utilisé dans les deux cas.

Alors que ces termes définissent la manifestation prise globalement, le terme « lutte » se réfère plus précisément à l'affrontement singulier de deux vaches : il est surtout d'usage au Valais, alors qu'au Val d'Aoste, où le francoprovençal est encore très vivant, notamment dans ce milieu, le terme analogue pourrait être le mot francoprovençal « bara ».

« Reine », en français, et « rèina » (avec la variante phonétique « réna ») en francoprovençal, sont les termes omniprésents qui désignent les vaches gagnantes lors de ces joutes bovines.

Si d'un certain point de vue on remarque l'aspect « traditionnel » dans cette manifestation, au sens véritable de répétition de gestes transmis d'une génération à l'autre, on comprend aussi facilement qu'une évolution a eu lieu, le bref historique auquel nous nous sommes livrés au début de cette partie illustre parfaitement les transformations survenues à partir des années cinquante.

Il nous reste à voir en quoi consistent ces modifications, les raisons qui ont poussé des gens, de part et d'autre de la montagne, unis par l'élevage d'une certaine race bovine, à codifier ces pratiques, à les publiciser, à faire des combats une activité séparée de la vie ordinaire, autonome et réglementée, acceptable pour la sensibilité de la société globale.

### Du jeu spontané à l'activité organisée

Tout ce que nous venons de raconter, est du domaine de la spontanéité, de l'improvisation, de l'amusement naïf.

A un moment donné des hommes se sont réunis, nous l'avons vu précédemment, afin de donner plus d'ampleur à ces pratiques et de faire converger tous les éleveurs dans une grande manifestation, sur le genre d'autres manifestations sportives.

De chaque côté de la frontière, une association est née avec son statut et un règlement détaillé qui définissait les normes à observer dans le cadre des batailles. Toute une terminologie d'origine sportive a été appliquée alors aux batailles de la tradition : des mots tels que *finale*, *demi-finale*, *huitièmes de catégorie*, *concours éliminatoire*, etc., ont fait leur apparition afin de traduire dans le langage l'articulation de ces combats. Le mot *match*, typiquement valaisan, tout en étant d'origine anglaise, très moderne dans le milieu, témoigne aussi du commencement du processus de sportivation, par analogie à d'autres disciplines sportives.

### Une vache athlète

La notion de catégorie, qui vient aussi des milieux sportifs, fait naître un regard nouveau sur la vache, maintenant transformée en un athlète, avec son poids, sa tranche d'âge, sa généalogie rigoureusement documentée : associée à un numéro de combat, qu'elle porte peint sur le côté dès son inscription et pendant toute la journée, on lui demande des performances, et petit à petit on commence à lui imposer une préparation physique (notamment les cornes), un régime et un entraînement.

Plus soignée que les autres vaches de l'étable, la reine subit des contrôles sanitaires plus fréquents et plus approfondis, dès qu'elle a un problème de santé, on appelle le vétérinaire. On observe également avec plus d'attention son développement physique et on contrôle sa prise de poids (qui doit être proportionnelle au développement de sa masse musculaire) : des aliments concentrés distribués à toutes les vaches sont administrés en plus grande quantité à la reine, parfois on la gâte avec des sucreries et des gâteaux, principalement pour la gratifier. Quant à l'entraînement vrai et propre, à notre connaissance, personne n'a encore mis en place un système de simulation du combat permettant un véritable entraînement à la lutte, mais quelqu'un fait du jogging avec sa reine, afin de contribuer à améliorer sa capacité respiratoire.



In Terza Categoria terzo posto per Ardita di Marino Grimod e Bandit di Aurelio Crétier

## Festeggia di nuovo Promesse

### La regina di Brocard batte in finale Gitane



**AOSTA** - L'anno scorso Promesse di Brocard si era fatta notare agli ottavi, non prima... Che cosa vuole questa terza-quarta? Ma questa volta la bella bovina di Pollein ha fatto vedere quanto vale, fin dalle prime fasi della battaglia. E ha dimostrato di meritare in pieno anche per il 2006 l'ambito numero 135.

#### Trentaduesimi

Il primo turno del piccolo peso vede una serie di scontri interessanti, meglio "distribuiti". In un secondo momento infatti

“

Ai trentaduesimi la singolare C'estalavie mette ko Mourina di Massimo Rolland, una delle "habituées" della finale regionale

#### XVI. Un exemple de classement : le schéma des huitièmes de Finale (La Vallée, 29 octobre 2005)

Les plus ambitieux des éleveurs de reines en sont peut-être là, mais on ne sait jamais exactement ce qu'ils font dans le secret de leur étable pour augmenter les chances d'avoir la reine un jour. Ce qui est certain, c'est qu'ils y consacrent beaucoup de temps, en tenant compte également des aspects psychologiques de la vache : on veille à ce qu'elle vive en harmonie avec son entourage, c'est-à-dire qu'elle ne doive pas supporter des vaches trop méchantes, qui lui procureraient des souffrances physiques ou morales (à savoir des blessures dues à quelques coups de corne ou des humiliations qui lui feraient perdre l'envie de défendre le titre de reine) et que les hommes qui s'en occupent soient aux petits soins avec elle (qu'ils n'en négligent pas l'aspect physique et l'état de santé, tout en lui portant le respect qu'il faut à une reine et en évitant des manières trop grossières risquant de l'apeurer).

L'éleveur est en train de devenir un coach.

Un coach et un manager. En effet, les éleveurs ont de plus en plus recours au calcul,

nous l'avons vu, par exemple dans le choix de la localité où mener la vache : ils se téléphonent, ils se mettent d'accord (*tu mènes dimanche ? – alors je mène pas*), ils font des pronostics sur la base du nombre de vaches admises aux différents concours éliminatoires.

### Les contrôles antidopage

Comme dans les pratiques sportives les plus classiques, les contrôles antidopage font désormais partie de ces joutes, en tout cas au Valais : à l'origine, des polémiques provenant des milieux écologistes diffusent le soupçon que seules les drogues peuvent justifier ces formes d'agressivité chez les vaches, appréciées dans le milieu. La Fédération valaisane répond par l'introduction des contrôles antidopage au combat de Vétroz de 1996 : la pratique sera poursuivie jusqu'en 2002, sans qu'aucun cas positif n'ait été décelé, avant d'être réintroduite le 22 mars 2005 par directive du vétérinaire cantonal.

Les propos de deux valaisans issus du milieu des reines illustre la situation:

*« Mais ça sert à quoi? On a fait des contrôles entre 1996 et 2002 et aucun cas positif n'a été décelé. Maintenant en réintroduisant les contrôles on laisse croire qu'ils sont nécessaires ... et ceci surtout parce que les éleveurs du Haut ont demandé de les réintroduire. Vu de l'extérieur, c'est assez clair, il y a des doutes ...*

*- Moi, je ne crois pas. Au contraire, la pratique des contrôles permet de lever ces doutes. Avec ces prises de sang, des écolos mal intentionnés ne pourront plus dire que nos bêtes sont dopées. Je crois que maintenant c'est clair ...*

*- C'est peut-être clair, mais pendant ce temps, le monde de l'élevage doit passer à la caisse. Une fois de plus.*

*- Bien sûr. C'est ennuyeux. Mais maintenant que l'Hérens se trouve sous le feu des projecteurs médiatiques, on doit faire attention.*

*- T'as beau dire ce que tu veux, je suis contre.*

*- Faudra bien t'y faire. C'est pas nous qui décidons.*

*- C'est vrai qu'on décide plus grand chose »*

Nous reviendrons plus loin sur ce sentiment d'impuissance face à des lois imposées du haut par des entités très éloignées du milieu en question.

### La production laitière

Pour revenir à nos lutteuses et à leur statut d'athlètes plutôt que de vaches ordinaires, leur production laitière compte de moins en moins : avec le nouvel article du règlement valdôtain, le 17 bis, datant de juillet 2005, un nouveau type de vache peut désormais concourir, une vache que l'on tarit prématurément afin d'en améliorer la forme physique. Au Valais, en 2002, le Comité de la Fédération décide d'ouvrir le herd-book aux bêtes sans indice laitier : le contrôle laitier n'est plus obligatoire.

*« La faible production laitière que nous demandons à nos reines fait souvent l'objet de remarques de la part des responsables qui ne considèrent que l'aspect économique et donc de rendement. »*

Voilà la position du Président de l'Association Amis des Batailles de Reines, qui ajoute :

*« Nous sommes dans l'obligation de ne pas épuiser nos reines avec une excessive production laitière si nous prétendons d'elles un engagement et un effort physique ».*

Un pas a été franchi vers la naissance d'un nouveau type de vache : la vache ludique, toujours plus séparée de la vache productive, la seule vache envisagée par l'éleveur traditionnel. Cependant, toutes les vaches, mêmes celles que l'on tarit pour en améliorer la forme musculaire, doivent être portantes, mais nous reviendrons sur la question.

### La quête du lieu

Le processus de sportivation a transformé la vache, nous venons de le voir, mais il a aussi requis des espaces nouveaux pour le déroulement de la manifestation, la désignation d'un terrain *ad hoc* ayant fait l'objet d'une réflexion de la part des organisateurs dès l'après-guerre : la grande kermesse du 15 mai 1947 eut lieu au stade Puchoz d'Aoste. Il s'agit de ce que la Vallée d'Aoste comptait à l'époque de plus grand, de plus central et de plus prestigieux pour une manifestation du genre.

En 1948, les organisateurs répétèrent l'initiative, mais comme en 1949 les autorités administratives ne renouvelèrent plus l'autorisation à utiliser le stade, la manifestation

ne put pas avoir lieu. Par la suite, la “grande finale de la bataille des reines” , comme on disait à l’époque, eut lieu à Nus, lorsque les concours éliminatoires se nommaient encore tournois et n’étaient qu’au nombre de trois, ayant lieu à Brissogne, Saint-Christophe et Châtillon, (*Le Peuple Valdôtain*, 13 octobre 1958) et par la suite aux portes d’Aoste, au lieu-dit Croix Noire. En 1973, Arbaney, dans sa fonction d’Assesseur aux Finances, et Hector Marcoz, dans sa fonction d’Assesseur à l’Agriculture, achètent le terrain et entament les pourparlers pour la construction d’une arène. En glanant dans les procès-verbaux de l’Association “Amis des Batailles de Reines” (dont voici quelques extraits), on peut reconstituer les phases principales de la question.

12-06-1983 *Il geometra Marcoz, Assessore Regionale all’Agricoltura, sottopone ai presenti il progetto di costruzione di un campo Batailles de Reines e di un foro boario in località Croix Noire. I membri approvano e deliberano di inviare una lettera al Sindaco di Aosta per il parere edilizio favorevole (Le géomètre M., Assesseur Régional à l’Agriculture signale aux présents le projet de construction d’un terrain pour les Batailles de Reines au lieu-dit Croix Noire. Les membres approuvent et délibèrent d’envoyer une lettre au Syndic d’Aoste pour l’avis favorable).*

04-03-1984 *l’assemblea decide di inviare nuovamente all’Amministrazione Regionale una lettera di sollecito per la sistemazione del campo “Batailles de Reines” alla Croix Noire(l’assemblée décide d’envoyer de nouveau à l’Administraton Régionale une lettre de relance pour l’aménagement du terrain pour les Batailles de Reines à la Croix Noire)*

29-09-1987 (Assemblée de préparation au 30e concours Régional “Batailles de Reines” au programme le 18 octobre 1987 dans la nouvelle arène, qui sera inaugurée le même jour)

*E necessario provvedere ad organizzare la manifestazione in forma più particolare che non negli scorsi anni(Il est nécessaire de pourvoir à organiser la manifestation dans une forme plus particulière que les années passées)*

*Ogni allevatore presente con le sue reines avrà diritto ad un biglietto gratuito quante sono le sue “Reines” classificate. Agli stessi verrà offerta una cavezza per ogni bovina partecipante. I predetti allevatori saranno muniti di una coccarda che li*

*distingue dagli altri spettatori e ciò per non creare confusione nella zona ove saranno sistemate le "Reines". (Chaque éleveur présent avec ses reines aura droit à un billet gratuit pour chaque reine qualifiée. Aux mêmes éleveurs, on offrira un licou pour chaque vache participant. Les éleveurs seront tous dotés d'une cocarde qui les distingue des autres spectateurs, cela pour ne pas créer de confusion dans la zone où seront placées les reines en attente)*

*Verranno fatti preparare 150 ciondoli...(On fera préparer 150 pendants...)*

L'implication du monde politique dans la définition du lieu choisi pour la Finale Régionale est une preuve de l'évolution des batailles vers un statut officiel, permanent et codifié.

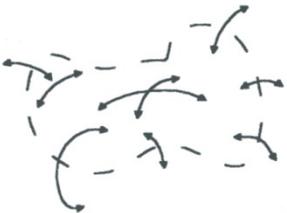
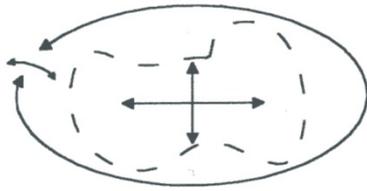
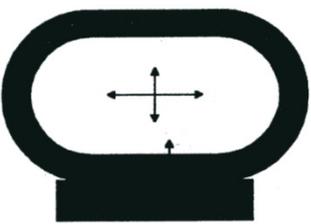
De nos jours, à la structure fixe, avec entrée payante<sup>72</sup>, utilisée pour la Finale, font pendant les terrains plus rustiques des concours éliminatoires, définis d'année en année par l'Association, tracés la veille par les organisateurs, à entrée non payante.

Finalement, depuis 1986, l'arène aux portes d'Aoste, réalisée « avec une rapidité d'exécution inhabituelle » (L. Munier, 2000 : 181), accueille cet énorme fleuve de spectateurs qui assistent à la Finale Régionale, pouvant atteindre les dix mille unités, sans compter les éleveurs, les membres de l'organisation, les journalistes, les vaches.

L'œuvre, qui s'inscrit dans l'évolution du stade moderne, telle qu'elle a été tracée par John Bale, à savoir le processus d'autonomisation du terrain de jeu par rapport à la vie quotidienne, garantit le maintien de la sécurité publique à travers la réglementation sévère des mouvements des spectateurs et des éleveurs et l'établissement de parkings, de contrôleurs, d'une billetterie et de toilettes.

---

<sup>72</sup> Le prix du billet entier est actuellement de 12 euros (8 euros le billet réduit). L'autre combat payant est celui qui a également lieu aux arènes de la Croix Noire le 15 août au soir. Au Valais, tous les combats du calendrier sont payants : 13 francs pour les combats régionaux et 15 francs pour la finale cantonale.

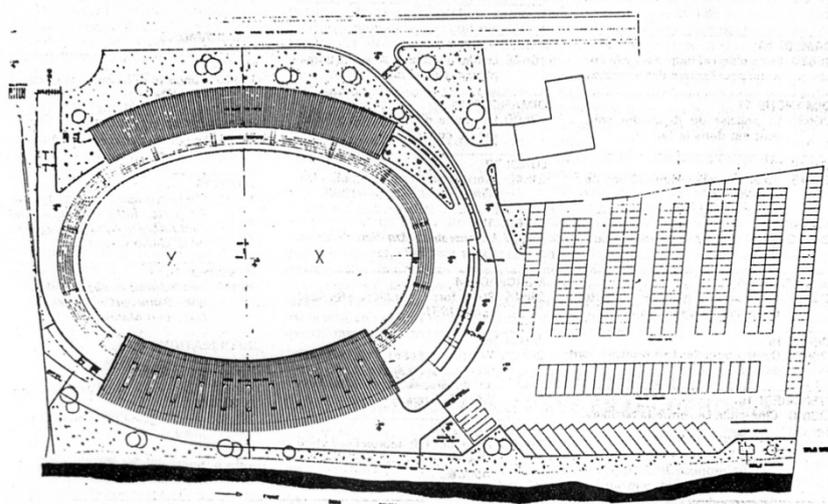
 <p>Combat occasionnel, improvisé (foire, pâturage, etc.)</p>	<p><b>ENCLOS PERMÉABLE</b> <b>NORMES D'EXCLUSION FAIBLES</b> Pas de limites spatiales. Terrain inégal. Forte interaction entre vaches, propriétaires et public. Terrain utilisé couramment pour d'autres activités.</p>
 <p>Combat organisé sur un terrain préparé mais provisoire (décorda, inalpe, combats éliminatoires, etc.)</p>	<p><b>ENCLOS BIEN DÉFINI</b> Limites spatiales marquées. Terrain inégal. Début de séparation entre les vaches, les propriétaires et le public. Terrain utilisé pour d'autres activités.</p>
 <p>Combat organisé sur un terrain aménagé de manière fixe (Finale Régionale d'Aoste, Combat de Martigny)</p>	<p><b>ENCLOS IMPERMÉABLE ET SURVEILLÉ</b> <b>NORMES D'EXCLUSION FORTES</b> Structure fermée, entrée payante. Terrain aménagé, sans aspérités. Séparation presque totale entre les vaches, les propriétaires et le public. Vue panoptique. Terrain utilisé pour des manifestations diverses (foires, concerts, etc.).</p>

XVII. Schéma à trois étages illustrant l'évolution des terrains utilisés pour les combats de vaches, inspiré des répartitions de J.Bale (1993 : 12)

SAMEDI 17 ET DIMANCHE 18 OCTOBRE

# INAUGURATION DES ARENES DE LA CROIX-NOIRE ET 30<sup>ème</sup> EDITION DU CONCOURS REGIONAL «BATAILLES DE REINES»

Organisées par la Région Autonome de la Vallée d'Aoste et l'Association Régionale Amis des Batailles de Reines



## PROGRAMME

## Samedi 17 octobre

- 9h Aoste, Salle des manifestations du Palais régional  
- Table ronde internationale sur le thème «Batailles de reines: les raisons d'une tradition»
- 17h Aoste, Arènes de la Croix-Noire  
- Vernissage de l'exposition «Reines: 30 ans de batailles», organisée avec la collaboration du Service régional des Bibliothèques

## Dimanche 18 octobre

- 8h Aoste, Arènes de la Croix-Noire  
- Pesage des «reines» lutteuses
- 10h30 Aoste, Arènes de la Croix-Noire  
- Inauguration des Arènes
- 11h30 Aoste, Arènes de la Croix-Noire  
- Sainte messe en plein air
- 12h30 Aoste, Arènes de la Croix-Noire  
- Finale régionale du concours «Batailles de reines» 1987
- 8/20h Aoste, Arènes de la Croix-Noire  
- Exposition «Reines: 30 ans de batailles».

Un service philatélique sera assuré au cours des manifestations, prévoyant l'apposition d'une flamme spéciale.

## LES ARENES DE LA CROIX-NOIRE

Les arènes de la Croix-Noire d'inspiration romaine...



FEISAN

### XVIII. L'inauguration de l'Arène de la Croix Noire (*Le Peuple Valdôtain*, 8 octobre 1987)

En effet, lors des combats spontanés d'autrefois, le terrain était choisi sur le moment, sans aucun aménagement préalable, puis la coutume a fait en sorte qu'on revienne de plus en plus souvent sur les mêmes terrains, des sortes d'arènes naturelles, de par leur forme et leur position.

De nos jours coexistent tous les cas de figure, de l'arène spontanée à la structure analogue au stade olympique, selon le genre de combat : les combats spontanés, situés en dehors du calendrier officiel, à savoir les combats ayant lieu à l'occasion de la decorda ou d'une inalpe, ont lieu sur un terrain choisi à cet effet, mais non particulièrement aménagé, si ce n'est pour la présence de barrières délimitant d'une manière floue le terrain de jeu et la partie réservée aux spectateurs, placées surtout dans un souci de sécurité plutôt que dans une optique de réglementation de l'espace du jeu. A un degré supérieur d'organisation, se situent les combats éliminatoires, ceux-ci faisant partie du calendrier officiel : dans le cadre de ces combats, on aménage des

arènes spontanées et provisoires, qu'on réutilise d'année en année, en plaçant des barrières, le camion avec les membres de l'organisation, le speaker et le jury, et en établissant clairement la zone de parking, avec du personnel affecté à cette tâche, et la zone réaservées aux vaches, avec parfois des points d'attache permanents, créés en vue de cette journée ou de quelques foires.

Enfin, au degré le plus élevé, se situe l'arène de la Croix Noire, qui représente, comme nous venons de le voir, non seulement un espace aménagé de manière permanente, créé expressément pour les batailles de reines, mais aussi, et peut-être surtout, de par sa spécificité, un lieu symbolique, investi de la valeur symbolique que revêtent les batailles de reines dans ces contrées. L'arène de Martigny, quoiqu'elle ne soit pas née pour les combats de reines, car il s'agit d'un amphithéâtre romain, constitue, aussi bien que l'arène d'Aoste, un haut lieu de cette culture bovine, de par son caractère monumental, et sa valeur historique et architecturale, mais aussi par sa vocation à la représentation scénique.

Maintenant, qu'on est déjà en train de débattre sur la nécessité d'intervenir dans l'arène avec des travaux d'amélioration de certaines parties, le public et les éleveurs se plaignent que seule une partie des gradins soient à l'abri.

« *Cette année il fait mauvais : ce serait pas mal s'il y avait plus de places couvertes pour le public* » Voilà une phrase récurrente.

« *Cice poletecàn topissan tot* » (*Ces politiciens ... s'ils couvraient toute l'arène...*) nous dit un éleveur connu pour son franc parler.

Une manifestation si importante, celle qui rassemble le plus de monde au Val d'Aoste, pourrait en effet connaître de fortes pertes à cause d'une journée de pluie : c'est un peu ce qui s'est passé en 2005, lorsque la pluie du matin a contenu considérablement l'afflux du public qui en fin de journée a atteint les 7000 unités au lieu des 10000 habituelles, avec des entrées diminuées de 20000 euros.

### Une activité contrôlée

La constitution progressive de toute cette organisation, qui témoigne de la progressive sportivation de l'activité ludique initiale, constitue une stratégie d'appropriation de ces pratiques sauvages, difficilement contrôlables, outre qu'une tentative de donner du prestige à l'ensemble du secteur.

« A eun certèn moman, n'en deut : "no fa fére caque tsouza pe terrié tchéca pi de dzé !" » (A un moment donné on s'est dit : "Il nous faut faire quelque chose pour attirer plus de monde !"). Nous racontait un ancien président de l'Association, avec lequel nous avons reparcouru toutes les phases depuis la fondation du premier comité.

En effet, le règlement insiste sur la nécessité que les vaches lutteuses soient également productives, afin de sauvegarder l'économie de la région et de contenir les excès qui pourraient menacer la société : pour les organisateurs, l'activité ludique n'est pas envisageable en dehors d'une activité productive minimale.

« D'antan, il y a eu des gens qui se sont ruinés à cause de la passion pour les reines, ils ont tout perdu, ils n'avaient plus rien. A la fin, c'est une maladie... » C'est ce qu'on entend parfois raconter, sans que l'on puisse jamais obtenir de vraies informations sur le sort de ces joueurs malheureux, presque comme s'il s'agissait surtout de propos un peu légendaires qui serviraient de garde-fous contre tout excès.

Il y a donc une parcelle de pouvoir que se sont donné les éleveurs eux-mêmes pour exercer un contrôle direct sur ce jeu, notamment sur les forces anti-sociales qui le travaillent, une sorte de protectionnisme qui maintient bien séparés le temps du jeu et le temps ordinaire.

« A un moment donné, ils amenaient un peu trop n'importe comment ... des vaches qui n'auraient pas le droit de venir au match maintenant, parce que ... des vaches pas de veau et puis pas en ordre ... Maintenant, c'est supprimé. Celui qui avait une bonne reine, il ne la menait pas parce que si des fois on tombait sur une vache pas en ordre ... Maintenant, ça s'est bien amélioré ».

Enfin, dès qu'on aborde le sujet, il y a toujours quelqu'un pour rappeler la force positive du jeu, son attrait sur les jeunes notamment et donc son mérite de conserver aussi une passion pour l'activité de l'élevage, qui est un peu le substrat des batailles.

« L'è euna djeusta pachòn. N'arìe bien moèn que fan cé traail sènsa le Bataille. Le prou sarian vaco ... l'è l'economie que vionde » (C'est une passion bien juste. Il y aurait beaucoup moins de personnes qui font ce métier sans les batailles. Les prés seraient abandonnés ... c'est l'économie qui tourne).

Plus récemment, les Batailles de Reines ont même fait l'objet d'un débat au Sénat italien, dans le cadre de la rédaction du dessein de loi interdisant tout spectacle basé sur des combats entre animaux (disegno di legge n°4906 – Divieto di impiego di animali in combattimenti – 28 février et 7 mars 2001 – séances n° 716 et 720, Commissione di Giustizia). Le Sénateur du Val d'Aoste, M. Dondeynaz, a pu faire inclure une dérogation à la loi en expliquant que ces combats « si propongono di mantenere la antica tradizione valdostana della battaglia delle « Reines » che si svolge ogni anno fra femmine di bovini selezionati » (se proposent de maintenir l'ancienne tradition valdôtaine de la bataille des « Reines » qui a lieu toutes les années entre des bovines sélectionnées). Le paragraphe ajouté est le suivant : « le regioni stabiliscono ogni anno l'elenco delle competizioni a carattere non cruento che prevedono la partecipazione di animali. L'elenco è approvato con decreto del Presidente del Consiglio dei Ministri » (em. 1.10000, paragraphe 6 bis)(Les régions établissent chaque année la liste des compétitions non cruelles qui prévoient la participation des animaux. La liste est approuvée par décret du Président du Conseil des Ministres).

#### Les différents statuts du propriétaire de reines : de l'éleveur à temps plein au joueur

Enfin, dans l'ensemble des transformations qu'ont connues les batailles de reines au cours des dernières décennies, il est important de mentionner aussi la pluralité de figures qui constituent de nos jours le propriétaire de reines. En effet, autrefois le propriétaire était un éleveur, plus ou moins riche, avec une étable plus ou moins fournie, où l'élevage pouvait se conjuguer ou non avec une autre activité familiale, pratique agricole, artisanale, commerciale, selon le cas. Les éleveurs les plus fortunés s'investissaient moins totalement dans la besogne, comptant sur des salariés, des *valets*, des ouvriers à la journée.

Néanmoins, ils appartenaient tous à la même souche paysanne, tous issus de la même culture et de la même terre.

Avec l'explosion de l'engouement pour les Batailles de Reines de ces dernières décennies, avec leur médiatisation, avec le développement parallèle du tourisme, des personnes venues d'ailleurs, d'autres horizons professionnels, sociaux et géographiques, se sont approchées de cet univers et ont désiré posséder des vaches. Au Valais, plus qu'au Val d'Aoste, ce pas a été parfois franchi.

Ces nouveaux propriétaires de reines, extérieurs au monde rural, ne rentrent pas dans la catégorie des éleveurs de vaches : ils possèdent des reines pour leur seul plaisir de les voir lutter, ils interviennent plus ou moins régulièrement dans les tâches liées à l'élevage, quotidiennement déléguées à un vacher, d'ailleurs, entretenant avec leur reine des rapports très semblables à ceux qui existent entre un cavalier du dimanche et son cheval. En outre, ils sont concentrés sur leur vache, ils s'intéressent aux combats, mais ils ne démontrent pas beaucoup d'intérêt ni pour la production ni pour l'environnement, alors que les soucis d'ordre économique et écologique sont importants dans la vie des éleveurs traditionnels qui ont appris de manière empirique la notion de développement durable bien avant que l'on en invente l'expression.

Pour ces propriétaires de reines, il s'agit en effet d'un cas nouveau de domestication animale à des fins ludiques, renvoyant à un grand nombre d'autres pratiques analogues typiques de notre époque.

Cette tendance qui bénéficie de la compréhension des gens des villes, parce qu'elle ressemble à d'autres pratiques ludiques citadines, telles que les courses de chevaux justement, est de plus assez proche de la sensibilité moderne pour ne pas trop choquer les esprits. Le combat non sanglant auquel se livrent ces vaches, ainsi que la recherche d'une minimalisation de la violence de la part de l'homme sont certainement à la base du succès que connaît la pratique de nos jours.

Néanmoins, aux yeux des éleveurs traditionnels, ces nouveaux propriétaires représentent une menace pour leur vie de tous les jours, leur organisation du travail se trouvant ainsi bafouée : leurs manières respectives d'appréhender la vache (le fameux discours du lait et de la corne) et les combats (un moment de fête inséré dans un calendrier d'activités) divergent sensiblement.

*« Je dirais que c'est malsain pour l'agriculture d'avoir trop de bêtes sans rendement ».*

*« Il y a des vaches qui ne sont pas traitées : c'est une anomalie ».*

*« Notre travail, c'est produire du lait, de la viande et entretenir les pâturages ».*

Dans les propos des éleveurs, on pressent une forme d'anxiété portant sur les changements que l'intrusion de cette nouvelle catégorie de propriétaires finira par imposer au milieu, dans les aspects les plus quotidiens, aussi bien que dans l'organisation et la gestion des combats de reines.

De plus, cette manière de concevoir la vache comme un simple objet porte atteinte à leur vision de la vache. Entretien des rapports familiaux avec les animaux, ils ont gardé « la sagesse toute pratique qui accompagne cette familiarité » (M.-O. Gonseth, 1987 : 44). En revanche, les néo-ruraux, ou en tout cas les nouveaux propriétaires de reines, sont le produit de rapports et de relations inverses, à cause de la coupure que l'urbanisation et l'industrialisation de l'agriculture ont instauré entre l'homme et l'animal.

C'est un peu ce qui est arrivé avec le cheval, avec son accession progressive à un nouveau statut culturel, « qui n'a plus aucun rapport avec celui d'un animal de rente, sans être tout à fait celui d'un animal familier » (J.P. Digard, 1989 : 248). La vache dans la civilisation que nous sommes en train d'étudier est un animal familier de rente que quelqu'un voudrait transformer en un animal-jouet.

*«Pe leur, se a la place d'an vatse l'uchan euna machina, sarie touteun » (Pour eux, s'ils avaient une voiture au lieu d'une vache, ce serait la même chose).*

Ce nouveau type de domestication constitue pour les éleveurs une cassure brutale dans la représentation de la vache élaborée au fil des siècles dans ces contrées : toute la richesse sémantique dont cet animal est porteur, que nous avons analysée au chapitre précédent, viendrait à manquer au profit d'autres valeurs probablement du domaine du jeu, de la compétition, du temps libre.

Ce serait un peu l'inverse du destin d'autres animaux domestiques qui en passant du statut d'animal utile à celui d'animal inutile ont eu une amélioration dans leur traitement. C'est le cas du chat enfin « admis à se prélasser dans la demeure de son maître » après avoir été maltraité pendant des siècles, pendant lesquels il était utilisé pour chasser les souris, ou du cheval qui n'a jamais été « aussi bien traité ni autant adulé que depuis qu'il ne sert plus à la guerre, aux champs ou sur les routes » (J.-P. Digard, 1989 : 235).

Le chien, dans la civilisation en question, a reçu un traitement semblable aux exemples précédents : utilisé comme berger au pâturage, il était constamment maltraité, seulement de nos jours il fait l'objet de plus de soins, à cause d'une nouvelle sensibilité en faveur des animaux domestiques.

Voilà comment voit le phénomène un éleveur valdôtain :

*« Eun vout euna rèina, mé l'a dza eun attivitou, acappe eun ami que lèi la varde...  
Selon mè, yè pò de grouse difiçulté su cèn. No fa pa avétsé la Chouisse : lé l'è pitou lo*

*reutso que prèn euna vatse ... tché no, l'è po' 'ncò acapitou ... l'an fran 'nco fa de coopérative, eun assemblée de beui keut ensemblo ... va bien co cèn : lè to pe mantén-è le vatse... Domadzo, n'èn atsèton pò 'nco preui pe fére de spetacle » (Quelqu'un veut une reine, mais il a déjà son activité professionnelle, il trouve un ami qui la lui garde ... A mon avis, il n'y a pas de grandes difficultés sur ça. Il ne nous faut pas regarder la Suisse : là, c'est plutôt un riche qui achète une vache ... chez nous, ça ne s'est pas encore vu ... ils ont même constitué des coopératives, une communauté d'étables, tous ensemble ... ça va aussi : c'est tout pour maintenir l'élevage de la race. Ils n'en achètent pas encore assez pour faire du spectacle »*

L'engouement pour les combats de reines devient donc une manifestation de ce phénomène plus général du grand retour des animaux qui caractérise notre époque et dont témoignent de nombreuses études dans le domaine des sciences sociales<sup>73</sup>.

Pour les gens du pays, c'est une donnée qui contient aussi un aspect flatteur : c'est un pan de leur civilisation montagnarde que les gens de l'extérieur admirent jusqu'à vouloir l'imiter.

*« Il y a des gens d'autres professions, des promoteurs, des pharmaciens : ils ont la passion pour la corne ».*

Probablement, pour le nouveau propriétaire la relation à l'animal représente une reconquête, une réponse à un vide que l'homme contemporain, habitant de la ville et construisant son identité autour de relations humaines pas toujours très satisfaisantes, découvre au fond de soi-même.

Mais avant tout, la vache devient pour lui un objet lui permettant d'assouvir son désir de jouer : elle est l'instrument d'une activité ludique sur lequel ce nouveau type de propriétaire de vaches parie dans l'espoir de remporter une victoire dans l'arène.

*« Comme cé-ce que l'an de tsevà : mè dz'è an vatse » (Comme ceux qui ont des chevaux: moi, j'ai une vache).* Voilà la conclusion d'un jeune propriétaire d'une reine sélectionnée à la Finale Régionale de 2005. Il venait d'acheter sa première vache au printemps : elle n'avait jamais lutté. Encouragé par le résultat, il envisage maintenant d'acheter d'autres vaches qu'il placera en hivernage : peut-être dans quelques années aura-t-il son étable, mais il s'explique :

*« Pò pe aryé : eun travail dze l'é dzà ! »(Pas pour traire : un travail, je l'ai déjà).*

---

<sup>73</sup> Cf. B. Crettaz et Y. Preiswerk, 1986

Enfin, au Val d'Aoste une nouvelle catégorie socio-professionnelle est en train d'émerger : à côté de l'éleveur se réclamant l'héritier de la tradition, on voit apparaître des éleveurs dotés d'une organisation d'entrepreneur agricole.

Voici la description de l'entreprise agricole de l'un parmi eux : la société nommée « passion de reines » indique d'emblée le moteur de toute l'activité. L'étable, très moderne, a été conçue pour qu'une seule personne puisse tout faire : essication du foin, balance pour les reines, vente du lait. Au moment de l'enquête<sup>74</sup>, 46 têtes de bétail y trouvaient place, dont 24 vaches à lait (14 noires et 10 pie-rouge). On y pratique une sélection rigoureuse, plutôt que la politique de la vente, car le propriétaire, qui a une activité brillante dans le secteur des assurances, aime dans son temps libre s'occuper lui-même de ses vaches, « construire une reine », comme il dit, parier sur le choix du taureau reproducteur, attendre anxieusement la révélation du sexe du veau à sa naissance, bien tailler les cornes, comprendre le bon moment pour mener la vache au combat, le tout « pour être à la Finale Régionale ». D'ailleurs, dans ses pensées, il y avait un espoir, qui s'est réalisé, de pouvoir bâtir l'étable à quelques centaines de mètres de l'Arène de la Croix Noire, afin de pouvoir s'y rendre à pied avec ses reines.

Un autre personnage, sortant lui aussi des clichés de l'éleveur valdôtain, connu dans le milieu éditorial, se présente d'une manière provocatrice en disant :

« *Je représente le patron* », avant de se lancer dans une longue digression sur l'histoire de la bourgeoisie agricole et de son impact sur l'économie, l'environnement et la société.

« *S'il existait encore cette bourgeoisie agricole, la situation serait bien différente de nos jours : le monde agricole aurait beaucoup plus de pouvoir contractuel, beaucoup plus de capacité de dialogue, avec les instances politiques* ».

### Un jeu dans le jeu : les paris

La question des paris (*fermance* ou *fromance*, en francoprovençal) se rattache directement à ces dernières réflexions. En effet, un partage important se fait entre le monde des éleveurs d'un côté (Valaisans et Valdôtains confondus) et les nouveaux propriétaires de l'autre. Car les paris organisés, tels que nous les connaissons dans le monde des courses de chevaux par exemple, ne concernent que cette deuxième

---

<sup>74</sup> Les entretiens avec A.C. ont eu lieu entre le 4 décembre 2003 et le 30 mai 2006. Les données ici mentionnées nous ont été fournies lors de la première visite à son étable, le 4 décembre 2003.

catégorie, encore que d'une manière très marginale : d'ailleurs, si aucun témoignage n'a pu nous renseigner là-dessus c'est vraiment parce qu'il s'agit d'un phénomène très limité.

Il faut aussi remarquer que le fonctionnement des combats est tel que jusqu'à la dernière minute on ne connaît pas l'identité des lutteuses et dans la multitude des vaches participantes on ne connaît jamais d'avance celles qui s'affronteront directement.

Quant à la société traditionnelle, elle a conservé un rapport différent avec l'argent, tout compte fait assez indifférente à l'accumulation des richesses, surtout dans le contexte du jeu :

« Lé, qui gadze un écu, qui gadze un loui d'or ;

Tot terrie son borset; ren lei coute ci dzor »<sup>75</sup>

Vu l'extrême passion avec laquelle les hommes ont toujours suivi ces combats de reines, on ne pourrait s'attendre qu'à un discours, fait d'attente, d'espoir et de jeu, sur la reine qui va gagner. Nous l'avons analysé au chapitre précédent, les hommes se lancent des défis en regardant un combat : qui est plus sûr de son propos fait le pari, que celui qui perd paye à boire ou à manger, par exemple, autrefois on payait un petit baril de vin.

« *Qui per paye lo barou* » (*qui perd paye le baril*).

En réalité cette manière de parier, débonnaire et facétieuse, plus qu'un jeu à part entière, finalisé à gagner de l'argent, quitte à en perdre beaucoup dans l'espoir d'en gagner encore plus, ressemble davantage à un prétexte à faire la fête et à partager. A la fin, c'est vrai, il y a quelqu'un qui paye, mais tout le monde gagne à cause d'une redistribution générale de l'objet misé et de l'atmosphère de la fête, qui refait la société autour de la rivalité créée par le combat et qui réunit tout le monde, si bien qu'il n'y a plus ni de perdant ni de gagnant.

## **Un spectacle à vendre**

### L'argent public et la quête du sponsor

Des subventions régionales ont été élargies depuis les débuts de l'association, afin de financer la manifestation. Des sponsors aussi ont commencé à aider l'organisation à titre plutôt bénévole au début et puis petit à petit en échange d'un peu de visibilité.

---

<sup>75</sup> J.-B. Cerlogne, *ibid.*: Là, qui parie un écu, qui parie un louis d'or; chacun tire dehors sa bourse ; rien ne lui coûte en ce jour.



En 1957, le nouveau Comité organisateur demande une subvention à l'Administration Régionale : l'assesseur à l'agriculture, Monsieur Pierre Fosson, refuse prétextant que les Batailles sont nuisibles à l'agriculture, tandis que l'assesseur au tourisme, Monsieur Jules Bordon, accepte de soutenir la manifestation qui reste sous le patronage de cet assessorat jusqu'en 1976. A partir de cette date, c'est l'assessorat régional de l'agriculture, initialement dans la personne de Monsieur Hector Marcoz, qui accepte de subventionner la manifestation, ce qui est ressenti d'une manière très positive par les membres du Comité, notamment pour la proximité naturelle des Batailles avec les milieux agricoles.

Nous lisons dans le procès-verbal du 27-02-1977 : *Particolarmente interessante e bene accolta è la lettera dell'Assessore all'Agricoltura e Foreste, geom. Marcoz Ettore, con la quale viene comunicata la assegnazione su proposta dello stesso assessore, al comitato la somma di L.10.000.000 per lo svolgimento e il maggiore funzionamento del concorso regionale finale 1977. Il comitato applaude e ringrazia sentitamente. (Particulièrmente intéressante et ben accueillie, la lettre de l'Assesseur à l'Agriculture et aux Forêts, le géomètre H. M., avec laquelle on donne communication de l'assignation (sur proposition de l'Assesseur lui-même) au comité de la somme de L.10.000.000 pour le déroulement et le melleur fonctionnement du concours régional final 1977. Le Comité applaudit et remercie sincèrement).*

Ce revirement politique, loin d'être imprévu, avait été préparé par les membres du comité, comme il résulte du procès-verbal du 01-08-1976 : *Il Presidente segnala pure che l'Assessore all'Agricoltura ha avuto al suo assessorato la questione « Bataille de Reines ». Il Presidente Mochettaz propone al Comitato di nominare l'Assessore Marcoz geom. Ettore quale presidente onorario del Comitato Regionale « Batailles de Reines ». Il Comitato unanimemente è d'accordo. L'Assessore è commosso ed è d'accordo. (Le Présdent signale aussi que l'Assesseur à l'Agriculture a reçu auprès de son assessorat la question « Batailles de Reines ». Le Président M. propose au Comité de nommer l'Assesseur H.M. En tant que président honoraire du Comité Régional « Batailles de Reines ». Le Comité est d'accord. L'Assesseur est ému et accepte).*

Les liens du comité avec le pouvoir politique se font de plus en plus étroits : nous analyserons par la suite les implications profondes de ces relations. Pour le moment, il

nous intéresse de montrer à quel point ces batailles sont devenues redevables de la société moderne et de la logique des pratiques sportives contemporaines.

Actuellement, c'est l'Assessorat à l'Agriculture qui subventionne les « Batailles de Reines », dans le cadre des « Services essentiels pour l'économie et la population rurale », au chapitre « Animation sociale et culturelle des communautés », en motivant comme suit : « manifestation traditionnelle d'importance nationale et transfrontalière finalisée à la sauvegarde de la culture et des traditions régionales et à la valorisation de la race bovine valdôtaine » (P.S.R. 2000-2006 de la Région Autonome de la Vallée d'Aoste, m. II.B.2, act. II.B.2.2, annexe Q – 2). La subvention est octroyée en mesure de 50% jusqu'à 90% des frais d'organisation, en fonction de la disponibilité du bilan. Pour rendre un peu plus concret le propos, on peut ajouter qu'en 2002, par exemple, le montant était autour des 250.000 euros.

L'Association a également des entrées commerciales, dont la publicité, les sponsors (gérés directement cas par cas, dans le cadre des affiches des combats, des brochures et des autres publications) et les tickets d'entrée à la Finale Régionale et à la Bataille nocturne du 15 août, sur laquelle nous reviendrons. Quant au calendrier des Batailles de Reines, à différence de ce qui se passe au Valais, l'Association a fait le choix de le préserver de la publicité. Depuis 2003, l'Association est propriétaire des cassettes VHS contenant tous les concours de l'année : en 2003, pour ne mentionner qu'un exemple, elle en a vendu environ 550, ce qui ne constitue cependant pas une source de revenus, la vente couvrant à peu près les frais de la production.

#### Affiches, gadgets et publicité

Depuis 2002, l'Association a voulu tenter aussi d'autres chemins, plus modernes, pour se mettre un peu au goût du jour et atteindre peut-être de nouvelles tranches de population, de nouveaux publics.

Le jour de la Finale, autour de l'Arène de la Croix Noire, il y a un petit marché où l'on peut trouver des fromages, de la charcuterie, du miel, des sucreries. Il y a des kiosques pour casser la croûte, où le typique côtoie la gastronomie d'ailleurs. En outre, il y a aussi des stands qui vendent des gadgets.

Depuis 2003, l'Association a fait une tentative plus que timide dans ce sens, avec des T-shirts, des coussins (à utiliser le jour de la Bataille) et des vaches en peluche, qui

s'est néanmoins avérée presque une faillite pour le moment. Des objets pas très jolis, voilà l'explication la plus probable.

En outre les peluches, qui sont blancs, parce que le noir n'est pas commercialisable, d'après l'expert en marketing de la société à laquelle a été confié la conception des gadgets, n'ont rien non seulement de la charge symbolique de ces lutteuses au manteau foncé, mais, ce qui est encore plus inexplicable, elles n'ont rien à voir avec la réalité : en regardant ces gadgets, rien ne renvoie à l'image qu'on a des batailles de reines, il s'agit de vaches ordinaires, de paysages généraux qui n'attirent guère l'attention des passants.



**49. Marchandisation et spectacularisation : l'enfilade des sponsors et la grue de la télé (photo C. Dunoyer)**



50. Les stands des gadgets (photo C. Dunoyer)



51. Gadgets et souvenirs : la vache pour les touristes vue par les sculpteurs (photo C. Dunoyer)

Au contraire, la publicité, qui représente 70% des entrées commerciales, est maintenant considérée comme un business. Elle a été confiée à une agence de publicité qui gère la publicité publiée dans le journal officiel sur la base de tarifs, comme cela se fait partout, alors qu'avant c'était un accord approximatif entre le demandeur et l'association : il y avait quelqu'un qui payait beaucoup plus que quelqu'un d'autre.

Le pourtour de l'arène est tapissé aussi de publicité, soit pour les concours éliminatoires que pour la Finale. Là aussi les tarifs sont fixes, plus bas pour les premiers, plus importants pour la deuxième, sur la base du métrage.

En feuilletant les différentes publications sur les Batailles de Reines, à savoir le journal officiel de l'Association, existant à partir de 2003, les carnets des Reines publiés auparavant par les soins de la société de productions vidéos qui réalisait également la cassette de la Finale Régionale, ainsi que les éditions spéciales des journaux locaux paraissant le jour de la Finale, on se rend compte que la publicité est assez orientées vers les intérêts des éleveurs, plutôt que faite en pensant aux touristes. En effet, plus expressément adressées aux touristes sont quelques rares pages faisant de la réclame pour une localité touristique, des hôtels, des restaurants, le fromage valdôtain le plus renommé, la Fontine, ou quelques autres produits typiques. En vérité, il y a lieu de se demander s'il s'agit effectivement de messages promotionnels adressés à l'extérieur et non plutôt, au moins en partie, d'une sorte d'information visant les éleveurs, sociétaires de la coopérative qui gère la vente de la Fontine, et fortement motivés par la promotion des produits locaux, pour qu'ils voient la publicité qui est faite de leurs produits.

Autrement, il y a une grande abondance d'espaces publicitaires consacrés aux voitures, à l'aménagement d'intérieurs, au bricolage et aux banques. On peut remarquer en outre quelques pages publicitaires réalisées exprès pour la Finale des Batailles de reines, telles que la publicité d'une banque avec la photo d'un tracteur et le jeu de mots concernant l'importance de "cultiver ses intérêts" ou d'autres empruntant des photos de Batailles pour accrocher l'attention des lecteurs et peut-être en attirer aussi la sympathie.

Dans les éditions spéciales des journaux locaux, on peut remarquer probablement un tout petit peu plus de variété dans la publicité, comme la vente de tapis orientaux ou celle de la Maison du pain. Il s'agit quand même de messages ciblant les lecteurs

ordinaires de ces journaux plutôt qu'un public de touristes, à la différence de ce qui se passe pour le Valais, où à côté des espaces publicitaires consacrés aux opticiens, garagistes et dépanneurs, il y a beaucoup d'hôtels, de restaurants, de caves (avec cette association très intéressante pour le touriste du vin et de la vache). Il faut ajouter d'ailleurs que dans le Valais les stations touristiques aident de plus en plus les comités locaux dans l'organisation des combats, afin de promouvoir l'image de la région aux yeux des touristes qui sont de plus en plus friands des combats de reines : un combat de démonstration a même été organisé pendant l'hiver à Verbier (dans le cadre du Xtreme).

### La médiatisation

L'Arène de la Croix Noire, née pour disputer la Finale Régionale des Batailles de Reines, est aussi le théâtre d'une autre bataille importante du calendrier annuel, celle qui a lieu le 15 août. L'idée était née en 1977, comme spectacle pour les touristes visitant le Val d'Aoste: les difficultés à surmonter paraissaient considérables à cause de l'éloignement des vaches à ce moment de l'année qui se trouvent toutes en haute montagne dans les alpages.

Le procès-verbal du 04-12-1977 fait mention de ce débat : *Vallet Ovando intervieni motivando il suo voto favorevole in quanto detta manifestazione, se ben organizzata, sarà senza dubbio una attrattiva turistica, ed una buona forma di propaganda per le nostre bovine e per la nostra Valle.(V.O. intervient en motivant son avis favorable, car cette manifestation, quand elle serait bien organisée, sera sans doute une attraction touristique et une bonne forme de propagande pour nos vaches et notre région).*

A partir de 1997, le rendez-vous du 15 août prit une connotation différente, parce que l'on passa à un spectacle nocturne : la première année, les Batailles débutèrent à 21h00 pour se terminer à 3h00, ce qui était un peu trop tard, pour le public, comme pour les vaches, qui ont leurs rythmes biologiques qu'il faut respecter. A partir de l'année suivante, en faisant commencer les batailles à 19h00, on a trouvé le juste milieu pour ce rendez-vous qui est devenu une bataille spectacle plus que n'importe quelle autre, adaptée aux touristes et à leurs attentes, jusque dans le commentaire du speaker, peut-être plus descriptif, surtout dans ces phrases en italien.

Les considérations que nous venons de faire, nous amènent à affirmer que les Batailles de Reines, en dépit du courant moderniste et du processus de sportivation qui les a traversées, demeurent une pratique « endogène », où les organisateurs et les bénéficiaires de la manifestation sont à l'intérieur du même cadre social. Quant aux touristes, nous l'avons vu en parlant du public, ils sont une petite minorité, la plupart des fois : au Val d'Aoste, aucune véritable stratégie n'a été mise en place pour les attirer et on ne leur communique pas un message précis quand ils sont là, à part le commentaire, tout compte fait, assez neutre du speaker.

Les Batailles de Reines ne font pas l'objet d'une véritable promotion à l'extérieur : à l'intérieur, il serait assez inutile de faire de la pub, il s'agit plutôt d'annoncer les dates et les lieux à travers les affiches, qui alternent des photos de vaches en train de lutter à des formes plus poussées dans le domaine artistique, à savoir des dessins de peintres et dessinateurs locaux.

Une initiative toute récente vient contredire nos dernières affirmations : il s'agit de l'alliance entre la Finale Régionale des Batailles de Reines et l'une des quatre loteries nationales italiennes, ce qui permettra de donner tout un autre relief à une manifestation qui n'était pas encore vraiment sortie du milieu des éleveurs et de la montagne.

Pour le Valais, aux affiches très sobres des combats éliminatoires font le pendant celles du combat du Comptoir de Martigny, où le Comité promoteur de la foire du Valais n'a pas peur d'associer des couleurs et des pratiques fort différentes : nous pensons notamment à l'affiche de 2003, lorsque le Brésil était l'hôte d'honneur du Comptoir et que l'on avait voulu caractériser l'affiche de cette année-là en rappelant l'union des combats de reines avec les couleurs de Rio au rythme de la samba.

D'ailleurs, pour ce qui est du Valais, il existe une vraie politique de promotion des combats de reines et de la race d'Hérens.

Au-delà de la présence massive de la télévision lors des combats, à partir de l'an 2000, le Valais s'est doté aussi d'un rendez-vous radiophonique hebdomadaire avec les reines « Info Reines », sur les ondes de la radio régionale Rhône FM. En outre, internet accueille de plus en plus souvent les reines : en plus du site officiel de la Fédération d'élevage<sup>76</sup>, d'autres sites naissent, notamment les sites de quelques alpages qui se

---

<sup>76</sup> Le site officiel de la Fédération Valaisanne des Eleveurs de la race d'Hérens est le suivant : [www.racedherens.ch](http://www.racedherens.ch). Au Val d'Aoste, le site officiel de l'Association Amis des Batailles de Reines est : [www.amisdesreines.com](http://www.amisdesreines.com)

lancent dans l'aventure de la toile mondiale, avec la possibilité de suivre régulièrement l'évolution du classement pendant l'été.

Enfin, en 2004, quelques éleveurs valaisans partent à la conquête de Paris, avec leurs vaches : c'est le Salon de l'Agriculture de Paris. Le battage médiatique monte encore d'un cran en 2005, lorsqu'un premier combat de reines est organisé dans ce même cadre, devant quelque 2000 spectateurs : de nombreuses chaînes de télévision couvrent l'événement, ainsi que *Le Matin*, qui y consacre sa « une ».

En plus de la reine de Paris, de plus en plus de reines sont sacrées en dehors de leur territoire d'origine : ces combats continuent de faire des émules. Si à Paris il s'agissait d'un combat de démonstration dans le but d'attirer les touristes parisiens en terre valaisanne, le canton de Vaud est en train de s'approprier une race et un type de spectacle qu'il ne connaissait pas auparavant : depuis l'an 2000, un combat de reines est organisé à Oulens-sur-Echallens.

Du Val d'Aoste aussi sont parties des vaches qui se sont installées dans le Piémont voisin où un groupe de passionnés organise régulièrement des combats : l'initiative a été rudement critiquée par certains milieux valdôtains qui voient d'un mauvais œil cette amplification du phénomène au-delà de ses frontières historiques. D'après ces commentaires, pour le bien de l'agriculture valdôtaine et pour l'essor touristique de la région, il faudrait parvenir à déplacer les gens à l'occasion des combats organisés au Val d'Aoste plutôt qu'exporter les vaches qui font la spécificité de ce territoire.

Cette manière de gérer la manifestation, surtout au Val d'Aoste, car nous venons de voir que les Valaisans sont beaucoup plus prêts à lier le tourisme aux reines, est souvent ressentie comme un gage d'authenticité : les organisateurs s'occupent de l'amusement d'un groupe qui à son tour y trouve vraiment son compte, les éleveurs tout comme le public. Il ne s'agit donc pas tellement d'un spectacle, dans le sens de représentation, comme d'une forme ludique à part entière, comme nous l'avons longuement analysé au cours de ce chapitre.

Dans tout ce battage publicitaire, il existe quand même un revers de la médaille : les éleveurs valaisans se plaignent en effet de sur-médiatisation et de médiatisation extrême.

« *On est pris au flanc. Et les journalistes en rajoutent!* »

En effet, dès qu'un problème traverse le secteur, les médias sont braqués dessus, ce qui risque d'augmenter les tensions internes et d'ôter cette sérénité nécessaire si l'on veut venir à bout des questions les plus épineuses.

### **Du marqueur identitaire à l'invention de la tradition : la sculpture, la peinture et les nouvelles formes d'art**

Vendre ou en tout cas proposer une pratique à l'extérieur signifie lui donner une cohérence, un début, une fin, une histoire, une raison d'être, une esthétique. C'est ce que Valdôtains et Valaisans ont fait, non pas en inventant en mauvaise foi les Batailles de Reines, mais en bricolant à partir des récits existants, des légendes, des explications populaires, comme l'ont fait et le font toujours tous les peuples de la terre.

La prise de conscience de la particularité de cette pratique culturelle est très récente et ne précède guère la constitution des premiers noyaux d'organisation moderne. Le sens d'appartenance à une civilisation particulière à travers le marqueur identitaire de la race bovine, cela, oui, existait depuis plus longtemps, car les gens circulaient à travers les Alpes, commerçaient leur bétail, se rencontraient dans les foires : ils avaient en quelque sorte leur carte géographique des races bovines et des habitudes pastorales qui y étaient liées. La disposition à la lutte de ces vaches était dans le temps plutôt liée à la race bovine qu'à une aire géographique précise, à moins d'examiner le territoire de très près, à la loupe, de commune en commune, d'alpage en alpage, cela est surtout vrai pour le Val d'Aoste, où la race des lutteuses côtoie la race pie rouge.

En outre, si l'on pense à la variété des manteaux, à la bigarrure de certaines vaches du passé, on peut difficilement imaginer une forme claire d'identification de la part d'un groupe humain consistant. Le choix valaisan a été draconien : un manteau unique et un programme de sélection clair, avec beaucoup de mécontents qui regrettent toutes les petites particularités perdues. Au Val d'Aoste, on a voulu préserver davantage les différences, avec un résultat médiatique certainement moins percutant. Il suffit de jeter un coup d'œil à l'iconographie des reines : si la partie photographique ne varie guère trop entre ces deux régions, car de part et d'autre de la montagne le noir fait la part du géant, il n'en est pas de même pour les expressions artistiques où l'on voit affleurer clairement le choix émotif, esthétique et peut-être idéal du créateur.

Car au-delà des faits de parole, dont nous avons déjà longuement débattu, la passion des reines a affecté beaucoup d'autres champs d'expression, notamment celui de l'image, qui est en train d'acquiescer de nos jours une importance grandissante.

### La peinture

Dans le panorama artistique valdôtain, nous avons eu la surprise de découvrir très peu d'œuvres inspirées par les Batailles de reines. Nous avons rencontré Elso Montrosset, qui après avoir peint d'innombrables paysages et des vaches au pâturage est arrivé aux Batailles de reines. Du point de vue stylistique, après les débuts caractérisés par la technique impressionniste de la spatule, il a abouti à l'hyper-réalisme: les batailles de reines marquent un retour vers la matière, à mi-chemin entre ses deux expériences passées. Ce qui l'intéresse dans une bataille est l'aspect musculaire, l'énergie, l'effort de la bête.

Fasciné par la lutte gréco-romaine, il sent une forme de mimésis avec la vache : peindre, c'est un effort constant pour capter les sensations physiques de la vache, sa douleur, sa tension musculaire, ses torsions, l'instinct de suprématie qui brille dans les yeux de ces tableaux.

Comme des lutteurs classiques, les vaches de Montrosset ont une essence masculine, au dire de leur créateur, dont le défi est d'en exalter la puissance athlétique, la beauté du geste. Encore mieux que les hommes, ces vaches incarnent l'idéal du geste à l'état pur, authentique, à cent pour cent.

Il les ressent nobles, loyales, fortes : tout le contraire d'un *toro* de Velasquez, en position de défense ou de fuite, écrasé par la douleur.

Loin d'entrevoir un vrai business, avec la mise en valeur de ce filon, le peintre nous fait part de son souci face à la demande croissante : « *Je ne pourrai jamais peindre en série et pourtant ma culture d'enfant du pays m'interdit de vendre des reines peintes plus chères que les vraies* ».

### La sculpture

D'un tout autre genre, sont les collections des sculpteurs sur bois, très nombreux sur le territoire, à s'être consacrés aux Batailles. Des œuvres polies, brillantes de lumière de Siro Viérin, représentant le mouvement, l'énergie, l'intelligence foudroyante de la reine, on passe aux morceaux de bois rêches, évocateurs des vieilles sculptures des bergers, qui rappellent la taille imposante et la pesanteur de ces bêtes qui dépassent parfois les 700 kilos dans la réalité.

D'autres sculpteurs peignent les vaches, en reproposant ainsi toute la variété chromatique des manteaux de cette race.

### Une bande dessinée

Depuis avril 2005, les reines ont aussi leur bande dessinée : « L'arène des reines »<sup>77</sup> dont l'action se déroule entièrement en Valais, est « *une histoire d'amour entre les hommes et les bêtes. De passion peut-être. Ou même d'amour-passion* » voilà le commentaire de l'auteur des textes. « *Car il y a, dans les yeux de ces bergers, des étoiles d'éternité. Il y a dans leurs rires, la fraîcheur des sources. Et dans leurs propos, la sagesse de la terre* ».

La bande dessinée est centrée sur la vache d'Hérens, mais également sur toute la société humaine qui gravite autour de cette race bovine : « L'âme de ce canton vit à la cadence des cloches d'airain ... mais son cœur bat au rythme des vaches de la race d'Hérens », voilà le début de l'histoire, une histoire de loyauté et de noblesse : un père qui offre en cadeau d'anniversaire le veau de la reine à son fils, un valet de ferme qui travaille d'arrache-pied pendant plusieurs saisons pour payer sa dette à un jeune berger qui avait, des années auparavant, vendu le veau de la reine pour le dépanner, un propriétaire de reine qui refuse un combat fratricide à la finale cantonale.

A notre question à l'auteur s'il ne croyait pas avoir un peu idéalisé les vaches et le milieu des éleveurs, il nous a répondu que oui, d'un certain point de vue, car il a fait ressortir ce qu'il y a de plus beau dans le monde des reines. D'autre part, il a tenu à souligner que des épisodes analogues se passent assez souvent : ces sentiments et ces manières d'agir sont donc aussi très réelles.

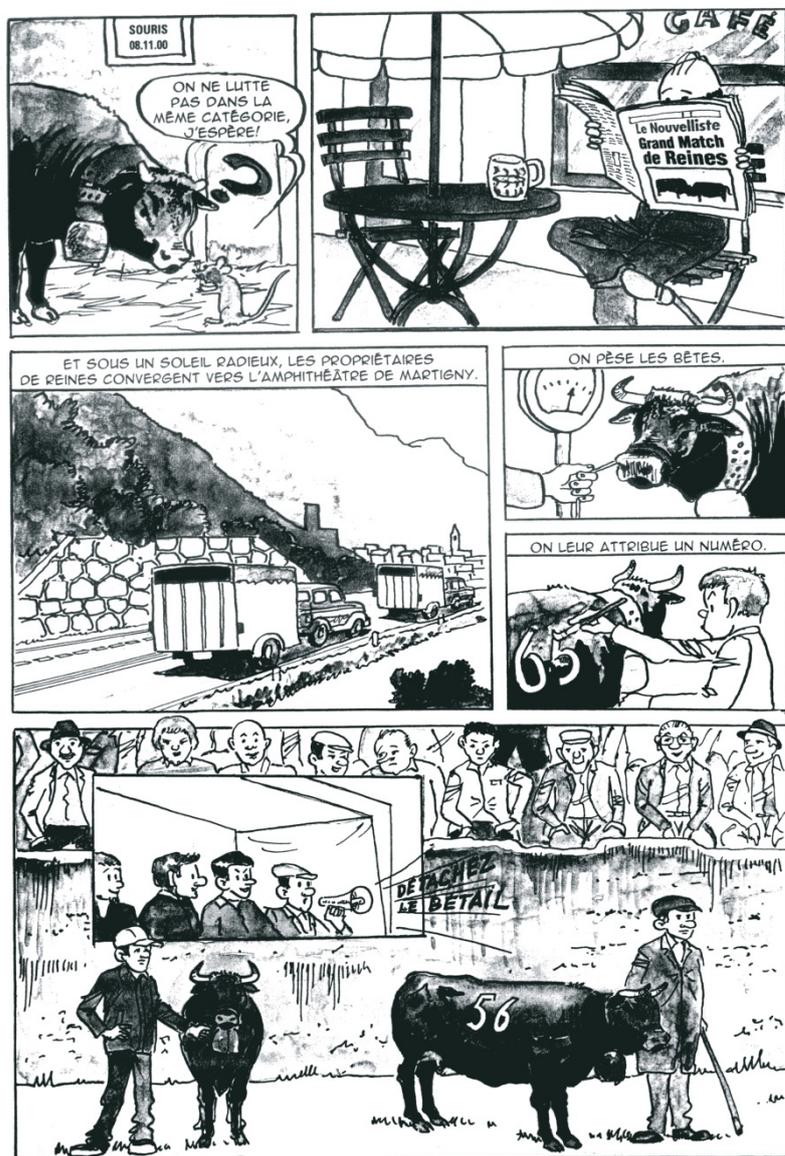
---

<sup>77</sup>Scénario et mise en page : Alexis Giroud  
Dessins et couleurs : Arnould Oosthoek  
Editions de la Matze, Sion

Côté image, le dessinateur, qui a soumis ses planches à plusieurs experts du secteur, fait preuve d'une bonne connaissance du milieu, des paysages valaisans et de ces vaches. Néerlandais d'origine, Belge d'adoption, ayant vécu longtemps en Afrique et au Moyen Orient, il affirme avoir changé radicalement sa vision de la vache en débarquant en Valais : si auparavant les vaches étaient pour lui des bêtes stupides et inintéressantes, il a découvert dans la race d'Hérens une grande beauté, de l'élégance et un regard intelligent.

Les premières planches déjà révèlent cette nouvelle idée de la vache, mais les spécialistes du secteur trouvaient qu'à ces vaches, pourtant très élégantes, manquait un peu le côté belliqueux, la force et la puissance de la lutteuse.

Et le dessinateur de rectifier, en harmonisant son trait de crayon à la vision des « experts ».



XIX. Une page de la bande dessinée

Satisfait de sa production graphique, il nous confie tout de même :

*« Les éleveurs de vaches sont maniaques : ils deviennent fous pour le moindre détail morphologique ».*

A la base de toutes ces formes d'expression, mais également des films ayant pour protagonistes les reines, il y a un sentiment récurrent, celui de l'admiration face à des bêtes aussi nobles : une noblesse de l'âme que les hommes regardent avec beaucoup de respect, comme un modèle dont la société humaine devrait s'inspirer. Les gestes nobles sont très prisés aussi parmi les hommes : un informateur nous a raconté avec beaucoup de ferveur que, lors la Finale Cantonale 2004, le propriétaire de la reine de 4e catégorie a refusé le combat qui devait décréter la reine des reines parce que sa vache était beaucoup plus légère que l'adversaire, la reine de 1e catégorie.

*« C'est noble - a-t-il ajouté pour tout commentaire – une bête qui a tellement bien fait, il ne faut pas trop lui en demander ».*

Au-delà de l'ambition, de la gloire d'avoir la reine, il y a le respect pour la vache, en conformité avec ses propres principes, et donc pour soi-même.

En somme, il s'agit là de quelque chose de très profond, une soif d'authenticité, par rapport à laquelle tout modèle humain semble toujours en partie défaillant, si l'on tient compte des propos de nos informateurs, mais qui persiste et qui continue d'habiter la pensée de ces hommes, en dépit du culte pour la vraie reine de notre société globalisée, l'image.

### **Conclusions**

Comme dans le carnaval, on retrouve cette même composante d'*ilinx* dans les sports populaires et dans les batailles de reines. En effet, les sports populaires, tout en étant des jeux de force et d'adresse, demandant aux participants de gros efforts de concentration, ont leur sens dans le sentiment d'équipe qui lie entre eux les joueurs et dans le sentiment de fraternité qui lie les joueurs des différentes équipes, tant et si bien que pendant ces jeux il y a des pauses pendant lesquelles on boit en compagnie, encore qu'avec modération, et à la fin de la compétition, les deux équipes ressoudent les liens d'amitié que l'antagonisme a quelque peu mis en crise en partant festoyer ensemble,

l'équipe gagnante payant le souper à l'équipe perdante.

En ce qui concerne les batailles de reines, nous avons déjà mentionné l'importance de la fête se développant autour des joutes bovines. Dans ce cas, la composante extérieure du public, ne gêne pas la pratique "autochtone", car les spectateurs venus d'ailleurs arrivent dans l'arène, s'assoient sur les gradins, bénéficient du spectacle et repartent souvent sans même se rendre compte de ce qui se passe en bas dans l'étable, entre les éleveurs et leurs amis, et comment se concluent les Batailles une fois qu'a eu lieu le sacre de la reine.

Le processus de sportivisation qui a transformé les Batailles de Reines aussi bien que les sports populaires, ainsi que la modernisation des habitudes sociales qui a influencé le carnaval et plus en général toutes les pratiques des habitants de la région, sont en train d'avoir des répercussions sur le sens même de ces jeux.

L'effort de rationalisation qui a été mis en œuvre ne peut en effet que constituer un frein aussi vis-à-vis de ces pratiques visant l'évasion et le déchaînement des pulsions instinctives que nous venons d'illustrer.

La réglementation de plus en plus poussée dont nous avons suivi les étapes, les rappels à l'ordre de la part de quelques autorités pour "le bien du tourisme" (à savoir que les autochtones ne doivent pas effrayer les touristes avec leur sauvagerie), peut-être aussi des formes d'émulation venues d'autres horizons, concernant au début d'autres pratiques sportives, sont donc en train de modifier les relations humaines à l'intérieur de ces pratiques.

C'est ainsi que certains joueurs de sports populaires se plaignent qu'il y a de moins en moins d'équipes disponibles à faire la fête après la compétition.

*"L'è eun djouà : se son pamé bon a fé-e féta pouon tan quetté pédre" (C'est un jeu : s'ils ne savent plus faire la fête, ils peuvent laisser tomber).*

D'autres ajoutent que pendant les compétitions on respire un air trop chargé de tension, où il n'y a plus de place pour la rigolade. Dégoûtés, ils trouvent également excessifs les programmes d'entraînement et l'acharnement sur le matériel qui doit être toujours plus performant et sophistiqué, alors qu'ils trouvent du plaisir à préparer encore artisanalement, entre copains, les pièces nécessaires au jeu, en buvant une bonne bouteille.

*“L’è pa pu ‘co eun travail!”(Ce n’est quand même pas un travail).*

C’est la vision du jeu elle-même qui est en pleine transformation, au nom d’une plus grande souplesse, d’une acceptation plus facile des règles, d’une maturation dans les attitudes individuelles.

Aujourd’hui, à en croire le Président valaisan des Amis des Reines, « *une grande majorité d’éleveurs montrent bien d’avantage de fair-play qu’il y a vingt ans* ». A preuve, « *ils sont de plus en plus nombreux les propriétaires à retirer d’eux-mêmes leur vache, sans que le jury ait eu le temps de l’annoncer au micro* ».

**Quatrième partie :**  
**LES COMBATS DE VACHES :**  
**REPRESENTATIONS ET ENJEUX SOCIAUX**

*Que l'unité et la discorde,  
l'amitié et l'agression, soient  
vécues simultanément à  
l'occasion d'un seul événement  
– le carnaval entre autres –  
cela ne saute pas aux yeux.*

*(W. Bellwald, 1992 : 287)*

## LE STATUT SYMBOLIQUE DE LA VACHE

### La représentation d'une race

Au Val d'Aoste, la race pie-rouge, bonne laitière, nous l'avons vu, est considérée plus au rang d'objet, même là où l'élevage est totalement constitué de ces dernières, contrairement à la race noire-châtain ou à la race d'Hérens élevée au Valais, qui est au cœur même d'une relation de domestication homme-vache plutôt unique, ainsi que d'un système de représentations sur lequel nous allons nous pencher.

C'est pourquoi dans notre étude, nous prendrons de plus en plus en considération cette race au détriment de celle-là, hormis quelques comparaisons sporadiques qui permettront de mieux éclairer nos propos.

### Les caractères de la race

Notre objectif n'est pas ici de donner des indications exhaustives sur la race bovine en question, des ouvrages scientifiques s'en étant déjà chargés<sup>78</sup>.

Nous entendons placer l'accent sur les caractéristiques que les hommes qui vivent en contact avec ces vaches reconnaissent comme capitales dans l'identification de cette race.

Appartiennent à cette race la vache noire (race d'Hérens) ou la valdôtaine châtain et les quelques exemplaires existant encore de la race pie noire, à savoir de la *couèdzaye* valdôtaine (ou de la *patcholée* évolénarde). Il s'agit de vaches de la race alpine primitive, habitant ces territoires depuis des époques très reculées « depuis au moins 2000 ans » (L. Munier, 2000 : 12), « peut-être déjà élevées par des populations celtes primitives » (L. Munier, 2000 :10). Elles appartiennent au groupe des brachycéphales, avec tête courte, front large, cornes fortes et encolure robuste.

De petite taille, plutôt ramassées, elles présentent un thorax large, une croupe robuste et musclée, un pis bien attaché, haut, avec des trayons réguliers, bien au centre de chaque quartier, des pattes courtes et solides et une allure svelte et agile.

---

<sup>78</sup> Cf. Aghina, 1951 et 1952; A.NA.BO.RA.VA., 1982, 1992 et 1993; Andronico, 1986; Avon, 1976, 1977 et 1980; Castellani et Trione, 1996; Comité Agricole d'Aoste, 1901; Gal, 1991; Sambraus, Osterkorn et Krausslich, 1979; Toni, 1981; Vezzani et Raimondi, 1953



**52. A l'intérieur d'une étable : le regard intense de deux vaches (photo C. Dunoyer)**



**53. Le taureau raceur (photo C. Dunoyer)**

Cette race est dite rustique, c'est-à-dire présentant un faible degré de spécialisation et donc une polyvalence dans la production (lait et viande). La « corne », comme on dit dans le milieu, à savoir l'aptitude à combattre, n'est probablement pas un élément de second plan dans la domestication de cet animal, compte tenu de son importance capitale sur le plan des représentations. En effet, d'après les réflexions de Hahn<sup>79</sup> « les "raisons" que les hommes préhistoriques auraient pu avoir de domestiquer des animaux ne leur sont apparues qu'une fois la domestication réalisée et comme des conséquences de cette domestication » (J.-P. Digard, 1989 : 64), car l'exploitation de la production laitière de la vache est une conséquence de sa domestication. Une hypothèse prend donc forme de la valeur de signe, incarnée par les bovins au début de l'histoire de la domestication<sup>80</sup>, peut-être en relation avec la forme de leurs cornes, symbolisant le premier quartier de lune, ou en relation avec les luttes dans lesquelles ils s'affrontent. Cette éventuelle domestication à des fins religieuses ou ludiques aurait fortement influencé toute l'histoire de la domestication.

#### Des soucis esthétiques

Une preuve ultérieure nous est fournie par la valeur que revêt la vache dans le cadre de cette civilisation : un peu comme chez les Nuer de Evans-Pritchard, « au-delà de son utilité nourricière le bétail possède en général une valeur sociale » (E.E. Evans-Pritchard, 1940 : 36), en ceci qu'il représente la principale richesse des familles d'éleveurs encore de nos jours, avec la terre qui leur permet de se nourrir (le *bien*, c'est la terre que chaque famille possède). Une relation directe s'établit donc entre le prestige d'une famille et les têtes de bétail possédées, en plus des éventuelles reines. D'ailleurs, on se réjouit de faire étalage de son troupeau, qui est véritablement un objet de fierté. C'est pourquoi, au-delà de la recherche du rendement, les vaches doivent répondre à des critères esthétiques précis, en l'absence desquels l'éleveur en question n'aura pas la considération de ses semblables ou sera l'objet de moqueries impitoyables.

Un témoignage qui nous vient de la Savoie, illustre bien cet aspect : « Pour le grand jour de l'inalpage, la ménagère a étrillé, brossé et paré le troupeau comme pour un concours, car elle tient à le montrer dans toute sa splendeur aux voisins, qui ne

---

<sup>79</sup> E. Hahn, 1896, *Die Haustiere und ihre Beziehungen zur Wirtschaft des Menschen*, Leipzig,

<sup>80</sup> «Je me demande de plus en plus si la valorisation, extraordinaire à nos yeux, de signes tels que l'or et le bétail, n'exige pas l'absence de toute utilisation de ces objets autrement que comme signes" (F. Sigaut, 1980 : 35)

manqueront pas de faire leurs remarques » (A. Van Gennep, 1943 : 2422)

Un éleveur, nous montrant un jour les petits veaux d'un mois, se plaignait des plaquettes d'immatriculation qu'on leur avait attachées aux oreilles (de si petites oreilles, dont il était immensément fier), qui ne tenaient absolument pas compte de ses soucis esthétiques :

« *Bon pour les vaches piémontaises, avec leurs grosses oreilles, qui ne sortent jamais de l'étable si ce n'est le jour qu'on les mène au boucher* ».

Loin d'être le fruit d'une réflexion isolée, l'attention portée par ces éleveurs aux oreilles de leurs bêtes est assez général, tant et si bien qu'en 2000, dans une pétition comptant 800 signatures, les propriétaires valaisans d'Hérens manifestaient leur refus de mettre à leurs bêtes de nouvelles et plus grandes marques auriculaires jaunes. Ils ont eu gain de cause et maintenant les vaches d'Hérens portent de petites marques auriculaires, afin de préserver l'esthétique de la race.

Un autre exemple nous vient du dernier débat qui a traversé le Valais, celui sur l'écornage des Hérens dans certaines exploitations vaudoises où les vaches sont gardées en stabulation libre. Les éleveurs valaisans se sont insurgés au nom, encore une fois, de l'esthétique de la race, en insistant sur le fait que l'Hérens repose sur un tabouret à trois pieds, lait, viande et corne, et qu'on ne peut lui ôter un de ces trois éléments sans la dénaturer.

Des éleveurs de reines aux éleveurs de rennes, d'un bout à l'autre de l'Europe, les Nénètes de Sibérie, connaissant eux aussi un rapport de domestication très exclusif, sur le delta du fleuve Ob, dans la péninsule de Yamal, ont dû depuis quelques temps affronter la question de l'écornage de leurs bêtes<sup>81</sup>. Suite à la crise économique survenue après l'éclatement de l'ex Union Soviétique, ils se sont trouvés complètement privés de moyens de transport et coupés du monde : le commerce de la viande de renne ayant chuté, ils ont dû, pour survivre, se mettre à une pratique rebutante pour eux, à savoir l'écornage d'une partie de leur cheptel. En effet, le marché chinois paye très convenablement ces bois de rennes que les Nénètes sacrifient à contre cœur : garder des rennes sans bois, c'est les transformer, en changeant l'identité, alors les Nénètes n'y

---

<sup>81</sup> Voir : Desplanques (F.), 2005, *Nénètes de Sibérie, les Hommes debout*, ed. du Chêne, et Golovnen (A.V.) et Osherenko (G.), 1999, *Siberian Survival. The Nenets and their story*, Cornell Univ. Press, ainsi que le reportage télévisé de la série *Rendez-vous en terre inconnue* : "Charlotte Turckheim au pays des Nénètes", prod. France 5 – 2005, retransmis le 12-07-2007

consentent qu'en se disant qu'ils le feront uniquement pendant un certain temps, tant que la crise perdurera. D'autre part, ils pratiquent l'écornage sur les rennes élevés pour la reproduction, surtout pas sur les exemplaires destinés aux traîneaux, car ce serait là vraiment une honte.

### Race bovine, race humaine

De plus, les vaches représentent le legs des ancêtres, une sorte de chaîne ininterrompue avec le passé : vendre le bétail à la mort du chef de la maison et changer d'activité équivaut à couper ce lien séculaire. Car le troupeau est le centre de la famille et, comme chez les Nuer, qui le disperse est mal vu.

« Qui aurait eu le courage de se défaire de cette bête qui avait commencé avec le ménage de papa et maman et nous avait nourris nous autres enfants qui ne connaissions pas d'autre vache que celle-là ? »<sup>82</sup>.

Une vache, voire une reine, offerte en cadeau a souvent permis à un ménage de commencer une vie familiale indépendante, tout en gardant à l'esprit ces doubles origines conjointes, à savoir la mémoire des ancêtres familiaux et de la souche d'où la vache est issue. C'est le cas de Jeanne Ravanel, presque une icône dans le monde des éleveurs de la vallée de Chamonix, surtout après le film réalisé par Gilles Chappaz, transmis par France 3.

*« Notre race vient de ma belle-mère qui était suisse : elle nous fit cadeau d'une noire pour notre mariage »*

Chaque éleveur est fier d'avoir dans son étable sa « propre race », une souche bovine parallèle et complémentaire à sa généalogie personnelle.<sup>83</sup>

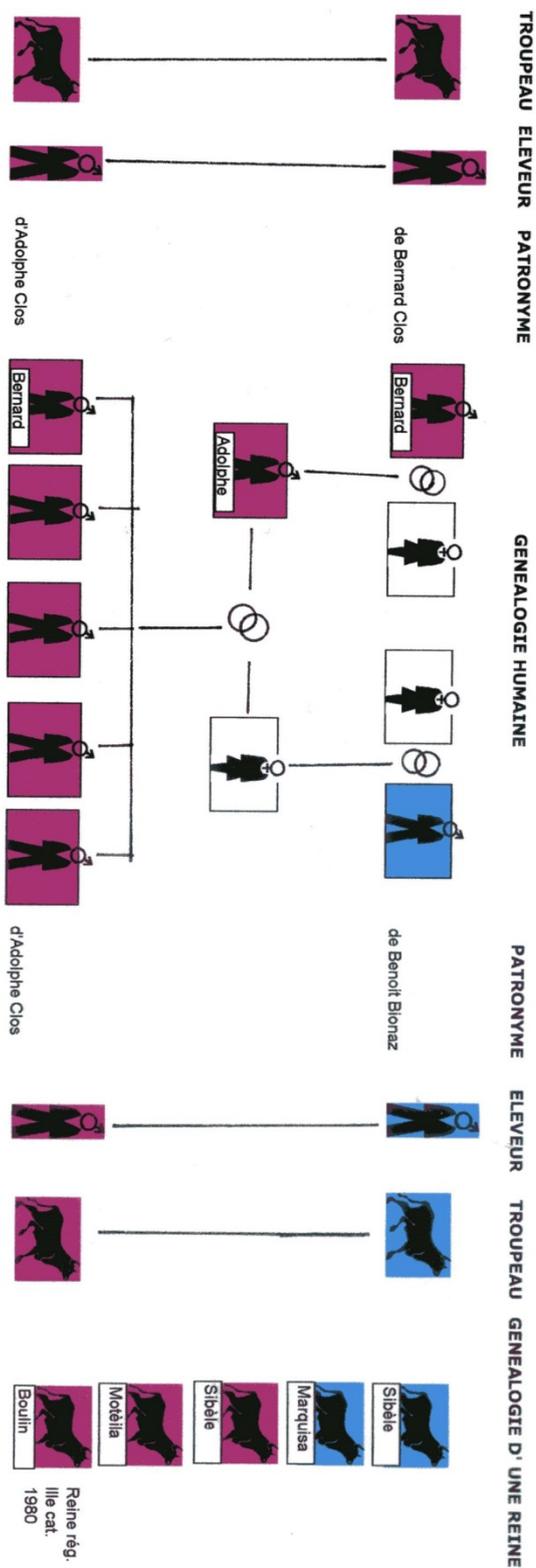
Nous mentionnons à ce propos un exemple assez significatif de cette double généalogie chez les éleveurs de vaches : sur la façade de l'habitation d'un propriétaire de reines, nous avons découvert une grande peinture murale représentant une lutte entre deux vaches avec en dessous le surnom attribué à cette famille depuis plusieurs générations<sup>84</sup>.

---

<sup>82</sup> Il s'agit d'un passage d'un récit de l'Abbé Joseph-Marie Henry où il nous livre ses souvenirs d'enfance.

<sup>83</sup> Les cornes de la vieille reine gardées en trophée sur la porte de l'étable ne témoignent-elles pas d'une sorte de rituel de la mémoire des ancêtres bovins ?

<sup>84</sup> Au Val d'Aoste, les différentes branches des familles portent des surnoms patronymiques et patrilinéaires, parfois encore plus utilisés et plus connus que les noms de famille, remplissant mieux que ces derniers la fonction d'identification.



## XX. Généalogies humaine et bovine en parallèle

Les hommes, avec leur transmission patrilinéaire du patrimoine, et les vaches, avec une structure fortement matrilineaire. Il est intéressant de remarquer l'imbrication des différentes générations: en particulier, si les reines sont actuellement élevées et menées au combat par les frères Clos (les fils), le nom qui s'est associé à leur en guise de patronyme a été celui d'Adolphe Clos (le père), au moins jusqu'à son décès.

### Animal de rente ou animal intime?

« Depuis veau, c'est des bêtes qu'on a du plaisir à choisir », nous disait une fois un éleveur, visiblement ému, en nous montrant ses veaux, après nous avoir fait faire le tour de l'étable, en nous présentant les reines, en faisant attention aux différentes généalogies.

Certes, des affirmations de ce type justifient en partie la résistance à une entité supérieure préposée à la sélection de la race. Car la sélection est un acte personnel, relevant d'un rapport intime avec la bête, reflet de ses propres goûts esthétiques et de ses représentations individuelles des vaches et de la société humaine. Il est difficile pour un éleveur valdôtain d'accepter que les techniciens de l'A.NA.BO.RA.VA.<sup>85</sup> viennent dans son étable prendre un taurillon pour la reproduction, même s'il est bien payé, même s'ils peuvent bénéficier de tous les atouts de son patrimoine génétique pour les fécondations.

« Baillé yà lo bou de la rèina que me fé 12 et 8 de lacé ... fuche eun atro... »(Donner le veau de la reine, qui produit 12 litres 8 de lait... si c'était un autre, bon...).

Encore plus, la reine peut acquérir une valeur extrême au point que l'on renonce à une plus abondante production laitière au nom du prestige.

« Certainement le peu de lait qu'elle avait encore ne payait pas le foin. Mais le lait était si gras et si bon! Et puis on la gardait par affection »<sup>86</sup>

Dans certains ménages, on renonce même parfois à se nourrir de la viande de la reine, car on ne la considère plus comme une substance, mais comme un être à part entière<sup>87</sup>.

Dans d'autres circonstances, tellement la hantise du gaspillage est grande, la famille peut s'accommoder de la viande de la reine, mais à contre-cœur : malgré l'attachement, on fait un effort de rationalisation et l'on se dit que la vache est une vache, qu'on l'a élevée pour nourrir la famille et qu'elle doit servir à cela. Souvent, à l'obstacle affectif, s'ajoute aussi un obstacle plus pratique, car il s'agit d'une bête vieille qui n'offre plus une viande fort appétissante, alors on la transforme dans des préparations de charcuterie.

« Que veux-tu en faire? Quand elle est trop vieille, une reine, on la tue (dit en

---

<sup>85</sup> A.NA.BO.RA.VA. Associazione Nazionale Bovini di Razza Valdostana

<sup>86</sup> Abbé J.-M. Henry

<sup>87</sup> « Les Indiens du Canada oriental ne mangent pas de viande de cerf pendant qu'ils chassent le cerf, ni de truites pendant la saison de la pêche. Ils consomment donc seulement quand ils ne tuent pas, et ils tuent seulement quand ils ne consomment pas. » (Cl. Lévi-Strauss, 1962 : 272)

baissant progressivement le ton de voix), *souvent on en fait des saucisses, car la viande est dure, et puis on ne parle pas trop de ce que c'est. On ne dit pas ça aux enfants non plus* »

Ces témoignages rappellent à certains égards ceux reportés par Evans-Pritchard : « les yeux et le cœur sont tristes, mais les dents et l'estomac sont dans la joie » (E.E. Evans-Pritchard, 1940 : 46).

Un jour, en discutant avec un éleveur valdôtain, nous avons vraiment eu la sensation physique de cet attachement de l'homme à la reine : entrepreneur dynamique, à l'air assez froid et détaché, en parlant de sa vieille reine, l'orgueil de son étable, il en avait les yeux tout luisants :

*« Maintenant, elle a 14 ans. Cette année elle n'était pas portante, elle a eu des problèmes ...*

*C'est quelque chose de très douloureux.*

*Je ne veux pas y penser, tant que je ne suis pas obligé. »*

A notre question s'il était envisageable de la garder improductive, en attendant sa mort naturelle, il a répondu en hésitant que cela n'aurait pas vraiment beaucoup de sens, en laissant la phrase suspendue, le regard perdu.

Il nous a expliqué que pour une année au moins, il la garde encore :

*« Comme je garde un génisson, je peux bien la garder »,*

mais par la suite, si elle ne fera plus de veaux, il devra bien trouver une « solution » : l'euphémisme laisse facilement entendre que la solution sous-entendue ne peut être que l'abattage de la vache.

Un autre éleveur, lui, il a franchi le pas : Rondella, sa reine, qui a actuellement atteint les dix-huit ans, vit des journées paisibles dans son étable, dorlotée par toute la famille. Elle a été sacrée deux fois reine régionale, en plus d'une deuxième place obtenue lors de son dernier combat à une Finale Régionale (c'était en 1995) : son propriétaire, se disant comblé, a décidé qu'il fallait la laisser tranquille, qu'elle avait bien mérité son repos, après lui avoir donné tellement de satisfactions. Une forme de gratitude et d'affection de ce type ne peuvent passer sous silence et font entrer la vache dans un domaine psycho-affectif qui ne lui appartenait encore pas jusqu'à présent. Une nouvelle catégorie de vache va peut-être naître et il est légitime de se demander sur quels pieds du tabouret elle pourrait bien reposer : la lutte, certes, peut-être le lait, probablement plus la viande...

Nous insisterons davantage sur les conséquences de cette forme de domestication ne collant qu'en partie avec des fins productives, lorsque nous analyserons les logiques internes caractérisant les combats de reines.

*« Ça fait drôle (bizarre), quand on la mène au boucher, mais bon, oui, on mange la viande, c'est normal, c'est la vie »*

Quant à l'expression « *C'est la vie* », c'est vraiment une phrase qui résume bien cette acceptation de la vie, qui ne s'accompagne pas de beaucoup de mots, qu'ont les gens de ces contrées, faisant souvent preuve d'une certaine réticence et d'une attitude un peu sceptique vis-à-vis des changements, mais finissant toujours par se plier à toutes les nouveautés : « *l'è la via que vionde* », « *l'è o tor d'a vèa* », voilà deux expressions un peu différentes qui illustrent encore cette vision du monde. Intuition ou hasard, « *C'estlavie* » est devenu maintenant aussi un nom de reine, depuis qu'un jeune éleveur valdôtain est arrivé à la Finale Régionale de 2005 avec sa vache baptisée ainsi.

Ces deux attitudes, celle qui tend plutôt vers l'acceptation paisible des cycles de la vie et celle qui tend à dépasser le statut de bête productive pour les grandes lutteuses pour en faire des animaux de compagnie, se rencontrent aussi chez les éleveurs valaisans.

Curieux de connaître le déroulement de la vieillesse de plusieurs reines restées célèbres dans la mémoire des passionnés, nous avons découvert que les propriétaires de la fameuse Pablo (de Tamarcaz), pendant six ans reine d'alpage, avaient dû l'abattre, le moment venu, à cause de problèmes de ligaments :

*« Je pourrais pas vous dire en quelle année, il faudrait voir ça dans les papiers ... Eh Pablo, six fois reine d'alpage ... des reines comme ça ... »*

Quant à la très médiatisée Souris, à la fois reine cantonale et reine d'alpage, restée orpheline de sa patronne, elle a été confiée par testament à un éleveur des Hérens du canton de Fribourg, qui l'a gardée en pension jusqu'à sa mort, à l'âge de 16 ans. Improductive depuis plusieurs années, elle a passé ses derniers jours au pâturage dans un alpage jurassien « *dans un troupeau de blanches, avec une ou deux Hérens pour la compagnie* », comme nous l'a expliqué son nouveau propriétaire, Jean Daniel Pont, qui a souhaité donner la reine au Musée d'Histoire Naturelle de Sion où elle a été exposée après avoir été empaillée<sup>88</sup>.

---

<sup>88</sup> Voir les articles signés par J.-Y. Gabbud : *La Gazette des Reines*, octobre 2006, "Souris est morte" et "Souris entre au musée".

## Le tempérament

En décrivant ces vaches, nos informateurs affirment qu'elles sont dotées d'un caractère fortement individuel, avec des yeux vifs, d'où l'importance du regard, comme pour les humains. Nos informateurs les définissent intelligentes, capables de se faire respecter et de se faire aimer.

*« Le nôtre, est un alpage mixte : la différence saute aux yeux. La noire a toujours une attitude marquée, elle est fière »*

*« Elles sont plus fines, plus intelligentes »*

*« Il y en a qui sont plus méchantes que d'autres, mais elles se font tellement aimer »*

*« Elles sont intelligentes, comme les chiens »*

*« Elles sont attachantes, plus intelligentes que les autres, même si on dit que les bêtes ne sont pas intelligentes. Elles savent évaluer les dangers »*

*« J'ai la passion de la sélection de la race d'Hérens, parce que c'est la seule race intelligente, c'est la seule race qui répond quand on l'appelle. On lui dit "tourne" elle tourne, on lui dit "viens" elle vient. C'est une race qui est reconnaissante avec son maître : c'est presque aussi affectueux qu'un chien ».*

Un informateur, en parlant de sa vieille reine, nous expliquait qu'elle comprenait quand elle allait être prise en photo et qu'elle savait poser à cet effet : dans toutes les photos, elle a toujours un air très fier, elle est toujours bien tournée vers le photographe, elle se tient immobile jusqu'après le clic.

L'informateur nous avait raconté cette constatation comme une preuve de l'intelligence de la bête, comme lors du dernier concours éliminatoire, dans la même arène où elle avait gagné plusieurs années de suite :

*« L'ayè baillà deur, mé bien pi deur que le z-atre cou, comme pe se debroillé de to ço. L'ye llie la rèina... » (Elle avait lutté dur, mais vraiment beaucoup plus dur que les fois précédentes, comme pour se débrouiller de tout ça. C'était elle la reine...)*

On dirait presque un vraie prise de conscience vis-à-vis de son prestige, de son rôle dans l'arène. Une fois sacrée reine, d'après notre informateur, elle avait attendu bien droite qu'on lui place le *bosquet* sur la tête avant de faire le tour de l'arène, avec une fierté régale, immobile en face des spectateurs, comme à attendre les applaudissements sanctionnant sa valeur.

Nos informateurs ne reconnaissent pas de défauts qu'il soit possible d'imputer à cette race : comme pour les personnes, disent-ils, on ne peut généraliser. Soit sur le plan du physique, soit sur celui du tempérament, chaque vache est constituée d'un ensemble de caractères, avec ses aspects de perfection et ses défauts.

*« C'est comme pour les gens, chacun ses défauts »*

*« Chaque vache a un comportement différent »*

Au-delà de leurs idées personnelles, les hommes ont tout de même eu la curiosité de mieux comprendre leurs vaches et leur comportement. Une question notamment taraude les esprits des passionnés : est-il possible de déterminer très tôt si une vache va devenir une dominante ou non? L'éthologue canadien Pierrick Plusquellec a présenté les résultats de ses recherches le 8 novembre 2003 à Verbier, lors du Colloque annuel de la Fondation Michellod, basées sur l'étude du herd-book de la race d'Hérens (à savoir sur 14895 animaux), ainsi que sur une série d'observations effectuées sur 28 vaches depuis l'âge de six mois jusqu'à l'âge de deux ans et demis. Le chercheur a confirmé un certain nombre de convictions empiriques existant chez les éleveurs : en premier lieu, l'ascendance d'une bête joue un rôle important. En outre, l'éthologue a pu vérifier que les animaux qui se montrent les plus dominants à l'âge adulte étaient les moins peureux et les moins émotifs lorsqu'ils étaient veaux.

Le tempérament, qu'admirent les éleveurs, (*« on remarque tout, l'œil, le comportement quand elles marchent, tout est important »*) est donc vraiment un point incontournable dans l'histoire des combats et de la combativité, d'autant plus que les études de Plusquellec montrent qu'aucune caractéristique physique des veaux n'aurait pu prédire le fait qu'une bête allait devenir une dominante ou non.

Enfin, une donnée scientifique, encore à vérifier, mais susceptible d'ouvrir de nouvelles perspectives à cette activité ludique : l'éthologue estime que la race d'Hérens est arrivée au sommet de ce que l'on peut obtenir en termes de combativité! En voilà un nouveau défi pour l'humanité des combats de reines qui devrait peut-être bientôt exploiter toute sa créativité pour sortir de l'impasse...

### La vache par excellence

Tous ces caractères constituent la matière de cette idée de la vache qui a influencé de manière déterminante les formes et les modalités de ce système domesticoire.

*« Les relations homme-animal contribuent, au moins autant que bien des impératifs*

écologiques, techniques, économiques à orienter les choix qui confèrent à chaque système domesticatoire sa physionomie et son style particuliers. Sans doute parce qu'il se reconnaît dans les animaux domestiqués, l'homme ne peut s'empêcher de procéder, dans ce domaine plus que dans tout autre, à cette transformation des "rapports de force" en "rapports de sens" chère à Pierre Bourdieu ou à cette transformation de la "chaîne opératoire" en "chaîne de symboles" qu'André Leroi-Gourhan appelle le "travail de représentation" » (J.-P. Digard, 1989 : 253).

Pour les gens du territoire en question, la notion de vache se superpose parfaitement à l'image de cette race. Tant et si bien que toute autre race de vache est perçue comme laide ou stupide, en somme comme une dysharmonie d'éléments (trop poilue, trop maigre, des oreilles trop grosses etc.), la perfection étant réservée à la race en question.

Mais si l'on s'attarde sur une certaine idée de vache, c'est qu'il y a une catégorie humaine qui l'a pensée et qui continue de la penser. C'est-à-dire qu'il y a une relation très étroite qui se crée entre un certain territoire, une race bovine et une communauté humaine, « fuyante réalité biologique de l'animal investi comme figure symbolique des lieux »<sup>89</sup>.

Dans la création de cette vache idéale, la sélection a joué un rôle de premier plan, car elle est à la base d'une évolution voulue et guidée par ces hommes et par leurs visées idéales.

Un exemple nous suffira pour expliquer ce concept : celui de robe.

Le témoignage de L. Avon (1986 : 161-168) nous rappelle que lors de la Finale Régionale des Batailles de Reines ayant eu lieu à Aoste en 1974, il y avait : 27 robes noires (châtain), 57 robes noires avec du blanc, 33 robes "châtaigne" avec du blanc, 60 robes Hérens (noires), 3 rouge et blanc, 1 jaune, 1 jaune et blanc.

Lors de la dernière finale en 2005, la situation avait nettement changé : les manteaux unis, allant du châtain au noir, étaient la presque totalité, une toute petite minorité présentant une robe noire avec du blanc.

L'uniformisation qui a été poursuivie dans les caractéristiques de la vache témoigne clairement de la volonté humaine d'intervenir sur la population bovine locale en lui attribuant des caractères considérés comme plus prisés par rapport à une échelle de

---

<sup>89</sup> B. Lizet, 1988 : 21

valeurs autoproduite, afin de renforcer une certaine idée de vache, au moins en partie préexistant à la sélection. Nous lisons dans l'*Almanach de l'Agriculteur Valdôtain* (1897 : 79) : « Le pelage, bien que sans influence marquée sur l'aptitude à la production du lait, n'en a pas moins une grande importance pour mieux caractériser la race bovine d'une contrée ».

En outre, la couleur de la robe peut aussi subir des influences extérieures : il n'est pas anodin que la poursuite du manteau uni, entreprise par les Valaisans, se soit répandue également chez les Valdôtains :

« Les éleveurs valdôtains ne se sont jamais particulièrement attachés à la couleur de la robe des vaches. Mais, suite aux échanges avec les Valaisans, on a assisté, au cours des dernières décennies, à une augmentation des vaches à la robe à teinte unique, au détriment des vaches pie noir où le blanc du manteau devient de plus en plus rare » (L.Munier, 2004 : 114).

Lorsque les Valaisans ont voulu travailler sur l'amélioration de la race et sur le rétablissement de sa pureté originelle, la recherche du manteau noir uni, comme symbole de la race valaisanne, était un passage important : « en raison des faibles connaissances scientifiques de l'époque, il a fallu interdire les taches sur la robe pour garantir la pureté de la race » (L.Munier, 2004 : 114).

Non seulement, on a atteint un degré élevé d'uniformisation en ce qui concerne un caractère extérieur comme le manteau, mais à travers l'attribution d'un nom univoque à la race en question, à savoir la dénomination « race d'Hérens » on a doté cette vache d'une identité propre, qui se superpose assez parfaitement au territoire anthropisé investi de l'identité valaisanne.

Il est vrai aussi que l'objectif du manteau noir uni s'est fait au détriment de la race, également autochtone, d'Evolène (la *patcholée*), présentant une robe noire avec des taches blanches, qui survit pourtant, parce que quelqu'un s'acharne à la défendre, défendant par là son identité dans l'ensemble de la communauté.

« *L'évolénarde, un peu tachetée... avec la sélection ils ne voulaient pas ça. Maintenant il y en a qui aimeraient en avoir... Des vaches pour la lutte, assez fines, un peu plus petites que les autres...* »

Depuis 1998, l'Evolénarde a fait l'objet d'un long débat quant aux possibilités de sa réintroduction dans le herd-book de l'Hérens. Parallèlement, dans le Haut-Valais, un syndicat d'élevage de la race d'Evolène a été créé officiellement le 25 avril 2001 à

Saint-Gall sous l'égide de Pro Specie Rara, l'association suisse visant la protection des espèces végétales et des races animales menacées : cette jeune fédération d'élevage compte actuellement 36 éleveurs et un peu moins de 200 bêtes. En outre, pour la première fois en 1998, lors d'un combat officiel de printemps, une catégorie Evolénarde, qui regroupe 17 bêtes, est mise sur pied lors du combat de Tourtemagne (lors du combat d'été de Bourg-Saint-Pierre une catégorie Evolénarde est mise sur pied en 1996).

A travers cet exemple, nous constatons que la représentation d'une race passe aussi par le choix des caractères à valoriser. Nous avons mentionné ici l'importance du manteau, parmi d'autres caractères physiques, mais il faut mentionner aussi le débat entre le « lait » et la « corne », qui est également (sinon à un niveau encore plus profond) symptomatique d'une représentation de la vache et de soi, dans cette « dialectique de l'être et du paraître »<sup>90</sup>.

*« Entre 1935 et 1950 ... les vaches étaient moins grandes, en tout cas 100 kg de moins de moyenne. C'est là qu'il y a eu amélioration sur cette race. C'était une race petite, la race d'Hérens, maintenant elle est pas mal lourde »*

Un éleveur, accusé de donner trop d'importance à la lutte, répond à son interlocuteur :

*« On dénature rien du tout ! Tu crois toi qu'une vache qui produit 60 litres par jour comme on en voit dans d'autres races est encore proche de la nature ? A l'origine, une vache donne du lait pour donner à boire à son veau. Point. Ensuite, les hommes ont fait des sélections pour qu'elle produise de plus en plus. Maintenant les autres races sont devenues des usines à lait qui n'ont plus rien à voir avec la nature. Notre Hérens, c'est encore la vache la plus naturelle du monde ! »*

La poursuite d'un idéal de "vraie vache" souvent accompagné de l'adjectif "valdôtaine" ou "valaisane" nous renvoie à ce mouvement plus large de recherche et d'affirmation identitaire dont la catégorisation d'une certaine société animale est un indicateur important, car « en classant les bêtes, les sociétés opèrent des classifications

---

<sup>90</sup> B. Lizet, 1988 : 21

en leur sein »<sup>91</sup>. En effet énoncer l'identité d'une race bovine (même à travers l'uniformisation de détails auparavant laissés au hasard ou tout au moins au gré des passions individuelles), surtout quand elle serait aussi étroitement liée à l'homme, comme c'est le cas, constitue une stratégie sociale (peut-être inconsciente) contenant une revendication identitaire de la part de la société humaine d'où la race est issue. Nous lisons encore dans l'*Almanach de l'Agriculteur Valdôtain* (1897 : 80) : « On devait choisir une nuance déjà existante dans le pays, parce que plus facile à fixer, mais une nuance qui, sans répugner au commerce de nos jours, ne fût pas commune au bétail des pays voisins et saurait distinguer le nôtre au loin sur les foires. »

A l'inverse, lorsque nos informateurs insistent sur l'importance de reconnaître la nécessité d'échanges entre vallées alpines, séparées par des frontières politiques et par des lois sanctionnant durement tout échange de bétail, ils entendent souligner l'identité commune des hommes de ces différentes vallées, en s'exprimant sur le plan politique par vaches interposées.

### **Le processus d'identification entre l'homme et la vache**

« Le Nuer, faisant preuve d'une exclusivité qui ne va pas sans excès, concentre son attention sur ce seul objet et l'introvertit en quelque sorte, puisque l'objet présente avec lui une certaine identité » (E.E. Evans-Pritchard, 1940 : 60).

La parole humaine et les gestes (et parmi les gestes, la sélection), font exister cette race bovine et la font ressembler drôlement au portrait des hommes qui les élèvent.

Une question s'impose : est-ce la vache qui ressemble à l'homme ou l'homme qui ressemble à la vache?

Le point de la question se situe au cœur même de ce type de domestication qui est en réalité une sorte de rapport de domination réciproque. C'est un peu l'idée de l'auteur de cette bande dessinée valaisanne sur les combats de reines, qui résume ainsi d'une manière un peu paradoxale cette relation qui lie les hommes et les reines :

« A cour les hommes, à jardin les vaches, ou vice-versa ».

Probablement on pourrait tourner la question et la regarder dans une autre optique, à savoir s'il y a une ressemblance effective entre ces hommes et ces vaches ou bien, beaucoup plus simplement, s'il ne s'agirait que d'une ressemblance voulue et perçue par

---

<sup>91</sup> D. Chevallier, 1988 : 5

les hommes de cette région alpine à cause de ce rapport quasi fusionnel qui existe effectivement chez ces éleveurs.

Cette deuxième possibilité paraît la plus convaincante, en tout cas nous estimons raisonnable de nous tenir à cette hypothèse.

Allons donc voir en quoi cette identification se manifeste.

### Une vache humanisée

Premièrement sur le plan des sentiments.

Nous nous rendons immédiatement compte que les qualités qu'on attribue à la vache, l'éloignent du monde animal.

« *De cô, quan l'ayet pa tro fan, quettave de peucqué e restave avoué me, e poué me letsave, letsave e oindzet de se bave lo veusadzo e le man* »<sup>92</sup> c'est le souvenir ému d'un petit soldat immortalisé par les mots d'un autre poète du terroir, l'avocat Désiré Lucat. Blessé à mort, ses pensées vont à Lion « *'na vatsetta tsatagnaye, tan saye* »<sup>93</sup>.

Un informateur nous a expliqué qu'à ces vaches ne manque que la parole, sinon elles ont des sentiments comme nous.

« *Bien sûr elles n'ont pas l'âme, mais pour le reste elles sont comme nous* »

C'est ce qu'affirme une dame d'une soixantaine d'années, éprise de ses reines, contente de les embrasser lorsqu'on la prend en photo avec elles : la différenciation établie à travers l'absence de l'âme paraît plutôt un *a priori* introduit de peur du blasphème que le reflet d'une conviction quelconque.

« *J'avais une reine : si elle se trouvait à 30 mètres de moi et que je l'appelais, elle arrivait parce qu'elle savait que j'allais lui donner un chocolat* »

Ces vaches se lient d'une affection sans bornes à l'homme, tant et si bien qu'elles peuvent pleurer de chagrin si on les vend, voire se laisser périr.

Quand une vache se morfond on dit comme pour les humains qu'elle est *motcha* ou

---

<sup>92</sup> Parfois, quand elle n'avait pas trop faim, elle cessait de brouter et restait avec moi, et puis elle me léchait, léchait, et mouillait de sa salive mon visage et mes mains.

<sup>93</sup> Une petite vache châtain, tellement sage.

*necca*, ou encore qu'elle *semble lon* ou *magon-e*.

De même elles souffrent quand elles perdent au combat, comme cette vieille reine d'alpage qui perdit contre une plus jeune et qui en tomba tellement malade, qu'au bout d'une semaine son poil noir était tout poivre et sel.

« *Cette reine était la patronne d'alpage depuis de nombreuses années. Une jeune l'a gagnée : elle a trop souffert et on a dû la tuer... trop de contrariétés* »

Un autre témoignage, toujours sur la tristesse de la vache perdant au combat, nous laisse deviner comme une osmose des sentiments de l'homme vers la reine.

« *Ses yeux disent beaucoup de sa souffrance d'avoir perdu* »

Est-ce vraiment la souffrance de la vache ou celle de l'homme ?

Il n'est pas rare d'entendre des propos selon lesquels les vaches sont même mieux que les hommes, car elles seraient plus sincères, plus authentiques. Plusieurs éleveurs ont affirmé lors de nos entretiens :

« *Elles sont plus réelles (sincères) que les hommes : il vaut mieux faire confiance à une vache* »

Enfin ces vaches, comme les humains, pleurent de chagrin et de douleur. Nous-même nous avons vu couler des larmes des yeux d'une vache, mais est-ce des pleurs ?

« *Il faut y voir pour y croire* », commentait J.R. du haut de ses quatre-vingt ans, en repensant à toutes ces reines d'alpage qu'elle a vu se succéder au cours de sa vie.

D'autre part, il existe une coupure nette, toujours présente, entre l'homme et l'animal : en effet, même la reine la plus chérie demeure enfermée dans son animalité, en dépit de toute proximité et de toute identification. Le langage est à ce propos très révélateur : en francoprovençal, une distinction rigide oppose des termes synonymes, utilisés les uns pour l'humain, les autres pour l'animal.

Personne ne pourrait contrevenir à cette norme sans être perçu comme ridicule, ou carrément blâmable.

C'est le cas du verbe manger (*mendzê*) qui pour l'animal se dit *pequé* ou *rodjà*, du verbe mourir (*mouére*) qui s'oppose à *crappé*, ou encore de certaines parties du corps comme les doublets sémantiques *vesadzo* – *mouro* pour la zone faciale ou *tsamba* – *patta* pour les membres.

En parlant une fois avec un propriétaire de reines, entrepreneur de succès, éleveur à temps partiel, il nous disait à propos de certaines nouvelles formes de domestication

animale, et notamment à propos de quelques nouveaux propriétaires de vaches :

*« Fa lèiché le vatse continué a fére le vatse »* (Il faut laisser les vaches faire les vaches),

ce qui est une pensée commune à beaucoup de personnes du milieu.

En deuxième lieu, le tempérament. Les informateurs aiment dire que ces reines ont le même tempérament que les gens de ces régions, défini “un peu bouillant”, qui savent comme nul autre se déchaîner dans les fêtes et se raidir dans les disputes. En effet, ils aiment rappeler qu’ils savent se faire respecter et défendre leur territoire, comme ces reines.

*« La race d’Hérens va bien avec ces régions ... les Valdôtains, aussi bien que les Valaisans, c’est des tempéraments un peu bouillants et ça va bien ensemble, c’est quelque chose qui fait bon ménage! »*

### Une humanité en quête d’identification

Nous analyserons mieux par la suite la question de l’identification lorsque nous traiterons de ce processus intervenant entre l’homme et la vache dans les phases du combat. Pour le moment nous nous bornerons à placer l’accent sur la possible divergence existant entre l’image que l’on a de soi et l’image que l’on veut donner à l’extérieur : peut-être ces hommes qui se cramponnent si dur à ce mythe bovin ne se sentiraient-ils pas si forts ?

En tout cas, on entend fréquemment les éleveurs affirmer que leurs enfants (voire eux-mêmes) ont grandi grâce au lait de la reine, considéré comme la meilleure nourriture, aussi du point de vue spirituel. D’habitude, ils tiennent ces propos sur un ton un peu facétieux, ils en parlent aux enfants pour les encourager à grandir, comme un grand-père éleveur de reines racontait à son petit-fils :

*« As-tu vu ton oncle, le colosse qu’il est? Si tu veux grandir autant, il te faut manger un peu plus et puis dire à maman qu’il te faut boire le lait de la reine, comme faisait grand-mère avec ton oncle : dès qu’elle s’apprêtait à traire la reine, l’oncle savait déjà, il arrivait avec sa mesure qu’il se faisait remplir et il buvait ça encore tiède ».*

Parfois, aux enfants qui refusent le lait, on leur dit aussi qu’il s’agit du lait de la reine, pour les encourager à en boire davantage : *« Allez, tu peux pas avancer ça, c’est*

*le lait de la reine. Si tu veux grandir fort... ».*

Force et courage, emblèmes de cette race bovine, deviennent de retour également les caractères de ces hommes qui les élèvent, à la fois cause et conséquence de ce type de domestication : il faut être forts et courageux pour garder ces vaches et à force de les côtoyer on apprend d'elles la force et le courage. Le jour d'une mise au pâturage au *mayen*, nous avons entendu des hommes taquiner un garçonnet :

« *Tè, te beuttèn-pi eun tsan a çalle su lé* » (Toi, on te mettra à garder celles-là, à savoir les *baousanaye* restées à côté de l'étable), une manière de rire sur le jeune âge du gamin, sur son défaut de virilité et sur sa passion déjà bien manifeste pour les lutteuses.

Lors de nos entretiens, nos informateurs ont posé à maintes reprises la question, qui les intrigue beaucoup, de l'extraordinaire agressivité de ces vaches lors des combats et de leur docilité vis-à-vis de l'éleveur. L'explication qu'ils se donnent c'est que les yeux des vaches perçoivent l'homme très grand par rapport à elles, ce qui justifierait qu'elles se laissent dominer facilement.

Aucune étude scientifique ne nous vient au secours dans ce sens. Nous ajouterons donc une seule considération sur la conduite des vaches lors des combats : si l'œil bovin avait cette particularité, la vache percevrait aussi son adversaire d'une taille telle à susciter la terreur plus que l'agressivité.

Nous pensons donc que cette justification que les hommes se donnent de la douceur des reines est plutôt du domaine du discours objectivant d'origine pseudo-savante. Ces propos d'ailleurs s'accordent bien avec les vieilles convictions de cette communauté humaine pour laquelle cette race fait preuve de caractéristiques hautement humaines, se méritant par là la suprême admiration de l'homme plutôt qu'une attitude de domination.

Cette forme d'identification entre l'homme et la vache ressort dans la conversation, au niveau de l'énonciation, dès qu'on aborde la question du tempérament de ces vaches ou des raisons de la prédilection pour cette race.

A un niveau plus profond du discours, on retrouve ces mêmes éléments à travers des constructions verbales basées sur la similitude et l'allusion. En effet les expressions idiomatiques autour de la vache sont vraiment nombreuses. Un peu comme les Nuer, les gens de cette région « parlent le bovin » (E.E. Evans-Pritchard, 1940 : 36).

Par exemple toute la panoplie des verbes utilisés pour définir la manière de regarder, de dévisager l'adversaire, intervient dans des métaphores illustrant le domaine de

l'hostilité et de l'agressivité chez les humains : *bornèyé*, c'est regarder d'une manière menaçante, *paouné* et *fyeure*, c'est passer à l'acte, après avoir fixé l'adversaire du regard, attaquer, pour n'en citer que quelques-uns.

Il en est de même pour toute une série d'attitudes humaines, exprimées à travers des verbes puisés dans le domaine des actions bovines, tels que *patiné* ou *reundzé* (mâcher excessivement, ruminer)

Mais il y a aussi les gestes qui trahissent cette identification, objectivée (et immortalisée) par un regard extérieur, peut-être même à l'aide d'un appareil photographique ou d'une caméra, des gestes mineurs, inconscients, comme ceux de cet éleveur à l'allure étrange, qui marche avec exactement le même pas que ses vaches, qui le suivent paisibles, se balançant lentement, ou comme cet autre éleveur, dans sa manière de tourner la tête, un peu inclinée, étrangement raidie au milieu de ses épaules musclées.

Plus généralement nous remarquons une lenteur, une pesanteur dans les gestes, un sens de la mesure, ne se justifiant souvent ni par l'âge ni par les attitudes physiques de l'individu, rappelant vraiment beaucoup les mouvements de ces vaches montagnardes.

### **Analogies entre la vision de la vache et celle de la femme**

« La reina s'approtse l'air case trionfan... et lliu dret devan llie, l'at tret-lei lo tsapi... »<sup>94</sup>

Essence féminine par excellence, la vache finit inévitablement par être rapprochée de la femme. Elevée pour ses fonctions reproductives, la vache est mère avant tout, mère de ses veaux, mais aussi mère de toute la famille, car elle nourrit tout le monde (pendant des siècles, le lait et ses dérivés étaient parmi les aliments les plus représentatifs de cette population). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si en francoprovençal on entend souvent utiliser le mot *mare* (mère), comme synonyme de femelle.

Ce rapprochement entre la vache et la femme n'est ni explicite ni facilement avouable: il s'agit plutôt d'un parallélisme s'établissant automatiquement dans la pensée des gens, loin de toute intention dévalorisante pour la femme, visant les aspects objectivement communs à la vache et à la femme, à partir des aspects plus strictement

---

<sup>94</sup> La reine s'approche l'air triomphant... et lui, droit devant elle, s'est ôté le chapeau (poème anonyme)

biologiques jusqu'aux aspects psychologiques tenant à la maternité.

Là où ce discours devient plus valorisant et donc aussi plus explicite, puisqu'il obéit à une logique d'énonciation volontaire, c'est quand on fait la transition entre les vaches en général et les reines : alors la reine confond féminité et virilité, ne représentant plus de manière exclusive une partie de la société humaine, à différence de ce qui se passe dans les combats de coqs, pour ne citer qu'un exemple, qui « ne représentent qu'une part exclusive de la société humaine, celle de l'élément viril »<sup>95</sup>.

*« Les reines au combat sont un drôle de mélange de force et de rage masculine avec la finesse des femmes »*

*« Chaque vache a un comportement différent : douceur et violence se mélangent de manière différente ».*

Nous allons analyser ce phénomène au chapitre suivant, en abordant la manifestation la plus forte de ce processus d'identification entre l'homme et sa vache, à savoir les représentations mentales qui sous-tendent la passion déployée par les hommes dans les phases du combat de reines.

### **L'identification entre l'homme et la vache dans les phases du combat**

*« Tout passe par la reine, soit dans les discussions hivernales soit dans l'espérance de beaucoup d'éleveurs : c'est une gloire de l'agriculteur d'avoir la reine. Une fois le combat passé, il n'y a plus que la joie, souvent des déceptions, mais surtout de l'espérance d'avoir la reine un jour »*

Si les combats de reines suscitent encore de nos jours autant d'enthousiasme de la part d'un vaste public, c'est qu'ils répondent d'une manière ou d'une autre à une exigence profonde de l'homme, qui va au-delà des modes et des conditionnements économiques.

En premier lieu, ce n'est certainement pas l'appât du gain qui peut expliquer cet engouement : si l'on compte les coûts de la passion pour les reines (l'entretien des reines, les heures consacrées aux combats, les compromis avec la logique du profit, etc.), l'aspect financier jouerait plutôt comme un élément contraire, d'autant plus que les

---

<sup>95</sup> M. Cegarra, 1988 : 55

victoires sont extrêmement aléatoires.

De plus, les phénomènes de mode qui influencent globalement une société varient assez rapidement et justifier cette passion par un générique et très ambigu « respect de la tradition » n'explique rien non plus. En effet, avec l'avènement de l'ère technologique et la révolution culturelle qui l'a accompagnée, qui n'a pas épargné le dernier village de la vallée la plus reculée et la plus fermée au progrès, la vie des montagnards a évolué dans plusieurs directions différentes en entreprenant un spectaculaire et très rapide « bricolage des restes » (B. Crettaz, 1993). Cependant les batailles de reines sont encore là, catalysant les énergies physiques et mentales, ainsi que les finances, d'un nombre formidable de passionnés et caractérisant d'une manière nette la vie d'une partie importante de la population locale.

Nous croyons donc pouvoir affirmer que les vraies raisons de la passion pour les combats résident au cœur même de ce rapport entre l'homme et la vache que nous avons commencé à analyser au début de cette étude et qui constitue en quelque sorte le fil rouge de notre recherche.

Nous avons déjà placé l'accent sur le lien intime que l'homme a tissé avec la vache dans cette région alpine, maintenant nous allons analyser les phénomènes d'identification de l'homme avec la vache pendant le combat.

Encore une fois, les gestes et les paroles viennent à notre secours pour démontrer le fondement d'une hypothèse concernant un phénomène profondément intériorisé, voire inconscient.

L'attention et la tension avec lesquelles les hommes suivent les combats sont la preuve du fait que pendant quelques minutes ils oublient leur personne, leur rôle social, leur vie, pour se reconnaître entièrement dans la lutte, voire dans le corps des lutteuses.

Voici le commentaire d'un spectateur, à propos des hommes dans l'arène :

*« Il me semble qu'ils vivent le combat, qu'ils ont la passion de leur animal : ils aiment leur animal par dessus tout et la vache de temps en temps jette un coup d'œil vers le propriétaire : on voit qu'il y a une osmose entre l'homme et l'animal et ça c'est très, très beau. »*

La conduite assez mesurée des spectateurs aussi bien que celle des éleveurs ne doit pas nous induire en erreur, cela relevant d'un trait culturel qu'on pourrait étendre à tous

les moments de la vie dans cette civilisation. D'ailleurs il existe des témoignages d'épisodes d'hommes mimant les gestes des vaches pendant le combat, il existe même une séquence filmée très éloquente à ce propos<sup>96</sup>, tandis que nous-même nous avons capturé quelques postures et quelques mimiques dans l'arène, relevant de l'identification du propriétaire à sa reine.

En outre, les mots prononcés dans l'excitation du moment ou dans la foulée des commentaires qui suivent les combats nous montrent combien souvent l'éleveur utilise des tournures à la première personne pour décrire les actions de sa reine, comme si le combat était son affaire et l'autre reine sa propre adversaire.

*« C'est un peu notre caractère : on est très chaud le jour du combat, même entre copains on arrive à se froter et puis le lendemain ce sera de nouveau la joie et la bonne humeur »*

Les hommes aiment la noblesse de cette lutte. En ces reines, ils voient des modèles de droiture et d'honnêteté : tous les passionnés aiment rappeler que ces vaches n'attaquent jamais sur le côté, en traître, et qu'elles ne s'acharnent pas sur l'adversaire quand celle-ci a perdu et qu'elle prend la fuite.

*« Les animaux nous donnent une belle leçon de tolérance et de respect de l'autre. C'est formidable de les regarder : on voit vraiment qu'elles se respectent déjà, et celle qui considère que l'autre est la plus forte, elle s'écarte automatiquement. Donc, c'est magnifique à voir »*

Voilà le commentaire d'une savoyarde passionnée par ces combats depuis longtemps.

Un poème signé par le pseudonyme de Joselie, que nous avons trouvé dans un journal local, traduit bien cette forme d'admiration : « Peu gagné fat avei voia.(...) Ceutta conta vou dére que no s'atre Valdôtain nos fat fére commen la reina de Daimé »<sup>97</sup>

*« Les vaches entre elles sont justes : les hommes aiment cette justice qui règne dans l'arène, cette éthique. Même les éleveurs sont tenus à la respecter : l'éleveur qui pousse un peu la vache est mal vu du public, parce qu'il y a un profond respect de la vache »*

---

<sup>96</sup> A. De Gregorio, 19--

<sup>97</sup> *Le Peuple Valdôtain*, mai 1947 : « Pour gagner il faut avoir envie. (...) Cette histoire veut dire que nous, les Valdôtains, nous devons faire comme la reine de Daimé »

Ce sont les réflexions d'un spectateur qui s'avoue non spécialiste des combats de reines, mais profondément attaché à ces traditions.

Le troisième élément qui entre à faire partie de cette relation privilégiée entre l'homme et la vache est la représentation du territoire, nous l'avons déjà mentionné.

Considéré comme le creuset de cette race d'exception que sont ces hommes et ces vaches, au dire de nos informateurs, le territoire façonne les esprits, crée le « tempérament », dicte les règles de la cohabitation des hommes et des vaches.

Sans ce territoire, cette civilisation n'existerait point, ni ces hommes, ni ces vaches, ni ces combats qui les unissent dans la joie et la douleur.

Voilà une explication du caractère lutteur de ces vaches et de l'importance des combats ayant lieu au courant du mois d'août, qui sacrent souvent la reine d'alpage :

« *Lo mèi d'ou l'è fran pi ... l'erba l'è pi forta, son su a la tsa, attendèn lèi baille pi d'espri* » (le mois d'août c'est plus ... l'herbe est plus forte, les vaches sont à la tsa, c'est ce qui leur donne comme plus d'esprit)

Loin d'être aussi linéaire, le jeu des identifications est beaucoup plus complexe : si d'emblée l'homme s'identifie dans la vache, à un deuxième degré, le spectateur peut aussi s'identifier dans l'homme qui accompagne la vache, qui incarne toute une gamme de représentations englobant la société, l'agriculture, l'identité locale, et qui, à son tour, transformé par le regard du public, peut également subir l'influence de modèles exotiques, plus modernes ou plus médiatisés, telles que les vedettes du football ou le cliché du cowboy, avec leur gestualité et leur conduite.

A défaut de films sur les combats de reines datant d'une époque plus éloignée que ces dernières décennies, nous croyons tout de même affirmer qu'il y a eu une évolution dans la conduite de l'homme à l'intérieur de l'arène, qui est plus conscient qu'autrefois d'être regardé et qui s'est vu lui-même grâce aux caméras et aux appareils photo. En effet, des postures quelque peu stéréotypées caractérisent de plus en plus ces hommes qui commencent à incarner aux yeux du public un personnage, celui du « meneur de reine », l'archétype de l'éleveur promu par la société, qui a du savoir-faire et du prestige. Le geste du bras levé qui salue et remercie le public, nous paraît un bon exemple de cette nouvelle perception du rôle du propriétaire de reines. L'isolement dans l'arène a certainement favorisé cette transformation : à partir du moment où la séparation avec le

public est devenue assez forte, les spectateurs et les « meneurs de reines » ne se trouvent plus unis comme avant dans la contemplation des lutteuses, une glace les séparant, renvoyant une image de part et d'autre.

Ce nouveau personnage avec sa vache interpelle aussi l'imaginaire d'une partie du public des non éleveurs, qui s'identifient dans l'éleveur qu'ils auraient pu être ou qu'ils étaient, car une partie importante de la population de la région est issue du milieu de l'élevage bovin.

### **La lutteuse : un idéal hybride, mélange de féminin et de masculin**

Au dire des passionnés, la reine représente donc une étrange synthèse de vertus féminines et masculines, ce sont la douceur et la finesse de la femelle qui s'associent à la force et à l'agressivité du mâle.

L'ambivalence sexuelle de cette représentation est d'autant plus surprenante qu'elle constitue la création mentale d'une population en grande partie masculine.

En effet la grande majorité de ceux qui mènent la reine au combat sont des hommes, ce qui fait que la parole sur le combat et sur la reine est surtout l'apanage des hommes. Il est vrai sans doute que mener la reine dans l'arène requiert des qualités de force et d'agilité, ainsi qu'une disponibilité à affronter le danger (tout moindre qu'il soit), qui sont plutôt du domaine masculin.

Cependant certains éléments nous font pencher pour une interprétation plus machiste que masculine de la question. Mener la reine au combat est aussi une affaire de fierté et de prestige que l'homme de la famille aime bien s'accaparer. Quant à la parole, elle appartient surtout aux hommes, soit du côté des éleveurs que du côté des spectateurs. Dans le cadre de la famille, les hommes aiment bien aussi en parler avec les femmes, si elles sont passionnées, mais à l'extérieur les hommes préfèrent parler entre hommes, quoiqu'ils soient souvent prêts à reconnaître que les femmes véritablement passionnées sont encore plus chaudes que les hommes et qu'elles savent être plus honnêtes qu'eux.

Nous pouvons donc parvenir à la conclusion que le combat est, essentiellement et avant tout, une affaire d'hommes, à l'instar d'autres pratiques éminemment masculines, comme la boxe par exemple : « La boxe est pour les hommes, à propos des hommes, elle est les hommes. Des hommes qui combattent des hommes pour déterminer leur valeur, c'est-à-dire leur masculinité, excluent les femmes. » (Wacquant, 2000 : 52).

Une preuve ultérieure de ce que nous venons d'affirmer nous est donnée en parcourant les listes de noms des membres du « Comité régional batailles des reines » et

ensuite de l' « Association Régionale Amis des Batailles de Reines » qui en a pris la relève : on ne rencontre pas un seul nom de femme ! L'organisation est à cent pour cent dans les mains des hommes.

Quant au Valais, il n'y a pas non plus de femmes dans l'organisation, exception faite pour la fonction de secrétaire qui est presque toujours confiée à une femme.

A propos de l'exaltation collective devant un match de foot, C. Bromberger cite une réflexion très aiguë de Pociello : « On attend des héros qu'ils exaltent les qualités et les valeurs propres du groupe, afin de s'admirer en les admirant » (C. Bromberger, 2001 : 121). Il semblerait qu'un processus semblable concerne également les hommes des batailles de reines.

En effet, les hommes trouvent dans le combat un plaisir qui est du ressort de l'exaltation de l'agressivité et de la force physique, à travers des formes d'identification avec la lutteuse, notamment avec son côté masculin, comme nous venons de le voir. Le spectacle des reines qui luttent aurait alors probablement une fonction de catalyseur de processus psychologiques autrement réprimés, chez une population des plus dociles, à l'échelle des rapports individuels aussi bien qu'à l'échelle des rapports sociaux.

Néanmoins, même pendant les phases du combat, les hommes n'oublient pas qu'il s'agit bien de femelles, ce qui leur fait porter sur ces vaches un regard presque d'amoureux, mélange d'admiration et de respect. En effet, nous croyons pouvoir affirmer qu'il existe quelque part dans la culture de ces régions des éléments qui font pencher pour la présence d'une représentation de l'amour alliant la crainte et le respect avec l'exaltation de la force physique. Ce n'est peut-être pas un hasard si les représentations valorisantes de la femme, notamment de la mère, très présente dans les répertoires de chansons aussi bien que dans les manifestations quotidiennes de la vie, se rapprochent beaucoup du récit des vertus des lutteuses dans l'arène, un peu comme s'il y avait une forme de domination psychologique de la part de la reine sur l'homme qui la regarde lutter, peut-être un peu comme de la part de l'idéal féminin dans la vie de tous les jours.

Voici le refrain d'une chanson très populaire du chanoine Jean Domaine (*O ma dzenta, ma verta vallaye*):

« Deun lo cœur n'èn l'amour di pai, n'èn la via

Lo bon Dzeu, lo terroir, noutra mamma

Son la force de nò, Valdotèn »<sup>98</sup>

Quant aux femmes qui sont de plus en plus nombreuses autour de l'arène aussi bien qu'à son intérieur, on dirait qu'elles sont très fières de partager plus ouvertement avec les hommes une passion qui les a toujours habitées sans trop pouvoir s'exprimer. Un désir d'émancipation et une volonté de conquérir des places occupées jusque là par des hommes sont certainement à la base de la présence dans l'arène de quelques jeunes femmes à côté de leur reine.

*« Ah ! Le fenne que l'an la pachón son 'co pi matte que le s-ommo » (les femmes passionnées sont encore plus fanatiques que les hommes). C'est ce que plusieurs hommes ont affirmé lors de nos entretiens.*

Il est vrai cependant que les femmes désertent l'agriculture plus massivement que les hommes : leur poursuite de modèles sociaux plus valorisants les fait fuir un milieu senti comme dévalorisant et des hommes considérés souvent occuper la partie la plus basse de l'échelle sociale. Cette aspiration féminine a trouvé une légitimation dans les familles qui les ont souvent libérées de la besogne en les poussant à faire des études et à conclure des mariages avec des hommes de la ville.

*« C'est un métier trop dur : c'est pas fait pour les femmes, même trop dur pour les hommes, mais alors pour les femmes ... »*

L'analyse conduite par deux sociologues dans une autre vallée alpine voisinant la Vallée d'Aoste, à savoir la Maurienne, illustre une situation analogue :

“Longtemps le célibat a eu pour rôle économique et social de fournir une main-d'œuvre courageuse et non salariée; il a contribué à la santé démographique des populations rurales. Il est aujourd'hui un signe et une cause de l'état pathologique de nombreuses communes agricoles (...) l'émigration des femmes intensifie la solitude des hommes, les incite à partir, accélère leur mortalité déjà supérieure à celle des gens mariés. Une manière de désespérance biologique s'inscrit dans les ménages qui contraste avec la vitalité des centres urbains.” (P. Rambaud et M. Vincienne, 1964 : 61)

---

<sup>98</sup>Dans le cœur, nous avons l'amour du pays, nous avons la vie,  
Le bon Dieu, le terroir, notre mère  
Sont la force de nous, Valdôtains

Au contraire, dans ces mêmes familles, les fils se sont souvent trouvés coincés, obligés à continuer le métier des parents : le lien ininterrompu avec les ancêtres n'est donc pas qu'une relation affective privilégiée avec son vécu personnel et familial, mais bel et bien une chaîne dont on ne peut oublier le poids et qui limite sa propre liberté.

« *Co le garçon l'arian voulè tsandjé, partì fére d'atro, mé l'an pa poussi : n'ayè lo noureun...* » (Les fils aussi auraient voulu changer, partir faire autre chose, mais ils n'ont pas pu : il y avait les vaches...). Le mot *noureun*, que l'on peut traduire par troupeau, a une connotation très forte dans ce genre de phrase, parce qu'il exprime cette dimension de transmission d'une même souche bovine, à travers les générations.

Enfin, dans ce panorama, se dressent quelques figures remarquables de femmes propriétaires de reines, considérées comme des icônes : enveloppées de solitude et de respect, elles incarnent probablement quelque chose de la force symbolique de ces reines. C'est le cas de Marie-José Jacquod (« une grande dame entre dans l'histoire de la race d'Hérens », voilà le titre de *La Gazette des Reines*) qui s'est fait connaître et admirer grâce à sa Souris, la première vache de l'histoire à avoir conquis le titre de reine cantonale, après avoir été reine du Comptoir: il s'agit de la première femme à être la propriétaire officielle de la reine cantonale (Souris sera sacrée reine cantonale pendant trois années consécutives).

### **La reine comme incarnation des ancêtres**

De par la sélection et les soins quotidiens pratiqués par l'homme, les espoirs et les chagrins dont elle est la cause, la reine est un objet produit par l'homme pour l'homme. La reine devient donc le propriétaire et le propriétaire prête à la reine quelque chose de lui-même.

De plus, nous l'avons vu, la vache et donc la reine est un maillon de la chaîne qui relie le propriétaire à ses ancêtres, qui lui ont transmis un savoir, une passion et plus concrètement un troupeau, une souche bovine.



**54. Pendant le combat : l'identification avec la vache (photo C. Dunoyer)**



**55. L'homme  
appréhensif  
regarde la  
lutte et sa  
reine ...  
(photo  
C. Dunoyer)**

**56... deux autres  
couples au loin :  
une sorte de  
mise en abyme  
(photo C.  
Dunoyer)**



**57. Chagrin et  
concentration  
pendant le  
combat (photo  
C. Dunoyer)**

*« L'amour des bêtes, c'est dans le sang, c'est héréditaire. On tient ça de ses parents, de ses grands-parents, ça peut sauter une génération, mais ça revient. Une passion de la vie, ça ».*

Le jour du combat, la reine incarne donc aussi les ancêtres, notamment les ancêtres connus, à savoir les parents, les grands-parents, peut-être les aïeux, tant et si bien que l'homme qui mène la vache dans l'arène et celui qui donne son nom à la vache ne sont souvent pas la même personne et dans la plupart des cas n'appartiennent pas à la même génération.

Souvent c'est le jeune qui mène la vache, fier de sa passion et de son travail de *coach*, mais très souvent la vache porte, en guise de patronyme, comme nous l'avons expliqué auparavant, le nom du père ou de la mère, voire du grand-père : une sorte de devoir de reconnaissance vis-à-vis du travail d'une vie, une forme de respect.

Souvent dans le récit presque légendaire de l'éleveur de reines, il y a la mémoire de personnages qui ont souffert, qui ont ployé sous des sacrifices indicibles, qui ont enduré des épreuves terribles : des femmes veuves qui ont préféré garder le troupeau tout en s'occupant des enfants, plutôt que de vendre les vaches et de choisir un emploi salarié, des ancêtres parcourant les sentiers de la contrebande pour se procurer les meilleures vaches, s'entêtant dans la continuation de cette activité, bien que réduits à l'indigence à cause d'une épidémie ou d'une guerre. Le moment du combat est alors présenté comme une revanche sur le sort injuste, la poursuite d'un moment de gloire pour racheter les ancêtres, pour donner un sens à leurs peines.

Si par hasard, on tombe sur un descendant d'une famille ayant eu des reines dans le passé, il n'est pas rare d'entendre des phrases plaçant la reine dans une sphère presque mythique, un personnage à part entière, vivant pour l'éternité dans la mémoire familiale, en dépit des rares détails révélés pour la caractériser.

*« Marmotta, t'a vyu le corne de Marmotta su lo baou : l'è itaye rèina di corne e rèina di lacé pe choué s-an de fila su eun Tsaleugne »(T'as vu les cornes de Marmotta sur l'étable: elle a été reine des cornes et reine du lait pendant six années consécutives à la montagne de Chaligne).*

## La reine pour les nouveaux propriétaires

Nous avons déjà illustré ce nouveau phénomène, lié à la passion pour les combats et n'ayant souvent rien à voir avec les pratiques de l'élevage. Une question se pose maintenant, après ces considérations sur le lien intime existant entre la souche bovine et la famille : que peut bien représenter une reine pour un nouveau propriétaire, en l'absence d'un lien avec les ancêtres, qui n'étaient peut-être pas éleveurs de reines voire pas éleveurs du tout, ni avec le terroir dont ils ne sentent peut-être pas la filiation comme les autochtones, car il s'agit la plupart des fois de riches bourgeois venus d'ailleurs, ni avec l'activité agricole, car ils sont souvent banquiers ou pharmaciens ?

Si nous décapons toutes ces couches stratifiées de significations, il reste cette tendance propre à toute civilisation à établir des relations avec les animaux, que nous retrouvons aussi chez les éleveurs autochtones, d'ailleurs conservée à un degré très élevé de conscience culturelle, par rapport à d'autres civilisations. Ce système relationnel qui rapproche l'homme de l'animal n'est autre chose que ce « stupéfiant zèle domesticateur » (J.-P. Digard, 1989 : 215) qui accompagne l'humanité depuis les débuts de son histoire.

Là où pour l'éleveur traditionnel cela constitue une donnée culturelle brute sur laquelle se superposent la conscience d'un legs de la part des ancêtres et un lien privilégié avec un territoire fortement anthropisé, pour le nouveau propriétaire la relation à l'animal représente une réponse parmi d'autres possibles à une quête typique de l'homme contemporain, habitant de la ville et construisant son identité autour d'un système de valeurs qu'il est constamment appelé à remettre en question.

De plus, dans notre cas particulier on remarque que la reine devient aussi un outil fondamental dans la poursuite d'une stratégie identitaire de la part d'un nouveau groupe social sur une scène où il était auparavant absent. En effet, les bourgeois des villes, issus ou non de ces mêmes montagnes où ils tentent de s'insérer, recherchent à travers la propriété des reines « une reconnaissance voire une adoption du local » (D. Chevallier, 1988 : 5).

*« Il y en a qui ont une profession, médecin ou avocat, qui ont la passion des combats, qui achètent des vaches qu'ils payent bien aux propriétaires »*

La reine, dont ils s'occupent pendant leur temps libre, la confiant autrement aux soins d'un vacher, notamment dans le cadre d'écuries coopératives dont le développement est

en relation avec ce phénomène, leur permet ainsi de colorer leur identité et de postuler leur désir d'appartenance à une communauté précise.

*« Certains clients ont une activité principale, le bétail c'est une occupation secondaire, un hobby comme on dit »,* nous explique sans ambages un associé d'une de ces coopératives : viticulteur-encaveur, il a décidé, quant à lui, d'adhérer à ce nouveau système pour ne pas se priver du plaisir des reines tout en travaillant aussi la vigne.

Quant aux éleveurs qui se réclament de la tradition, ils ne sont pas toujours enthousiastes de ces personnages qui font de plus en plus souvent leur apparition dans le monde agricole. D'autant plus qu'ils revendiquent un rapport à la vache qui est unique, en tout cas différent.

*« Nous privilégions davantage l'amour et le respect de la reine plutôt que la gloire à avoir la reine. »*

### **Les détracteurs des vaches**

Si d'un côté, il y a un vaste public qui s'approche de cet univers bovin et de ses représentations, de l'autre, il y a une masse importante de détracteurs, surtout au Val d'Aoste, d'après ce que nous avons pu ressentir.

Ces personnes, qui font souvent preuve d'une méconnaissance totale du milieu, critiquent tout ce qui a trait aux vaches et aux éleveurs, aussi bien que les batailles de reines : pour eux, il s'agit dans un cas comme dans l'autre de vaches.

En ce qui concerne cette partie de la population, les représentations de la vache tournent autour de l'univers sensoriel de la mauvaise odeur, la **bouse** devenant la concrétisation de cette vision de la vache.

Symbole de dégradation, cet animal véhicule une notion de saleté, de misère, d'ignorance, l'idée de l'éleveur étant souvent assimilée à celle d'un demeuré.

Les sonnailles aussi sont ressenties comme quelque chose de gênant : leur bruit dérange ces personnes qui vont jusqu'à se plaindre auprès des éleveurs pour qu'ils les enlèvent à leurs vaches.

Les pires détracteurs des vaches semblent être ceux qui gardaient des vaches jusqu'il n'y a pas longtemps et qui n'en gardent plus aujourd'hui, en tout cas des descendants des éleveurs, des citadins, ou des villageois ayant comme modèles des citadins.

*« Ils te regardent comme un délinquant, comme un paria. C'est vraiment du racisme. En Valais, au contraire, si t'as des vaches t'es quelqu'un d'important. Il y a un prestige*

*qui accompagne la vache »*

A leur tour, les éleveurs répondent au mépris des citadins avec une attitude de rejet, qui oscille de la dérision au blâme, à cause de leur méconnaissance du milieu alpin et de leur inadaptation à toute une série de situations considérées comme basilaires par les autochtones.

Conséquence de l'urbanisation des mœurs, cette vision dévalorisante de la vache et de son élevage, avec les conflits qui en découlent, contraste avec le cas valaisan, où le même phénomène a pourtant produit un effet opposé.



**58. Les cornes de la vieille reine Marmotta clouées au mur de l'étable (photo C. Dunoyer)**



**59. Jeune garçon embrasse sa vache perdu dans sa rêverie (photo C. Dunoyer)**

En effet, au-delà des apparences qui peuvent être trompeuses, la vache valaisanne fait l'objet, comme la vache valdôtaine, d'un regard et d'une appréhension des gens extérieurs à ce système domesticatoire, à savoir des gens d'ailleurs, des citadins, entrés en contact avec cette triade homme-vache-montagne que nous avons longuement décrite. Cependant, une différence idéologique considérable s'est créée des deux côtés de la chaîne alpine.

Au Val d'Aoste, le choc culturel s'est inscrit dans une logique d'opposition et de rupture, rendu probablement plus dur à cause de la frontière linguistique, avec tout ce que cela comporte sur le plan social et politique, car les citadins sont italophones et les montagnards francophones (mais considérés par les citadins italophones comme des francophones de mauvais aloi). En revanche, en Valais, la rencontre du monde d'en bas et du monde d'en haut s'est fait avec plus de souplesse, ce qui a permis un remodelage de la vision de l'homme, de la vache et de la montagne, avec l'invention d'une vache à l'usage des urbains, insérée dans un cadre valaisan re-inventé à mesure des goûts modernes en matière de pittoresque.

La vache d'Hérens et les combats qui s'ensuivent sont la plus haute expression du bricolage de cette tradition montagnarde et en particulier de ce modèle agro-pastoral, alors que la vache valdôtaine et les batailles de reines qui s'organisent au Val d'Aoste demeurent strictement liées au monde qui les produit, trop introverti pour vendre le

spectacle à l'extérieur, pour se rendre attrayant à un public de non-éleveurs<sup>99</sup>.

Nous reviendrons plus loin sur ces différences idéologiques entre la Vallée d'Aoste et le Valais et nous tenterons d'en chercher des explications dans l'analyse des systèmes relationnels à l'intérieur de ces deux sociétés, notamment en tenant compte le rôle des pouvoirs et des impératifs économiques qui finissent par conditionner lourdement les représentations de la vache et de son élevage.

### **La vache dans l'arène : comme les animaux au cirque ?**

L'Hérens est tout d'abord « un mammifère carné qui peut produire du spectacle », voilà la définition de Jacques Pralong, Président de la Fédération suisse d'élevage de la Race d'Hérens.

Mais qu'est-ce qui se passe véritablement quand les vaches sont dans l'arène en train de combattre et que les hommes accoudés aux barrières ou assis sur les gradins regardent sans presque respirer ces compétitions bovines? Quel est le statut symbolique de ces vaches lutteuses? Au-delà de ce phénomène d'identification dont nous avons longuement débattu, est-ce que la vache revêt d'autres significations?

Apparemment, on pourrait voir un parallélisme intéressant entre un combat de reines et un numéro d'animaux dressés dans un cirque<sup>100</sup> : dans les deux cas, on est en présence d'un groupe humain qui tire plaisir des mouvements et des actions des animaux dans l'arène. Les animaux y sont comme exposés, dans toute leur splendeur et magnificence. Dans les deux cas, on voit également des hommes qui suivent avec une attention considérable ces animaux en se demandant s'ils vont arriver à mener à bien ce qu'ils doivent faire.

De leur côté, les animaux semblent établir une relation privilégiée avec l'homme. On croit en effet deviner dès les premières minutes une sorte de volonté de complaire, un

---

<sup>99</sup>Un autre exemple de la souplesse valaisane et de la rigidité valdôtaine nous vient du monde musical : dans un cas, celui du Val d'Aoste, on remarque la reposition presque obsessionnelle du même répertoire "traditionnel", avec une grande floraison de chorales et une orthodoxie peu fréquente. Dans l'autre cas, au Valais, on se rend compte qu'une population moins orientée sur des positions défensives produit des formes plus créatives et syncrétiques, avec des personnages, tels que Paul Mac Bonvin, qui disent avoir renoué avec la tradition de la chanson en patois tout en proposant un genre country.

<sup>100</sup>Dans un cas comme dans l'autre, il existe des actions finalisées à contrecarrer ces deux genres de spectacle sous le prétexte que les animaux n'y sont pas respectés : dans notre troisième partie, nous avons mentionné le débat lancé par les animalistes contre les combats de bovins. Pour ce qui est du cirque, l'association nationale AZOT (Aktion Zirkus ohne Tiere, action cirque sans animaux), qui a manifesté contre le cirque suisse Knie en tant que symbole national, estime que "la torture a lieu à partir du moment où l'animal est privé de liberté, même s'il est bien traité" (*Le Matin*, 1-4-2007).

plaisir à être au centre de l'attention, une recherche de l'applaudissement du public ou des câlins du dresseur.

L'animal au milieu de la piste du cirque ou dans l'arène n'oublie jamais le dresseur ou le maître, il se tourne vers lui en continuation, il sait qu'il est là pour lui.

Cependant, nous estimons que le parallélisme ne peut pas être poussé plus loin : au contraire, nous voyons vraiment se dresser deux mondes antithétiques, où les lois de la nature s'opposent aux règles du dressage, où l'amour et le respect portés à la vache s'opposent à la discipline impitoyable du cirque, où la passion pour ce qui émane du terroir, le typique et le connu, s'oppose à la drôlerie, au bizarre, au saugrenu, où l'animal sujet s'oppose à l'animal objet.

A partir des affiches, on remarque cette différence dans le traitement sémiotique de l'animal : le cirque insiste sur une approche baroque, excessive, émotionnelle, alors que les batailles fournissent une photographie de la réalité. L'animal du cirque est un personnage qui joue un rôle établi d'avance, pour lequel il a été dressé, alors que la vache dans l'arène est là pour lutter comme elle a toujours fait spontanément dans les alpages et les pâturages, sans que l'homme puisse intervenir pour l'en empêcher ou pour la forcer.

« *La lutte avec ses congénères est dans la nature même de cette vache, nul besoin de la dresser* », lisons-nous dans un communiqué de presse valaisan, diffusé à l'occasion de la Finale Cantonale de Aproz (8 mai 2005).

En effet, il ne serait pas facile d'obliger une vache à combattre contre sa volonté ou bien de freiner ses instincts, compte tenu de son poids, du danger qu'elle pourrait représenter. De plus, contrairement aux comportements contraignants adoptés par les dresseurs des cirques, les hommes des combats ont un respect et un amour pour la race qui leur interdit d'intervenir dans ces compétitions entre vaches, ce qui dérive d'une éthique transmise de génération en génération, qui se traduit par ces règles de conduite observées par les hommes à l'intérieur et à l'extérieur de l'arène, avant, pendant et après le combat.

Finalement les reines sont des animaux-sujets qui gèrent entièrement leurs relations avec les autres bovins, qui se soumettent à une plus forte ou qui s'imposent sur la plus faible, quels que soient les espoirs du maître, quoi qu'on en dise sur les gradins : aucune forme de dressage n'a encore pu être adoptée, les propriétaires de vaches se bornant à protéger la reine potentielle et à contribuer au meilleur état de santé possible à travers

des soins alimentaires et médicaux exclusifs.

« *Se son de rèine, san cèn que van fé-e ... Ma fouè ... pa totte son de rèine é adon fa se acontèté de cèn que fan. Se apré t'a la fortén-a de vère chotre euna rèina ... Ma n'a pa fata de lèi dére rèn : san esattamènte cèn que fan, quan et comme dèyon fé-e, comme se comporté, san quan dèyon attaqué, quan dèyon scappé ... Le réine l'an caque tsousa en pi di z-atre vatse que le z-atre vatse l'an pa.* » (Si c'est des reines, elles savent ce qu'elles vont faire. Ma foi ... pas toutes sont des reines et alors il faut se contenter de ce qu'elles font. Si après tu as la chance de voir naître une reine ... mais il n'est pas nécessaire de leur dire quoi que ce soit : elles savent exactement ce qu'elles font, quand et comment elles doivent faire, comment se conduire, elles savent quan d elles doivent attaquer, quand elles doivent s'enfuir ... Les reines ont quelque chose en plus par rapport aux autres vaches ». Voilà comment nous répondait un éleveur sollicité sur la question de la préparation des vaches aux combats.

Ce laisser faire la nature, cette spectacularisation du naturel en quelque sorte, est certainement à la base de l'admiration des hommes pour ces vaches, qui en sont subjugués, réduits à accepter sans conditions les joies et les déceptions que les hasards du jeu et du tempérament de la race leur donnent. Alors que dans le cirque, le sentiment suscité par les animaux est plutôt de l'ordre de la satisfaction, quand le dressage est réussi, ou du comique, quand la situation de parodie des actions humaines déclenche le rire. Ces animaux n'ont jamais une conduite autonome : ils répètent plus ou moins correctement ce qu'on leur a appris, ils demeurent des objets sur lesquels l'homme a agi pour en obtenir un certain comportement et par conséquent une certaine réaction de la part des spectateurs.

On peut encore ajouter que ces animaux n'ont presque plus rien de naturel du point de vue éthologique. Même du point de vue morphologique, ils subissent souvent des transformations : coiffés, maquillés, accoutrés de toutes sortes d'objets et vêtements (lunettes, cravates, chapeaux, etc.), ils ne renvoient plus qu'une image pâle de leurs homologues à l'état naturel.

Les vaches, de leur côté, sont des animaux domestiques qu'on ne pourrait pas assimiler à des animaux sauvages, vivant librement dans la nature. Une transformation importante est certainement intervenue chez les bovins depuis que l'homme a entrepris leur domestication et par la suite leur sélection, soit des points de vue morphologique et physiologique (la taille et le poids ont changé, ainsi que la production de lait) que du

point de vue éthologique (elles se sont habituées à la présence de l'homme, elles ont perdu une partie de leur agressivité, leur tendance à prendre la fuite).

Nous avons analysé les phénomènes liés à la sélection, ainsi que tous les gestes humains sur le corps de la vache. Néanmoins, il y a cette admiration, dans le cas des reines, pour les aspects naturels, pour la force, pour l'intelligence, pour l'instinct de domination, pour le réflexe de protection du veau, pour l'habileté dans l'utilisation des cornes, pour la ruse dans le combat.

En réalité, ces qualités naturelles que les hommes croient identifier en tant que telles sont le fruit d'un gros travail de sélection : comme si le passionné des reines s'acharnait à chercher dans le patrimoine génétique de la vache ces caractères qu'il aime suprêmement et que la reine incarnerait à la plus haute puissance, telle qu'un prototype de la pure race primitive, de la vraie race des origines.

Au-delà de la sélection, nous avons vu que l'homme intervient sur le corps de la vache pour en améliorer les cornes, veille à ce qu'elle soit bien choyée, qu'il n'y ait pas de vaches trop agressives qui risquent d'inhiber ses instincts belliqueux, mais quand on en parle avec les éleveurs on se rend compte qu'il y a vraiment une idée de la vache, de la vraie, qui existe *a priori* et vers laquelle il suffit de s'orienter pour retrouver le vrai caractère de la race, celui qu'on entrevoit en regardant n'importe quelle vache de cette race, comme à travers un grillage où les mailles en fer sont les aspects induits par la domestication.

Pour conclure, pour l'éleveur de reines, il ne s'agit pas de réprimer des instincts comme dans le cas du dressage du cirque, mais de contribuer à faire affleurer à la surface une nature imaginaire qui sommeille dans ce système de représentations de la race.

### **La reine : une représentation de la notion de chefferie ? Comparaison entre les vertus de la reine et du leader politique.**

Enfin, une dernière question concerne vraiment la reine, la reine des reines, à savoir la plus forte, la gagnante.

Car la reine de l'alpage par exemple, est vraiment celle qui gouverne tout le troupeau. C'est elle qui décide de partir, c'est elle qui s'arrête. C'est elle qui choisit l'herbe la

meilleure et exige des autres qu'on respecte sa tranquillité et sa solitude quand elle broute l'herbe.

Elle se fait respecter des autres vaches : les hommes l'admirent profondément pour ce charisme. Ils l'aiment donc plus que les autres, d'un amour-admiration et d'un amour-respect, parce que la reine est redoutable, très docile avec l'homme qui la soigne avec beaucoup d'attentions, mais furieuse et déterminée quand elle doit se défendre ou rappeler aux autres son statut de reine.

Ces considérations nous renvoient à la notion de chefferie, car si la reine est le chef dans la société des vaches, il est loisible de se demander si la société des hommes, si intimement liée à celle des vaches, est tributaire de ce modèle de domination hiérarchique ou si elle a élaboré une notion de chefferie radicalement différente.

Dans une société où il n'existe plus de luttes physiques entre ses membres, ni celles pour régler les vrais conflits, ni celles à but ludique ou sportif (comme nous l'avons vu dans la troisième partie, si les Valaisans montrent un certain engouement pour la lutte suisse, au Val d'Aoste aucune forme de lutte n'est présente dans le panorama sportif actuel, exception faite pour la boxe qui compte d'ailleurs une seule petite société, comptant quelques inscrits du milieu urbain et un public très exigü, n'ayant d'ailleurs pas de rapport avec le milieu des éleveurs et des passionnés de reines), la première considération que l'on puisse faire c'est que le chef n'est pas celui qui gagne dans un combat au sens propre du terme. Mais les luttes pour le pouvoir sont quand-même des combats que se livrent des hommes entre eux où celui qui gagne est toujours le plus fort, à savoir le chef.

Dans cette société peu encline au commerce et aux activités financières, ancrée à la terre et à la famille, le prestige ne vient pas tellement de l'argent, mais de la faculté de décider pour les autres, d'être nommé, d'être élu, d'être délégué à parler au nom de la communauté.

Un exemple percutant de l'importance de la politique à tous les niveaux de la vie sociale, est constitué par l'essor du parti autonomiste qui se taille la part du lion au Val d'Aoste depuis les années soixante-dix, l'Union Valdôtaine. Au-delà des résultats

électorales, ce qui est frappant est l'échelle du pouvoir qui existe à son intérieur : sur une population totale de moins de 115.000 habitants, il existe plus de soixante-dix sections locales, toutes avec leur hiérarchie de personnalités (président, vice-président, secrétaire, prud'hommes, etc.) qui s'expriment publiquement « *en tant que président (ou vice-président...) de la section de...* » et qui avouent être placés « *à un certain niveau de l'Union Valdôtaine* ».

En outre, à chaque Congrès du parti, une masse de plus de trois cent délégués des sections participent aux travaux, tous avec une grande fierté du rôle qu'ils sont appelés à jouer.

Les relations avec le chef sont multiples. Le chef, dans la figure du politicien ou de l'administrateur, presque toujours de sexe masculin dans une société où le haut de la hiérarchie est encore très souvent l'apanage des hommes, est à la fois très près des gens et très au-dessus d'eux. D'un côté, il les côtoie dans la vie quotidienne, issu de la même souche, de l'autre, il y a cette supériorité morale qui en fait un être à part, obéi sans discussion, qui s'impose plutôt que se faire choisir.

Etant donné la forte implication politique d'une large majorité de la population, le politicien et l'administrateur sont très près des gens, mais l'on peut sans trop de mal dessiner deux portraits différents, selon le type d'électorat. A la ville, dans les milieux bourgeois et parmi les élites intellectuelles, prévalent les politiciens plus cérébraux, plus axés sur les débats idéologiques, alors que dans les milieux ruraux (où l'on retrouve les éleveurs bovins), la population préfère les décisionnistes, les caractères forts qui s'imposent, parfois même brutalement : notre pensée va notamment à deux « grands chefs » qu'a eus la Vallée d'Aoste lors de ces dernières décennies, le premier, M.A., un avocat de la bourgeoisie d'Aoste, un intellectuel ayant noué de nombreux liens avec des personnalités étrangères, le deuxième, A.R., un vétérinaire de la montagne, un vrai leader charismatique, aux manières musclées, toujours présent dans les fêtes de village.

Dans les deux cas, le chef est quelqu'un qui décide pour tous, qui travaille beaucoup et qui élargit un certain nombre d'avantages en échange de l'obéissance et de la fidélité. Seulement, dans le milieu des éleveurs « travailler beaucoup » est encore assez facilement assimilé aussi au travail physique : le chef ne doit pas se soustraire aux tâches les plus ingrates en vertu de son statut. C'est ainsi que lors des inondations qui ravagèrent la Vallée d'Aoste en 2001, un politicien s'est fait interviewer au téléjournal

régional pendant qu'il creusait dans la boue. A propos d'un autre politicien, nous avons recueilli une fois le témoignage suivant :

*« Ce qu'il aime son village et la vie qu'on y mène... Puis surtout le pouvoir ne l'a pas changé. Le dimanche il se lève et il part avec son tracteur charger du bois ou répandre du fumier dans les prés... ».*

Il faut préciser qu'en ce qui concerne les deux derniers politiciens que nous avons porté en exemple, pour mieux comprendre le rôle joué dans la politique locale, il s'agit de deux sénateurs de la République : sans tenter de répondre à la question de la bonne foi de ces deux personnages et de leurs stratégies électorales, on se rend quand même compte que leur comportement traduit les attentes de la population par rapport à la notion de chef politique.

L'admiration pour le chef ressemblerait un peu à celle qu'ont les bergers pour la reine : le respect absolu face à sa force, le sentiment d'impuissance et de petitesse face à sa grandeur, l'amour pour sa justesse. Quand il ne serait pas juste, il ferait peut-être des mécontents, quelqu'un pourrait se plaindre, mais personne n'oserait protester ou pire refuser son pouvoir, s'insurger.

A la différence de la société balinaise décrite par Geertz où le prestige est une fin en soi, dans notre cas, le prestige est en fonction du mérite dans l'activité sérieuse quotidienne. Un poids moral très lourd régit l'échelle du prestige, qui ne pourrait jamais faire abstraction d'un engagement dans des activités productives qui soit régulier et prolongé dans le temps. L'agon pour le prestige place l'accent sur la réussite et sur le succès du moment, dans le cas des combats de reines, comme en politique, le prestige est le fruit du travail et du sacrifice : celui qui gagnerait sans être considéré comme travailleur, risque d'être un peu écarté, presque comme un tricheur.

*« Il a vendu, acheté, il a fait les bons choix au bon moment, certes, mais être éleveur c'est autre chose : il faut vivre avec les vaches. Et faire sa propre souche. Et avoir de la patience, parce que pour avoir une reine, depuis le veau, il faut attendre cinq ou six ans, et combien de générations avant! »*, nous expliquait une fois un éleveur, par rapport à un autre éleveur, à l'esprit plus marchand, peut-être plus déterminé que d'autres à parvenir à un résultat appréciable dans l'arène.

En décrivant les caractéristiques de l'activité ludique, nous avons tenté de montrer ce lien fort qui existe entre jeu et travail : dans la recherche du prestige, ce sont ceux qui s'adonnent à une activité sérieuse qui sont primés.

Quant au jeu, il permet de les reconnaître publiquement. L'arène des vaches comme l'arène politique sont donc des lieux ambitionnés, non pas exclusivement pour la partie qui s'y joue, mais aussi pour la consécration qu'elles offrent à un travail méritoire mais qui tend autrement à passer sous silence.

Nous revenons encore une fois sur l'importance de la noblesse d'esprit des reines sur laquelle nous nous sommes déjà arrêtée, car nos informateurs en parlent souvent, avec beaucoup d'emphase, et aussi avec un peu de nostalgie, car ils regrettent infiniment qu'entre les hommes tout ne soit pas aussi honnête et digne.

La reine est meilleure que le chef des hommes, c'est ce qu'affirment catégoriquement nos informateurs. En outre, ils ajoutent que le troupeau sait respecter son unité : dès que la reine s'est manifestée dans sa puissance, toutes les autres vaches la reconnaissent en tant que telle. Même les plus fortes, qui ont plus de mal à se faire gouverner, livrent bataille à la reine encore pendant quelque temps et finissent par l'accepter à la fin. Surtout, contrairement à ce qui se passe dans la société humaine, toujours d'après nos informateurs, il n'existe pas de magouilles, de coups louches, car les vaches sont franches et frappent toujours l'adversaire de front.

*« Parfois, j'aime mieux rester au milieu des vaches qu'avec les hommes : elles sont tellement plus réelles (sincères) », nous confiait une fois un jeune berger. Et d'ajouter : « Si elles n'aiment pas quelqu'un, elles affichent tout simplement leur antipathie, alors qu'avec les hommes on ne sait jamais... Comme entre elles, les vaches ne feignent jamais: s'il faut régler un problème, elles luttent et puis il y en a une qui gagne et une qui perd et tout le monde accepte sa position ».*

## DES ASPECTS RITUELS

### Presqu'un rite saisonnier

Dans les chapitres précédents, nous avons pu constater qu'à la base de cet élevage les hommes et les vaches se trouvent liés dans une symbiose assez poussée, subvenant à la vie par des services mutuels. Les vaches fournissent quotidiennement du lait, périodiquement de la viande et de la peau, mais encore plus tout un ensemble de gratifications pour l'esprit. Objet de fierté et de prestige social, objet d'amour même, le bétail est soigné, nettoyé, chouchouté par l'homme, abrité dans de solides étables en pierre, dans lesquelles pendant des siècles hommes et vaches ont vécu côte à côte comme au sein d'une seule et étroite famille.

Ce lien a fini par forger un calendrier commun, cyclique et répétitif.

Toutes, ou presque, les activités humaines sont réglées sur les besoins du bétail et sur les possibilités du ravitaillement, si bien que le temps écologique et le temps structural coïncident : les hommes et les vaches reparcourent chaque année les mêmes chemins à la même saison, voire à la même date, pratiquant à chaque fois les mêmes activités, dans le même but.

En effet, un peu comme chez les Nuers, ce sont les cycles productifs et reproductifs des bovins, ainsi que l'exploitation des herbages, qui « font passer le rythme écologique de l'année dans le rythme social »<sup>101</sup>.

Dans le cas précis des combats de reines, il y a la mise en scène des passions communes d'un groupe, voire d'une communauté, que nous nous apprêtons à analyser autrement que par le biais du rapport individuel entre l'homme et la vache.

Nous allons donc attaquer ce chapitre en posant d'entrée de jeu la question de la dimension rituelle de ces manifestations, puisqu'il nous semble que ce qui se joue dans ces arènes « condense et théâtralise les valeurs fondamentales d'une commune humanité » (C. Bromberger, 2001 : 193).

En effet, nous estimons que dans le déroulement de ces batailles bovines on peut voir, sinon des rites en tout et pour tout, au moins des aspects rituels, dans la mesure où,

---

<sup>101</sup> E.E. Evans-Pritchard, 1940 : 119. « Les Nuers observent les mouvements des corps célestes autres que le soleil et la lune, la direction et la variation des vents, et la migration de certaines espèces d'oiseaux ; mais ils ne règlent pas leurs activités sur ces phénomènes et ne s'en servent pas comme point de référence pour apprécier le retour des saisons. »

d'après la définition de V. Turner, chaque type de rite instaure un « drame social » soit un « ensemble de comportements constituant des unités socio-temporelles plus ou moins closes sur elles-mêmes » (M. Segalen, 1998 : 19).

Autrement dit, il s'agit d'un ensemble d'actes « formalisés, expressifs, porteurs d'une dimension symbolique » (M. Segalen, 1998 : 20). Les règlements, et auparavant la coutume, à savoir la succession codifiée des gestes et des mots qui les accompagnent, font des combats de reines des actes strictement codifiés.

De plus, à travers sa dimension symbolique « le rite est un langage efficace en ce sens qu'il agit sur la réalité sociale » pourvu que l'on s'appuie sur des symboles reconnus par la collectivité (M. Segalen, 1998 : 21).

En quoi ces combats sont-ils donc parlants pour la communauté au sein de laquelle ils se sont développés ?

### **Des rites de renouvellement et de renouement avec les instances de la nature**

Avant d'approfondir des questions plus complexes, nous tenterons de faire le tour des propriétés substantives typiques de l'activité rituelle, telles qu'elles sont détaillées par C. Bromberger : « une rupture avec la routine quotidienne, un cadre spatio-temporel spécifique, un scénario programmé, qui se répète périodiquement au fil d'un temps cyclique » (C. Bromberger, 2001 : 315) . Jusque là, il s'agit bien de caractéristiques qui singularisent ce genre d'activité : nous en avons longuement fait la description au chapitre précédent. Seulement, il nous paraît capital d'ajouter quelques réflexions sur la répétition de ces comportements dans le cadre d'un temps circulaire.

« Le calendrier c'est un rapport entre un cycle d'activités et un cycle conceptuel ; les deux ne sauraient se séparer, puisque le cycle conceptuel dépend du cycle des activités dont il tire son sens et sa fonction » (E.E. Evans-Pritchard, 1940 : 123).

Vivre cycliquement le temps et l'espace signifie se soumettre à la logique de la nature, accepter paisiblement les rigueurs et les excès météorologiques, les épidémies, faire face de la même façon ... (c'est bien le cas de le dire) aux vaches maigres et aux vaches grasses. C'est aussi supporter les moments difficiles, les tâches les plus pénibles, en gardant à l'esprit les jours heureux et les moments de fête : dans ce sens, le rite représenterait une tentative de maîtriser le temps dans le retour cyclique des mêmes moments.

Quant à une autre caractéristique typique des rites, à savoir la représentation de la transcendance, à savoir « la présence agissante d'êtres ou de forces surnaturels » (C. Bromberger, 2001 : 316), ainsi que la théâtralisation de la vie, de la mort, du salut, elle n'apparaît pas dans ce genre de pratique, la faisant ainsi basculer clairement du côté des manifestations séculières.

C'est ainsi qu'au fil des années les hommes attendent le jour des grands affrontements entre les reines.

Ils attendent la fin du long hiver et guettent avec impatience les moindres signaux qu'envoie la nature pour annoncer l'arrivée du printemps, pour décider s'il s'agit de gagner ne serait-ce qu'un jour sur le calendrier, par rapport à l'année précédente, pour sortir le bétail et pour le conduire à l'alpage.

Il faut bien rappeler aussi que dans le cadre de cette société « traditionnelle » il n'existe pas de véritable coupure entre travail et hors-travail, si bien que ce qui d'habitude « relève de la catégorie du sport, du loisir, du jeu » est ici intégré à la vie sociale, revêtant par là des fonctions plurielles (M. Segalen, 1998 : 52). Nous reviendrons sur ce point à la fin de ce chapitre, quand nous tracerons les différences entre les éleveurs se réclamant de la tradition et les nouveaux propriétaires de reines.

Cette passion pour les combats, vécue au jour le jour dans les gestes quotidiens requis par l'élevage, se décline au fil des saisons, au gré des pratiques sociales qui y tournent autour, au rythme d'un calendrier qui culmine en automne, l'hiver étant l'anti-saison.

*« Le plus beau, c'est en automne : elles ont une forme magnifique »*

*« En automne, c'est vraiment des reines. En automne, la vache est portante, parfois elle est presque à la fin de sa gestation, elle a des comportements d'auto-défense très marqués »*

Au dire des éleveurs, à travers la pratique de l'inalpage, ces vaches transcendent presque elles-mêmes pour devenir des créatures sauvages, éloignées de l'homme et de la civilisation.

Les grands combats de l'automne ont lieu après la saison passée à la montagne. Les *arpians* (travailleurs de l'alpage) se retrouvent dans la vallée, au milieu de la communauté : après cette situation de mise en marge et de séparation, ils se retrouvent

au cœur d'un rite où la société se refait et se recompose dans la totalité de ses membres. Cette phase s'accompagne aussi du rite du rasage, car les *arpians* ont la coutume de laisser pousser barbe et cheveux pendant tout leur séjour en montagne et de se raser seulement une fois qu'ils ont été réintégrés dans la société. La charge symbolique de ce geste est à notre sens encore presque plus forte de nos jours qu'autrefois, car s'il est vrai que la multiplicité des choix esthétiques consentis par les modes actuelles a éduqué le regard qu'on porte sur l'autre à une plus grande tolérance de la diversité, il ne faut cependant pas oublier que les conditions de vie à l'alpage se sont nettement améliorées et que le choix du non rasage est donc surtout pratiqué pour sa valeur de signe, un signe d'autant plus marqué que de nos jours les travailleurs d'alpage ont parfois l'occasion de descendre pendant l'estivage et d'afficher, non sans quelque fierté, leur diversité à travers une barbe et des cheveux incultes.

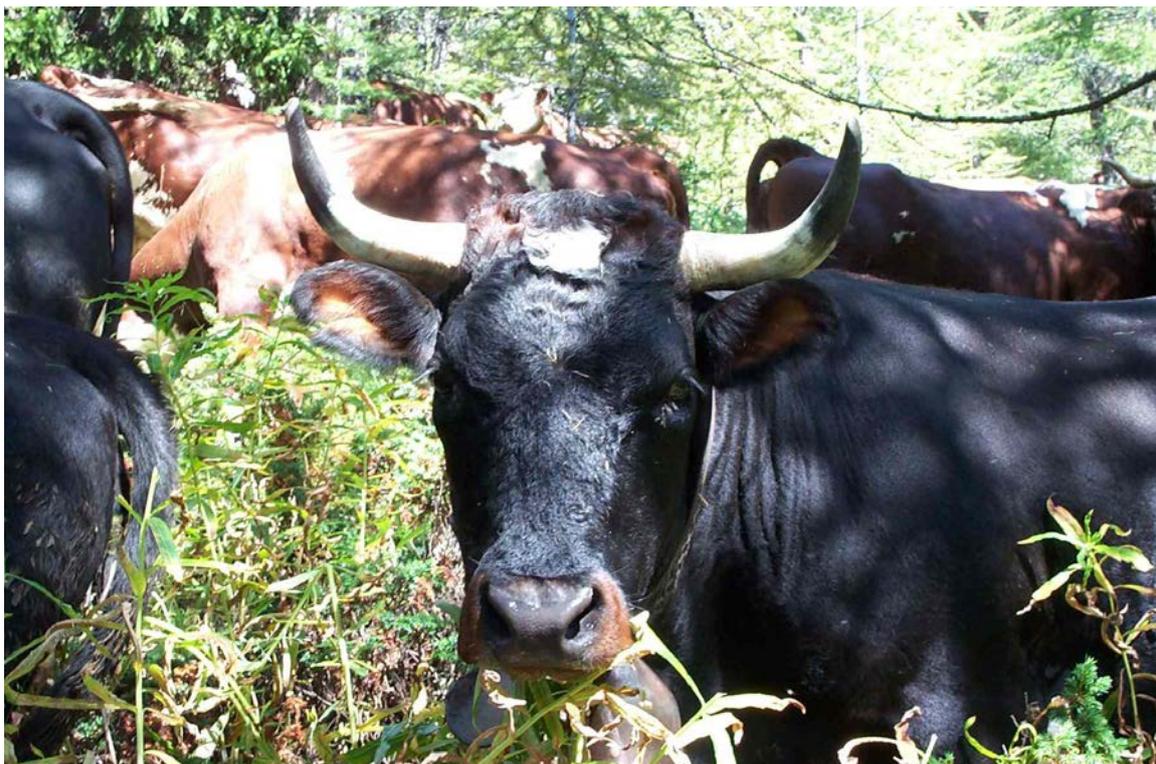
Le rasage concerne aussi les vaches : lors de la préparation de la *désarpa* on leur rase les poils de la queue en ne laissant qu'un anneau de poils, la *verdsetta*.

A la fin des combats, un peu comme à la fin de la saison d'alpage, les hommes parent les reines.

Nous venons donc de constater que d'autres propriétés qui caractérisent le rite appartiennent bien à la logique du combat de reines, à savoir « des paroles proférées, des gestes accomplis » (les descriptions du chapitre précédent là aussi s'avèrent éclairantes) et « des objets manipulés visant une efficacité extra-empirique qui ne s'épuise pas dans l'enchaînement mécanique des causes et des effets » (C. Bromberger, 2001 : 316) : c'est sur ces objets, qui prouvent encore une fois l'existence d'une relation privilégiée entre l'homme et la vache, que nous allons maintenant arrêter notre attention.



**60. Croix rustique en bois, à côté de l'alpage, décorée de fleurs alpines (photo C. Dunoyer)**



**61. Les vaches dans la forêt : une étape incontournable du calendrier humain-bovin (photo C. Dunoyer)**



**62. Le bouquet de la reine cloué sur le pas de la porte (photo C. Dunoyer)**

## Les manifestations extérieures du rite

### Le bouquet de la reine

« *Nous les parons avec de belles fleurs en papier, que nous préparons en famille* ».

« Dès que le corps est emblématisé, il y a rituel » (M. Segalen, 1998 : 62), mais dans notre cas, c'est surtout le corps des reines qu'on emblématise.

L'emblème de la reine est le *bosquet* (bouquet), dressé sur la tête, au milieu des cornes, à la fin du combat ou pour la descente de l'alpage, qui consacre la reine des cent jours, à savoir la prestigieuse reine d'alpage.

Ce bouquet est constitué d'une branche de sapin, combinée parfois avec un siège de trayeur renversé. En Valais on le nomme *charlette*.

Sur la branche trouvent place des fleurs en papier rouge, des rubans, des miroirs.

Dans le cas de la désalpe, les bouquets sont l'œuvre de la famille qui se prépare à la descente : les femmes surtout préparent les fleurs en papier (chaque famille a ses traditions, ses petits secrets pour mieux réussir les fleurs), tandis que les hommes dressent ces bouquets sur la tête des vaches, le matin, dès l'aube, avant le départ de l'alpage.

A. Van Gennep confirme l'existence de la même pratique en Savoie : décoration de la reine au moyen « d'un petit sapin garni de roses des Alpes et de fleurs » à Bernex, « avec des rubans, des bouquets de fleurs ou (aux Gets) avec des couronnes de mousse » (A. Van Gennep, 1943 : 2717), avec un « bouquet placé sur le devant de la tête » en Tarentaise (A. Van Gennep, 1943 : 2420) et enfin avec « des bouquets de fleurs attachés aux cornes et souvent une glace sur le front » dans le Chablais (A. Van Gennep, 1943 : 2422).

Dans le cas des combats de vaches tels qu'ils sont organisés de nos jours, les bouquets sont l'œuvre de personnes engagées par l'Association Amis des Batailles de Reines, afin qu'elles préparent le nombre de bouquets requis pour chaque éliminatoire et pour la Finale Régionale.

La reine porte souvent aussi un long ruban qui lui ceint la taille, juste sous l'épaule.

Enfin, les plus belles sonnailles, avec des colliers précieusement décorés, appartiennent aux reines qui sont les seules, paraît-il, à savoir les porter dignement en tirant une fierté évidente<sup>102</sup>.

---

<sup>102</sup> « Le montagnard (propriétaire du pâturage) qui a suivi les péripéties du tournoi des encornées pour cette élévation à la royauté s'approche de l'élue, lui ôte le collier qu'il remplace par un autre plus large et

La couleur de la reine des cornes est le rouge, la couleur du feu et du sang, emblème de virilité et de force, contrairement à la couleur de la reine du lait, qui est le blanc, couleur féminine par excellence, au-delà de la similitude avec la couleur du lait.

Cette opposition masculin-féminin renvoie à la symbolique des couleurs utilisées à la naissance des enfants dans la culture alpine et dans une bonne partie de l'Europe occidentale, comme nous le lisons dans l'œuvre de Van Gennep : en effet la couleur choisie pour les garçons était le rouge, tandis que la couleur choisie pour les filles était le blanc, ou bien le bleu (symbolisant le manteau de la Sainte Vierge).

Un autre élément du bouquet de la reine sur lequel il nous paraît pertinent de nous arrêter est la branche de sapin, « le bouquet pouvant d'ailleurs être constitué simplement par de petites branches feuillues, et non pas nécessairement, comme au sens moderne, par des fleurs assemblées. Ainsi, on nomme très souvent dans les documents ruraux *bouquet* le sommet non ébranché de l'arbre de mai » (A. Van Gennep, 1943 : 1516). Nous trouvons d'ailleurs assez frappante l'analogie entre le bouquet de la reine et la fonction de certains arbres de mai mentionnés par Van Gennep, notamment « l'arbre, la branche ou le bouquet magiques, plantés sur le fumier pour écarter les serpents, ou pour éviter les épizooties »<sup>103</sup>, dans les cérémonies de la fenaison et de la moisson « la grande branche, ornée ou non de fleurs, ou le bouquet de fleurs champêtres, symbolisant la fin du travail » ou encore « le plus beau peuplier du territoire, planté dans quelques villages béarnais sur la place du village (...) peut-être pour en limiter magiquement les dégâts ».

Deux notions se croisent dans les exemples que nous venons de mentionner.

Premièrement, l'aspect défensif du bouquet qui est censé protéger des accidents, de la maladie, de la mort : nous avons vu au cours de notre recherche combien les vaches catalysent les attentions des éleveurs et combien l'homme vivait dans la peur et dans l'incertain, car des dangers comme les serpents ou les épizooties pouvaient ruiner la vie d'un ménage. Pour ce qui est des vipères, au-delà du risque mortel de leurs morsures, les hommes vivaient dans la terreur qu'elles rentrent à l'étable et sucent le lait aux vaches, car on croyait fermement qu'elles étaient attirées par le lait.

En deuxième lieu, l'analogie entre les arbres de mai et le bouquet de la reine porte

---

plus joli, muni d'un gros et solide carron » (A. Van Gennep, 1943 : 2420).

<sup>103</sup>Des témoignages recueillis dans des villages valdôtains et valaisans relatent la coutume de cueillir certaines herbes le jour de la Saint-Jean, le matin, « lorsqu'elles étaient encore mouillées de rosée » et de les porter bénir, afin d'avoir une protection contre les vipères, les tempêtes et les maléfices. Par la suite, ces herbes étaient suspendues sur la porte de la maison.

sur la notion d'achèvement d'une tâche importante ou d'une période de travail : les cent jours d'alpage constituent un moment crucial du calendrier des activités de la région alpine, se terminant par une grande fête<sup>104</sup>. En effet, l'occupation de la haute montagne par l'homme a toujours été alourdie par une considérable charge émotive, étant donné les dangers concrets, la dimension de l'inconnu, l'aspect temporaire de cette permanence, l'isolement du reste de la communauté et, non ultime, l'entité de l'enjeu économique représenté par la saison d'alpage<sup>105</sup>. Les travailleurs de l'alpage portent sur eux une grande responsabilité et les propriétaires des vaches vivent l'été dans l'anxiété de ce qui peut arriver à leur cheptel.

Parer les vaches, et notamment les reines, c'est une manière pour les *arpians* de faire montre de leur bon travail et des soins réservés au troupeau : ils sont fiers de descendre les vaches avec leur pelage luisant, à peine brossées, dans leur forme meilleure, et la curiosité des villageois répond à leur fierté. Dans les vallées, on attend les désalpes avec beaucoup de curiosité : le retentissement des sonnailles et l'effet des miroirs (qui produisent des éclats de lumière permettant ainsi au cortège qui descend de la montagne de se faire remarquer parfois même de très loin) créent une grande suspense, car il est toujours difficile d'établir les distances. En outre, pour les villageois, la désalpe permet enfin la réintégration de tous les membres de la communauté.

Au-delà du regard d'ensemble sur tout le cortège, il est évident que les yeux sont tous braqués sur la reine des cornes, dont le bouquet qu'elle arbore fièrement symbolise la force, la primauté et le triomphe au combat. C'est en effet cette valeur symbolique qui a été récupérée de nos jours, à partir de l'institution des combats organisés, pour parer les meilleures lutteuses dans l'arène des reines.

Enfin, on pourrait se demander si le bouquet de la reine, érigé en emblème de la victoire, n'aurait pas une valeur magico-propitiatoire, pour le bonheur du ménage, étant donné tout ce qu'elle représente.

---

<sup>104</sup>Un témoignage de cet aspect jubilatoire nous est offert par la chanson *La désarpa* du chanoine Domaine : “*bien devan lo dzor, no sèn tcheut en trèn, oui no partèn, sentèn pamé de lagne ... tsante lo tchit comme eun aoujé è pense a mamma ... dzappon le tseun, saouton le vé é meur é clliende...*” Bien avant qu'il fasse jour, tout le monde s'affaire, aujourd'hui nous partons, nous ne sentons plus aucune fatigue ... chante le gamin comme un oiseau en pensant à sa maman ... les chiens aboient, les veaux sautent les murs et les cloisons...

<sup>105</sup>Nous mentionnons ici une pratique propitiatoire visant la réussite de la production fromagère de l'alpage : arrivé à une certaine phase de la fabrication, le fromager fait le signe de la croix sur les chaudières.

En réalité, si les propos échangés par les hommes lors des sorties printanières du bétail ou dans le cadre des combats annuels sont riches de considérations sur les risques de la haute montagne et sur l'appréhension qui accompagne toute cette période, rien d'explicite ne nous permet de relier ces pratiques à un univers magique visant la prospérité dans le domaine agricole et pastoral.

### Des analogies significatives avec d'autres pratiques alpines

En premier lieu, il est une autre forme d'analogie sur laquelle nous entendons placer l'accent, celle qui existe entre le bouquet dressé sur la tête des reines et les masques du Carnaval portés dans les vallées du Grand-Saint-Bernard, des deux versants valaisan et valdôtain.

En effet, les objets rituels de cette pratique carnavalesque sont tout à fait les mêmes du bouquet de la reine, à savoir les branches de sapin, les fleurs, les rubans, les miroirs, les sonnailles (ou grelots). Tous ces objets se trouvent réunis sur la tête des personnages déguisés pour former de gros chapeaux qui devraient, telle est l'explication donnée de nos jours, représenter les chapeaux des soldats de Napoléon, admirés par les populations locales lors de leur passage par le Col du Grand-Saint-Bernard en 1802. Les habits du déguisement qui sont aussi couverts de miroirs et de fleurs devraient également représenter l'uniforme des soldats.

En ce qui concerne le chromatisme, l'analogie est encore plus frappante, car le rouge est la couleur dominante. En outre, pour rester dans le thème du carnaval, mais en dehors des vallées du Grand-Saint-Bernard, des témoignages oraux (recueillis dans la commune valdôtaine de Fénis dans le cadre d'une enquête précédente<sup>106</sup>) nous rappellent l'existence d'anciens rites carnavalesques où le rouge et le blanc s'opposaient, le premier symbolisant le désordre, la folie, la violence, le deuxième symbolisant l'ordre, la sagesse et la paix.

De manière plus générale, le rouge demeure une couleur importante dans les carnivals de cette région, où le déchaînement des personnages masqués renvoie à ces manifestations primitives de *paidia*, de subversion totale et momentanée de l'ordre établi, ce qui n'est pas bien éloigné de la notion de force et de violence véhiculé par un combat de reines.

---

<sup>106</sup>Le Carnaval, 1999, RAI, Siège Régional pour la Vallée d'Aoste.

En outre, nous estimons pertinent de proposer un autre genre de rapprochement avec une pratique observée dans plusieurs régions alpines et occidentales, celle des filles de mai, constituant le corps de juvéniles desservantes parmi lesquelles nous pouvons mentionner les belles de mai provençales et les Majorèches valaisanes<sup>107</sup> : dites également reines de mai, « travesties et ornées de fleurs » (L. Roubin, 1976 : 194), ces jeunes filles défilent en cortège et dansent dans le cadre d'un culte funéraire de printemps.

La similitude apparente est assez visible : deux cortèges avec des « reines » parées de fleurs exaltant leur beauté. La dénomination de « reines » dans les deux cas est significative et révèle le caractère emblématique des porteuses de bouquet.

Si Lucienne Roubin écrit, à propos des filles de mai, qu'elles « magnifient, à des fins propitiatoires pour la fertilité du terroir villageois, la croissance des espèces florales, honorées dans leurs éléments les plus directement dépendants de l'espace sauvage » (1976 : 195), il est certainement vrai que cette notion de fécondité tient au moment de l'année choisi pour ces pratiques, notamment au mois de mai, ce qui n'a donc aucun rapport avec la descente des alpages qui a lieu à la fin de l'été. Néanmoins, le jour de la désalpe marque le début d'une période florissante pour la communauté, après les anxiétés et les appréhensions qui caractérisent les campagnes d'estivage : les éleveurs acquièrent la production de l'estivage, sous forme de fromages et de beurre, se réapproprient pleinement leurs vaches, qu'ils retrouvent, si tout s'est bien passé, en une forme magnifique, grâce aux bénéfices de la montagne, notamment un lait plus riche et une progéniture plus forte. C'est un moment de répit.

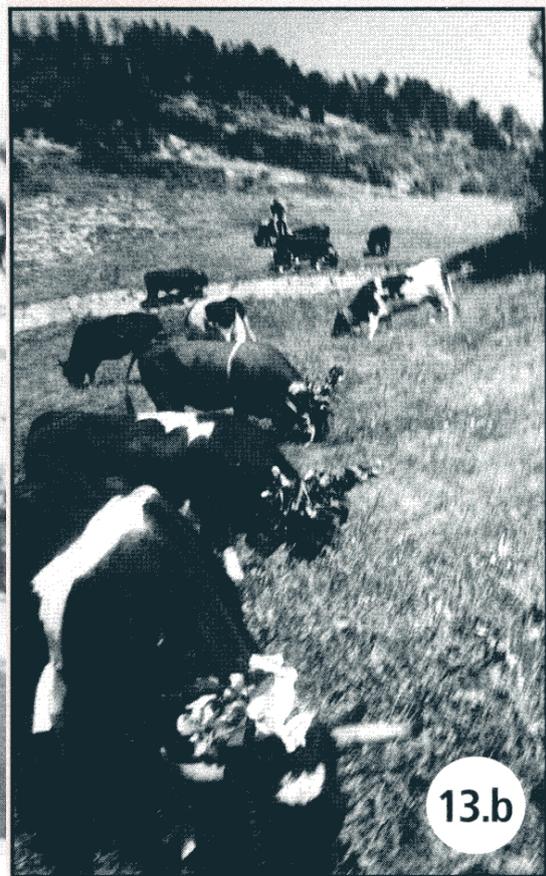
D'autre part, comme le rappellent souvent nos informateurs, c'est en automne que les vaches acquièrent le plus de caractères féminins : lorsqu'elles descendent de l'alpage, elles sont plus grasses, elles sont vers la fin de leur gestation et dans les combats elles se caractérisent par des réflexes plus marqués d'autoprotection.

En outre, un subtil lien idéal noue l'institution du mariage à la vache sous le signe de la fertilité : nous avons déjà remarqué que la sortie du troupeau au printemps se fait un jeudi ou un samedi, les mêmes jours choisis pour la désalpe et aussi pour le mariage dans la tradition. En ce qui concerne la période de l'année, le choix était plus libre, souvent les exigences familiales, mais souvent c'était juste après la désalpe, si la saison d'alpage avait été bonne. Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que la fécondité du mariage comme celle de la vache permet aux deux lignées, celle humaine et celle

---

<sup>107</sup> Cf. L. Roubin, 1970 : 179.

bovine, de se prolonger dans le temps, dans l'établissement d'un parallélisme qui ne va pas sans une certaine forme de réciprocité : si le mariage ne donne pas d'héritier, qui succédera au maître de la maisonnée et du troupeau? D'autre part, si le troupeau ne sera pas productif, quel avenir peut-on envisager pour la descendance?



**63.La désalpe (photos famille Dunoyer)**



**64.On fête la désalpe (photo famille Dunoyer)**

On pourrait donc conclure que le bouquet de la reine, s'il est l'emblème de la force et de la victoire dans la lutte pour la suprématie, contient tout de même et d'une manière indissociable, (car la reine est toujours portante, la vache stérile étant écartée du troupeau par les hommes et en aucune circonstance elle ne peut combattre avec ses congénères), cette notion fondamentale de fécondité, portée en triomphe, dont les retombées font la renommée du troupeau et donc le bonheur des familles d'éleveurs. Il est vrai d'ailleurs qu'après la désalpe le bouquet de la reine est cloué sur le pas de la porte de l'étable, considéré comme un porte bonheur capable d'éloigner les principaux dangers qui menacent le troupeau.

Mais il existe encore un autre point de contact entre la vieille reine et le mariage : la tradition de l'*épousa*, l'épouse, répandue autrefois au Val d'Aoste. C'est ainsi qu'on nommait la vieille reine en fin de carrière, désormais stérile : les derniers temps avant de l'abattre, on lui faisait preuve de toute la reconnaissance de la famille, en lui donnant la meilleure nourriture, en lui réservant des traitements d'exception et en la brossant plus souvent que les autres vaches, afin qu'elle soit toujours dans sa meilleure forme.

Enfin, des filles de mai, Lucienne Roubin écrit qu'elles sont chargées de l'accomplissement d'une liturgie visant la vénération des esprits ancestraux, ces célébrations prenant place « au terme d'une période grave et chargée d'exorcismes » (L. Roubin, 1976 : 193). Dans le cadre de la descente des alpages avec les reines enrubannées, si le climat général rappelle la fête, dans l'effervescence de la communauté, il est vrai que le lien avec les ancêtres n'est pas absent : avant le déart, le matin de la désalpe, les plus vieux prient encore de nos jours « *pour Saint Antoine* (patron du bétail), *les bonnes âmes et nos vieux qui nous ont légué cette terre* » avant de faire retour au village, au sein de la maison familiale, car chaque troupeau appartient à des familles ou à des branches de familles bien ancrées dans le territoire, et finalement dans l'étable de la famille sur la porte de laquelle trouve place le bouquet de la vieille reine, parfois aussi les cornes d'une reine importante pour la famille.

### **Les matchs en plaine : un rite saisonnier moderne**

A l'image des batailles des temps passés, qui s'inscrivaient dans un large contexte de comportements humains cycliques, à travers la répétition rituelle de toutes les tâches agricoles que nous avons vues précédemment, les *matches* modernes contiennent aussi quelques aspects rituels.

Bien que plus détachés du calendrier agricole traditionnel, parce que ces activités se sont sensiblement réduites, il n'en reste pas moins des moments identifiés à claires lettres dans le calendrier annuel.

S'ils sont moins liés au calendrier des hommes et du bétail qu'avant la révolution technologique, c'est qu'une population rurale presque intégralement homogène du point de vue de l'activité économique a été supplantée par une population beaucoup plus hétérogène, faiblement vouée à l'agriculture, en partie obligée à abandonner le village natal pour la ville, de manière quotidienne ou définitive. Les intérêts et les rythmes pause-travail des individus de la communauté sont par conséquent devenus très variés. La population d'agriculteurs-éleveurs, se partageant entre propriétaires de reines et spectateurs, a été remplacée par une population très diversifiée où le public est composé de plusieurs catégories sociales. Quant à l'univers des propriétaires de reines, s'il est encore en bonne partie tributaire du monde agricole, il ne l'est pas de manière absolue, car d'autres catégories sont aussi représentées parmi eux, notamment au Valais.

Ces clivages à plusieurs niveaux expliquent pourquoi le calendrier d'avant la révolution technologique n'est plus celui qui rythme les activités de toute une communauté. Par conséquent, le jour du combat n'arrive pas comme le moment culminant de toute une saison scandée par des dates et des activités reconnues, respectées et pratiquées par toute une communauté, mais plutôt comme une date à part entière, un jour dont la valeur est considérée comme absolue et non relative dans le cadre d'un calendrier ou d'un système de valeurs plus large.

Pour cette même raison, les dates des combats fluctuent un peu plus que dans le passé, car il s'agit pour les organisateurs des combats modernes de faire coïncider les exigences de plusieurs catégories sociales, afin de se garantir un public des plus nombreux.

Le calendrier des batailles de reines crée d'année en année une série de rendez-vous, vécus à chaque fois comme un événement nouveau mais se répétant cycliquement, culminant dans la finale régionale, véritable consécration. Pour le Valais l'enchaînement rituel varie légèrement, dans la mesure où les combats à l'alpage, au moment de l'inalpe sont couverts d'un prestige que nulle finale ne peut ternir. Cependant même pour le Valais, on peut affirmer que le match en plaine a acquis le statut de rite saisonnier, avec tout ce qu'il entraîne au niveau des représentations collectives et individuelles.

*« La différence qu'il y a entre les combats de reines et l'alpage, c'est que la saison est longue, les vaches sont beaucoup plus libres que dans un combat de reines. Dans*

*l'arène, elles ne sont bousculées par personne, elles mettent le temps ... Les plus intelligentes, ça va attendre, les jeunes se cassent la gueule, comme on dit, trop vite, ne savent pas faire passer leur rage. C'est les vieilles qui généralement reviendront pour régler leurs comptes. »*

*« Dans un match, il faut avoir beaucoup de chance »*

Quant à l'existence d' « une configuration symbolique qui fonde en signification la pratique rituelle et en garantit la portée » (Bromberger, 2001 : 316), il nous semble que l'on retrouve cette caractéristique dans les matchs modernes, à travers tout l'appareil organisationnel mis en place pour véhiculer le riche système de représentations de la vache.

En outre, dans toute activité rituelle on peut remarquer « l'instauration d'une anti-structure affranchie des hiérarchies ordinaires qui règlent la vie sociale et assignent à chacun, dans ce moment hors du temps, un rang différent selon sa proximité relative par rapport à l'objet de la célébration et aux officiants chargés de l'exécuter » : dans notre cas, cette anti-structure prend forme à l'intérieur et autour de l'arène dans la mesure où la victoire de la reine a un impact direct à l'intérieur de la structure sociale, ce que nous analyserons bientôt. Plus en général, les éleveurs, que ce soit des propriétaires de reines ou des membres de l'organisation, vivent la journée des batailles comme un moment à part, ils sentent avoir un statut différent par rapport à leur vie ordinaire : non qu'ils aient acquis une position plus haute dans l'échelle sociale, mais ils occupent le devant de la scène, ils foulent des pieds le pré de l'arène à côté des reines, on les regarde, on parle d'eux, alors que la plupart des fois ils se sentent l'objet d'un mépris latent. Les réseaux de relations se créant autour de la reine dans son box avec l'homme, entre un combat et le suivant, sont révélateurs du changement de statut de l'éleveur de vaches, ce que nous avons déjà analysé au chapitre précédent.

Nous concluons ce tour d'horizon des aspects rituels des combats de reines avec une dernière caractéristique, à savoir « l'obligation morale de participer » (C.Bromberger, 2001 : 316) : il s'agit en effet d'un devoir, tout au moins pour une partie de la population et pour certaines batailles, telles que celle qui a lieu dans la commune d'appartenance ou la finale. Ce devoir est très proche du sentiment de « *communitas* » (C.Bromberger, 2001 : 317) « un lien humain essentiel et générique sans lequel il ne pourrait y avoir aucune société » (V. Turner, 1990 : 98). Nous pensons en effet que l'une des raisons du succès grandissant des combats de reines est au moins partiellement tributaire de cet

aspect : participer aux combats devient une manière de sortir de l'individualisme de la vie actuelle et de partager quelques moments avec la société des éleveurs à laquelle on appartient, sous peine de subir un double ostracisme. Pour des éleveurs qui se sentent déjà quotidiennement mis à l'écart dans la société globale dans laquelle ils vivent, être dans la solidarité avec les autres éleveurs permet de compenser en partie leur marginalisation.

Si l'on admet donc que ces matchs modernes ne sont pas dépourvus d'une dimension rituelle, une question se pose. En effet, il est vrai, comme nous le lisons dans le texte de M. Segalen (M. Segalen, 1998 : 92), qu' « il existe une marge de manœuvre dans tout rituel » et que tout rituel est donc « plastique ». Cependant, admettant que la forme puisse changer, « peut-on admettre alors que le contenu du message culturel exprimé par un rituel reste identique ? ».

Toute tentative de réponse bute contre l'ignorance profonde dans laquelle nous demeurons des modalités avec lesquelles s'articulaient autrefois les dimensions opératoires et exégétiques, aucun document ne venant à notre secours. Toutefois, la révolution sociale et économique a été telle, au cours du XXe siècle, que les contenus profonds véhiculés par le rite ont dû forcément s'adapter aux nouveaux rapports de forces existant à l'intérieur de la société, comme les structures de la pratique ont été encadrées dans un système de règles et de contraintes qui n'avaient pas lieu d'exister auparavant.

Ce qui nous paraît certain, c'est que ces combats ont du sens pour une partie importante de la population de ces régions et qu'ils obéissent à la fonction d' « assurer la continuité d'une conscience » collective et de « s'attester à soi-même et d'attester à autrui qu'on fait partie d'un même groupe » en affirmant et en rappelant « périodiquement la prééminence de la communauté sur l'individu » (C. Bromberger, 2001 : 316).

De plus, ces combats modernes conservent, de par leur propre nature, cette « dimension de guerre ritualisée » (M. Segalen, 1998 : 58) si chère à l'imaginaire masculin, ce qui explique la raison d'une plus faible participation féminine même de nos jours. En effet « plus ancienne est l'activité plus elle touche à des fluides corporels majeurs et plus forte en sera la charge symbolique.(...) Plus sont accentués les valeurs et les symboles de la masculinité plus les activités tendent vers le rituel et la codification et

plus les femmes en sont exclues ». En effet, « la société moderne reproduit les grandes divisions sexuelles qui font qu'en tout temps et en tout lieu les hommes sont collectivement chargés de manifester le sacré » (M. Segalen, 1998 : 69).

La délimitation du terrain pour le combat nous renvoie à tous ces rituels dont l'histoire médiévale nous fournit de très nombreux exemples : la proposition solennelle de temps et de lieu pour la bataille rappelle les opérations de traçage de l'arène naturelle par exemple lors des combats d'alpage.

En même temps, cela nous renvoie à une autre pratique courante autrefois, celle du duel : en effet, le duel qui remplace la bataille démontre en forme de *agôn* la suprématie de l'une des deux factions en évitant de répandre trop de sang. Mieux qu'il en tombe un plutôt que toute une armée : « éviter effusion de sang chrestien et la destruction du peuple » (Huizinga, 1988 :138), comme on disait au Moyen Age. En paraphrasant ces propos et en les adaptant à l'objet de notre étude, on pourrait ajouter : mieux la lutte de deux vaches que celle de deux hommes, ou de deux groupes d'hommes. En réalité, il ne s'agit même pas de sacrifier les vaches, étant donné leur disposition naturelle à la lutte et la spectacularisation que l'homme en a tiré en contenant la violence jusqu'à limiter au maximum la moindre blessure.

Comme l'a démontré Huizinga, les jeux d'agon primitifs et la guerre dans ses différentes formes jaillissent de la même source symbolique, où le jeu et la lutte, la justice et le tirage au sort ne sont pas encore antithétiques, mais toujours fortement ritualisés.

Au-delà des similitudes que nous avons pu établir avec l'idéal type de la pratique rituelle auquel nous avons tenté de rapprocher ces batailles de reines, il nous paraît intéressant de continuer dans la tentative de dégager les traits spécifiques du phénomène qui nous occupe, à travers le repérage « des transferts, des processus d'appropriation, d'inversion, de distanciation, de rupture » (C. Bromberger, 2001 : 317).

## LES RITES DE LA SOCIALISATION

### Des conflits par vaches interposées

Après avoir pris en compte les aspects ludiques et rituels de ces combats, nous allons donc nous pencher sur leur dimension belliqueuse.

En effet, si l'on observe un peu la pratique, du côté des éleveurs aussi bien que du côté des spectateurs, malgré l'aspect ludique créé par le rôle de l'animal-jouet, qui dans ce cas est l'instrument d'un hasard provoqué par l'homme et sur lequel celui-ci parie, d'autres intérêts se cachent sous ces activités, ou en tout cas elles sont investies par d'autres fonctions que celle d'amuser les participants.

A la suite de nombreuses observations sur le terrain, qui ont fait l'objet des descriptions des gestes, paroles et postures des chapitres précédents, nous pouvons avancer l'hypothèse que ces combats sont en réalité des combats entre hommes, voire entre familles d'éleveurs, notamment les quelques deux ou trois grandes maisonnées qui se partagent les intérêts du village, avec les amis de famille et autres personnes ayant des affaires en commun, voire entre communautés voisines, bien sûr par vaches interposées.

La nature des conflits sous-jacents est variée sans doute, mais la terre, sa propriété et son exploitation, occupe une place importante. Dans cette région, on répète : « Qui l'a tère, la guèra » (qui terre a, guerre a), tellement la malédiction des conflits a envenimé les relations humaines d'autrefois<sup>108</sup>. Etrange paradoxe pour quelque chose que l'on définit couramment « lo bien », en réalité un bien tellement précieux pour lequel les hommes étaient toujours prêts à combattre. Les limites des propriétés, les droits de passage, les droits d'exploitation, les roulements dans les corvées, l'utilisation des eaux pour l'irrigation des pâturages, tout était susceptible de déclencher des disputes sans fin entre familles ayant mal réglé des questions relatives à des héritages et des conflits séculaires entre communautés voisines. Les querelles concernant les droits d'exploitation de la *consorterie* de Lignod et d'Antagnod dans le haut val d'Ayas, pour ne mentionner qu'un exemple, ont envenimé les rapports entre les deux villages pendant trois siècles, de la fin du moyen-âge jusqu'à l'ère moderne.

Quant aux réseaux de relations que les combats mettent en jeu, ils ressemblent de très près à ce qui nous a été reporté par Clifford Geertz dans son texte célèbre consacré

---

<sup>108</sup>Un autre dicton "Cogne roudze Cogne" (Cogne, c'est le nom d'une localité, ronge Cogne) qui exprime bien ces conflits incessants entre voisins.

au combat de coqs balinais : « On active les rivalités et hostilités de villages et de groupes de parenté, mais sous forme de "jeu", d'un jeu qui frise dangereusement, extatiquement, l'expression d'une agression ouverte et directe entre personnes et entre groupes » (C. Geertz, 1983 : 200).

Mais ces rivalités, ces hostilités, souvent n'existent presque plus : on pourrait dire qu'elles s'appliquent au jeu d'une manière positive, ce qui se traduit par un plus d'amour et d'attention pour une vache plutôt que pour son adversaire, sans aucune forme de haine et de rancune en cas de victoire de l'autre. C'est un peu comme s'il y avait la mise en scène du conflit, mais qu'on avait perdu de vue l'objet de la dispute.

*« A- Tsaqueun fé lo tifo pe le vatse de la comeun-a. N'en de vatse que van eun montagne su pe la comba de combats Vertosan. Soutegnèn co tchéca le vatse de no, di post.(Chacun défend les vaches de sa commune. Nous, on a des vaches qui inalpent dans la combe de Vertosan. Nous soutenons surtout les nôtres, celles de chez nous)*

*B- Se çalle perdon avèitsade co le bataille apré ?(Mais si ces vaches-là perdent au combat, vous vous arrêtez encore pour voir les autres?)*

*A- Ouè, ouè, l'è normal ! »(Bien sûr, c'est normal)*

Nous avons voulu solliciter aussi l'avis de quelques touristes français qui, pour être extérieurs à l'ensemble de la pratique, ne nous ont pourtant pas fourni une version bien différente:

*A- Vous n'avez pas de frictions avec les Valdôtains à côté ?*

*B- Non, nous on s'en fout : on applaudit celle qui gagne, nous on respecte. Même le public n'a pas l'air passionné à se bagarrer entre eux. Ils sont pas belliqueux.*

*Nous, on respecte la gagnante : eh bien, bravo !*

Les bagarres entre spectateurs paraissent donc vraiment très rares, si bien qu'on n'a pas trouvé un seul récit à ce propos :

*« Na, dzé pa tan senti-nèn. Son tcheut su lo système de l'amitché, tanque a la feun. »(Non,jamais trop entendu. Tout le monde reste dans le système de l'amitié, jusqu'à la fin)*

Autrefois, en tout cas avant l'amorçement du processus de sportivation, les tensions étaient probablement plus fortes, d'après les témoignages des anciens : le public neutre n'existait pas et les éleveurs manifestaient davantage leurs passions.

## Les ennemis historiques

« *Quand j'ai décidé de prendre des vaches, mon père m'a dit : « Si tu veux faire la guerre, t'as qu'à prendre des vaches! ». C'est comme ça, mais tant pis, j'aime bien... »*

Si l'on voulait définir avec une précision supplémentaire les dynamiques qui règlent ces conflits sociaux, on pourrait mentionner d'abord le rôle des différends hérités de l'histoire : dans un milieu où tout le monde est classé par branches de familles, par grandes familles et par groupes de familles (alliances, communautés et autres types de solidarité mutuelle), les anciennes inimitiés ressortent dans ces circonstances et alimentent l'antagonisme constituant le piment de ces compétitions.

C'est ainsi que les défis que se lançaient au début du XXe siècle certains personnages devenus légendaires depuis étaient à l'origine de batailles de reines qui demeurent inoubliables dans les annales de la mémoire collective. « Dans la commune de Sarre, c'était entre Maturino Bétemps du Crou et Camille Bétral de Chesallet, à Aoste entre les Bionaz et les Chuc, à Porossan entre les Boch et les Lacroix, à Nus entre les Rosset et les Chabloz, à Quart entre les Bionaz et les Lugon » (J. Gerbelle, 1985 : 44).

Ces rivalités, certes atténuées à cause de l'évolution des mœurs, se sont tout de même prolongées au cours des décennies, non seulement à l'intérieur des familles concernées, mais aussi au niveau du public qui attendait de voir qui sortirait gagnant de ces défis.

La composante *agon* est en effet très présente dans ces affrontements, évidemment au niveau du combat bovin, mais également au niveau du jeu des hommes. On remarque qu'il existe des rivalités portant sur une ou plusieurs qualités qui entrent en jeu dans ces combats, et ce ne sont pas que les qualités des vaches.

Certes, dans le discours sur le combat, comme nous l'avons décrit précédemment, il est question de force, d'adresse, d'intelligence et de persévérance de la vache, mais en réalité il est question aussi d'autres vertus, non dites, dont sont porteurs les hommes propriétaires-éleveurs de reines plus que les vaches. « Dans toute la vallée (de Chamonix), c'est à qui possédera la reine, ce qui amène une émulation jalouse entre les copropriétaires de la montagne » (A. Van Genep, 1943 : 2421).

Néanmoins, avec la nouvelle génération d'éleveurs, mais déjà partiellement avec la génération de leurs parents, ces conflits historiques ne sont plus qu'un souvenir et pour autant ils n'enveniment plus l'esprit de la fête. Autrefois, à cause de la pression démographique très forte et du fait que tous les ménages vivaient de l'élevage en exploitant la terre les tensions se multipliaient, exacerbées par le spectre de la faim et de la misère. De nos jours, les jeunes éleveurs sont peu nombreux et se disent peu intéressés aux vieilles rancunes du passé et aux histoires de famille : ils jugent les anciens ennemis d'une manière plus individuelle.

Parfois, au contraire, c'est l'antagonisme créé par le combat des vaches qui fait comme ressurgir d'anciennes rivalités assoupies, que l'équilibre trouvé dans le quotidien avait fait oublier ou mettre de côté, un peu comme à Bali où les combats de coqs constituent en quelque sorte un moment de vérité sociale : « Or, c'est seulement dans le combat de coqs que les sentiments sur lesquels cette hiérarchie repose sont mis au jour en couleurs naturelles. Partout ailleurs, ils sont enveloppés d'une brume d'étiquette, d'un épais nuage d'euphémismes et de cérémonies, de gestes et d'illusions; ici, ils ont pour tout déguisement un masque animal. » (Geertz, 1983 : 207-208). Seulement ici on a la sensation que ces conflits un peu légendaires sont un prétexte au jeu, pas le moteur de la dynamique de jeu d'agon.

Même lorsqu'on perçoit des formes de rivalité, difficilement on peut en savoir plus, car ces conflits ne se disent pas et surtout l'intérêt des parties en cause est de les cacher au monde extérieur, si bien qu'il est souvent difficile même de trouver quelqu'un qui sache raconter les faits qui les ont déclenchés.

### Les voisins

Dès qu'on aborde la question des conflits, le sentiment de l'altérité s'impose de force, car l'ennemi, c'est l'autre, mais à des échelles différentes selon les circonstances. Au-delà des inimitiés de famille, renvoyant à des groupes d'intérêt opposés au sein du même village ou de la même paroisse, les éleveurs tendent parfois à se grouper, à dire « nous », contre des voisins.

Or, les voisins se partagent entre voisins proches et voisins éloignés.

Selon la facette de l'identité sollicitée par les circonstances, les solidarités se font et se défont.

A l'échelle du village, les rivalités entre familles ou entre clans tendent à s'atténuer au fur et à mesure que les éleveurs sont plus souvent confrontés à ceux des communes limitrophes.

En effet, dès qu'un éleveur entre en compétition avec quelqu'un d'une autre commune, soit dans le cadre d'un combat soit plus simplement dans le cadre d'une discussion concernant par exemple l'organisation du travail agricole, les rivaux de toujours se transforment en de vaillants défenseurs des intérêts communs, ce qui est très révélateur du caractère relatif du sentiment identitaire, toujours très composite et variable selon les enjeux.

Tant qu'un éleveur est confronté à son voisin le plus proche, il porte de l'avant son individualité et tente de s'imposer en tant que personne ou en tant que membre d'une certaine famille. Mais l'intrusion d'un éleveur extérieur à la commune change le jeu : alors l'identité villageoise prend le dessus et les conflits entre clans sont mis de côté.

A un éleveur arrivé à la Finale Régionale, nous avons demandé si en cas de défaite de sa reine, il préférerait voir gagner une reine de sa commune ou une d'ailleurs : il nous a répondu sans hésiter :

*« Miou lo veuseun que eun d'euna atra comeun-a. Tante gagne la pi forta. »(Mieux le voisin que quelqu'un d'une autre commune, de toute façon gagne la plus forte)*

Comment interpréter le lien logique entre ces deux affirmations : une forme de laisser-faire au hasard, un aveu donc de l'inutilité de toute prévision, ou bien un espoir, plus ou moins caché, que ce ne soit pas le voisin ?

Etant donné l'exiguïté de la région en question et l'homogénéité de cette population d'éleveurs, l'adversaire lointain que tout sépare du point de vue culturel et social n'existe pas vraiment, en tout cas de moins en moins. C'est ainsi qu'entre voisins proches et voisins lointains, on finit par choisir ses ennemis, au gré des circonstances. Parfois le voisin proche incarne le sentiment de revanche qui existe depuis toujours : en lui préférant un voisin lointain vierge de tout conflit, il deviendra par exemple l'objet d'une solidarité de proximité dans la défense d'intérêts communs, contre un voisin lointain qui en manifestant sa présence fait ressurgir une nouvelle poussée identitaire.

Ces formes de rivalités sont souvent dites plus ouvertement, sur un ton plus rieur peut-être (en tout cas de nos jours, car les rixes d'autrefois sont légendaires), mais qui signifie bien la cohésion d'une communauté, déterminée à émerger par rapport aux voisins.

A titre d'exemple, il existe parmi les habitants des communes agricoles de la plaine

d'Aoste l'habitude de désigner les voisins avec des surnoms facétieux qui tendent à bien délimiter les frontières des villages : les habitants de Jovençon, dont la renommée est d'être un peu bornés, sont dits les « peuttro Dzano » (poitrines jaunes) par rapport à leurs voisins de Gressan qui sont les « peuttro ner » (poitrines noires) et aux voisins de ces derniers qui sont les « canareuns » (canaris). Dans la proximité de ces villages, il y a aussi la commune de Charvensod, dont les habitants sont définis « dandoleun » (nom onomatopéique pour désigner des esprits un peu endormis).

Il s'agit de manifestations conflictuelles ayant pour théâtre quotidien les différents lieux de rencontre, tels que les bistrotts, tout en apparaissant avec plus de vigueur, autour de l'arène, le jour de la bataille : les passionnés de chaque commune tiennent le compte des reines qu'ils ont eues ou des reines qui ont passé l'éliminatoire et qui ont accès à la finale, dans l'espoir d'avoir plus de reines que les voisins, cela pour une question de prestige, mais aussi pour les retombées économiques que les reines peuvent avoir au niveau de la commune, en termes de commerce de bétail notamment et de politique agricole. C'est le cas notamment des grandes communes agricoles de la plaine autour d'Aoste, telles que Quart, Pollein, Charvensod ou Gressan, qui se disputent sympathiquement le titre de commune avec le plus de présences à la Finale Régionale, avec le plus de sonnailles gagnées, avec le plus de reines.



**65. Un moment du combat : deux reines et deux hommes contre (photo C. Dunoyer)**

Dans ces échanges de mots entre communautés limitrophes, les villages se compactent et les voisins d'étable, qui ont eu la reine et dont on est peut-être jaloux, deviennent alors un objet de fierté pour clamer haut et fort les vertus et les richesses.

Le 27 octobre 1968, lors de la grande finale d'Aoste, la commune de Charvensod fête un record surprenant : trois reines de l'endroit dans les trois catégories, à savoir Sirena des frères Viérin, Mitra de Jules Lucianaz et Mosquetta de Joseph Bonadé. C'est une grande fête pour toute la population qui longtemps après la tombée de la nuit est encore toute rassemblée autour des vainqueurs dans les bars du pays.

Parfois, dans le cadre de la Finale Régionale, il arrive d'assister à une domination nette de certaines communes sur d'autres, notamment de quelques communes de la plaine autour d'Aoste.

Provoqués sur ces questions quelque peu douloureuses, les éleveurs des communes concernées ainsi que leurs voisins répondent à demi-mots, ne pouvant pas trop s'épancher avec un interlocuteur extérieur à la commune d'appartenance, et de surcroît extérieur au milieu des reines. Si leur première réaction est celle d'avouer qu'ils n'y

voient rien d'injuste, car chaque commune fait les comptes avec les têtes de bétail qu'on y élève, nous avons pu remarquer à plusieurs reprises que, pendant les combats et après, les éleveurs et leurs amis ont tendance à se regrouper par communes en comptant leurs exploits et à se sentir en compétition avec ceux des communes limitrophes. Ce sont des attitudes qu'on pourrait définir non-officielles, qui restent cachées dans la pénombre des étables de la Finale Régionale, entre éleveurs, car l'esprit de clocher, qui existe pourtant toujours, n'est plus à la mode et que le discours officiel exige des propos très équilibrés et des phrases pleines de bonté vis-à-vis des adversaires, notamment là où c'est plus dur vis-à-vis des vainqueurs. Il est vrai aussi que les conflits ne sont probablement pas vécus tellement en profondeur, parce que la fête qui clôture la journée des Batailles réunit un peu tout le monde, ceux qui abandonnent les lieux sans s'unir à la fête sont d'habitude uniquement les éleveurs qui n'ont pas quelqu'un pour les remplacer à l'étable.

Le *fair-play* de ces modernes Batailles de Reines lancées dans ce processus de sportivation que nous avons étudié ne permet que rarement l'aveu d'une quelconque dimension conflictuelle, à moins qu'il s'agisse d'aspects tenant aux règles du jeu et à l'éthique qui l'accompagne. Dans ce cas, on parle plus librement : le tricheur est écarté et dénoncé ouvertement, nous l'avons vu en décrivant les caractéristiques de la pratique ludique.

Il est aussi des situations conflictuelles que l'on pourrait assimiler à des formes d'antipathie pour certaines caractéristiques concernant des éleveurs isolés : encore une fois, cela ne se dit pas, mais on le devine surtout par un défaut d'enthousiasme en cas de victoire. On remarquera alors que par exemple les éleveurs n'ayant pas la réputation d'être de grands travailleurs sont moins soutenus. Il en est de même pour ceux qui montrent trop facilement l'envie de gagner, faisant donc preuve d'avoir moins à cœur le bien-être de la vache : dans ce cas aussi, les autres éleveurs ne sont pas très émus de leur victoire. Nous avons par exemple à l'esprit le cas d'un éleveur qu'on nous a parfois critiqué, quoique avec beaucoup de précautions : dans ses propos le mot gagner revient souvent et cela n'est pas bien vu dans le milieu.

Lors d'un entretien il affirmait :

*« L'important, c'est de participer, mais de temps en temps il est important aussi de gagner ».*

Une autre fois, il avait admis avoir la passion des reines *« parce que j'aime gagner »*.

Connu pour une reine ayant participé pendant neuf ans consécutifs à la Finale Régionale, il l'est aussi pour ses manières un peu brusques avec les vaches et pour une

tendance marquée à insister pour qu'elles combattent même quand elles sont légèrement réticentes, ce qui est d'ailleurs admis par le règlement mais qui ne plaît pas à la plupart des éleveurs. Voilà comment un éleveur résumait la question :

« *Les vaches, il faut les respecter, si on les aime. Si on les aime pas, alors c'est autre chose* ».

### Une question de prestige

Le prestige social demeure le trophée le plus ambitionné : un dicton rappelle qu' « *un bon renom vat pi que gran forteuna* » (une bonne renommée vaut plus que la richesse).

Pour se rendre compte de combien ces éleveurs ressentent l'honneur d'avoir une reine, il suffit de penser à la participation massive à la fête organisée par l'Association Amis des Batailles de reines après la Finale Régionale : tous les éleveurs ayant eu une reine lors des concours éliminatoires y sont invités. En novembre 2006, les prix attribués étaient 180 : 180 personnes se sont présentées pour le recevoir, pas un seul éleveur a renoncé au prestige d'être présent à la manifestation !

Qui a eu la reine, c'est quelqu'un qui a travaillé durement, quelqu'un qui sait dire son mot sur la sélection, quelqu'un qui sait imposer sa main de « domesticateur » sur l'animal.

Gagner un combat donne le titre de reine pour la vache qui a gagné, mais l'honneur et l'estime de tout le monde retombent sur l'homme. Avoir la reine est donc un moyen de s'imposer socialement, de prendre une revanche sur un voisin ou de reconfirmer sa propre suprématie.

Le prestige social ne s'accompagne cependant pas d'une quelconque forme d'érotisation du propriétaire de la reine, si bien que le succès dans le milieu ne donne pas l'accès à une position privilégiée aux yeux des femmes, probablement pour la très basse considération dont jouissent les éleveurs de vaches.

En outre, il faut reconnaître que l'on assiste souvent à des finales se jouant entre un groupe assez restreint de propriétaires, étant donné que l'égalité des chances est le fait des vaches plus que celle des hommes. Les grands propriétaires de reines gagnent plus souvent que les autres : c'est le cas par exemple, si l'on va voir à l'époque des pionniers, de Felicino Chabloz qui a eu trois reines, dans les trois catégories, lors de la Finale de Nus en 1956. C'est le cas aussi de la Famille Clos, qui a eu onze reines en 25 ans,

exemple qu'on a déjà mentionné, jusqu'à l'exemple le plus récent, celui des frères Viérin qui ont été les protagonistes absolus de la deuxième catégorie en 2005:

*« Cète l'è l'an di Viérin ».*

Voilà le commentaire qu'on a entendu le plus souvent au cours de toute la saison des combats : avec huit reines qualifiées pour la Finale Régionale, ils sont arrivés avec deux bêtes aux demi-finales, sans obtenir pourtant la reine, mais une deuxième et une troisième place.

On peut donc conclure que la société dans laquelle s'enracine cette pratique est assez conservatrice et que les conflits humains sont souvent enfermés dans une logique sans pitié où seuls les éleveurs de force égale finissent par se disputer les honneurs et la suprématie que les combats peuvent donner. Les relations sociales à l'intérieur d'une communauté sont donc souvent travaillées par des formes de jalousie qui existent, bien qu'elles se disent rarement, et qui trouvent dans ces conflits leur matérialisation, en quelque sorte euphémique.

Les reines peuvent être des sources de jalousie vis-à-vis des autres éleveurs qui ont tenté en vain leur chance au combat.

Souvent le prix le plus cher du prestige social est la solitude à laquelle se trouvent condamnés les meilleurs. Un informateur nous a raconté que quand il a commencé à mener ses vaches aux combats, tout le monde se moquait de lui :

*« Adon le carà, you son ? » (alors les sonnailles données en prix aux combats, elles sont où ?)*

Après avoir eu la reine, il prend sa petite revanche.

Avoir une reine signifie souvent bénéficier d'un certain respect dans les moments publics, avoir son mot à dire qui compte, dans les réunions de village, dans les assemblées agricoles. Mais l'envie et la jalousie qui entourent le propriétaire de la reine en font aussi une personne fortement critiquée dans le dos : c'est le cas par exemple des frères B. qui à la suite d'une victoire à la Finale Régionale ont eu l'amertume de constater le vide qui s'était creusé autour d'eux à cause de la reine. Les voisins se sont mis à mépriser injustement le taureau reproducteur et préfèrent aller en chercher un autre dans une commune voisine, plutôt que de leur donner la satisfaction de reconnaître les bons résultats de leur travail.

Parfois, mais cela est de plus en plus rare, il y a même eu des cas de maltraitance sur

les animaux par la main de quelques personnages particulièrement vindicatifs et rancuniers qui pour ôter la reine à leur « adversaire » n'ont pas hésité à infliger des blessures irréparables (fracture d'une corne, d'une patte, etc.) à la vache. Autrefois, un éleveur a trouvé sa reine agonisante au milieu de l'étable avec un clou planté dans la tête.

La jalousie ne tient pas qu'à la victoire dans l'arène, parfois elle est la conséquence de choix courageux ou singuliers, mais couronnés de succès. Un éleveur d'une commune où l'abandon de l'agriculture au profit du tourisme a été massif s'est trouvé de plus en plus écartés par ses voisins, jusqu'à obtenir l'appellation assez significative de Grizzli. Au fil des années, il a gagné la réputation d'être un sauvage, à cause de son franc-parler, de sa manière un peu rude, paraît-il, de faire valoir ses droits, d'ailleurs assez souvent bafoués par des personnes ayant des intérêts opposés aux siens au sein de la commune. Quand il est au village on lui reproche l'odeur de la bouse et le bruit des sonnailles, quand il monte au mayen on critique son choix de vivre éloigné de la communauté comme un hermite. Un jour il décide de porter quelques vaches aux combats : le choix est critiqué parce que dans la commune aucun autre éleveur n'a encore eu des reines. Ayant frôlé la victoire à la Finale Régionale, ceux qui jadis le critiquaient et le ridiculisaient inventent des médisances :

*« Les autres éleveurs de la commune sont arrivés à dire que ma vache était droguée : ils pouvaient pas accepter que je gagne ».*

Cette forme de mise en spectacle de la violence semblerait donc cacher une réflexion bien ancrée dans les esprits des gens de la région sur leur violence à eux, comme nous le lisons dans l'ouvrage de Geertz (1983 : 211) « tout peuple, un proverbe le dit, aime sa propre forme de violence ». Comme le combat de coqs « fait appel à tous les registres de l'acquis balinais pour assembler des thèmes – sauvagerie animale, narcissisme masculin, jeu de hasard avec antagonisme, rivalité de prestige, surexcitation collective, sacrifice sanglant – principalement reliés par ce qui les mêle à la rage et à la peur de la rage » (C. Geertz, 1983 : 211), le combat de vaches se révèle une clé de lecture des dynamiques sociales de cette région alpine, notamment des rivalités à l'échelle familiale et villageoise, des jalousies souterraines, des antagonismes qui se perpétuent génération après génération, mais aussi de cette extraordinaire capacité de refaire la société dans son unité après qu'elle s'est fracturée dans des disputes ou autour d'un défi.

## Fête de ralliement entre hommes et entre villages

Loin s'en faut, les batailles de reines ne mettent pas en scène que des conflits interpersonnels ou entre familles : en effet, il s'agit avant tout d'une fête et d'une fête qui vise le ralliement, les échanges, la fusion.

Plus haut, on analysait la dimension rituelle de ces combats, faire appel à la notion de fête ne doit nullement paraître contradictoire. En effet, « rite et fête s'interpénètrent sans toutefois se recouvrir totalement » (M. Segalen, 1998 : 71). En outre, l'atmosphère joyeuse de la communauté n'exclut pas la haute importance pour l'imaginaire collectif que revêtent ces manifestations.

Dès qu'il y a une bataille de reines, il y a un mouvement de personnes qui affluent vers l'arène, venant de plus ou moins loin en raison de l'importance de la manifestation et de la météo, qui est une variable tout de même importante. En tout cas, de nos jours, avec les routes et les voitures dont nous disposons, une bataille rassemble les populations de nombreuses communes.

« Dzà pe Saint Nicolà lo mondo s'apprestave, come cen se fait tseut le-s-an. Lè qui d'un coutè crie et qui de l'âtro braille »<sup>109</sup>

L'air de la fête précède le début des combats, dès que les gens commencent à se rencontrer. Alors ce sont des échanges de phrases, contenant les espoirs et les craintes vis-à-vis du combat, ce sont des rires, plus tard dans la journée des chants, le tout dans un va-et-vient de bouteilles et de casse-croûte.

« In arreuen i Breuil dzi vu, come euna fêta, tot lo mondo achouedzà di pià tanque a la têtà »<sup>110</sup>

---

<sup>109</sup> J.-B. Cerlogne, *La bataille di vatse a Vertozan* : Déjà à Saint-Nicolas le monde se préparait comme cela se fait toutes les années. Là, qui d'un côté appelle et qui de l'autre crie.

<sup>110</sup> J.-B. Cerlogne, *ibid.* : En arrivant au Breuil j'ai vu comme en un jour de fête tout le monde en toilette des pieds jusqu'à la tête.

## Fête de retrouvailles

Ralliement, rencontre, mais aussi retrouvailles. Car ces déplacements motivés par une bataille de reines sont aussi souvent, pour toute une catégorie de personnes, un retour aux sources. Autour des arènes se retrouvent donc des individus sensiblement différents, soit du point de vue de leur histoire personnelles, soit du point de vue de leurs attentes vis-à-vis de la bataille elle-même.

### Le binôme ville-campagne et la culture ancestrale

De nos jours, que la société est étiolée et que tous les métiers possibles peuvent séparer les membres d'une communauté, les batailles de reines sont souvent le théâtre où se rencontrent pour un jour les ressortissants du monde rural et tous ceux qui arrivent « de par en bas », que ce soit la plaine ou la ville, souvent d'ailleurs synonymes dans l'esprit des hommes alpins.

C'est la fête du monde rural : le jour du combat, il récupère une centralité à laquelle il peut difficilement aspirer dans d'autres occasions.

Que ce soit la bataille à l'occasion de l'inalpe ou le grand combat final en plaine, parmi les éleveurs de bétail et leurs proches, on remarque toute une population, relativement minoritaire par rapport aux gens du milieu, plus ou moins bien amalgamée dans l'ensemble, constituée essentiellement d'individus venant d'ailleurs, soit des anciens ruraux partis travailler quelque part à la ville, soit des citadins tout court ayant effectué le déplacement dans un but touristique.

En premier lieu, les combats de reines se caractérisent par le retour massif de tous ceux qui ont abandonné le village natal pour aller travailler à la ville. On ne peut pas les considérer de vrais émigrés, étant donné l'exiguïté des distances (au maximum une heure de voiture les sépare leur nouvelle résidence du village natal) et la relative homogénéité géographique entre les deux lieux. D'autres encore se situent en dehors de la vie communautaire parce que leurs liens avec les villageois se sont relâchés à cause de leur style de vie : ils travaillent pendant le jour à la ville, ils rentrent au village le soir et ils ont des fréquentations et des amitiés plutôt à la ville.

Enfin, il y a les vrais émigrés, rarement ceux de la première génération, plus souvent ceux de la deuxième voire de la troisième génération, étant donné que depuis la fin de la guerre cet important flux émigratoire qui a tellement perturbé la structure sociale au Val d'Aoste s'est pratiquement estompé. Soucieux de démontrer qu'ils font

encore partie de leur communauté d'origine, ils se mélangent aux vaches, aux éleveurs, aux autres villageois : une nostalgie les domine, comme d'un coin de paradis perdu. Si dans d'autres contextes, ces anciens ruraux peuvent constituer une catégorie importante dans le maintien des traditions, à l'occasion des combats de reines, ils jouent un rôle plutôt passif, l'organisation de la manifestation étant dans les mains des éleveurs.

Même leur connaissance des vaches n'est pas complète, parce que si d'un côté ils suivent régulièrement les combats, de l'autre ils ne sont pas toujours au fait sur les événements qui ont lieu dans le milieu : ils discutent, ils se renseignent, ils renouent des amitiés, mais surtout ils se ressourcent. Notamment les émigrés sont des citadins ayant travaillé dans l'hôtellerie, dans le bâtiment ou comme chauffeurs de taxi : ils ne s'y connaissent pas en matière de reines, souvent ils viennent de loin et souvent trop peu pour devenir des mordus, souvent ils n'entretiennent pas beaucoup de relations avec les éleveurs locaux, mais ils apprécient la fête, le fait de se sentir dans un milieu valdôtain, comme cet émigré débarqué seul de Grenoble où il a vécu toute sa vie :

*« Je ne connais plus personne, même pas de mon village, mais ça fait du bien. C'est vrai que je n'ai pas beaucoup de facilité dans les conversations, parce que je ne suis pas au courant des faits, mais on est bien ensemble, on boit un verre ... et puis il y a la chanson, ça vous les avez gardées et moi aussi, je ne les oublierai jamais ».*

D'autre part, il y a les touristes. Ils arrivent curieux de voir ces vaches toutes noires qui luttent avec acharnement : ils regardent l'ensemble de la manifestation avec un peu de surprise et ils s'étonnent, en voyant le réseau de relations mis en place par les villageois, en voyant toute une communauté soudée, eux, qui vivent souvent dans des situations où l'individualisme est plus accentué. Parfois ils ont envie de se mélanger à la fête, mais la barrière culturelle, surtout linguistique, n'est pas toujours franchissable : il est difficile de pénétrer dans une fête où tout le monde parle une autre langue.

C'est le cas d'un couple italien de Vérone qu'un éleveur a invité boire un verre avec sa famille : ils ont commencé à discuter, ils ont posé des questions, ils ont compris l'esprit de la fête.

*« On a passé une belle journée ensemble pour finir, et même la soirée : ils s'amusaient à prendre des photos et puis un jour on a reçu un gros colis avec des*

*photos grand format. C'est un beau souvenir, vraiment* » Nous racontait la femme de l'éleveur, en ajoutant que cela n'arrive pas souvent, parce que d'habitude les touristes ont du mal à comprendre et que l'on a déjà tellement de propos à échanger avec les autres éleveurs que l'on finit par les exclure sans faire exprès.

En effet, on voit de temps en temps des touristes qui passent rendre visite à quelque éleveur, une connaissance faite sur le lieu de vacances souvent : ils saluent, ils boivent un verre, ils prennent une tranche de gâteau et ils repartent.

D'autres touristes ne connaissent personne et ne savent même pas de quoi il s'agit : simplement ils sont attirés par la curiosité. Les gens du milieu se moquent un peu de ces personnages à l'air un peu perdu, ils écoutent leurs conversations pour en rire entre amis par la suite.

*« Il y a souvent le savant du groupe, celui qui explique aux autres sans en savoir plus... ils discutaient entre eux, persuadés qu'il s'agissait de taureaux. »*

Une mention à part méritent les relations entre Valaisans et Valdôtains, car tout en étant séparés par la frontière communautaire (et par un tunnel assez cher : 26 euros l'aller simple, 39 euros l'aller-retour) et par deux organisations indépendantes pour les combats de reines, ils entretiennent des relations très serrées et même fréquentes. Un éleveur d'Orsières, une localité située sur la route du Grand-Saint-Bernard, versant suisse, que nous avons rencontré à Aoste en août, affirmait avoir déjà passé dix fois la frontière cette année-là pour assister aux Batailles. D'après ce que nous avons pu constater, ce n'est pas un cas exceptionnel. D'autre part, les déplacements dans les deux sens n'ont pas lieu uniquement à l'occasion des combats, mais aussi pour voir le bétail dans les alpages, pour discuter avec les propriétaires. Parfois, il s'agit même de véritables intérêts de travail, car on vend, on achète des bêtes, quitte à encourir dans des actions illégales, on s'échange des conseils ou des produits pour la fabrication du fromage. Un tonnelier réputé du Val d'Aoste vend une partie importante de sa production aux Valaisans qui le rencontrent lors des combats : ils fixent les rendez-vous sur la base de leurs déplacements réciproques afin de mieux profiter de la journée.

Au Val d'Aoste, par exemple, nous avons déjà eu l'occasion de rencontrer Monsieur Giovannola, un fabricant de sonnailles valaisan, réputé aussi sur l'autre versant de la montagne.

Plus loin nous allons analyser les rapports qu'entretiennent entre elles ces différentes catégories dans le cadre du combat et leur manière d'appréhender cette manifestation. Pour le moment nous nous bornerons à illustrer dans sa globalité ce phénomène de retrouvailles avec le monde rural.

Nous l'avons remarqué plus haut, les ruraux connaissent de nos jours une marginalisation sévère qui est à la base de nombreuses réactions, mais le jour des combats les vaches et les éleveurs de vaches sont les protagonistes. Tout le monde se

déplace pour leur rendre hommage, non seulement des individus isolés, venant du monde rural ou de la ville, mais toutes les catégories représentant le pouvoir central, les journalistes, les politiciens. Cette participation équivaut à une affirmation formelle, officielle et péremptoire, de l'existence et de l'importance de ce monde qui se sent oublié et mis de côté, même si les politiciens peuvent se servir de ces manifestations pour rechercher un peu de visibilité, dans un but électoral, ou si les représentants de la presse ne sont pas toujours à même de rendre compte des combats avec la précision que les connaisseurs prétendraient.

*« On se plonge ici dans une ambiance qu'on a un peu perdue en Savoie : on le regrette et on est bien content d'être là. »*

Il s'agit d'un aveu que nous a été fait par une dame savoyarde rencontrée parmi le public de la Finale Régionale d'Aoste : heureuse d'entendre parler couramment sa langue maternelle, à savoir le francoprovençal de son enfance, elle retrouve autour de l'arène de la Croix Noire ce qu'elle ne trouve plus chez elle mais dont elle a le souvenir. Elle est arrivée à Aoste par le car : la sortie était organisée par une association culturelle de chez elle la relance des traditions savoyardes et la récupération du francoprovençal.

Ce retour de fierté et cette centralité retrouvée au sein de la société s'accompagnent d'une récupération de la part du monde rural de sa propre culture ancestrale, d'une réouverture d'un dialogue avec les sources de sa propre identité. La conséquence est évidente : contre l'aliénation qui menace constamment les éleveurs de vaches, ces jours de fête constituent une inversion dans les tendances et tout le monde s'applique à faire « rural » pour s'attirer la sympathie des autres et peut-être dans certains cas aussi pour étouffer la culpabilité d'avoir abandonné ou marginalisé le monde d'où ils sont issus.

Ces considérations sur les attitudes et les artifices de certains groupes de personnes nous renvoient à une autre question, que nous allons aussitôt analyser.

### L'aspect « artificiel » de certains matchs et la quête de l'authenticité

Si l'on se situe en spectateur des spectateurs, le spectacle présente également un intérêt scientifique.

Au premier coup d'œil, on remarque des catégories qui se différencient entre elles<sup>111</sup>. La première, qui est aussi la plus importante, est celle des spectateurs issus du même milieu que les propriétaires de reines, eux aussi peut-être éleveurs ou en tout cas proches des éleveurs. On les reconnaît à l'allure désinvolte, qui dit qu'ils sont bien chez eux, aux vêtements très semblables aux vêtements de travail, légèrement usés, ou juste un tout petit peu démodés.

Mais il y a aussi les touristes, les étrangers au monde rural, qui se distinguent par leurs vêtements excessifs, ou trop chauds pour une journée pas aussi froide, ou trop légers pour le climat de la haute montagne, ou trop voyants, ou trop technologiques, représentant le *nec plus ultra* du look montagne, ou encore par leur équipement volumineux fait de parapluies, sacs, chaises pliantes, parasols, appareils photos, etc.

Entre ces deux catégories, il y a ceux qui font retour au sein d'une communauté qui n'est plus tout à fait la leur. Souvent leur tenue vestimentaire exprime une recherche, une volonté de ressembler à ceux qui appartiennent pour de bon à la communauté. Un phénomène particulièrement intéressant à ce propos, nous l'avons remarqué en Valais : il s'agit d'une mode « combat de reines » qui est l'expression d'une surenchère dans le sens de faire on ne peut plus « rural ». Mais déjà il s'agissait d'inventer un modèle emblématique de cette tendance, car adopter simplement la tenue des paysans n'était pas assez expressif, aussi bien qu'on en est arrivé à une « texasisation » de l'aspect, avec chemise à carreaux, chapeau cow-boy, bottes en cuir et tout autre élément décoratif se rapprochant du *rodeo* (jusqu'à la voiture munie de cornes de vache sur le coffre, en guise de trophée).

---

<sup>111</sup> Sur le plan de la tenue vestimentaire, l'homogénéité du public de jadis est patente. Les plus anciennes photos que nous avons pu repérer montrent très bien que tout le monde était issu du même milieu. La tenue était celle des fêtes, comme nous le lisons dans le poème de Cerlogne, cité plus haut : pour les hommes la chemise blanche et pour les femmes, le tablier et le fichu des fêtes.

La mode texane est probablement en train de débarquer aussi au Val d'Aoste : en 2005, nous avons vu pour la première fois une Bataille de Moudzòn associée à des clichés western, avec un spectacle de roping (qui consiste à prendre au lazo des veaux en se déplaçant à cheval) et des compétitions de taureau mécanique.

Cette nouveauté est à notre avis symptomatique de la volonté d'une partie de la société de rehausser la valeur d'une tradition déchuë, en empruntant certains aspects extérieurs à un modèle gagnant véhiculé par la mythologie du cow-boy américain et transmis à nous par d'innombrables séries télévisées. Loin de résoudre le hiatus qui caractérise cette société coupée en deux, avec d'un côté les éleveurs et leurs vaches et de l'autre les citadins, ce placage met une fois de plus en exergue ces aspects quotidiens dévalorisés que l'apparence idyllique d'un monde issu de la fiction, comme le mythe western, tend à effacer ou mieux à cacher à travers les clichés du spectacle et la mystification du jeu. Cependant, la situation de contact entre deux univers aussi éloignés, et notamment le travail de représentation ayant permis l'emprunt, sont probablement en train de favoriser un renouveau des structures traditionnelles et donc un rapprochement des parties antagonistes de la société, autour d'un thème cher à tout le monde et fort à la mode, à en juger de la floraison de *ranch* organisant des leçons d'équitation et des promenades à cheval.

Mais pour approfondir la question, le premier coup d'œil n'est plus suffisant : il faut pouvoir observer ce que les spectateurs observent ainsi que le genre de relations qu'ils établissent entre eux.

En effet, comme nous l'avons analysé dans le détail au chapitre précédent, on peut dire qu'il y a des degrés différents dans l'appréhension et l'appréciation d'un combat de reines.

Le premier degré, minimal, est celui des touristes surpris qui se placent devant l'arène, comme au théâtre, et regardent ce qui se passe, en ignorant tout à la dynamique des combats et au comportement des vaches.

Le deuxième degré est celui du spectateur isolé de la communauté qui regarde les combats en comprenant ce qui se passe dans l'arène, mais sans tisser de relations ni avec les voisins ni avec les propriétaires de reines.

Ces deux catégories de spectateurs pourraient très bien s'accommoder du spectacle télévisé, car ils ne participent pas du jeu des hommes dont il était question au chapitre précédent, ce qui contribue à créer une atmosphère un peu artificielle, ou tout au moins un peu froide, autour de l'arène.

On en vient par la suite au groupe assez large des spectateurs qui s'y connaissent assez bien sans être de vrais mordus : sans trop se passionner pour les luttes, ils prennent surtout un grand plaisir à la fête. La journée est pour eux une occasion privilégiée de socialisation, « *pour voir des amis, pour bavarder d'un peu de tout. On va aux Batailles parce que l'on sait que l'on trouvera des gens qu'on a du plaisir à rencontrer* ».

Nous en arrivons enfin au dernier degré, celui des connaisseurs munis de crayons et de grilles, de listes de reines participant au combat, qui échangent des commentaires avec les voisins, qui crient et applaudissent par rapport à ce qui se passe dans l'arène, qui vont périodiquement rendre visite aux éleveurs, dominés par un état d'âme entre l'amusé et le tendu.

Nous l'avons vu au chapitre précédent, les batailles de reines sont organisées par les éleveurs et propriétaires de reines, à leur usage presque exclusif, exception faite pour quelques circonstances où les touristes sont un peu plus nombreux.

En effet, les touristes peuvent atteindre des proportions de 40% lors de certains concours d'été, lorsque la Vallée d'Aoste rejoint les pointes maximales d'accueil touristique : c'est le cas des de Cogne, de Vertosan (Saint-Nicolas) et du Col de Joux (Saint-Vincent).

A la finale valaisane d'Aproz, les membres de l'organisation estiment qu'environ ¼ des spectateurs sont extérieurs au Valais, avec une forte participation de Valdôtains, que l'on ne peut pas définir des touristes au sens strict, étant donné qu'ils font partie de la même culture et du même réseau.

A. ... *c'est clair que si l'on veut attirer du monde, il faut faire les choses dans les règles. Quand tu vois le monde qu'il y a à la Combyre, c'est incroyable!*

B. *Oui, mais à la Combyre ... c'est du marketing pur!*

C. *Oh, y ont aussi du beau bétail.*

*Tu crois que l'ambassadeur de Belgique a choisi cet alpage parce qu'il savait qu'on voyait de belles bêtes?*

B. *D'accord, il y a du marketing. C'est clair. Mais on pourrait faire la même chose*

ailleurs...

C. Dans ton alpage, vous êtes même pas capables d'envoyer un mot aux médias pour leur dire quand vous faites l'inalpe et vous vous plaignez que personne ne parle de vous.

**Comité Régional  
Compagnons Batailles des Moudzons  
Section Evançon**

organizza  
la prima

**Moudzon  
Fest**

**CHAMPDEPRAZ**  
Località LE SALE



**14-15-16  
OTTOBRE**

XXI. Le dépliant de la "Bataille di Moudzon" de Champdepraz : vers une évolution des mœurs?

*A. A la Combyre je peux te dire déjà quand aura lieu l'inalpe 2014!*

*B. Je sais qu'il y a l'herbage et tout et tout, mais si on fait un effort, on a des inalpes bien fréquentées, ça fait marcher les cantines et ça fait de la pub pour la région et pour notre race.*

Au dire des passionnés, l'aspect artificiel du match ressort lorsqu'il se crée un dérapage entre les exigences dictées par le tourisme et la logique interne des combats, et plus en général de l'élevage bovin. C'est le cas par exemple de certains matchs organisés pendant l'été par les sociétés de développement valaisanes à l'intention des touristes : ces combats ne peuvent satisfaire, d'après plusieurs informateurs, que « les touristes qui n'ont jamais vu un combat », car les vaches en été « battent » moins, sans compter que de nombreux éleveurs estiment que descendre les vaches des alpages en plein été pour un combat est complètement contre-nature.

Conçues également pour les touristes, sont les inalpes organisées, avec une date fixée au préalable et réclamisée dans les brochures touristiques : l'aspect artificiel consiste ici dans le risque de devoir monter plus tard que ce que l'état des herbages consentirait, si la saison est précoce, ou au contraire de monter à l'alpage lorsque l'herbe n'est pas encore suffisante pour les troupeaux, si la saison est tardive. Sans compter qu'il y a toujours des puristes parmi les éleveurs et souvent les bêtes meilleures ne sont pas au rendez-vous.

**Cinquième partie :**  
**DE LA SPECIFICITE ET DE L'AVENIR**  
**DES COMBATS DE REINES ALPINS**

*“Lo noutro, l’et eun mondo fét d’espoir”  
(Le nôtre, est un monde fait d’espoir)  
B. Clos*

## VALAIS ET VAL D'AOSTE : DEUX IDEOLOGIES DE LA VACHE

### Les joutes bovines dans les Alpes : similitudes et divergences

Nous avons vu, en décrivant cette civilisation de montagne, que les vaches qui sont au centre de ce système domesticatoire, sont définies rustiques parce que faiblement spécialisées : elles maintiennent plusieurs aptitudes, à cause d'une sélection prenant en compte de nombreux critères, à savoir la production de lait et de viande, l'instinct pour la lutte, l'esthétique et l'intelligence. Tous ces critères revêtent une grande importance dans le cadre économique dans lequel ces vaches sont insérées : la vache, en tant que principale source de nourriture pour la famille, doit donner quotidiennement du lait et occasionnellement de la viande, grimper jusqu'à des altitudes considérables, résister aux intempéries et savoir évaluer les dangers sur des terrains accidentés et le long de sentiers assez difficiles. Image de la richesse d'un ménage, la vache est soignée, parée de sonnailles imposantes et de colliers richement brodés, et quand elle répond à certains critères d'ordre esthétique et qu'elle fait preuve aussi d'une bonne aptitude à la lutte contre ses congénères, elle constitue une occasion de fierté pour son propriétaire qui acquiert du prestige dans la société.

*“Autrefois on disait que celui qui avait la reine pouvait faire une carrière politique”*

Nous avons aussi constaté qu'une vache est avant tout un ensemble d'aptitudes, ainsi qu'un sujet partageant avec les hommes certains moments de la vie sociale, à travers des activités économiques au sens strict et plus en général culturelles : les vaches laitières élevées dans les grandes exploitations modernes sont considérées comme des vaches dénaturées, des usines à lait, ainsi qu'une vache écornée, une aberration, un objet inséré dans une filière de production de viande.

Certaines caractéristiques de la race d'Hérens et de la noire-châtain valdôtaine, nous les retrouvons assez facilement dans toutes les Alpes, même dans des régions très éloignées de l'aire concernée par les combats que nous sommes en train d'étudier. En effet, les exigences des populations alpines ont souvent été les mêmes à travers les siècles et encore de nos jours l'exploitation des hauts pâturages exige des vaches une certaine agilité et un esprit alerte, le régime autarcique, pratiqué dans ces contrées il y a encore quelques décennies, étant contraire à une trop grande spécialisation de la race bovine dans un certain genre de production, ce qui

a eu lieu plus facilement dans les plaines, où les élevages ont été assez rapidement insérés dans les grands circuits commerciaux.

Ces races alpines donc, assez rustiques, et par la force des choses assez primitives, présentent encore de nos jours un caractère assez belliqueux et un tempérament vif et nerveux, ce qui se traduit par la tendance marquée à s'affronter dans des combats à coups de cornes.

Nous avons des témoignages de ces luttes, notamment lors des premières sorties du troupeau au printemps, après la période de stabulation hivernale, d'un bout à l'autre de la chaîne des Alpes : nous mentionnerons ici les cas de la Tarentaise, en France, avec les vaches de la race tarine, et, à l'autre bout de la chaîne des Alpes, celui du Tyrol, en Autriche, avec la race Tux-Zillertaler.

Cette dernière, appartient à la même famille de la race valaisane d'Hérens et de la noire-châtain valdôtaine, avec des caractéristiques morphologiques et de manteau très proches de celles-ci : il en existe deux variantes, la Tuxer, avec manteau noir et queue et ventre blancs, et la Zillertaler, avec manteau rouge ou châtain. Elevée dans la vallée tyrolienne de Ziller, cette vache a connu une destinée assez proche des vaches de la région que nous sommes en train d'étudier, jusqu'à cette dichotomie chromatique du manteau, qui oppose la variante à manteau uni à la variante dite *couèdzaye* par les Valdôtains ou *patcholée* par les Valaisans. Menacée de disparition par la révolution qu'a connue l'agriculture de montagne à partir de la deuxième guerre mondiale, elle est devenue maintenant un patrimoine à sauver et à valoriser.

Des combats analogues à ceux qui ont lieu dans la région nord-occidentale des Alpes y étaient régulièrement organisés jusqu'aux années soixante, avant qu'elle sombre dans une période très difficile d'abandon et de mise à l'écart par les circuits commerciaux, à cause de sa basse productivité par rapport à d'autres races laitières non autochtones. Dressée à emblème du patrimoine culturel de la région, l'élevage de cette vache a fait l'objet d'une relance que l'on peut situer dans la droite ligne de nombreuses autres relances analogues qui caractérisent l'Europe contemporaine (C. Bromberger, D. Chevallier et D. Dossetto, 2004). La Tux-Zillertaler est maintenant en train de retrouver timidement sa place dans les pâturages du Zillertal : si en 1986 on ne comptait plus que 30 exemplaires dans la vallée, en 1999, il y en avait de nouveau environ 300. En 2006, ils dépassaient les 500.

Le Zillertal, vallée tyrolienne, située au nord du passage du Brenner, se caractérise par deux activités principales, à savoir l'élevage laitier et le tourisme : cette région "aux caractères helvétiques des paysages et de l'économie" (P. Gabert et P. Guichonnet, 1965 : 225) ne

pouvait pas manquer d'attirer notre attention, compte tenu des nombreux points communs qui existent entre elle et la région qui fait l'objet de notre étude.

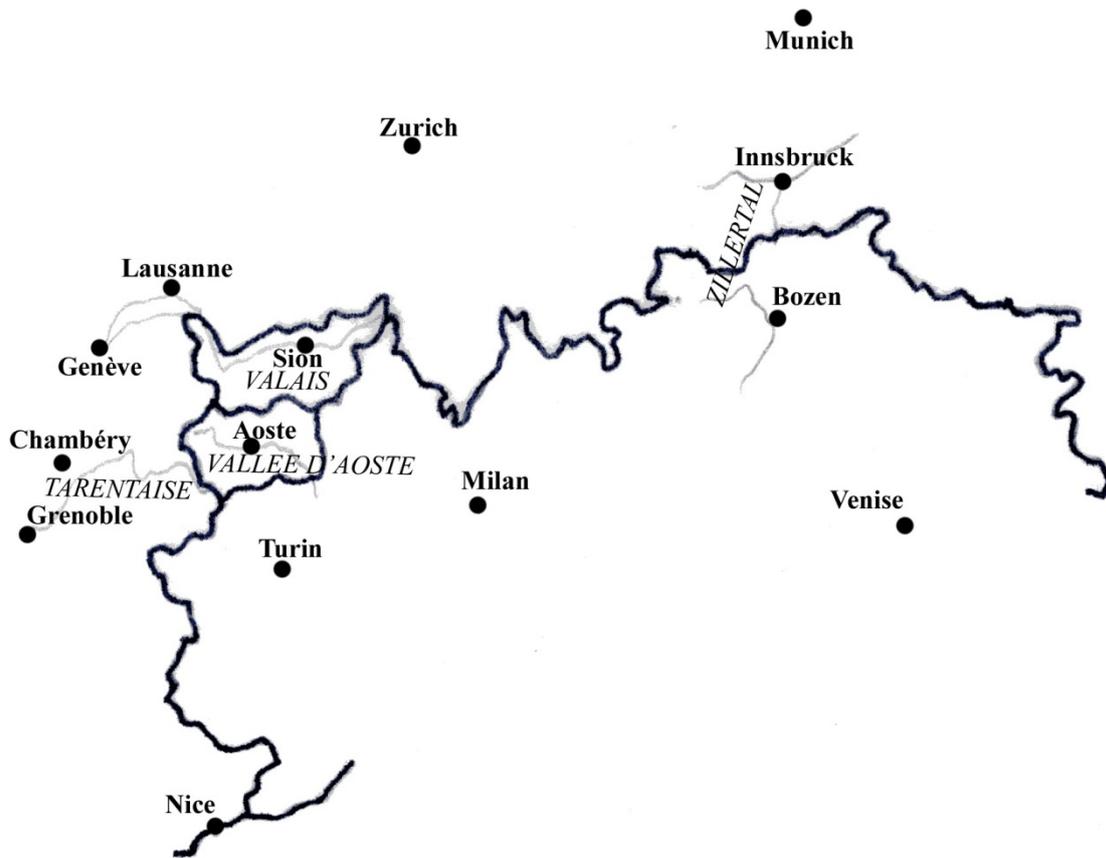
Quant à la Tarentaise, il s'agit d'une vallée très semblable au Val d'Aoste, sous le profil géomorphologique et culturel, sans oublier la proximité géographique, ces deux vallées étant directement en communication par le col du Petit-Saint-Bernard.

Caractérisée par de grands alpages où paissent des vaches alpines de la même famille que les valaisanes ou les valdôtaines, la Tarentaise n'a cependant pas connu l'essor des batailles de reines comme d'autres régions. La vache tarine, fine et élégante, à manteau uni fauve, caractérisée par un "maquillage" violet qui lui cerclé l'œil, peut-être légèrement moins résistante que la race d'Hérens aux conditions de vie de la haute montagne, bonne laitière, manifeste aussi cette tendance naturelle à la lutte.

*"Du temps qu'on était gosses, on aimait bien regarder ces vaches se bagarrer au printemps, dans les pâturages",* voilà le genre de témoignage que nous avons recueilli plusieurs fois parmi les éleveurs de la Tarentaise.

En outre, nous avons une mention de ce comportement belliqueux, grâce à un observateur attentif tel que Etienne Fontaine, qui écrit : "Les sujets amenés sur place, se livrent bientôt à un véritable combat dans le but de trouver leur "reine" qui sera le champion de la lutte et à laquelle le troupeau obéira désormais. L'élue se distingue par le vide qui se fait autour d'elle et la déférence que lui témoignent ses congénères. Le montagnard, qui a suivi les péripéties du tournoi des encornées pour cette élévation à la royauté, s'approche de l'élue, lui ôte le collier qu'il remplace par un autre plus large et plus joli, muni d'un gros et sonore *carron*" (E. Fontaine, 1920 : 46).

Cette description, qu'aucun élément ne pourrait empêcher de situer dans un pâturage valdôtain ou valaisan, nous confirme une fois de plus une tendance à la lutte assez généralisée parmi les populations bovines, surtout dans le cas des races les plus rustiques. Ce qui fait la richesse de significations de ce phénomène est donc la variété des comportements humains qui l'accompagnent, notamment l'opposition entre des régions où l'engouement est assez poussé et des régions comme la Tarentaise où l'homme n'a pas souhaité développer cette aptitude de la vache, malgré l'enthousiasme du jeune berger et le rituel de la sonnaille auquel se prête le montagnard. Nous reviendrons plus loin sur la question.



## XXII. Carte géographique de l'arc alpin

### Des vagues de diffusion

Si ces différentes races alpines sont très ressemblantes sous les profils génétique, morphologique et éthologique, en révélant également des aptitudes tout à fait similaires, les principales différences entre la région qui a fait l'objet de notre étude et ces autres régions se situent au niveau des différentes sociétés humaines qui vivent et évoluent dans ce contact étroit avec le monde bovin, et notamment au niveau de la posture que chacune d'elles adopte quotidiennement vis-à-vis de ces luttes spontanées entre vaches.

A travers les régions de l'aire alpine et à travers les siècles, le regard de l'homme, toujours amusé et admiratif, même si avec des nuances différentes, car nous n'avons pas rencontré des sociétés d'éleveurs que l'on puisse définir globalement indifférentes à cette particularité éthologique, s'est décliné dans une vaste gamme d'actes et de faits sociaux qui vont des formes d'organisation complexe telles que nous les avons analysées dans la région autour du mont Blanc, visant l'exploitation d'une tendance bovine spontanée et naturelle en vue d'un amusement collectif aux nombreuses significations sur le plan social et symbolique, jusqu'à

des formes de contemplation passive et sporadique de la lutte animale sans aucun aboutissement créatif de la part de l'homme sur le plan ludique.

Là où ce jeu a fait l'objet d'une organisation officielle, régulière dans le temps, et d'un processus de sportivation selon les critères d'analyse que nous avons adoptés plus haut, on peut décrire le phénomène en le subdivisant en deux, voire en trois vagues, définies sur l'axe spatio-temporel, mais dotée chacune aussi de ses caractéristiques propres sur le plan structural.

La première vague concerne la Vallée d'Aoste et le Valais, pour la période qui va des années vingt aux années cinquante. Il s'agit d'une période très longue, ce qui se justifie par la crise économique des années trente et par l'explosion de la deuxième guerre mondiale, qui ralentissent et finissent par paralyser toute évolution socio-culturelle.

Cette vague correspond à la naissance vraie et propre de l'événement des batailles de reines tel que nous le connaissons de nos jours, avec une intentionnalité dans la rencontre des gens et des vaches, avec un programme défini, un calendrier et des prix.

Il est remarquable de constater à quel point sur les deux versants l'évolution a été symétrique et spéculaire, sans que l'on puisse véritablement remonter aux circonstances ayant déclenché ce processus parallèlement des deux côtés, dans des conditions politiques, sociales et économiques pourtant différentes, et en l'absence de données certaines sur les éventuelles influences réciproques que Valaisans et Valdôtains auraient pu subir.

En outre, il est aussi surprenant, mais peut-être pas anodin, que l'amorçage de ce processus d'organisation a eu lieu à une époque de grande fermeture de la frontière italo-suisse : le Val d'Aoste sous l'emprise fasciste se trouvait dépouillé de toute autonomie politico-administrative et devenait un cul de sac isolé du Valais, englobant une minorité ethnique en passe de perdre sa langue historique, à savoir le français, qu'elle partageait avec les régions limitrophes depuis des siècles.

Il nous paraît tout compte fait assez probable que cette invention humaine des combats de vaches, cette tradition nouvelle, ait vu le jour presque simultanément de part et d'autre de la frontière italo-suisse dans une conjoncture malgré tout assez analogue, propice au renforcement des affirmations identitaires. Vivant un moment historique de grandes transformations à plusieurs niveaux, les Valaisans et les Valdôtains avaient besoin de refaire la cohésion du groupe social et de reconfirmer une idée d'appartenance à la terre des pères, et ce à travers une "tradition" qui soit à même de fournir une interprétation valorisante du passé et par là même de donner un sens au présent, dans la droite ligne des réflexions avancées par

Hobsbawm et Ranger (1981). C'est ainsi que la "tradition" des reines est rapidement devenue un symbole de résistance aux changements imposés de l'extérieur et de continuité sociale et culturelle.

La deuxième vague concerne la vallée de Chamonix (France), certaines vallées du Piémont (Italie) et le canton de Vaud (Suisse), pour la période qui va des années quatre-vingt aux années quatre-vingt-dix. Il s'agit d'un vrai phénomène de diffusion à partir du foyer primitif, quoique très modeste, sur la base de l'imitation d'une pratique qui suscitait une grande admiration et une certaine forme d'envie dans la région d'accueil.

Cette vague s'est accompagnée d'un trafic intense de bétail à partir du foyer de diffusion, car sauf quelques exceptions, les nouvelles régions à reines élevaient d'autres races bovines. Pour la vallée de Chamonix, la situation est un peu différente, car les relations entre les éleveurs autochtones et les Valaisans ont toujours été assez intenses, à travers le col de la Forclaz et le col de Balme. Nous lisons dans l'ouvrage de Philippe Arbos : " En 1910 on estimait que deux vaches seulement sur cinq étaient envoyées à la montagne. Aussi certaines sociétés de consorts en viennent-elles à louer leurs pâturages à des entrepreneurs qui, eux-mêmes, ne sont en général ni Chamoniards, ni même Savoyards, mais Valaisans..."(Ph. Arbos, 1914 : 465), ce qui expliquerait en partie la présence de certains exemplaires de la race d'Hérens dans la vallée de Chamonix, ainsi que l'engouement pour les combats d'alpage.

Ce mouvement de vaches, ainsi que le phénomène d'imitation de la pratique des combats, n'ont pas manqué de susciter maintes polémiques de la part du milieu des éleveurs qui ont souvent fait preuve d'une attitude très protectionniste : que les voisins adoptent leurs propres traditions était perçu comme une menace à leur spécificité, et donc à leur identité. D'autres, au contraire, étaient très favorables à la démarche, parce que cela permettait de trouver de nouveaux débouchés à la vente des vaches, en élargissant les circuits commerciaux.

La troisième vague, si elle existe, il est peut-être encore prématuré de vouloir la circonscrire, consiste en un phénomène tout récent partant du Valais et intéressant des lieux très médiatisés : il s'agit de la reposition de combats de démonstration à des fins de promotion touristique du Valais dans des endroits même très éloignés comme le Salon de l'agriculture de Paris. Dans ce cas, il ne s'agit pas de l'exportation d'une tradition, car les hommes et les vaches circulent pour rentrer chez eux, en ne laissant dans le lieu d'accueil ni de bétail, ni de modèle

de spectacle, mais rien que l'image d'un pays, un produit touristique à vendre à travers l'illustration de paysages et d'us et coutumes recherchés par un certain type de public.

Dans le même cas de figure, peuvent rentrer aussi les passages télévisés de ces batailles, sur lesquels nous nous sommes déjà arrêtée, et qui, ces dernières années, ont atteint des publics toujours plus éloignés et étrangers à cette pratique et à ce genre d'agriculture qui lui sert de cadre : à travers l'écran, les spectateurs se familiarisent avec un "folklore" bovin typique d'une certaine région, véhiculé et exploité par une organisation soucieuse d'attirer des regards de l'extérieur et d'aller toujours plus loin dans la diffusion de ce spectacle.

Si l'interprétation diffusionniste du phénomène est viable, il faut tout de même rappeler que l'emprunt est possible seulement dans le cas où le receveur serait en condition d'accueillir l'apport extérieur. Il faut donc imaginer, pour ce qui est de la deuxième vague, que les conditions techno-socio-économiques de ces régions accueillant tout nouvellement les combats de reines avaient évolué dans une direction similaire à celle des régions qui en sont le creuset, exploitant des habits "étrangers" pour une activité ludique se mariant bien avec le mode de vie local, devenant par là le véhicule d'une revendication identitaire paradoxale, comme il arrive souvent, où une pratique importée se remplit de contenus symboliques bien enracinés auprès du groupe social receveur.



**XXIII. Les trois aires de diffusion des combats de vaches dans les Alpes occidentales**

D'autre part, parallèlement à cette forme de diffusion de la pratique, il y a eu un engouement grandissant à l'intérieur du territoire en question, tant et si bien que la passion des reines est de moins en moins un phénomène local intéressant certaines zones du Valais et de la Vallée d'Aoste, mais de plus en plus un phénomène régional intéressant aussi les éleveurs traditionnels de la race pie-rouge, pour le Val d'Aoste, et, pour le Valais, remontant le Rhône jusqu'à faire de nombreux acolytes dans le haut-Valais germanophone.

Désormais, d'un bout à l'autre de la Vallée d'Aoste, on rencontre par exemple des éleveurs de la race pie-rouge gardant deux noires "pour la passion", tout comme les hauts-valaisans semblent de plus en plus disposés à s'ouvrir au Valais romand en échangeant leurs émotions autour des reines (le Haut-Valais élève actuellement 20% des têtes de bétail de la race d'Hérens).

### Les conditions d'éclosion du jeu structuré

Comprendre pourquoi dans certaines régions, et pas dans d'autres, un simple passe-temps de bergers a pris une aussi grande ampleur, nous paraît capital pour mieux rendre compte de l'ensemble du phénomène.

Autrement dit, il serait important de parvenir à faire ressortir quelles sont les conditions sociales, économiques ou d'autre nature qui ont favorisé l'essor de ces activités ludiques.

L'accès à une organisation techno-économique de type moderne, avec les conséquences que nous connaissons sur le plan social, notamment la naissance de la notion de temps libre, nous semble la première circonstance décisive pour l'éclosion de pratiques ludiques et sportives, telles que les batailles officielles de reines. Là où les éleveurs de vaches ne parviendraient pas à produire le nécessaire pour vivre tout en se garantissant une marge de temps libre et une quantité d'énergie à investir en autre chose que la besogne quotidienne, toute organisation de ce type serait impensable. D'ailleurs, un système de transports assez capillaire et performant est aussi essentiel : tant que les éleveurs ne pouvaient circuler qu'à pied avec leur bétail, toute organisation du type étudié ne pouvait pas être mise en place.

En outre, il faut imaginer aussi des conditions de travail permettant une hiérarchisation des bêtes à l'étable, où, à côté des vaches "utilitaires", à savoir productrices de lait en quantité, peuvent exister des vaches non pas improductives, mais auxquelles on peut se contenter de demander un effort productif minimal, face à des prestations autres qui gratifieraient le propriétaire selon des critères différents, non économiques, de l'ordre du prestige social, de la satisfaction engendrée par des pratiques ludiques. Cette hiérarchisation est possible à condition que l'étable soit assez grande pour que la ou les places occupées par la ou les lutteuses ne soient pas décisives à des fins de rendement et que l'extension des pâturages de propriété permette de nourrir aussi quelques vaches sous-exploitées du point de vue laitier, notamment, la capacité d'engrangement des foins pour l'hiver a toujours constitué et en partie constitue encore de nos jours une limitation sévère à l'élevage : s'il est vrai qu'avec la

mécanisation les fenaisons sont devenues relativement plus faciles et rapides, un grand nombre de petites portions de prés situées sur des versants particulièrement raides et difficilement atteignables n'ont pas pu bénéficier de l'aide de la machine et sont restées en friches depuis, du fait de l'augmentation des coûts de la main d'œuvre.

Des facteurs donc comme l'organisation économique de la vie pastorale, la parcellisation des terrains, la densité de la population et l'organisation de l'exploitation des différents étages de la montagne, et notamment des alpages, ont certainement quelques responsabilités dans l'amorce du processus de sportivation de ce qu'était le folklore local de la vache.

D'autre part, l'absence d'une pratique sportive déjà bien enracinée sur le territoire est aussi une autre condition favorable à l'éclosion d'une nouvelle pratique.

Peu urbanisées, ces régions étaient en effet restées à l'écart des grands phénomènes qui avaient fortement imprégné la vie des régions voisines, comme le football.

*“Le Valaisan ne se reconnaît pas en un rigolo avec un ballon au pied, mais en une reine”* : affirme le père Bienvenu dans le film *“Folos” des reines*.

En réalité, ces dernières décennies sont caractérisées par un essor important du football valaisan : s'il est vrai que l'équipe valaisane, le FC Sion, a remporté dix fois la Coupe Suisse en dix participations, entre 1965 et 2006, cependant ce succès extraordinaire est placé sous le signe du folklore de la vache, car les supporters se disent très fiers de se reconnaître dans les clichés valaisans et n'hésitent pas à secouer vigoureusement les sonnailles des vaches pendant les matchs.

Les grands desseins politiques aussi ont eu probablement leur rôle à jouer en encourageant ou en entravant ces pratiques liées à double fil aux stratégies agricoles, au développement rural et au tourisme. Les notables qui mettent sur pied les premiers noyaux d'organisation au Val d'Aoste comme au Valais sont en effet l'émanation d'un pouvoir politique qui ne voit probablement pas d'un trop mauvais œil l'attitude quelque peu nostalgique qui avait inspiré ces grands rassemblements en vue d'un jeu à l'usage de la société agricole : ce n'est pas un hasard si les premiers politiciens ayant encouragé l'organisation moderne des batailles au Val d'Aoste faisaient tous partie de la Démocratie Chrétienne, un parti politique conservateur fortement enraciné dans les campagnes. Le Valais, massivement agricole et conservateur, présentait à la même époque un peu le même cas de figure, en nette opposition par rapport au reste de la Suisse Romande, plutôt urbaine et progressiste. Magnifier le folklore local devenait alors une stratégie permettant de conserver un bassin électoral important et de garder un

contrôle serré sur toute une série de questions que les conservateurs ne souhaitaient pas forcément voir évoluer : nous avons vu à plusieurs reprises que dans la parole des informateurs il y a la conscience que les batailles sont une agréable parenthèse ludique, plutôt qu'un moyen pour changer le statut de l'éleveur au sein de la société globale ou pour faire naître en lui une véritable fierté de sa condition et de son métier.

Au-delà de tout l'ensemble relationnel dont les combats de vaches sont tributaires, auquel nous avons consacré plusieurs chapitres dans la troisième partie de notre travail, nous estimons que le tourisme a joué un rôle important dans la structuration de cette pratique, notamment dans sa différenciation de part et d'autre de la frontière.

En effet nous estimons que dans le cas du Valais, l'avènement précoce du phénomène touristique a influencé dès ses débuts l'organisation des combats de reines, en donnant une forte impulsion à toutes ces stratégies promouvant une image quelque peu nostalgique, chère aux touristes venant des villes, d'un Valais attaché aux "traditions", une sorte d'Arcadie perdue. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil aux brochures touristiques de la région : on verra que l'offre d'inalpes, de désalpes, de fêtes d'alpage et de combats organisés directement par les offices du tourisme est des plus riches. Ce n'est pas un hasard non plus que la finale cantonale d'Aproz a lieu chaque année le dimanche de l'Ascension, ce qui correspond à un week-end caractérisé par une présence importante de touristes en Valais.

Si dans les deux cas on peut identifier une composante passéiste, on se rend également compte que la présence d'un interlocuteur extérieur, à savoir le touriste du Valais, mais également le villégiateur, souvent un ancien rural émigré à la ville qui fait régulièrement retour au pays, a modifié très rapidement les rapports de sens entre les différentes parties en jeu, en intervenant d'une manière décisive dans les processus d'appréhension et de structuration de la pratique. Autrement dit, si au Val d'Aoste les batailles de reines sont un phénomène encore massivement endogène, où une organisation s'investit pour le plaisir des membres de la société à laquelle elle appartient, dans le Valais "construit pour les touristes", l'effort est beaucoup plus axé sur la médiatisation, comme nous l'avons déjà longuement démontré dans notre troisième partie, sans compter que la participation des anciens ruraux faisant régulièrement retour au pays accélère l'assimilation de langages nouveaux et de modes urbains aux pratiques rurales.

Ni les Valdôtains ni les Valaisans n'échappent cependant à l'illusion qu'ils se racontent ou qu'ils racontent à d'autres : le bas degré de perméabilité à l'élément extérieur de la tradition

valdôtaine ne peut être un gage d’immuabilité de la pratique, comme nous l’avons vu, pas plus que le souci d’offrir aux touristes une belle image du Valais.

Enfin, la vision de la vache, et notamment son rôle au sein de la société humaine qui l’élève, peut suggérer aux hommes, avec plus ou moins de vigueur, de miser sur une activité ludique qui la caractérise d’une manière définitive. Dans les sociétés alpines où il existait un folklore bovin basé sur des combats, telles que le Valais, la Vallée d’Aoste, la Tarentaise ou la vallée de Ziller au Tyrol, l’animal référence était depuis des siècles incontestablement la vache, mais il est loisible de se demander si partout la vache incarnait avec la même force cet idéal de lutte que nous trouvons au Valais et au Val d’Aoste.

La Tarentaise par exemple trouva très rapidement sa vocation à travers la valorisation du rendement laitier de ses vaches et à travers la production prestigieuse du Beaufort, le fromage local, qui devint un motif d’honneur pour l’agriculture tarine : la définition de “champagne des fromages” traduit bien cette renommée. En outre, la Tarentaise s’est imposée sur le plan national en construisant son identité autour des nombreux concours laitiers et notamment du concours agricole général, auprès du Salon de l’Agriculture de Paris, qui font la fierté des éleveurs de race tarine.

D’autre part, on peut se demander si les sociétés elles-mêmes avaient toutes cet idéal de lutte et de résistance que nous avons rencontré dans le cas du Valais ou du Val d’Aoste.

En parcourant quelques ouvrages d’histoire relatifs à ces régions, nous avons en effet découvert un dénominateur commun assez surprenant : au-delà de la haute similarité dans leur vocation de carrefour, traversées par les axes de communication fondamentaux des Alpes, à savoir le Grand-Saint-Bernard pour le Val d’Aoste et le Valais, ainsi que le Brenner pour l’Autriche, dans le cas du Zillertal, nous avons remarqué une forte revendication identitaire : “peu d’autres régions ont, d’autre part, au même degré, un patriotisme régional et une conscience collective aussi affirmée” (P. Gabert et P. Guichonnet, 1965 : 220) lisons-nous à propos du Zillertal, ce qui renvoie immédiatement à un autre passage du même ouvrage, “le Valais constitue l’une des individualités les plus originales de la Suisse” (idem, 154). De plus, le Valais incarne un vrai mythe dans la figure de Guillaume Tell, devenu sous la plume de Schiller le symbole de la résistance nationale aux ambitions impérialistes de Napoléon.

D’ailleurs, on retrouve rarement ailleurs l’emphase du discours autonomiste, voire indépendantiste, typique du Valais et de la Vallée d’Aoste. L’exemple de la Tarentaise, une région à l’économie agro-pastorale semblable à ces régions, est à notre avis intéressant à ce

propos. Les pages d'histoire relatant les débats provoqués par l'annexion de la Savoie à la France, pour ne citer qu'un exemple à notre avis assez éclairant, semblent confirmer ce partage géographique, tendant à isoler les "régions à reines" du reste du panorama humain alpin.

"Ainsi, - lisons-nous à propos de cette différence qui traverse les Alpes - alors qu'en Savoie la revendication autonomiste demeure tout à fait au second plan, sans doute parce que notre province n'en avait jamais fait l'expérience et n'avait jamais joui d'un régime à part et que l'argument de la nationalité française triomphe, ce fut exactement l'inverse en Val d'Aoste" (P. Guichonnet, 1960? : 318). En effet, à côté des très faibles réactions que suscita l'annexion en Tarentaise, comme dans le reste du Duché de Savoie d'ailleurs, le Val d'Aoste s'insurge au nom du droit à partager le même destin avec sa "sœur aînée" : "Ainsi, quand la nouvelle de l'annexion de la Savoie à la France vint retentir dans nos montagnes, plusieurs se demandèrent si, en face de l'indivisibilité historique des deux provinces d'Aoste et de Savoie, nous n'eussions pas été appelés à la continuer sous le colossal Empire de Napoléon"<sup>112</sup>.

Egalement, le Valais nous offre des pages d'histoire très complexes, pleines de débats politiques et de batailles entre conservateurs et progressistes, à l'heure de l'entrée de ce pays fièrement indépendant dans la Confédération Helvétique. En outre, le symbolisme de la "matze"<sup>113</sup> utilisé à plusieurs reprises par les Valaisans (dans des moments de crise politique, sociale ou morale), semble conduire d'une manière assez directe à un idéal de lutte-insurrection du peuple, qui fait valoir ses raisons et ses droits : "Levons la Matze!" est une phrase quelque peu légendaire que le discours engagé moderne reprend de temps en temps, toujours avec beaucoup d'emphase.

---

<sup>112</sup>*L'Impartial*, 7 juin 1860

<sup>113</sup>"Massue de bois, taillée grossièrement pour lui donner la forme d'une tête humaine, la Matze, emblème du soulèvement du peuple contre ses oppresseurs aux XVe et XVIe siècles, est hautement chargée de symboles (...) La levée de la Matze est un défi, voire un appel à l'élimination de l'oppresseur, car la massue symbolise l'arme primitive donnant la mort. On dresse la Matze sur un pont, à un croisement de routes, près d'une fontaine, à un endroit où un très grand nombre de gens sont susceptibles de passer. Chacun y plante un clou, semblable à ceux qui servent à ferrer les chevaux; ce geste scelle l'engagement de la personne à l'action entreprise pour restaurer la justice : c'est la marque du ralliement"(Fayard Duchêne J., 2002:350)



**XXIV. La levée de la Matze : Raphaël Ritz, 1892, Musée Cantonal des Beaux Arts, Sion**

812 Les héritages en question

**APPEL AUX JEUNES**

**30.000 SIGNATURES =  
30.000 CITOYENS LIBRES**



Non déguilté soulevé par les pères de nos Mandats (Sion, le Conseil d'Etat et les autres), nous demandons :

**Samedi 25 février 78  
TOUS A SION**  
en stop ...  
**à la Planta**

**SUPER POP-MANIF**  
contre l'autoroute  
**On ressort la Matze !**

Programme:  
14 h. 30 rassemblement devant la Planta  
15 h. Présentation de la Matze  
15 h. 30 cortège à travers Sion jusqu'à la grande Cathédrale et  
vidéogramme sur le plan de la Planta. Demain matin  
et après : messe à la Cathédrale et Sal Populaire en soirée  
pour (chaque) apporter sa contribution, un mot, un objet  
et un Baiser pour les copains (gratis)

**AUTOROUTE=JAMAIS**  
La récolte des signatures continue

**XXV. Encore une levée de la Matze, celle-ci moderne, dans une affiche des années soixante-dix**

Très souvent nos informateurs, valaisans ou valdôtains, ont fait allusion à cette similitude, évidente pour eux entre leur peuple et les combats de vaches, dont nous avons fourni maints exemples dans les pages traitant des représentations.

*“Les reines... c’est toujours la même histoire : c’est le Valaisan qui lutte”* (père Bienvenu, in *“Folos” des reines*, 1999)

En conclusion, on pourrait donc affirmer qu’il y a incontestablement un parallélisme intéressant entre la passion des reines, ou en tout cas la relance de cette pratique traditionnelle, et une tendance assez marquée à l’auto-gouvernement (Bätzing, 2005 : 146) de la part de ces populations, héritage des libertés, privilèges et autonomies qui leur furent octroyés à partir du Moyen Age, dans le cadre de structures féodales qui devaient reconnaître des droits aux populations autochtones pré-existantes, le contrôle des cols alpins ayant depuis toujours une importance capitale dans la stratégie militaire.

Peut-être n’est-il pas superflu de rappeler cette description qui sied parfaitement aux pays des reines : “l’économique a précédé le politique et le village est, d’abord, une réunion de “communiers” et de “consorts”, co-propriétaires, d’où étaient exclus les “forains” étrangers. Une attitude caractéristique des Alpes s’est ainsi mise en place : le goût de la chose publique, l’indépendance à l’égard des tutelles extérieures, le mélange paradoxal d’un “individualisme communautaire” (P. Gabert et P. Guichonnet, 1965 : 67).

### **Valais et Val d’Aoste : deux évolutions différentes**

L’arc alpin occidental, et en particulier la région qui nous concerne, à savoir celle qui comprend le Valais, la Vallée d’Aoste et la vallée de Chamonix, se caractérise par un ensemble commun de structures mentales et matérielles. Au début de notre étude, nous avons longuement décrit et analysé ces aspects, mais petit à petit quelques premiers indices d’une évolution divergente ont commencé à affleurer, nous faisant buter sur des différences d’ordre technique, d’ailleurs à l’apparence assez anodine, qui sépareraient les deux principaux foyers de cette pratique bovine.

Après avoir analysé les représentations de la vache qui caractérisent cette civilisation, notamment l’ensemble de cette société humaine qui tourne autour des combats, les propriétaires de reines donc, mais également les éleveurs de vaches, les passionnés des combats, les spectateurs, les détracteurs, les indifférents qui vivent à proximité de tout cela, sans jamais s’y frotter, une nouvelle question s’impose et demande à être approfondie.

En effet, nous nous rendons maintenant mieux compte que le Valais et le Val d'Aoste tendent à se différencier, voire à s'opposer, autour de certaines représentations. C'est sur cet écart idéologique au cœur d'une région alpine autrement très homogène et compacte que nous voulons nous pencher, afin de tenter de répondre à ces évidences dont tout le monde parle dans le milieu bovin local, à savoir le statut différent de la vache d'un côté à l'autre de la frontière, le statut différent de l'éleveur de vaches, la question du prestige social, de la fierté, de la dignité, jusqu'au grand point que nous avons à plusieurs reprises évoqué au fil de ces pages, mais sans plus, de la médiatisation, de la commercialisation et de la touristification des régions alpines.

Afin de pouvoir par la suite aborder la question d'une manière globale, une approche un tant soit peu diachronique se révèle indispensable.

En effet, entre 1840 et 1860, selon les zones, et la veille de la seconde guerre mondiale, les Alpes occidentales connaissent une période difficile, caractérisée par des crises et des adaptations « qui ont miné une civilisation rurale que plusieurs siècles avaient façonnée » (Janin, 1992 : 117) : au cours du XIXe siècle, le désenclavement progressif des Alpes fait glisser ces sociétés d'un régime d'autarcie vers un système de dépendance, pour reprendre l'expression de Paul Guichonnet (1980 : 249, II).

Le rapport montagne-plaine évolue dans un sens toujours plus défavorable à la montagne.

En dépit de quelques réussites ponctuelles, les Alpes ne trouvent pas l'équilibre qui aurait pu sauvegarder la vieille société rurale, qui alimente un important flux migratoire, non plus saisonnier, mais définitif et lointain (Janin, 1992 : 118). Cet exode important de population finit par peser lourdement sur le futur développement de ces régions de montagne, comme le Val d'Aoste : le dépeuplement devient un phénomène général, auquel échappe seulement le Valais dans tout l'arc alpin.

Si ce dernier se démarque du destin des autres régions alpines, c'est probablement, en partie au moins, à cause d'une situation géo-politique radicalement différente : le Valais est en effet la seule région de l'arc alpin occidental qui puisse faire valoir une indépendance politique jusqu'à l'époque moderne. D'abord état indépendant, le Valais devient un canton fédéré à la Confédération Helvétique par l'Acte de Réunion de 1815, alors que les autres régions sont à la marge d'Etats centralisés, (Janin, 1992 : 120) accusant tous les symptômes des périphéries délaissées par le pouvoir central. Même le Val d'Aoste, pourtant constitué en Duché à l'intérieur des Etats de Savoie et par la suite du Royaume de Piémont Sardaigne, jusqu'à

l'unité italienne de 1871, n'est qu'un îlot méconnu au sein d'une structure étatique des plus centralisées, perdant petit à petit ses particularismes et ses autonomies héritées du moyen-âge. Ces deux différents cadres politiques s'associent à deux différentes situations sociales : à une population valaisane assez homogène du point de vue ethnique et très ancrée au village d'origine de par le droit de bourgeoisie qui fait de tout étranger venu d'en dehors de la commune un citoyen aux droits limités, alors que les charges pèsent sur l'ensemble de la collectivité, fait pendant la société valdôtaine, partagée entre autochtones et immigrés italiens, arrivés par vagues successives à partir du début du XXe siècle, et bouleversée par le choc linguistique qui s'ensuivit, l'italien étant devenu entretemps langue officielle, à la place du français.

Ces différences sont à la base d'une situation de solidarité interne au Valais et d'une situation d'étiollement et de déchirure au Val d'Aoste, ce qui va faire réagir de manière opposée ces populations montagnardes au contact toujours plus pressant avec l'élément urbain et la modernité.

#### Deux conceptions de la montagne : montagne-frontière et montagne-essence

Lorsque l'Etat italien nouvellement constitué s'est donné un réseau de contrôle sur sa population, l'administration centrale a commencé à pénétrer aussi dans les villages en remontant petit à petit les vallées alpines. Les fonctionnaires venus de loin imposaient leurs lois et leurs impôts, tandis que les services promis se faisaient attendre, sauf l'école qui fut assez rapidement remodelée, sur la base de programmes pédagogiques différents, peut-être plus modernes, mais aussi plus éloignés de la réalité tangible des montagnards, avec des enseignants aussi éloignés de la vie de ces villages.

Au contraire, dans le cas du Valais, la politique intérieure au pays ainsi que la politique fédérale finissent par se conjuguer et porter bénéfice à l'essor socio-économique de ce canton, grâce aux mesures adoptées par les autorités suisses, avant toutes les autres de l'arc alpin occidental, pour aider les montagnards en difficulté par une politique de soutien à l'agriculture et à l'artisanat, et pour faire du tourisme alpin une ressource nationale de première importance (Janin, 1992 : 118).

A son intérieur, des politiciens déterminés à sortir le Valais d'un type d'économie archaïque sont à la base d'une série de révolutions agricoles consistant à augmenter les surfaces

cultivables, à diversifier et à rentabiliser la production, à travers le remaniement parcellaire et la promotion de l'enseignement professionnel, soutenues par une politique fédérale de subventionnement. Des sociétés d'agriculteurs voient le jour à partir de 1868 et une première école s'ouvre à Ecône en 1892, sous la responsabilité des Chanoines du Grand-Saint-Bernard. En 1923, naît à Châteauneuf l'Ecole cantonale d'Agriculture. Par la suite, une autre école d'agriculture a été fondée à Visp.

D'autre part, les élites intellectuelles suisses, interpellées par le nationalisme affirmé des Etats voisins, désorientées par une croissance urbaine sans précédent, « s'interrogent à la recherche d'une identité nationale » (Clavien, 2002 : 626). C'est du côté des Alpes, qu'elles tournent leur regard. Le Valais et les Valaisans offrirait l'image de ce qu'était la Suisse des temps héroïques, archétype de petite société rurale, pauvre, mais forte, saine et fière.

Dans cette quête de la « suissitude » s'élabore une image de la montagne comme lieu des origines, creuset d'une identité nationale : l'imaginaire urbain invente un nouveau Valais, avec des Valaisans qui se doivent d'être civilisés pour faire partie de la modernité, mais pas trop, afin de demeurer de « vrais montagnards », avec des traditions bien ancrées, quoique épurées de leur côté barbare, archaïque ou sauvage (Crettaz, 1992 : 44).

D'autre part, il faut bien reconnaître que si ce travail de représentation a été possible, c'est à cause de l'importance que la montagne a toujours revêtue dans le cadre d'un Etat comme la Suisse, où les Alpes comptent pour 60% du territoire : « c'est à cause d'elles et autour d'elles, par la vertu de leurs passages, de leurs ressources et de leurs fonctions géographiques, que se sont constitués ces Etats » (P. Gabert et P. Guichonnet, 1965 : 143). Dans un contexte de ce type, la plaine et la montagne sont liées intimement par un rapport de symbiose, les régions péri-alpines s'étant agrégées au noyau montagnard.

Sur le plan langagier, les Valaisans nous ont plusieurs fois frappée par leur facilité à s'exprimer, leur maîtrise de la langue et leur richesse lexicale, alors que les Valdôtains semblent vivre, aussi de ce point de vue, une situation de crise bien plus profonde : le francoprovençal est de plus en plus mal parlé (le seul mode de transmission est celui familial, avec toutes les limites que le système peut connaître à l'époque de l'éclatement de la cellule familiale et de la remise en question de la culture traditionnelle), le français, redevenu pourtant langue officielle depuis la Constitution de la république italienne, est délaissé par l'école, et l'italien, demeure une langue en partie étrangère, quoique pratiquée quotidiennement, avec un accent fort, mal perçu du reste de la population.

Pour résumer, nous pouvons affirmer que les Valaisans ont assumé le rôle, tout compte fait valorisant, imposé par l'urbanisation générale à laquelle ils n'ont point échappé, en acceptant d'être mis en scène et de se mettre en scène: « L'emblématisation de leur passé leur sert à endosser une identité nouvelle et acculturée ... au moment où ils perdent leur fonction traditionnelle et entrent en situation de dominés » (Crettaz, 1992 : 44).

Contrairement aux Valaisans, qui deviennent un point de repère pour toute la Suisse, les Valdôtains ont été de plus en plus marginalisés et considérés comme des arriérés depuis la fin de la deuxième guerre mondiale. N'ayant pas été guidés dans un processus d'« emblématisation » semblable à ce qu'ont connu les Valaisans, et au contraire subissant la condamnation massive de la population non autochtone, de tous les niveaux sociaux, depuis les couches les plus basses jusqu'aux élites, ils ne parviennent pas à se définir comme porteurs de sens et subissent passivement leur nouveau destin.

D'autre part, il faut rappeler que le Val d'Aoste aussi a connu des formes de promotion au fil du temps : parallèlement au mouvement des élites suisses, mais plus tardivement, en 1919, naît à Aoste la revue *Augusta Praetoria*, qui soutient la culture valdôtaine et le développement des activités touristiques, et dont l'activité se prolonge après la deuxième guerre mondiale, lorsque « la chute du fascisme vient de libérer une formidable impulsion régionaliste dans toute l'Italie » (Morand, 1992 : 155), grâce à la figure de Jules Brocherel. Mais en réalité ce mouvement de pensée n'a pas pénétré dans la société, demeurant l'œuvre d'une personne clairvoyante mais isolée, alors que dans le Valais ces mêmes manifestations sont « plus diffuses, éparées et multiformes », mais peut-être mieux ancrées dans la population, « parce que bénéficiant d'un terrain tout préparé : celui de l'identification, acquise, de la Suisse à la montagne ». (Morand, 1992 : 155)

### Tradition et modernité

A la fin de la seconde guerre mondiale, une nouvelle économie alpine se met en place, à la suite de la révolution des transports et de celle des sports d'hiver (généralisation de l'automobile, percement des tunnels routiers transalpins, tourisme de masse favorisé par les mesures sociales, allongement des vacances, goût des loisirs). En revanche, la situation se détériore pour l'agriculture et l'industrie : le Valais, plus axé sur le tourisme, est mieux placé que la Vallée d'Aoste où le secteur sidérurgique a modifié les choses.

Dans ce sens, le Val d'Aoste a une situation qui se rapproche davantage de certaines vallées savoyardes, comme la Maurienne :

“C’est du dehors (...) que viennent les initiatives, les techniques, les capitaux, les hommes, comme autant d’“étrangers”. (...) La grande industrie, avec indifférence, parfois avec mépris, laissera au second plan l’agriculture prisonnière de ses initiatives passées, offrant aux hommes en quête de mieux-être la subordination du salariat en place de la dépendance terrienne. (P. Rambaud et M. Vincienne, 1964 : 42)”.

Au Val d’Aoste, à une agriculture vieillissante, se juxtapose une industrie en perte de vitesse. L’aciérie Cogne d’Aoste entraîne dans sa chute l’économie valdôtaine : on comptait encore plus de 6000 salariés en 1970, il y en a moins de 1500 aujourd’hui. Quant à l’agriculture, en dépit d’une politique de soutien parfois inspirée du modèle suisse, mais trop tardive, elle perd ses exploitants.

De part et d’autre de la frontière, quoique avec des différences sensibles, on observe un blocage dû à une « absence de consensus sur les valeurs héritées. Frappée par l’émigration des jeunes qui refusent parfois de suivre la voie des parents, recherchant ailleurs des possibilités d’ascension sociale, la montagne subit une forme de dévalorisation de tout ce qui se réfère au passé » (Evéquoz-Dayen, 2002 : 738), à cause d’un clivage de plus en plus évident entre les modes de vie urbain et rural.

Entre 1950 et 1970, le nombre des agriculteurs se réduit drastiquement : ils passent de 42% à 15% de la population active valaisane. Les chiffres au Val d’Aoste sont du même ordre : l’effondrement de la main-d’œuvre agricole est de -52,2% entre 1961 et 1970. Les actifs agricoles ne comptent plus que pour 13,5% en 1971 (8,6% en 1981).

L’abandon de l’agriculture entraîne l’éclatement de l’autorité patriarcale, dont le pouvoir reposait sur la dépendance matérielle du fils au père : désormais les liens sociaux ne s’inscrivent plus à l’intérieur d’une forme de solidarité basée sur la gestion d’un patrimoine commun, mais ils sont régis par la logique du salaire et du savoir qui introduit de nouvelles hiérarchies.

La vieille société rurale cède la place à une société moderne urbanisée : les conflits majeurs éclatent avec le tourisme, surtout lorsque les montagnards vivent parfois l’ensemble des événements comme les actes d’une colonisation<sup>114</sup>, car une série de transformations très

---

<sup>114</sup>Les prises de position des élites intellectuelles ont souvent été très dures non pas directement contre le tourisme mais contre un système qui favorisait ce genre de situation, soit par le biais de mouvements politiques organisés (Cf. *Le Peuple Valdôtain*), soit par le biais d’œuvres littéraires de dénonciation, notamment les écrits de l’écrivain valaisan Maurice Chappaz (1994, *Les maquereaux des cimes blanches*, éd. Zoé, Genève, 4e éd) que le Valais officiel a voulu méconnaître pendant des décennies.

A plusieurs reprises, il y a eu des mouvements populaires qui se sont exprimés à ce propos, nous pensons notamment au mouvement juvénile Arpitanha qui divulguait des idées révolutionnaires à travers des tracts, des slogans peints clandestinement sur les rochers (“*liberaxhon*”, libération, “*la tera l’è d’or le sout son de papé*”, la

rapides bouleverse le mode de vie des locaux, sans que ces derniers aient le temps de s'y adapter et d'en tirer parti.

Mais entre le Valais et la Vallée d'Aoste, une différence de taille s'impose : l'urbanisation de la montagne, qui a permis au Valais d'intégrer les nouvelles valeurs citadines de retour aux sources et de quête de paysages naturels, n'a pas (encore?) abouti au Val d'Aoste à une synthèse permettant à l'élément citadin de côtoyer des montagnards exerçant leur métier d'éleveurs de vaches.

L'engouement pour les vaches qui caractérise le Valais, avec le fleurissement de scènes de pâturage idylliques, dignes d'une collection de cartes postales, où une humanité saine, dégagée de toutes les tracasseries de la vie urbaine moderne, vit en communion avec la nature, est une preuve de ce que nous venons d'affirmer, alors qu'au Val d'Aoste, à l'extérieur du milieu des éleveurs, la vache est porteuse d'une image négative, liée à la notion de saleté, et l'homme vivant en relation avec les vaches est considéré comme un arriéré. Ce n'est pas un hasard si le personnage de Heidi « la seule grande figure emblématisée féminine qui soit sortie de la montagne » (B. Crettaz, 1992 : 45) a été inventé en Suisse et n'a pas su s'enraciner au Val d'Aoste.

La manière d'appréhender l'emploi saisonnier à l'alpage est redevable de cette vision de la vache : au-delà de la difficulté commune au Valais et au Val d'Aoste de trouver de la main d'œuvre dans ce cadre, nous avons rencontré dans les montagnes valaisanes des travailleurs globalement satisfaits de leur choix, parmi lesquels de jeunes étudiants issus de quelque lycée agricole, un étudiant en philosophie en quête d'une expérience d'ordre mystique, des filles et des femmes bien intégrées à la modernité, contrairement au Val d'Aoste, où les travailleurs à l'alpage sont la plupart du temps des personnes vivant un peu aux marges de la société valdôtaine et surtout des extracommunautaires maghrébins, alors que les conditions de vie matérielle à l'alpage sont assez comparables, peut-être même plus confortables au Val d'Aoste, avec des bâtiments complètement rénovés, des approvisionnements réguliers en denrées alimentaires et la télévision satellitaire.

La capacité de médiatiser les combats, dont nous avons longuement décrit les modalités, est un autre exemple de la synthèse dont le Valais est le creuset entre l'ancienne civilisation montagnarde et les nouvelles modes citadines. Déjà en 1922, c'est à une station touristique,

---

terre est en or, les sous sont en papier) et des chansons qui ont donné naissance à un disque en 1976 (*La Noéla Tradixhon*). Cf. EDUR-KAR, 1973, *Harpeitanya*; ARBA, 1975, *Ehtudio su la kuestion harpitanha*, Aoste, Musumeci.

celle de Montana, que revient le mérite d'avoir organisé le premier combat de reines hors alpage.

Au contraire, les Valdôtains ont un rapport beaucoup plus complexe avec les médias : très flattés quand la télévision leur accorde un peu d'attention, émus de reconnaître leur terre et ses gens dans un reportage, par exemple, ils manifestent cependant une profonde réticence à se laisser filmer ou interviewer. Un ancien directeur du Siège Régional de la RAI pour la Vallée d'Aoste nous avouait un jour son désarroi face à la difficulté de trouver des personnes pour ses émissions télévisées (« *Partout dans le monde, on trouve des personnes disposées à payer pour un peu de visibilité, ici, il faudrait les payer pour qu'ils acceptent de se montrer à la télé* », avait-il affirmé). Tout récemment une rencontre avec une réalisatrice belge nous a confirmé le même point de vue : après avoir obtenu les fonds pour la réalisation d'un documentaire sur la vie à l'alpage dans une localité du Val d'Aoste, elle ne parvient pas à convaincre les bergers à se laisser filmer dans leurs occupations quotidiennes.

Il est vrai cependant que, loin d'être un paradis terrestre, le Valais a aussi ses problèmes, notamment une crise d'identité vécue par les autochtones qui, après avoir endossé ce carcan inventé pour les touristes jusqu'à oublier parfois qui ils sont, n'arrivent plus tout à fait à s'en débarrasser : « théâtralisée, re-fabriquée, la culture montagnarde se transforme, elle se fige aussi, parce que sa réutilisation dans le circuit fermé du symbole occulte le fait qu'elle s'était toujours constituée au travers d'échanges constants » avec le monde extérieur, avec la vie urbaine et savante (Morand, 1992 : 156).

Si nous avons constaté parfois une prise de distance par rapport au cliché du « joli village de montagne », ainsi qu'un regard plutôt critique vis-à-vis de l'intérêt des étrangers pour les vieilleries et les traditions locales, tout de même cette population bousculée par le progrès, par les lois du marché, par les nouvelles modes, vit une réalité de douloureuse incapacité à se réinventer .

Néanmoins, avant d'aborder la question de l'avenir des combats de reines et des menaces qui pèsent sur cette pratique, nous estimons qu'il serait opportun d'approfondir un tant soit peu l'analyse de la spécificité des sociétés ayant développé cette activité ludique.

## **SPECIFICITES CULTURELLES ET JEUX AVEC LES BOVINS.**

Au cours de notre étude, nous avons déjà posé que les combats de reines, à l'instar d'autres activités ludiques, constituent un observatoire privilégié des phénomènes qui travaillent une société : les combats de reines vont donc nous permettre de poursuivre notre réflexion sur les hommes qui ont développé ce jeu en faisant en sorte qu'il prenne autant d'ampleur dans leur milieu.

L'analyse comparative avec d'autres pratiques, répandues sur les cinq continents, basées également sur des jeux avec les bovins, nous permettra en effet de cibler certaines notions capitales dans la gestion et l'appréhension des combats de reines, et notamment la relation de ces sociétés avec l'animal-référence, dans ce cas précis la vache, mais également avec la notion de violence, qui est au cœur des combats de reines, ainsi qu'avec la manière d'envisager le spectacle.

### **Vaches et taureaux**

De nos jours, dans la région qui nous occupe depuis le début de cette étude, le taureau est gardé essentiellement pour la fécondation des vaches. Il est considéré, pour l'importance qu'il revêt, comme la moitié de l'étable : exemplaire unique dans le cadre d'un troupeau de trente, quarante, cinquante vaches à lait, il est investi du rôle de reproduction, à savoir de transmission de la lignée et d'augmentation des têtes de bétail formant le cheptel. Nourri généreusement toute l'année pour l'accomplissement de son unique fonction (jusqu'au jour de l'abattage, où l'on récupère aussi la viande), il constitue un vrai investissement dans le futur et exige une certaine forme d'aisance de la part de l'éleveur : les petits éleveurs, en voie de disparition, à savoir ceux qui possèdent moins de quinze vaches à lait, et qui étaient la grande majorité il y a encore trente-cinq ans, n'ont jamais pu se permettre de garder un taureau dans l'étable, se contentant donc de mener leurs propres vaches au taureau du voisin, ou en tout cas à un taureau élevé par quelques-uns des ménages les plus riches du village.

Les taureaux de cette race, que ce soit les valaisans de la race d'Hérens ou les noir-châtain valdôtains, sont connus pour leur méchanceté, leur force débridée, leur esprit sauvage.

Fortement redoutés, ils ont toujours été tenus à l'écart de l'ensemble de la vie humaine et animale. La séparation des vaches est justifiée par la fonction de contrôle que l'homme entend exercer sur leur vie reproductive; la séparation des hommes est due en large partie à la peur suscitée par ces bolides au caractère imprévisible, susceptibles de s'emballer et de se rendre intenable par les éleveurs eux-mêmes.

### **Le taureau autrefois et aujourd'hui**

Avant l'ère de la mécanisation, qui a tout bouleversé, le taureau avait des contacts avec les hommes : on le menait au pâturage, à l'abreuvoir, à la foire, il passait l'été à l'alpage, tout en demeurant bien séparé des vaches. Nous informateurs estimons que les taureaux de ces temps étaient quelque peu moins farouches, parce que plus habitués à la présence humaine : un bon taureau reproducteur pouvait vivre longtemps. Des accidents, même graves, survenaient parfois et les hommes les acceptaient comme faisant partie de la vie.

De nos jours, si la vache continue d'être au centre d'une relation privilégiée avec l'homme, le taureau, certainement observé avec beaucoup de finesse et attentivement sélectionné, ne paraît plus être tout de même qu'un objet finalisé à la reproduction. Investi d'une grande importance sur le plan symbolique, le taureau est toujours considéré la moitié de l'étable tellement les projections humaines dans le domaine de la sélection de la race conservent une position centrale dans ce système de domestication, mais sa personnalité exubérante et sa force font peur à tel point que l'homme réduit au minimum tout contact avec la bête. Le taureau ne sort plus de l'étable : ni pour aller au pâturage ni pour monter à l'alpage. Une vie des plus monotones lui est réservée, dans un coin de l'étable, en solitude : l'éleveur ne vient le chercher que le jour de quelque marché-concours et pour les saillies.

En outre, toujours dans l'optique de limiter les risques et les accidents, les taureaux sont de nos jours tous abattus vers l'âge de trois ans, ce qui semble être un bon compromis entre l'exploitation de ses fonctions reproductives et un niveau de maturité encore incomplet, soit du point de vue du développement physique et de l'accroissement pondéral, soit du point de vue du comportement, encore relativement facile à contrôler.

### **Un taureau lutteur**

Pourquoi l'homme n'a-t-il pas cherché à valoriser cette force et cette sauvagerie si redoutables pourtant tellement prisées chez les vaches de la même race?

A l'heure d'un engouement si répandu pour les combats de vaches, il est loisible de se demander ce qu'il en serait des combats de taureaux. C'est la question que nous avons posée à de nombreux informateurs que nous avons rencontrés sur le terrain. Leurs expressions ébahies et leurs hésitations nous ont fait plusieurs fois comprendre qu'il ne leur était jamais venu l'idée d'un combat de taureaux.

### Les combats mixtes

Nous avons appris que parfois des combats spontanés avaient lieu entre un taureau échappé au contrôle humain ou étant sorti de la barrière qui le séparait des autres animaux et une vache ou un génisson particulièrement hardis. Dans la plupart des cas, ces anecdotes ont une issue assez tragique, car l'obstination de ces bêtes fait que, une fois "chauds", ils ne savent plus arrêter de lutter.

Dans les années cinquante et soixante, lorsque de nombreux taureaux montaient encore à l'alpage, les éleveurs avaient l'habitude héritée des temps plus anciens de doter le taureau d'un dispositif ayant la fonction de limiter les risques de combats indésirés: il s'agissait d'une plaque en bois hérissée de clous, placée sur le front de la bête avec les clous dirigés vers l'intérieur, de façon qu'à la moindre pression exercée dans la position front contre front typique du combat, le taureau abandonne spontanément la lutte à cause des blessures causées par l'appareil.

Un informateur nous a raconté qu'une fois (au début du vingtième siècle) un taureau furieux lutta toute la journée contre la reine de l'alpage, sa propre mère, malgré les lésions provoquées par cette plaque posée sur le front, sans que les hommes ne sachent quoi tenter pour séparer les deux combattants sans causer d'autres accidents bien plus graves.

Néanmoins, parmi les propos recueillis, aucune anecdote ne nous a fait soupçonner l'existence de combats entre deux taureaux : en abordant la question avec nos informateurs, quatre types de discours reviennent systématiquement dans leur parole.

### "Ça s'est jamais fait. Jamais entendu dire ..."

Cette phrase jaillit spontanément de l'interlocuteur qui réfléchit rapidement en fouillant dans sa mémoire d'éventuels exemples (inexistants) de combats entre taureaux. Parfois l'informateur a ajouté qu'il aurait fallu organiser volontairement des combats de ce type, car très difficilement deux taureaux pouvaient entrer en contact entre eux, même autrefois, lorsqu'il y en avait plus et qu'ils étaient un peu plus libres.

Non seulement cela paraît ne jamais avoir eu lieu, mais aucun informateur n'a jamais entendu parler non plus de l'intention (ou ne serait-ce que d'une idée farfelue) de la part de quelqu'un d'organiser un semblable affrontement.

“Nous, on a les vaches qui combattent spontanément. Pourquoi aller chercher autre chose?”

Ce propos correspond au deuxième niveau de réflexion : les batailles de reines sont à tel point satisfaisantes pour les gens de la région, spectateurs et éleveurs confondus, et la vache tellement au centre de toutes leurs pensées, que des combats de taureaux paraissent inintéressants du point de vue technique et structural, mais également superflus dans le panorama ludique et festif local (alors que tout le monde est au moins au courant de l'existence de combats de génissons, de chèvres ou de coqs et quelqu'un semble y trouver son compte, à un degré inférieur ou égal à celui des combats de vaches).

“Ce serait trop dangereux (pour les hommes) : comment faire à les récupérer une fois qu'ils sont emballés?”

Après une pause ultérieure de réflexion, pendant laquelle notre interlocuteur semble imaginer en gros ce que pourrait représenter un combat entre deux taureaux de cette race, ce propos intervient pour exclure catégoriquement une hypothèse du genre. Loin de constituer une pratique nouvelle qui pourrait susciter tout au moins de la curiosité, voire une ressource ultérieure dans la recherche de l'élément spectaculaire dans les combats de vaches, les informateurs manifestent une forme de peur à l'égard du taureau et des accidents possibles, qui débouche sur un refus d'imaginer une pratique considérée comme insensée.

“Ce serait trop sanglant (pour les bêtes) : deux taureaux en train de lutter n'hésiteraient pas à s'entretuer”

Les accidents de ce type, survenus parfois dans le passé, ont en effet démontré que l'instinct belliqueux de ces bêtes les conduit à poursuivre le combat jusqu'à la mort, leur propre aussi bien que celle de l'adversaire. Pour nos informateurs, la bête a une grande valeur dans le système affectif des humains et joue un rôle capital dans la chaîne productive, dont on ne peut pas faire abstraction : on ne peut pas abaisser une bête au rang d'objet pour le plaisir, voire pour l'amusement d'un groupe. La mort d'une bête ou une grave blessure (entraînant l'abattage) sont perçues comme une perte grave pour les éleveurs.

De plus, nos informateurs affirment ne pas pouvoir non plus tolérer de voir souffrir une bête : en effet, à notre connaissance, il n'existe aucune forme de spectacle ou de jeu qui soient basés sur la maltraitance physique des bêtes, ni sur des formes d'humiliation publique.

“Ce n’est pas un combat noble...”

Enfin, un informateur a insisté sur le fait qu’il n’y aurait aucune noblesse dans un combat de ce type, car à son avis les taureaux ne luttent que quand ils sont en rut, pour exercer leur fonction de mâle-reproducteur, alors que la vache, elle, combat pour le territoire.

*“Elle est matriarcale”*, nous a-t-il expliqué *“elle combat pour être à la tête de son troupeau, pour se donner une hiérarchie”*.

Cette considération (confirmée par de nombreuses affirmations du même type soutenues par d’autres informateurs) nous ouvre une perspective intéressante sur l’échelle des valeurs de cette civilisation qui, loin d’apprécier un combat quelconque, tend à doter le spectacle d’une signification précise du point de vue moral, afin de justifier la pratique violente, la lutte pour la terre étant placée au sommet de toutes les luttes.

### **Les combats de taureaux dans le monde**

Les combats de taureaux sont pourtant une pratique qui attire beaucoup de spectateurs de par le monde.

En regardant quelques photos que nous leur avons montrées de ces combats de taureaux, nos informateurs ont tous fait preuve d’une bonne dose de curiosité et ils ont prêté beaucoup d’attention aux moindres détails, pour conclure assez catégoriquement que sans doute il s’agit de taureaux beaucoup plus calmes et moins dangereux que les leurs.

*“Déjà avec les vaches, des fois, c’est pas facile ... les retenir à la fin d’une lutte ... mais des taureaux. Alors là...”*

### **“The Ritual Bullfight”**

Dans un article de C.W. Bishop, titré *“The ritual Bullfight”*<sup>115</sup>, on peut lire que les combats de taureaux à des fins rituelles existent chez beaucoup de peuples, à partir de l’époque néolithique. L’auteur reconnaît un certain nombre de traits communs à toutes ces pratiques, finalisées à la célébration et à la propitiation des divinités protectrices des champs:

- la sélection et la préparation du taureau;
- la période de l’année concernée par ce combat rituel, à savoir le printemps;
- l’administration de boissons alcoolisées (ou autres substances analogues) au taureau avant le combat ;

---

<sup>115</sup>C.W.Bishop, 1925, *The China Journal of Science and Arts*, vol. III, n°12, décembre, 1925, pp.630-637

- la procession triomphale ayant lieu avec le taureau gagnant, à l'issue du combat, avec un accompagnement de chants et de percussions;
- le sacrifice du gagnant à la divinité protectrice des moissons (un sacrifice ayant lieu sans répandre de sang);
- le repas communautaire avec la consommation de la viande du bœuf sacrifié, accompagné de boissons alcoolisées;
- l'exposition des cornes du taureau dans un lieu public, qui deviennent un objet de culte.

En l'absence de combats de taureaux dans la région étudiée, nous pouvons tout de même constater qu'un certain nombre d'éléments mis en relief dans l'article de Bishop sont aussi communs aux batailles de reines, notamment la préparation et la sélection des vaches aptes au combat, la procession triomphale ayant lieu à l'issue du combat, en entendant par là le tour de l'arène qui se fait de nos jours, aussi bien que les descentes de l'alpage avec les reines enrubannées et ornées de "bosquets", et enfin l'habitude de placer les cornes de la reine sur la porte de l'étable (de la maison, si l'on pense qu'à la fin de la deuxième guerre mondiale la plupart des ménages partageaient encore la même demeure avec les bestiaux).

En outre, pour ce qui est de la saison des combats, nous avons aussi souligné que les combats spontanés ont lieu surtout au printemps ou en tout cas au début de l'été, ce qui reprend sensiblement le schéma temporel des combats rituels énoncé dans l'article. En effet, dans la région objet de notre étude, les premières sorties au pâturage et le début de l'exploitation verticale de la montagne sont chargés de beaucoup d'espoirs : observer le comportement des animaux dans ces circonstances cruciales, comme d'ailleurs tous les autres signes de la nature, est une attitude typique de l'homme anxieux de savoir si la saison sera belle et rentable.

Le point sur lequel nous remarquons le plus d'éloignement entre ces combats rituels et nos batailles de vaches est la cérémonie sacrificielle de l'animal gagnant. Une telle pratique n'a pas lieu dans cette région : le propriétaire de la vache vit et nourrit sa famille grâce à son lait (et en dernière instance grâce à sa viande) et aspire à maintenir cette habitude tout le temps possible, même après la victoire à un combat. S'il est vrai que le lait de la reine est plus prisé que le reste du lait et que la population nourrit de forts espoirs dans la nouvelle génération lorsque les enfants peuvent grandir en buvant le lait de la reine, aucun impératif faisant penser à un rite sacrificiel n'existe dans cette société, qui tout en connaissant des pratiques à valeur symbolique, semble dans le cas des vaches assez accrochée à des comportements utilitaires, visant la réponse aux nécessités primaires à court terme. En réalité, nous avons pu constater que cette société se caractérise aussi par une attention à des aspects non économiques, voire

anti-économiques, comme dans le cas de la prédilection pour les lutttes bovines, même là où elles seraient contraires à la logique du profit.

Il nous paraît donc important dès maintenant de placer l'accent sur un manque, que l'on pourra plus tard reconduire à d'autres traits de civilisation que nous allons analyser : nous nous bornerons pour le moment à souligner l'absence de tout sacrifice animal dans le cadre des combats de vaches comme de toute autre pratique humaine. Dans cette société, tuer un animal répond toujours à une logique très terrienne : dans le cas des bovins, on abat les jeunes mâles qui n'ont pas été sélectionnés pour la reproduction, quant aux vaches on s'y résigne seulement dans le cas de fractures, survenues dans le cadre d'un accident au pâturage, par exemple, ou quand la vache ne serait plus apte à produire du lait.

### Les pratiques actuelles

De nos jours, nous savons que les hommes organisent des combats de taureaux au Portugal, en Iran, en Corée et au Japon, pour ne mentionner que les exemples les plus marquants.

Se situant dans des cadres qui varient sensiblement d'un pays à l'autre, ces combats se caractérisent tous par le caractère du spectacle, qui consiste en deux taureaux s'affrontant front contre front et cornes contre cornes, avec une issue variable, où le taureau plus faible peut prendre la fuite, renoncer au combat à la suite d'une blessure, tomber par terre, plus rarement mourir. Cependant, ni les blessures, ni l'éventuelle mort, ne sont bannies de l'arène : en Iran, si les blessures sont trop importantes, l'animal est vendu sur-le-champ au boucher (Bromberger, 1997 : 128). Si le taureau a été battu plusieurs fois, il est également destiné à l'abattage (Rabino 1914 : 102). Au Portugal, le moment le plus dur du combat est son issue, lorsque le taureau perdant et ses tristes souteneurs doivent rentrer chez eux : "em silêncio, ranger de dentes et lágrimas, e um boi condenado ao talho" (Bento da Cruz, 1974 : 133) (En silence, en crissant les dents et en répandant des larmes, le taureau est condamné au boucher)

La taille et le poids de ces taureaux varient sensiblement d'un pays à l'autre : dans la force de l'âge, à savoir quand ils sont âgés entre 5 et 8 ans, ils peuvent peser 500 voire 700 kilos en Iran, avec une hauteur au garrot qui peut atteindre les 150 centimètres, plus de 600 kilos en Corée, 1000 kilos au Portugal, enfin 1250 kilos au Tyrol. A titre comparatif, les taureaux de la race valdôtaine ou valaisane, à l'âge de trois ans (rarement on les garde plus longtemps), pèsent déjà environ 400, voire 500 kilos (tout en s'agissant d'une race bovine parmi les plus petites), mais là où l'on prolonge leur vie jusqu'à l'âge de cinq, six, voire sept ans, ils peuvent atteindre les 800 kilos.

Quant à leur agressivité, il est difficile de parvenir à une quantification, encore plus d'en établir un essai de comparaison.

A l'opposé de ces exemples, se situe la région que nous avons étudiée depuis le début, avec une pratique basée sur la participation d'animaux femelles et, qui plus est, uniquement de femelles portantes.

Cette recherche de l'hyperfemellisation de l'animal désigné pour le spectacle, à notre sens, est à mettre en relation avec un souci fortement enraciné dans ces sociétés de contenir au maximum la violence : ici, la moindre égratignure est très mal vue. Le cas d'une vache qui présenterait des ménomations plus sérieuses est tout à fait inimaginable.

La peur du taureau est une preuve certaine de ce que l'on vient d'affirmer, mais l'acharnement dans la défense de l'idée que toutes les vaches prenant part aux combats doivent forcément être gravides, nous paraît encore plus probateur : comme on nous l'a souvent répété lors de nos enquêtes, si elles ne portaient pas de veau, elles se livreraient des combats à coups de cornes qui seraient beaucoup plus sanglants et surtout elles ne fuiraient pas si facilement une fois que l'adversaire leur aurait montré sa supériorité, la lutte se prolongeant probablement jusqu'à la mort de l'une des deux bêtes.

Certainement, d'autre part, circonscrire la participation aux combats de reines rien qu'aux vaches portantes, situe immédiatement le jeu à l'intérieur d'une optique productiviste, vu que la vache qui vèle chaque année est une vache qui produit régulièrement du lait, la principale ressource pour les éleveurs de ces régions. Mais à notre avis, tout le débat sur la passion pour les luttes et la nécessité de garder l'élevage à l'intérieur d'une logique de type économique, à savoir la volonté de contenir l'évolution du jeu vers une dimension plus sportisée de séparation progressive de l'animal destiné à la pratique ludique par rapport à l'animal exploité dans le cadre d'une logique économique, ne résout pas la question : à la limite, cela pourrait valoir pour les combats officiels, soumis à une réglementation rigide, sponsorisés par l'argent public et "bénis" par les autorités politiques.

Cependant, si les hommes avaient vraiment envie de pousser plus loin les frontières de la violence, des combats différents pourraient bien avoir lieu, peut-être clandestinement, peut-être dans des cadres bien définis, mais ce n'est pas le cas : toute la question du rapport de ces sociétés à la violence est là.

Le choix de l'animal de combat est fondamental, comme nous venons de le voir, mais les stratégies adoptées par les hommes pour rendre les combats plus spectaculaires sont également importantes.

Nous commencerons par les cornes, l'outil le plus symbolique de la lutte bovine.

Si les Valdôtains et les Valaisans les liment avant le combat pour éviter les blessures, en Iran les cornes font l'objet d'un aiguisage systématique "avec du verre, une toile émeri ou un couteau pour les rendre plus performantes" (C. Bromberger, 1997 : 127).

L'excitation de la bête dans les minutes qui précèdent le combat est un point en partie commun : au Portugal, "administra-se-lhe azougue, sopas de burro cansado, estimulantes vários e secretos ... alegre-se com vinho" (Bento da Cruz, 1974 : 131) ( On lui donne du sucre, des *sopas de burro cansado* (soupes d'âne fatigué<sup>116</sup>), des stimulants différents et secrets... et, finalement, on le soule avec du vin), ce qui semble être une pratique habituelle, alors que Valdôtains et Valaisans sont très prudents quant à l'efficacité de ces méthodes, presque totalement abandonnées depuis quelque temps : le vin ainsi que toute autre boisson alcoolisée pouvant exciter mais aussi créer chez la bête une forme d'assoupissement contraire à la libération des instincts agressifs (d'autre part, cette pratique est interdite par les règlements valaisan et valdôtain). Quant au recours à d'autres formes d'excitants, plus chimiques, comme des drogues, on pourrait presque l'exclure : n'ayant eu aucun indice de ce côté-là, et même les contrôles antidopage (aux résultats toujours négatifs) ayant lieu au Valais ne laissant fuser aucun soupçon.

La sélection et l'entraînement des exemplaires destinés à la lutte semblent globalement plus poussés dans les pays où nous avons retrouvé les combats de taureaux, notamment les pays asiatiques, où il s'agit carrément de bêtes élevées de manière spécifique pour le combat : l'alimentation requiert partout beaucoup d'attention. Comme les reines qui ont fait l'objet de notre étude, les taureaux portugais et iraniens ont droit à un traitement plus important en termes de quantité et aussi plus dispendieux par rapport au reste de la population bovine, car les plus lourds et les plus musclés ont plus de chances de gagner au combat : "se entre dois turradores houver uma diferença de cinco arrobas o mais leve vencer, ou este è um fenòmeno, ou o mais pesado não vale o feno da manjedoura" (Bento da Cruz, 1974 : 130) ( Si entre deux taureaux il existe une différence de cinq arrobes<sup>117</sup> et c'est le taureau le plus léger qui gagne,

---

<sup>116</sup> Les "soupes d'âne fatigué" sont des soupes faites avec du vin, du pain et du sucre. Ces soupes sont utilisées par les agriculteurs en vue de récupérer ses énergies pour le travail. Les mêmes ingrédients sont utilisés d'une manière analogue au Val d'Aoste pour une préparation qui porte également le nom de "soupe de l'âne".

<sup>117</sup> Mesure espagnole de poids valant ordinairement 12,780kg.

alors ou celui-ci est un phénomène, ou bien le taureau le plus lourd ne mange pas le foin de sa mangeoire)

Cependant, si au Val d'Aoste et au Valais, la différence se réduit à quelques rations supplémentaires d'aliment concentré, d'ailleurs le même que l'on distribue à toutes les vaches de l'étable, en Iran, nourrir un taureau de combat est quelque chose d'onéreux : "ces frais de bouche demeurent très coûteux" et se différencient "sensiblement de ceux des bœufs de labour nourris principalement avec de la paille de riz" (Bromberger, 1997 : 125).

Mais c'est surtout sur le plan de l'entraînement au combat que nous avons remarqué le plus de différences : dans la région que nous avons étudiée, les hommes se contentent de choyer les bêtes les plus combattives, de les protéger un peu afin qu'elles évitent de se "casser la gueule" quand ce n'est pas le moment, tout en stimulant la fierté de la future reine en la faisant paître en compagnie de vaches assez fortes. En Iran, "les taureaux sont isolés, choyés et abondamment nourris. On les parque dans une étable et un enclos particuliers : on veille à ce qu'ils ne voient que leur propriétaire et apprennent à réagir brutalement à l'intrusion d'un étranger" (Bromberger, 1997 : 125). Pendant le combat "leurs bouviers restent près d'eux, les encourageant et les excitant avec de gros gourdins" (Rabino, 1914 : 102).

Au Portugal, les communautés rurales les plus riches en pâturages pouvaient garder, jusque vers les années soixante et soixante-dix, deux taureaux, un adulte et un jeune, une stratégie importante dans la création des lutteurs, car le plus petit apprend sur sa propre peau en luttant jour après jour contre le vieux. Pendant la période précédant les combats, un ou deux mois, le taureau est ici dispensé de ses fonctions reproductives, afin de concentrer toute son énergie dans la pratique de la lutte.

En Corée, on entraîne les taureaux en les faisant courir longtemps : "the bulls are trained to run through mountain trails and through sand" (les taureaux sont entraînés à courir à travers des parcours de montagne et sur le sable) et en leur donnant des suppléments d'énergie à travers des herbes de la médecine traditionnelle chinoise et du ginseng. Mais les techniques d'apprentissage du combat les plus fortes sont probablement celles qui sont mises en place à Goa, une petite région sur la côte occidentale de l'Inde. Ici, les éleveurs sont de vrais dresseurs : au-delà des choix alimentaires très précis, comprenant des rations de vitamines et de sels minéraux, ces taureaux sont dominés par la personnalité de l'entraîneur. "Before a fight, a trainer gets his animal down on its knees for as long as possible, keeping up a stream of chatter and patting it all the while" (Avant le combat, l'entraîneur fait mettre l'animal à genoux le plus longtemps possible, en lui parlant sans arrêt et en le caressant). Par la suite, pendant le combat, les hommes sont accroupis à côté de l'animal dont ils s'occupent, les

haranguant, renforçant le tempérament des taureaux et, incroyablement, ils font tout cela avec une main autour des gonades des taureaux “squat right there beside their charges, now haranguing them, building up the bulls’ tempers and doing this, incredibly, with a hand clamped around de bulls’ gonads” (Rahui Goswami, 1999 : 2), ce qui donne à l’homme un degré de contrôle qui ne pourrait pas être atteint autrement “a degree of control be cannot otherwise hope to achieve” et au taureau une dernière pression enrageante, la même que l’autre taureau reçoit en entendant son adversaire s’ébrouer “a final infuriating squeeze, just as the other bull gets within snorting range”(ibid.).

Les sociétés les plus orientées vers des spectacles recherchant un maximum de violence dans le combat, sont aussi celles qui dédaignent le plus les possibles accidents qui pourraient survenir auprès des spectateurs : à Goa, les combats de taureaux ont lieu dans un champ de riz abandonné aux alentours du village, le cercle de la foule constituant à elle seule la cloison de l’arène. Parfois des sortes de barrières en bambou sont dressées à l’intention d’un public de VIP, “but everyone in the crowd knows that a few stick of bamboo will do absolutely nothing to halt half a ton of charging bull” (mais tout le monde sait que quelques bouts de bambou ne pourront rien faire pour arrêter une tonne et demi d’un taureau qui fonce ) (Rahui Goswami, 1999 : 1)

Aucune barrière n’est prévue non plus au Portugal : c’est la “muralha da assistencia” (le mur des spectateurs) qui sépare la zone du combat de la zone du public. Lorsqu’un taureau perdant prend la fuite, les spectateurs s’écartent bruyamment, en riant de la situation de danger, sans toutefois se révéler vraiment apeurés. Autrefois, les accidents étaient plus fréquents, mais ils ne sont pas inexistant de nos jours : “nos velhos tempos, uma chega acabava quase sempre em bruta pancadaria, com dúzias de cabeças rachadas e costelas partidas. Hoje, com o policiamento obrigatorio de todo um pelotão de fardas, é muito raro haver mocada” (Bento da Cruz, 1974 : 133) (Autrefois, un combat de taureaux se terminait, presque toujours, sous forme d’une grande bagarre, pendant laquelle des dizaines de têtes et de côtes terminaient cassées. Aujourd’hui, avec tous les dispositifs mis en place pour la sécurité, les bagarres sont très rares)

La documentation vidéo (consistant en des films d’amateurs) que nous avons pu visionner nous révèle une assez grande désinvolture dans les déplacements avec ces animaux imposants, peut-être aussi assez dociles, que les éleveurs mènent au combat sans aucun dispositif de sécurité, hormis un bâton qu’ils dirigent vers les yeux du taureaux lorsqu’ils veulent le faire

reculer. Un informateur portugais affirme qu'il y a eu probablement trois accidents mortels au cours des soixante dernières années, ce qui n'est peut-être pas énorme, mais qui nous fait nous interroger sur la région qui nous concerne, lorsque nous pensons à l'état de choc vécu par toute la population des passionnés des combats de reines suite à l'unique accident étant survenu au Val d'Aoste depuis les débuts de l'organisation moderne<sup>118</sup>

A notre connaissance, rares sont les pays où il existerait quelque chose de comparable avec les arènes provisoires ou permanentes dans lesquelles ont lieu les combats de reines, protégées de solides barrières en fer et tout un appareil organisationnel visant la sécurité des spectateurs et des éleveurs.

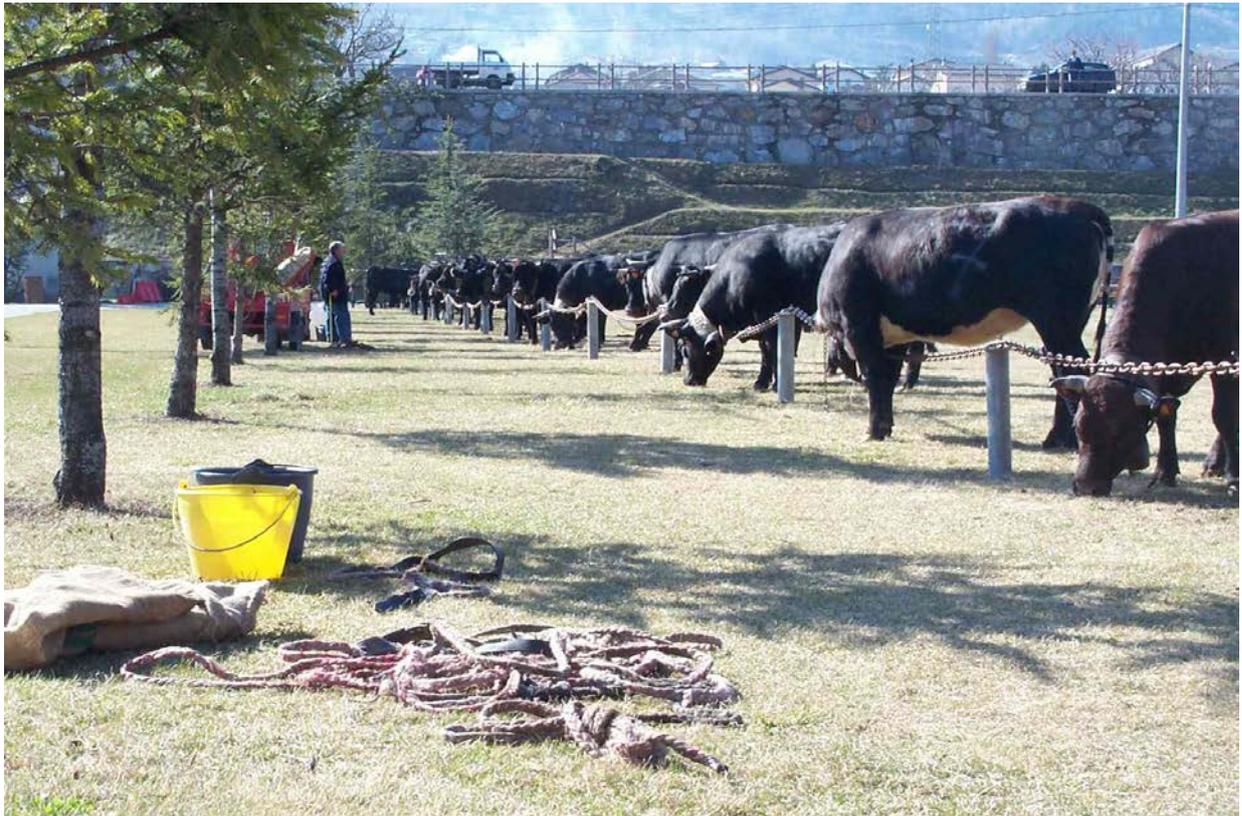
D'autre part, de l'intérieur de l'arène, la violence rebondit à l'extérieur de l'arène : en Iran, si la foule se conduit généralement bien, des bagarres ont lieu tout de même. "Les désordres sont la plupart du temps occasionnés par les agissements malhonnêtes des bouviers pendant le combat. Si ces derniers, par exemple, frappent avec leurs gourdins le taureau adversaire sur la jambe, le nez ou le museau, il s'ensuit des querelles entre eux. Leurs amis et voisins les rejoignent, et en quelques moments toute la foule s'amasse en brandissant les gourdins et en frappant de tous côtés" (Rabino, 1914 : 104).

Au Japon, par exemple, où l'ensemble du spectacle paraît plus proche de la notion de sécurité telle qu'elle existe dans le monde occidental, les spectateurs ne se bagarrent pas, mais ils font preuve d'un comportement tout autre que paisible : disposé autour d'une "arène sablée, entourée d'une solide barrière métallique", le public "hurle, trépigne, commente et encourage" les taureaux (Mahuzio D. et Y., 1979).

Or, une pratique sur laquelle il serait pertinent de dépenser quelques mots est celle des paris, presque toujours interdits, mais auxquels les spectateurs les plus acharnés ne peuvent se soustraire sans avoir le sentiment d'être amputés de cet esprit partisan qui fait tout le piquant d'un jeu basé sur l'affrontement agonistique, sur la force, l'habileté, où les phénomènes d'identification jouent leur rôle en profondeur.

---

<sup>118</sup>En 1999, un homme qui était en train de mener sa vache dans l'arène a été violemment blessé par celle-ci qui, pour des raisons inconnues et faisant preuve d'un comportement inexplicable, l'a frappé à plusieurs reprises de ses cornes, sans que personne ne puisse intervenir pour l'arrêter. L'éleveur a perdu depuis l'usage des jambes. Pour le public, cet accident représente un événement particulièrement choquant dans la mesure où l'homme idéalise le rapport de confiance qu'il établit avec sa vache.



**66.L'organisation passe par l'aménagement de lieux idoines à ce genre de manifestation (photo C. Dunoyer)**

A notre avis, les paris pourraient être considérés comme un stade intermédiaire dans le processus d'euphémisation de la violence, où il y aurait, à une extrémité, des rixes en permanence et des situations très conflictuelles dues aux phénomènes d'identification entre spectateurs et bovins, et à l'autre extrémité, une conduite basée sur la pure observation des luttes, sans aucune implication émotionnelle. Dans le cadre de cette interprétation, les paris, en tant que jeu basé sur le pronostic du résultat d'un combat non engagé directement, mais auquel on assiste avec un esprit fortement partisan, pourraient en effet constituer une première forme de sublimation de la violence autour de l'arène, où le respect des règles du pari, perçu comme un jeu dans le jeu, aiderait à évacuer le trop-plein émotionnel responsable de certains débordements.

Contrairement à ce qui se passe en Iran, dans la région qui fait l'objet de notre étude, on ne fait pas de comptes à la fin du combat et à défaut de voir circuler de l'argent, on voit surtout circuler des verres de vin. Exemple peut-être unique de combats d'animaux où il ne se ferait un vrai recours au pari, sauf quelques exceptions tout à fait récentes dans le milieu des nouveaux propriétaires, surtout au Valais, d'après quelques informations assez fragmentaires, les combats de reines gardent un degré de pureté assez étonnant, au cœur d'une organisation

assez sophistiquée qui investit de grosses sommes d'argent et à l'intérieur d'une société conquise par la force des choses au consumérisme occidental.

Au-delà des paris, l'argent est camouflé sous forme de nombreux prix et cadeaux-hommages, qui sont distribués à la fin de chaque combat, notamment le jour de la finale: la seule distribution d'argent existant dans le cadre de la manifestation concerne un petit remboursement de frais pour les déplacements des propriétaires avec les vaches menées aux combats, mais qui n'a pas lieu sur place.

En dépit du haut degré de sportivité et de spectacularisation de la pratique, on constate la persistance d'une dimension un peu nostalgique et une résistance des hommes à se faire engloutir par la passion du jeu, ce qui nous reconduit probablement à cette relation exclusive et surprenante qui lie les vaches et les hommes dans cette région et qui donne une forme de plénitude à leurs existences, si bien qu'ils se complaisent dans leur univers et finissent par jouir des combats de vaches d'une manière finalement un peu contemplative, au-delà des partisaneries qui peuvent animer les différentes luttes, en s'y engageant d'un côté, mais sans vouloir véritablement trop déchirer le tissu social, comme si une sorte de tabou de l'éclatement social les hantait, et surtout en démontrant de vouloir ressouder les ruptures à travers ce grand investissement dans la capacité de réunion dans la fête et dans l'amour pour un métier et une culture.

Pour résumer, on pourrait dire qu'avec les combats de reines on assiste à un phénomène de minimalisation de la violence avec une dimension de spectacle très développée, notamment si l'on se réfère au degré d'organisation de la manifestation, dans le choix des lieux, d'un calendrier, des catégories des lutteuses, et avec une participation massive de la société dans son ensemble, soit du point de vue des nombres que de la composition.

Avec des finales qui peuvent réunir jusqu'à 10.000 personnes, de part et d'autre de la frontière, les combats de reines constituent une manifestation, nous l'avons vu, qui rassemble beaucoup de monde dans la société rurale, des groupes familiaux, mais aussi toute une société de curieux vivant dans la proximité (ne serait-ce que géographique) avec le monde des éleveurs. En Iran, la situation est sensiblement différente, à cause d'une société "peu encline à la nostalgie" et des "pressions politico-religieuses qui interdisent la pratique" (Bromberger, 1997: 121) : le monde des passionnés des combats de taureaux est circonscrit au milieu des maquignons "au langage et au comportement volontiers crus" (Bromberger, 1997 : 124), avec

un public qui peut compter trois à quatre mille spectateurs, lors des grands combats d'automne.

Quant au Portugal, il nous paraît représenter une solution intermédiaire : il y a encore trente ans, le public correspondait assez bien à la composition de la population villageoise, avec beaucoup de femmes et d'enfants, quoique avec des rôles différents, les hommes gardant le devant de la scène, menant les taureaux, les incitant, parlant à haute voix, faisant des gestes propitiatoires (Bento da Cruz, 1974 : 133), les femmes, quant à elles, plus effacées, priant et faisant des vœux aux saints auxquels elles sont dévouées. De nos jours, avec la désertification massive des campagnes, les taureaux de combat appartiennent à des particuliers qui ne sont souvent même plus des paysans : d'après les informations auxquelles nous avons pu avoir accès, le public semble donc avoir subi une spécialisation, à l'intérieur de la société des passionnés, avec peut-être un petit penchant plus maladif dans la perception du jeu.

La composition du public ainsi que l'appartenance sociale des "matchmakers" et des "aficionados" est un autre élément qui demande à être mis en relation avec le degré de violence du spectacle et le degré de violence tolérée par la société dans son ensemble. Il semblerait en effet que plus le spectacle est l'affaire de toute la société, moins il est cruel et sanglant, encore qu'avec des variations "régionales" selon le rapport entretenu par la culture locale avec la violence. Par contre, plus le spectacle est sanglant, plus il s'adresse à une micro-société se situant un peu aux marges de la société globale qui l'accueille : c'est le cas des combats de coqs au Val d'Aoste, une pratique très marginalisée à l'intérieur d'une société qui est assez éloignée de toute forme de violence, que ce soit dans les activités ludico-sportives ou dans d'autres expressions de la vie sociale et culturelle.

Une preuve de ce que nous venons d'affirmer nous vient d'un exemple pris dans un pays très éloigné de notre région alpine, comme la Corée : le Chongdo Bullfight Festival, où s'affrontent des taureaux coréens et japonais, est un spectacle qui semblerait ne pas rechercher l'aspect sanglant et qui attire de plus en plus de spectateurs venant du monde entier, en plus des Coréens : depuis 1998, leur nombre dépasse chaque année les 150.000 (Sohn Young, Skynews). Cette dernière est sans doute une pratique très médiatisée, qui marie bien les goûts du grand public.

Enfin, sans risquer de se faire prendre au piège de trop faciles généralisations, nous avons tout de même l'impression que, là où les combats sont moins spectaculaires, plus statiques, plus

basés uniquement sur la force des taureaux, qui se poussent de longs moments front contre front, le public répond par une attitude plus bruyante, presque plus participante au moins en apparence, peut-être aussi en ajoutant du piquant au spectacle en se mettant directement dans une situation de danger, ou en tout cas d'insécurité, sur le plan soit physique, soit financier, à travers les paris. D'une manière presque paradoxale, dans les combats valaisans et valdôtains, où le spectacle est plus dynamique, essentiellement en raison de la technique de combat de ces vaches, qui marient la force à la ruse, sans doute plus que dans le cas des combats de taureaux, le public fait preuve d'un comportement plus châtié, au moins plus mesuré, sans que l'on puisse vraiment discerner des mouvements collectifs de foule, sauf quelques rares exceptions.

La solennité de l'événement est aussi un élément du spectacle : au Japon, il y a la musique "rythmée et excitante aussi bien pour les hommes que pour les bêtes" (Mahuzio D. et Y., 1979) qui souligne la gravité des luttes, alors que dans le cas des batailles de reines, les sonnailles et le speaker représentent l'essentiel de l'environnement sonore de l'événement.

Mais ce sont surtout les parades finales, les honneurs réservés au gagnant ou à la reine, qui donnent la mesure de la solennité du combat : accompagner l'animal gagnant en lui faisant accomplir le tour de l'arène est une pratique qui revient souvent. En outre, en Iran, le prix le plus emblématique consistait en une branche décorée, le *baram*, que le propriétaire du taureau recevait des mains du *kadkhoda* ou maire du village (Rabino, 1914 : 102), ce qui ne manque pas de rappeler le *bosquet* (branche de sapin) que les hommes des Alpes placent sur la tête des reines. Toujours en Iran, mais ces pratiques semblent aujourd'hui abandonnées, "on couvrait de fleurs le vainqueur, on lui nouait un ruban autour de la corne et on lui offrait une sonnaille" (Bromberger, 1997 : 127) : le port de la sonnaille en tant qu'emblème de force et de bravoure est aussi très proche du prestige de la sonnaille portée par la reine des cornes.

## **COMBATS DE VACHES ET SPECTACLES TAUROMACHIQUES**

A côté des jeux basés sur l'affrontement de bovins entre eux, il existe aussi des jeux qui voient la participation simultanée des bovins et des hommes dans l'arène : nous faisons là référence notamment aux différentes formes de taumachies ayant lieu dans la région sud-occidentale de l'Europe, intéressant la France méridionale, l'Espagne et le Portugal.

Ces pratiques, qui correspondent donc à la corrida sévillane, à la corrida navarraise, aux courses landaises et camarguaises, bien qu'assez éloignées de nos combats de reines, présentent tout de même un certain nombre de questions communes qu'il nous tient à cœur de mentionner, ainsi que quelques traits de civilisation concernant la relation de l'homme à l'animal-référence.

Nous pensons notamment au cas de la Navarre, où le genre d'élevage pratiqué dans des espaces assez étroits, avec des hommes gouvernant le bétail à pied, est à la base d'une relation très étroite et personnelle avec les « bêtes de combat, considérées comme des êtres proches de l'homme » (F. Saumade, 1998 : 75), ou encore au cas de la Camargue, où les manadiers opèrent une distinction précise au niveau des représentations de la société bovine, en partageant les bœufs, dotés d'une personnalité anthropomorphique, dont il serait impensable de consommer la chair, des bestiaux indifférenciés, qui n'ont pas de nom et dont on se nourrit ordinairement.

Ces types de relation ne peuvent en effet que nous renvoyer à ces relations entre l'homme et la vache que nous avons longuement étudiées, et qui fournissent le même genre de différenciation, quoique à notre avis avec une intensité différente, entre l'animal exploité dans le cadre d'une activité économique et l'animal lutteur dans lequel l'homme se reconnaît en s'incarnant.

Quant au spectacle, dans les différentes formes de tauromachies, l'animal-référence est le taureau, ou le bœuf (F. Saumade, 1998 : 15), mais dans ce cas investi des caractères symboliques du taureau, comme dans le cas camarguais où des cocardes, ou glands, fixés sur les oreilles, remplacent la virilité perdue, la vache n'étant utilisée que sporadiquement et toujours dans le cadre de pratiques mineures, sauf dans le cas des courses landaises où les éleveurs "n'utilisent que des femelles qu'ils ne font pas reproduire" (F. Saumade, 1998 : 111). Dans le cas des combats de reines, nous en avons déjà longuement débattu, la société humaine assiste à des affrontements de lutteuses femelles, toutes obligatoirement portantes, dans une optique de minimalisation de la violence, ce qui les situe à l'opposé des différentes pratiques tauromachiques.

La notion de violence appelle la notion de technique, parfois en s'y opposant parfois en s'y associant, car la technique du combat ou la technique déployée par l'homme dans l'arène, dans le cas des taumachies, peut être utilisée pour limiter la violence ou au contraire pour l'amplifier.

Nous l'avons constaté à propos des combats de taureaux, notamment dans une optique de surenchère de la violence, par rapport aux choix effectués au pays des reines, visant toujours une minimalisation de la violence.

Les techniques dont dispose l'écarteur en pays landais pour éviter l'animal qui fonce sur lui sont nombreuses : l'écart, la feinte, les sauts (en longueur, en hauteur, à pieds joints, périlleux) (P. Boratav et H. Tremaud, 1958 : 31).

Parfois, la technique n'est pas une valeur en soi, le côté spectacle primant sur celle-ci:

« Il existe un hiatus entre l'idéal du taureau dominateur et un règlement de course qui ne fait aucun cas des manières employées par les raseteurs dans l'exercice de leur métier ; comme dans la course des *recortadores*, c'est l'efficacité qui paye, l'esthétique de la gestuelle n'étant pas expressément valorisée. » (F. Saumade, 1998 : 87)



**67. Une limée aux cornes pour éviter les blessures (photo C. Dunoyer)**



**68. Rarement un petit accident peut survenir lors de ces luttes : la corne de Contessa dans les mains de son jeune propriétaire (photo C. Dunoyer)**

Que ce soit dans les spectacles de corrida, où le spectacle est axé sur la souffrance du taureau à travers la pratique de la “ *pica* ” et se termine par son exécution sacrificielle, ou dans les différentes courses (landaises, camarguaises ou arago-navarraises), où l’on recherche la bravoure du taureau, défié impunément par les hommes qui descendent dans l’arène (“razeteurs” en Camargue, “écarteurs” en pays landais), à leurs risques et périls, dans tous ces cas, la violence est au programme, dans ses différentes formes et nuances, y compris la violence morale et verbale, dans le cas de la *bourgino* qui a lieu en Camargue :

« Pendant une semaine, à une heure donnée de la journée, un « taureau » (un bœuf) tenu par une corde attachée à la base des cornes (*bourgino*) est promené dans les rues tandis que la population joue à le maltraiter (...) la bête ainsi humiliée est en général un cocardier de second plan qui « a mal vieilli », qui n’a pas donné satisfaction à son propriétaire (...) on jouait au taureau à la corde dans tout le pays de Bouvino, chaque dimanche de la morte-saison. Vers Carnaval, l’animal qui avait servi à ces récréations était abattu par le boucher, puis mangé par la communauté (...) ce rite de désacralisation et de mise à mort constituait l’inversion de l’idéal du cocardier glorieux, et en cela, s’inscrivait bien à la charnière de deux saisons taumachiques, comme un rite de passage. » (F. Saumade, 1994 : 104).

Dans notre région alpine, il n'y a rien d'analogue : pas de place pour l'épanouissement de pratiques violentes, ni pour la dérision, car les animaux en général, et certainement les vaches, inspirent beaucoup de compassion. C'est ainsi qu'une vache qui n'aurait pas été à la hauteur des espoirs de son propriétaire ne pourrait jamais subir aucune forme d'humiliation de la part de qui que ce soit, sans que cette personne n'attire sur soi tout le blâme de la communauté : dans la parole des hommes alors, on assisterait à une inversion de la relation homme-animal, où l'homme se ferait reléguer du côté de l'animalité, à cause de son comportement, et la vache, devenue victime, verrait sa personnalité anthropomorphique encore rehaussée.

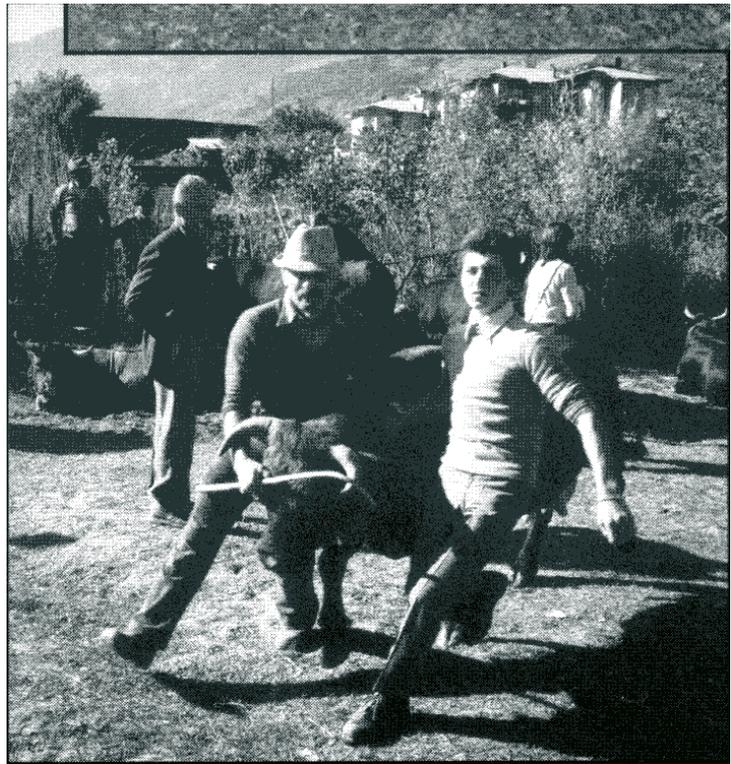
Aux propriétaires de vaches sortant de l'arène, nous avons souvent posé la même question, à savoir s'il pouvait arriver qu'ils se fâchent avec la vache pour n'avoir pas su être à la hauteur de leurs espoirs. La réponse a été toujours très catégorique, comme celle que nous transcrivons ici :

« Oh, non ! On ne peut pas se fâcher avec une vache : **elle fait toujours de son mieux, parfois même plus.** Elle me rend déjà tellement content et orgueilleux : non, je ne pourrais jamais me fâcher ... ».



**69. L'effort humain de contenir la violence : séparer les vaches avant que le combat risque de se faire dangereux (photo C. Dunoyer)**

**70. Un témoignage ancien : on retient la vache pour éviter qu'elle s'acharne contre l'adversaire (photo famille Grimod)**



Au-delà de l'aspect violent, une pratique comme la *bourgino* se caractérise aussi par l'aspect caricatural, qui suscite d'ailleurs tout le mépris de la part des manadiers orthodoxes (F. Saumade, 1994 : 110) : cette même orthodoxie, on la retrouve au plus haut degré au sein de cette civilisation alpine que nous étudions, qui fait preuve d'une forme de sérieux très poussé dans sa manière de reposer les mêmes pratiques, en tolérant fort mal toute tendance innovative, et en condamnant la caricature du geste et toute forme d'amusement désordonné, exception faite dans le cadre de situations strictement codifiées, comme le carnaval (sans aucune forme, là non plus cependant, de maltraitance sur les animaux).

Les initiations des jeunes vaches au combat, à savoir les combats de génissons et de génisses qui ont fait l'objet d'une description dans notre troisième partie, sont donc aussi sérieuses que les situations où les éleveurs voient reconfirmer le prestige de leur reine : c'est une question d'honneur, pour l'éleveur et sa famille, c'est la race créée par la maison qui est en jeu. Car la notion de race est fondamentale dans les combats de reines, exactement comme dans la tauromachie.

A la base de la pratique ludique, nous l'avons vu, il y a une idéologie de l'élevage de la race bovine, voire une idéologie de la domestication de la nature : on a beau exalter l'animalité dans toute sa sauvagerie, dans toutes ces activités, les protagonistes sont des hommes qui manipulent la nature à leur gré, pour leur amusement et leur satisfaction.

« l'animal qui combat ne saurait avoir été choisi au hasard de la nature ; conçu pour représenter une image spectaculaire du sauvage, il n'est en fait qu'un produit d'élevage » (F. Saumade, 1994 : 5)

Quant à la nature, elle est « tantôt considérée comme le lieu du « primitif » donc du non-civilisé, tantôt comme le lieu des origines et donc de l'humanité pure » (F. Saumade, 1998 : 21, note).

Dans le cas de notre région alpine, les deux propositions *primitif=non-civilisé* et *lieu des origines=humanité pure* sont à notre avis superposables. En effet, le primitif est le lieu idéal des origines et la non-civilisation est un gage de pureté : dans la pensée dominante de cette aire alpine, le temps est le principal responsable de la dégradation de la pureté originelle et un facteur de contaminations multiples et de corruption. Dans le discours, on assiste continuellement à l'énonciation de phrases basées sur l'opposition entre un passé pas mieux défini et le présent, le premier étant le lieu du beau, du juste et du vrai, le second le lieu du mélange et de la contradiction.

Cette bovinité agricole, pastorale, est donc assimilée à la nature et à l'espace sauvage, prenant son inspiration dans la montagne, pendant les mois d'inalpage : dans ce cas, il s'agit du contraire par rapport au système de référence existant en pays tauromachique, où la « bovinité agricole, pastorale » des vaches ou des bœufs utilisés dans les courses landaise, aragonnavarraise et camarguaise se situe « aux antipodes de la sauvagerie « mâle » érigée en emblème par les thuriféraires de la corrida. » (F. Saumade, 1998 : 127). Encore une fois, on voit émerger dans cette société alpine un idéal de sauvagerie « civilisée », rendu plus supportable, moins cru, une sorte de compromis ontologique entre la nature et la culture.

Dans l'idéologie de la race, dans laquelle on retrouve une composante importante d'idéalisation, la notion de pureté joue un rôle de premier plan : le rapprochement avec la Camargue nous paraît des plus pertinents.

Dans les deux cas, le passé de croisements avec des exemplaires venus d'ailleurs est gommé au nom d'un atavisme qui aurait surmonté les siècles (une sorte de caractère dominant qu'aucun apport extérieur ne pourrait ternir) et dont le manteau noir uni, érigé en emblème de la pureté de la race, fournit une preuve sans faille.

En outre, dans les deux cas, on assiste à une superposition de la notion de race bovine à la notion de race appliquée à la société humaine : notre étude des phénomènes d'identification nous a dévoilé cette pensée commune à maints informateurs dont la parole rend compte de cette évolution parallèle et complémentaire de la société humaine et de la société bovine,

associées dès les origines à un certain territoire qui les a vues évoluer en vase clos, de manière immuable et suivant une trajectoire univoque, jusqu'à nos jours.

« *C'est le Valaisan pure souche qui a la passion des Hérens* »

En conclusion, nous nous rendons compte que les combats de reines sont une forme de spectacle moderne intégré dans la société globale qui les accueille, en dépit d'une croyance mythique diffusant l'idée d'une transmission séculaire de génération en génération de la même pratique, à l'instar des combats de taureaux et des spectacles tauromachiques précédemment décrits, dans la droite ligne de ce qu'écrit Saumade, à propos des tauromachies :

« L'histoire des tauromachies européennes témoigne de la paradoxale tendance des sociétés modernes progressistes à inventer des traditions dont une glose idéologique voudrait garantir, comme un gage de prestige, la prétendue ancienneté.(...) la tauromachie ne procède pas d'une incertaine essence héritée de la nuit des temps (...) elle résulte de l'interrelation du folklore taurin et de l'influence des classes dominantes au cœur d'un espace urbain en pleine croissance, dont l'arène et les distinctions spatiales qu'elle implique constituent la représentation idéale. De ce syncrétisme culturel est né un spectacle commercialisé et médiatique, avec des codes évoluant d'une époque à l'autre et d'une région à l'autre dans le contexte mouvant de la société globale. » (F. Saumade, 1998 : 175).

Par rapport aux pratiques tauromachiques, et notamment aux corridas, il importe cependant de nuancer, car l'accès à la dimension de spectacle est certainement moins aboutie dans notre région alpine, par rapport à ce qui se passe dans l'Europe sud-occidentale. Comme nous l'avons en effet déjà souligné ailleurs, les combats de reines demeurent pour le moment une pratique encore en bonne partie endogène et surtout la dimension de spectacle n'intéresse pas encore l'orchestration des moments solennels, exception faite pour la parole du speaker et le son saccadé des sonnailles produit involontairement par les vaches dans l'arène, mais auquel les hommes attribuent une haute valeur émotive (comme dans les spectacles tauromachiques où l'intonation de la Carmen de Bizet dénote une certaine situation dans l'arène), ni la recherche d'une codification dans le domaine esthétique, par exemple les tenues des éleveurs accompagnant la vache dans l'arène ou celles des arbitres de terrain sont tout à fait anonymes et personnelles, au contraire de ce qui se passe pour l'« habit de lumière » du *toreador* ou la tenue blanche du *raseteur* camarguais ou encore celle de l'*écarteur* landais, « vêtu du bolero et du gilet de velours brodés d'or et d'argent et d'un pantalon de toile blanche (qui a remplacé

l'ancienne culotte de jersey) » (P. Boratav et H. Tremaud, 1958 : 31): ces deux aspects que nous venons d'énoncer, en réalité, sont interdépendants, car la recherche esthétique, la codification de l'apparat servant à gloser le spectacle, la volonté d'en souligner les moments forts, deviennent probablement une nécessité, et en tout cas un gage de réussite, lorsqu'une pratique tournée vers le milieu où elle est née décide de se spectaculariser et de s'adresser à un public hétérogène, en ignorant les contenus et la sémantique.

## L'AVENIR DES COMBATS DE REINES ENTRE ATTAQUES ET FOLKLORISATION

### Les conflits autrefois

Tant que les combats de reines étaient simplement un passe-temps de berger, le pouvoir central ne s'est jamais intéressé à ces manifestations, d'abord parce que, avec toute vraisemblance, il les ignorait, mais aussi parce que cela n'allait pas influencer véritablement la conduite de la société.

Toutes les expressions du pouvoir, à partir des organes politiques et administratifs, jusqu'au clergé, en passant par la presse, l'école et la littérature officielle, sont entrées en contact avec ces manifestations à une époque très récente, dans la plupart des cas seulement au XXe siècle, lorsque les gens des villes découvrent la montagne : alors, les combats sont devenus une manifestation organisée, prenant ainsi une ampleur sociale nouvelle. Nous n'avons en effet trouvé aucune mention de cette manifestation jusqu'au XXe siècle dans aucune des sources d'archives que nous avons consultées, ni dans la presse, ni dans les rapports officiels.

Néanmoins, il y avait un contrôle pressant de la part du pouvoir religieux sur ces populations, dont les mœurs passaient au crible du curé, un personnage central dans l'Eglise, en tant qu'homme de Dieu, gardien de la doctrine et détenteur du savoir, qui voyait tout et qui s'exprimait, d'ailleurs souvent en condamnant, sur toutes les conduites. Un exemple nous est fourni à ce propos par un passage de l'état de la paroisse de Saint-Barthélemy de 1819, rédigé lors de la visite pastorale de Mgr. Jean-Baptiste Aubriot de La Palme : « L'occupation ordinaire de ce peuple est de cultiver la terre et de paître les troupeaux ; ce qui fait qu'en été beaucoup de bergers perdent la Sainte Messe et l'instruction et que malgré les pressantes sollicitations du Pasteur, les pères et les mères négligent bien souvent d'y envoyer ceux mêmes de leurs enfants ou de leurs domestiques qui pourraient s'y rendre, au moins des hameaux les plus proches de l'église ».

La condamnation de l'Eglise concerne par exemple aussi les fêtes à l'occasion de la désalpe, qui « ont disparu assez rapidement, honnies par les curés comme "dévergondages", mal vues, sinon interdites, par les autorités pour désordre sur la voie publique » (A. Van Gennepe, 1943 : 2717).

Or, après avoir survécu pendant des siècles dans les replis de la montagne, en s'habillant des habits modernes d'une pratique sportisée et commercialisée, les combats de reines sont devenus tout récemment un objet d'intérêt pour le pouvoir.

Le pouvoir a eu deux attitudes opposées au fil des temps, selon les circonstances, celle de la condamnation et celle, plus moderne, de l'exploitation à des fins de stratégie politique.

Toutes les manifestations rassemblant de grosses parties de population, difficilement contrôlables, à cause du caractère excessif de l'ensemble des pratiques, ont toujours suscité la méfiance du pouvoir. Comme l'écrit C. Bromberger « clubs et compétitions ont souvent été de puissants catalyseurs de revendications contestataires stimulant plutôt qu'endormant ou détournant les consciences politiques » (C. Bromberger, 2001 : 196).

Sous le fascisme, aucune bataille de reines ne fut jamais organisée, car étaient frappées d'interdiction toutes les manifestations collectives non expressément voulues par le régime : au cours des années vingt, toutes les institutions valdôtaines furent révoquées, les rédactions des journaux fermées<sup>119</sup>.

Lorsque, au courant du XIX<sup>ème</sup> siècle, se mettent en place des structures et des institutions pour encadrer l'agriculture de ces régions, le pouvoir, notamment dans la personne de certains vétérinaires engagés, commence à conditionner des comportements qui jusque là étaient laissés à la libre initiative des individus ou des petites communautés<sup>120</sup>. Le pouvoir intervient donc pour inculquer dans les consciences que celle qu'il indique est la seule voie possible pour atteindre le progrès, en plaçant l'accent sur sa fonction de guide, le progrès étant antinomique avec la passion pour les reines.

Quelques années plus tard, le ton grandiloquent cède en effet la place à quelques aveux qui ne cachent pas une pointe d'amertume : « Ce que notre comice agricole a pu obtenir jusqu'ici est sans doute peu de chose parce qu'il n'a pas été secondé dans cette œuvre par les grands éleveurs, propriétaires et locataires de montagne » (1897 : 81). En effet, toujours le même auteur, L. N. Bich, président du Comice agricole, déplore un « défaut d'intuition et d'orientation dans le choix des sujets destinés à former la base amélioratrice de l'élevage » car « **quelques éleveurs attribuent même des mérites à la bovine batailleuse, à l'animal à cornes** ». Et il constate que « dans certaines localités on assiste plus volontiers à la bataille de reines qu'organisent les propriétaires de vaches belliqueuses qu'à une représentation théâtrale. Les animaux vainqueurs dans ces combats se vendent à des prix fabuleux ! » (1907 : 67, 68).

---

<sup>119</sup> On trouve la nouvelle de ces épisodes dans les journaux locaux : *Le Pays d'Aoste*, 8 décembre 1922; *Le Duché d'Aoste*, 15 décembre 1922; *La Doire Balthée*, 22 décembre 1922; *La Vallée d'Aoste*, 9 décembre 1922; *Le Pays d'Aoste*, 26 janvier 1923

<sup>120</sup> Nous lisons dans l'*Almanach de l'Agriculteur Valdôtain* (1892 : 65) : « La Vallée d'Aoste est un pays essentiellement éleveur. L'industrie zootechnique qui est sa principale ressource serait pour elle un grand facteur de richesse et de prospérité si on avait su l'exploiter. Notre Comice Agricole a tellement compris cette vérité qu'il n'a cessé depuis son institution d'encourager l'élevage du bétail de choix ».

A la même époque, les responsables politiques valaisans taxent de « funeste passion des reines » ces manifestations mêlant le jeu et la sociabilité à l'élevage bovin traditionnel.

Ces constatations vont de pair avec une condamnation catégorique de la part du pouvoir pour tout échange entre les deux versants de la montagne où passe la frontière politique, ces mêmes échanges qui continuaient à vivifier la passion pour les combats de reines.

A cette même époque, des commerces clandestins se faisaient le long de la frontière, sur les hauts pâturages entre la Vallée d'Aoste et le Valais : les bergers se rencontraient avec leurs troupeaux et s'échangeaient les vaches en simulant ni plus ni moins des batailles de reines !

### **Les attaques écologistes de nos jours**

Une attaque plus moderne, mais qui s'est révélée des plus aguerries est issue des milieux animalistes qui voient dans de semblables pratiques une atteinte aux droits des animaux. Notamment la revue valaisane *Orizzonti*<sup>121</sup> a entonné de grosses polémiques sur les combats de reines il y a une dizaine d'années, en diffusant la théorie selon laquelle toutes les vaches auraient la même agressivité et que si les vaches de la race d'Hérens luttent c'est parce qu'elles seraient droguées. Le retentissement de ces opinions a été tel que l'organisation des combats de reines a dû accepter d'effectuer des contrôles antidopage pendant un bon lustre. N'ayant obtenu aucun résultat, en dépit du coût de l'opération, les polémiques se sont tariées, si bien que les reines et surtout leurs propriétaires ont pu être délivrés du stress de ce test soupçonneux.

Nous apportons ci-dessous le commentaire de ces événements par la *Gazette des Reines* :

« Le monde agricole change. Le monde citadin veut le réglementer et lui dicter ses propres règles. Face aux attaques subies, le monde de l'élevage de la race d'Hérens doit réagir. Suite à la polémique suscitée par la parution de l'article de la revue *Orizzonti* (...), des contrôles antidopage sont introduits lors des combats de reines (...) la Fédération d'élevage a eu le bon réflexe. Au lieu de se contenter de simplement nier le contenu des attaques, une belle démonstration est faite et la polémique se dégonfle » (*La Gazette des Reines*, mars 2005, p.12).

Malheureusement, depuis 2004, les contrôles antidopage ont dû recommencer, dans un climat de tension où les éleveurs se sentent incriminés *a priori*, sans que rien dans leur conduite justifie la suspicion dont ils sont victimes.

---

<sup>121</sup> *Orizzonti*, courrier de la ligue anti-vivisection, Berne

*« Les écologistes sont beaucoup trop forts en Suisse : on a malheureusement voté une loi qui leur donne tous les pouvoirs ».*

*« A ceux qui critiquent, j'aimerais dire : "Venez voir sur place, l'organisation qu'il y a, le plaisir, tous les gens qui sont contents...". C'est pas en lisant dans les journaux qu'on comprend ce qui se passe ... la protection des animaux ... les bêtes ne se font pas de mal, il y a jamais de bêtes abornées... ».*

Cet exemple révèle combien un objectif qui pourrait être partageable, tel que la sauvegarde de la montagne et de ses habitants, sépare d'une manière irrémédiable les écologistes, implantés surtout à la ville, et les montagnards, le regard porté par les gens d'en bas sur la montagne coïncidant difficilement avec le regard de ceux d'en haut. Autrement dit, la montagne des années 2000 est le lieu où s'affrontent deux cultures, « l'une considérée comme grande culture venant de l'école et de la ville ; l'autre considérée marginale et en restes venant de la montagne » (B. Crettaz, 1993 : 10). Au Val d'Aoste, pour définir les gens d'en bas (et les Italiens, car ces deux notions souvent se superposent), on dit « cice de ba per lé » (ceux de là-bas).

C'est un peu du binôme route-sentier dont il s'agit : deux systèmes de communication porteurs de deux manières différentes de sentir et de vivre. La route et le sentier permettent tous les deux de relier la ville et le village, mais la transition n'est guère comparable. En effet, avant les routes modernes, les contacts avec la ville existaient, quoique les modalités et l'intensité de ces échanges aient été différents.

Quant aux organisateurs valdôtains des Batailles de reines, ils ont été traités de scélérats, notamment par le président de l'Association locale pour la protection des animaux, mais quelques pourparlers ont tout fait rentrer rapidement dans l'ordre.

Encore une fois, nous touchons de près à l'univers des représentations dont le Valais et la Vallée d'Aoste font l'objet. Si le Valais, comme nous l'avons vu, catalysait sur lui les regards de toute une nation en termes d'identité collective et de retour aux sources, au courant des dernières décennies du XXe siècle, ce regard a évolué et l'attention des citoyens s'est focalisée sur l'environnement, notamment sur la richesse des ressources naturelles, faisant du Valais un authentique paradis à préserver.

Comme déjà précédemment, avec le carcan du folklore, les représentations de l'ensemble des Suisses sur le Valais, quoique positives, sont unilatérales et finissent par conditionner de façon même importante les agissements et les modes de vie des populations locales.

## **Un engouement sans précédent**

Paradoxalement, malgré toutes ces réactions contraires, les combats de reines jouissent de nos jours d'un engouement sans précédent, si bien qu'ils sont en pleine expansion, au niveau des éleveurs participants, du public, des régions concernées et des capitaux investis, car une frange du pouvoir a su tirer profit de ces manifestations dès la fin des années quarante. Il s'agit là d'une stratégie moderne, qui a pu être mise en place seulement à partir de l'après-guerre, lorsque les interdictions publiques trop strictes, ainsi que la politique répressive risquaient d'être mal digérées par l'électorat, au nom de la pensée antifasciste et des libertés garanties par la charte des droits de l'homme. D'autre part, l'essor du tourisme, ce qui est vrai avant tout pour le Valais, a fait entrevoir à des politiciens clairvoyants les retombées positives de semblables manifestations dans les caisses valaisannes.

Au Val d'Aoste, faute de véritables mesures pour améliorer les conditions de l'agriculture de montagne et les conditions de vie de ceux qui s'y adonnent, certains milieux politiques se montrent très favorables à ces manifestations, afin de s'attirer la sympathie du monde rural, faisant ainsi passer le message qu'ils sont de vrais partisans des problèmes de l'agriculture. Ils obtiennent ces résultats soit en gratifiant les éleveurs et les spectateurs de leur présence autour de l'arène, soit en faisant connaître leur disponibilité à trouver des fonds pour financer ces manifestations. Il n'y a pas un seul concours éliminatoire sans la présence de politiciens qui se promènent autour de l'arène, qui s'arrêtent à bavarder avec les spectateurs, d'autant plus que la coutume s'est instaurée, afin de donner plus d'officialité à la manifestation, de faire participer directement les politiciens à la remise des prix, si bien que dans toutes les photos des reines avec le bouquet à côté de leur propriétaire trouve place au moins un politicien en plus des représentants de l'Association des Amis des Batailles de Reines.

Le jour de la Finale Régionale, l'effort de visibilité de la part des politiciens est encore accru et tourne presque à la compétition : ils se promènent au milieu des vaches, au milieu des spectateurs, ils sont tous présents quand il s'agit d'être pris en photo avec la reine. Cependant une différence se dessine assez nettement entre ceux qui ont eu dans leur vie un minimum de relations avec le milieu et ceux qui adoptent ces postures uniquement dans le cadre de leur rôle institutionnel : les premiers savent être plus convaincants dans leurs gestes, ils peuvent même contribuer à placer la sonnaille neuve autour du cou de la vache et se lancer dans quelques commentaires pertinents. Quant aux seconds, ils n'osent pas toucher la vache et n'ont rien à dire de personnel, ce qui ne contribue pas vraiment à la promotion de leur image dans le milieu des éleveurs.

De cette manière, les politiciens estiment détourner l'attention de l'électorat, et surtout faire oublier aux électeurs les raisons de leur mécontentement, leurs vraies inquiétudes et peut-être aussi les responsabilités des politiques. Il s'agit là probablement d'une stratégie visant le court terme, tirant d'embarras le politicien jusqu'à la fin de son mandat, mais qui risque de ne pas être efficace car « rien n'indique clairement que les grandes émotions collectives ressenties à l'occasion de victoires aient provoqué des apaisements durables, des conversions ou des adhésions massives aux projets des démiurges » (C. Bromberger, 2001 : 194).

D'ailleurs, les électeurs ne sont souvent pas dupes, à en juger des commentaires laconiques de quelques-uns à propos de la présence des politiciens haut perchés dans la tribune d'honneur:

« *Très représentatif et peu utile* ».

Au milieu des années 80, le speaker de l'époque avait même pris l'habitude de remercier publiquement chaque politicien présent, au fur et à mesure qu'il arrivait sur les lieux, ce qui faisait une lithanie assez redondante que les spectateurs n'ont pas toujours appréciée.

Pour ce qui est du Valais, la présence des politiciens est peut-être un peu moins évidente, mais comme nous le lisons dans la *Gazette des Reines*, « la politique ne reste jamais très éloignée des événements populaires. Ainsi, le conseiller fédéral Pascal Couchepin assiste au combat d'été de Grimentz » (*La Gazette des Reines*, mars 2005, p. 19), à propos de l'année 2000. Il s'agit tout de même d'une nouvelle, et donc d'un fait un peu extraordinaire.

La *Gazette des Reines* nous renseigne aussi sur la présence des politiciens aux combats de 2004 : « Pour la première fois, le président de la Confédération, en l'occurrence Joseph Deiss, participe à une finale cantonale. Un début de polémique naît en raison de l'inscription de deux conseillers fédéraux pour assister à cette finale cantonale. Finalement, Christophe Blocher se désiste au grand dam des ses amis UDC valaisans qui font enfler la polémique. Par contre le Conseil d'Etat valaisan assiste in corpore à cette finale » (*La Gazette des Reines*, mars 2005 : 28)

En outre, le processus de sportivation, qui a toujours trouvé les politiciens partants, rendait l'ensemble de la manifestation plus contrôlable : par la mise en place d'une hiérarchie et d'un appareil organisationnel, le pouvoir politique peut surveiller de très près les batailles et leur déroulement. En outre, avec l'encadrement de la pratique dans une structure réglementée, le débridement festif et la libre improvisation en sont beaucoup plus limités si bien que la pratique risque difficilement de dégénérer dans des formes de désordre public, voire dans des mouvements de masse subversifs.

### **Une double menace : la condamnation et la folklorisation**

Les grands investissements de capitaux, les recettes des spectacles payants, les publications, ainsi que la construction des arènes d'Aoste, pourraient à première vue faire oublier que la condamnation existe, même de nos jours, souvent à plusieurs niveaux, même cachée. Elle réside dans toutes les démarches visant de manière exclusive l'épanouissement des modèles d'élevage de type industriel, rapportés aux grandes plaines européennes, démontrant par là un manque de communication, voire une incompréhension de fond, entre cette société alpine et la société moderne au pouvoir.

Les éleveurs vivent souvent de manière conflictuelle les rapports avec les services vétérinaires et la bureaucratie. Dans leur parole, se dit par exemple le regret d'avoir une étable qui ne correspond plus aux normes en vigueur ou de ne plus pouvoir pratiquer les routes de la commune pour mener les vaches au pâturage, ce qui comporte par exemple une plus longue période de stabulation. Déçus, beaucoup d'éleveurs ont renoncé à une activité qui pour être secondaire n'était pourtant pas moins importante pour eux et pour l'environnement.

Ce fragment de conversation illustre bien la situation :

- A. *C'est vrai qu'on décide plus grand chose.*
- B. *Moi, maintenant quand j'ouvre le journal, j'ai toujours la trouille de découvrir qu'ils ont inventé une nouvelle loi qui va nous encrasser la vie*
- C. *Ils croient peut-être bien faire...*
- B. *Ouais, mais ils finissent par nous dégoûter*
- A. *Heureusement que les combats recommencent pour nous redonner du goût aux bêtes »*

En outre, une autre considérable source de conflits est représentée par les procédures d'assainissement du bétail, notamment dans le cas de la Vallée d'Aoste : on a connu un moment de tension très forte au début des années 1980, lorsque l'abattage forcé d'une grande quantité de vaches a accéléré l'abandon de l'activité de la part de nombreux petits éleveurs et a exaspéré d'innombrables polémiques entre éleveurs, administrateurs publics et fonctionnaires, sans compter que cela a compromis de manière massive les résultats de longues années de sélection bovine et de promotion de la race, notamment chez les passionnés de reines qui tenaient à la généalogie plus que les autres.

Au Val d'Aoste, de 1998 à 2005, environ 300 étables ont fermé définitivement leurs portes.

« Ce fléau a touché en grande partie les petites fermes qui, face à un changement radical des systèmes d'élevage, aggravé par l'augmentation de la bureaucratie et par une inévitable pénurie de vocations n'avaient peut-être aucune autre possibilité que celle de cesser leur activité. » (L.Munier, 2004 : 115)

Plus en général, on peut remarquer une tendance à refuser l'innovation, à y opposer une forme de résistance, et parallèlement à s'accrocher aux « passions traditionnelles », comme les combats, même quand cela serait en contradiction avec les exigences actuelles, en acceptant le conflit, sans vraiment tenter de le dépasser.

*« C'est comme ça que ç'a toujours été fait chez nous. C'est mon père qui me l'a montré, à mon père, son père, toujours comme ça. Changer, ça n'a pas de sens... ».*

A ce témoignage recueilli lors de nos enquêtes, font pendant les considérations d'Isabelle Raboud (1992 : 38) sur une culture axée sur le « maintien de la routine et de la croyance que les faits et les gestes accomplis à travers les générations constituent des modèles de référence qu'il ne s'agit pas de remettre en question, car assimilés à la vérité ».

Cet esprit conservateur a peut-être son origine dans la pratique séculaire d'un élevage dans des conditions difficiles.

Il faut en effet rappeler que « la mise en valeur du sol rive les hommes à la terre. Celle-ci permet difficilement de s'écarter des comportements dont la sécurité et l'efficacité ont été vérifiés par le temps » (P. Rambaud et M. Vincienne, 1964 : 35). D'autre part, l'innovation dans le domaine agronomique est plus facile que dans le domaine zootechnique, car « les risques inhérents à la vie animale sont doubles de ceux propres à la vie végétale » ((P. Rambaud et M. Vincienne, 1964 : 122).

En tout cas, comme nous l'avons affirmé précédemment, cette tendance a été pendant longtemps encouragée par les autorités, dont les objectifs étaient de conserver leurs propres privilèges et de maintenir l'ordre<sup>122</sup>.

Mais un fond nostalgique est toujours présent : dans nos entretiens, nous avons souvent buté contre une vision de l'histoire comme d'un passé immuable où les valeurs de l'entraide et du plaisir du travail collectif garantissaient une harmonie constante parmi les membres de la société. Cette fixation de l' « autrefois » opposé au présent associe une idée d'authenticité très emphatisée à tous les niveaux, des propos quotidiens jusqu'au discours savant et aux slogans de promotion touristique.

Dans cette vision, l'authenticité coïncide avec cet “autrefois” figé auquel tout le monde fait appel quand il ne veut ou ne sait innover : la folklorisation encouragée par les amateurs du patrimoine devient alors une menace pour les combats de reines et pour la société qui les encadre.

En effet, une alternance entre “autrefois” et “aujourd'hui” caractérise les propos de nos informateurs sans que l'on puisse trancher nettement entre les deux, car parfois nous avons l'impression qu'ils n'ont pas conscience du changement qui a lieu constamment dans leur vie. Car la mutation a entraîné un brouillage des repères traditionnels.

En réalité, cette société d'éleveurs doit s'adapter tous les jours au monde moderne et à des situations sans cesse changeantes, notamment à partir des années soixante l'évolution a été très rapide, ce qui n'a pas manqué de créer des difficultés d'adaptation et peut-être même d'alimenter des formes de refus, tellement le parcours est raide, l'effort constant et la sensation forte de ne pouvoir gérer ce mouvement.

D'autre part, une réflexion plus mûre sur la notion de tradition et sur les enjeux de la modernité pourrait contribuer à la construction d'un avenir moins bureaucratique et plus humain, basé sur la culture spécifique de la région.

Sur le plan plus strictement économique, la culture dominante, et donc le pouvoir qui en est l'émanation, est hostile à ces pratiques ludiques en ceci qu'elles privilégient des aspects qui

---

<sup>122</sup>Nous citons de nouveau un passage d'Isabelle Raboud que nous trouvons très pertinent : “ Cette propension à l'immobilisme est soigneusement entretenue par les autorités, et en particulier l'Eglise, pour qui tout souffle novateur représente une source potentielle de corruption, un danger pour la doctrine, et par conséquent pour le pouvoir en place” (Raboud I., 1992 : 38).

vont au détriment de l'accumulation des capitaux. En effet, maintenir des reines pour les combats signifie avoir une production laitière plus basse, ainsi que s'entêter à garder la race des lutteuses, face à d'autres races ayant un rendement sans doute plus élevé, cela relève de critères de valeurs qui sont étrangères, voire opposées, aux données de l'économie capitaliste.

*« Pour équilibrer notre modeste budget la plupart de nous ne dépense pas d'argent pour se payer des vacances mais en sacrifie un peu sur le manque de revenu dû au tarissement prématuré de nos reines. »*

Les attaques que reçoivent ces communautés alpines d'éleveurs viennent de plusieurs côtés. Premièrement il s'agit de conditionnements arrivant du haut, de la part de ces entités préposées à réglementer, rationaliser et financer les politiques agricoles. Par toute une série de conditionnements, ces éleveurs se sentent menacés par des prises de position visant l'augmentation de la production et l'industrialisation de l'élevage.

Dans l'Association « Amis des Batailles de Reines » il y en a qui se dressent violemment contre ces prises de position :

*« Il faut placer l'accent sur la qualité : l'agriculture valdôtaine ne peut pas concourir avec les grands élevages européens ou américains. La sélection de la race, pour eux, c'est augmenter la production au détriment du reste, alors on ne tient plus compte de la globalité des caractéristiques de la race, des critères affectifs, mais aussi l'aptitude à la haute montagne, l'intelligence. Plus de production implique plus de farine, car les pâturages sont faits pour les bêtes qu'il y a.*

*Ils veulent faire une révision complète de la logique de notre élevage : ils veulent nous imposer une autre activité radicalement différente. »*

Un responsable du secteur zootechnique, de son côté, nous rappelle :

*« Ils peuvent vivre en dehors de toutes ces contraintes, il suffit qu'ils renoncent aux financements publics, aux subventions : tout l'argent versé dans les caisses de l'agriculture (aides, soutiens, etc.) sert à porter de l'avant des projets de développement : si l'on s'inscrit dans le cadre d'un projet, il faut accepter les règles du jeu »*

En outre, c'est le sens commun de la culture dominante qui impose un regard extrêmement critique sur des choix perçus comme irrationnels, anachroniques, expression d'esprits bornés.

Du point de vue des éleveurs de reines, leurs conditions de vie sont ressenties comme dures à tel point que seule la passion pour les combats, grâce aux satisfactions dont elle les gratifie, peut rendre supportables de pareils sacrifices. D'ailleurs, même à l'heure actuelle où personne ne peut plus vivre en dehors de la logique capitaliste, on remarque une résistance, voire une incapacité, à se situer à l'intérieur des schémas de cette logique de production. Ils se sentent fortement menacés par des instances qu'ils savent ne pas pouvoir contrôler, si bien qu'ils perçoivent leur avenir d'une manière très incertaine.

*« Tan que no lèisson 'co vivre plan plan... » (tant qu'on nous laisse encore vivre tout doucement...)*

*« Ils veulent nous empêcher de travailler... »*

*« Un jour ou l'autre on sera bien obligé de changer de métier : on ne peut plus rien faire »*

Voilà quelques-unes des phrases qui reviennent souvent dans la conversation et qui révèlent combien les conflits avec le pouvoir sont ouverts et combien profond est l'abîme qui sépare les éleveurs des instances préposées à légiférer en matière de politique agricole.

Les propos des éleveurs et passionnés de reines valaisans sont à peine un peu plus nuancés:

*« L'élevage des Hérens, ce sera de plus en plus comme un à côté »*

*« C'est de plus en plus difficile de vivre en élevant des Hérens, sans un double emploi »*

La tendance des éleveurs valdôtains à vivre au-delà de leurs possibilités, en négligeant quelque peu l'aspect production, en se payant des jeeps et des tracteurs très chers, tout en se plaignant qu'ils n'arrivent pas à s'en sortir et en protestant contre les règles venues du haut, nous paraissent autant d'aspects unis par cette incohérence qui domine de nos jours leurs vies, exploités par la chaîne de la consommation, peu considérés par la société, délaissés par une classe politique accusée de ne pas savoir faire suivre des faits à ses mots, ni de trouver un avenir pour cette forme d'agriculture de montagne, mais surtout titillés par l'ambition d'avoir une reine, de gagner au jeu, comme de « grands enfants gâtés » (les définissait une fois un vétérinaire, lors d'un entretien).

## Conclusions

« Le peu de considération pour le bétail dans la culture européenne traditionnelle s'étend de proche en proche à ceux qui vivent et travaillent en contact avec lui » (J.-P. Digard, 1989 : 227).

Nous considérons cette affirmation comme particulièrement vraie à propos de la région que nous sommes en train d'étudier.

De nos jours, les éleveurs de ces montagnes portent les stigmates de la terre : rivés à elle, ils s'avouent sans espoir, cantonnés à l'opposé des modèles gagnants de la société moderne. Quant aux Valaisans, ils appréhendent l'entrée dans l'Union européenne, ils vivent avec beaucoup d'anxiété les conditions de vie et de travail des Valdôtains, en redoutant le moment où eux aussi devront se plier à des normes qui nivèlent les différences entre la plaine et la montagne et qui semblent ignorer les particularités de ce genre d'agriculture.

Un sentiment de fin imminente, d'agonie, revient souvent dans leurs propos, comme l'exprime très bien le poème de Danielle Ronc, un jeune éleveur valdôtain de 33 ans.

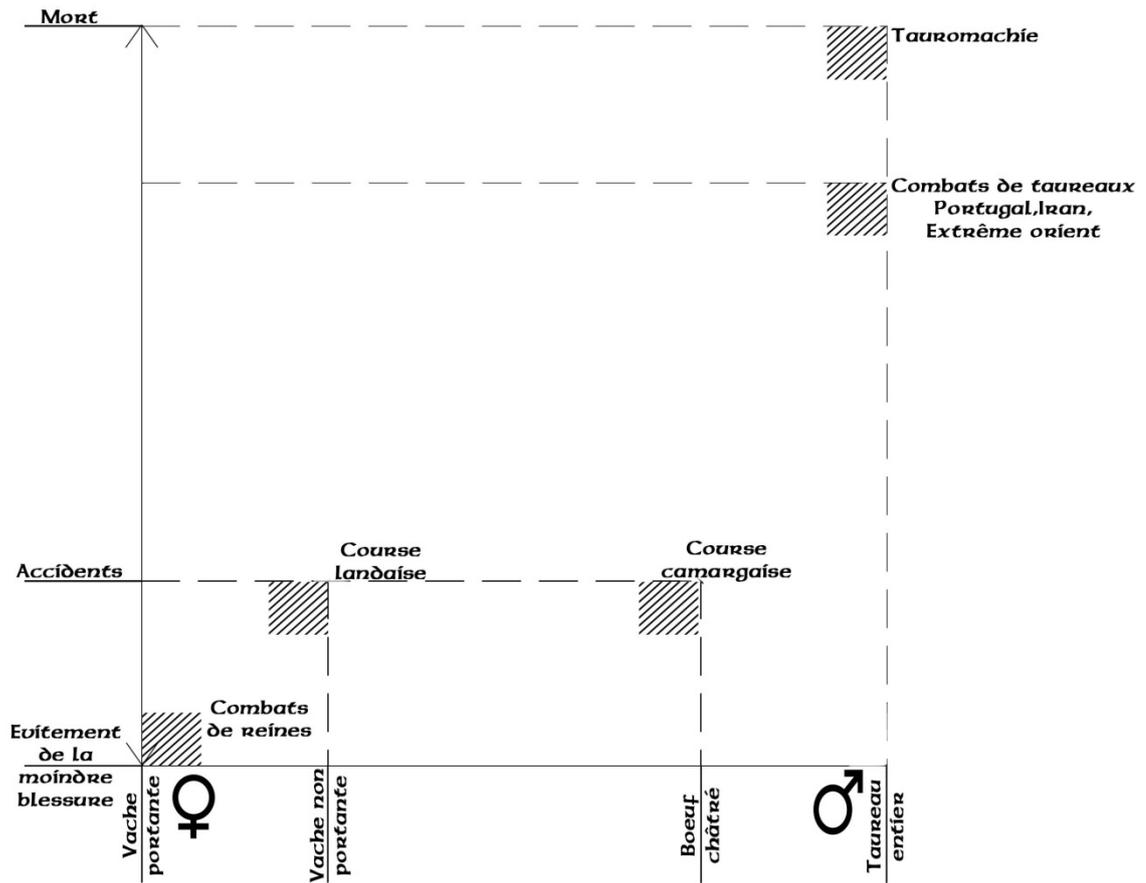
En discutant autour de ce poème, il a encore ajouté cette réflexion :

*“Tout le monde garde les vieux objets comme des reliques (les sonnailles, les brouettes, les seaux, etc.), mais quand ces choses quelqu'un les utilise, alors, c'est dérangeant, ça fait du bruit, ça sent le fumier...”*

*Il faudrait tout mettre au musée, alors ce serait joli. Même les campagnards, il faudrait les mettre au musée, comme ça on est sûr qu'ils ne dérangent plus personne.”*

On se rend vraiment compte qu'une double menace pèse sur l'avenir de cette société d'éleveurs et sur le jeu qui les passionne le plus : la folklorisation, de par son avancée sournoise, n'en est pas moins dangereuse.

La courbe de la violence dans les combats de bovins



XXVI. L'incidence de la violence dans les jeux bovins étudiés

# LE BOSQUET

*Belle journée de printemps, dans une arène verte et de fleurs entourée  
Les derniers éleveurs qui sont restés  
Vont faire lutter leur bétail pour couronner les reines de la vallée.*

*C'est un jeune berger qui avec émotion et satisfaction  
Met la sonnette de la reine à son modzon.*

*Il retourne dans son village très content, après avoir gouverné à toute vitesse ses bêtes  
Il rejoint ses copains, ce soir c'est la fête.*

*Il boit du bon rouge et chante gaiement  
Il discute de races et de croisements.*

*Le lendemain matin, un peu fatigué, regarde pour longtemps  
Le petit et joli bosquet qui, de fleurs rouges bordé,  
Brille à la lumière du soleil qui va se lever.*

*En le regardant, il se pose une question :  
« Mon cher miroir, dis-moi ce que tu as pu voir ? »*

*« J'ai vu les yeux pleins de joie et d'émotion de ton père  
Qui tous les matins de bonne heure se lève pour toi et ton frère ! »*

*« J'ai vu le regard plein d'envie et jalousie  
De quelques gens du pays  
Qui en passant devant ton étable se bouchent le nez  
Même si grâce aux vaches ils ont été élevés ! »*

*« J'ai entendu aussi bavarder de vieux campagnards qui n'ont pas honte  
D'appartenir à un monde qui va disparaître,  
N'oublie pas les sacrifices et la vie de leurs ancêtres !  
Ils sont heureux de voir leurs prés encore verts et bien fauchés et ils n'ont pas peur  
Des vaches ni du fumier ; c'est un monde qui leur appartenait. »*

*Le berger aujourd'hui est gratifié, son modzon a gagné  
Mais malheureusement ce n'est pas toujours la fête et il y a des moments  
Où il est très fatigué et voudrait tout quitter.*

*« Mon cher berger ! » dit le miroir « je ne sais pas ce que sera ta vie,  
Peut-être dans l'avenir ta verte vallée deviendra un parc national pour cerfs et sangliers,  
Ton étable sera fermée, moi je serai rempli de poussière et de toiles d'araignées.  
D'une chose je suis sûr ; quand tu me regarderas  
Dans ton cœur toujours présent sera  
Le souvenir d'une journée que tu as toujours rêvée  
Et rien ne pourra te la faire oublier ! ».*

*Daniele Ronc*

Garder une vache à l'étable pour les combats, la tarir précocement pour la renforcer au lieu de s'orienter vers une production maximale, ou, au lieu de la remplacer avec une vache d'une race à plus fort rendement, passer du temps à soigner la reine beaucoup plus que cela ne serait nécessaire pour une vache laitière, dépenser de l'argent pour de grosses sonnailles aux colliers richement décorés, tout cela, et bien d'autres comportements que nous avons décrits au fil de ces pages, sont extérieurs, voire opposés, à la logique de l'économie moderne.

Un jeune éleveur valdôtain de 23 ans nous avouait pendant qu'il caressait sa Promesse, deux fois reine régionale de troisième catégorie :

*“Ma vie, c'est ça. Je voudrais continuer à vivre dans ce milieu, même s'il demande beaucoup de sacrifices. C'est qu'on fait tout ça par passion, surtout grâce aux combats de reines.”*

*« C'est une passion qui n'a rien à voir avec le rendement, si on s'amuse à calculer le rendement on arrêterait le bétail, ça c'est sûr »*

*« C'est la passion qui passe avant l'économie »*

*« C'est une race qui est tellement amoureuse avec son propriétaire qu'on oublie le lait »*

En réalité, s'il est très difficile d'établir les revenus moyens de ces éleveurs, à cause de la grande variété des situations (le type de propriété et surtout le rôle de l'élevage dans l'ensemble des revenus familiaux<sup>123</sup>), dans l'ensemble des cas il nous semble pouvoir affirmer que les ménages menant une vie modeste sont une minorité et que la plupart a un train de vie comparable à celui des employés du secteur tertiaire.

Un vétérinaire en désespoir de cause nous a confié une fois :

*« Je leur parle rendement, ils me répondent que je ne peux pas comprendre, que c'est une question de passion... ».*

Dans l'esprit de ces éleveurs, le rendement demeure une conséquence d'un acte de civilisation, d'un style de vie, d'une passion, il ne pourrait jamais devenir un but en soi, à poursuivre au détriment de l'aspect ludique et sentimental qui se trouve ici intimement lié à chaque phase du travail.

Il existe en effet des obligations de caractère non économique, liées à la culture, à la sociabilité, au jeu, qui fonctionnent comme les contreparties structurelles de la dynamique propre de l'économie. Apparemment on pourrait les considérer comme une juxtaposition par

---

<sup>123</sup>Travail salarié à côté, vente de bétail ou de produits agricoles, prestations différentes dans le domaine touristique, voilà les principales sources de revenus qui complètent la situation familiale.

blocs d'activité mais en réalité il y a une solution de continuité intrinsèque entre le travail et la fête : l'économie se nourrit de social et le social se nourrit d'économie. C'est une société basée sur la contrainte et le dur labeur qui a sa propre soupape de sûreté à travers les combats de reines, autour desquels la société se refait, dans le partage et la proximité.

## CONCLUSION

Nous arrivons à la fin de ce long parcours qui nous a permis d'évoluer de la description du contexte géographique, social et culturel où cette civilisation d'éleveurs de vaches s'est épanouie, jusqu'aux réflexions finales sur l'avenir envisageable pour une pratique ludique strictement liée à l'activité productive dont elle est issue.

Un gros effort de synthèse a été fait dans le but d'illustrer de la manière la plus complète les caractéristiques de la société d'éleveurs en question, car l'une des spécificités de ce jeu avec les vaches est sa conservation à l'intérieur des limites de la pratique d'élevage, qui demeure l'activité de référence pour la grande majorité des personnes concernées.

Nous avons estimé également nécessaire de nous arrêter sur les techniques d'élevage typiques de la région, en plaçant l'accent sur la relation privilégiée qui existe ici entre l'homme et la vache, à travers la description des gestes, des chaînes opératoires et des faits de parole que l'on retrouve tout au long de l'année.

Après avoir posé ces bases, nous avons enfin pu entrer dans le vif du sujet et décrire le cadre saisonnier et administratif de ces combats de vaches et leur déroulement, en prêtant attention aux différents aspects qui entrent en jeu, selon que l'on prenne en considération les organisateurs, les propriétaires des vaches, les spectateurs, les diffuseurs du spectacle (notamment les journalistes), les souteneurs de la manifestation (notamment les hommes politiques impliqués dans ce genre de promotion), etc. Nous avons tenté par la suite de faire ressortir les aspects ludiques et rituels de la pratique actuelle, mais aussi de montrer son évolution, dont la trajectoire la place au cœur d'un processus de sportivation et dans un mouvement plus vaste de relance d'une tradition pastorale chère aux habitants de la région et hautement compatible avec la plus moderne sensibilité urbaine.

La minimalisation de la violence dans l'ensemble du spectacle et en particulier dans le traitement réservé à la lutteuse, aussi bien que la relation très étroite qui existe entre cette race bovine et le territoire sur lequel elle s'épanouit, et enfin le très riche système relationnel mis en place et exploité à la fois lors de ces combats, sous ses formes les plus variées, du conflit au fusionnement, en passant par les retrouvailles, voilà quelques-uns parmi les aspects les plus intéressants que nous avons pu faire ressortir en interrogeant les nombreuses représentations de la vache qui coexistent au cœur de cette société d'éleveurs.

A la fin de toute cette analyse, il fallait tenter de pousser un peu plus loin la réflexion sur les deux régions où cette pratique s'exprime au plus haut degré, à savoir le Val d'Aoste et le Valais, car les différences que petit à petit nous avons dégagées, en faisant naître de nouveaux questionnements sur ce qui se passe de part et d'autre de la frontière, demandaient à être insérées dans un contexte plus global, tenant compte à la fois de certains phénomènes communs à tout l'arc alpin, de certains événements historiques inhérents à la région en question et enfin de certaines spécificités locales dont l'élucidation ne pouvait être redevable que d'une analyse comparative de plusieurs sociétés pratiquant des jeux avec les bovins.

Enfin, avant de conclure, nous voulions encore affronter la question de l'avenir de ces combats de reines, dont les évolutions les plus récentes laissent entrevoir la possibilité d'une nouvelle relation entre activité ludique et activité productive, de nouvelles figures de propriétaires de reines, ainsi qu'une nouvelle relation à la vache, probablement toujours plus un animal de compagnie, séparé de l'animal de rente.

En effet, de nos jours, on voit se dessiner pour ces reines un avenir de plus en plus dégagé de toute finalité productiviste où elles joueraient cependant leur rôle dans un marché de passionnés de la race, d'esthètes et de joueurs acharnés de combats de reines. Un sort qui serait assez semblable à celui de la relance du cheval de trait en Europe décrit par B. Lizet (1986).

*« Je pense qu'à l'avenir il y aura de plus en plus de vaches pour le plaisir. C'est plutôt une passion. Je pense qu'il y aura de plus en plus de petits troupeaux ... La seule solution, c'est de garder ça comme à côté... »* Voici la réflexion d'un jeune éleveur de reines.

Une nouvelle ressource économique est probablement en train de voir le jour : un modèle d'élevage bovin dégagé partiellement ou totalement des hantises liées aux finalités productivistes, axé sur l'entretien du paysage et sur l'essor d'un tourisme vert, se mariant avec les inclinations ludiques de la moderne société des loisirs et encourageant, voire promouvant, une nouvelle image du montagnard, de la montagne et de la vache. Les éleveurs valaisans et les éleveurs valdôtains pourraient alors se rencontrer au seuil de cette nouvelle destinée dont ils seraient peut-être les protagonistes et les artisans, moins passifs qu'autrefois, plus autonomes dans leurs choix, parce que plus conscients, créateurs de nouvelles représentations synchrétiques : l'urbanisation des mœurs ne serait alors plus considérée comme une forme d'acculturation passive, mais comme une chance pour des montagnards ayant choisi de vivre leur vie à la montagne, avec les vaches, après avoir su faire le deuil d'une civilisation rurale, honnie par les uns et enjolivée par les autres, mais en tout cas n'appartenant plus qu'au passé.

Momifiée, parce que folklorisée au Valais, parce que stigmatisée au Val d'Aoste, la société rurale traditionnelle n'a plus les arguments pour constituer un rempart contre la diffusion des cultures contemporaines : elle est en train de céder le pas à une nouvelle société qui se cherche encore.

Dans cette évolution, les nouveaux propriétaires de reines, porteurs de l'idéologie urbaine, avec ses frustrations et ses valeurs positives, notamment la notion de choix de vie,

de bien être individuel, de qualité de la vie, ont certainement une bonne part de responsabilité, car ils constituent un exemple, voire une source d'inspiration ou un pôle dialectique, pour les éleveurs traditionnels, dans une conjoncture où les impératifs de l'économie moderne obligent ce monde quelque peu essoufflé à repenser son métier et à se réinventer une nouvelle identité, en assumant que leur microcosme résumé par la triade homme-vache-montagne ne fonctionne plus comme autrefois, mais au contraire qu'il doit faire ses comptes désormais tous les jours avec de nouveaux termes de relation, qui constituent certes une menace à la pratique traditionnelle, mais aussi un énorme et très puissant catalyseur de nouvelles forces créatives, faisant évoluer le jeu de bovins que nous connaissons et lui donnant de chances de survivre et s'adapter dans la société des années à venir.

## **ANNEXES**

## RÈGLEMENT MIS A JOUR LE 15-07-2005

### PREAMBULE

#### **Article 1er**

Les “batailles de reines” se déroulent selon le calendrier fixé par l’Assemblée régionale et sont subdivisées en concours éliminatoires :

- a) de printemps, qui ont lieu avant le 30 mai ;
- b) d’été, qui ont lieu du 1er juillet au 31 août ;
- c) d’automne, qui ont lieu entre le 1er septembre et le dimanche précédant le concours final régional ;
- d) le concours final régional.

#### **Article 2**

Ne peuvent participer au concours final régional pour le titre de “ reine régionale ” de chaque catégorie que les vaches qui se sont qualifiées lors des différentes éliminatoires et les trois reines de l’année précédente.

#### **Article 3**

Les concours éliminatoires sont organisés par les comités de zone, qui pourvoient, sous leur responsabilité pleine et entière :

- a) à la mise à disposition d’un terrain fonctionnel, dans un lieu facilement accessible aux bétailières, ainsi qu’aux véhicules des membres du jury et des techniciens chargés du contrôle sanitaire des vaches ;
- b) à la sécurité des spectateurs par l’installation d’une clôture adéquate autour du terrain ;
- c) à la couverture de la tribune destinée au commentateur et aux membres du jury, par une bâche adaptée aux conditions météorologiques, quelles que soient ces dernières ;
- d) à l’installation, dans la mesure du possible, d’une plate-forme en ciment destinée à la balance, laquelle doit être étalonnée avant l’arrivée du jury, qui vérifie l’étalon-nage; pour chacun des trois derniers concours d’automne, deux balances devront être installées ;
- e) à la mise à la disposition du jury d’un membre du comité local, pour toute éventualité, qui ne devra répondre de ses actes que devant ledit jury ; pour chacun des trois derniers concours d’automne, deux personnes devront être désignées ;
- f) à toute décision nécessaire au bon déroulement de la manifestation .

#### **Article 4**

Le concours éliminatoire du 15 août est organisé par le comité d’Aoste, dans l’arène de la Croix-Noire.

Les billets sont vendus au bénéfice de l’Association régionale, qui s’engage toutefois à rembourser le comité organisateur de tous les frais soutenus.

#### **Article 5**

Les Délégués Régional assistent à chaque concours et contrôlent les opérations préliminaires: pesage et attribution d’un numéro à chaque vache, contrôle de l’aptitude à concourir de cette dernière, signature des fiches des concurrentes, tirage au sort des affrontements ; ils font également office d’arbitres sur le terrain. Les Délégués Régional dans le déroulement des fonction constituent la Jury Arbitrale. Pour ce qui est de l’issue des combats, c’est à l’accompagnateur de la vache perdante qu’il revient d’arrêter la gagnante dans son élan : il reconnaît par ce geste la défaite définitive de sa vache. Les règles des batailles et le comportement des accompagnateurs doivent être conformes aux principes traditionnellement observés dans les alpages.

Les Délégués Régional désignés pur formé une Jury Arbitrale, doivent s’assurer qu’un Délégués Régional les remplacera, en cas d’absence. Toute absence injustifiée est passible d’une amende équivalente au montant du jeton de présence accordé à chaque membre du Jury.

### LES VACHES

#### **Article 6**

Ne peuvent pas participer aux concours :

- a) les vaches des propriétaires et éleveurs ne résidant pas en Vallée d’Aoste ;
- b) les vaches montrant des signes d’excitation due à l’absorption d’alcool ou d’autres substances analogues ;
- c) les vaches dont les cornes sont trop pointues, pour des raisons naturelles ou artificielles ; dans ce cas, le jury peut intervenir et limer les cornes des animaux. Si l’éleveur s’y refuse, sa vache est exclue du concours ;
- d) les vaches qui ont perdu leurs caractéristiques de race et de sexe, et notamment les nymphomanes (bordalle) qui n’ont plus leur faculté de reproduction et présentent un relâchement des ligaments sacro-schiatiques ainsi qu’un gonflement de la vulve. Ces dernières sont toutefois autorisées à participer aux éliminatoires d’été et d’automne si elles sont gravides d’au moins trois ou quatre mois ;
- e) les vaches pour lesquelles l’attestation vétérinaire requise n’a pas été produite ;
- f) les vaches qui, selon le jury, ne sont pas physiquement en condition de se battre.

**Article 7**

Les vaches admises au concours sont réparties, selon leur poids, dans les trois catégories définies par l'Assemblée avant le début des concours de printemps.

**Article 8**

Après le pesage, les vaches doivent être attachées aux chaînes tendues à cet effet à proximité immédiate du terrain dont elles ne peuvent plus s'éloigner, sous peine de disqualification de l'éleveur et de ses reines pour ce concours.

**Article 9**

L'horaire fixé pour le pesage des vaches participant au concours est indiqué par voie d'affiche. Les vaches qui ne se trouvent pas dans la zone de pesage à l'expiration du délai prescrit sont exclues du concours. Le Jury Arbitrale peut décider de déroger audit horaire pour des raisons motivées.

**Article 10**

Les vaches sont accompagnées dans l'arène par un seul éleveur et par un membre du Jury Arbitrale. Elles sont menées à la longe et portent une sonnaille. Le non respect de ces prescriptions entraîne la disqualification de la vache pendant le concours.

**Article 11**

Durant le déroulement du concours, toutes les vaches concurrentes que le tirage au sort met face à face doivent être menées sur le terrain même si elles ont le même propriétaire. Le refus du propriétaire entraîne la disqualification immédiate de toutes les vaches qui lui appartiennent et participent à ce même concours et la disqualification pour l'année de la vache qui n'a pas été présentée.

**Article 12**

Si le combat commencé dans l'enceinte du terrain se poursuit à l'extérieur des limites de ce dernier, il doit être repris après que les adversaires auront été ramenées dans l'enceinte.

**Article 13**

Les vaches qualifiées pour le concours final ne peuvent plus participer aux autres éliminatoires.

**Article 14**

Les vaches appartenant à un même propriétaire ne s'affrontent pas avant les demi-finales ou les finales ; lors des concours d'été ou d'automne, la même règle s'applique aux vaches provenant du même alpage (l'on considère que les vaches qui sont ensemble depuis le premier jour de l'inalpe font partie du même alpage). Cette règle ne s'applique plus après le désalpe ni lors des trois derniers concours. Si ces deux situations se présentent simultanément, il revient au jury de se prononcer sur le choix des adversaires, dans le respect des principes suivants :

- a) préserver les chances des concurrentes ;
- b) assurer la qualité du spectacle.

**Article 15**

Les vaches qui prennent part tant aux éliminatoires d'été et d'automne qu'à la finale régionale pourront, sur simple décision du jury, faire l'objet d'un examen clinique et instrumental effectué par le vétérinaire de l'Association, dans le but d'en vérifier la gestation. Si l'éleveur s'y refuse, sa vache est exclue du concours.

**Article 16**

Même si elles ne se qualifient pas pour la finale régionale, toutes les vaches qui prennent part à des éliminatoires sont soumises à des contrôles effectués par l'Association. Leurs propriétaires sont tenus d'en signaler les éventuels avortement, vente ou abattage dans les plus brefs délais.

**Article 17**

Une vache qui, pour une raison quelconque, ne produit pas de lait n'est pas autorisée à participer aux éliminatoires de printemps.

**Article 17 Bis**

Lors des éliminatoires du printemps, pour les vaches ayant une faible ou minimale production de lait, déterminée d'après évaluation de le jury en base de la conformation au du volume de la mamelle, leur productivité pourra être déterminée par la simple et régulière mise bas comme prévu par le règlement. La vérification de l'effectif accouchement devra être certifiée, en déclarant la possibilité de retrouver le veau. Cette certification sera requise selon le jugement sans appel du jury, avec la signature du propriétaire ou de son représentant du document qui garantit que le veau, au moment de la pesée, est vivant, dans n'importe quel élevage Valdôtain, et que le prélèvement de matériel organique pour l'analyse et la combinaison de l'ADN mère-fils est possible.

Les vaches dont on ne garantit pas l'existence de descendants, seront admises, si gravides, aux concours de l'été et de l'automne.

**Article 18**

Les vaches provenant d'élevages situés à l'extérieur de la Vallée d'Aoste ne peuvent participer à aucun des concours organisés par l'Association.

### **Article 19**

Pour participer aux concours de printemps, la vache doit être gravide à la date du concours régional final de l'année précédente. Pour participer aux concours d'été, elle doit être gravide d'au moins trois mois et pour participer aux concours d'automne, d'au moins quatre mois. Les vaches qui n'ont pas vêlé deux années de suite doivent vêler de nouveau avant de pouvoir être admises à un concours. Le vêlage doit être signalé au membre du comité que l'Association a choisi pour responsable de zone, lequel procédera à un contrôle. La gestation de ladite vache sera considérée comme valable si elle n'est pas inférieure à neuf mois.

### **Article 20**

Le vêlage est réputé normal même s'il survient dans les trente jours suivant la date déclarée.

### **Article 21**

La vache qui avorte au septième mois de gestation, c'est-à-dire alors que le manteau du fœtus présente déjà des poils clairement visibles, n'est considérée comme gravide aux fins de sa participation aux batailles de l'année suivante que si ses précédentes gestations étaient régulières et qu'il ne s'est pas écoulé plus d'un an entre elles.

### **Article 22**

Les génisses ne sont pas admises aux concours de printemps. Celles qui sont âgées de trois ou quatre ans peuvent participer aux concours d'été si elles sont gravides d'au moins trois mois et aux concours d'automne si elles sont gravides d'au moins quatre mois. Les génisses de plus de quatre ans ne peuvent pas participer aux concours.

### **Article 23**

Les fiches d'inscription des vaches portent le nom ou le pseudonyme de l'élevage. Pour les élevages appartenant à plusieurs personnes le nom ou le pseudonyme choisi doit être reporté sur les fiches de toutes les vaches qui font partie du même élevage. Si, pour différentes raisons, les propriétaires décident de changer ledit nom ou pseudonyme, ils doivent en informer par écrit les responsables de l'Association avant le premier concours de printemps.

## **LES ÉLEVEURS**

### **Article 24**

Tous les propriétaires qui participent aux concours des batailles de reines acceptent les statuts de l'Association et le règlement du concours, comme il est explicitement écrit en marge de la fiche de chacune des vaches autorisée à combattre. Le propriétaire, un membre de sa famille ou l'un de ses représentants contrôle attentivement les données figurant sur chaque fiche et y appose sa signature lisible in extenso. Aucune réclamation formulée après la signature de la fiche ne sera prise en considération par le jury.

### **Article 25**

Chaque élevage peut présenter au maximum trois vaches par catégorie, lors de chaque concours éliminatoire.

### **Article 26**

Les vaches appartenant au même élevage sont inscrites sous le même nom ou pseudonyme choisi par les propriétaires, à charge pour ces derniers de présenter la fiche d'étable attestant de leur situation, sur simple demande.

### **Article 27**

Constituent une infraction :

- a) l'inscription à un concours d'une vache qui n'est pas gravide (sauf lors des concours de printemps) ;
- b) le vêlage ou l'avortement simulés de vaches qui participent à des concours officiels ;
- c) la participation de vaches qui vêlent plus de dix mois après la date de fécondation ;
- d) la substitution frauduleuse d'une vache inscrite et qualifiée ;
- e) la communication de données mensongères relatives à la vache et une fausse déclaration quant à la provenance de cette dernière ;
- f) tout acte contraire aux prescriptions du règlement et au devoir de fidélité et de probité vis-à-vis de l'Association, des dirigeants de celle-ci, des membres du jury et de tous les associés.

Dans ces cas, la question de l'illicéité est tranchée en équité.

### **Article 28**

Le propriétaire coupable de l'une des infractions susmentionnées encourt une disqualification d'une durée d'un jour à trois ans et /ou une amende allant de €50,00 à €2.000,00. La sanction est prise en fonction de la gravité de l'infraction et du comportement du coupable. La disqualification frappe toutes les vaches appartenant au même élevage. L'amende doit être réglée dans les 30 jours suivant la date où elle est signifiée, faute de quoi le propriétaire ne peut plus participer à aucun concours. Passé ce délai, le montant de l'amende est majoré des intérêts calculés selon le taux fixé par la loi.

### **Article 29**

Aux fins de l'application de l'article 28, sont déclarées propriétaires la ou les personnes dont le nom figure sur la fiche d'étable. Si le propriétaire est une société, la sanction de disqualification s'étend aux représentants légaux ou aux administrateurs de cette dernière. S'il s'agit d'une coopérative, n'est tenu pour propriétaire que le seul associé propriétaire de la vache pour laquelle l'infraction a été constatée.

### **Article 30**

Outre le propriétaire de la vache, l'accompagnateur qui a signé la fiche d'inscription est également tenu pour responsable de toute infraction. Il encourt les mêmes sanctions que le propriétaire, mais réduites d'un tiers.

**Article 31**

En cas de récidive, les sanctions visées à l'article 28 peuvent être majorées d'un à deux tiers.

**Article 32**

Le Conseil de discipline est activé d'office ou à la suite d'une réclamation déposée dans les dix jours suivant la découverte de l'infraction. Dans ce cas, la réclamation n'est recevable que si elle est accompagnée du dépôt d'une caution de €100,00. Ladite caution est remboursée s'il est fait droit à la réclamation, même partiellement ; elle est encaissée par l'Association si la réclamation est rejetée.

**Article 33**

Le Conseil de discipline se charge de communiquer l'accusation au responsable présumé, par lettre recommandée. Ce dernier a la faculté de se défendre en déposant un écrit au bureau de l'Association dans les cinq jours suivant la réception de la lettre d'accusation, délai de rigueur.

**Article 34**

Le Conseil de discipline effectue, si nécessaire, une brève instruction du dossier, établit si l'infraction en cause a été commise ou non et, s'il y a effectivement eu infraction, décide des sanctions y afférentes. La Commission statue en présence de quatre de ses membres, au moins, par un vote à la majorité absolue.

La décision finale est rendue par écrit, assortie d'un résumé de sa motivation. Elle est sans appel et ses effets sont immédiats.

## Comité Provisoire Batailles de Reines 1947-1958

### ORGANES

COORDINATEUR	Vallet Antonio	éleveur
SECRETAIRE	Chiucchiurlo Ines	employée
CONSEILLERS	Artaz Pio	éleveur
	Bal Germano	éleveur
	Bionaz	
	Germano	éleveur
	Bus	
	Gioacchino	éleveur
	Chuc	
	Marcello	éleveur
	Vevey	
	Umberto	éleveur

### BATAILLES

**1947** Aoste  
**1948** Chatillon  
**1949** non disputée  
**1950** Chatillon  
**1951** non disputée  
**1952** non disputée  
**1953** non disputée  
**1954** Nus  
**1955**

#### ELIMINATOIRES

Quart  
Valgrisenche  
Brissogne  
Fénis

#### FINALE

Nus

**1956**

ELIMINATOIRES

Quart  
Valgrisenche  
Brissogne  
Fénis

**FINALE**

Nus

**1957**

ELIMINATOIRES DU PRINTEMPS

Fénis  
Saint-Marcel  
Saint-Christophe

ELIMINATOIRES DE L'ETE

Valtournenche  
Valgrisenche

ELIMINATOIRE DE L'AUTOMNE

Brissogne

**FINALE**

Nus

**Comité Régional des Batailles de Reines  
1958-1982**

**ORGANES 1958 - 1960**

PRESIDENT	Chuc Marcello	éleveur
VICEPRESIDENT	Chabloz Felicino	éleveur commerçant
SECRETAIRE	Albaney Giuseppe	t
JUNTE	Artaz Pio	éleveur
	Piccot Celestino	éleveur
	Tillier Alessandro	éleveur
	Viglino Eugenio	éleveur
	Volget Maurizio	éleveur

**ORGANES 1960-1962**

PRESIDENT	Chuc Marcello	éleveur
VICEPRESIDENT	Charbonnier	
SECRETAIRE	Alidoro	éleveur commerçant
	Albaney Giuseppe	t

**ORGANES 1962-1964**

PRESIDENT	Viérin Mirko	ouvrier
VICEPRESIDENT	Limonet Paolo	éleveur commerçant
SECRETAIRE	Albaney Giuseppe	t

**ORGANES 1964-1966**

PRESIDENT	Viérin Mirko	ouvrier
VICEPRESIDENT	Limonet Paolo	éleveur
SECRETAIRE	Communod	
	Graziella	employée commerçant
PRESIDENT HONORAIRE	Albaney Giuseppe	t
JUNTE	Chabloz Felicino	éleveur
	Mochettaz	
	Agostino	éleveur
	Thérivel Gilberto	éleveur

### **ORGANES 1966-1968**

PRESIDENT  
VICEPRESIDENT  
SECRETAIRE  
PRESIDENT HONORAIRE  
JUNTE

Viérin Mirko            ouvrier  
Ottin Cesare            éleveur  
Gerbelle Giustino      instituteur  
Albaney Giuseppe      commerçant  
Chabloz Felicino      éleveur  
Mochettaz  
Agostino                éleveur  
Thérivel Gilberto      éleveur

### **ORGANES 1968-1970**

PRESIDENT  
VICEPRESIDENT  
SECRETAIRE  
PRESIDENT HONORAIRE

Giunta

Chabloz Felicino      éleveur  
Ottin Cesare            éleveur  
Gerbelle Giustino      instituteur  
Albaney Giuseppe      commerçant  
Mochettaz  
Agostino                éleveur  
Thérivel Gilberto      éleveur

### **ORGANES 1966-1970**

PRESIDENT  
VICEPRESIDENT  
SECRETAIRE  
PRESIDENT HONORAIRE  
JUNTE

Chabloz Felicino      éleveur  
Volget Maurizio        éleveur  
Gerbelle Giustino      instituteur  
Albaney Giuseppe      commerçant  
Bionaz Elviro          éleveur  
Mochettaz  
Agostino                éleveur  
Viérin Vincenzo        éleveur

### **ORGANES 1970-1974**

PRESIDENT  
  
VICEPRESIDENT  
SECRETAIRE  
PRESIDENT HONORAIRE  
JUNTE

Chabloz Felicino      éleveur  
Mochettaz  
Agostino                éleveur  
Gerbelle Giustino      instituteur  
Albaney Giuseppe      commerçant  
Arnod Vittorio          éleveur  
Bionaz Elviro          éleveur  
Viérin Vincenzo        éleveur

## **ORGANES 1974-1974**

PRESIDENT

VICEPRESIDENT

SECRETAIRE

PRESIDENT HONORAIRE

PRESIDENT HONORAIRE

JUNTE

Chabloz Felicino	éleveur
Mochettaz Agostino	éleveur
Gerbelle Giustino	instituteur
Albaney Giuseppe	commerçant
Assesseur à l'Agriculture	employé
Arnod Vittorio	éleveur
Bionaz Elviro	éleveur
Viérin Vincenzo	éleveur

## **ORGANES 1974-1977**

PRESIDENT

VICEPRESIDENT

SECRETAIRE

PRESIDENT HONORAIRE

PRESIDENT HONORAIRE

PRESIDENT HONORAIRE

JUNTE

Mochettaz Agostino	éleveur
Vallet Ovando	éleveur
Gerbelle Giustino	instituteur
Albaney Giuseppe	commerçant
Marcoz Ettore	géomètre
Assesseur à l'Agriculture	employé
Arnod Vittorio	éleveur
Bionaz Elviro	éleveur
Viérin Vincenzo	éleveur

## **ORGANES 1977-1982**

PRESIDENT

VICEPRESIDENT

SECRETAIRE

PRESIDENT HONORAIRE

PRESIDENT HONORAIRE

JUNTE

Mochettaz Agostino	éleveur
Vallet Ovando	éleveur
Gerbelle Giustino	instituteur
Marcoz Ettore	géomètre
Assesseur à l'Agriculture	employé
Bionaz Elviro	éleveur
Bonichon Bruno	éleveur
Empereur Sergio	éleveur
Viérin Vincenzo	éleveur

**Association Régionale Amis des Batailles de Reines  
1982 - en cours**

**ORGANES 1982-1986**

PRESIDENT	Mochettaz	
VICEPRESIDENT	Agostino	éleveur
SECRETAIRE	Vallet Ovando	éleveur
CONSEIL DE DIRECTION	Gerbelle Giustino	instituteur
	Bionaz Elviro	éleveur
	Bonichon Bruno	éleveur
	Clos Bernard	employé
	Empereur Sergio	éleveur
	Moussanet	
	Roberto	employé
	Viérin Gabriele	employé
	Viérin Vincenzo	éleveur
PRESIDENT HONORAIRE	Marcoz Ettore	géomètre

**ORGANES 1986-1990**

PRESIDENT	Mochettaz	
VICEPRESIDENT	Agostino	éleveur
SECRETAIRE	Vierin Gabriele	employé
CONSEIL DE DIRECTION	Gerbelle Giustino	instituteur
	Bionaz Elviro	éleveur
	Bonichon Bruno	éleveur
	Chadel Giuseppe	éleveur
	Clos Bernard	employé
	Empereur Sergio	éleveur
	Moussanet	
	Roberto	employé
	Quendoz Renzo	éleveur
	Vallet Ovando	éleveur
	Viérin Vincenzo	employé
	Yeullaz Sergio	éleveur
PRESIDENT HONORAIRE	Marcoz Ettore	géomètre

## ORGANES 1990-1994

PRESIDENT	Mochettaz	
VICEPRESIDENT	Agostino	élèveur
SECRETARE	Vierin Gabriele	employé
	Gerbelli Giustino	instituteur

CONSEIL DE DIRECTION	Balicco Giuseppe	employé
	Bionaz Elviro	élèveur
	Champion Elio	élèveur
	Dandres Dario	élèveur
	Marly Giuseppe	élèveur
	Nossein Gianni	élèveur
	Pession Antonio	élèveur
	Viérin Edy	élèveur
PRESIDENT HONORAIRE	Marcoz Ettore	géomètre
COLLEGE DES REVISEURS AUX COMPTES	Letey Angelo	élèveur
	Moussanet	
	Roberto	employé
	Muin Miro Amato	élèveur
COLLEGE DES PRUDHOMMES	Bieller Giuseppe	élèveur
	Cerise Luigi	élèveur
	Lacroix Romano	élèveur

## ORGANES 1994-1998

PRESIDENT	Mochettaz Agostino	éleveur
VICEPRESIDENT	Clos Bernard	employé
SECRETAIRE	Gerbelle Giustino	instituteur
CONSEIL DE DIRECTION	Bionaz Elviro	éleveur
	Busso Piero	éleveur
	Chadel Giuseppe	éleveur
	Lillaz Corrado	éleveur
	Nossein Gianni	éleveur
	Pomat Claudio	éleveur
	Yeuillaz sergio	éleveur
PRESIDENT HONORAIRE	Marcoz Ettore	géomètre
COLLEGE DES REVISEURS AUX COMPTES		
	Balicco Giuseppe	employé
	Moussanet Roberto	employé
	Viérin Carlo	éleveur
COLLEGE DES PRUDHOMMES		
	Bieller Giuseppe	éleveur
	Cerise Luigi	éleveur
	Lacroix Romano	éleveur
COMMISSION DISCIPLINAIRE		
Président de l' Association	Mochettaz Agostino	éleveur
Membre effectif	Machet Gildo	éleveur
Membre effectif	Réan Laurino	employé
Conseiller légal de l'Association	Curtaz Carlo	employé
Délégué de l'Assessorat à l'Agriculture	Viérin Enzo	employé

## ORGANES 1998-2001

PRESIDENT	Mochettaz Agostino	éleveur
VICEPRESIDENT	Clos Bernard	employé
SECRETAIRE	Gerbelle Giustino	instituteur
CONSEIL DE DIRECTION	Balicco Giuseppe	employé
	Bionaz Elviro	éleveur
	Busso Piero	éleveur
	Lillaz Corrado	éleveur
	Nossen Gianni	éleveur
	Pomat Claudio	éleveur
	Yeullaz Sergio	éleveur
PRESIDENT HONORAIRE	Marcoz Ettore	géomètre
COLLEGE DES REVISEURS AUX COMPTES		
	Consol Silvio	éleveur
	Moussanet Roberto	employé
	Viérin Carlo	employé
COLLEGE DES PRUDHOMMES		
	Bieller Giuseppe	éleveur
	Cerise Luigi	éleveur
	Lacroix Romano	éleveur
COMMISSION DISCIPLINAIRE		
Président de l' Association	Mochettaz Agostino	éleveur
Membre effectif	Réan Laurino	employé
Membre effectif	Vuillermin Roberto	éleveur
Conseiller légal de l'Association	Curtaz Carlo	employé
Délégué de l'Assessorat à l'Agriculture	Viérin Enzo	employé

## ORGANES 2001-2006

PRESIDENT	Clos Bernard	employé
VICEPRESIDENT	Balicco Giuseppe	employé
SECRETARE	Gerbelle Giustino	instituteur
	Paolo Noz	employé

CONSEIL DE DIRECTION	Betemps Dario	éleveur
	Busso Piero	éleveur
	Lillaz Corrado	éleveur
	Machet Gildo	éleveur
	Mosquet Stefano	éleveur
	Nossen Gianni	éleveur
	Pomat Claudio	éleveur

COLLEGE DES REVISEURS AUX COMPTES	Consol Silvio	éleveur
	Denarier Edoardo	éleveur
	Moussanet	
	Roberto	employé

COLLEGE DES PRUDHOMMES	Bieller Giuseppe	éleveur
	Bionaz Maurizio	éleveur
	Viérin Carlo	employé

COMMISSION DISCIPLINAIRE		
Président de l' Association	Clos Bernard	employé
Membre effectif	Jordan Lino	éleveur
Membre effectif	Réan Laurino	employé
Conseiller légal de l'Association	Curtaz Carlo	employé
	Isabellon	
Délégué de l'Assessorat à l'Agriculture	Giuseppe	employé

COMITE D'HONNEUR		
Président Honoraire	Gerbelle Giustino	instituteur
Président Honoraire	Marcoz Ettore	géomètre
	Mochettaz	
Président Honoraire	Agostino	éleveur
	Assesseur à l'	
Membre	Agriculture	employé

## LISTE DES INFORMATEURS

Les informateurs ici mentionnés sont ceux qui ont contribué à la réalisation de nos recherches, à travers des entretiens structurés, ou qui ont fait l'objet de nos observations.

Cette liste n'inclut pas tous les informateurs occasionnels, rencontrés parmi le public des batailles de reines ou dans les alpages, qui nous ont pourtant donné des informations ponctuelles sur de nombreuses questions.

A tous, vont nos meilleurs remerciements.

**B. F.**, Aoste, 35 ans.

Libre profession. Elle ne connaît pas le milieu des éleveurs et des reines qu'elle critique ouvertement.

**Q. A.**, Haute-Savoie, environ 50 ans.

Eleveur et administrateur.

Charges importantes dans l'organisation des combats de reines dans la région.

**K. B.**, Valais, environ 70 ans.

Eleveur de la race d'Hérens, alpagiste de renom.

**U. B.**, Vallée d'Aoste, environ 30 ans.

Jeune éleveur à temps plein, passionné de batailles, il nourrit des espoirs de bâtir une étable neuve et peut-être de se lancer dans une activité agrotouristique.

**S. B.**, Vallée d'Aoste, environ 35 ans.

Eleveur et travailleur salarié.

Propriétaire d'une Reine Régionale

**H. B.**, Valais, environ 80 ans.

Eleveur et viticulteur, sur le modèle du double emploi répandu en Valais

Propriétaire d'une célèbre reine d'alpage

**D. B.**, touriste belge, 25 ans, de passage au Val d'Aoste pour la deuxième fois dans sa vie. Etudiante, férue de folklore

**G.B.**, père de **D.B.**, cadre, se définit un grand ami du Val d'Aoste où il a passé toutes ses vacances dans sa jeunesse. Il estime que « les Belges aiment autant le Val d'Aoste, parce qu'on se ressemble ».

**C. C.**, Vallée d'Aoste, 60 ans.

Employé. Eleveur en société avec ses frères. Propriétaire de nombreuses reines régionales.

Charges importantes dans l'organisation des Batailles de Reines.

**B. C.**, Vallée d'Aoste, environ 50 ans.

Cadre et titulaire d'une entreprise agricole depuis environ 15 ans.

**C. C.**, Vallée d'Aoste, environ 45 ans.

Employé et sculpteur, il seconde son frère dans la passion pour les reines.

**V. D.**, Vallée d'Aoste, environ 50 ans.

Éleveur à temps plein, il est arrivé à 24 estives.

**N.D.**, Vallée d'Aoste, environ 50 ans.

Agricultrice. Elle s'est découverte un talent pour la peinture : elle fait des portraits de vaches.

**P. D.**, Vallée d'Aoste, 44 ans.

Études de vétérinaire. Éleveur à temps plein.

**E. F.**, Vallée d'Aoste, environ 30 ans.

Employé, copain d'un propriétaire de reines qu'il aide dans son temps libre.

**L. G.**, Valais, environ 30 ans.

Journaliste.

**G. et Th.**, Savoie, environ 40 ans.

Commerçants. Ils sont à Aoste pour la Finale Régionale : ils avouent ne pas connaître grand-chose aux vaches, mais ils aiment l'ambiance.

**D. M.**, Autriche.

Employé des services administratifs des éleveurs.

**B. M.**, Vallée d'Aoste, presque 80 ans.

Commerçant. Charges importantes dans l'organisation des Batailles de Reines

**M. M.**, Vallée d'Aoste, presque 50 ans.

Agriculteur, passionné d'ethnographie.

**E. R.**, Vallée d'Aoste, 23 ans.

Agronome, titulaire d'une entreprise agricole, tout en étant issu d'un milieu étranger aux vaches.

**L. R.**, Haute-Savoie, environ 90 ans.

Passionnée de la race d'Hérens.

**M. R.**, Vallée d'Aoste, environ 65 ans.

Ancienne sportive, éleveuse de vaches.

**E.R.**, Vallée d'Aoste, environ 30 ans.

Employé, éleveur à temps partiel dans le cadre familial.

**T. C.**, Vérone (Italie), environ 40 ans.

Touriste séjournant au Val d'Aoste pendant l'été.

**F. V.**, Valais, environ 55 ans.

Eleveur de la race d'Hérens, féru des combats de reines d'un côté et de l'autre de la montagne.

**J.-Cl. A.**, Valais, environ 40 ans.

Employé, profond connaisseur du milieu des reines.

## GLOSSAIRE FRANCOPROVENÇAL

*Le francoprovençal est une langue qui n'a pas dépassé le stade dialectal, notamment sur le plan de la variabilité phonétique qui caractérise ses différentes zones d'utilisation. Le but de ce glossaire étant essentiellement lexical, nous n'avons pas estimé utile de repropoter les mots dans toutes leurs formes locales. La forme la plus courante dans le milieu enquêté est celle qui a été retenue. La graphie adoptée est celle recommandée par le B.R.E.L. d'Aoste (Bureau Régional pour l'Ethnologie et la Linguistique).*

### - a

**agotta**, adj., relatif à la vache tarie, qui ne produit pas de lait.

**allé en tsan** ou **lardzé** ou **allé berdjé di vatse**, v.intr., mener le bétail au pâturage.

**appelyènta** ou **attaquènta**, adj., relatif à la vache déterminée à engager le combat.

**arpian**, n.m., le travailleur d'alpage, du mot *arp*, montagne.

**aryé** ou **byetsé** ou **gueppé**, v.tr., traire.

### - b

**baousan-aye** ou **baoutchan** ou **rodze**, adj. ou n.f., vache valdôtaine au pelage rouge avec tête blanche, se caractérisant par un comportement paisible.

**bara** ou **bouinna**, n.f., la lutte entre deux vaches.

**baré**, v.intr., lutter corne contre corne.

**bataille**, n.f., la lutte ou l'ensemble des luttes que se livrent les vaches entre elles : bataille, combat.

**bedzolé**, v.intr., comportement caractéristique des vaches qui aux heures les plus chaudes du jour cessent de brouter et courent agitées en levant la queue.

**betté foura**, v.tr., sortir le bétail pour le mener au pâturage.

**bien**, n.m., l'ensemble des terrains dont on est le propriétaire.

**bima**, n.f., la chèvre jeune primipare, n'ayant pas encore mis bas.

**boc** ou **boque**, n.m., le bouc, le mâle de la chèvre. Appellation réservée à une vache ayant très peu de lait (voire rien).

**boralé**, v.intr., mugir.

**bordalé**, v.intr., comportement anormal de la vache qui tente de chevaucher l'adversaire, souvent révélateur de désordres hormonaux, notamment à la base de l'impossibilité de garder le veau.

**bordalla**, adj. ou n.f., relatif à la vache qui ne tient pas le veau et qui par conséquent est constamment en rut.

**bornèyé** ou **borèyé** ou **bordolé**, v.intr., regarder en écarquillant les yeux, la tête de travers, typique des vaches avant d'engager la lutte.

**boryet**, n.m., taurillon, destiné à l'abattage ou plus rarement à la reproduction.

**bosquet**, n.m., bouquet. En particulier le bouquet que l'on place sur la tête de la reine le jour de la désalpe ou à la fin d'un combat organisé. Le bouquet est rouge pour la reine des cornes et blanc pour la reine du lait.

**botsardaye**, adj. ou n.f., vache présentant des taches sur le museau.

**bou**, n.m., taureau, gardé pour la reproduction jusqu'à l'âge de deux ou trois ans et puis abattu.

**boursalua**, n.f., vache maigre, à la croupe mince et au ventre plat.

**braccotta**, n.f., vache robuste et ramassée aux jambes courtes.

**brélyé** ou **bralyé**, v.intr., beugler.

- c

**carpèyé**, v.intr., gratter par terre. Comportement de la vache avant ou pendant le combat.

**cavallé** ou **tsarèyé**, v.intr., chevaucher. Comportement adopté parfois par la vache avant ou pendant le combat.

**cavallot**, n.f., vache haute et maigre, sans forme.

**cllavetta**, n.f., vache qui ne lutte pas, appellatif peu honorable.

**cornaille**, n.f., jeu enfantin consistant à reproduire des combats de vaches avec des jouets rudimentaires en bois représentant des cornes.

**cornaté** ou **cornailé** ou **cornèyé**, v.intr., donner des coups de corne. Typique de certaines phases du combat de vaches.

**couedzaye**, n.f., vache noire présentant la queue, le ventre et les pieds blancs.

## - d

**decorda**, n.f., moment du printemps où l'on effectue la première sortie de l'étable (du mot corda, corde, de l'action de délier les vaches, de les libérer des attaches qui les gardent à l'intérieur de l'étable). Les vaches, qui redécouvrent l'air et la lumière après de longs mois de stabulation, sont euphoriques et se chamaillent volontiers.

**décornaye**, n.f., vache présentant une corne cassée.

**desarpa**, n.f., désalpe : descente de l'alpage après la saison d'estivage finalisée à l'exploitation des pâturages en altitude.

**dzaraté**, v.intr., remuer la terre du sabot. Comportement adopté parfois par la vache avant ou pendant le combat.

## - e

**emboué**, v.tr., rentrer le bétail du pâturage.

**embranqué** ou **empouagné** ou **enforqué**, s'accrocher par les cornes. Typique de certaines phases du combat de vaches.

**enarpa**, n.f., inalpe : montée à l'alpage au début de l'été, afin d'exploiter les pâturages situés en altitude.

**ensellèye**, adj. ou n.f., vache au dos embâté, caractéristique négative.

**esarvadzaye**, adj., apeurée. Attitude de la vache à cause d'un orage ou d'un accident.

**èteïlaye**, n.f., vache présentant une tache sur le chanfrein rappelant le dessin d'une étoile.

**éterpa** ou **anòlyon** ou **modze de dou-z-an**, n.f., appellation attribuée à la vache précoce (qui est gravide un an avant les autres).

## - f

**fére lo tor** ou **ressegrì** ou **assegrì**, v.intr., se consacrer à l'ensemble des travaux nécessaires aux soins du bétail et à l'entretien des locaux (notamment la traite, la distribution de la nourriture et le nettoyage des planchers).

**fiolet**, n.m., jeu d'équipe pratiqué au Val d'Aoste, consistant à frapper une petite boule en bois ovoïdale.

**fruit**, n.m., le produit du travail de transformation du lait, comprenant le fromage, la crème, le beurre, la *brossa* (à savoir une sorte de crème obtenue en écumant le petit-lait en cuisson après la fabrication du fromage) et le sérac.

**fruitier**, n.m., l'ouvrier spécialisé dans la transformation du lait, soit dans la laiterie tournaire du village, pendant l'hiver, qu'à l'alpage pendant l'estivage.

**fyeure**, v.intr., attitude menaçante précédant le moment que le bovin attaque l'adversaire.

## **- g**

**gayolaye** ou **gaya**, n.f., vache au manteau bigarré.

**grolla**, n.f., coupe en bois sculpté dans laquelle on boit à tour de rôle en signe d'hospitalité, d'amitié et de partage (du mot Graal, car la légende raconte qu'à l'origine il s'agissait du Saint Graal de la tradition arthurienne).

## **- i**

**inforochoye**, adj., attitude de la vache pleine d'agressivité.

## **- l**

**leufra**, adj. ou n.f., vache qui tente toujours de profiter de la situation pour s'accaparrer la meilleure herbe.

**leunetta**, n.f., vache présentant une tache sur l'œil rappelant le dessin d'une lunette. Caractéristique que l'on tend à supprimer de nos jours.

## **- m**

**machurà**, n.f., vache présentant une tache noire rappelant une tache de suie. Caractéristique que l'on tend à supprimer de nos jours.

**mafienta**, adj. ou n.f., vache craintive et peureuse.

**malin-a**, adj. ou n.f., vache lutteuse (littéralement : méchante, agressive), qui se fait respecter.

**mayen** (n.m.) ou **montagnetta** (n.f.), station intermédiaire dans l'exploitation saisonnière des pâturages, souvent située dans les clairières présentes dans l'étage des forêts, avant d'atteindre la zone des alpages.

**modze**, n.f., vache primipare, génisse.

**modzòn dobblo**, n.m., bête jeune ayant l'âge d'une génisse, qu'on choisit de féconder avec un an de retard, pour qu'elle prenne du poids et se renforce ultérieurement (en vue par exemple d'une carrière de reine).

**modzòn**, n.m., bête jeune qui n'est pas encore fécondable. Génisson.

**montagne**, n.f., la montagne verte des pâturages, la seule vraie montagne connue des habitants des Alpes, opposée aux rochers (greup) et aux sommets (bèque) : l'alpage.

**motelaye**, adj. ou n.f., vache présentant des taches sur le museau rappelant les couleurs de la belette. Caractéristique que l'on tend à supprimer de nos jours.

**mouèino** ou **guide-cornes**, n.m., appareil utilisé sur les veaux afin d'améliorer la structure et la forme des cornes.

**mourfiouna**, adj. ou n.f., vache difficile, qui ne mange pas n'importe quelle herbe, qui rechigne.

#### **- n**

**nére**, n.f., vache valdôtaine ou valaisane, au manteau noir ou noir châtain, ayant une aptitude à la lutte très prononcée.

#### **- p**

**palet**, n.m., jeu de palets pratiqué au Val d'Aoste.

**pantoufla**, adj. ou n.f., vache tranquille qui ne lutte pas. Appellation assez négative.

**patcholée**, adj. ou n.f., vache pie noire typique de la commune valaisane d'Evolène (dite aussi Evolénarde).

**petrouilléye**, adj. ou n.f., vache grosse de poitrine. Caractéristique peu prisée.

**pippassa**, n.f., vache présentant l'attache de la queue haute. Caractéristique peu prisée.

**pomblé**, v.intr., sauter dessus, entrer dedans avec force. Comportement agressif adopté parfois par la vache pendant le combat.

**pou (de la bataille)**, n.m., coq élevé pour les combats.

**- r**

**rabeilleur**, n.m., guérisseur des traumatismes osseux et musculaires, utilisant des techniques manuelles et empiriques.

**rebatta**, n.f., jeu d'équipe pratiqué au Val d'Aoste consistant à frapper une petite sphère en bois.

**rèina**, n.f., reine. Dans cette civilisation traditionnelle basée sur l'élevage des troupeaux de vaches, la reine est la leader du troupeau, celle qui gagne à la lutte et qui se place au sommet de la hiérarchie.

**rèina di corne**, n.f., reine des cornes. C'est la meilleure lutteuse : la reine de l'alpage. On la décore avec un bouquet rouge.

**rèina di lacé**, n.f., reine du lait. C'est la meilleure vache à lait de l'alpage. On la décore avec un bouquet blanc.

**- s**

**secret**, n.m., pouvoir magique détenu par certaines personnes (l'ayant hérité la plupart des fois de quelqu'un de la famille) consistant à guérir les personnes et les animaux de certaines maladies.

**son-aïlle** (n.f.) ou **carà** (n.m.) ou **bondjón** (n.m.) ou **toupén** (n.m.), la sonnette placée au cou des vaches.

**souye**, n.f., le repas du bétail, en tant qu'unité de lieu et de temps, à savoir le moment proprement du repas (comprenant parfois aussi le temps consacré à la traite) et la portion de pâturage destinée à cet effet.

**- t**

**tchévra**, n.f., chèvre adulte.

**tramouail**, n.m., station intermédiaire dans l'exploitation saisonnière des pâturages, souvent il s'agit d'une petite station de peu d'importance n'étant occupée que pendant une période très courte, comme son étymologie l'indique, du verbe *tramé*, se déplacer.

**tsa**, n.f., la dernière station dans l'exploitation saisonnière des pâturages (la plus haute de toutes, dépassant parfois les 2000 mètres).

**tsaléque**, n.m., le pâturage situé sur les habitations d'une section d'alpage.

**tsan**, n.m., jeu d'équipe pratiqué au Val d'Aoste.

**tsatagnaye**, adj. ou n.f., vache au manteau brun. Elle fait partie de la même race des lutteuses que la noire.

**tsotaéla** ou **seuppiye** ou **mézon-ée**, n.f., vache qu'on n'envoie pas à l'alpage et qu'on garde à la maison pour avoir du lait frais pour la famille. L'étymologie est significative : *tsotaela*, de *tsotèn*, été ; *seuppiye*, de *seuppa*, soupe (métaphore de l'importance de la production laitière de cette vache dans le cadre de l'alimentation de la famille, le lait étant d'ailleurs consommé souvent aussi sous la forme d'une soupe au lait) ; *mézon-ée*, de *mézon*, maison (au sens véritable de famille : en francoprovençal *nom de famille* se dit *nom de maison*).

- v

**valet**, n.m., ouvrier d'alpage.

**vé** (n.m.) et **véla** (n.f.), veau et sa forme féminine.

**verdsetta** , n.f., anneau de poils résultant après le rasage des autres poils de la queue de la vache, réalisé à des fins symboliques avant la désalpe.

**veysiva** ou **toura** ou **manzére**, n.f., la vache momentanément stérile, qui ne porte pas de veau. Il est intéressant de remarquer ici les deux derniers termes, qui dérivent du latin *taurum* et *mandius* (taureau et taurillon) : les fonctions liées à la reproduction et à la lactation étant typiquement féminines, en leur absence, la vache se voit affubler des attributs masculins (c'est le cas aussi de la dénomination *modzón*, attribuée à la jeune vache qui n'est pas encore fécondable).

## BIBLIOGRAPHIE

- A.A., 1980, « Analisi quantitativa dei resti faunistici in un insediamento preistorico alpino la grotta del laghetto (Valsesia) », in *Bulletin d'Etudes Préhistoriques Alpines*, Aoste, XII, p. 21 et suiv.
- A.NA.BO.Ra.Va (Association Nationale bovins de Race Valdôtaine), 1982, *Regolamento per il libro genealogico della razza bovina valdostana*  
1992, *La Valdôtaine pie-rouge*, Gressan  
1993, *Un salto di Qualità*, Lassù gli Ultimi, Aoste
- AEBISCHER (P.), 1926, « Voyageurs, artisans et marchands valdôtains à Fribourg au XVe siècle et brigands fribourgeois dans la Vallée d'Aoste », in *Augusta Praetoria*, Aoste, p.58-65
- AGHINA, 1951, *Contributo allo studio della razza bovina valdostana rosso pezzata*, Faculté de Médecine Vétérinaire, Turin  
1952, *Studi e ricerche zootecniche*, Faculté de Médecine Vétérinaire, Turin
- ALLOVIO (S.), 2000, “L’imporsi della fontina in Valle d’Aosta fra alpeggi e strategie di mercato”, in *L'alpeggio e il mercato*, Aoste, Le Château
- Almanach de l'Agriculteur Valdôtain*, Aoste, Mensio, 1881-1917
- ANDRIONE (M.), 1957, *Le consorzerie della Valle d'Aosta*, Faculté de Droit, Turin  
1996, “Les consorzeries en Vallée d’Aoste”, in *Nouvelles du Centre d'Etudes Francoprovençales*, n°33, p. 43-50
- ANDRONICO (O.), 1986, *Criteri di raggruppamento degli allevamenti per la valutazione generale dei bovini di razza pezzata rossa valdostana*, Faculté de Médecine Vétérinaire, Milan
- ARBOS (Ph.), 1913, « Le nomadisme dans les Hautes Vallées savoyardes », in *La Montagne*, Paris, C.A.  
1916, *L'économie pastorale en Suisse*, Grenoble, Allier  
1922, *La vie pastorale dans les Alpes françaises. Etude de géographie humaine*, Armand Colin, Paris
- ARTAZ (C.) et BARBERO (P.C.), 1966-67, “I consumi di bevande alcoliche nella Regione Autonoma. Studio ecologico sull'alcoolismo » , in *Bulletin de la Société Académique du Duché d'Aoste*, Aoste, p.341-359
- Association Française des Experts scientifiques du Tourisme et Institut de Géographie Alpine de l'Université de Grenoble, 1965, *Tourisme et vie rurale en montagne*, Colloque, Grenoble

- AUGUSTINS (G.), 1987, « La position des femmes dans trois types d'organisation sociale : la lignée, la parentèle et la maison », in *Femmes et patrimoine dans les sociétés rurales de l'Europe Méditerranéenne*, éd. du CNRS, Paris  
 1989, *Comment se perpétuer? Devenir des lignées et destins des patrimoines dans les paysanneries européennes*, Société d'Ethnologie, Nanterre
- AVON (L.), 1976, I, « Le bétail brachycéphale italo-suisse. Les vaches de combat », in *Ethnozootechnie*, n°14, p.12-17  
 1977, II, « Les combats de vaches proprement dits », in *Ethnozootechnie*, n°17, p.13-16  
 1980, « La race d'Hérens et ses éleveurs », in *Ethnozootechnie* n°26, p.61-64
- BALANDIER (G.), 1988, *Le désordre. Eloge du mouvement*, Paris, Fayard
- BALE (J.), 1993, *Sport, Space and the city*, Routledge, New-York
- BARANGER (R.), 1980, *Le taureau de Camargue. La course à la cocarde. Les « Biòu d'or » de 1954 à 1979*
- BAROCELLI (P.), 1923, « L'âge préromain dans la Vallée d'Aoste », in *Augusta Praetoria*, Aoste, p.41-48 et p.89-98
- BATZING (W.), 2005, *Le Alpi*, Bollati Boringhieri, Torino
- BECQUET (Ch.), 1963, *L'ethnie française d'Europe*, Paris, Nouvelles éditions latines
- BENNASSAR (B.), 1993, *Histoire de la tauromachie. Une société du spectacle*, Paris, Desjonquères
- BERARD (E.), 1871, *Conseils sur les soins à donner aux bestiaux dans la Vallée d'Aoste*, Imprimerie Mensio, Aoste
- BERTHOUD (G.), CRETTEZ (B.), PREISWERK (Y.), 1991, *Vaches d'utopie*, éd. Slatkine, Genève
- BESSAT (H.), 1993, *Lieux en mémoire de l'Alpe*, ELLUG, Grenoble
- BETEMPS (A.), 1971, 1972, 1973, « La Vallée d'Aoste dans les légendes populaires », in *Le Flambeau* n° 1-2-3-4 (1971), n°1-2-3-4 (1972) et n°1 (1973), Duc, Aoste  
 1996, n°1, p. 49-96, « Passion de bergers: usages et fabrications des cloches et des sonnailles », in *Le Flambeau*  
 1999, « Entre foires et sonnailles », in *Le Flambeau* n°4, p.135-151
- BILLET (M.-T.), 1965, « Les conséquences de l'ouverture des tunnels du Mont-Blanc et du Saint-Bernard sur le tourisme alpin », in *Bulletin de la Société Académique du Duché d'Aoste*, Aoste, p.299-378

- BISHOP (C.W.), déc. 1925, "The ritual bullfight", in *The China Journal of Science and Arts*, vol. III, 12, p.630-637
- BOISSEVAIN (J.), 1992, *Revitalizing Rituals in Modern Europe*, New-York, Routledge
- BORATAV et TREMAUD (H.), 1958, « Jeux de force et d'adresse dans les pays de France », in *Arts et traditions populaires*, n°1-2 et 3-4
- BORDET (L.), 1999-2000, *La produzione della fontina : dalla creazione del marchio*, Faculté de Sciences Politiques, Turin
- BOUISSAC (P.), 1972?, « Perspectives ethnozoologiques : le statut symbolique de l'animal au cirque et au zoo », in *Ethnologie Française*, II, 3-4, p.253-266
- BOUISSOU (M.-F.), 1985, *Relations interindividuelles chez les bovins domestiques femelles*, Thèse en sciences naturelles, Univ.Pierre et Marie Curie, Paris VI
- BOURDIN (A.), 1947-48, « Les alpages d'Hérémente, Saint-Maurice » in *Bulletin de la Murithienne*, Société Valaisanne des Sciences Naturelles, p.61-72
- BRAVO (G.L.), 1988, « I feux de joie, la bataille de reines e il carnevale », p.48-53, in Falassi (A.), *La festa*, Milano, Electa
- BRÉAN (J.), 1963, *Civilisation alpestre*, Aoste, ITLA
- BROCHEREL (J.), 1919, « Tourisme valdôtain », in *Augusta Praetoria*, Aoste, p. 137-155  
 1923, « Tourisme et sports d'hiver en Vallée d'Aoste », in *Augusta Praetoria*, Aoste, p.39  
 (année ?), *Le patois et la langue française en Vallée d'Aoste*, éd. Attinger, Neuchâtel, p.176
- BROMBERGER (C.), 1982, « Pour une analyse anthropologique des noms de personne », in *Langages*, juin, n°66  
 1986, « Les savoirs des autres », in *Terrain* 6, mars, pp.3-5  
 1988, « Sur les gradins ... facétie et moquerie dans les stades de football », 3-4/88, *Le Monde Alpin et Rhodanien*, Grenoble, p.137  
 1995, « De quoi parlent les sports ? », in *Terrain*, n°25, p.5-12  
 1997, « La guerre des taureaux n'aura pas lieu. Note sur les infortunes d'un divertissement populaire dans le nord de l'Iran », in Hainard (J.) et Kaehr (R.) eds, *Dire les autres*, Lausanne, Payot  
 1998, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard  
 2001, *Le match de football*, éd. MSH, Paris
- BROMBERGER (C.) et CHEVALLIER (D.), 1999, *Carrières d'objets*, éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris

- BROMBERGER (C.), CHEVALLIER (D.), DOSSETTO (D.), 2004, *De la châtaigne au carnaval*, éd. A Die, Die
- BRUTTIN (E.), 1931, *Essai sur le statut juridique des consortages d'alpages valaisans*, Dissertation de doctorat, Sion
- Bulletin du Comice Agricole de l'arrondissement d'Aoste*, Aoste, 1869-1880, 1883-1894, 1905, 1910-1916
- Bulletin du Comice Agricole Fédéral : fédération des agriculteurs valdôtains*, Aoste, Marguerettaz, 1921
- BURNS (R. K.), 1963, "The circum-alpine culture area : a preliminary view", in *Anthropological Quaterly*, 36, p.130
- Cahiers d'Ethnologie Valaisanne*, 1989 – 2003, Sion
- CAILLOIS (R.), 1967a, *Les jeux et les hommes, le masque et le vertige*, Gallimard, Paris
- 1967b, *Jeux et Sports*, Gallimard, Paris
- CANDOUX (J.D.), 1983, *Les sept voyages d'Horace-Bénédict de Saussure à Courmayeur et au Val d'Aoste d'après ses carnets de route et ses journaux manuscrits*, Genève, Slatkine
- CARENINI (A.), 2003, « Permanence des mythes et survivances rituelles dans le carnaval des villages alpins », in *Voyage autour des carnivals*, éd. Priuli & Verlucca, Torino, p.37-63
- CARLES (E.), 1978, *Une soupe aux herbes sauvages*, Simcens, Paris
- CASALIS (G.), 1835-54, *Dizionario geografico, storico, statistico, commerciale degli Stati di S.M. il Re di Sardegna*, Torino, Maspero
- CASSANO (J.), 1964, *La vie rustique et la philosophie dans les proverbes et dictons valdôtains*, Aoste, ITLA
- 1988, *Proverbes et dictons valdôtains*, Silvestrelli e Cappelletto, Turin, 3e éd.
- CASTELLANI (L.) et TRIONE (S.), 1996, *Risultati economici dell'allevamento bovino in Valle d'Aosta, analisi del campione dinamico RICA-CEE 1988-1994*, Osservatorio di economia agraria per il Piemonte, la Liguria e la Valle d'Aosta, Torino
- CEGARRA (M.), 1988, « Les coqs combattants », in *Terrain*, n°10, p.51-62
- CERISE (C.), 1996-1997, *Il cooperativismo in Valle d'Aosta nel settore lattiero-caseario : aspetti e problemi concernenti la fontina*, Faculté d'Economie Agraire, Turin
- CERLOGNE (abbé J.-B.), (année?), *La bataille di rèine de Vertosan*, Aoste

- CHABERT (L.) et CHAVOUTIER (L.), 1978, *Une vieille vallée épouse son siècle, petite géographie de la Tarentaise*, Gaillard, Saint-Alban-Leysse
- CHAPPAZ (M.), 1994, *Les maquereaux des cimes blanches*, éd. Zoé, Genève
- CHAUVIN (R.), 1984, *Sociétés animales et sociétés humaines*, coll. QSJ, PUF, Paris
- CHENAL (A.) et VAUTERIN (R.), 1967-1982, *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain. Patois-Français*, Musumeci, Aoste
- CHENAL (A.) et VAUTERIN (R.), 1984, *Nouveau Dictionnaire de Patois Valdôtain. Français-Patois*, Musumeci, Aoste
- 1987, « Table ronde internationale. Bataille des Reines : les raisons d'une tradition », in *Le Flambeau*, n°3, p.51-53
- CHENAL (A.), 1962, « Viabilité préromaine en Vallée d'Aoste », in *Le Flambeau*, Aoste, n°2, p.56-73
- 1985, « La vie et l'économie du XVIe au XVIIIe siècle dans la Vallée de Valpelline », in *Le Flambeau*, n°1, p.84-98, n°2 p.71-82, n°3 p.41-61, n°4 p.45-61
- 1986 n°1 p.53-68, n°2 p.50-59, n°3 p.72-95, n°4 p.66-75
- 1987 n°1 p.55-74, n°2 p.22-36, n°3 p.90-105, n°4 p. 60-71
- 1988 n°1 p.127-136
- 1989 n°1 p.51-67, n°2 p.55-81, n°3 p.69-87, n°4 p.104-131
- 1990 n°1, p.60-79
- CHEVALLIER (D.) et MOREL (A.), octobre 1985, « Identité culturelle et appartenance régionale », in *Terrain* 5, p.3-5
- CHRISTILLIN (J.-J.), 1901, *Dans la Vallaise : légendes et récits*, Aoste, Duc
- 1902, « Dans les Alpes », in *La Tradition*, XVI (XVII – 1903 et XIX – 1904)
- 1970, *Légendes et récits*, Musumeci, Aoste
- 1992, *Contes du Val d'Aoste*, Musumeci, Aoste
- CIRESE (A.M.), 1995, « Du jeu d'Ozieri au numerus clausus des Bienheureux de Dante. Essai d'une typologie idéologique », in *L'Homme* 136, oct-déc. 1995, pp. 95-112
- CLAVIEN (A.), 2002, « La modernisation du Valais », in *Histoire du Valais*, Schöchli, Sierre, pp. 581-633
- COGET (J.), 1987a, « Communications acoustiques entre l'homme et l'animal », in *Terrain* 8 (avril 1987), p. 132-133
- 1987b, « Hiérarchie linguistique et acoustique observées dans les pratiques de communication entre l'homme et l'animal » in *Homme, animal, société*, tome I, Toulouse, Presse de l'Institut d'études politiques de Toulouse
- 1988, « Parler à l'animal : l'exemple de la Viadène », in *Revue de Rouergue*, septembre, 14

Comice Agricole d'Aoste, 1888, *Exposition nationale de fromages dits fontines, exposition internationale d'ustensiles et ingrédients pour les laiteries*, Aoste, Duc  
1901, *Programme du concours à prime pour les stations d'élevage de la race bovine valdôtaine*, Imprim. Duc, Aoste

CONRAD (J.R.), 1978, *Le culte du taureau*, Paris, Payot

COOLIDGE (W.A.B.), 1923, « Le col du Géant entre 1820 et 1860 », in *Bulletin de la Société de la Flore Valdôtaine*, Aoste, p.1-10

CORBEL (J.), 1963, « Glaciers et climats dans le massif du Mont-Blanc », in *Revue de Géographie Alpine*, Grenoble, p.321-360

COSSARD (I.), 1958, *Histoire et géographie de la Vallée d'Aoste*, Aoste, Marguerettaz

COSTA DE BEAUREGARD (A.), 1774, *Essai sur l'amélioration de l'agriculture dans les pays montueux et en particulier en Savoie*, Chambéry

CRETTAZ (B.), 1979, *Nomades et sédentaires dans le Val d'Anniviers*, éd. Grounquer  
1992, « Dix questions pour réinterpréter une « découverte » », in *L'homme et les Alpes*, Glénat, Grenoble, pp. 35-48  
1993, *La beauté du reste*, éd. Zoé, Genève

CRETTAZ (B.) et PREISWERK (Y.), 1986, *Le pays où les vaches sont reines*, Sierre, Monographic

CRETTAZ (P.), 2004, *Evolène et ses villages*, éd. A la Carte, Sierre

CRUZ (B. da), 1974, “O boi do povo » e as « chegas » no barroso”, in *In memoriam António Jorge Dias, Instituto de Alta Cultura – Junta de Investigações Científicas do Ultramar*, Lisboa

CUAZ (M.), 1989, “La Scuola” in *Les hommes et les Alpes*, Atti del Convegno, Torino, 6-7 ottobre, Regione Piemonte, p.108

CURDY (Ph.), 2002, “Assises lointaines”, in *Histoire du Valais*, Schœchli, Sierre

DAMI (A.), 1959, « Valdôtains (Dictionnaire des populations) », in *Revue de Psychologie des peuples*, p.105-110

DARRÉ (J.-P.), 1997, *L'invention des pratiques dans l'agriculture : vulgarisation et production locale de connaissance*, Karthala  
2000, *La parole et la technique. L'univers de pensée des éleveurs du Ternois*, Paris, l'Harmattan

DEL CAMPO (L.), 1975, *Pamplona y toros. Siglo XVII*, Pamplona  
1980, *Historia del encierro de Pamplona*, Pamplona

DELORT (R.), 1983, « La saga du chien », in *L'histoire* n°62, Paris

- DÉSAILLOUD (Ph.), 1965, *La guerre des tunnels. Histoire du tunnel routier sous le Mont-Blanc (1946-1965)*, Bonneville, Plancher
- DESVEAUX (E.) et SAUMADE (F.), 1994, « Relativiser le sacrifice, ou le quadrant taumachique », *Gradhiva* 16, pp.79-84
- DETRAZ (C.), 1982, *Ces histoires qui meurent : contes et légendes du Valais*, Monographic, Sierre
- DIGARD (J.P.), 1974, « La vie pastorale à Bonneval-sur-Arc », in *Le Monde Alpin et Rhodanien*, Grenoble  
 1981, *Techniques des nomades baxtyâri d'Iran*, Cambridge University Press, éd. MSH, Paris  
 1987, « De la domestication à double sens : le cheval dans l'imaginaire des cavaliers », in *Des animaux et des hommes*, Musée d'Ethnographie, Neuchâtel, p.173-186  
 1989, *L'homme et les animaux*, Fayard, Paris  
 1995, « Cheval, mon amour », in *Terrain*, n°25, p. 49-60
- DOMAINE (chan. J.), 1991, « La desarpa », in *Nouveau recueil de chants chorals valdôtains*, recueillis par Teresio Colombotto, Aoste
- DUBUIS (P.), 1983, *Combats de reines en Valais*, Lausanne, Payot  
 1999, « Brève présentation de deux demi-sœurs : le Valais et la Vallée d'Aoste », in *Voisins ? Vallée d'Aoste et Valais, Histoire des Alpes*, Chronos, Zurich, pp. 11-14
- DUC (J.A.), 1894, *Le clergé valdôtain et l'instruction publique*, Aoste
- ELIAS (N.), 1976, *La civilisation des mœurs*, Calman-Lévy, Paris
- EPHIMENCO (S.), 1985, « Combats de chiens, pour une poignée de Florins », in *Libération*, 7-8 septembre
- Etats des Paroisses de 1786 et 1820, à l'occasion de la visite pastorale de Mgr Aubriot de la Palme, Evêque du Diocèse d'Aoste
- EVANS-PRITCHARD (E.-E.), 1940, *Nuer, modes de vie et institutions politiques d'un peuple nilote*, Gallimard, Paris
- EVÉQUOZ-DAYEN (M.), 2002, « Les héritages en question », in *Histoire du Valais*, Schœchli, Sierre, pp.725-837
- FABBRI (C.), 1983, « Dal chierichetto al cittadino : la scuola di base in Valle d'Aosta durante la rivoluzione francese ed il periodo napoleonico », in *Questioni di storia della Valle d'Aosta contemporanea*, n°7/83, p.107-145
- FABRE (D.), 1986, « Le sauvage en personne », in *Terrain* 6, mars, pp.6-18  
 1987, « Le rite et ses raisons », in *Terrain* 8, avril, p.3-7
- FARINET (?), 1929, *Breve memoriale sulle consorterie della Valle d'Aosta*

- FAVRE (A.-B.), 1864, *Pétition de la ville d'Aoste à la Chambre des Députés sur la péréquation de l'impôt foncier*, Turin, Paravia
- FAVRE (S.), 1997, « Les micro-toponymes en Vallée d'Aoste », in *Le Monde Alpin et Rhodanien*, 2-4
- FAYARD DUCHENE (J.), 2002, *Histoire du Valais*, Schœchli, Sierre
- FERRÉ (A.), 1953, *Contes légendes et paysages du Val d'Aoste*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste
- FONTAINE (E.), 1920, *Histoire illustrée de Beaufort et de la Vallée du Doron*, Chambéry, Dardel
- FOUCAULT (M.), 1975, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard
- FOURNIER (D.) et SAUMADE (F.), 1989, « L'artiste, le boucher et le sacrificateur », *Etudes rurales*, 113-114, pp.203-220
- FOURNIER (D.), 2001, « Les spectacles tauromachiques naissent aussi de l'histoire », in *Ethnologie Française*, XXXI, 1, p.169-172
- FRISON-ROCHE (R.), 1946, *Premier de cordée*, Le combat à l'alpage de Charamillon, p.226-252, Paris, Arthaud
- FUMAGALLI (S.), 1956, « Stilizzazione zoomorfa preistorica in saggi d'arte pastorale valdostana », Actes du XXXI Congresso Storico Subalpino, Aoste (9-10-11 septembre), p.71-79
- GABERT (P.) et GUICHONNET (P.), 1965, *Les Alpes et les Etats alpins*, Paris, P.U.F.
- GAL (D.), 1991, *Indagini sugli aspetti quanti-qualitativi della produzione latteica in bovine di razza valdostana pezzata rossa, pezzata nera e castana*, Facoltà di Agraria, Torino
- GALLIANO (G.), 1974, *L'allevamento bovino nella Valle d'Aosta*, Univ. Parme
- GANIO (S.), 1993, *Organizzazione ed Attività del Centro Genetico della bovina valdostana : valutazione dell'efficienza riproduttiva*, Faculté de Médecine Vétérinaire, Turin
- GATTO CHANU (T.), 1981, *Légendes valdôtaines*, Verolengo, Ambert  
1988, *Il fiore del leggendario valdostano : enciclopedia dei motivi e dei personaggi della tradizione narrativa popolare*, Emme, Torino
- GEERTZ (C.), 1983, « Jeu d'enfer – Notes sur le combat de coqs balinais », in *Bali, interprétation d'une culture*, Gallimard, Paris
- GERBELLE (J.), 1985, *Batailles de reines: chronique et palmarès (1946-1984)*, Aoste, Duc

- GERBELLE (J.) et MACCARI(P.), 1996, *La Vallée des reines*, Musumeci, Aoste
- GERBORE (E.E.), 1998, *Nus, tessere di storia*, Musumeci, Aoste  
 1999, « Alpages et élevage en Vallée d'Aoste au Moyen-âge », in *Voisins ? Vallée d'Aoste et Valais, Histoire des Alpes*, Chronos, Zurich, pp.91-104
- GHIGNONE (J.-P.), 1993, *La Vallée d'Aoste en banque de données*, Pesando, Aoste
- GIBELLI (L.), 1982, « La pietra delle reine di Val Meraviglie », in *Bulletin d'Etudes Préhistoriques Alpines*, XIV, Aoste, p.103 et suiv.
- GLAREY (P.), 2000, *Dall'alpeggio al mercato*, Le Château, Aoste
- GODMER (R.), 1971, *La vie pastorale et ses problèmes dans les vallées du Grand-Saint-Bernard*, Ollomont et Valpelline, Grenoble, TER, Institut de Géographie Alpine
- GONSETH (M.-O.), 1987, « Les intimes, les consommables, les sauvages et les autres », in *Des animaux et des hommes*, Musée d'Ethnographie, Neuchâtel, p. 13-52
- GOSWAMI (R.), 1999, *The Bulls of Goa*, Atlantic Abroad
- GRAFF (H. J.), 1989, *Storia dell'alfabetizzazione occidentale*, Il Mulino, Bologna, p.108
- GRIMOD (G.), LEXERT (P.), VOULAZ (J.-A.), 1985, « Les rus valdôtains » 4/85, *Le Monde Alpin et Rhodanien*, Grenoble, p.121
- GRISERO (V.), 1954, «Profilo storico della proprietà e dell'esercizio dei pascoli montani nella Valle d'Aosta», in *Annali della Facoltà di Agraria*, Pisa, p.127-151
- GRISERO (V.), 1963, « Analyse économique d'un alpage de la Vallée d'Aoste », in *Le Flambeau*, n°1, p.107-111
- GUICHONNET (P.), 1960a, *Histoire de l'annexion de la Savoie à la France*, éd.Horvath  
 1960b, *Histoire de Savoie*, Annecy, Gardet  
 1962, *La région du Mont-Blanc, étude humaine et économique*, thèse, Grenoble  
 1963-1967, *Historique de la percée du Mont-Blanc*, Aoste, impr. Valdôtaine, 2 vol.  
 1980, *Histoire et civilisations des Alpes*, 2 vol., Privat/Payot, Toulouse/Lausanne, t.2 (p.2-136)
- HAINARD (J.) et KAEHR (R.), 1987, (textes réunis et édités par), *Des animaux et des hommes*, Musée d'Ethnographie, Neuchâtel
- HENRY (abbé J.-M.), 1925, *Guide du Valpelline*, Imprimerie Valdôtaine, Aoste  
 1967, *Histoire populaire religieuse et civile de la Vallée d'Aoste*, IIIe éd., Aoste, impr. Marguerettaz

HENRY (J.), 1959, *Histoire populaire, religieuse et civile de la Vallée d'Aoste*, Aoste, impr. Valdôtaine, 2 vol.

HÉRAUD (G.), 1965, « La minorité de langue française du Val d'Aoste », in *Revue de Psychologie des Peuples*

HESINA (P.), 1999, « La Tux-Zillertaler in Valle d'Aosta », in *Rodze et Nèire*, Testolin, Sarre, pp100-101

HUIZINGA (J.), 1988 (rééd.), *Homo ludens*, Paris, Gallimard

HUXLEY (J.), 1971, sous la direction de, *Le comportement rituel chez l'homme et l'animal*, Bibl. Sciences Humaines, NRF, Gallimard, Paris

JANIN (B.), 1976, *La notion de montagne en Vallée d'Aoste* (préface de L. Martin), Aoste, Bibliothèque Valdôtaine, n°17

1991, *Le Val d'aoste : tradition et renouveau*, Aoste, Musumeci

1992, « L'aménagement des Alpes occidentales », in *L'homme et les Alpes*, Glénat, Grenoble, pp. 117-120

KAENEL (G.), 1992, « Les Alpes dans l'Antiquité », in *L'homme et les Alpes*, Glénat, Grenoble, pp. 131-133

KANCEFF (E.), 1983, *Les voyageurs étrangers et le Val d'Aoste*, Genève, Slatkine

KELLER (H.-E.), 1956, « Structure des parlers valdôtains et leur position parmi les langues néo-latines », *Actes XXXI congrès historique subalpin*, p.123-138

1958, *Etudes linguistiques sur les parlers valdôtains*, Berne, Franke Verlag

KESSEL (J.), 1967, *Les cavaliers*, Gallimard, Paris

KROLL (B.), 1986, « La rage de tuer », in *Newlook*, n° 30, février

KYONG-HWA SEOK, 2000, *Bulls from Japan, South Korea clash*, Skynews

*L'Agricoltore della Provincia di Aosta (1923-1943)*, Aoste

*L'Informateur Agricole*, (1984 – 1995, 1997 – 2003), Aoste

LAFRANCHIS (T.), 1993, *Le taureau*, Puisseaux, Pardès

LAFRONT (A.), 1977, *Histoire de la corrida en France. Du Second Empire à nos jours*, Paris, Julliard

*L'année des combats de reines*, Sion, 1997-1999

LAURENCE (P.), mars 1991, « Cloches, grelots et sonnailles, élaboration et représentation du sonore », in *Terrain* 16, p.27-41

LAZANIO-CRÉTON (R.), 1961, *L'istruzione in Valle d'Aosta dal XVII al XX secolo*, Faculté de Droit, Turin

LEROI-GOURHAN (A.), 1986, « Note sur l'étude historique des animaux domestiques », in *Production Pastorale et Société*, n°18, p.5-13

1992, *Milieu et Technique*, Albin Michel, Paris

1995, *Le geste et la parole I*, Albin Michel, Paris

1998, *Le geste et la parole II*, Albin Michel, Paris

2000, *L'homme et la matière*, Albin Michel, Paris

LEVI-STRAUSS (Cl.), 1962, *La pensée sauvage*, Gallimard, Paris

LÉZÉ (S.), 2002, « Décrire l'animal », in *L'Homme* 163, p.229-234

LIZET (B.), 1988, « Le sang sous la masse », in *Terrain*, n°10, p.8-22

1995a, *Bête noire cherche recherche cheval parfait*, éd. MSH Paris,

1995b, *Des bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, (Actes du 118e congrès, Pau, 1993)

1996, *Champ de blé, champ de course : nouveaux usages du cheval de trait en Europe*, éd. Jean Michel Place

LORENZ (K.), 1963, *L'agression, une histoire naturelle du mal*, coll. Champs Flammarion, Paris

LOUP (J.), 1963, « L'exploitation des alpages dans les Alpes », in *Revue de Géographie Alpine*, p. 393-428

1965, *Pasteurs et agriculteurs valaisans. Contribution à l'étude des problèmes montagnards*, thèse, Grenoble, Allier

LUMLEY (H.), 1991, « La religion du Mont Bégo », in (t.2) AAVV, *Le Mont Bégo. Une montagne sacrée de l'âge du bronze*, préactes du colloque de Tende, 5-11 juillet 1991, t.1-2, laboratoire de préhistoire du MNHN, IPH, Paris et laboratoire de préhistoire du Lazaret, Nice

LUMLEY (H.), de FONVIELLE (M.) et ABELANET (J.), 1976, *Livret-guide de l'excursion*, Vallée des Merveilles, IXe congrès de l'UISPP, Nice

MAHUZIO (D.etY.), 1979, « Sumo de taureaux », in *Les Fils du Japon éternel*, Presses de la Cité

MALAGODI (R.), 1905, *Studio sui pascoli alpini della Valle d'Aosta per incarico del Ministero d'Agricoltura*, ed. Monti, Bologna

MARINI (P.L.), 1925, « La transumanza nella Valle d'Aosta », *Actes IX congrès géographique italien*, Genova, vol II, p.120-124

MATHIOU (F.), 1966, « Enquête sur les conditions économiques des producteurs de fontine d'alpage de l'été 1966 », in *Le Flambeau*, n°4, p.47-73

1991, *Le fromage fontine : origine, commerce et fabrication*, Aoste

- MAURICE (Ch.), 1944, « Les vallées françaises du versant oriental des Alpes », in *Revue de Géographie marocaine* (Casablanca)
- MOLINO (J.), « Le nom propre dans la langue », in *Langages*, juin 1982, n°66
- MONHEIM (F.), 1954, « Les systèmes agricoles des Alpes Occidentales », in *Revue de Géographie Alpine* (Grenoble), p.605-632
- MONNIER (L.), 1982, *Les hauts pâturages de l'été : l'alpage de la Lée sur Zinal*, Sierre, Monographic
- MONTAIGNE (D.), 1984, « La corrida orientale », in *Wrestling*, Turkey-Selçuk, Ankara
- MORAND (M.Cl.), 1992, « L'industrie touristique et ses conséquences sur l'image et la culture des montagnards », in *L'homme et les Alpes*, Gléna , Grenoble, pp. 147-158
- MOUNIN (G.), 1997, *La sémantique*, Payot, Paris
- MUNIER (L.), 2000, *Images pour une histoire de nos races*, Quart, Musumeci  
 2003, « Aspects de la vie agro-pastorale à La Thuile », in *Rodze et Nèire*, Testolin, Sarre, pp.85-94  
 2004a, « Gino Jotaz, septante estives à deux doigts du ciel », in *Rodze et Nèire*, Testolin, Sarre, pp.103-112  
 2004b, « Rapport du 8e colloque de la Fondation Michellod », in *Rodze et Nèire*, Testolin, Sarre, pp.113-118
- RAMBAUD (P.) et VINCIENNE (M.),1964, *Les transformations d'une société rurale. La Maurienne (1561-1962)*, Armand Colin, Paris
- PARAIN (Ch.), 1968-69, « Esquisse d'une problématique des systèmes européens d'estivage à production fromagère », *L'Ethnographie*, n.s., n°62-63, pp.3-28  
 1979, *Outils, ethnies et développement historique*, Paris, éd. Soc.
- PELOSSE (V.), 2002, « Entre recherche agronomique et questionnement éthique, l'animal de rente », in *L'Homme*, 163, p.217-228
- PÉTREQUIN (P.), 1995, « Petit lexique du Pastoralisme en Provence », 1/95, *Le Monde Alpin et Rhodanien*, Grenoble, p.79
- PREISWERK (Y.), 1982, *Moi, Adeline, accoucheuse*. (D'après le témoignage de Favre Adeline à ses nièces), Sierre, Monographic
- PLUSQUELLEC (P.), 2005, *Race d'Hérens : comment sortir une reine ?*, Ed. à la carte, Sierre
- PRACCHI (R.), 1943, « Aspetti della vita pastorale nelle Alpi italiane », in *Bollettino Società Geografica Italiana*, p. 129-155
- RABINO (H.L.), 1914, « Les anciens sports au Guilan », in *Revue du Monde musulman*, t.26, Paris

- RABOUD (I.), 1992, *Temps nouveaux, vents contraires. Ecône et le Valais*, Monographic, Sierre
- RAMUZ (C.F.), 1967, *Le village dans la montagne, l'inalpe*, Œuvres complètes, éd. Rencontres, Lausanne
- RAVENEAU (A.), 1992, *Le bœuf : histoire, symbolique et cuisine*, Sang de la Terre, Paris
- REGGIO (L.) et NEGRI (A.), 1954, *Memoria storico-tecnica per ottenere la denominazione di origine "fontina"*, Aoste, Duc  
 1955(?), *Memoria aggiunta sulla richiesta di denominazione d'origine "fontina"*, Aoste, Duc
- REGGIO (L.), 1955, *Ricerche storiche sulla origine della denominazione "fontina"*, Conti, Turin  
 1964, « Aspects et perspectives de l'exploitation des alpages en Vallée d'Aoste », in *Le Flambeau* n°4, p.3-16
- RESTANO (M.), 1983, "L'alfabetismo in Valle d'Aosta nella prima metà dell'Ottocento", in *Questioni di storia della Valle d'Aosta contemporanea*, n°7/83, p.147-169
- ROBYR (M.) et CLIVAZ (P.), 1985, *Reines d'alpage*, 1985, Impr. Schœchli, Sierre
- ROCHAT (J.-P.), 1964, *Berger sans étoiles*, éd. d'En Bas, Lausanne
- ROUBIN (L.A.), 1970, *Chambrettes des Provençaux*, Plon, Paris  
 1976, « De l'églantier sauvage à la rose de mai » in *L'Autre et l'Ailleurs : hommage à Roger Bastide*, Berger-Levrault, Paris
- SACCO (P.), 1952, *L'avenir de l'élevage valdôtain*, Aoste, ITLA
- SAHLINS (M.), 1976, *Age de pierre, âge d'abondance. L'économie des sociétés primitives*, traduit de l'anglais par T. Jolas, Paris, Gallimard
- SALVATO (R.) et VIERIN (M.D.), 1975, *Les batailles des reines en Vallée d'Aoste*, Aoste, Musumeci
- SAMBRAUS (H.), OSTERKOM (J.), KRAUSSLICH (H.), 1979, « Rapports entre rang social et performances laitières », in *Züchtungskunde*, n°4, pp. 289-292, (trad. Mais. Nat. des éleveurs)
- SARTEUR (D.), *Enarpa, desarpa et batailles de reines*, Thèse, p.176 et suiv.

- SAUMADE (F.), 1990, « Culte du taureau ou culture des taureaux », in *Cahiers ethnologiques*, 11, p.77-87  
 1991, « Mythe et histoire dans une société du spectacle tauromachique », in *Ethnologie Française*, XXI, 2, p.148-159  
 1994, *Des sauvages en Occident : culture tauromachique en Camargue et Andalousie*, Paris, éditions de la MSH  
 1996, « Race régionale, identité nationale », in *Terrain* 27  
 1998, *Les tauromachies européennes. La forme et l'histoire, une approche anthropologique*
- SEBILLOT (P.), 1990, *Riti precristiani nel folklore europeo*, Milano, Xenia
- SEGALEN (M.), 1998, *Rites et rituels contemporains*, Nathan, Paris
- SIBILLA (P.), 1995, *La Thuile : vita e cultura in una comunità valdostana*, UTET, Torino  
 2001 « Uomini e animali in Valle d'Aosta e altrove », in *L'alpeggio e il mercato*, Erreffe, n°43, pp.91-101
- SIEGEN (J.), 1972, *Le Lætschental : une des plus curieuses vallées alpestres*, éd. des Terreaux, Lausanne
- SIGAUT (F.), 1980, « Un tableau des produits animaux et deux hypothèses qui en découlent », *Production pastorale et société*, n°7, pp.20-36  
 1988, « Critique de la notion de domestication », *L'Homme*, n°108, pp.59-70
- Société Mandementale d'élevage de taureaux reproducteurs avec siège à Verrès, 1910, *Statuts*, Imprim. Catholique, Aoste
- SOHN YOUNG-JU, 2000, *Head to head in Chongdo*, Business Korea, Skynews
- Sous-comité zootechnique d'Aoste, 1919, *Règlement et programme du concours à primes entre les sociétés d'élevage de la Vallée d'Aoste*, imprim. Marguerettaz, Aoste
- STELLING-MICHAUD (S.), 1956, « Les relations entre le Val d'Aoste et le Valais avant 1350 », in *Atti XXXI Congr. Storico subalpino*, p.485-507
- TINBERGEN (N.), 1979, « La vie sociale des animaux », in *Introduction à la sociologie animale*, Petite bibliothèque Payot, Paris
- TONI (M.M.), 1981, *Indagine Demografica sulle bovine di razza valdostana allevate in Valle d'Aosta*, Faculté de Sciences Agraires, Turin
- TOUANEN (F.), 1996, *Les mystères de la montagne : légendes et récits de l'alpage*, Cabédita, Yens sur Morges
- TRAIMOND (B.), année?, *Les fêtes du taureau*, Bordeaux, AA éditions
- TRÈVES (J.M.), 1967, « A la recherche de la fondation de nos écoles », in *Recueil de textes valdôtains*, Aoste, vol. III, pp. 161-204

- TURNER (J.M.W.), 2000, *Le mont-Blanc et la Vallée d'Aoste*, Aoste
- TURNER (V.), 1990, *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, Paris, PUF
- URBAIN (J.-D.), 2002, « Le résident secondaire, un touriste à part ? », in *Ethnologie Française*, XXXII, 3, p.515-520
- VALENTINI (père B.), 1979, *Les combats de reines*, Conthey, éd. de la Morge
- VAN GENNEP (A.), 1943, *Manuel de folklore français contemporain*, T.1, 1e partie : *Du berceau à la tombe*, 4<sup>e</sup> partie : *Cycle de mai*, 5<sup>e</sup> partie : *Cérémonies agricoles de l'été*, 6<sup>e</sup> partie : *Cycle de l'automne*, Paris, Picard  
1975, *Textes inédits sur le folklore français contemporain*  
(présentés et annotés par Nicole Belmont), Maisonneuve et Larose
- VEBLEN (Th.), 1953, *The Theory of the Leisure Class*, The New American Library, New York
- VÉSAN (S.), 1924, *Torgnon. Recherches historiques*, Aosta, Imprim. Catholique, p.245
- VEYRET (P.etG.), 1967, *Les Alpes*, Flammarion, Paris
- VEZZANI (V.) et RAIMONDI (R.), 1953, « La razza bovina valdostana pezzata rossa », in *Rivista di zootecnia*, n°2
- VIERIN (R.), 1986, « Liste des prix des animaux domestiques et leurs produits au cours des XVI<sup>e</sup> – XVIII<sup>e</sup> siècles, surtout à Valgrisenche », in *Le Flambeau*, n°2, p. 35-49
- VOLGET (M.), 1998, *Valutazione dei parametri riproduttivi in un programma di incrocio fra razza pezzata rossa valdostana x bruna dell'Atlante*, Faculté de Médecine Vétérinaire, Turin
- WACQUANT (L.), 2000, *Corps et âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Agone, Paris
- WENDLING (Th.), 2002, *Ethnologie des joueurs d'échecs*, Paris, PUF
- ZERMATTEN (M.), 1965, *Valais*, éd. Générales S.A. B. Laederer, Genève

## Filmographie

A.V.I. Presse, *Concours Régional Batailles de Reines*, éditions de 1996 à 2002, 1997, *40 ans de Batailles de Reines*, Aoste

CHAPPAZ (G.), 1993, *René à la Jeanne*, FRANCE 3

DE GREGORIO (A.), 19-- ?, *Torneo campestre*, Trans World Film

« *Folos* » *des Reines*, 1999, L'œil nu, France

GRAND (A.), 1994, *Finale Cantonale des Combats de Reines, jeudi 12 mai 1994*, Aproz, Sierre, Vidéo Films

GRAND (Ph.), 1986, *Vive les reines ! Passion dans la vallée*, TSR, Genève  
1986, *Vive les reines ! Une race en péril*, TSR, Genève

KETTEL (M.), 1945, *Préparation des vaches avant les combats : inalpe aux Grands Plans sur Verbier*

LIARDET (C.), 2003, *Quatre saisons pour une reine*, TSR-ARTE

Vidéo TSR, 1998, *La finale du combat des reines 1998*, Genève, TSR

WEST (T.), 1997, *A Sunday to remember : les aventures d'une demoiselle de haut lignage, bos brachycephalus, race valdôtaine*, Saly Films

## TABLE DES PHOTOGRAPHIES

1. Pila sur Aoste : le développement de l'industrie sidérurgique à quelques centaines de mètres de dénivellation (photo C. Dunoyer)
2. Grimondet sur Pila : le développement touristique à quelques pas de l'alpage (photo C. Dunoyer)
3. La montagne verte : l'étage des alpages (photo C. Dunoyer)
4. Un moment du combat : cornes contre cornes (photo C. Dunoyer)
5. Le berger sépare une troisième génisse dans un nuage de poussière (photo C. Dunoyer)
6. Quelques outils du métier : tabourets à traire et licous (photo C. Dunoyer)
7. D'autres outils : brosses et étrilles ("Allez, prenez ça en photo, les objets que personne ne veut utiliser") (photo C. Dunoyer)
8. Encore quelques objets pendus au mur : l'élevage ne compte pas beaucoup d'outils de travail (photo C. Dunoyer)
9. Le dispositif pour boire dans les étables modernes (photo C. Dunoyer)
10. L'ancien dispositif pour les saillies : *lo besse* (photo C. Dunoyer)
11. "*Le taureau est la moitié de l'étable*" (photo famille Dunoyer)
12. Guide-cornes en métal (photo C. Dunoyer)
13. Un instrument de l'intervention humaine dans les aptitudes au combat (photo C. Dunoyer)
14. L'éleveur utilise un enduit pour renforcer les cornes des vaches (photo C. Dunoyer)
15. L'importance de la sonnaille (photo C. Dunoyer)
16. Le bâton assure un contact minimal entre la vache et son propriétaire (photo C. Dunoyer)
17. Berger agenouillé avec son bâton (photo C. Dunoyer)
18. Le berger chasse une vache à l'aide du bâton (photo famille Charbonnier)
19. Le berger et ses deux auxiliaires : le bâton et le chien (photo famille Grimod)
20. Le bâton : prolongement des bras de l'éleveur ... (photo C. Dunoyer)
21. ... outil de la domestication, signe de l'autorité, point d'appui ... (photo C. Dunoyer)
22. ... symbole d'un métier (photo C. Dunoyer)
23. "*Tè, te beuttèn-poué eun tsan de çalle su-lé*" ("Toi, on te mettra berger de celles-là") : le mépris des vaches rouges à travers le regard des bergers (photo C. Dunoyer)
24. L'éleveur étrille et brosse longuement ses vaches : encore un contact prolongé entre l'homme et la vache (photo C. Dunoyer)
25. L'homme se laisse lécher la main après avoir donné du sel à la vache (photo C. Dunoyer)
26. Les câlins aux veaux (photo C. Dunoyer)

27. Des câlins à la reine (photos familles Charbonnier, Marquet et Reboulaz)
28. Le veau cherche les caresses (photo famille Perron)
29. Une phase spectaculaire du combat (photo C. Dunoyer)
30. Trois moments de la *decorda* (photo C. Dunoyer)
31. Un moment de lutte lors d'un combat spontané : la vache frotte le sabot et soulève la terre (photo C. Dunoyer)
32. L'instant de la fuite (photo C. Dunoyer)
33. Des combats d'autrefois à l'alpage (photos famille Dunoyer)
34. Les étendards des comités de zone (photo C. Dunoyer)
35. Concours éliminatoire : on approche du contrôle (photo C. Dunoyer)
36. Gros plan sur les papiers (photo C. Dunoyer)
37. La vache athlète aura son numéro (photo C. Dunoyer)
38. Paroles et gestes autour de la vache qu'on pèse et contrôle pour le combat (photo C. Dunoyer)
39. "*Surtout pas risquer de rester sans vivres!*" : la fête dans le partage en compagnie des reines (photo C. Dunoyer)
40. Un peu comme dans l'étable : le foin, les seaux, les licous, etc. (photo C. Dunoyer)
41. Les vaches, les hommes, les enfants, le casse-croûte, vus d'en haut (photo C. Dunoyer)
42. La fierté d'avoir une reine (photos famille Fiou)
43. Les panneaux du tirage au sort (photo C. Dunoyer)
44. La cohue devant le tableau d'affichage (photo C. Dunoyer)
45. Un public attentif (photo C. Dunoyer)
46. Un combat de chèvres (photo famille Marquet)
47. Le combat de coqs : on lache les deux rivaux (photo C. Dunoyer)
48. Un vieillard facétieux parle aux coqs (photo C. Dunoyer)
49. Marchandisation et spectacularisation : l'enfilade des sponsors et la grue de la télé (photo C. Dunoyer)
50. Les stands des gadgets (photo C. Dunoyer)
51. Gadgets et souvenirs : la vache pour les touristes vue par les sculpteurs (photo C. Dunoyer)
52. A l'intérieur d'une étable : le regard intense de deux vaches (photo C. Dunoyer)
53. Le taureau raceur (photo C. Dunoyer)
54. Pendant le combat : l'identification avec la vache (photo C. Dunoyer)

55. L'homme appréhensif regarde la lutte et sa reine ... (photo C. Dunoyer)
56. ... deux autres couples au loin : une sorte de mise en abyme (photo C. Dunoyer)
57. Chagrin et concentration pendant le combat (photo C. Dunoyer)
58. Les cornes de la vieille reine Marmotta clouées au mur de l'étable (photo C. Dunoyer)
59. Jeune garçon embrasse sa vache perdu dans sa rêverie (photo C. Dunoyer)
60. Croix rustique en bois, à côté de l'alpage, décorée de fleurs alpines (photo C. Dunoyer)
61. Les vaches dans la forêt : une étape incontournable du calendrier humain-bovin (photo C. Dunoyer)
62. Le bouquet de la reine cloué sur le pas de la porte (photo C. Dunoyer)
63. La désalpe (photos famille Dunoyer)
64. On fête la désalpe (photo famille Dunoyer)
65. Un moment du combat : deux reines et deux hommes contre (photo C. Dunoyer)
66. L'organisation passe par l'aménagement de lieux idoines à ce genre de manifestation (photo C. Dunoyer)
67. Une limée aux cornes pour éviter les blessures (photo C. Dunoyer)
68. Rarement un petit accident peut survenir lors de ces luttes : la corne de Contessa dans les mains de son jeune propriétaire (photo C. Dunoyer)
69. L'effort humain de contenir la violence : séparer les vaches avant que le combat risque de se faire dangereux (photo C. Dunoyer)
70. Un témoignage ancien : on retient la vache pour éviter qu'elle s'acharne contre l'adversaire (photo famille Grimod)

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

- I. Le Valais et le Val d'Aoste
- II. Aperçu schématique de la distribution des races bovines au Val d'Aoste
- III. Aperçu schématique de l'exploitation verticale de la montagne
- IV. Un exemple d'une zone riche en alpages
- V. Le taureau tricorne de Martigny
- VI. Schéma annuel des activités pastorales
- VII. Répartition quantitative des activités pastorales mois par mois
- VIII. Plan de différents types d'étables : une étable traditionnelle et une étable moderne
- IX. Les âges d'une reine
- X. Une page du cahier de Jean-François Nex, berger en 1818
- XI. Les incisions rupestres du Mont Bego (L. Gibelli, 1982 : 103)
- XII. Quelques dessins reproduisant des vaches en bois utilisées comme jouets par les bergers d'antan (P.Daudry, 1990, *Jeux et jouets de la tradition valdôtaine*, RAVA, Aoste)
- XIII. Un exemple de classement lors d'un combat d'alpage (*La Gazette des Reines*, juillet 2005)
- XIV. Un exemple de calendrier annuel des combats organisés
- XV. Résumé schématique d'une micro-société ludique
- XVI. Un exemple de classement : le schéma des huitièmes de Finale (*La Vallée*, 29 octobre 2005)
- XVII. Schéma à trois étages illustrant l'évolution des terrains utilisés pour les combats de vaches, inspiré des répartitions de J.Bale (1993 : 12)
- XVIII. L'inauguration de l'Arène de la Croix Noire (*Le Peuple Valdôtain*, 8 octobre 1987)
- XIX. Une page de la bande dessinée
- XX. Généalogies humaine et bovine en parallèle
- XXI. Le dépliant de la "Bataille di Moudzon" de Champdepraz : vers une évolution des mœurs?
- XXII. Carte géographique de l'arc alpin
- XXIII. Les trois vagues de diffusion des combats de vaches dans les Alpes occidentales
- XXIV. *La levée de la Matze* : Raphaël Ritz, 1892, Musée Cantonal des Beaux Arts, Sion
- XXV. Encore une *levée de la Matze*, celle-ci moderne, dans une affiche des années soixante-dix
- XXVI. L'incidence de la violence dans les jeux bovins étudiés
- XXVII. Un poème de Daniele Ronc : *Le Bosquet*



---

## **RESUME**

La région sur laquelle porte notre étude comprend le canton du Valais, la Région autonome de la Vallée d'Aoste et la vallée de Chamonix.

En amont de notre recherche, nous avons posé la relation privilégiée qui s'est tissée entre cette société et ce territoire, d'où surgit de manière évidente la relation avec une race bovine élevée depuis des siècles, qui est au centre d'un système domesticatoire finalisé à la production de lait, de viande et de fromage et à une pratique ludique consistant en des combats de vaches.

Au cours du vingtième siècle, une évolution a eu lieu dans la société des hommes, qui a transformé l'appréhension des combats, ainsi que l'expression et la gestion de la violence, ce qui a fait basculer le folklore local de la vache en une pratique moderne, sportisée, médiatique et commercialisable, dont nous avons analysé les aspects rituels et ludiques.

C'est ainsi que les combats de reines deviennent un "observatoire privilégié" (Bromberger, 1998 : 11) des différents processus de représentation et de gestion des émotions individuelles et collectives, en nous offrant quelques éléments supplémentaires pour interpréter les sociétés valaisane et valdôtaine dans leur devenir.

---

## **FORMATION DOCTORALE :**

### **ANTHROPOLOGIE**

---

## **MOTS-CLES**

**Jeux – bovins – élevage – Val d'Aoste – Valais – Alpes – vaches – reines – alpage - arène**

---

## **INTITULE ET ADRESSE DE L'U.F.R. OU DU LABORATOIRE :**

**U.F.R. Civilisations et Humanités – Département d'Ethnologie  
5, rue du Château de l'Horloge BP 647  
13094 Aix-en-Provence Cedex 2 FRANCE**